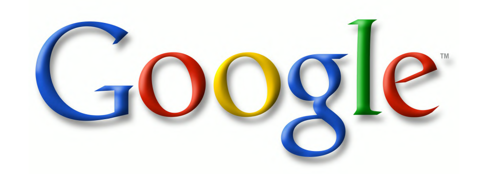


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

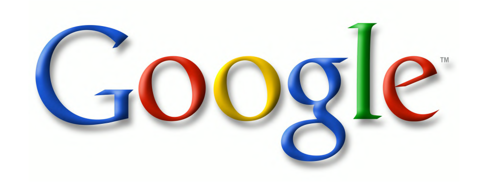
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

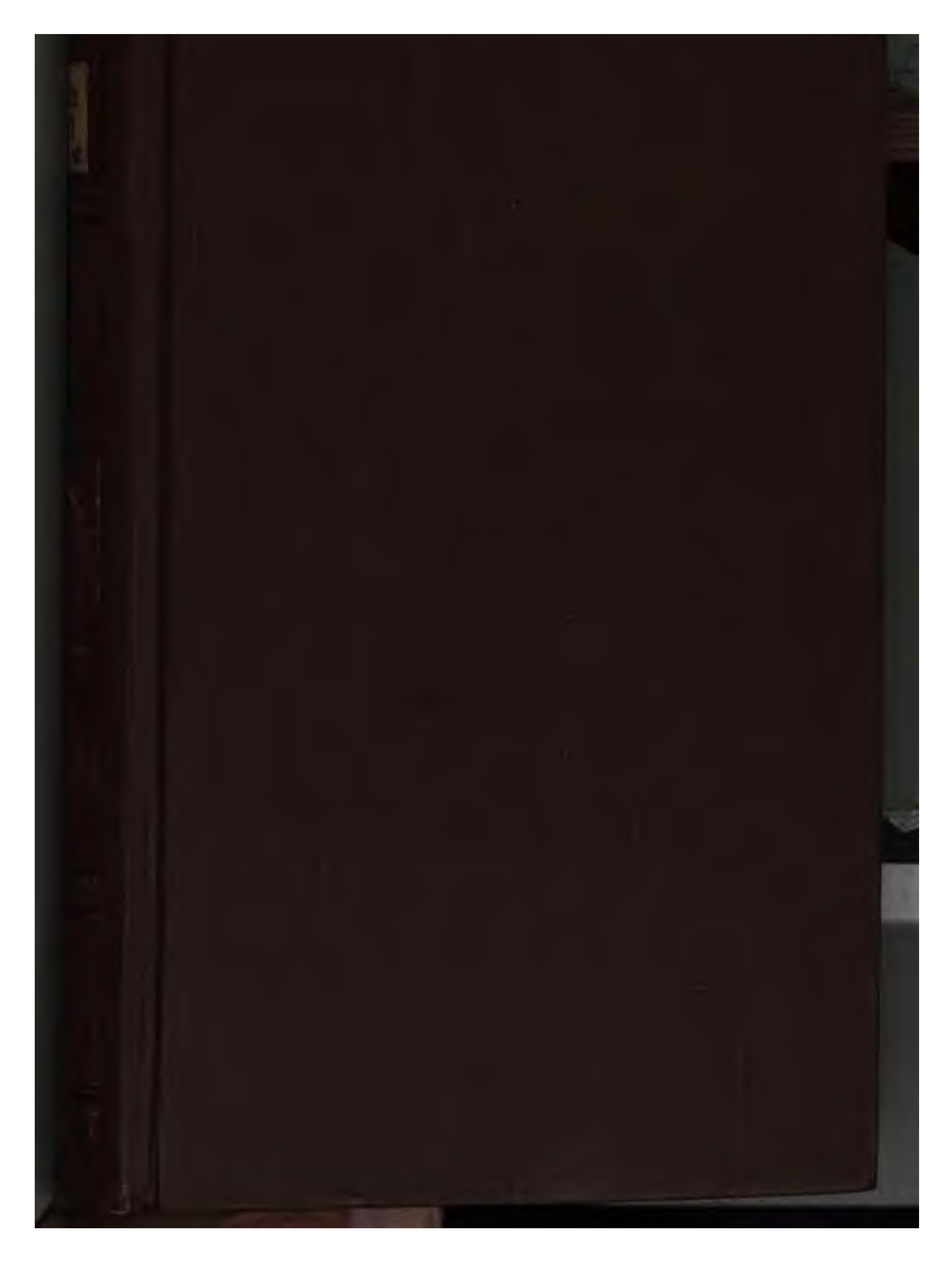
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

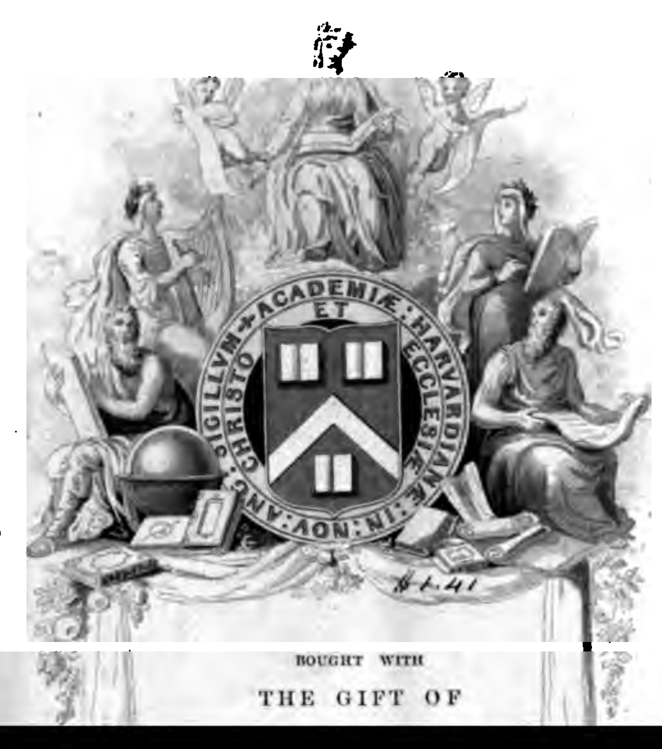
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Asia

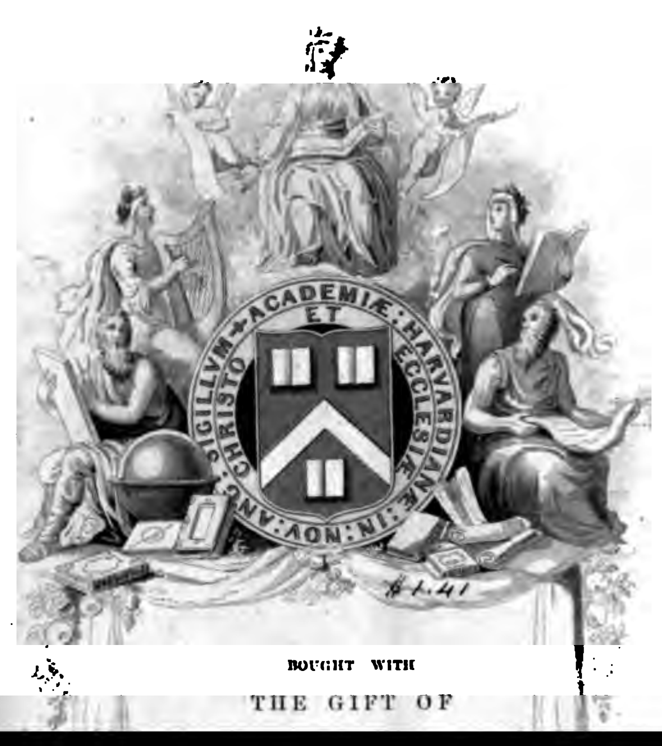


BOUGHT WITH

THE GIFT OF

[redacted]

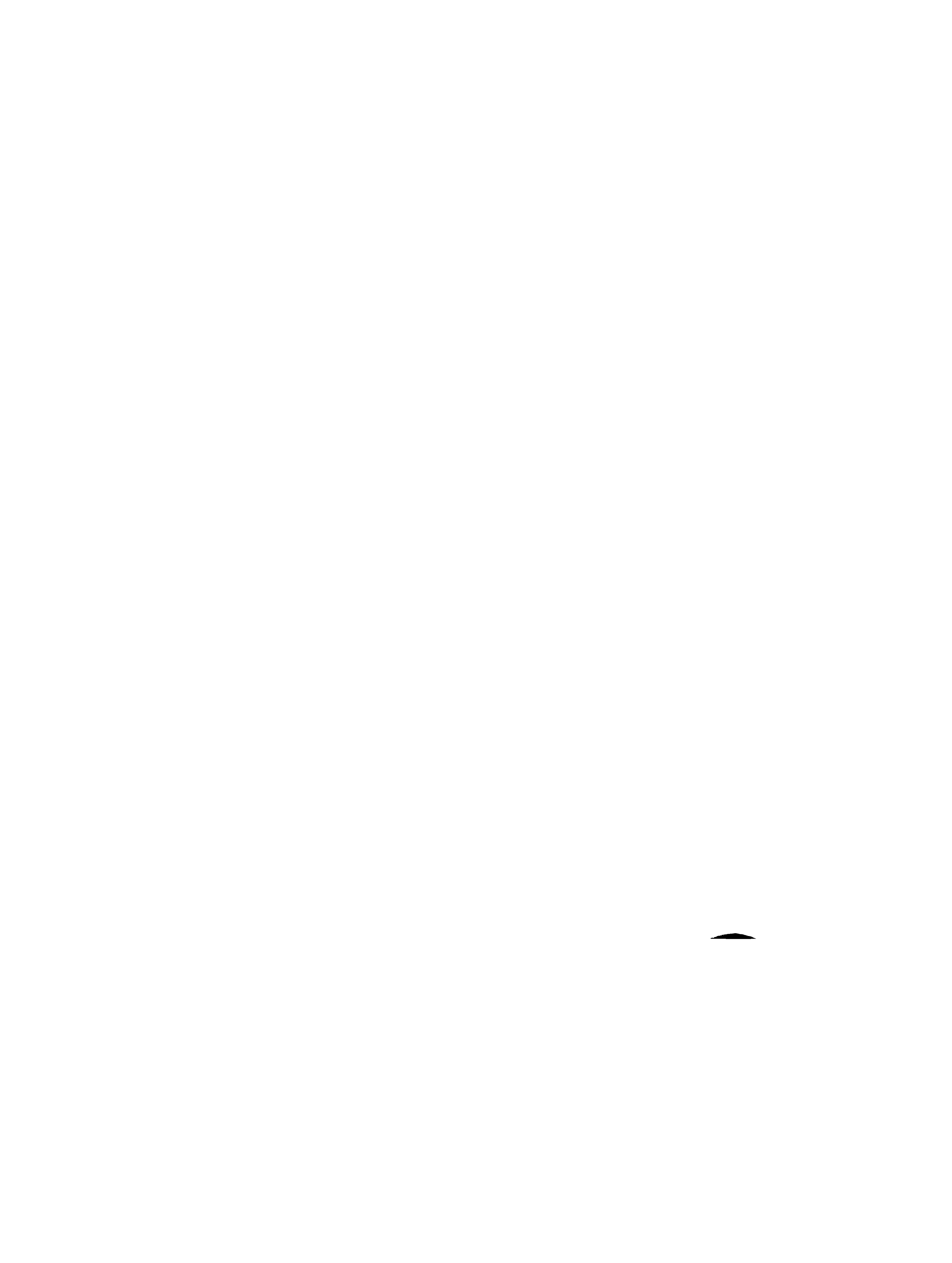
Asia

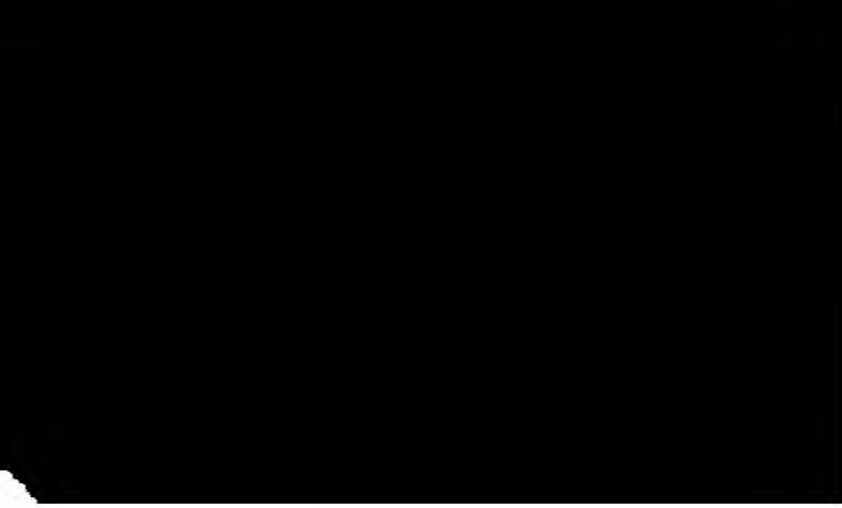


BOUGHT WITH
THE GIFT OF

[redacted]





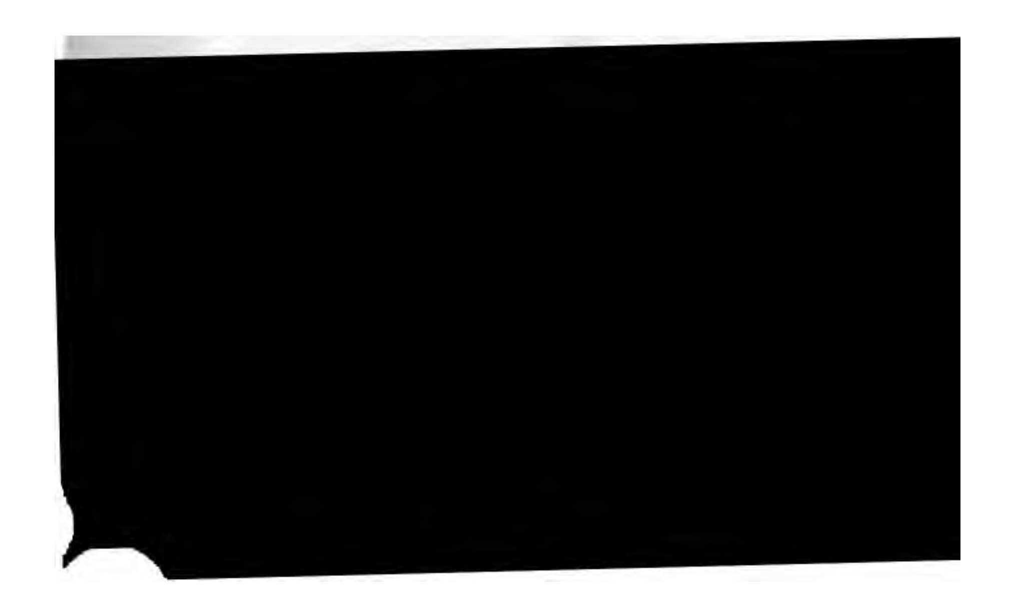


L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

PERSE.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

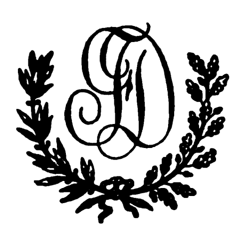


LA PERSE,

PAR

M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE TURIN.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N° 56.

1841.

Asia 3218.41.10
1850, May 23.
Gray Fund.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

PERSE,

PAR M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE TURIN.

IL est peu de personnes auxquelles le nom de la Perse ne soit connu. La délivrance des Israélites captifs à Babylone, la bataille de Marathon, l'expédition d'Alexandre, la défaite de Crassus, le triomphe de Sapor sur Valérien, les conquêtes de Thamas-kouli-khan, les derniers revers des armées persanes, sont autant de faits que nous avons tous présents à la mémoire. Mais quelles causes ont amené des succès si divers? que s'est-il passé entre ces grands événements? pourquoi le même sol a-t-il produit tantôt des générations d'élite, tantôt des hommes faibles et pusillanimes? Quelle influence la religion des mages et le fatalisme de Mahomet ont-ils eue sur ces changements? Nous ne prétendons pas résoudre ces questions importantes; mais nous tâcherons de recueillir et d'exposer avec soin tous les éléments qui peuvent en amener la solution. Tel est le but que nous nous proposons dans cet ouvrage. Avant d'entrer en matière, il faut jeter un coup d'œil sur le pays dont nous voulons faire connaître les institutions et les habitants.

NOMS DE LA PERSE.

Le nom le plus ancien de la Perse est *Élam* ou *Élymaïs*, qui vient d'Elam fils de Sem. Daniel et Esdras appellent ce pays *Paras*. Il est encore nommé *Achæmenia*, d'après les Achæménides, ses anciens rois. Les écrivains musulmans emploient les dénominations de *Fars*, *Adjem* et *Iran*. Suivant Hérodote, les habitants de la Perse étaient désignés, à une époque très-reculée, sous les noms de *Céphènes* et d'*Artæi*.

LIMITES DE L'EMPIRE PERSE.

Les Mèdes, les Babyloniens et les Lydiens, se partageaient la souveraineté des plus belles contrées de l'Asie, lorsque les Perses, conduits par Cyrus, les attaquèrent successivement et les soumirent à leur puissance. Aux pays que possédaient ces peuples, Cyrus ajouta encore d'autres provinces, et, en peu d'années, il fonda un des empires les plus vastes qui aient jamais existé.

Les bornes de l'empire perse étaient:

A l'est, le fleuve Indus; au nord, le Jaxartès, la mer Caspienne, la chaîne du Caucase et le Pont-Euxin; au sud, la mer des Indes, le golfe Persique et l'Arabie; à l'ouest, les limites n'étaient guère fixes; les guerres continuelles entre les Perses et les Grecs les faisaient changer fréquem-

ment. On peut cependant indiquer la mer Égée comme servant de bornes à l'empire de ce côté.

DIVISIONS.

L'Euphrate partageait l'empire en deux parties inégales. Le pays qui se trouvait à l'ouest du fleuve comprenait la presqu'île de l'Asie Mineure, la Syrie et la Phénicie; la seconde partie renfermait les contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus. Ces différentes provinces formaient vingt-trois satrapies. On ignore l'époque précise de cette division, qui éprouva sans doute plusieurs changements. Avant de commencer la description des satrapies, nous dirons un mot des montagnes et des fleuves les plus importants de la Perse.

La chaîne du Taurus, qui couvre de ses ramifications une partie de l'Asie, commence en Lycie et court de l'ouest à l'est. Ce n'est que dans la Pamphylie que cette chaîne s'élève d'une manière remarquable. Deux branches importantes se détachent ensuite du Taurus; l'une, appelée *Anti-Taurus*, s'avance dans la Cappadoce, et l'autre, nommée *Amanus*, sépare la Cilicie de la Syrie. Le Taurus a encore plusieurs autres branches qui prennent différents noms.

FLEUVES.

Six grands fleuves arrosaient l'empire de Perse; ce sont :

gre, que l'on donnait encore à une rivière de la Susiane appelée aussi *Oroatès*.

Le Tigre prend sa source, comme l'Euphrate, dans le mont Abus, coule vers le sud et se jette dans le golfe Persique, après avoir reçu les eaux de l'Euphrate.

L'Araxe. Les Grecs ont donné ce nom à plusieurs fleuves; mais l'Araxe, proprement dit, est le fleuve qui sort du mont Abus, arrose l'Arménie et porte ses eaux à la mer Caspienne.

L'Oxus. Ce fleuve qui prend naissance dans les monts Imaüs se dirige vers l'ouest. Il avait autrefois son embouchure dans la mer Caspienne; aujourd'hui, il se jette dans le lac Aral.

Le Phase, dont la source se trouve dans les *Moschici montes*. Ce fleuve arrose la Colchide et finit son cours dans le Pont-Euxin.

L'Indus. Ce fleuve sort des monts Imaüs, coule du nord au midi, et va porter ses eaux à la mer des Indes.

DESCRIPTION DES SATRAPIES.

ASIE MINEURE.

L'Asie Mineure formait dix satrapies, dont trois à l'ouest, deux au centre, deux au sud et trois au nord. C'est par celles de l'ouest que nous commencerons.

LYDIE.

Meïnder ou *Petit Méandre*, arrosait encore la Lydie.

Sardes, située au pied du mont Tmolus, était la capitale de la Lydie. C'est là que résidaient les rois avant la conquête de Cyrus. Depuis, les satrapes chargés du gouvernement de la province y fixèrent leur séjour. Sardes était le centre d'un grand commerce, et il s'y tenait un marché d'esclaves. La ville était défendue par une citadelle, dans laquelle les rois de Perse entretenaient une forte garnison. Les environs étaient d'une merveilleuse fertilité, mais bouleversés par des tremblements de terre.

Après Sardes venaient :

Philadelphie, située au pied du mont Tmolus ;

Hypæpa, aujourd'hui Berki, bâtie sur le penchant du Tmolus opposé à celui qui descend vers Sardes ;

Tralles, au pied du Mésogis, petite ville bien bâtie et fortifiée ;

Magnésie, détruite par les tremblements de terre. Il ne faut pas la confondre avec une autre Magnésie qui se trouvait non loin du fleuve Méandre, et que l'on appelait *Magnésie sur le Méandre*.

Les Lydiens d'abord courageux devinrent, après avoir été soumis par les Perses, très-efféminés; ils s'appliquaient surtout à fabriquer des objets de luxe, et passaient pour fort habiles à travailler les métaux. On prétend que les premiers ils ont eu l'idée de se servir d'espèces monnayées.

Un air pur, un climat tempéré, un sol fertile, un commerce florissant, rendaient la satrapie de Lydie une des plus belles et des plus riches de l'empire perse.

IONIE.

La côte de la Lydie fut, neuf cents ans environ avant l'ère chrétienne, couverte de colonies grecques de race ionienne, qui, ayant chassé les indigènes et s'étant établies à leur place, donnèrent à ce pays le nom d'Ionie.

Les villes ioniennes étaient au nombre de dix, savoir : Milet, Myunte, Priène, Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomène, Phocée et Érythrées; plus, les îles de Samos et de Chios. Nous n'avons pas à nous occuper de ces colonies ioniennes, sur lesquelles les Perses n'exerçaient qu'une autorité douteuse, à l'exception de Milet et de Myunte, dont nous parlerons dans la description de la Carie, où elles étaient situées.

CARIE.

Bornée par la mer à l'ouest et au sud, cette province était séparée de la Lydie par le fleuve Méandre. Les Cariens peuplaient d'abord les îles de la mer Égée et s'étendaient sur la côte de la Lydie, d'où les colonies grecques les refoulèrent dans l'intérieur des terres. Le pays connu sous le nom de *Doride*, les îles voisines appelées *Sporades*, d'un mot grec qui veut dire *dispersées*, et les deux îles de Rhodes et de Cos dépendaient de la Carie. Le Méandre, fameux par ses sinuosités, arrosait la contrée, et, après mille détours, se jetait dans la mer entre Milet et Priène. Dans la partie méridionale de la Carie se trouvait le Calbis, autre fleuve qui passait près de la ville de Caunus.

Les villes principales de la Carie étaient :

Halicarnasse, colonie grecque, résidence des rois de Carie, célèbre pour avoir donné le jour à Hérodote, et aussi par le tombeau que la reine Artémise y fit élever à Mausole, son époux. Cette ville était très-forte. On croit qu'un château nommé *Bodroun*, construit par les chevaliers de Rhodes, occupe aujourd'hui une partie de l'emplacement d'Halicarnasse.

Caunus, près de l'embouchure du Calbis. L'air y était fort insalubre, et l'on disait, en parlant de ses habitants, que les morts y marchaient.

Cnide ou Gnide, célèbre par la naissance de l'historien Ctésias, et par le culte qu'on y rendait à Vénus. On voyait dans le temple une statue de la déesse qui passait pour le chef-d'œuvre de Praxitèle. Cette ville avait deux ports.

Milet, à l'entrée d'un petit golfe que

domine le mont Latmus, célèbre par la fable d'Endymion, était la plus méridionale des colonies ioniennes. Cette ville fut la patrie de Thalès et d'Aspasie.

Myunte était peu importante.

Mylasa, où Jupiter était particulièrement honoré, subsiste encore aujourd'hui, et n'a point changé de nom. On l'appelle cependant aussi *Marmara*, à cause des carrières de marbre qui en sont voisines. Cette ville était située non loin de la mer, et avait un port qui a changé son nom de *Physcus* en celui de *Fisco*.

Stratonicea, dans les environs de laquelle se trouvaient deux temples, l'un dédié à Jupiter Chrysaoros, l'autre à Hécate. On croit retrouver l'emplacement de Stratonicea dans le lieu appelé par les Turcs *Eski-schehr* ou *vieille ville*.

Alabanda, une des principales villes de l'intérieur, était peu éloignée du Méandre.

L'île de Rhodes, vaste, fertile et commerçante, était peuplée d'habitants industrieux et braves. On y remarquait la ville de Lindus, avec un temple consacré à Minerve Lindia, et Rhodes fondée environ 400 ans avant l'ère chrétienne.

Cos avait une capitale du même nom. Cette île, patrie d'Hippocrate, produisait un vin excellent et très-recherché.

Les Cariens cultivaient les arts et

cette satrapie Cyzique, Abydos, et Lampsaque désignée, par Xerxès, pour fournir à une partie de l'entretien de Thémistocle.

Les Perses avaient réuni à la Mysie la partie occidentale de la Bithynie où se trouvait Dascylium, résidence ordinaire des satrapes. Cette ville se nomme aujourd'hui *Diaskillo*.

La Mysie était plus fertile que l'Ionie; aussi les habitants s'adonnaient-ils à l'agriculture de préférence au commerce.

PHRYGIE.

La Phrygie, séparée de la grande Cappadoce par le fleuve Halys, était une des provinces les plus importantes de l'Asie Mineure. La contrée qu'on appela plus tard Galatie y était comprise. La Phrygie aurait été la plus grande de toutes les satrapies, si les rois de Perse, pour diminuer la puissance des satrapes, n'en avaient pas détaché quelques parties, réunies plus tard à d'autres gouvernements. Ainsi, du côté de l'est, la Lycaonie qui en dépendait fut jointe à la Cappadoce. On en fit de même du district de Milyas qui fut incorporé à la Lycie. La Galatie, qui touchait vers le nord à la Bithynie et à la Paphlagonie, était montueuse; le reste de la Phrygie s'étendait en une vaste plaine, fertile et arrosée par plusieurs fleuves, tels que l'Halys, le Sangare, le Lycus et le

dernière était sans doute la même que Thymbraia ou Thymbrée, près de laquelle Crésus fut vaincu par Cyrus.

Les Phrygiens étaient plutôt agriculteurs que commerçants; ils s'adonnaient à l'éducation des bestiaux, et surtout des brebis. Les troupeaux élevés dans les environs de Célènes donnaient une laine recherchée pour sa finesse, et sa couleur noire si parfaite, qu'on la comparait à celle des corbeaux.

Lycaonie. C'est ici que nous croyons devoir parler de cette partie de la Phrygie, quoique à une certaine époque, comme nous l'avons dit, les rois de Perse l'eussent incorporée à la Cappadoce.

La Lycaonie renfermait trois villes considérables : Iconium (aujourd'hui Konieh), capitale; Laodicea, surnommée *Combusta* (Ladakieh), et Laranda (Larendeh).

Couverte au nord de montagnes peu élevées qui portent aujourd'hui le nom de *Foudhalbaba*, la Lycaonie formait du côté de la Galatie une vaste plaine qui s'étendait presque jusqu'à cette province. On trouve dans la Lycaonie un grand marais salé, appelé autrefois *Tatta palus*, et aujourd'hui *Touzlah*, mot turc qui veut dire *saline*.

CAPPADOCE.

Cette contrée, dont les limites étaient : le Taurus au sud, l'Arménie à l'est, la mer Noire au nord, et la Paphlagonie à l'ouest, comprenait du temps des Perses tous les pays situés entre l'Halys et l'Euphrate. On la divisait en deux parties, dont l'une s'appelait *Cappadocia magna* et *Cappadocia ad Taurum;* l'autre *Cappadocia ad Pontum*. Il n'est pas certain, toutefois, que cette division ait été admise par les Perses.

GRANDE CAPPADOCE.

On ne connaît pas exactement les limites qui la séparaient de l'autre Cappadoce. Les Cappadociens étaient appelés par les Grecs *Syriens*, et plus souvent *Leuco-Syriens* ou Syriens blancs, pour les distinguer des véritables Syriens.

Les principales montagnes de la Cappadoce sont : l'Anti-Taurus et l'Argæus. Ce dernier, quoique très-élevé et couvert de neige, ne donne cependant naissance à aucune rivière.

Le fleuve le plus considérable du pays est l'*Halys*, qui tirait ce nom des sels dont ses eaux sont chargées; aujourd'hui les Turcs l'appellent *Kizil-irmak* ou *fleuve rouge*. L'Halys prend sa source dans la chaîne du Taurus, sépare la Cappadoce de la Galatie et de la Paphlagonie, et se jette dans le Pont-Euxin, entre Amisus et Sinope.

Le Mélas avait sa source près de la ville de Mazaca; ses eaux formaient des marais qui rendaient malsain l'air des environs.

Les villes étaient : Mazaca, métropole, située au pied du mont Argæus, dans un canton appelé *Cilicia*.

Comana, dans les vallées de l'Anti-Taurus, traversée par la rivière appelée *Sarus*. Cette ville était la résidence d'un pontife souverain, sous l'autorité duquel était placé un temple de Bellone, d'autres disent de Diane, très-fameux dans le pays.

Tyane, que l'on croit être la même que Dana, nommée dans l'expédition du jeune Cyrus.

CAPPADOCE SUR LE PONT.

Cette province forma plus tard une partie du royaume de Pont.

Ses principaux fleuves sont : le Thermodon, fameux par les Amazones qui vécurent, dit-on, sur ses bords.

L'Iris qui passait à Comana, à Amasie, et qui, grossi par le Lycus, rivière considérable, se jette dans le Pont-Euxin.

VILLES.

Amisus sur le Pont-Euxin, entre l'embouchure de l'Iris et celle de l'Halys, colonie de Milet.

Gaziura, ancienne capitale.

Trapezus ou Trébisonde, ville grecque.

Phanaræa, qui donnait son nom au district dans lequel elle était située.

Amasie sur l'Iris, ville forte et belle, patrie de Strabon.

Comana sur le Pont-Euxin, qu'il ne faut pas confondre avec Comana de la grande Cappadoce. Ville commerçante et résidence d'un pontife.

Zéla, où résidait un autre pontife.

Les Cappadociens avaient, en général, peu d'aptitude pour les sciences et pour les arts. Sous la domination romaine, ils étaient recherchés comme porteurs de litières; c'était là leur seul mérite. Ils étaient adonnés au commerce, et plusieurs de leurs villes situées sur le Pont-Euxin et sur les grandes routes des caravanes qui se rendaient de l'Arménie dans l'Asie Mineure, devinrent de vastes entrepôts.

La ville de Comana était un de ces entrepôts, et le pontife qui y résidait prélevait des droits sur les marchandises. Les pontifes des villes de la Cappadoce, et celui de Comana en particulier, jouissaient d'une autorité très-grande et indépendante de celle des satrapes.

PAPHLAGONIE.

La Paphlagonie, quoique placée au nombre des provinces de l'empire, ne fut cependant jamais entièrement soumise au roi de Perse. Cette contrée [redacted]

vertes de montagnes conservèrent presque toujours leur indépendance, et firent même souvent des incursions sur le pays des satrapes voisins.

La Cilicie renfermait de grandes vallées fertiles en blé, en vins et en fruits. Cette province était arrosée par le Cydnus et le Pyrame qui descendent du Taurus.

Tarse, capitale.

Issus, devenue célèbre par la victoire qu'Alexandre y remporta sur Darius.

SYRIE.

La Syrie (*) était bornée au nord par le Taurus, à l'est par l'Euphrate et l'Arabie Déserte, à l'ouest par la Méditerranée et le mont Amanus qui la séparait de la Cilicie. En y comprenant la Palestine et la Phénicie, ses frontières du midi touchaient à l'Égypte et à l'Arabie Pétrée.

Ses principales villes étaient : Samosate, Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée et Héraclée. Le seul fleuve du pays est l'Oronte qui, se dirigeant d'abord du sud au nord, coule ensuite vers l'ouest et se jette dans la Méditerranée.

Montagnes. Le Liban et l'Anti-Liban. La vallée que forment ces deux chaînes de montagnes est nommée *Célé-Syrie* ou *Syrie creuse*. On y trouve la ville de Damas.

La Phénicie renfermait Sidon et Tyr. Ces deux villes avaient leurs souve- [redacted]

de révolte contre les Perses. On ne peut donc pas le compter au nombre des provinces de l'empire.

SATRAPIES ENTRE L'EUPHRATE ET LE TIGRE.

MÉSOPOTAMIE.

Ce nom grec, qui signifie *situé entre deux fleuves*, n'était point en usage chez les Perses. Les livres saints appellent la contrée entre l'Euphrate et le Tigre *Aram-naharaïm* ou *Syrie des deux fleuves*. On désignait aussi ce pays sous les noms de *Syrie*, d'*Assyrie* et d'*Arabie*. La Mésopotamie forme un triangle dont la base est appuyée à la chaîne du Taurus. Le Tigre la borne à l'est, l'Euphrate à l'ouest et un peu aussi au nord. Voisine de la Babylonie, la Mésopotamie en était séparée par une muraille de briques cimentées avec du bitume. Cette muraille appelée *muraille Médique* s'étendait de l'Euphrate au Tigre et garantissait la Babylonie des incursions des peuples nomades qui habitaient la partie basse de la Mésopotamie.

Cette province était arrosée par plusieurs rivières, parmi lesquelles se trouvait l'Aborras ou mieux Chaboras dont le nom s'est conservé dans *Khabour*. Une chaîne de montagnes appelée *Masius* dans l'antiquité et aujourd'hui *Karadjadaglar* ou *Montagnes noirâtres* par les Turcs, s'étend depuis l'endroit où l'Euphrate se fraye un passage au travers du Taurus, jusqu'aux bords du Tigre.

La Mésopotamie avait pour métropole une ville à laquelle les Macédoniens donnèrent le nom d'Edesse.

Carræ ou Charræ, Charran, et aujourd'hui Harran, d'où Abraham partit pour se rendre dans le pays de Chanaan, est devenue célèbre par la défaite de Crassus.

Nisibis, une des villes les plus considérables de la Mésopotamie, était située au pied du Masius, sur les bords d'une rivière formée de plusieurs ruisseaux qui descendent de cette montagne. Les Macédoniens appelèrent Nisibis *Antiochia Mygdoniæ*, et la rivière, dont nous ignorons le nom primitif, *Mygdonius fluvius*.

BABYLONIE.

La Babylonie était à la fois la plus petite et la plus riche de toutes les satrapies. On l'appelait aussi Chaldée, quoique ce nom, à proprement parler, ne convienne qu'à la partie située vers le golfe Persique. La Babylonie était bornée à l'est par la Susiane, au sud par le golfe Persique, à l'ouest par l'Arabie Déserte et la Mésopotamie, au nord par la Mésopotamie. L'Euphrate l'arrosait dans toute sa longueur. Pour maîtriser et diriger les eaux du fleuve et faciliter l'arrosement des campagnes, les Babyloniens élevèrent des digues, creusèrent des canaux et des lacs qui défendaient en même temps le pays contre les invasions du dehors. Quelques canaux aussi étaient destinés à faire communiquer l'Euphrate avec le Tigre. Un de ces canaux qui se trouvait près de la ville de Sippara était nommé *Naharraga;* un autre, le *Naharsares*, est appelé aujourd'hui *Naharsarsar ;* enfin le troisième était le *Naharmalcha* ou *Fleuve royal*, qui joignait l'Euphrate au Tigre, près de l'endroit où fut plus tard fondée Séleucie.

Babylone, capitale de la satrapie qui portait son nom, est la plus ancienne ville du monde. L'Euphrate la partageait en deux dans la direction du nord au sud. Ses murs formaient un carré régulier dont les côtés répondaient aux quatre points cardinaux. On n'est pas d'accord sur l'étendue de Babylone. Il demeure seulement prouvé que cette ville était ford grande, ce qui tenait en partie à la quantité considérable de cours et de jardins renfermés dans son enceinte.

ARMÉNIE.

L'Arménie proprement dite ou Grande Arménie était située entre l'Euphrate et le Tigre, et s'étendait de l'ouest à l'est depuis l'Euphrate jusqu'au confluent de l'Araxe et du Cyrus.

Cette province confinait au nord avec la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie; au sud avec la Mésopotamie, l'Assyrie et la Médie. Ce pays renferme de hautes montagnes et des plaines.

Le mont Gordyæus ou Carduchius sur les confins de la Mésopotamie est regardé par quelques auteurs, à cause de son élévation extraordinaire, comme le même que le mont Ararat, sur lequel s'arrêta, dit-on, l'arche de Noé. Le Niphatès, l'Abus et le Nibarus sont, après le Carduchius, les points les plus élevés de l'Arménie. Ces montagnes donnent naissance à de grands fleuves, tels que l'Euphrate, le Tigre et plusieurs autres.

Sur l'Araxe se trouvait Artaxata, capitale de l'Arménie. Carcathiocerta sur le Tigre était considérée comme le chef-lieu d'une partie de l'Arménie appelée Sophène. Toutes les autres villes importantes de l'Arménie sont évidemment d'une époque postérieure aux Perses.

Les parties basses de l'Arménie et surtout la vallée de l'Araxe étaient assez fertiles. On nourrissait dans toute la contrée de nombreux troupeaux, et on y élevait des chevaux excellents. Les satrapes d'Arménie étaient tenus de fournir chaque année vingt mille chevaux au roi de Perse.

Quoique les Arméniens se livrassent de préférence à la vie pastorale, ils faisaient néanmoins quelque commerce avec Babylone, où ils amenaient par [redacted]

orientale de ce fleuve, depuis les limites de l'Arménie au nord jusqu'à celles de la Babylonie vers le midi. A l'orient, une chaîne de montagnes dont le nom était *Zagros* (aujourd'hui *Dagalaghi*), la sépare de la Médie. Son nom vient d'Assur, fils de Sem; aujourd'hui on l'appelle *pays des Curdes* ou *Curdistan*. Les Curdes descendent des anciens Carduques. Dès les temps les plus reculés, ce dernier peuple était répandu dans les montagnes de la Mésopotamie, de l'Arménie et du nord de l'Assyrie.

Un fleuve considérable, nommé *Zab* (*), et *Lycus* par les auteurs grecs, traverse l'Assyrie dans toute sa largeur, et se jette dans le Tigre un peu au-dessous d'un lieu appelé *Aloni* dans l'antiquité, aujourd'hui *Ghilon*. Plus bas, une autre rivière du nom de *Petit Zab*, et que les Turcs appellent *Altounsou* ou *rivière d'or*, se jette également dans le Tigre.

Ninive, capitale de l'Assyrie, construite par Ninus sur la rive gauche du Tigre, était, selon Strabon, plus spacieuse que Babylone. Cette ville fut détruite par les Mèdes ligués avec les Babyloniens contre les Assyriens; mais il paraît qu'elle fut reconstruite. Aujourd'hui encore on peut reconnaître son emplacement sur la rive du Tigre opposée à Mossoul, où se trouvent des ruines qui portent le nom de *Nino*, et un endroit vénéré par les habitants en mémoire du prophète Jonas.

PROVINCE DE PERSE OU PERSIDE.

Tous les pays que nous avons décrits furent ajoutés par la conquête à l'empire des Perses. Mais le siége principal de la puissance de ceux-ci, leur véritable patrie, se trouvait dans la Perside ou Perse proprement dite. Cette province était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Susiane et les monts Uxiens, au nord par les monts Parétacéniens et Cosséens, qui sont le prolongement de la chaîne du Taurus, à l'est par la Carmanie. Ses fleuves principaux étaient le Cyrus ou Agradatus, et l'Araxe, qui se jetaient l'un et l'autre dans le golfe Persique.

Persépolis, capitale, brûlée en partie par Alexandre, renfermait des monuments dont il subsiste encore aujourd'hui de belles ruines.

Quelques auteurs ne font qu'une seule et même ville de Persépolis et de Pasargades ou Pasagardes, dont le nom, qui signifie *ville* ou *campement des Perses*, devrait s'écrire *Parsagarde*. Pline et Strabon distinguent positivement ces deux villes; l'une et l'autre opinion présentent des difficultés.

Il n'existe aucun vestige de Gabès ni d'Oca, qui étaient des villes et résidences royales.

L'extrême chaleur et la sécheresse qui en est la suite rendaient stérile la partie de la Perse voisine du golfe Persique. La partie centrale était très-productive, on y nourrissait beaucoup de troupeaux; au nord, la contrée est stérile et montueuse. On était toutefois parvenu, pendant la période la plus florissante de l'empire perse, à en rendre fertiles les parties basses par de nombreux canaux d'irrigation.

Les Parétacéniens et les Cosséens, peuplades sauvages qui ne vivaient que de vols et de rapines, étaient répandus dans les montagnes auxquelles on donne leur nom, c'est-à-dire, dans toute la partie septentrionale et orientale. Ils étendaient leurs brigandages jusqu'à la mer Caspienne.

A l'occident, on trouvait les Uxiens qui vivaient aussi dans leurs montagnes, et se livraient à toute espèce de vol.

Au centre et dans toute la partie maritime étaient différentes tribus comprises sous le nom général de Perses, et parmi lesquelles on distinguait celle des Pasargades, ainsi appelés de leur ville royale. Les Perses possédaient les îles du golfe Persique.

SUSIANE.

Cette province était bornée à l'est par la Perse, au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Babylonie, au nord par la Médie. Ses principales rivières étaient l'Eulæus qui venait de la Médie, et dont les eaux remarquables par leur légèreté étaient, à ce qu'on prétend, les seules dont buvaient les rois de Perse. L'Eulæus est souvent appelé *Choaspe*. L'Oroates ou Oroatis, que l'on désignait aussi sous le nom de *Pasitigre*, s'appelle aujourd'hui le *Tab*.

Suse, capitale, était une des résidences des rois de Perse.

Quoique sujette à de grandes chaleurs, la Susiane était fertile. Cet avantage tenait sans doute à plusieurs petits fleuves qui arrosaient le pays.

La partie septentrionale et montueuse de la Susiane portait le nom d'*Élymaïs*.

MÉDIE.

Les bornes de la Médie étaient, au nord, la mer Caspienne; à l'ouest, l'Arménie; au sud, la Perse et la Susiane; à l'est, l'Arie.

Montagnes: le Zagros et le Parachoatras.

VILLES.

Gaza ou Gazaca.

Véra, bien fortifiée.

Ecbatane, capitale de la satrapie et résidence d'été des rois de Perse et des rois parthes, n'était d'abord qu'une forteresse bâtie par Déjocès; mais les rois mèdes s'appliquèrent à l'agrandir et à en rendre le séjour de plus en plus agréable. Il paraît prouvé que la moderne Hamadan est bâtie sur l'emplacement d'Ecbatane.

La partie de la Médie limitrophe de

l'Arménie portait le nom d'Atropatène. Cette province était montueuse et froide.

La Médie proprement dite, ou Grande Médie, renfermait des plaines très-fertiles en vin, blé et fruits délicieux. On y nourrissait des chevaux d'une race excellente. La Médie payait en nature aux rois de Perse un impôt considérable en chevaux, mulets et moutons.

ARIA.

Cette province répond, en partie, au Khorasan moderne.

Ses principales villes étaient :

Aria, nommée aussi *Artacoana*, capitale, aujourd'hui Hérat.

Susia, aujourd'hui Zeuzan.

Bitaxa, que l'on reconnaît dans Badkhiz ou Badghiz.

Sariga, appelée maintenant *Sarakhs*, et plus communément *Scharakhs*.

HYRCANIE.

L'Hyrcanie était bornée au nord par la mer Caspienne, à l'ouest par la Médie, au sud par la Parthie, et à l'est par la Margiane.

Arrien cite Zadracarta comme la ville la plus considérable de l'Hyrcanie.

PARTHIE.

Cette province était bornée au nord par l'Hyrcanie, à l'est par l'Arie, au sud par la Carmanie déserte, et à l'ouest

Jaxartès et l'Oxus, qui lui servaient de limites au nord et au sud, était bornée à l'est par les Saces, et à l'ouest par les Chorasmiens.

La principale ville de la Sogdiane était Maracanda, que l'on croit être la même que Samarcande.

CARMANIE.

La Carmanie, aujourd'hui le Kerman, était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Perside, au nord par la Parthie, et à l'est par la Gédrosie. On partage ordinairement cette province en Carmanie déserte, vers le nord, et en Carmanie proprement dite, vers le golfe Persique.

Il faut bien se garder de confondre, avec quelques auteurs, la Carmanie et la Caramanie, contrée de l'Asie Mineure, ainsi nommée par les Turcs. La Caramanie comprend l'ancienne Cilicie et quelques autres provinces.

GÉDROSIE.

La Gédrosie était bornée à l'ouest par la Carmanie, au sud par l'océan Indien, à l'est par le fleuve Indus, et au nord par la Drangiane et l'Arachosie. C'était un pays stérile et presque désert.

GÉOGRAPHIE MODERNE DE LA PERSE.

La Perse est bornée, aujourd'hui,

élevé, qui se joint à celui de l'Asie Mineure et de l'Arménie à l'ouest, et qui confine, à l'est, avec le plateau de l'Afganistan et du Béloutschistan.

RIVIÈRES.

Le Kerkhah ou Kérah qui porte aussi le nom turc de *Karasou* (*eau noire*), passe à peu de distance de Kirmanschah et à Haviza, et se jette dans le Schat el Arab près de Basrah, après un cours de cent quarante lieues. C'est le Gyndes des anciens.

Le Caroun passe par Schouster, et verse ses eaux, avec celles de l'Abzal et du Djerhaï, dans le golfe Persique. Il a environ cent lieues de cours.

Le Sitareguian ou Sitaroguian, qui a sa source dans le Farsistan, où il porte le nom de *Roudbal*, passe par Darabguerd, et se jette dans le golfe Persique.

Le Divroud, qui passe à Velazguerd, et a son embouchure dans le golfe Persique, vis-à-vis de l'île de Kischmisch.

Le Séfidroud ou Kizilouzen (*), traverse l'Irak-adjemi, passe par Roudbar dans le Guilan, et se jette dans la mer Caspienne.

Le Tedjen ou Tedzen arrose une partie du Khorasan, et se jette dans le golfe de Balkan. Son cours est d'environ cent lieues.

Le Bendemir traverse le Farsistan et se jette dans le lac Bakhtegan.

Le Zendehroud passe par Ispahan, et se perd dans les sables.

Le Schourehroud passe par Nischabour, dans le Khorasan, et se perd, dit-on, dans les sables.

Le Mourgab (l'ancien Margus) arrose aussi une partie du Khorasan, et se perd également dans les sables.

LACS PRINCIPAUX.

Le lac Bakhtegan, appelé plus communément aujourd'hui *lac de Niriz*, n'a point d'écoulement. Les eaux de ce lac, qui reçoit cependant plusieurs rivières d'eau douce, sont salées et paraissent ne nourrir aucun poisson. Il a environ soixante lieues de circonférence. Sa profondeur ordinaire est d'une vingtaine de pieds.

Le lac d'Ourmia, qui tire son nom de la ville d'Ourmia dans l'Aderbidjan, située sur ses bords, a environ trente lieues de longueur sur quinze de largeur. Ses eaux sont extrêmement salées.

DÉSERTS.

Les déserts de la Perse sont plutôt salés que sablonneux. Celui qui sépare le Khorasan de l'Irak-adjémi, et que l'on nomme *Grand désert salé*, est long d'environ cent trente lieues, et large de soixante et dix. Les déserts qui occupent le nord du Kirman paraissent se joindre à celui-ci. On a calculé que les déserts forment au moins les trois dixièmes du sol de la Perse.

MINES.

Les montagnes de la Perse renferment des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre, que font négliger le manque de bois et les frais excessifs qu'entraînerait leur exploitation.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Les provinces du Guilan et du Mazenderan, et les environs de Tauris dans l'Aderbidjan, sont exposés à des tremblements de terre. On éprouve aussi des secousses dans les provinces méridionales du Farsistan et du Laristan. Les montagnes de l'Irak-adjémi renferment plusieurs volcans.

ÉTAT DU SOL.

La Perse produit peu; c'est à peine si l'on cultive la vingtième partie du sol. Cet état de choses tient peut-être aux guerres intestines qui désolent depuis longtemps le royaume. Mais d'autres causes aussi ont concouru à rendre

(*) Séfidroud veut dire en persan *Rivière blanche;* Kizilouzen est composé de deux mots turcs qui signifient *Eau rouge*.

stérile un pays si connu autrefois pour sa richesse. Les anciens Perses étaient tenus par leur religion de se livrer à l'agriculture. Planter un arbre, défricher un champ, faire produire des fruits à un terrain inculte et peu fertile, étaient autant d'œuvres pieuses et méritoires qui recevaient leur récompense dans ce monde et dans l'autre. Aujourd'hui, ces maximes salutaires sont abandonnées; aussi le sol de la Perse, livré, pour ainsi dire, à lui-même, devient-il de jour en jour moins productif.

CLIMAT.

L'air est sec et chaud sur les bords du golfe Persique. Il y a dans ces régions des époques où la chaleur est si étouffante, que les naturels eux-mêmes ont de la peine à la supporter. Pendant les quatre mois que dure l'été, les habitants se retirent dans l'intérieur pour éviter la chaleur du soleil, dangereuse pour tout le monde, mais surtout pour les étrangers, et intolérable pour ceux même qui ont habité l'Inde.

Un vent particulier, nommé *badsémoum* ou *samyel*, s'élève quelquefois le long du golfe Persique. Ce vent s'annonce avec fracas; à son approche, le ciel paraît rouge et enflammé. Le sémoum tue sur-le-champ par la suffocation. Ceux qui en sont frappés tombent en poussière lorsqu'on les touche, sans que pour cela leur visage soit fort [redacted]

bres. Cette dernière province offre à l'époque du printemps un aspect enchanteur; la végétation y est admirable; mais l'humidité du pays est si grande, qu'un morceau de drap exposé à l'air pendant une nuit est mouillé le matin comme s'il avait été trempé dans l'eau. L'effet de l'humidité est si soudain et si actif, que des armes nettoyées et huilées se trouvent couvertes de rouille au bout de quelques heures. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante, que nous donnons d'après Chardin : « Un courrier, dit-il, arrivant un jour du Mazenderan à Ispahan, armé d'un arc et d'un sabre, un jeune seigneur, qui était à la cour comme il arrivait, s'étant mis à prendre l'arc du courrier pour l'essayer, comme c'est assez la façon, il le trouva si mou, qu'il lui dit en riant : « Qu'est ceci, M. le courrier? vous avez un arc qu'un enfant banderait! — Cela peut être, seigneur, répondit-il; mais, si vous êtes si fort, tirez mon sabre. » Il voulait dire que l'humidité qui avait amolli la corde de son arc avait enrouillé son épée dans le fourreau. »

L'air est sec dans le reste de la Perse, et froid dans les parties élevées de ce royaume.

PROVINCES DE LA PERSE.

La Perse est divisée en onze provinces, dont nous allons donner les noms modernes avec les noms anciens, [redacted]

MODERNES.	NOMS ANCIENS.	VILLES PRINCIPALES.
ijémi........	Grande Médie, Parthie....	Tehran, Ispahan, Caschan, Kom, Hamadan, Casbin, Zendjan, Soultanieh.
stan.........	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Damavend, Damegan.
deran.......	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Sari, Amol, Farahabad, Aschraf, Barforousch, Asterabad.
....	Pays des Gelæ ou Cadusiens.	Rescht, Enzili.
idjan........	Médie Atropatène........	Tauris ou Tébriz, Oudjan, Méraga, Ahar, Ardébil, Khoï, Selmas, Mianeh, Ourmia, Sabalag.
tan persan....	Élymaïs ou pays d'Élam...	Kirmanschah, Senneh.
istan........	Susiane...............	Schouster, Dizfoul, Khourremabad, Ahvaz, ou Haviza Goban.
Farsistan...	Persis.................	Schiraz, Istakhar, Mourgab, Fesa ou Bessa, Darabguerd, Firouzabàd, Cazeroun, Sourma, Yezdkhast, Yezd, Ardjan, Baft, Djaroun, Bender-Abouschehr ou Bouschehr, vulgairement appelé *Bouschir.*
a...........	Carmania et Persis.......	Lar, Velazguerd, Gomroun ou Bender-Abbasi.
a...........	Carmania...............	Kirmau.
an occidental.	Parthyène, Aria.........	Meschehed, Nischabour, Cabouschan.

RAN. Cette capitale est située ne vaste plaine à trois lieues au mont Albourz, qui la couvre é de la mer Caspienne et la ga- des vents du nord. Tehran est ron vingt-cinq ou trente lieues ner Caspienne, et près des rui- l'ancienne ville de Reï. Pietro 'alle appelle Tehran la *ville des es*, à cause du grand nombre de res qu'il vit dans les rues. Sous phis, de 1501 à 1721, Tehran eu considérable, quoique cette t déjà la résidence d'un khan et tale de la contrée. Vers la fin du dernier, sous le règne d'Aga- med-Khan, Tehran devint, par sons toutes politiques, capitale aume de Perse. Cette ville a de à cinq milles de circonférence, pte, dit-on, cent trente mille its pendant l'hiver; le reste de , la population ne dépasse uarante mille âmes : différence , due à l'insalubrité du climat t l'été. Les chaleurs, jointes eurs des marais dont la ville est entourée, et à la mauvaise qualité des eaux, qui sont d'ailleurs légèrement purgatives, comme presque toutes celles de la Perse, occasionnent des fièvres malignes et putrides, et des dyssenteries souvent mortelles. Pour éviter ces fléaux, les habitants quittent la ville. Les pauvres et les personnes que leurs occupations attachent à Tehran sont les seuls qui y restent : ceux-ci même sont dans l'usage d'envoyer leurs femmes et leurs enfants dans les villages des environs passer les deux derniers mois de l'été et le premier de l'automne.

La ville, qui forme un carré, est entourée d'un mur de terre flanqué de tours et d'un fossé profond. Vers le milieu de chaque face du carré se trouve une porte défendue par une grosse tour ronde placée à trois cents pas ordinaires en avant. Ces portes, ornées d'incrustations et de figures d'animaux, sont hautes et couronnées d'une coupole. Les maisons de la ville, bâties de briques cuites au soleil, sont d'un aspect triste et désagréable. La

façade ne donne point sur les rues, qui sont étroites et non pavées, ce qui les rend si peu praticables dans les mauvais temps, qu'on ne peut guère les parcourir qu'à cheval. L'intérieur des maisons est disposé d'une manière agréable et commode. Les terrains pour bâtir, qui coûtent peu de chose dans les autres villes de la Perse, sont aussi chers à Tehran que dans les capitales de l'Europe. La planche 36, qui représente la maison de l'*amin-ed-daula*, second ministre de Perse à Tehran, donne une idée exacte de l'extérieur des habitations des Persans de la classe élevée. Cette maison fut habitée, en 1811, par Sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Britannique en Perse. Le *talar* ou *divankhaneh*, salle ouverte destinée aux réceptions, était devenue la salle à manger de l'ambassadeur; à droite, se trouvait la chambre de M. Gordon, chargé lui-même plus tard d'une mission diplomatique en Russie; à gauche, et en face de l'appartement de M. Gordon, était une chambre semblable occupée par le savant Sir William Ouseley, secrétaire particulier et frère de l'ambassadeur. Le corps de logis appelé *andéroun* en persan, et qui se compose des appartements secrets, avait été réservé pour sir Gore et lady Ouseley. Un bâtiment séparé et placé derrière l'hôtel formait l'appartement du spirituel auteur du roman de [redacted]

chambre des archives (*defter khaneh*), la trésorerie (*sandouk khaneh*), le palais du soleil (*imarati khorschid*), où Feth-Ali-Schah recevait les ambassadeurs. C'est aussi dans la citadelle que se trouvent le harem, les bains et les jardins du prince.

La principale mosquée, ou mosquée royale, n'est point achevée. Il y en a six autres petites, mesquines, sans minaret, et deux ou trois medreseh ou colléges. On dit que Tehran renferme cent cinquante caravanserais et autant de bains; mais ce nombre paraît exagéré. En entrant à Tehran par la porte appelée de Casbin, on trouve un vaste espace plein d'excavations larges et profondes qui conduisent à des habitations souterraines, dont plusieurs servent d'asile à de pauvres familles, et d'autres sont des écuries pour les bêtes de charge. C'est là, suivant toute probabilité, qu'il faut reconnaître le village de Tehran, tel qu'il nous est décrit par un écrivain persan du quatorzième siècle.

On fabrique à Tehran des tapis de laine feutrée de toutes les grandeurs, destinés à meubler les appartements, à servir de lit aux voyageurs et à plusieurs autres usages. Ces tapis ne durent pas autant que les beaux tapis pluchés que l'on exporte de Perse, et ne sont pas aussi chers, quoique faits avec la laine la plus fine du pays. Les tapis feutrés sont teints en diverses [redacted]

constructions différentes pla-
ır des terrasses, et élevées
des degrés les unes au-dessus
res. L'édifice est entièrement
briques et très-inférieur aux
ctions des siècles précédents.
e est peu majestueuse, et se
e d'une simple porte surmontée
villon. Cette porte donne sur
e enclos, dont le milieu est oc-
ır une grande allée plantée de
s et de cyprès. L'édifice cons-
ır la première terrasse est de
ctogone, et se compose d'ar-
jour et d'un plafond soutenu
colonnes et terminé par un toit
ans la pièce la plus jolie, qui
ée sur la terrasse la plus élevée,
unis des échantillons de pein-
ır verre, et de mosaïques re-
ant des portraits de Persans et
anes et aussi de quelques Eu-
es. Les panneaux des portes
nés de passages de différents
persans qu'on y a incrus-

demi-mille environ de Tehran,
la même direction que Takhti-
il y a une autre maison de
e qui appartient également au
qu'on nomme *Nigaristan*. Le
ır Ker Porter a vu dans les
du Nigaristan des rosiers hauts
de quatorze pieds.

ne pouvons quitter les envi-
Tehran sans parler de Reï, la
de l'Écriture et d'Arrien. Cette
utrefois résidence de plusieurs
ins, était remarquable par ses
t ses temples magnifiques. Les
de Reï sont à environ cinq
ınglais au sud-est de Tehran.
ıcement de la ville est marqué
'hui par des excavations et des
'anciennes constructions. Une
adelle placée sur un roc élevé
it la ville. En visitant les ruines
Sir Robert Ker Porter remar-
: tour élevée bâtie de briques
: admirable construction, quoi-
ne forme singulière. Cette tour
de et divisée en vingt-quatre
timents, qui forment chacun
côtés d'un triangle dont la base
a quatre pieds dix pouces anglais (*). La surface de cette tour présente un zigzag continuel. Au sommet, il y a une inscription coufique tracée sur les briques (**). On entre dans la tour par un portique extrêmement orné. La hauteur de cette tour, suivant le calcul de Sir Robert Ker Porter, est d'environ soixante pieds anglais. Maintenant, la partie qui couvrait l'édifice n'existe plus. En dehors des murs de la ville, on trouve encore une autre tour ronde tout à fait semblable à celle dont nous venons de parler, mais entièrement construite de pierres. Cette tour, moins élevée que la première, est aussi ouverte par le haut. Son diamètre est d'environ trente-neuf pieds anglais. Le dessin de Préaux, que nous donnons planche 37, représente la première de ces tours.

ISPAHAN. Cette ville dont le nom se prononce en persan *Sfahane* ou *Isfahane*, est située sur la rive gauche du Zendehroud, et au milieu d'une plaine des plus fertiles, des plus productives et des mieux cultivées de la Perse. La ville au premier coup d'œil présente un aspect très-imposant; les bocages, les avenues, les jardins qui l'entourent, dissimulent l'etat de désolation et de ruine de plusieurs de ses anciens quartiers. La plus belle entrée est celle du sud. De ce côté les objets qui frappent d'abord la vue sont des ponts de la plus élégante architecture, mais dont plusieurs tombent en ruine. Celui qu'on appelle *pont de Djoulfa* et *pont d'Allahverdi-Khan* excite surtout l'admiration des étrangers. Ce pont a trois cent soixante pas de long et vingt de large. Le milieu est destiné aux cavaliers et aux bêtes de somme : on a construit de chaque côté, pour les piétons, une galerie en arcades, large de huit à neuf pieds, haute de vingt-cinq à trente. La plate-forme

(*) Nos lecteurs se rappellent sans doute que le pied anglais fait onze pouces, quatre lignes et demie du pied de roi.

(**) Les lettres coufiques ont été ainsi nommées de la ville de Coufa, dans l'Irak, où, suivant toute apparence, on les inventa.

de cette galerie, sur laquelle on peut également passer, est garnie, de chaque côté, de garde-fous hauts de trois pieds et quelques pouces : on y monte par un escalier construit dans la tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti de briques et de pierres de taille calcaires fort dures. On y compte trente-quatre arches fort grandes.

Quand l'eau du Zendehroud est basse, on peut aussi passer sous les arches du pont. On a pratiqué à cet effet une galerie qui les traverse, et on a pavé tout le lit de la rivière en grandes pierres de taille bien liées entre elles : quelques-unes s'élèvent au-dessus des autres, à des distances convenables, et permettent à un homme d'y mettre le pied sans se mouiller. On peut voir le dessin de ce pont planches 39 et 40.

Du temps de Chardin il y avait encore à Ispahan un autre pont appelé *pont de Hasanabad* et *pont de Baba-Rocneddin*. Ce pont, d'une construction plus admirable, s'il est possible, que celui d'Allahverdi-Khan, est représenté dans notre planche 46. Voici la description qu'en donne le voyageur que nous venons de citer : « Près de ce faubourg est le pont de Babarouc (*) qui n'est pas moins beau que celui que j'ai décrit, quoiqu'il ne soit pas si grand, à cause que le lit du fleuve est plus étroit en cet endroit. Les deux côtés ne sont pas également beaux, et cela [redacted]

pont, et si haut, que, durant l'été, l'eau ne saurait monter au-dessus pour couler sous les arches, mais passe par de grands soupiraux faits à ce fondement, d'où elle tombe en cascade dans son lit accoutumé; ce qui surprend merveilleusement, et produit un murmure tout à fait agréable, surtout lorsque l'on se promène sur ce fondement, d'où l'on voit et l'on entend l'eau couler sous ses pieds. Les arches sont percées en long, d'un bout à l'autre du pont, à six pieds au-dessus du fondement, et entre les arches il y a des pierres de six pieds de haut disposées de manière qu'on peut traverser le pont par-dessous, même quand l'eau coule à six pieds de hauteur sur le fondement. Le dessus du pont n'est pas moins beau que le dessous. Les murs ou parapets, qui sont hauts de plus de douze pieds, sont bâtis en arcades, et percés d'un bout à l'autre dans leur longueur, par une ouverture assez large pour qu'un homme s'y puisse promener fort à l'aise. Ces murs sont revêtus de carreaux d'émail dedans et dehors. Le dessus est en terrasse munie d'un double parapet, façonné en jalousies, et si large aussi que trois hommes s'y peuvent promener fort aisément. Au bout du pont il y a quatre beaux pavillons, et au milieu il y en a deux plus grands qui forment une place hexagone, couverte d'un riche plafond, le dessus étant fait en terrasse, par [redacted]

ıain de Dieu se soit appesantie
:lques - uns de ses quartiers
sur Babylone; maisons, ba-
osquées, palais, tout est aban-
On peut faire plusieurs milles
:s les ruines sans rencontrer
vivant, si ce n'est peut-être
:al dressant sa tête au-dessus
ır, ou un renard regagnant sa
Au milieu de vastes amas de
res, s'élèvent de loin en loin
s maisons. On ne saurait se
disent les voyageurs, à
le l'avoir éprouvé soi-même,
ment de mélancolie qu'inspi-
ruines de cette grande ville.
, considérées en détail, ces
ınt quelque chose d'affligeant,
as le lointain et formant des
qu'on ne distingue pas des
habitées, elles donnent encore
e l'apparence de splendeur qui
dire aux Persans : *Isfahan*
ihan, Ispahan est la moitié
de.

yageur qui s'attendrait à trou-
s Ispahan de grandes et vastes
en percées et bien alignées
lans nos capitales d'Europe, se-
désappointé. Les rues étroites
:uses ne sont point pavées pour
rt, ce qui y cause une poussière
rtable dans les temps secs, et
l horriblement boueuses dès
ut. Les maisons, comme dans
es autres villes de la Perse,
ns l'intérieur beaucoup plus
s que l'extérieur ne pourrait
supposer. On aperçoit rare-
ı côté de la rue autre chose
ıauvais mur. Cette suite de
on interrompue et qu'aucune
n'égaye, donne aux maisons
ystérieux, qu'augmente encore
e femmes qui par d'étroites
res jettent de temps à autre un
eil furtif sur les passants.

·ée des maisons est petite et
t n'a guère plus de trois pieds
. Les maisons des grands se
ent par l'élévation des portes,
nente en raison de la puissance
vanité des propriétaires. Une
·ès-haute est la marque de la
royauté. Les maisons n'ont qu'un étage, et couvrent par conséquent une étendue considérable de terrain; on n'emploie pour les construire que des briques cuites au soleil ou au four. Ces maisons, presque toutes peintes en jaune, présenteraient un aspect fort monotone sans les mosquées qui rompent l'uniformité avec leurs dômes couverts en tuiles vernies, vertes ou bleues, et ornées de dessins jaunes, bleus et rouges, qui produisent un effet assez agréable lorsque le soleil donne dessus. Au sommet du dôme il y a une sphère surmontée d'un croissant.

Les bazars sont très-vastes; on y peut faire deux ou trois milles à couvert. Les marchands y sont placés par corps de métiers : disposition fort commode pour les acheteurs. Les bazars sont en Perse plus gais et plus ornés qu'en Turquie; on y voit des portraits de héros, des représentations de combats et des figures de toute espèce; l'affluence y est considérable, et ce sont les endroits de la ville les plus agréables pour les étrangers. On y assiste en réalité à quelques-unes de ces scenes si souvent dépeintes dans les Mille et une Nuits: le jeune marchand chrétien, la dame de condition suivie de son esclave, le médecin juif, le *dellal* ou courtier qui montre les marchandises, le barbier qui s'était acquis le titre glorieux de *Silencieux*. Tous les portraits peints dans ces contes si justement célèbres s'y trouvent au naturel.

Les bains publics sont vastes et beaux; quelques-uns même sont pavés de marbre.

Ce qu'il y a de plus beau peut-être à Ispahan, c'est le *Tscharbag* (les quatre jardins), avenue de platanes que Schah-Abbas fit planter et qui paraît bien supérieure à nos plus beaux jardins. Le Tscharbag est situé à l'ouest de la ville, et se prolonge du côté du midi au delà du Zendehroud. Cette promenade a trois mille deux cents pas de long, et cent dix de large; elle est formée par quatre rangées d'arbres extrêmement gros, très-touffus et d'un

vert très-agréable. Les deux allées de côté, un peu plus hautes que celles du milieu, ressemblent à celles de nos boulevards; mais celle du milieu, beaucoup plus large que les nôtres, est couverte de verdure et de fleurs de toute espèce. On a pratiqué dans toute sa longueur des canaux et des bassins de forme et de grandeur différentes, destinés à recevoir sans cesse les eaux du Zendehroud, et à les répandre au besoin sur le gazon et les parterres, afin d'y entretenir la vie et la fraîcheur. De chaque côté du Tscharbag sont les huit jardins que les Persans appellent *Hescht bihischt* ou *les Huit paradis*. Chacun de ces jardins renferme aussi une maison de plaisance. Celle qui se trouve à une extrémité des allées avait été construite par Schah-Abbas dans l'intention d'y faire jouir ses femmes du coup d'œil des spectacles qui se donnaient chaque jour sur le Tscharbag. A l'autre extrémité, l'avenue allait se perdre dans le beau jardin royal connu sous le nom de *Hézardjérib* ou *Mille arpents*. Cette partie de l'avenue est détruite; mais le reste subsiste dans toute sa beauté.

Vers le centre de cette promenade est le collége appelé *Medreseh schah soultan Hoseïn*. L'entrée en est fort belle; c'est un portique élevé, orné de colonnes d'une forme bizarre et où sont incrustés des morceaux de marbre de Tauris. Les portes sont de bronze

[redacted]

appelait *Imarati bihischt* ou *salle du paradis* (voy. *pl.* 43). Chardin en donne la description suivante: « Ce salon, qui a près de soixante pas de diamètre, a été construit de figure irrégulière, à sept angles ou faces, dont celle du fond est beaucoup plus large que les autres. Le milieu est en dôme écrasé, élevé de seize à dix-huit toises, soutenu sur des pilastres, faits en arcades, et en pareil nombre qu'il y a d'angles. Le tout est couvert d'un plafond de mosaïque, d'un fort bel ouvrage. Les pilastres sont percés tout à l'entour à deux étages, en sorte que les galeries vont tout autour; et là on a pratiqué et ménagé cent petits endroits les plus délicieux du monde, qui n'ont tous qu'un faux jour, mais clair autant qu'il est nécessaire. Il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, soit pour la figure, soit pour l'architecture, ou pour les ornements et les dimensions. Partout c'est quelque chose de divers et de nouveau: aux uns il y a des cheminées, à d'autres des bassins avec des jets d'eau, qu'on fait monter là par des tuyaux enfermés dans les pilastres. C'est un vrai labyrinthe que ce merveilleux salon, car on se perd en haut presque partout, et les degrés sont si cachés qu'on ne les reconnaît pas aisément. Le bas, jusqu'à dix pieds de hauteur, est revêtu de jaspe tout à l'entour; les balustres sont de bois doré; les châs-

[redacted]

cus. Elle était de martre, et
ur être couvert chaudement et
ient. On m'a dit que le roi a
elas qui en sont aussi. Je ferais
e des ornements de ce grand
les petits portraits qui y sont,
niatures, des vases, des ins-
s. Les unes expriment des
tendres, d'autres des pièces de
»

us beau de tous les édifices qui
: actuellement à Ispahan est le
es anciens rois, renfermé dans
einte de murs qui a environ
illes; ce palais, qui porte le
Tschéhel soutoun ou *Quarante*
s, s'élève au milieu d'une cour
e, entrecoupée de canaux et
d'arbres. Devant la façade est
d bassin de forme carrée, de
ité duquel le palais a un aspect
que la plume ou le crayon ten-
en vain d'en donner une idée.
ier salon donne sur le jardin,
voûte soutenue par dix-huit
s couvertes de glaces. Chaque
a une base de marbre sculptée,
itant quatre lions qui soutien-
fût de la colonne sur leurs
réunies. Les murs sont cou-
glaces, aussi bien que les co-
Sur le plafond sont peintes des
'or qui ont encore tout leur
e grands rideaux qu'on peut
volonté offrent un abri contre
du soleil. Une pièce cintrée,
e glaces et ornée des portraits
ues favoris, conduit de ce sa-
une salle spacieuse et magni-
es dômes de formes variées,
t dorés avec un goût et une
dignes des nations les plus
, en forment le plafond. Les
nt couverts de grands tableaux
personnages ne manquent pas
tain naturel et d'une certaine
, mais où l'on ne trouve, il
ouer, aucune idée de la pers-
ni aucune connaissance du
Un chemin tortueux, qui passe
e tour octogone, conduit du
e Tschéhel soutoun dans le
Au bout du chemin se trouve
oblong divisé en parterres de
fleurs, en allées droites, en bassins remplis d'eau, et entouré de l'édifice destiné aux femmes d'un rang inférieur. Une porte à gauche conduit dans le *Narandjistan* ou orangerie. De là, il n'y a qu'un pas à faire pour arriver à la cour où sont situés les grands appartements du roi. La salle de la façade est ornée de portraits de Feth Ali-Schah et de plusieurs autres princes. On a peint sur les murs des fleurs, des oiseaux et différents animaux. Derrière cette salle s'en trouve une autre également bien peinte. La partie supérieure des fenêtres y est faite en plâtre, et découpée comme de la dentelle. Là aussi se trouvent des portraits; un entre autres, appelé *Schah-Zadeh Frenq*, ou *le Prince européen*, représente un homme vêtu à la mode du seizième siècle. Beaucoup d'autres appartements sont décorés de la même manière; et, dans plusieurs, on retrouve le portrait du roi, dont les Persans ne s'approchent jamais sans s'incliner. Au-dessous des grands appartements, il y en a de souterrains qui doivent être délicieux en été; les murs et le pavé en sont revêtus de marbre; l'eau y est introduite par des cascades qui tombent du rez-de-chaussée, et répandent une fraîcheur délicieuse. Un corridor mène à la salle de bain qui est petite, mais élégante. De l'intérieur du palais, on monte à la porte appelée *Ali capi*, dont le seuil, du temps des Sophis, était regardé comme sacré; Chardin en a décrit les beautés dans le plus grand détail. Aujourd'hui cette porte est encore fort belle. Les marbres n'ont point été endommagés; le dôme se montre encore dans toute sa grandeur et toute son élévation Un portier à l'aspect misérable conduit les visiteurs de là, par une petite porte à droite, au pavillon d'où Schah-Abbas avait coutume de contempler les jeux auxquels se livrait le peuple sur le meïdan schahi, et les manœuvres de ses troupes.

Il y avait autrefois dans le palais du roi, à Ispahan, des pièces particulières disposées avec une grande magnificence, et qui servaient de magasin ou

de dépôt pour les objets de tout genre qui se trouvaient dans le palais. Ces magasins portaient le nom de *maison des coffres, des pipes, du café, des flambeaux*, suivant la destination qu'on leur donnait. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Chardin : « Tout proche est le *magasin des coffres*, et celui qu'on appelle la *petite garde-robe*, où l'on ne travaille que pour la personne du roi ; ensuite, on trouve le *magasin du café*, le *magasin des pipes*, celui des *flambeaux*, qu'on appelle la *maison du suif*, parce que la plus commune lumière dont les Persans se servent dans leurs maisons est faite avec des lampes nourries de suif raffiné, lequel est blanc et ferme comme la cire vierge ; et puis suit le *magasin du vin*. Comme les magasins sont presque tous faits d'une même symétrie, je ferai la description de celui-ci, pour donner une idée de tous les autres (voyez la planche 41 de cet ouvrage). C'est une manière de salon haut de six à sept toises, élevé de deux pieds sur le rez-de-chaussée, construit au milieu d'un jardin, dont l'entrée est étroite, et cachée par un petit mur bâti au-devant, à deux pas de distance, afin qu'on ne puisse pas voir ce qui se fait au dedans. Quand on y est entré, on trouve à la gauche du salon des offices ou magasins, et à droite une grande salle. Le salon qui est couvert en voûte a la forme d'un carré long ou d'une croix

des murs, et qui tiennent si peu, qu'on dirait qu'ils vont tomber de la voûte. Les offices ou magasins, qu'il y a à côté de cette magnifique salle, sont remplis de caisses de vin, hautes de quatre pieds et larges de deux. Le vin y est la plupart, ou en gros flacons de quinze à seize pintes, ou en bouteilles de deux à trois pintes, à long cou, ainsi que vous le voyez dans le plan (planche 41), au sommet de la voûte. Ces bouteilles sont de cristal de Venise, de diverses façons, à pointe de diamant, à godrons, à réseau. Comme les bons vins de l'Asie sont de la plus vive couleur, on aime à les voir dans la bouteille. Ces vins sont, les uns de *Géorgie*, les autres de *Carmanie*, et les autres de *Schiraz*. Les bouteilles sont bouchées de cire, avec un taffetas rouge par-dessus, cachetées sur un cordon de soie du cachet du gouverneur du lieu, en sorte qu'on ne les présente jamais que cachetées. Entre les sentences appliquées çà et là sur les diverses faces du salon, je remarquai celle-ci :

> La vie est une ivresse successive : le plaisir passe, le mal de tête demeure.

Le meïdan schahi, ou place royale, n'a plus l'aspect animé d'autrefois. Les arbres qui l'entouraient ont disparu ; les canaux qui l'arrosaient sont desséchés. Les maisons sont vides d'habitants et les portes condamnées ; de sorte qu'on ne voit autour de la

la *tour des Cornes*, parce que
ieur en était revêtu de crânes de
ntes bêtes fauves avec leurs cor-
ıux trois quarts de la tour, il y
une espèce de chapiteau formé
es bois de cerfs extrêmement
Dès l'époque de Kæmpfer,
our avait beaucoup souffert, et
ars crânes s'en étaient détachés.
dit-on, ce qui fut cause de la
uction de ce singulier monu-
Un roi de Perse, la tradition ne
s positivement lequel, ayant tué
asse une grande quantité d'ani-
, dont on avait jeté les têtes dans
u près du palais, dit en riant
urait bien voulu conserver ces
illes et les léguer comme un mo-
ıt à la postérité. L'architecte du
, qui était présent, dit alors :
us l'ordonnez, prince, j'élèverai
ur dans la construction de la-
je ferai entrer ces têtes d'ani-
, et de telle façon qu'on les voie
. » Comme on demandait com-
le temps et d'argent il faudrait
onstruire cet édifice, l'architecte
dit que le monument serait fait,
u'il en coûtât rien, et avant que
eût achevé son repas. Le roi,
des paroles de l'architecte, lui
Exécute ce que tu viens de t'en-
à faire. » Et il alla prendre son
L'architecte avait dans le voi-
une grande quantité de terre
préparée pour en faire des bri-
Il avait aussi tous ses ouvriers
a main; il leur expliqua de quoi
issait; et, les ayant fait mettre
vrage en toute hâte, la tour se
ı achevée en quelques heures. Le
ant retourné à l'endroit où il
aissé, peu de temps auparavant,
lace vide et nue, fut surpris de
une tour qui s'y était élevée
e par enchantement, et se tour-
ers un de ses officiers, il lui dit :
penses-tu de mon architecte? »
ier, qui en voulait à l'architecte,
répondu que ce travail laissait à
r, et qu'il y manquait certaine-
quelque chose, le roi furieux s'é-
« Oui, il y manque la tête d'une
e bête. Je veux qu'on y place la
tienne. » Et l'ayant fait décapiter, il donna ordre de mettre son crâne sur cette tour. D'autres voyageurs du siècle de Kæmpfer racontent un peu différemment la fin de cette anecdote.

Ispahan renferme encore des manufactures bien déchues de ce qu'elles étaient autrefois. Le produit le plus important de ces manufactures est le brocart, qui a une belle apparence, mais qui est cependant loin d'égaler les étoffes d'or de France. Les riches particuliers portent, les jours de fête, des robes de brocart, et c'est de cette étoffe que sont faites les *khilats* ou robes d'honneur que le roi et les princes confèrent aux grands à titre de récompense. Il y a aussi à Ispahan des manufactures de satin de taffetas (*) et d'autres étoffes de soie. Les rouets sont construits sur le modèle de ceux d'Europe. Morier visita une maison où on filait tous les jours cinquante écheveaux de soie; on lui fit voir sept métiers appartenant au même manufacturier, et destinés à fabriquer de longs mouchoirs de soie bleue que les femmes portent autour de la tête comme des turbans; ces sept métiers employaient trente ouvriers payés à la pièce et non à la journée.

Les manufactures de toile de coton de différentes qualités sont en assez grand nombre. La matière première se récolte dans les environs; on en consomme les neuf dixièmes à Ispahan; le reste s'exporte. La meilleure de ces étoffes de coton est le *kadeh*, toile excellente et très-forte qui ressemble au nankin, et sert à l'habillement de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'au paysan; la Russie en importe une assez grande quantité qu'elle reçoit par la voie de la mer Caspienne. Le *kerbas* est une autre toile de coton dont le bas peuple fait des chemises et des caleçons; la plus forte qualité s'emploie pour couvrir

(*) Le mot *taffetas* est persan. Il y a tout lieu de croire que nous le tenons, comme *baffetas* et quelques autres, des Portugais qui apportèrent ces étoffes de l'Inde et des îles du golfe Persique en Europe.

des tentes; lorsque ces toiles sont imprimées, elles prennent le nom de *tschit* (*). On va les laver sur les bords du Zendehroud, on les bat sur une pierre, puis on les étend sur le sable pour les faire sécher. Les manufactures d'Ispahan fournissent encore au commerce du papier, de la poudre à tirer, des lames de sabre et de la poterie, mais en petite quantité.

On ne trouve pas à Ispahan, comme à Constantinople, de bazar affecté aux libraires; mais les *dellals* ou courtiers procurent aux étrangers des manuscrits et des dessins. La superstition ne va pas chez les Persans, comme chez les Turcs, jusqu'à supposer que l'attouchement d'un infidèle souille le Coran; ils ne demandent pas mieux que de vendre des copies de ce livre, pour lequel ils ont cependant une grande vénération. Un mollah ayant apporté un jour chez M. Morier quelques livres dont il voulait se défaire, les étala sur le plancher devant les assistants. Quelqu'un ayant, par mégarde, posé le pied sur un manuscrit en caractères coufiques renfermant des sentences tirées du Coran, fut repris de son irrévérence par le mollah, qui lui dit : « Prenez garde, c'est la parole de Dieu. »

Le fameux faubourg de Djoulfa, qui s'étend au sud du Zendehroud, est peut-être la partie de la ville qui a le plus souffert. Ce faubourg comptait [redacted]

rues de Djoulfa sont larges, et les maisons élégantes et commodes; ce faubourg a beaucoup plus souffert dans sa population et dans la fortune de ses habitants que dans ses bâtiments mêmes, quoiqu'il ait été cruellement saccagé par les Afgans en 1722. Le commerce de Djoulfa avec la Turquie, la Russie, l'Indoustan, et toutes les contrées de l'Asie, jadis immense, est actuellement réduit à très-peu de chose.

Le jardin de Hézardjérib, où aboutit l'avenue de Tscharbag, est à l'est de Djoulfa; il a environ un mille d'étendue; le terrain, un peu en pente, y est contenu par des murs de pierre; c'est là que, depuis plusieurs siècles, on cultive les plus beaux fruits de la Perse. On y voit douze terrasses toutes plantées d'arbres fruitiers. De beaux escaliers ou des talus fort aisés à monter conduisent de l'une à l'autre. De tous côtés, ce jardin est couvert de canaux, de bassins, de jets d'eau, aujourd'hui assez endommagés. On y voyait autrefois plusieurs pavillons d'une grande beauté; il n'en existe plus qu'un en assez mauvais état.

Presque toutes les maisons de Djoulfa ont de très-beaux jardins arrosés, comme ceux de la ville, par les eaux du Zendehroud. Cette rivière, dont nous avons déjà parlé plus haut, prend sa source à trois journées d'Ispahan. Le Zendehroud n'était qu'une petite [redacted]

Sur une éminence d'où l'on peut embrasser toute la ville d'un coup d'œil, se trouve une petite tour ronde surmontée d'une coupole, autour de laquelle on lit une inscription en caractères coufiques. Chardin l'appelle *Mil schatir* ou la *tour du Coureur*, et ajoute que ceux qui désiraient entrer au service du roi comme valets de pied étaient obligés, pour donner une preuve de leur agilité et de leurs forces, de courir de la porte du palais à cette tour, et d'en arracher successivement douze flèches, une à chaque course. Tout cela devait être fait entre le lever et le coucher du soleil. Chardin évalue à une lieue et demie la distance du palais à cette tour. Voici une histoire racontée par les Persans à Morier, au sujet du même édifice : Un roi de Perse, qui vivait à une époque très-reculée, promit sa fille en mariage à celui qui pourrait courir devant son cheval depuis Schiraz jusqu'à Ispahan; un des schatirs ou coureurs avait presque fourni la carrière, et était près d'atteindre l'éminence où se trouve aujourd'hui la tour, lorsque le prince, craignant d'être obligé de tenir sa promesse, laissa tomber son fouet; le schatir s'était tellement serré qu'il vit bien que sa mort était certaine s'il s'arrêtait au pied de cette éminence pour ramasser le fouet; il fut donc forcé de le saisir avec son pied; puis, l'ayant porté à sa main, il le présenta au roi; celui-ci vit que sa ruse n'avait pas réussi, et laissa tomber son anneau; le schatir s'écria : Prince, vous manquez à votre parole; mais je vous prouverai mon obéissance jusqu'au dernier moment; il s'arrêta, ramassa l'anneau et mourut; on l'enterra dans ce lieu; et, en mémoire de cet événement, on éleva la tour qui porte aujourd'hui le nom de *tombeau du Schatir*.

Du côté de l'est sont les ruines immenses du bourg de Scheheristan, autrefois résidence de tous les grands seigneurs d'Ispahan. Il n'en subsiste plus qu'un petit nombre de maisons qu'il est difficile de distinguer au milieu des ruines qui les entourent. On y voit aussi les restes d'un mausolée, bâti en briques, d'une excellente maçonnerie, et couronné d'une coupole très-élégante; on y a joint un minaret qui s'élève à une très-grande hauteur; mais l'escalier pratiqué dans l'intérieur est si délabré qu'on ne peut plus le gravir jusqu'au sommet. Ce bourg possède un pont sur le Zendehroud.

Dans les campagnes de l'ouest s'élèvent les *Colonnes tremblantes*, regardées par les Persans comme des objets très-curieux. Pour arriver à ces colonnes, on passe par des chemins étroits qui traversent des vergers touffus et les campagnes les mieux cultivées qui soient dans les environs d'Ispahan. Les colonnes tremblantes sont deux minarets qui flanquent un édifice en cintre, élevé sur le tombeau d'un personnage réputé saint; on fait monter au sommet de chaque colonne des enfants qui emploient toutes leurs forces et ébranlent l'édifice, comme pourrait le faire un tremblement de terre. Les Persans attribuent cet effet singulier à la puissance du prétendu saint qui repose sous le monument. Ils parlent aussi d'une lumière miraculeuse qui se fait voir fréquemment dans le voisinage du tombeau; d'une jaquette non moins merveilleuse que l'on conserve à quelque distance, et qui, quoique en lambeaux, pèse encore plusieurs mans (*); et enfin d'une queue de bélier suspendue dans le même endroit, et de laquelle découlent de temps à autre trois gouttes d'huile.

A deux milles des Colonnes tremblantes se trouve une éminence triangulaire appelée l'*Ateschgah* ou *Endroit du feu*, et que l'on aperçoit d'assez loin. Cette éminence est composée de plusieurs couches de rochers; la montée la plus facile est un sentier à l'est; au sommet se trouvent plusieurs édifices bâtis en terre ou en briques cuites au soleil; ces dernières sont d'une

(*) Il y a plusieurs sortes de mans. Le man ou batman de Tauris vaut huit livres poids de marc. Le man royal (mani schahi) vaut seize livres poids de marc.

très-grande dimension; entre chaque couche de briques il y en a une de roseaux sans apparence de ciment; les Persans attribuent ces ouvrages aux anciens habitants du pays qui étaient ignicoles.

A une demi-lieue de Djoulfa sont les ruines de Farahabad, superbe maison royale qui fut bâtie par Schah-Hoseïn; le palais est détruit; et même la plus grande partie des matériaux ont été enlevés. Cependant on retrouve encore les traces des divisions principales des édifices, qui paraissent avoir été considérables. Les jardins étaient fort étendus; et l'eau, amenée à grands frais, était très-abondante; quelques restes de canaux subsistent, mais sans une goutte d'eau. On n'y voit pas non plus un seul arbre, et cependant ce lieu était autrefois un des plus délicieux de la contrée. Dans un pavillon tout en ruine se trouve encore un petit escalier qui conduit à une chambre dont les murs bien blanchis sont ornés de peintures de couleur bleue, qui représentent tous les quadrupèdes que connaissent les Persans, depuis le lion jusqu'au rat. Les animaux sont rangés deux par deux; et cette procession, qui recommence plusieurs fois dans le même ordre, est toujours terminée par deux capucins coiffés de leur capuchon, portant la tête inclinée et ayant les deux mains croisées sur la poitrine. Toutes ces figures sont peu proportionnées entre [redacted]

position de ce pavillon au nord, les rochers qui le dominent et interceptent jusqu'au moindre rayon de soleil, les beaux platanes qui l'entourent, et la vue d'Ispahan qu'on découvre de cette hauteur, tout semblait concourir pour en faire un séjour délicieux pendant l'été.

En général, les environs d'Ispahan sont beaux. On n'y voit plus, il est vrai, ces nombreux villages qui, du temps de Chardin, couvraient les plaines voisines dans un espace de dix lieues à la ronde. Avec les villages ont disparu les palais magnifiques, les maisons de plaisance, les vastes jardins qui rendaient toute cette campagne si belle et si pittoresque. Cependant les environs d'Ispahan produisent encore assez pour fournir aux besoins des habitants de la ville. Les eaux que l'on se procure en creusant la terre à peu de profondeur, celles du Zendeh-roud et de quelques sources qui descendent des montagnes voisines, suffisent pour l'arrosement des campagnes. La plaine d'Ispahan abonde en riz, froment, orge, maïs, millet, et en toutes sortes de fruits et de légumes; on y récolte aussi du tabac, du coton, du ricin, du sésame, de la garance et du safran. La vigne n'y vient pas aussi bien qu'à Schiraz, et le mûrier n'y est pas très-multiplié.

Le climat est tempéré et passe pour très-sain; cependant, vers le commencement de l'automne, les fièvres y sont [redacted]

:i ont soin de dire en entrant es maisons : *Scorpions, je suis jer : ne me touchez point.* La re de ces insectes passe pour reuse, et donne lieu à une im-:ion fort ordinaire dans la bouche :rsans : *Que le scorpion de Ca-te pique la main.* Les habitants schan tiennent toujours en ré-plusieurs remèdes contre la pi-des scorpions et de certaines :s araignées non moins dange-i.

ignore le nom de la ville de l'an-š à laquelle Caschan a succédé. probable, toutefois, que l'em-nent de la ville actuelle dans une ;e favorisée par la nature, et sur min qui conduisait de Persépolis ird de la Perse, a toujours dû ccupé par une population consi-le. Caschan a été fondée, vers du deuxième siècle de l'hégire, llustre Zobéïde, femme du calife ın-Raschid, et dont les *Mille : Nuits* ont rendu le nom si po-e parmi nous. C'est à Abbas Ier, : Perse, que cette ville doit ses ɔeaux édifices, et, entre autres, avansérai royal, au-dessus de la duquel ce grand prince avait 'rire un distique persan, dont le st : *Ce monde est un caravan-, et nous sommes une caravane. ıez point de caravansérai dans :tre caravansérai.*

chan a une lieue de longueur de à l'ouest, et plus d'une demi-lu nord au sud. Cette ville reçoit ıu en abondance des montagnes : trouvent à deux lieues au sud-. Sa population, sous les Sophis, : être de cent cinquante mille nts au moins : aujourd'hui elle : tout au plus à trente mille. On ue, à Caschan, beaucoup d'étoffes e et de coton, ainsi que des us-:s de cuivre et de fer ; et on y lle très-bien l'or, l'argent et l'a-Le territoire des environs pro-n abondance du riz, du coton, ɔac, du sésame, du froment, de , des fruits et des légumes de espèce. On y cultive le ricin, dont on extrait de l'huile à brûler. La vigne y est assez commune. Le raisiné et les abricots secs y sont une branche de commerce assez considérable.

Kom. En approchant de cette ville, on voit un grand nombre de ruines qui prouvent qu'elle a été autrefois ex-trêmement peuplée. Parmi ces ruines, on remarque plusieurs tombeaux d'i-mamzadeh, ou *descendants d'imans.* Kom est remarquable par le grand nombre de mollahs qu'on y voit, par son dôme doré et par ses ruines. La plus grande partie des habitants sont des seïdes ou descendants d'Ali, les-quels forment un corps très-puissant en Perse. Le grand mausolée qui se trouve à Kom est un sanctuaire des plus cé-lèbres du royaume. Ce monument ren-ferme, dit-on, les cendres de Fatima, fille de Mousa, fils de Djafar-Sadik, le septième des douze imans des Per-sans, empoisonné par ordre du calife Haroun-Raschid. On voit souvent arriver, à Kom, un grand nombre de femmes montées sur des ânes, et es-cortées par des hommes à pied, qui viennent des villages environnants, par troupes de dix à quinze personnes, pour visiter le tombeau dont nous par-lons. Ces sortes de pèlerinages sont fort en usage parmi les paysans de la Perse, qui les considèrent plutôt comme des parties de plaisir que comme des actes de dévotion. On voit aussi, à Kom, les tombeaux des rois Séfi Ier et Ab-bas II. Suivant le *Schah-Naméh* ou *Livre des Rois,* Kom fut fondée par le roi Caïkobad. D'Anville suppose que c'est la Choana de Ptolémée. Un his-torien musulman, cité par d'Herbe-lot, n'en place la fondation qu'au neu-vième siècle de notre ère. Feth-Ali-Schah, avant d'être roi, fit vœu, s'il montait jamais sur le trône, de rendre à cette ville son ancienne splendeur, et d'exempter ses habitants du tribut qu'ils payaient au trésor. Ce fut pour accomplir ce vœu qu'il fit bâtir le ma-gnifique collége qui tient à la grande mosquée. Quand Chardin visita cette ville, il y a un siècle et demi, elle contenait quinze mille maisons. Kom est située sur le bord d'une rivière

qui, en été, n'a presque point d'eau, mais qui, à l'époque de la fonte des neiges, est aussi large que la Seine à Paris; et qui, quelquefois, inonde la ville. On appelle communément cette rivière, rivière de Kom; mais son véritable nom est *Djoubadgan*. Kom est en été l'endroit le plus chaud de la Perse. On y faisait autrefois un grand commerce de fruits, de soie, de savon, de lames de sabre, et de poteries. Toutes les manufactures ont disparu, et les bazars contiennent à peine aujourd'hui quelques boutiques. Les habitants, en petit nombre, ne font plus de commerce, et se bornent à cultiver ce qu'il faut de blé et de riz pour fournir à leur subsistance. La réputation de sainteté dont jouit la ville de Kom engage plusieurs personnes pieuses à s'y faire enterrer; et Sir Robert Ker Porter rencontra des mules qui y transportaient des corps. Les habitants de cette ville sainte, sans excepter les mollahs eux-mêmes, ont un grand goût pour les liqueurs fortes, dont ils font usage malgré la défense expresse du Coran; parce que, disent-ils, les spiritueux sont un remède excellent contre les morsures des scorpions. Les habitants de Caschan sont entachés du même vice, et tâchent de le faire excuser par le même prétexte.

HAMADAN, l'ancienne Ecbatane, renfermait, en 1818, environ neuf mille maisons, et quarante à cinquante [redacted]

sière sur une pierre placée dans l'intérieur, porte que ce monument fut élevé sur le sépulcre de Mardochée et d'Esther par deux pieux juifs de Caschan, l'an du monde 4474. Les juifs vont en pèlerinage visiter ce lieu pour lequel ils ont une grande vénération.

On trouve à Hamadan une grande quantité de ruines mahométanes, telles que pierres funéraires, minarets, mosquées et bazars, sur lesquels se lisent des inscriptions coufiques. C'est dans cette ville que fut enterré le fameux Avicenne. On a découvert, à Hamadan, beaucoup de médailles des rois arsacides et sassanides, et d'autres objets précieux du même genre. Il y a, à Hamadan, des fabriques de tapis et d'étoffes, et plusieurs tanneries.

CASBIN, plus grande que Tehran, contient une population qui s'élève tout au plus à soixante mille habitants. La ville est entourée d'un mur de terre flanqué de tours, mais sans fossé. Les environs sont couverts de vergers et de vignobles qui produisent le plus excellent raisin de toute la Perse. L'eau est rare à Casbin et dans les campagnes d'alentour; on l'y amène au moyen de ces conduits souterrains que les Persans appellent *carizes*. Le palais des rois de la dynastie des Sophis existe encore, mais dans un état de décadence. La plus grande partie des beaux édifices de Casbin sont aujourd'hui détruits.

ZENDJAN. Cette ville, à distance, [redacted]

ıgue comprise par les grossiers
s d'Armaganeh.

rANIEH. Cette ville, autrefois
able, n'offre plus guère que
ıceaux de ruines. Les deux
s bâties par Aldjaïtou, sur-
Khodabendeh, sont les seuls
ui subsistent encore. Ces mo-
, les plus beaux qui existent
ı, ont été grièvement endom-
u commencement de ce siècle
remblement de terre. L'une
nte plus guère que des ruines.
de est encore bien conservée,
l'admiration de tous les voya-
Préaux, habile artiste, que
d conduisit en Perse, a laissé
dessins qui reproduisent très-
nt cette belle mosquée. Ce
planches 30, 31, 32 et 33 de
ge. La mosquée de Soulta-
construite de briques, et sur-
l'une coupole haute d'environ
t pieds sur cinquante de dia-
t soutenue sur huit grands
La mosquée a quatre mina-
ux portes. Le dôme est, à
ır, de briques couvertes d'un
anc et bleu pâle. L'intérieur
ience dorée. Les planches 29
cet ouvrage offrent deux vues
mieh et d'un camp dans la
ce nom, prises l'une et l'autre
ıx.

TABARISTAN.

rEND s'élève sur les bords
ière, dans une vallée dont la
est d'environ trois milles et
de deux. Cette vallée descend
pente graduelle du nord au
e la ville de Damavend, si-
que à son extrémité la plus
te vallée florissante contient
villages. Deux courants d'eau
: l'un, très-faible, vient de
'autre vient du nord. Ces
ants se rencontrent à Dama-
eurs eaux réunies traversent
es bords de ces cours d'eau
és de saules, de peupliers et
, dont le feuillage verdoyant
eaucoup aux charmes du
On trouve encore dans l'intérieur de la ville quelques arbres, dont l'ombrage épais contribue à entretenir une agréable fraîcheur durant même la partie du jour la plus chaude.

La ville s'étend sur une colline; la principale rue descend dans la vallée, à l'endroit que baigne la rivière. Damavend se compose de cinq cents maisons, dont trois cents habitées par des indigènes, le reste par des familles du Kirman, transplantées par Aga-Mohammed-Khan. Le pic de Damavend, qu'on aperçoit de très-loin, est invisible dans la ville de ce nom. Les habitants du lieu prétendent qu'il jette quelquefois de la fumée, et le soufre qu'on trouve dans les petits cratères qui sont à sa base pourrait faire conclure que le cône renferme le cratère d'un volcan. On sent quelquefois de violents tremblements de terre à Damavend; et, au commencement de ce siècle, les secousses devinrent si violentes, que plusieurs villages du Mazenderan furent renversés de fond en comble. La neige couvre le pic de Damavend toute l'année, mais seulement par places, car quelques parties du sommet en sont entièrement libres. On prétend que ce pic n'est pas aussi élevé que le mont Ararat, quoique le cône qui le couronne soit beaucoup plus abrupte, et que sa base ne soit pas aussi étendue. Aucun des habitants de Damavend n'est monté jusqu'au sommet du pic, et tous prétendent qu'on essayerait vainement de le faire. Cependant quelques personnes soutiennent qu'on peut y monter même à cheval. Un habitant du Mazenderan dit au voyageur Morier qu'il connaissait plusieurs individus qui étaient arrivés au sommet du pic de Damavend, et que des derviches de l'Inde, guidés par les instructions qu'ils trouvaient dans leurs livres, y allaient pour cueillir une certaine plante qui se convertissait en or, et donnait une teinte dorée aux dents des moutons qui paissaient sur la montagne.

On prétend que la ville de Damavend, qui est une des plus anciennes de la Perse, fut fondée par Siyamec, et devint plus tard le siége de l'empire de Zohac ou Dhohac. Le climat de

Damavend est, sans contredit, un des plus agréables de la Perse. Jamais on n'y est incommodé des coups de vents violents ni de la chaleur suffocante de l'atmosphère, si communs à Tehran et dans les environs.

Le 31 août a lieu, à Damavend, une fête particulière à la ville. Cette fête n'a aucun rapport avec la religion musulmane. On la célèbre en commémoration de la mort de Zohac. Il y a ce jour-là des réjouissances générales pour lesquelles se réunissent tous les habitants de la ville et du district de Damavend. Ils courent dans les plaines environnantes montés sur des chevaux ou des mulets, en poussant des cris effroyables. Le soir, ils illuminent leurs maisons, et toutes les parties de la ville sont éclairées.

La tradition rapporte que Zohac avait sur les épaules deux dragons qu'il nourrissait de cervelles humaines, et tous les matins on égorgeait deux hommes de Damavend pour le repas de ces horribles monstres. Un jeune homme résolut de délivrer son pays de ce tribut cruel, en tuant le tyran. Il annonça à ses compatriotes que s'il parvenait à les défaire de Zohac, il allumerait un feu sur le sommet de la montagne voisine, comme le signal de son triomphe. Le tyran demeurait auprès du pic de Damavend; le jeune homme se rendit à son palais et le tua. Les illuminations que l'on fait actuellement sont destinées à rappeler le feu [redacted]

dans les environs de la ville. Ce lac ou bassin, dont l'eau est extrêmement fraîche, peut avoir un mille et demi de circonférence. Il est extrêmement profond, et dans l'hiver sa surface gèle. S'il était possible de le faire servir à l'irrigation des campagnes environnantes, il deviendrait un trésor inestimable; car actuellement le pays d'alentour est un désert aride, et on n'aperçoit pas d'habitations sur une étendue de plusieurs milles. Du côté du nord, le lac est entouré par une chaîne de montagnes à pic, dont les neiges fournissent une grande quantité d'eau. Quand la fonte des neiges cesse, l'accroissement des eaux cesse aussi; car les pluies ne sont pas suffisantes pour compenser l'évaporation. Pour parvenir à ce lac, il faut faire douze ou quinze milles dans une direction circulaire, par des hauteurs escarpées, et sur la pente des montagnes, où un faux pas pourrait coûter la vie.

MAZENDERAN.

Le Mazenderan a souvent été confondu avec le Tabaristan.

SARI. Quelques auteurs ont cru reconnaître dans Sari Zadracarta, qui, suivant Arrien, était la ville la plus importante de l'Hyrcanie. Cette assertion est inexacte, comme le prouve Sir William Ouseley dans son Voyage en Perse. Sari est aujourd'hui peu considérable, quoique le gouverneur de la [redacted]

né l'an 224 de l'hégire (838-39 de).

William Ouseley lut dans une n d'Amol une inscription en fran- racée sur un mur, et par laquelle ur envoyait *tous les habitants ol au grand diable d'enfer*. inscription, dit le même voya- portait la date de 1808 et était e d'un J majuscule.

RAHABAD a un port fréquenté s Russes.

CHRAF, demeure favorite d'Ab- Grand, et embellie par ce prince, avait élevé des palais et des jar- a été détruite en grande partie les guerres qui ont suivi la mort adir-Schah.

RFOROUSCH, que l'on appelle munément *Balforousch*. Les en- s de cette ville sont marécageux uverts de rizières. Le palais qu'y élevé Schah-Abbas est en ruine. Ali-Schah et plusieurs seigneurs fait construire de beaux collèges l'instruction de la jeunesse. La ation de cette ville assez com- nte s'élève, suivant plusieurs aphes, à cent mille habitants; cette estimation paraît fort exa- .

TERABAD. On peut regarder As- ad comme la capitale du Mazen- . C'est une grande ville commer- située sur une baie que forme la Caspienne. Les campagnes qui urent, quoique généralement ari- produisent cependant d'excellente ce. La ville est entourée d'un flanqué de tours, et possède des factures de tissus de soie et de . On y admire un beau palais ar Aga-Mohammed-Khan. Popu- , environ trente mille habitants.

GUILAN.

SCHT, capitale du Guilan, à deux de la mer Caspienne, arrosée leux rivières, et environnée de ages qui en rendent l'air malsain. ville comprend environ trois maisons. On y fabrique beaucoup fes de soie.

ZILI, petit port qui sert d'entrepôt à un commerce de cabotage avec la Russie.

ADERBIDJAN.

TAURIS, TÉBRIZ ou Tabriz, capitale de l'Aderbidjan, avait, du temps de Chardin, cinq cent cinquante mille habitants, quinze mille maisons, trois cents caravansérais, et deux cent cinquante mosquées. C'est tout au plus si aujourd'hui Tauris occupe la dixième partie de son étendue d'alors, et la population n'excède pas cinquante mille âmes. Cette ville est exposée à de fréquents tremblements de terre. Pour éviter d'être écrasés par la chute de leurs maisons, les habitants fuient dans la campagne; mais là encore ils ont à craindre d'être abîmés dans la terre qui s'entr'ouvre, ou brûlés par l'eau bouillante qui jaillit du sol avec violence. Le château qu'habitait le prince Abbas-Mirza est en grande partie construit en bois, et cette précaution l'a sauvé jusqu'à présent. La ville moderne est située tout à fait au centre de l'ancienne; à l'entour, jusqu'à une distance considérable, on aperçoit des ruines. Tauris a aujourd'hui trois milles et demi de circonférence; une muraille de briques séchées au soleil, et flanquée à des intervalles irréguliers de tours de briques cuites au four, l'entoure de tous côtés. On a cherché à donner à quelques-unes de ces tours la forme de bastions. Toutefois, ces fortifications, au dire des hommes de l'art, ne pourraient pas tenir contre une attaque régulière. Les murailles ont sept portes, chacune avec un corps de garde; on doit les fermer, une heure ou deux après le coucher du soleil, pour ne les ouvrir que le matin avant le jour. Mais ces règlements ne sont pas toujours observés avec la même exactitude que dans nos places de guerre. Il n'existe actuellement à Tauris que peu d'édifices remarquables, et c'est à peine si l'on aperçoit quelques vestiges de ceux dont parlent les anciens voyageurs. On reconnaît encore le grand meïdan ou place publique qui pouvait, dit-on, contenir trente mille hommes rangés en bataille.

Le bazar appelé Kaïsarieh, qui passait pour le plus beau de la Perse, subsiste toujours, mais recouvert par une toiture de bois. La citadelle d'Ali-Schah est le monument le plus remarquable de Tauris. Le prince Abbas-Mirza avait d'abord voulu en faire sa résidence, mais il préféra ensuite la convertir en un arsenal, où l'on voyait en pleine activité plusieurs ateliers semblables à ceux d'Europe. Quand Morier visita cet établissement, il y avait dans la première cour des canons et des affûts, en un mot, tout ce qui est nécessaire à l'arme de l'artillerie; des corps nombreux de charpentiers et de charrons, dirigés par un Européen, travaillaient avec des outils faits sur le modèle des nôtres. Plus loin, on voyait une forge où, à défaut de charbon de terre, on employait le charbon de bois; dans une autre cour, il y avait des piles de boulets. Abbas-Mirza allait souvent visiter cet arsenal, et prenait beaucoup de plaisir à examiner tous les ouvrages, et à se faire expliquer l'usage de chaque chose. L'ensemble de la ville n'a rien d'agréable, à cause du peu de largeur et de la malpropreté des rues. Les faubourgs, qui prennent tous les jours de l'accroissement, paraissent destinés à couvrir les ruines de l'ancienne ville. Une grande partie de la population s'y porte. Le climat de Tauris est très-rigoureux en hiver, et il arrive quelquefois dans cette sai-

Meraga. On voit encore, dans cette ville, des ruines du magnifique observatoire qu'y fit élever Houlagou. Population, quinze mille habitants.

Ardebil, que les Persans nomment *Abadanifirouz*, c'est-à-dire, *séjour de la félicité*, est située sur la rive droite du Balouktschaï. On y voit le tombeau du scheïkh Sefi, fondateur de la dynastie des Séfi, ou, comme on dit improprement, des Sophis ou Sofis. Le voyageur Pietro della Valle comparait Ardebil à Venise, pour les canaux dont cette ville est entrecoupée. Il y avait, à Ardebil, une bibliothèque qui passait pour une des plus riches et des plus belles des pays musulmans. Aujourd'hui cette bibliothèque n'existe plus; tous les manuscrits qui pouvaient avoir quelque valeur en ont été enlevés, et font partie de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

Khoï, situé au milieu d'une plaine fertile sur les bords de la Cotourah, qu'on traverse sur un pont de sept arches, est assez bien fortifié à l'européenne; on y compte vingt mille habitants, la plupart arméniens.

Selmas, sur les bords du lac d'Ourmia, compte environ deux mille habitants, en partie nestoriens.

Mianeh. Nous ne pouvons quitter l'Aderbidjan sans parler de Mianeh, où mourut, par suite de grandes fatigues, et à l'âge de trente-quatre ans

CURDISTAN PERSAN.

MANSCHAH, à peu de distance ive droite du Kerkhah, contient 1 dix mille habitants, sans r la garnison, qui est considé- Les rues de Kirmanschah sont s et fort sales. Les caravansé- s bazars, les mosquées sont en ombre, et d'une architecture égante. En cela Kirmanschah des autres villes de la Perse, mptent presque toutes quelques difices. Le territoire des cam- environnantes est très-fertile. escend de toutes parts des mon- voisines, et répand sur le sol heur et l'abondance.

e lieue environ au nord de Kir- ah, et sur la gauche de la Bagdad à Hamadan, se trouve er très-escarpé et extrêmement ont le sommet est souvent en- uvert de neige au commence- mai. Ce rocher, nommé *Bi-* (*), s'élève à quinze cents hauteur perpendiculaire (**). ie inférieure de ce roc est taillée -forme, et on y avait élevé au- in édifice. Sur le flanc du ro- nt sculptées des figures colos- faudrait deux mois, dit Ker pour copier toutes les figures scriptions qui couvrent le ro- Bisoutoun; et on courrait de risques en faisant cette opéra- r il faudrait se faire hisser au rocher. Ce voyageur a copié reliefs les plus intéressants. es groupes représente un roi attitude tranquille, et regar- ennemis vaincus (voy. *pl.* 21). la main un arc, et foule aux homme dont on aperçoit la taille est plus élevée que celle es personnages. Le Férouher en avant et au-dessus de sa roi a la coiffure et le costume s, que portent également deux n corps placés derrière lui, et dont l'un tient un arc, l'autre une lance. Plusieurs captifs sont devant le roi : leur maintien humble et soumis, leurs mains attachées sur le dos, et les cordes passées autour de leur cou, ne peuvent laisser aucun doute sur leur condition. Tous ont la tête découverte, à l'exception du dernier, qui porte un bonnet pointu en forme de pain de sucre. On voit sur l'habit du troisième une inscription en caractères cunéiformes; et presque toutes les figures, comme nous l'apprend Ker Porter, ont, au-dessus de la tête, une inscription semblable. Le roi a la main droite levée, et semble promettre à ces captifs de leur faire grâce. Il n'est pas orné de la tiare; la chevelure de sa tête est bouclée; mais sa barbe est enveloppée dans une bourse. Tout, en un mot, indique que le roi n'est pas en costume de cour, mais en habit de guerre. Parmi les captifs, celui qui précède est toujours un peu moins grand que celui qui suit; et le dernier du groupe est le plus grand de tous.

L'extrémité occidentale du rocher de Bisoutoun porte le nom de *Takibostan*, c'est-à-dire, la voûte du jardin (*). Ce rocher est très-fameux par les monuments sculptés qui s'y trouvent. On y remarque deux salles taillées dans le roc vif, au bas de la montagne. On pénètre dans ces salles par de grandes ouvertures qui ont la forme de portiques. La plus grande de ces entrées a environ vingt-cinq pieds de largeur et vingt de profondeur. Dans le fond de la salle sont sculptées quatre figures, dont la plus considérable est au niveau du sol. C'est une statue équestre colossale, en relief de trois quarts (voy. *pl.* 22). Le cavalier a la tête couverte, et porte une cotte de mailles parfaitement sculptée, qui paraît aller se réunir au casque, et tombe sur ses genoux. De dessous cette cotte de mailles sortent de riches vêtements. De la main droite, le cavalier tient une lance; de

t-à-dire, *qui n'a pas de colonnes.*
us donnons ces mesures d'après r; il s'agit donc de pieds anglais.

(*) Quelques auteurs l'appellent improprement *Takhtibostan*, c'est-à-dire *le Trône du jardin.*

l'autre, un petit bouclier. Le cheval, extrêmement endommagé, est couvert d'un chanfrein et des autres pièces de harnachement du cheval de guerre. Les gens du pays disent que le cavalier représente Roustam, l'Hercule des Persans. Cette figure est placée entre deux colonnes cannelées, d'ordre corinthien. On voit, sur les côtés, une inscription en grec, et une autre en pehlvi, tellement frustes que Ker Porter ne put distinguer qu'une ou deux lettres de chaque inscription.

Au-dessus de cette statue règne une espèce de corniche qui la sépare d'un groupe de trois figures. Celle de ces figures qui est à gauche représente une femme avec le manteau et le collier royaux. Cette femme porte le diadème particulier à la dynastie des Sassanides, et ses cheveux pendent en longues tresses sur ses épaules. La draperie qui entoure son corps tombe plus bas que ses pieds. Elle tient d'une main la cydaris ou bandeau royal, et de l'autre, un vase avec lequel elle verse de l'eau. Le personnage qui occupe le milieu du groupe est évidemment un roi. Sur sa tête il porte un diadème, de chaque côté duquel sortent une paire de petites ailes placées autour des cornes d'un croissant qui surmonte le diadème, et dans lequel se trouve un globe. La figure de droite porte aussi une couronne, mais sans ailes, ni croissant ni globe, et sem-

des; et, dans une troisième barque, se trouvent des hommes qui jouent de la flûte et d'autres instruments. Une barque très-grande occupe le centre du bas-relief. On y remarque un personnage d'une taille beaucoup plus élevée que celle des autres figures. Il est représenté au moment de lancer une flèche contre des sangliers. Un peu plus bas se trouve encore un bateau, dans lequel est un personnage d'une stature moins élevée que celui-ci. Un serviteur lui présente une flèche, et une femme assise joue de la harpe à côté de lui.

La surface du rocher a été lissée, à une grande distance autour des portiques. Sur cette surface polie, au-dessus du cintre de la grande salle, se trouvent deux figures de taille gigantesque, qui portent des ailes semblables à celles que, parmi nous, les peintres donnent aux anges. Les têtes de ces figures ont un caractère remarquable, et sont coiffées, suivant Ker Porter, comme les bustes de l'impératrice Faustine. Il est évident, dit le même voyageur, que ces figures représentent des génies femelles, l'artiste ayant eu soin de développer la gorge de manière à ne laisser aucun doute à ce sujet. La disposition des draperies et la partie inférieure des figures rappellent tout à fait les Renommées et les Victoires que l'on représentait sur les arcs de triomphe de Rome; ce qui

relief est d'une mauvaise exé-

ville a cru retrouver dans le
isoutoun le lieu même où, sui-
odore de Sicile, Sémiramis se
senter accompagnée d'un nom-
ortége. Voici le passage de Dio-
Sicile : « Sémiramis, après
achevé ces ouvrages merveil-
dans la Babylonie), se mit en
, suivie d'une nombreuse ar-
pour entrer dans la Médie.
arrivée à la montagne que l'on
e *Baghistan*, elle campa près
te montagne, et y fit faire un
de douze stades de circuit. Ce
était dans la plaine, et ren-
it une grosse source qui l'arro-
ondamment. Le mont Baghis-
t consacré à Jupiter : du côté
st voisin de ce jardin, il offre
ches escarpées qui s'élèvent
à la hauteur de dix-sept stades.
mis ayant fait couper et tail-
as de la montagne, y fit graver
age, entourée de cent gardes
de piques. Elle y fit aussi gra-
e inscription en caractères sy-
qui portait que Sémiramis
ait amonceler les bagages dont
chargés les animaux qui la
nt, depuis la plaine jusqu'au
la montagne, était parvenue,
moyen, à monter sur le som-
M. de Sacy, dont nous em-
ici la traduction, admet la
re de d'Anville, et pense que
on de la montagne de Baghis-
ient surtout à Takibostan.

KHOUZISTAN.

ouzistan est aujourd'hui pres-
rt.

STER, appelée quelquefois
ville d'une petite étendue,
de la province, a quelques
tures d'étoffes de soie et de
n trouve, près de Schouster,
es qui marquent l'emplace-
Suse, où les rois de Perse
leur résidence pendant l'hiver.
Suse que se passèrent les
écrites dans l'histoire d'Es-
ther et de Mardochée; et ce fut encore dans cette ville que Néhémias obtint d'Artaxerxès Longue-Main, dont il était l'échanson, la permission de relever les murs de Jérusalem.

AHVAZ ou HAVIZA est aujourd'hui presque détruite. Le territoire de cette ville est couvert de ruines.

FARSISTAN.

SCHIRAZ. La vallée de Schiraz, longue de vingt-quatre milles et large de douze, est bornée de tous côtés par des collines peu élevées et entièrement dépourvues de végétation. Des berceaux et des avenues de platanes, de cyprès et de peupliers, ornaient jadis les environs de la ville. Mais les arbres ont disparu en grande partie; et Schiraz, quoique entouré de jardins, ne présente plus l'aspect imposant d'autrefois. Tous les voyageurs qui ont visité cette ville dans notre siècle la dépeignent comme tombant en ruine. M. Alexander, qui l'a vue depuis le tremblement de terre de 1824, dit qu'il n'y a pas trouvé un seul dôme, ni un seul minaret debout. Cette terrible commotion a même changé le climat, qui ne mérite plus les éloges qu'on lui donnait jadis. On attribue ce changement à l'élévation de l'eau des puits et des sources, qui se trouvait autrefois à cinq ou six toises de profondeur, et qui a remonté jusqu'à neuf ou dix pieds au-dessous du sol. L'évaporation se trouvant ainsi de beaucoup accrue, a répandu sur le pays, à ce qu'on suppose, une humidité malsaine. Mais même avant le tremblement de terre, le peu de soin que l'on prenait des cours d'eau nuisait à la salubrité du pays. Cette négligence a fait que les nombreux ruisseaux qui entretenaient partout la verdure et la fertilité, roulent aujourd'hui une eau qui est à peine potable, et forment, dans les chaleurs de l'été, un grand nombre de mares infectes. Le déclin de Schiraz date de l'année 1779, époque de la mort de Kérim-Khan, surnommé le *Vakil* ou *gouverneur*. La ville a, selon Morier, quatre milles de circonférence; et cinq, suivant Scott Waring. Encore

cet espace restreint renfermait-il déjà beaucoup de ruines avant le bouleversement de 1824. D'après les renseignements obtenus par Morier des chefs de quartier en 1811, le nombre des maisons était alors de sept mille sept cent quatre-vingts; ce nombre, en comptant cinq personnes par famille, donnerait une population de trente-huit mille neuf cents âmes. Cependant Morier, après avoir parcouru et examiné la ville, pense que la population réelle de Schiraz n'atteint environ que la moitié de ce chiffre. On comptait à Schiraz, avant le tremblement de terre de 1824, près de soixante mosquées, dont la plus grande, fondée il y a environ six siècles, portait le nom de *mosquée neuve*. Il y avait encore une autre belle mosquée fondée par Kérim-Khan, auquel Schiraz doit la plus grande partie de ses monuments, que ce grand homme fit bâtir pendant qu'il exerçait, sous le nom de Vakil, presque toute l'autorité d'un roi. Les médrésé ou colléges qui étaient, dit-on, au nombre de quarante, sont aujourd'hui presque tous abandonnés. On comptait environ soixante bains dans la ville. Schiraz n'offre aucunes ruines qui portent l'empreinte d'une antiquité reculée; et, suivant toute apparence, la fondation de cette ville ne remonte qu'au septième siècle de notre ère.

Les tombeaux de Hafiz et de Saadi sont les deux monuments qui excitent

On ne retrouve plus que quelques pans du mur du *Mosalla*, tant chanté par Hafiz. Ce Mosalla était, à ce qu'il paraît, un édifice consacré à la prière, et autour duquel se trouvaient un cimetière et des jardins. Près de là sont deux larges ruisseaux, dont l'un est appelé Abimiri, et l'autre Abirocni ou Rocnabad. Les arbres et les fleurs qui embellissaient les bords du Rocnabad ont disparu. Les eaux du ruisseau ont perdu de leur qualité, et l'air des environs n'est plus aussi salubre qu'autrefois. Cependant les habitants de la plus basse classe de Schiraz vont encore passer les soirées d'été sur les bords du Rocnabad, où ils passent le temps à causer, à fumer, et à manger des laitues trempées dans l'eau courante. Quelquefois, mais bien rarement, ils permettent à leurs femmes de prendre part à ces divertissements.

Non loin du tombeau de Hafiz se trouvent le *Tschehelten* (quarante corps) et le *Heftten* (sept corps), édifices élevés par Kérim-Khan à la mémoire d'autant de pieux derviches qui habitèrent ces lieux. Le Heftten est une maison de plaisance dont la façade donne sur un jardin planté d'allées de cyprès et de platanes. Les arbres sont entremêlés de fontaines de marbre. Dans l'appartement principal, dont les murs sont revêtus de marbre blanc de Tauris, sont quelques pein-

…ée, non sans défigurer com…
…at le portrait.
…du Heftten est le Jardin du
…lus connu aujourd'hui sous le
Djihan nouma, ou *Miroir du*
…que lui a donné Feth-Ali-

…mbeau du poëte Saadi est si-
… un enfoncement au milieu de
…es stériles, et près d'un petit
… deux milles environ de Schi-
…rim-Khan dépensa, dit-on, des
… assez considérables pour ré-
…embellir le bâtiment élevé en
…ur du poëte. Le tombeau con-
… une pierre oblongue sur la-
…n a sculpté des inscriptions et
…ements, aujourd'hui en très-
… état. Un derviche solitaire oc-
…e chambre, où l'on peut voir
…tion complète des œuvres du
…On trouve une preuve du goût
…ans pour la poésie, dans les ins-
…s qui couvrent les murs blancs
…èce dans laquelle est placé le
…t.
…hors et tout près de cette en-
…st un escalier de soixante et
…ches, qui conduit le visiteur à
…e salle souterraine et voûtée,
…s laquelle se trouve un bassin
… d'eau limpide et rempli d'ex-
…poissons. Chardin nous apprend
…son temps le bas peuple regar-
… poissons comme consacrés à
…et pensait que le saint punis-
…mort subitement les gens qui
…ient. Malgré cela, ce voyageur,
…s fois qu'il était à Schiraz, ne
…it point, avec quelqu'un des
…rmes, ses hôtes, d'aller enle-
…grand plat de poisson, alors si
…it qu'on pouvait le prendre avec
… Chardin choisissait pour ses
…ons le temps où il n'y avait
…gardien, auquel il donnait un
…escendant; sur quoi celui-ci se
… et fermait la porte, faisant
…t de sortir. Un malheureux Ar-
…ayant aussi voulu enlever du
…de ce vivier, sans avoir mis le
… dans ses intérêts, fut décou-
… le mena à coups de bâton chez
… où en bonne forme de justice
on lui en donna trois cents coups le lendemain sous la plante des pieds, et on lui fit payer cent écus d'amende. L'eau du bassin est toujours fraîche, délicieuse et limpide, pourvu qu'on ait soin de la prendre de bonne heure, avant que les habitants du village voisin l'aient souillée par leurs ablutions.

On appelle *Coh Saadi* ou *Montagne de Saadi* un roc triangulaire qui montre du côté de la plaine une surface blanche et unie, et sur le sommet duquel il y a une tour et un pan de mur, restes d'une très-ancienne forteresse nommée le *Château de Fakender*. Sur la pente du côté de Schiraz est un puits très-profond, où l'on dit qu'étaient jetées autrefois les femmes convaincues d'avoir une mauvaise conduite. Morier prit d'abord l'orifice de ce puits pour une cavité naturelle; mais la régularité de l'ouverture, qui est un parallélogramme, le porta à conclure que c'était un ouvrage de main d'homme, et à supposer que ce puits fournissait d'eau la forteresse. Ce puits, taillé dans un roc très-dur à une immense profondeur, excite la surprise et l'admiration. Les Persans qui vont faire leurs dévotions au tombeau de Saadi ne manquent jamais de le visiter, et il y en a peu qui le quittent sans y avoir jeté une pierre. Comme cet usage subsiste depuis fort longtemps sans que la profondeur ait diminué, le peuple croit que ce puits n'a point de fond. Quelques habitants du pays assurèrent à Sir William Ouseley que ces pierres étaient entraînées par des courants souterrains. Il y a certains endroits de la montagne de Saadi où le pied produit, en touchant le sol, un retentissement, qui semble indiquer l'existence de voûtes souterraines : cependant, le roc est intact à la surface. On trouve dans cet endroit les fondations de quelques murs, ruines d'un palais où le roi Djemschid cachait, dit-on, ses trésors. Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que le château est très-ancien et remonte au moins à l'époque des Sassanides. Des habitants dignes de foi

assurent que les trésors des anciens rois de Perse furent pendant un temps gardés dans ce lieu. Une partie de ces richesses ont été prises; le reste existe encore dans les souterrains de la forteresse. De là viennent les histoires merveilleuses que l'on fait sur le château de Fahender, et la croyance populaire que les souterrains qui s'étendent sous ses murs abandonnés sont habités par un dragon qui veille à la garde des trésors qui y sont enfouis.

Au pied de la montagne de Saadi s'étend le *Bag dil couscha*, *jardin qui réjouit le cœur,* le plus beau de ceux qui se trouvent en dehors de l'enceinte de Schiraz. Ce jardin est orné de pavillons élégants, et arrosé par un ruisseau qui forme plusieurs cascades. C'est encore à Kérim-Khan qu'on doit le *Bag dil couscha*, aujourd'hui affermé à des paysans qui y cultivent des fleurs, des fruits et des légumes, pour les vendre aux habitants de la ville, mais qui d'ailleurs ne s'occupent nullement d'embellir ce jardin.

A environ trois milles à l'est du château de Fahender, le voyageur découvre sur un monticule quelques ruines d'un édifice nommé *Meschhedi maderi Souleïman* ou *tombeau de la mère de Salomon*. Morier pense que les matériaux qui composent ces ruines figuraient originairement dans les édifices de Persépolis, et en ont été enlevés pour être transportés à l'endroit [redacted]

dessus de la plaine de Mardascht, où était autrefois la ville de Persépolis, dont les ruines couvrent le sol. Les plus importantes de ces ruines sont celles qui portent les noms de *Tschilminar* ou *Quarante colonnes; Takhti Djemschid* ou *Trône de Djemschid; Takhti Caï-Khosrou* ou *trône de Caï-Khosrou; Khaneï Dara* ou *Maison de Darius; Tschilsoutoun* ou *Quarante colonnes; Hézarsoutoun* ou *Mille colonnes.* Ce sont les restes d'un grand et magnifique édifice qui excite déjà l'attention par sa position extraordinaire dans la plaine et au pied de montagnes d'où il semble sortir. Une chaîne élevée de rochers de marbre gris de la plus grande beauté présente une ouverture de forme semi-circulaire, et dont les deux bras renferment le fond de l'édifice, tandis que la partie antérieure avance beaucoup dans la plaine. Le sol sur lequel reposaient les constructions de Tschilminar est une plate-forme taillée dans le roc, et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux; la position et la nature du terrain donnent à l'édifice la forme d'un amphithéâtre composé de trois terrasses élevées les unes sur les autres. Nous donnerons ici la description de ces ruines d'après Sir Robert Ker Porter.

La plate-forme sur laquelle se trouvent les ruines de cet immense palais est très-irrégulière. Cette plate-forme a [redacted]

st prêts à être emportés. Ce là autant de preuves que ce e édifice ne fut jamais comment achevé. La plate-forme est à pic, et ses côtés sont formés mes blocs carrés de marbre d'un ncé, parfaitement polis, et liés haux ni mortier d'une manière irable, qu'on a de la peine à dér les joints. Les amas de décomt les progrès de la végétation rmé des monticules qui élèvent et le rendent inégal. Dans un it voisin du groupe des colonnes, teur perpendiculaire est de trente Mais assurément, si l'on pouvait r tout ce qui cache cet admirable ment, il y aurait de ce côté-là nte pieds au moins. Le côté du 'a que dix-huit ou vingt pieds, jamais dû en avoir plus de trente. rd, la hauteur varie de seize à six pieds. Cette vaste plate-forme ielle consiste en trois terrasses es. La première embrasse toute e méridionale et a cent quatretrois pieds de largeur. Le long rd sont éparses de larges masses rre, et l'on y retrouve les frag- d'un parapet. Sur le bord de la me terrasse, sont des marques diquent l'existence d'une an- balustrade. Ces ruines cessent mmet de l'escalier, qui joint cette se à celle qui est au-dessous; là on trouve deux larges trous profondément dans le roc, et rvaient à recevoir les pivots des qui fermaient jadis cette entrée. ne peut monter sur la plate-forme côté occidental, où se trouve un fique escalier double, de cin- -cinq marches, dont chaque e a vingt-deux pieds de longueur is pouces et demi de hauteur. nstructeurs n'ont pas eu besoin loyer beaucoup de blocs de maruisque dans l'épaisseur de chaque n a pu tailler de dix à quatorze es; on les gravit facilement à . En atteignant la plate-forme, nier objet qui frappe le voyageur est un immense portique, sur tie intérieure duquel sont sculptés deux taureaux gigantesques (voy. *pl.* 8) tournés du côté de l'ouest; la partie supérieure de leur corps occupe toute l'épaisseur du mur. Un piédestal les élève à cinq pieds au-dessus du niveau de la plate-forme. A une hauteur considérable au-dessus de ces sculptures, sur les côtés du portique, sont trois petits compartiments couverts d'inscriptions en caractères cunéiformes. La partie qui devait former le couronnement de l'édifice est si complétement détruite, qu'il n'en reste plus de traces. Les têtes des taureaux ont disparu; mais ce qui reste du corps suffit pour faire reconnaître parfaitement l'animal que le sculpteur voulait représenter. Autour du cou de ces taureaux, sont de larges colliers de roses exécutées avec une fidélité admirable. Sur la poitrine, le dos, les côtés, flotte, pour ainsi dire, une sorte d'ornement représentant des cheveux courts et bouclés, faits avec la délicatesse qui caractérise les anciennes sculptures des Perses. Les proportions des animaux sont parfaites et en harmonie avec le reste de ces monuments. L'épaisseur du mur qui fait face à l'ouest est de cinq pieds; sa longueur de vingt et un; sa hauteur de trente. Heeren pense que l'animal décrit par Ker Porter n'est point un taureau, mais une licorne, et que celle-ci, à son tour, est le quadrupède appelé *âne sauvage* par Ctésias, qui en donne dans ses *Indica* le portrait suivant : « Dans l'Inde, se trouvent des ânes sauvages aussi grands et quelques-uns même plus grands que des chevaux; ils ont la tête rouge, les yeux bleus et le reste du corps blanc; sur leur front est une corne, longue d'une coudée, très-blanche dans sa partie inférieure, vers le front de l'animal, jusqu'à une hauteur de deux palmes; la partie supérieure terminée en pointe est rouge, et le milieu noir. L'âne sauvage est très-courageux, et court si vite, que ni le cheval ni aucun autre animal ne peuvent l'atteindre; il commence par courir lentement, mais ensuite son galop devient de plus en plus rapide. Il se défend avec sa corne, ses pieds, ses

dents, et tue des hommes et des chevaux. »

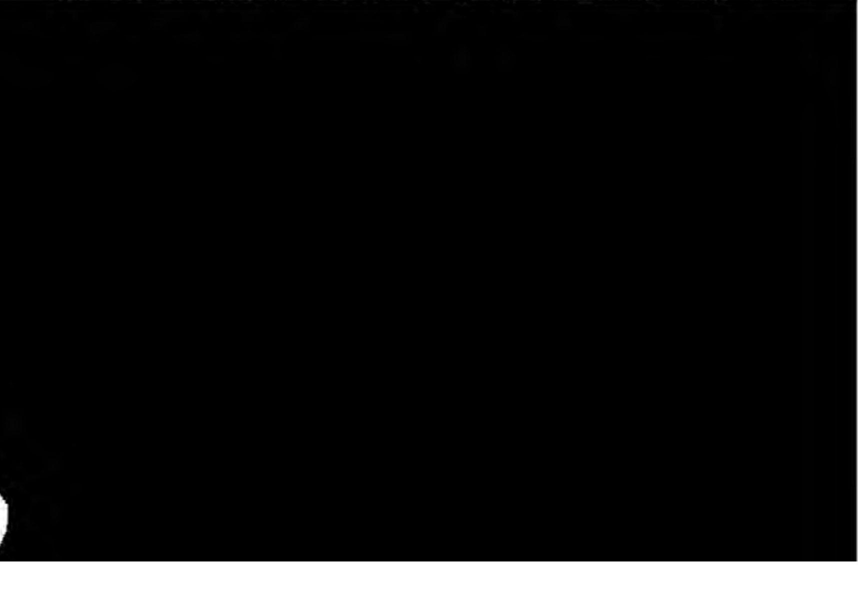
En s'avançant vers l'est à la distance de vingt-quatre pieds du portique, on trouvait jadis quatre magnifiques colonnes. Deux seulement subsistent aujourd'hui. Ces colonnes étaient placées à vingt-deux pieds l'une de l'autre. Les débris accumulés sur le sol, et qui forment comme des monceaux de poussière, en cachent presque la base. Chaque colonne a, pour ainsi dire, trois chapiteaux réunis en un seul, ce qui est d'un aspect beau et singulier; le fût s'amoindrit par degrés vers le sommet; la surface en est parfaitement lisse. Il semble assez probable que les quatre colonnes servaient à soutenir le piédestal de quelque sculpture symbolique.

Un espace de vingt-quatre pieds les sépare d'un second portique tout semblable au précédent, si ce n'est que sa longueur est de dix-huit pieds, au lieu de vingt et un. Les côtés intérieurs sont sculptés, comme ceux de l'autre; mais les animaux qu'on y voit sont fort différents (voy. *pl.* 8, n[os] 2 et 3). Avec le corps et les jambes d'un taureau, ils ont deux ailes énormes qui sortent de leurs épaules et couvrent le dos et la poitrine. Les larges plumes des ailes sont parfaitement exécutées. Ces animaux avaient des visages d'homme, que le zèle aveugle des musulmans a cruellement mutilés.

[redacted]

du pied, ces sculptures ont dix-neuf pieds de hauteur. C'est le seul exemple que l'on trouve en Perse de ces figures hybrides, dans lesquelles on a réuni la forme humaine à des formes d'animaux. Voici ce que dit Heeren de cet animal merveilleux : « Il est ailé, a le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, mais la tête d'un homme, avec une longue barbe artistement frisée, et est orné du diadème ou de la tiare. Nous le prenons pour le *martichoras* ou *mangeur d'hommes*, dont nous devons la description à Ctésias. « Il y a, dit ce dernier, un animal indien d'une force énorme, plus grand que le lion le plus grand, rouge comme le cinabre, couvert d'un poil épais comme les chiens. Martichoras est son nom chez les Indiens; ce qui veut dire en grec, *qui mange des hommes*. Sa tête n'est pas celle d'un animal, et il porte une face d'homme. Ses pieds sont comme ceux du lion; à sa queue, il a un aiguillon comme le scorpion. » Cette description s'accorde aussi, à quelques exceptions près, avec l'animal représenté. La queue du scorpion lui manque; mais elle n'était pas étrangère à cette mythologie, comme nous le verrons ailleurs, en parlant du griffon. Il n'a pas de pieds de lion, mais de cheval; il porte des ailes dont Ctésias ne fait pas mention. Mais le caractère essentiel de cet animal merveilleux est la face humaine; ce qui même, selon

[redacted]



bouclée. Le tout est donc le symbole du courage et de la sagesse du monarque, ainsi que la licorne est dans l'Orient l'image de la vitesse et de la force : emblèmes les plus appropriés à l'entrée du palais d'un souverain. »

Aux raisonnements de Heeren, nous opposerons l'autorité de Ker Porter. Cet habile artiste ne peut pas avoir pris les formes d'un lion pour celles d'un taureau que donnent ses dessins. L'illustre de Sacy partageait l'opinion de Ker Porter, et voyait dans l'animal fabuleux dont il s'agit une représentation de Caïoumors, premier roi de la dynastie des Pischdadiens, issu du taureau primitif, et dont le nom signifie en persan *taureau* et *homme*. La conjecture de M. de Sacy frappe par son évidence, et si on ne trouve pas dans les fragments que nous possédons des livres des Parsis la mention de l'animal merveilleux à tête d'homme, on voit dans ces livres l'indication des éléments qui le composent. Il n'en est pas de même du martichoras, tout à fait étranger à la mythologie des Perses. Ctésias, dont Heeren invoque le témoignage, place dans l'Inde, et non en Perse, cet animal reconnu depuis longtemps pour être le tigre.

A la droite du portique, un espace de cent soixante-deux pieds s'étend jusqu'à la magnifique terrasse qui supporte les colonnes, desquelles vient le nom de *Tschilminar*. On y voit une belle citerne de dix-huit pieds sur seize, taillée dans le roc vif. Cette citerne n'a plus maintenant que trois pieds de profondeur. Des aqueducs souterrains y conduisaient l'eau.

En approchant de Tschilminar, on admire la grandeur et les belles décorations du principal escalier qui y conduit (voy. *pl.* 9). Cet escalier avance en saillie devant la partie nord de la terrasse, dont la longueur entière est de deux cent douze pieds. Il est double ou à deux rampes qui du bas se rapprochent l'une de l'autre jusqu'au milieu de la hauteur, et qui s'éloignent ensuite jusqu'au niveau de la terrasse. A chaque extrémité est et ouest, s'élèvent deux autres escaliers. La montée, comme celle de la grande entrée de la plaine, est extrêmement douce. Chaque escalier est composé de trente marches, dont aucune n'a plus de quatre pouces de hauteur, quatorze de largeur, et seize pieds de longueur. Toute la face de l'escalier avancé est couverte de sculptures, sur lesquelles l'œil erre d'abord au hasard, ébloui et confondu par leur nombre ; mais un examen attentif permet de les classer et de les détailler.

L'espace qui se trouve immédiatement au-dessous de la plate-forme qui termine le premier escalier est divisé en trois compartiments. Celui du milieu est nu et uni comme s'il avait été destiné à recevoir une inscription : peut-être y en avait-il une que le temps aura effacée ; dans le compartiment de gauche sont quatre figures debout, hautes d'environ cinq pieds six pouces, vêtues de longues robes, avec des brodequins aux pieds, et tenant chacune à deux mains une courte lance. Ces guerriers sont coiffés d'une tiare aplatie au sommet, et sur leur épaule gauche pendent l'arc et le carquois. Le fini des details donne une grande importance a ces sculptures, qui nous font connaître avec exactitude le costume des Perses à une époque ancienne, et les changements survenus dans la forme et le nombre des armes dont ils faisaient usage. On retrouve évidemment dans les sculptures dont il s'agit, dit Sir Robert Ker Porter, l'ancienne manière de tendre l'arc et d'attacher le couvercle de cuir sur le carquois, pour conserver en bon état les plumes des flèches.

Sur le compartiment de droite, il n'y a que trois figures, qui regardent les quatre figures du compartiment de gauche, dont elles ne diffèrent point quant aux robes et à la coiffure ; mais elles n'ont ni arc ni carquois, et portent seulement une lance, et au bras gauche un large bouclier, qui a un peu la forme du corps d'un violoncelle ou plutôt d'un bouclier béotien. Il semble extraordinaire que ces figures ne portent rien qui ressemble à une épée ou à un poignard ; mais cependant, après

un examen attentif, il faut reconnaître qu'on ne trouve pas de représentation des armes dont il s'agit. Les hommes armés de lances sont, sans doute, des gardes du roi. Leur costume s'accorde parfaitement avec la relation d'Hérodote, d'après laquelle ces gardes étaient armés d'un arc et d'une courte lance, portaient de longues robes, et laissaient flotter leurs cheveux par derrière. De chaque côté des compartiments sur lesquels sont sculptés les hommes armés de lances, on voit la représentation d'un combat entre un lion et un taureau, suivant Ker Porter, ou une licorne, comme le pense Heeren. Cet animal ressemble, à peu de chose près, aux taureaux qui décorent le portique dont nous avons parlé plus haut. Sa tête est entière, et une seule corne sort du milieu de son front.

Sur les plans inclinés qui correspondent à la pente des escaliers, court une espèce de frise, sur laquelle est sculptée une suite de figures d'un pied neuf pouces de hauteur. Ces figures, qui ressemblent à celles des compartiments que nous avons décrits, représentent, suivant Ker Porter, des doryphores ou gardes du corps des rois de Perse (voy. *pl.* 11). Une suite toute semblable décore le côté opposé. Ces deux espèces de processions se font face; et, par conséquent, ceux qui composent la procession de droite présentent le côté gauche au spectateur, et laissent

[redacted]

de l'escalier, n'offre plus aux regards que la partie inférieure des figures qui y sont représentées. On y reconnaît deux chariots traînés par des taureaux, puis un cheval accompagné d'un homme, puis encore deux chevaux; ensuite cinq figures habillées de courts vêtements, puis une suite non interrompue de quarante-quatre hommes portant des lances et revêtus de longues robes. Les trois rangs de figures qui composent le bas-relief sont séparés l'un de l'autre par une bordure de roses. La répétition fréquente d'un semblable ornement témoigne du goût constant des habitants de la Perse pour la rose, qu'ils regardent encore comme la plus belle et la plus agréable de toutes les fleurs.

Le rang au-dessous offre d'abord trente-deux figures, dont une sur deux est revêtue d'une longue robe à larges manches descendant jusqu'aux poignets. La robe est légèrement retroussée par-devant dans la ceinture, ce qui forme une espèce de draperie gracieuse retombant en plis réguliers sur chaque cuisse. A l'endroit où la ceinture se noue, est placé un poignard dont la poignée rappelle exactement ceux dont les Persans se servent aujourd'hui; ce que l'on découvre de la partie supérieure du fourreau a une forme très-singulière, et assez semblable à celle du *crisse* des Malais. Ces figures portent aussi des boucles d'oreilles et des colliers. Quelques-unes

[redacted]

endant sur la hanche gauche
pl. 12).
figures qui alternent avec celles-
t vêtues d'une tunique courte à
s manches étroites. Tout l'habit
serré, qu'on n'y voit pas un pli.
mbes sont couvertes de caleçons
dant à la cheville du pied et
nt sur un soulier; la tête est
d'un chapeau arrondi par le
t un peu avancé sur le front.
coiffure, toute différente de la
ressemble un peu au bonnet
en. La simplicité de tout ce cos-
peut faire supposer que c'est
les anciens habitants de la Perse
ment dite; quant à la robe et à
des autres figures, on y recon-
idemment le costume des Mèdes.
nture qui liait ce vêtement des
s Mèdes est très-distinctement
ée. On en voit une seconde à
e est suspendu, du côté droit,
ignard d'une forme tout à fait
nte de celle du courtisan vêtu
robe médique. Ce poignard est
rge, et le bout du fourreau
attaché à la cuisse droite près
oq. Quelques-uns de ces person-
portent un arc; d'autres ont des
s d'oreilles, des colliers et des
ts; d'autres enfin ont un long
u jeté sur les épaules, et atta-
r la poitrine avec des cordons.
portent des lotus. Vingt-huit
vêtus de robes et armés de
terminent ce rang. La hauteur
e partie du bas-relief n'est que
x pieds dix pouces.
roisième partie et la plus basse
a même procession d'hommes
le longues robes alternant avec
mmes vêtus de tuniques. Ce
bas-relief est parfaitement con-
parce qu'il est resté fort heureu-
caché sous des ruines pendant
rs siècles. Quelques voyageurs
s aux dernières ambassades des
s en Perse l'ont fait dégager, et
ndu visible.
côté opposé à celui dont nous
de parler, les bas-reliefs du
upérieur sont en très-mauvais
e second rang commence par

un Perse vêtu d'une robe et portant un poignard à la ceinture. Dans la main droite, il tient un bâton, qui paraît être la marque distinctive de son emploi, tandis qu'il donne la gauche à un personnage placé derrière lui. Celui-ci en précède quatre autres dont il paraît être le chef. Trois portent sur leurs deux mains des vêtements. Le quatrième tient deux grandes coupes. La partie supérieure des figures est trop maltraitée pour qu'on puisse y retrouver les moindres traces de coiffure. Le premier personnage du deuxième groupe porte la tunique persane, et un bâton moins long que celui de l'introducteur dans le premier groupe. Un collier entoure son cou. Il donne la main gauche au premier personnage d'un groupe de six figures couvertes d'une espèce de surtout, et ayant les bras nus de la main jusqu'au coude. Deux personnages portent des bassins, et un troisième une pièce d'étoffe; le quatrième tient un bâton de la main droite, et dans la gauche le bout d'une corde par laquelle il conduit un taureau; le cinquième marche à côté de l'animal, la main sur son dos, et le guide avec attention. Le taureau est admirablement fait, et le pas lourd de cet animal est rendu en perfection. Le troisième groupe est précédé d'un Perse avec la longue robe, conduisant également un groupe de six personnes, dont les deux dernières poussent des béliers à longues cornes (voy. *pl.* 14). Le conducteur du quatrième groupe est vêtu d'une tunique. La figure qui vient ensuite est habillée de la même façon, mais ne porte ni bâton ni collier; à côté, marche un autre personnage tenant un cheval par la bride (voy. *pl.* 14). Les quatre qui suivent tiennent différents objets relatifs à l'équipement des chevaux. Le cinquième groupe a pour conducteur un homme vêtu de la robe longue. On peut remarquer que les fonctions d'introducteur sont remplies alternativement auprès de chaque groupe par un Perse vêtu de la robe médique et par un Perse couvert de l'habit national. Dans ce groupe, nous voyons deux

personnages qui conduisent un taureau (voy. *pl.* 13, où nous avons ajouté un dromadaire qui se trouve sur un autre bas-relief), et trois qui sont armés de lances.

Le talent que l'artiste a déployé dans la représentation des parties nues de ses personnages est très-remarquable. La vérité des muscles, l'énergie de leur action, indiquent une tout autre main que celle qui a dû tracer les jambes roides, sans souplesse et sans vérité, de quelques-unes des figures complétement vêtues. Il est probable que le sculpteur principal ne daignait finir dans ces travaux que les parties les plus saillantes, laissant le reste à des artistes d'un ordre inférieur.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette description. Les personnes qu'un examen plus détaillé des bas-reliefs pourrait intéresser, feront bien de recourir à l'excellent ouvrage de Sir Robert Ker Porter.

Rien de si beau et de si triste que la vue des ruines que le voyageur aperçoit en arrivant à la plate-forme sur laquelle s'élevait jadis le palais (voy. *pl.* 7). Cette plate-forme, qui a trois cent cinquante pieds du nord au sud, et trois cent quatre-vingts pieds de l'est à l'ouest, est presque entièrement couverte de chapiteaux brisés, de débris de colonnes, et de ruines sans nombre, souvent ornés d'admirables [redacted]

cette division sont encore debout. Les chapiteaux et les bases sont assez bien conservés. De là à la rangée orientale, composée d'un nombre égal de colonnes, la distance est de deux cent soixante-huit pieds. Dans cette rangée, il y a quatre colonnes debout, et quatre piédestaux. Le reste a été totalement détruit, ou se trouve enseveli sous des monceaux de ruines qui sont devenus de véritables monticules. Les colonnes qui composent ces trois colonnades sont identiquement semblables; et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou l'élégance de la forme et le fini du travail, ou la symétrie admirable observée par l'architecte. La hauteur totale de chaque colonne est de soixante pieds. La circonférence du fût, de seize pieds; et sa longueur, du chapiteau jusqu'au piédestal, de quarante-quatre pieds. On compte sur ce fût cinquante-deux cannelures. Le piédestal a la forme d'un lotus pendant. Les chapiteaux qui subsistent encore sont d'une forme très-gracieuse, et qu'on ne pourrait mieux comparer qu'à un corsage de femme (voy. *pl.* 15). Ker Porter pense que la toiture de l'édifice devait être de bois, et recouverte d'un mince revêtement de pierre. Le même auteur trouve une ressemblance frappante entre la disposition générale des colonnes de Persépolis et le plan du palais de Salomon, appelé *Palais du bois* [redacted]



que cinquante-cinq pieds de hau-
Leurs fûts, cannelés comme
les autres colonnes, n'ont que
-cinq pieds de long. Les chapi-
sont tout différents, et ressem-
à ceux du grand portique. On
ır ces colonnes les marques d'un
étranger destiné à les joindre à
t. Une autre circonstance vient
confirmer cette idée de l'exis-
d'un toit au-dessus de ces co-
imposantes. La partie des cha-
r tournée vers l'intérieur du
porte des traces de la chute de
e corps lourd, qui, en tombant,
considérablement endommagés,
que le côté extérieur n'est pres-
int altéré.

s la rangée du milieu, on ob-
me particularité qui donne lieu,
r Porter, à une conjecture in-
nte. Tous les piédestaux de cette
, qui en a douze, s'élèvent de
es pieds au-dessus de ceux qui
ironnent, et semblent disposés
nière à soutenir un niveau
sé. Pour quiconque a vu la fête
vrouz, une pareille disposition
parfaitement convenir à cette
nie. Sur le pavé de marbre qui
couvrir ces piédestaux, s'éle-
obablement le trône où le roi,
t une coutume qui remonte à la
aute antiquité et qui subsiste
de nos jours, était assis au-
du niveau sur lequel se ran-
les courtisans.

ifice le plus voisin du palais que
enons de décrire est situé sur
vation d'environ sept ou huit
et occupe un espace d'environ
ixante et dix pieds sur quatre-
uinze. On y monte du côté de
par un double escalier mainte-
ruine; des fragments qui sub-
çà et là prouvent que cet édi-
ıit aussi décoré de sculptures.
oriental est tellement couvert
is, qu'il est impossible d'y aper-
la trace d'un escalier corres-
t. Au midi, toute la façade de
sse qui supporte l'édifice est
par un magnifique escalier.
chaque côté d'une inscription cunéiforme, sont sculptés des hommes d'une taille gigantesque, armés de lances, et dont on ne découvre plus que la tête et les épaules. Le reste du corps est caché sous les décombres.

Au nord, on trouve un espace de soixante-cinq pieds de large, où sont les fondations de quelques murs appartenant, suivant toute apparence, à l'ancien fronton de l'édifice. De chaque côté de cet espace, à quarante pieds de la descente méridionale, sont deux entrées majestueuses de quatre blocs de marbre presque noir. En dedans de ces portiques, deux gardes sont sculptés de chaque côté en bas-relief; ces personnages portent la robe médique et une longue lance; et, au lieu de la tiare, ils ont sur la tête un large bandeau qui, probablement, était de métal. En face du garde le plus avancé, on voit un long cylindre qu'il paraît saisir de la main gauche. Cet objet est peut-être, dit Ker Porter, le bouclier d'osier appelé *gerra*.

Sur le bord même de l'escalier occidental se trouve un portique; puis, à une distance de quelques pas, il y en a un second qui conduit dans une chambre de quarante-huit pieds carrés. Deux autres portes s'ouvrent du côté du nord, deux du côté de l'ouest, une au midi, et originairement deux à l'est. Une seule de ces dernières subsiste encore. Sur trois côtés de la chambre, on trouve plusieurs niches creusées dans la pierre, profondes de trois pieds, hautes de cinq, et larges de six. Quatre fenêtres de dix pieds de haut s'ouvrent du côté méridional, dans l'épaisseur du mur, qui est de cinq pieds. Ces fenêtres ne sont plus guère qu'à un pied du niveau de la chambre, à cause des ruines qui encombrent le sol. Au passage des portes est un bas-relief représentant un roi accompagné par deux serviteurs (voy. *pl.* 16). Le roi a le visage mutilé. Mais il y a une grande majesté répandue dans toute sa personne. Une longue barbe arrangée avec soin descend sur sa poitrine, et des cheveux épais et parfaitement bouclés couvrent son cou. De la main droite

il tient un bâton, terminé par un ornement mutilé, qui, probablement, ressemblait à une pomme; dans la main gauche il a un lotus. Des deux serviteurs, l'un porte une ombrelle, qu'il tient au-dessus de la tête du roi, et l'autre porte un chasse-mouches, qui se trouve placé au-dessous de l'ombrelle; de la main gauche, le même serviteur soutient un objet que l'on suppose être le mouchoir du roi. Au-dessus de ces trois personnages, on en voit un autre qui ressemble assez à ceux qui sont placés au-dessous. La seule différence est qu'il tient de la main gauche un cercle, et qu'il a la droite élevée et ouverte. Ce personnage sort d'un cercle qui paraît formé par deux serpents, et porte des ailes énormes. C'est le férouher du roi. Le fini admirable de ces bas-reliefs fait regretter le mauvais état où ils sont.

Nous avons compté trois terrasses s'élevant au-dessus de la plaine : d'abord la grande plate-forme qui soutient tout le reste; puis la terrasse de Tschilminar; en troisième lieu, celle qui soutient l'édifice que nous venons de parcourir. Une quatrième terrasse se présente à environ quatre-vingt-seize pieds au sud de la précédente; son sommet est au niveau de celui de la troisième terrasse; trois de ses côtés sont cachés par les décombres. La terrasse forme un carré de quatre-vingt- [redacted]

quelques suppositions sur l'un des emplacements que nous avons déjà parcourus. De l'extrémité méridionale de la colonnade sur la terrasse de Tschilminar, s'étend un espace de trois cent quinze pieds, courant droit de la colonnade au fronton septentrional d'un édifice de la cinquième terrasse. On ne trouve sur cet espace de terrain ni un pan de mur ni une colonne; seulement, le niveau est interrompu par un immense monceau de ruines qui couvrent les restes d'une partie du palais correspondant à celle qui s'élève au midi sur la cinquième terrasse, probablement de la plus magnifique de ces deux parties, de celle qui se trouvait plus rapprochée de la salle d'audience, et qui était, selon toute apparence, destinée aux banquets royaux. Cela étant, continue le même auteur, c'était là le palais qu'Alexandre détruisit dans le délire d'une orgie. Il est vrai qu'on ne découvre aucunes traces de feu sur les murs adjacents. On peut donc objecter que si un édifice aussi considérable avait été incendié, les ravages des flammes se laisseraient encore voir sur les murs. Mais en réfléchissant à quelles distances tous ces édifices se trouvent les uns des autres, séparés non-seulement par de simples espaces, mais sur des terrasses isolées, on concevra qu'un d'entre eux ait pu être brûlé jusque dans ses fondements, sans que le feu ait atteint aucun des autres. En [redacted]



lre. Il est probable, d'après u'une partie de l'édifice aura été : pour arrêter l'incendie. Ces furent ensuite abandonnées et nt dans le même état, ce qui iera personne, si l'on considère brièveté de la vie d'Alexandre troubles qui suivirent sa mort négliger Persépolis. Les souve-grecs et parthes aimèrent mieux e pour capitales d'autres villes lles qui avaient été le théâtre de e des anciens rois. Les cruelles ations des Arabes contribuèrent à faire abandonner Persépolis. il est probable que la partie du qui fut incendiée, se trouve en-ujourd'hui à peu près dans le état que le lendemain de cette destruction, 329 ans avant l'ère nne.

la cinquième terrasse, on peut r les restes d'une des construc-es plus belles et les plus régu-de toute la plate-forme. Ker suppose que là étaient les ap-ients particuliers du roi. Ce qui e encore de l'édifice doit faire er cette conjecture comme par-nt fondée. On voit dans cette lu palais les traces d'un aqueduc rain qui recevait l'eau d'un im-étang qu'on reconnaît au pied hers; l'aqueduc se dirige vers le t on en peut suivre les vestiges la citerne, près du grand por-les taureaux, sur la première orme. Nul doute que cet aqueduc ien d'autres ramifications, au-ui cachées par les ruines. On isé dans le roc, et c'est là cette outerraine que quelques anciens urs ont décrite comme un pas-ecret communiquant avec d'au-ystérieuses excavations dans le la montagne, et conduisant à : d'une salle de tombeaux.

ent quatre-vingt-dix pieds au un autre édifice s'étend sur un à peu près aussi vaste que le Tschilminar, c'est un carré de deux cent dix pieds. Il t portes sur chacune de ses celles du nord ont treize pieds de large, tandis que les autres n'en ont que sept. Entre ces portes, se trouvent sept grandes fenêtres dont les embrasures ont dix pieds de profondeur, comme tout le reste du mur. Sur les autres faces, entre les portes, est une immense niche. Les côtés des portes sont richement ornés de sculptures; dans le compartiment le plus élevé, on retrouve le personnage royal dont nous avons déjà parlé (voy. *pl.* 17), assis sur son trône, les pieds posés sur un tabouret. Sur sa tête sont les restes d'un bas-relief représentant un dais soutenu par des colonnes fines, le tout surchargé d'ornements et de figures de lions et de taureaux. Le férouher qui accompagne ordinairement le roi devait être sculpté là comme ailleurs, mais on n'en voit plus de traces. Le roi est représenté dans ce bas-relief avec un costume simple, sans collier ni bracelets. De la main droite, il tient un long bâton ou sceptre; de la gauche, un lotus; derrière lui, est le personnage ordinaire qui tient le chasse-mouches et le mouchoir, et ayant le visage couvert. Vient ensuite une seconde figure vêtue de l'habit court des Perses, et portant l'arc royal et la hache d'armes. Un troisième personnage, vêtu de la robe médique, porte la tiare cannelée, et tient de ses deux mains une longue baguette. Devant le trône, sont deux encensoirs de forme gracieuse, avec des chaînes au couvercle, et un personnage dont le visage est couvert s'approche, portant un petit vase qui probablement contient des parfums. Immédiatement devant les encensoirs et en face du roi, se tient un homme vêtu de la tunique courte et du bonnet uni, tenant de sa main gauche le bâton, marque de sa dignité, et couvrant sa bouche avec la main droite, pour empêcher l'haleine d'arriver jusqu'au personnage royal en présence duquel il se trouve. Au-dessous de ce groupe, sont cinq rangées d'officiers ou serviteurs, séparées par une bordure de roses. Au delà du grand fronton septentrional de cet édifice, sont deux portiques. Là encore, sur les compar-

timents les plus élevés, on voit le personnage royal, mais accompagné d'un seul serviteur, celui qui tient le chasse-mouches (voy. *pl.* 18). Le dais qui garantit la tête du roi est parfaitement conservé et d'un travail admirable. On y remarque des bordures de roses, et d'autres où sont représentés des lions, ou des taureaux. Le férouher surmonte le tout; mais, au lieu d'un anneau, il tient un lotus; trois rangs de figures avec une large frise entre chaque rang remplissent l'espace entre le trône et le sol. Le premier rang est formé de quatre personnages qui ont quelque rapport avec des cariatides; le second contient cinq figures qui soutiennent de la même manière la frise intermédiaire. Une seule figure du dernier rang est visible; c'est un Éthiopien. Le tout est encadré dans des colonnes doubles auxquelles le dais est attaché, et qui ressemble d'une manière frappante aux ornements des tombeaux de Nakschi-Roustam, dont nous parlerons plus loin. Sur les quatre portiques de l'est et de l'ouest, on retrouve le bas-relief représentant un combat singulier entre un homme et différents animaux (voy. *pl.* 19). Les figures sont colossales. L'homme qui lutte avec les animaux est ordinairement appelé pontife-roi; il a un air noble et imposant, et porte une longue robe, mais ses bras sont complétement nus; ses cheveux touffus et bouclés [redacted]

certainement celles d'un aigle. Le cou est couvert d'écailles et de plumes, et a aussi une crinière. L'animal porte des ailes qui s'étendent presque jusqu'à sa queue, extrêmement longue et formée d'une chaîne d'os, comme les vertèbres du dos. Les animaux des autres bas-reliefs sont d'une forme bizarre; il y en a un qu'on reconnaît aisément pour un lion à cornes, et l'autre pour un taureau unicorne. Un Persan qui se trouvait près de Sir Robert Ker Porter, lorsque celui-ci visita ces ruines, disait que les sculptures qui nous occupent représentaient les combats de Djemschid et de Roustam contre de mauvais génies revêtus de formes hideuses.

En sortant par le portique oriental où sont représentés le roi et le monstre à la longue queue, on a la montagne en face de soi. La pente commence à deux cents pieds du dernier édifice, et part de la plate-forme qui a été taillée à la base de cette montagne. Après avoir gravi une hauteur de plus de six cents pieds, on arrive à une tombe creusée dans le roc, et qui se trouve directement en face du grand édifice du pontife-roi. Une autre excavation est plus au sud, et plus haut sur la montagne. Près de l'angle sud-est de la plate-forme et sur le penchant de la colline, Ker Porter trouva le vaste réservoir où allaient se réunir toutes les eaux de la montagne, qui de là [redacted]

nombre de lignes, que le dé- ement de ma santé ne m'a pas is de copier. Ce qui m'est arrivé égard pourra bien arriver aussi utres voyageurs curieux de re- lir des inscriptions. Pour leur gner l'inconvénient de s'exposer, longtemps qu'il ne serait néces- , à un soleil dont les rayons his par le roc et par les monta- donnent une chaleur tout à fait pportable, je vais indiquer les iptions qui restent à copier. Ce d'abord douze petites tablettes, ertes de caractères cunéiformes, se voient au-dessus des animaux roportion colossale, placés dans eux grands portiques qu'on ren- re aussitôt après avoir monté egrés qui conduisent de la plaine plate-forme. Il faut ajouter à les lignes d'écriture qui entou- les niches pratiquées dans l'édi- qui est derrière cette partie des es à laquelle appartient propre- t le nom de Tschilminar, et enfin cription très-dégradée qu'on voit les parois de l'escalier qui est à du bâtiment indiqué par la lettre ır la planche XXXII.

out malade que j'étais, il semblait ne sorte de vertu attractive me celle de l'aimant m'entraînât ce trésor inépuisable du plus vif ét. Avant donc de prendre congé es lieux, je parcourus tout le in qui environne la base de la -forme, pour voir si je trouve- quelques vestiges de l'ancienne . Il en reste bien peu aujourd'hui. remier qui s'offrit à ma vue fut orche magnifique, isolé dans la e, au nord de la plate-forme, et u de distance des rocs. Les faces rieures de ses côtés sont sculp- , et l'on y voit des personnages s de longues robes, et dont les es sont presque totalement bri- . Le second objet qui se présenta oi est au sud-ouest de la plate- e, et consiste en un monceau de nifiques débris, qui paraissent les ruines d'un temple ou de que autre édifice d'une grande « importance. Sur les vues de Persé- « polis données par Chardin et le « Bruyn, cet emplacement est distingué « par une seule colonne qui s'élève « majestueusement du milieu de ses « pareilles brisées en pièces, comme un « héros entre des corps morts. Mais « aujourd'hui cette colonne est aussi « renversée, et les longues herbes qui « couvrent le terrain *agitent seules* « *leurs verts drapeaux sur les co-* « *lonnes renversées de la grandeur.* « Le dernier coup qui a jeté sur le sol « ce magnifique reste d'un édifice anti- « que a été frappé, il y a quinze ans, « par une troupe de gens du pays, « pour avoir le fer qui unissait les « pierres de cette colonne. J'appris « cette particularité d'un paysan qui « m'accompagnait journellement dans « mes recherches, et qui avouait avoir « pris part à cet acte de déprédation. « Il ajoutait en même temps que pa- « reille chose n'arriverait plus désor- « mais, parce qu'on connaissait par- « faitement le danger d'un semblable « sacrilége. A la demande que je lui « adressai pour savoir ce qu'il voulait « dire, il répondit que, peu de temps « auparavant, un homme du village « qu'il habitait avait renversé une co- « lonne de la grande terrasse, et qu'il « était mort le lendemain. Ce n'était « pas encore tout; tant de songes « avaient annoncé son malheureux sort, « et tant d'autres, depuis sa mort, « avaient prédit un pareil châtiment, « de la part de Salomon ou du diable, « à quiconque imiterait son exemple, « que dorénavant il n'y aurait, disait- « il, personne d'assez hardi pour tou- « cher du bout du doigt à ces édifices, « dont la construction était due à l'as- « sistance efficace de l'un ou de l'autre « de ces puissants personnages, ou « même de tous les deux. Le résultat « de ces idées superstitieuses me fit « beaucoup de plaisir, et je regarderais « comme bien peu ami de la mémora- « ble antiquité, quiconque essayerait « de dissiper ce nuage protecteur. »

Le dernier objet digne de quelque attention, est un tombeau inachevé creusé dans la base de la montagne,

au sud de la plate-forme, et assez près des ruines dont nous venons de parler. Ce tombeau a, quant à l'architecture, le même caractère que les autres tombeaux de la montagne. « On a quelque « peine à en approcher, parce que des « blocs de pierre encombrent le pas- « sage; mais lorsqu'enfin je fus près « du monument, dit Sir Robert Ker « Porter, il me sembla, en le regar- « dant, que le sculpteur y avait encore « travaillé la veille. Je ne pouvais me « figurer que je voyais une œuvre in- « terrompue depuis deux mille ans. Le « compartiment supérieur a seul été « fini; on y a représenté le roi, l'autel « et le férouher. Plein du souvenir de « Cyrus qui fonda l'empire des Perses, « et d'Alexandre qui le détruisit jusque « dans ses fondements, je quittai les « tombeaux vides, et la métropole dé- « serte et silencieuse. »

On trouve dans plusieurs parties de la plaine d'Istakhar, appelée aussi *plaine de Mardascht*, des ruines du même style que celles de *Tschilminar*, et de petites niches taillées dans le roc, à une hauteur telle qu'il est difficile d'imaginer comment et dans quel but on les a creusées. En avançant vers le nord, à un mille et demi ou deux milles, le voyageur arrive à l'endroit appelé actuellement *Nakschi-Radjab*, ou *le portrait de Radjab*. C'est une salle creusée dans le roc, et ouverte par en haut. Le fond et les côtés de [redacted]

l'escarpement d'une montagne à une grande hauteur. Ker Porter est entré dans une de ces sépultures, dont les planches 2 et 3 donnent les bas-reliefs. Les autres monuments, placés à une hauteur moins grande que les tombeaux, et quelques-uns même dans la partie la plus basse de la montagne, ne remontent qu'à l'époque des Sassanides. Ce sont de grands tableaux en relief sculptés dans le roc. Nous donnons, d'après Ker Porter, le troisième, le quatrième et le cinquième bas-relief, qui forment nos planches 4, 5, 6.

En avançant vers le nord, du côté d'Ispahan, et avant d'arriver à Mourgab, on trouve un monument que les habitants appellent *Meschhedi maderi-Souleïman*, ou *le tombeau de la mère de Salomon*. Ker Porter a cru reconnaître dans cet édifice le tombeau de Cyrus; et la plaine où il est situé lui paraît être l'emplacement de l'ancienne Pasargade. Il ne faut pas confondre ce monument avec un autre moins ancien, et qui porte le même nom. Ce dernier, dont nous avons déjà parlé, est situé dans les environs de Schiraz.

Au delà du *Tombeau de la mère de Salomon*, est le beau village de Mourgab, défendu par un fort, et dans lequel se trouvent plusieurs jardins. Il y a, près de Mourgab, des sources d'une eau excellente qui arrosent toute la plaine. Les montagnes d'alentour sont couvertes de vignes qui présentent [redacted]

On trouve, dans le voisinage
gab, des mines de plomb. Le
it situé à cinq milles de ruines
ites décrites par Ker Porter.
inche 1re offre la copie d'un
f dessiné sur les lieux par ce
:.
là de Mourgab, on ne trouve
nciens monuments. Les rui-
nme on voit, peuvent être
en quatre parties pour le
· qui va d'Ispahan à Schiraz :
: la vallée de Mourgab, de
-Roustam, de Nakschi-Rad-
e Tschilminar.
ou BESA. Des rues étroites et
, garnies de chaque côté de
construites de briques cuites
, et presque toutes tombant
: tel est l'aspect général de
On y trouve quelques édifices
ts en briques cuites au four,
aussi en très-mauvais état.
itants paraissent pauvres et
es. On voyait encore à Fesa,
ir William Ouseley y passa,
1811, le cyprès qui avait ex-
miration du voyageur Pietro
lle. Cet arbre était si gros,
plissait un rond formé par les
dus de cinq hommes. Le seul
ncien qu'on remarque à Fesa
grand bâtiment construit de
et qui paraît avoir trois siècles
ce. Il y a encore, à Fesa, un
lége ou *médrésé*, bâti depuis
nées, et qui présente cepen-
 des signes évidents de déca-
ir William Ouseley visita les
, espérant y trouver quelques
antiquités; mais il fut trompé
 attente. Cependant, si nous
ns les auteurs persans, Fesa
trefois aussi grande que Schi-
l'emportait sur cette dernière
la pureté de l'air et la bonté
. Fesa avait, dans le dixième
le belles manufactures de ta-
 et de brocart.
BGUERD. Cette ville, dit le
he Cazwini, formait autrefois
e si parfait qu'on l'aurait cru
compas. Au milieu de la ville
 château très-fort et envi-ronné d'un fossé profond. Ce château tombait déjà en ruine au quatorzieme siècle. Actuellement Darabguerd n'est plus qu'un village, et la moitié des maisons sont désertes ou ruinées. La plus grande partie de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville forme aujourd'hui des jardins et des vergers. Darabguerd est exposé à de grandes chaleurs, et la peste s'y fait sentir assez souvent. On dit aussi que l'eau y est très-mauvaise. Tous ces inconvénients ne l'ont pas empêché d'être autrefois une ville florissante, et même, si nous en croyons les géographes, un séjour délicieux. Il y a, près de Darabguerd, une source de cette matière bitumineuse que les Persans appellent *moumi* (*), et à laquelle ils attribuent des vertus médicinales si extraordinaires qu'ils la regardent comme plus précieuse que l'or. Cette source, comme toutes celles du même genre, appartient au roi.

FIROUZABAD, assez peu importante, est fameuse par son eau de roses, qui passe pour la meilleure de toute la Perse.

CAZEROUN, encore assez florissante au commencement de ce siècle, est aujourd'hui presque détruite par les tremblements de terre. M. Alexander remarque que tous les étages supérieurs des maisons y ont été renversés sur les rez-de-chaussée, qui sont entièrement cachés par les ruines. C'est une des villes les plus chaudes de la Perse. On y voit un beau jardin appartenant au gouverneur, et planté de cyprès, d'orangers, d'abricotiers, et d'autres arbres fruitiers. La fleur d'orange, qui se trouve en abondance dans les environs de Cazeroun, donne au miel qu'on y récolte un goût exquis, qui le fait rechercher par les Persans. On cultive beaucoup de blé et de tabac dans les campagnes d'alentour. On voit, près de Cazeroun, les ruines de Schapour, ville bâtie par Sapor Ier, qui lui donna son nom. Ces ruines n'ont encore été décrites en détail par aucun voyageur.

(*) Nous disons en français *momie* ou *mumie*.

Sourma n'est plus guère qu'un monceau de décombres.

Yezdkhast ou Yezdikhast, ville assez importante du temps de Chardin et jusqu'à la conquête des Afgans, mais peu considérable aujourd'hui. La bonté du pain d'Yezdkhast est devenue proverbiale dans toute la Perse; et on dit communément, pour désigner trois choses excellentes : *Scherabi Schiraz, nani Yezdkhast, zani Yezd*, c'est-à-dire, « vin de Schiraz, pain d'Yezdkhast, femme d'Yezd. »

Bender-Abouschehr ou Bouschehr, vulgairement appelé Bouschir, est actuellement le principal port de la Perse. Cette ville est située sur une langue de terre couverte autrefois par les eaux du golfe Persique. Les maisons y sont construites de terre, ou de pierres blanches, qu'on trouve aux environs, et avec des toits plats, du milieu desquels on voit sortir, dans différents quartiers de la ville, des espèces de tours carrées, hautes de soixante à cent pieds anglais, et que les Persans appellent *Badguir* ou *prend vent*. Ces tours, partagées en différents compartiments ou tuyaux, conduisent l'air dans la maison au-dessus de laquelle elles s'élèvent; et, pour peu qu'il y ait d'air, on est sûr de rafraîchir de cette manière un appartement, quelque grand qu'il soit. Plus ces tours sont hautes, et plus elles procurent d'air. On les ferme soigneusement pen-

Le sol n'est pas bien cultivé dans les environs immédiats de Bouschir, et l'on n'y voit guère que des palmiers avec un bouquet de verdure au sommet. Solitude, chaleur accablante, aspect triste et monotone, tels sont les traits caractéristiques de Bouschir et de toute la côte du golfe Persique. Quoique Bouschir soit le port de mer le plus important de toute la Perse, on n'y voit cependant rien qui ressemble à ce mouvement, à cette activité qui règnent dans nos ports de commerce. Au lieu d'une forêt de mâts de vaisseaux à l'ancre, et de centaines de canots qui vont et viennent, on aperçoit à peine çà et là les mâts de quelque navire solitaire ou un seul petit bateau. La plupart des vaisseaux qui naviguent dans le golfe Persique touchent à Bouschir et à Basra, pour décharger ou prendre des marchandises. Tout ce commerce n'occupe guère annuellement que huit vaisseaux sous pavillon anglais, et six portant le pavillon de l'iman de Mascate. Ces bâtiments forment un total de quatre mille cinq cents tonneaux environ.

Quant aux Persans, leur répugnance pour la marine est telle qu'ils n'ont ni navires de guerre, ni navires de commerce. On voyait encore à Bouschir, lorsque Sir William Ouseley y passa en mars 1811, la carcasse d'un vaisseau de soixante canons construit à grands frais par Nadir-Schah, avec des bois

voir une marine, en achetant
nde des vaisseaux ou des bois
struction. Les Anglais seuls
ent s'opposer à ces achats, et
feraient rien, car ils n'auront
à redouter les flottes persanes.
ippose que la ville de Bouschir
t environ quatre cents maisons,
ier d'un grand nombre de huttes
le palmier qui se trouvent à l'en-
portes de la ville. Les habitants
it-on, au nombre de dix mille.
r contient sept mosquées,
appartenant aux schiites, et
x sunnites; deux bains, et deux
sérais. Les bazars ou marchés
lent à ceux des villes de pro-
Turquie. L'ancienne factore-
aise, située sur le bord de la
t fort endommagée. La nou-
t située à environ deux milles
ce.

rues de Bouschir sont sales,
le six à huit pieds anglais seu-
et infestées par des bandes
s galeux. Les matériaux qu'on
pour construire les maisons
s un état continuel de décom-
. Cela, joint à la poussière que
t dans les temps secs le vent
assage des caravanes, forme
ge épais qui obscurcit l'air et
de voir même à une petite
. Des parcelles d'une poussière
presque impalpable entrent
maisons, couvrent les meu-
es habits. Mais ces incommo-
sont rien en comparaison des
s et des cousins qui ne laissent
ni aux hommes ni aux bêtes.
un climat aussi chaud que celui
chir, on vit plus agréablement
tentes que dans des maisons.
nt la résidence sous des tentes
s sans avoir aussi ses incon-
. En 1810, pendant que l'am-
r de Sa Majesté Britannique,
Ouseley, était campé aux en-
le Bouschir, un vent du sud-
orta trois tentes très-grandes.
e vent, accompagné d'une cha-
focante, continua de souffler
plusieurs jours avec violence,
a sur la ville et les campagnes
des environs des nuages de sauterelles. Bientôt la plaine fut couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui prenaient ces insectes pour s'en nourrir. En général, les Persans se montraient moins friands de ce mets que les Arabes. On mange les sauterelles bouillies avec du sel et de l'huile, du beurre ou de la graisse, ou bien grillées devant le feu. Quelques personnes se contentent de les faire tremper dans de l'eau chaude. La chair des sauterelles, dit Sir William Ouseley, n'est pas mauvaise, et ressemble un peu, pour le goût, à celle de la crevette.

Le climat de Bouschir est assez sain; toutefois les habitants souffrent tous de grands maux d'yeux qu'on attribue à la chaleur et à la sécheresse de l'air, ainsi qu'au sable très-fin que le vent soulève, et qui, entrant dans l'œil, l'affecte d'une manière extrêmement sensible.

Les femmes de la haute classe sont très-etroitement gardées à Bouschir; elles ne paraissent que fort rarement dans la rue, et sont toujours complétement voilées. Les femmes du peuple sont moins réservées; elles vont par troupes chercher de l'eau, et les plus âgées s'asseyent et causent entre elles auprès des puits, tout en filant le coton grossier que produisent les campagnes des environs. Quant aux jeunes filles, aussitôt qu'elles ont rempli d'eau leurs outres, elles s'en retournent, les emportant sur le dos. Le vêtement de ces femmes consiste en une chemise très-ample, de larges caleçons, et un voile qui couvre tout le corps.

La plaine aux environs de Bouschir abonde en animaux sauvages, tels que renards, loups, hyènes, porcs-épics, antilopes, sangliers et chèvres sauvages. On y a vu aussi quelques lions descendus des montagnes. On trouve encore à Bouschir des chiens d'une espèce très-grande et très-forte, que les habitants appellent *chiens de caravanes,* parce que cet animal est le plus vigilant et le plus brave defenseur des *cafilas* ou caravanes.

M. Morier trouva, non loin de Bouschir, et à deux pieds au-dessous du sol,

deux vases oblongs de terre cuite grossièrement faits, et longs de trois pieds et demi à peu près, avec un orifice de huit pouces de diamètre, bouchés par un petit couvercle; dans l'intérieur se trouvaient des ossements humains que le voyageur supposa être ceux d'une femme et d'un enfant. Sir William Ouseley donne le dessin de ces sortes de vases qu'on trouve assez fréquemment aux environs de Bouschir et surtout dans les ruines de la ville de Reschir, aujourd'hui entièrement détruite. On reconnaît cependant encore l'emplacement de la citadelle bâtie par les Portugais. Les réservoirs et les fossés taillés dans le roc subsistent toujours.

LARISTAN.

Lar, capitale de la province, est une petite ville située entre des montagnes, dans un pays sablonneux et aride. Les maisons y sont construites de bois de dattier, et recouvertes de branches du même arbre; on n'y voit aucun édifice digne de remarque. Les planchers des maisons de Lar ne sont point couverts de tapis, comme dans les autres provinces moins chaudes de la Perse. Les chambres sont garnies de grandes chaises de canne, sur lesquelles on se place, les jambes croisées. Cet usage tient à la nécessité où l'on est d'arroser plusieurs fois par jour pendant l'été, les salles et les chambres, pour y en-

[redacted]

avaient autrefois des comptoirs à Bender-Abbasi.

On ne boit dans la ville que de l'eau de pluie conservée dans des citernes; cette eau, qui a un goût de vase, n'est cependant pas malsaine, car les habitants qui n'en ont pas d'autre, ne sont point sujets au ver éthiopien ou ver de Guinée, si fréquent sur les bords du golfe Persique.

L'air qu'on respire à Goumroun est mauvais, et les chaleurs excessives qu'on y éprouve pendant l'été, forcent les habitants d'en sortir pour se réfugier à Kenao, joli village entouré d'une forêt d'arbres fruitiers, et situé à dix parasanges au nord de la ville. Gomroun devint, après la prise d'Ormouz par les Persans, au mois d'avril 1622, l'entrepôt du commerce que Schah-Abbas avait dessein d'entretenir avec l'Inde. Ce fut alors que ce prince substitua au nom de *Gomroun*, celui de *Bender-Abbasi*, qui veut dire *Port-d'Abbas*. Cette ville a perdu beaucoup de son importance; depuis environ cent ans. Vers 1800, le schah de Perse céda à l'iman de Mascate la ville et le territoire de Bender-Abbasi avec la ville de Minao et les îles de Kischmisch et d'Ormouz, moyennant une redevance annuelle de sept mille tomans (environ cent quarante mille francs), laquelle n'a jamais été exactement payée. Cependant le soufre qu'on recueille aux environs de Bender-Abbasi, est pour

[redacted]

e traversée favorable. Quelque-ême ils équipent un petit vais-dans lequel ils mettent des illons de tous les articles qui sent la cargaison de leurs na-et jettent à la mer ce joujou, aissent aller au gré des vents et rant. Si le petit vaisseau est lu côté de la terre, ils en infè-que leur voyage se terminera sement. On trouve souvent à rs lieues en mer quelques-uns vaisseaux en miniature. Auprès Mocendon, se trouvent cinq llots appelés les *Coins*, et aux-l'Anville donne le nom de *ro-le Baba Selam*. Les Coins ser-retraite à des pirates, qui s'y t en embuscade. Le cap et les nt formés d'une roche calcaire aride. On n'y voit que des oseil-vages, qui poussent au milieu ites des rochers. La mer est issonneuse dans cet endroit.

ouz. Vis-à-vis des Coins, se la fameuse île d'Ormouz, dont s élevés paraissent couverts de parce que le roc qui les compose êtu d'une couche de sel qu'on également sur presque toute es historiens persans rappor-le Kotbeddin, prince qui ré-Ormouz ou Hormouz (*) sur de Perse dans le quatorzième ayant été obligé de fuir du nt, se retira dans cette île alors e Djaroun, et y bâtit une ville pela Ormouz, comme la capi-'il venait d'abandonner. Ce nom bientôt celui de toute l'île.

t la découverte du cap de Bonne-nce, par don Vasco da Gama, s trésors de l'Orient étaient s à Ormouz, dont Milton cite la richesse dans son *Paradis* (liv. II, vers 1er). Abdalrazzac, adeur de Schah-Rokh, roi de qui visita Ormouz en 1442, il se rendait dans l'Inde, soute-e cette ville n'avait pas d'égale face de la terre; et les auteurs orientaux s'accordent à dire que les habitants d'Ormouz savaient se procurer sur leur rocher stérile toutes les jouissances du luxe le plus raffiné.

La position d'Ormouz est naturellement très-forte; et les Ormouziens, qui se croyaient inexpugnables dans leur île, chantaient deux vers persans qui signifient : « Le cœur de mon « ennemi brûle de douleur, parce « que la mer m'entoure de tous côtés. » Cependant, malgré les eaux qui défendaient l'approche de ses remparts naturels garnis de braves et nombreux défenseurs, Ormouz tomba au pouvoir d'Albuquerque. Ce fut vers la fin de septembre de l'année 1507 que ce grand capitaine se présenta devant Ormouz avec une flotte de sept voiles, montée par quatre cent soixante matelots et soldats. Ces moyens étaient bien faibles pour réduire une ville aussi peuplée et aussi puissante qu'Ormouz. L'homme extraordinaire qui commandait l'expédition suppléa à à tout. Seïfeddin, roi d'Ormouz, s'attendant à être attaqué par les Portugais, avait fait armer en guerre environ soixante vaisseaux qui étaient dans le port, et dont plusieurs même appartenaient à d'autres puissances et avaient été retenus de force. Albuquerque, aussitôt arrivé, alla jeter l'ancre hardiment au milieu des cinq vaisseaux les plus forts des ennemis, parmi lesquels s'en trouvait un appelé *Méri*, sur lequel on avait placé un très-nombreux équipage et beaucoup d'artillerie. Les négociations qui avaient amené l'escadre portugaise à Ormouz traînant en longueur, et Albuquerque voyant que l'intention du roi était de gagner du temps pour attendre les nouveaux renforts qui devaient lui arriver d'un instant à l'autre, se décida à livrer le combat. Les capitaines de la flotte portugaise étaient très-opposés à cette résolution, soit qu'ils fussent effrayés des préparatifs des ennemis, ou qu'ils craignissent, ce qui est infiniment plus probable, de voir leur commandant donner de nouvelles preuves de sa supériorité. Albuquerque ayant convoqué ces capitaines à son bord, les consulta,

(*) st l'Ἁρμόζεια d'Arrien, *Indic.* XXXIII, rd'hui détruite.

non pour savoir, comme il le dit lui-même, s'il était convenable d'attaquer, mais comment on devait attaquer; puis il leur adressa ces paroles : « Moi, Messieurs, je ne suis pas homme à terminer une affaire aussi importante que celle-ci avec des tergiversations et des grands mots; mais je veux, comme chevalier et brave capitaine, exécuter les ordres que j'ai reçus et qui m'ont été donnés par le roi notre seigneur. Ainsi, la fortune pourra bien incliner du côté où elle voudra : pour moi, j'espère, par la passion de Jésus-Christ, dans laquelle je mets toute ma confiance, que je casserai la tête à ces musulmans, et que je rendrai leur roi tributaire du roi notre seigneur, ou bien ils porteront ma tête en trophée dans leurs mains. Voilà la meilleure et la plus salutaire résolution que nous puissions prendre dans les conjonctures présentes; et nous sommes dans une position à ne pouvoir pas faire autrement. Que chacun de vous se retire donc sur son vaisseau, et dispose tout pour le combat. Lorsque vous entendrez un coup de bombarde, soyez prêts à agir, et faites ce que vous me verrez faire (*). » Les capitaines de la flotte, quoique mécontents, firent très-bien leur devoir; l'artillerie fut servie avec beaucoup d'intelligence, et, dès le commencement de l'action, les bombardiers portugais coulèrent bas deux vaisseaux. Les ennemis imaginèrent alors de faire avancer un grand nombre de petits bateaux légers à rames, qui, protégés par la fumée qui les enveloppait, s'approchaient des navires d'Albuquerque, sur lesquels des archers habiles lançaient une grêle de traits. Les Portugais tirèrent sur ces bateaux quelques coups de bombarde qui en coulèrent à fond une vingtaine, et mirent le désordre dans toute la flottille. Les gens qui montaient les bateaux se jetèrent à la nage, espérant se sauver ainsi avec plus de facilité. Albuquerque les fit poursuivre dans l'eau par des chaloupes et des canots armés, et en tua un grand nombre. Cependant le *Méri* résistait toujours; son équipage, réduit à soixante hommes, tenait encore très-ferme. Enfin ce vaisseau fut emporté à l'abordage. Alors Albuquerque fit mettre le feu à une trentaine de navires, dont on coupa les câbles pour les éloigner du port, où ils auraient pu embraser les bâtiments portugais. Quelques navires qui se trouvaient sur le chantier, dans un faubourg de la ville, furent également incendiés avec le faubourg. Vers le soir, et lorsque le soleil était déjà couché, le roi d'Ormouz, voyant sa

(*) Il m'est impossible de rendre dans toute sa naïveté énergique le discours d'Albuquerque. Voici les propres paroles de ce grand homme : «Eu Senhores não sou homem pera acabar hum feito tam grande como este

[redacted]

uctions des Portugais. Cette qu'Albuquerque nomma *No- : de la Victoire*, subsiste en- urd'hui. L'iman de Mascate ent une garnison d'environ ts hommes, pour empêcher s djoasmis de s'emparer d'Or-

1 plus rapprochée d'Ormouz nom de *Kischmisch* et de dont les Portugais ont fait ie. On l'appelle encore *Djé- 'az* ou l'*Ile longue*. Cette île, ffectivement la plus considé- golfe, a environ vingt lieues eur. Sa population, entière- nposée d'Arabes sunnites, est à quatre mille habitants, ré- ns une centaine de petits vil- le hameaux.

partie orientale de l'île, se n fort bâti par les Portugais élabré; l'iman de Mascate y .t une garnison.

Ormouz et Kischm, est la : de Larec, aujourd'hui inha- a y voit une forteresse cons- ar les Portugais et qui est n assez bon état.

là de Kischm, sont les deux elés par les Persans la *Grande île-Tombe*.

rd-ouest de Kischmisch, se Bassadore, qui est l'endroit le ud de tout le golfe. Il y a te ville deux ou trois maisons éens et un petit bazar habité Arabes, et situé au milieu des 'une grande ville portugaise. rvoirs qui fournissaient d'eau ants sont encore entiers. « Par- t l'auteur anglais auquel nous ons ces détails, « à l'est du cap e-Espérance, le long des côtes que, de l'Arabie, de la Perse nde, on rencontre les débris eresses et des factoreries éle- · les Portugais. On conçoit à mment, avec sa faible popula- : Portugal a pu envoyer un d'hommes suffisant pour oc- ant d'établissements divers, continuant à coloniser le Bré-

A l'opposite de Bassadore, se trouve RASALKHAÏMA, station bien connue des pirates djoasmis. Ce repaire fut complétement détruit en 1820, par les forces placées sous les ordres de Sir William Grant Keir. La flotte des pirates se composait, en 1809, de cinquante bâtiments qui répandaient la terreur dans le golfe Persique, et s'emparaient de tous les navires, sans avoir égard à leur pavillon. Ces pirates étaient dans l'usage de commencer leur attaque en lançant des pierres à bord du bâtiment dont ils voulaient s'emparer, puis ils en venaient à l'abordage; et, pour premier acte de possession, ils jetaient de l'eau sur le navire afin de le purifier. Cela fait, ils amenaient l'un après l'autre, sur le passavant, les hommes de l'équipage, auxquels ils coupaient la tête, en criant: *Allah acbar, Dieu est très-grand;* et, après chaque exécution, ils s'écriaient: *La ilah illa Allah, Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu* (*).

Ces forbans avaient, à vingt-cinq milles environ de Rasalkhaïma, une pêcherie de perles extrêmement lucrative. Autrefois, la pêche avait lieu principalement à l'île de Bahrein. Aujourd'hui, les perles de Kharac passent pour tout aussi belles, et la pêche se fait le long de la côte d'Arabie et sur une grande partie de la côte de Perse. Les caps Verdistan et Nabon, et l'île de Boschab, sont les lieux les plus fameux de la côte de Perse: cependant on peut admettre, comme règle générale, que, partout où il existe un banc dans le golfe, on y trouve des huîtres perlières. Depuis que les Anglais font une grande partie de leurs achats de perles aux bancs de

(*) La profession de foi complète des mahométans est comme on sait: *La ilah illa Allah, wa Mohammed rasoul Allah; Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Mais la tribu de Djoasmis appartient à la secte des Wahabites, lesquels, tout en professant un grand respect pour le Coran, ne tiennent que peu ou point de compte de Mahomet et omettent toujours la dernière partie du symbole musulman.

la côte de l'île de Ceylan, la pêche du golfe Persique a perdu de son activité. Une faible partie du produit de la pêche seulement passe en Perse. Le commerce des perles appartient presque exclusivement à l'iman de Mascate. On distingue deux espèces de perles : les jaunes, que l'on envoie chez les Marates, et les blanches, qui passent de Basra et de Bagdad dans l'Asie Mineure, et de là en Europe, principalement à Constantinople. La perle du golfe Persique est aussi solide que le roc sur lequel elle pousse; et, bien qu'elle perde annuellement un pour cent de sa couleur et de son eau, elle perd cependant moins que celle de Ceylan, qui d'ailleurs est sujette à s'écailler. A cinquante ans, la perle du golfe Persique n'éprouve plus aucun déchet.

Au commencement de ce siècle, la pêche était affermée par différents chefs de la côte. Aujourd'hui, les gens qui veulent pêcher frètent un bateau par mois ou par saison, et y mettent un surveillant avec une quinzaine d'hommes, parmi lesquels il y a cinq à six plongeurs, qui commencent leur travail au lever du soleil, et le finissent à son coucher. Les huîtres qu'ils pêchent sont confiées au surveillant, et, quand la journée est finie, on les ouvre sur une toile blanche. Le pêcheur qui, en ouvrant une huître, y trouve une perle de grand prix, la met aussitôt [redacted]

cinq, six ou dix brasses d'eau, quelquefois même davantage. Les plus grosses perles se trouvent ordinairement à une plus grande profondeur. On tira du banc de Kharac, à dix-neuf brasses (quatre-vingt-quinze pieds), la perle la plus grosse que Sir Harford Jones, très-grand connaisseur, eût jamais vue. L'animal qui se trouve dans la coquille est bon à manger, et il n'existe pour le goût aucune différence entre l'huître commune et l'huître perlière. Les grandes perles sont placées presque au centre de la coquille et au milieu de l'animal. Quand les pluies ont été abondantes, les pêcheurs augurent favorablement de la pêche des perles. Cette opinion est tellement bien établie, que les plongeurs exigent un salaire plus élevé quand la saison a été très-pluvieuse. Les Persans emploient les perles d'une qualité inférieure à garnir des pipes, des brides, des miroirs de poche, et autres colifichets semblables.

En face du cap Sertes, est l'île de Kenn, appelée par les naturels Kaïs. Cette île, située à environ douze milles anglais du continent, est couverte de dattiers et de plusieurs autres arbres. Kaïs appartenait autrefois à une tribu d'Arabes indépendants appelés les *Benou-Kaïser*. A six pieds au-dessous du sol, on trouve de l'eau, et les habitants ont tous des puits dans leurs maisons. La côte de l'île est pleine de [redacted]

appelée SIRDJAN, est entourée muraille de terre, et défendue le citadelle où se trouve le palais uverneur. Cette ville renferme eau bazar, et compte environ mille habitants. On y voit un nombre de manufactures de (*) qui imitent ceux du Casche-

KHORASAN OCCIDENTAL.

SCHHED, quoique bien déchu de 'il était autrefois, est encore nportant par son industrie, son erce, et surtout par le tombeau *hhed*) de l'iman Ali, fils de i, qui lui a valu son nom. Les nts de toutes les parties de la se rendent en pèlerinage dans ville, pour visiter le tombeau de i, qui, au rapport de M. Fraser, i des édifices les plus beaux et s riches de ce genre qui existent sie. Population, 30,000 habi-

voit, dans les environs de Me-l, les ruines de Tous, qui était, les premiers califes, une des les plus considérables de la . Le grand Haroun Raschid y it, l'an 193 de l'hégire (808-809 C.).

CHABOUR. A vingt-cinq lieues n à l'ouest de Meschhed, est la le Nischabour, qui fut pendant mps la capitale des princes de la tie des Seldjoucides. C'est la de plusieurs poëtes, et entre , du scheikh Ferideddin-Attar. ville ne compte guère que deux maisons. Ses environs sont bien és, et habités par une population reuse.

BOUSCHAN, petite ville dans la- réside un chef puissant, qu'on le comme tout à fait indépendant i de Perse.

HISTOIRE DE PERSE.

is ne sommes que peu instruits at de la Perse avant Cyrus. Nous savons seulement que Chodorlahomor, roi des Élamites ou Perses, avait eu sous son obéissance, pendant douze ans, les rois de la Pentapole. La treizième année, ces rois se retirèrent de sa domination; et la quatorzième, Chodorlahomor marcha contre eux et les vainquit. Il reprit ensuite la route d'Élam, emmenant prisonnier Loth, neveu d'Abraham. Ce patriarche ayant appris le malheur de Loth, poursuivit Chodorlahomor avec trois cent dix-huit hommes choisis, l'atteignit à Dan, le défit, et délivra Loth. Nous ignorons ce que devinrent les Élamites jusqu'au règne de Nabuchodonosor, qui les subjugua de nouveau, secondé par Cyaxare, roi de Médie, son allié. Mais quoique tributaires de l'étranger, les Élamites eurent toujours sur le trône des princes de leur propre nation. La seule famille royale dont on trouve la mention est celle d'Achæmenès ou des Achæménides, dont Hérodote indique la généalogie suivante:

Achæmenès.	Teïspès.	Hystaspe.
Cambyse.	Ariaramnès.	Darius.
Cyrus.	Arsamès.	Xerxès.

La différence qu'on trouve entre les récits des auteurs grecs et ceux des auteurs orientaux, nous oblige à traiter séparément plusieurs parties de l'histoire de Perse d'après ces deux sources. Nous commencerons par les auteurs grecs.

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES GRECQUES.

L'histoire de Perse, telle que nous l'ont transmise les Grecs, ne commence, à proprement parler, qu'au règne de Cyrus. Les auteurs originaux qui ont écrit la vie de ce prince, Hérodote, Ctésias et Xénophon, diffèrent souvent dans leurs récits, et on tenterait en vain de les concilier. Hérodote nous explique la cause de cette contradiction, en nous apprenant que de son temps il existait quatre traditions différentes sur Cyrus. Nous pouvons donc admettre que les trois auteurs ont écrit avec une égale bonne foi. Il s'agit

(*) Le mot *châle* est persan, comme on

seulement de savoir quel est celui qui a montré le plus de discernement dans le choix des traditions. Or, il est facile de voir que, dans son récit, Xénophon est infiniment plus simple et plus éloigné du merveilleux qu'Hérodote et Ctésias, et que les actions et les paroles qu'il prête à son héros, conviennent parfaitement au caractère qu'on doit lui supposer, à n'en juger que par la vraisemblance. Mais une preuve tout à fait décisive en faveur de Xénophon, c'est l'accord admirable qui existe entre son livre et ce que l'Écriture nous apprend touchant Cyrus. Cicéron, il faut en convenir, paraît regarder la Cyropédie comme un roman historique, et non comme une véritable histoire (*); mais cet auteur ne soutient son opinion d'aucune preuve; et peut-être aurait-il pensé différemment, s'il avait eu le contrôle que nous possédons dans nos livres saints. On peut d'ailleurs concilier jusqu'à un certain point les deux opinions, en disant que Xénophon s'est plu à embellir son sujet en y ajoutant quelques détails étrangers, sans altérer toutefois les faits importants. Le précis des trois narrations donnera au lecteur les moyens de juger. Voici d'abord la relation d'Hérodote :

Astyage, roi des Mèdes, avait une fille unique appelée Mandane. Ayant rêvé que cette princesse rendait une si grande quantité d'eau, que toute l'Asie en était inondée, il consulta les [redacted]

Les mages déclarèrent que ce songe indiquait que le fils qui naîtrait de Mandane enlèverait la couronne à son grand-père. Pour éviter ce malheur, Astyage appela en Médie sa fille qui était alors enceinte, dans l'intention de faire périr l'enfant dont elle accoucherait. Bientôt Mandane mit au monde un fils. Le roi ordonna à Harpage, sur lequel il se reposait du soin de toutes ses affaires, de faire mourir l'enfant. « Seigneur, répondit Harpage, j'ai toujours cherché à vous plaire; si vous voulez que l'enfant meure, j'obéirai à vos ordres. » Harpage prit l'enfant couvert de riches ornements, et s'en retourna chez lui. En abordant sa femme, il lui raconta tout ce qu'Astyage lui avait dit, ajoutant qu'il n'exécuterait point par lui-même les ordres de ce prince.

Aussitôt il fit venir un berger appelé *Mitradate*; sa femme, esclave d'Astyage, ainsi que lui, se nommait *Spaco*. Le berger que l'on avait mandé en diligence étant arrivé, Harpage lui parla ainsi : « Astyage te commande de prendre cet enfant, et de l'exposer sur la montagne la plus déserte, afin qu'il périsse promptement. Il m'a ordonné aussi de te dire que, si tu ne le fais pas mourir, et que tu lui sauves la vie de quelque manière que ce soit, il te fera périr par le supplice le plus cruel. »

Mitradate prit l'enfant, et retourna à sa cabane. Dès qu'il y fut [redacted]

t cet ordre, et m'a fait de grandes es si je manquais à l'exécuter. n faisant, j'ai appris que l'en- it le fils de Mandane et de Cam- et qu'Astyage ordonne qu'on le nourir.

achevant ces mots, Mitradate re le petit Cyrus. Charmée de ité, la femme du berger supplie uri de ne point l'exposer. « Je suis hée, dit-elle, d'un enfant mort, orter sur la montagne, et nour- s celui de la fille d'Astyage, s'il était à nous. Par ce moyen, pourra pas te convaincre d'avoir é tes maîtres, et nous aurons n bon parti : notre enfant mort ne sépulture royale, et celui qui ne perdra point la vie. »

berger suivit le conseil de sa . Trois jours après, ayant laissé garder le corps de l'enfant un rgers qui étaient sous ses ordres, endit chez Harpage, et lui dit tait prêt à lui montrer le ca- de l'enfant. Harpage ayant en- vec lui ses gardes les plus affi- t, sur leur rapport, donner la ure au fils de Mitradate. Cyrus âgé de dix ans, eut une aventure fit reconnaître. Il jouait avec s enfants de son âge, qui l'élu- pour leur roi. Il distribuait à l'un e d'intendant de ses bâtiments; tre il faisait un garde du corps; ci était l'œil du roi (*); celui-là présenter les requêtes des par- rs : chacun avait son emploi, ses talents et le jugement qu'en Cyrus. Le fils d'Artembarès, seigneur mède, ayant refusé à Cyrus, fut frappé de verges. d'un traitement si indigne de sa nce, il porta plainte à son père. barès alla trouver le roi, et, rant les épaules de son fils : C'est lui dit-il, que nous a outragés un de vos esclaves, le fils de votre berger.

Astyage, voulant venger le fils d'Artembarès, envoya chercher Mitradate et Cyrus. Lorsque ceux-ci furent arrivés, le prince dit à Cyrus : « Comment as-tu osé traiter d'une manière si indigne le fils d'un des premiers de ma cour? » — « Je l'ai fait, seigneur, avec justice, répondit Cyrus. Les enfants du village, du nombre desquels il était, m'avaient choisi, en jouant, pour être leur roi; je leur en paraissais le plus digne : tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès n'y eut aucun égard, et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni; si cette action mérite quelque châtiment, me voici prêt à le subir. »

Les traits de cet enfant, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à le faire reconnaître d'Astyage, qui demeura quelque temps sans pouvoir parler; mais enfin, revenu à lui, et voulant renvoyer Artembarès afin de sonder Mitradate, « Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, ni vous, ni votre fils. » Ensuite il ordonna de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, Astyage le presse et finit par apprendre de lui la vérité. Alors, pour se venger, il fit couper par morceaux le fils d'Harpage, qu'on servit ensuite dans un repas au père infortuné. Quant à Cyrus, les mages ayant déclaré que le songe avait eu son accomplissement lorsque les enfants l'avaient choisi pour leur roi, Astyage ne se mettant plus en peine de lui, le renvoya en Perse, où Cambyse et Mandane le reçurent comme un enfant qu'ils avaient cru mort en naissant. Cyrus étant parvenu à l'âge viril, Harpage lui envoya dans le corps d'un lièvre une lettre ainsi conçue :

« Fils de Cambyse, les dieux veillent sur vous, autrement vous ne seriez jamais parvenu à un si haut degré de fortune; vengez-vous d'Astyage, votre meurtrier; il a tout fait pour vous ôter la vie : si vous vivez, c'est aux

ette dénomination subsiste toujours Orient, et l'on appelle encore en Tur- yan, c'est-à-dire Yeux, un officier al chargé de veiller à la sûreté des iers et au bon ordre de la ville. Le an est devenu français.

dieux et à moi que vous le devez. Vous avez sans doute appris, il y a longtemps, tout ce qu'il a fait pour vous perdre, et ce que j'ai souffert moi-même pour vous avoir remis à Mitradate, au lieu de vous faire mourir. Si vous voulez suivre aujourd'hui mes conseils, tous les États d'Astyage seront à vous. Portez les Perses à secouer le joug; venez, à leur tête, attaquer les Mèdes; l'entreprise vous réussira; soit qu'Astyage me donne le commandement des troupes qu'il enverra contre vous, soit qu'il le confie à quelque autre des plus distingués d'entre les Mèdes. Les principaux de la nation seront les premiers à l'abandonner; ils se joindront à vous, et feront les plus grands efforts pour détruire sa puissance. Tout est ici disposé pour l'exécution. Faites donc ce que je vous mande, et faites-le sans différer. »

Les Perses, qui depuis longtemps étaient indignés de se voir assujettis aux Mèdes, saisirent l'occasion de reconquérir leur liberté. Astyage, avant eu connaissance des menées de Cyrus, fit prendre les armes à tous les Mèdes; et, dit Hérodote, comme si les dieux lui eussent ôté le jugement, il donna le commandement de son armée à Harpage, ne se souvenant plus de la manière dont il l'avait traité. Les Mèdes en vinrent aux mains avec les Perses, et Harpage, suivi de la plus grande partie de ses troupes, se joignit à Cyrus. Aussitôt

se décida à entrer sur les terres des Perses.

Les deux armées s'essayèrent dans la partie de la Cappadoce appelée *Ptérie*, par de violentes escarmouches. On en vint ensuite à une action générale, où il périt beaucoup de monde des deux côtés: enfin la nuit sépara les combattants, sans que la victoire se fût déclarée en faveur de l'un ou de l'autre parti.

Crésus voyant que ses troupes étaient beaucoup moins nombreuses que celles de Cyrus, et que ce prince ne tentait pas une nouvelle attaque, retourna à Sardes, et envoya sommer ses alliés, par des hérauts, de se joindre à lui dans cinq mois.

Cyrus, instruit du dessein de Crésus, se décida à marcher vers Sardes, pour ne pas laisser aux Lydiens le temps d'assembler de nouvelles forces. Cette résolution prise, il l'exécuta sans délai, et porta lui-même à Crésus la nouvelle de sa marche. Ce prince fit sortir les Lydiens, et les mena au combat.

Les deux armées se rangèrent en bataille sous les murs de Sardes, dans une plaine spacieuse et découverte, traversée par l'Hyllus et par d'autres rivières qui se jettent dans l'Hermus.

Cyrus, craignant la cavalerie lydienne, rassembla tous les chameaux qui portaient les vivres et le bagage, et les fit monter par des hommes vêtus

: dans leurs murailles, où les
les assiégèrent.
uatorzième jour du siége, Cyrus
lier qu'il donnerait une récom-
à celui qui monterait le premier
muraille. Animée par ces pro-
, l'armée fit des tentatives, mais
accès; on cessa les attaques; le
yroeades, Marde de nation, en-
de monter à un certain endroit
itadelle, où il n'y avait point de
elles. Il avait aperçu, la veille,
dien descendre de la citadelle
t endroit, pour ramasser son
, et remonter ensuite par le
chemin. Il y monta lui-même,
s lui d'autres Perses qui furent
d'une grande multitude. Ainsi
se la ville de Sardes.
enu maître du royaume de Cré-
Cyrus tourna ses armes contre
ète, roi des Assyriens de Baby-
En marchant contre ce prince,
a sur les bords du fleuve Gyn-
n des chevaux blancs, appelés
, emporté par son ardeur, sauta
eau et s'y noya. Cyrus, indigné,
a le fleuve de le rendre si petit
faible, que les femmes même
ient le passer sans se mouiller
oux; et, suspendant tout à coup
pédition contre Babylone, il fit
r par ses troupes trois cent
e canaux qui allaient aboutir au
Après avoir passé tout un été
travaux, Cyrus continua sa
vers Babylone au commence-
du printemps suivant. Les Baby-
lui livrèrent bataille, mais ils
vaincus et contraints de se
ner dans leurs murailles. Cyrus
a la ville, dans laquelle il péné-
r le lit de l'Euphrate, qu'il avait
guéable en détournant une
partie de ses eaux. Les habi-
qui célébraient ce jour-là une
furent surpris au milieu des
et des plaisirs.
ès avoir subjugué les Babylo-
Cyrus voulut réduire sous sa
ce les Massagètes, alors gou-
par une reine appelée *Tomyris*.
envoya des ambassadeurs à
princesse, sous prétexte de la
demander en mariage. Mais elle, comprenant que le monarque perse était plus épris de sa couronne que de ses charmes, lui défendit de pénétrer dans ses États. Alors Cyrus s'avança contre les Massagètes; et laissant dans son camp tous les hommes inutiles pour un combat, tels que les vivandiers et les esclaves, il se retira. Les Massagètes ayant attaqué le camp de Cyrus, vinrent facilement à bout de ceux qui s'y trouvaient. Voyant ensuite un repas tout préparé, ils mangèrent et burent avec excès, s'enivrèrent, et tombèrent dans un profond sommeil. Les Perses revinrent alors, tuèrent un grand nombre de Massagètes, et firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Spargapise, fils de Tomyris. Ce jeune prince pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes; et lorsqu'il se vit en liberté, il se tua. Tomyris livra ensuite aux Perses une sanglante bataille; l'armée de Cyrus fut taillée en pièces, et ce prince lui-même périt dans le combat, après avoir régné vingt-neuf ans. Tomyris ayant fait chercher son cadavre, le maltraita, et plongea sa tête dans une outre pleine de sang humain. « Quoique vivante et victorieuse, dit-elle, « tu m'as perdue en faisant périr mon « fils, qui s'est laissé prendre à tes « piéges : mais je te rassasierai de « sang, comme je t'en ai menacé. »

Nous allons rapporter maintenant l'histoire de Cyrus telle que la donne Xénophon.

HISTOIRE DE CYRUS D'APRÈS XÉNOPHON.

Avant Cyrus, les Perses, divisés en douze tribus, étaient renfermés dans la Perside, qui devint une simple province du vaste empire auquel ils donnèrent plus tard leur nom. Toutes leurs tribus réunies ne comptaient pas plus de cent vingt mille hommes en état de porter les armes. Mais l'excellente éducation que recevait la jeunesse, habituée de bonne heure à toutes les vertus guerrières et civiles, rendait les Perses infiniment supérieurs à tous les peuples dont ils étaient environnés.

Tels étaient l'état et la force de ces tribus, lorsque Cambyse, leur roi, ayant épousé Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, eut d'elle Cyrus. (An du m. 3405, av. J. C. 599.) Dès l'âge de douze ans, ce prince était également remarquable par son intelligence et par sa beauté. Astyage désirant le voir, pria Mandane de le conduire à la cour des Mèdes. Là régnaient des mœurs toutes différentes de celles des Perses. Les hommes vivaient dans le luxe et la mollesse, se paraient de colliers, de bracelets et de bijoux de toute espèce. Cyrus ne se laissa point éblouir par tout cet éclat, si contraire aux maximes qu'il avait apprises dans sa patrie. Lorsque Mandane se disposa à retourner près de Cambyse, Cyrus lui demanda de rester quelque temps encore en Médie, pour y apprendre l'art de monter à cheval, alors presque inconnu en Perse. Il resta donc à la cour d'Astyage, où son attention continuelle à obliger tout le monde lui concilia l'affection des grands et du peuple.

Cyrus avait seize ans environ, quand Évilmérodach (*), fils de Nabuchodonosor, roi de Babylone, étant à une partie de chasse sur les frontières de la Médie, conçut le projet de faire une irruption dans ce royaume. Astyage, obligé de marcher contre Évilmérodach, fut suivi de Cyrus qui contribua beaucoup à la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens. L'année suivante (an du monde 3421 ; av. J. C. 583), il quitta la Médie, et retourna en Perse, où il resta jusqu'à l'âge de quarante ans.

Cependant Astyage mourut. (An du m. 3444 ; av. J. C., 560.) Cyaxare, son fils, frère de Mandane, mère de Cyrus, lui succéda. Peu de temps après, le nouveau monarque apprit que Nériglissar (*), roi de Babylone, se préparait à envahir la Médie avec une puissante armée, et que plusieurs princes, et entre autres Crésus, roi de Lydie, avaient joint leurs forces aux siennes. Il demanda du secours à Cambyse, son beau-frère. Cyrus, nommé par les magistrats général des troupes qui devaient aller en Médie, partit avec dix mille hommes armés à la légère, dix mille frondeurs, dix mille archers, et mille *homotimes* (**) armés d'une cuirasse, d'un bouclier, qu'ils avaient à la main gauche, et d'une hache ou d'une épée qu'ils portaient à la droite. Arrivé à la cour de Cyaxare, Cyrus engagea ce prince à faire fabriquer, pour tous les Perses qui le suivaient, des armes pareilles à celles des homotimes. Il alla même jusqu'à interdire aux Perses l'exercice de l'arc et du javelot, pour les mettre dans la nécessité de combattre de près. Ce changement dans l'armement des Perses entra pour beaucoup dans les victoires qu'ils remportèrent sur leurs ennemis.

(*) Le nom de ce prince est composé

ance, refusant de payer le tri-
inaire et d'envoyer les troupes
ait tenu de fournir en temps de
Cyrus s'avança vers les fron-
e l'Arménie comme pour une
et après s'être emparé de
s positions importantes dans
ntagnes, où l'on disait que le
t coutume de se retirer pour se
à l'abri d'un coup de main, il le
ner par un héraut d'envoyer
n camp les troupes et le tribut
vait aux Mèdes. Le roi effrayé
itôt partir pour les montagnes
, le plus jeune de ses fils, la
vec ses filles, et la femme de
aîné. Mais ces princes furent
ts prisonniers par les troupes
is.
nouvelle de ce malheur, le roi,
n du parti qu'il devait prendre,
a sur une petite éminence où il
itôt investi par l'armée de Cy-
obligé de se rendre. « Pour-
ui dit alors Cyrus, avez-vous
traité qui existait entre vous
des Mèdes? — Parce que, dit
nien, il me paraissait beau de
er ma liberté, et de laisser cet
à mes enfants. — Il est beau,
, dit Cyrus, de combattre pour
e sa liberté; mais si quelqu'un,
voir été réduit en servitude,
de se dérober à ses maîtres,
feriez-vous? — Je dois avouer
e punirais. — Et si un de vos
constitué en dignité manquait
oirs de sa charge, le laisseriez-
place? — Non certes, et je le
erais par un autre. — Et si cet
avait amassé de grandes ri-
, lui laisseriez-vous la faculté
iir? — Non, et je le dépouille-
out ce qu'il possède. — Enfin,
découvriez qu'il s'est ligué
s ennemis, que feriez-vous?
condamnerais à mort, je l'a-
A ces mots, Tigrane, fils aîné
arracha la tiare de sa tête et
ses vêtements; les princesses
des cris de désespoir, et se
rent le visage, comme si leur
tait déjà plus, et qu'elles dus-
oir le même sort que lui.

Au bout d'un instant, Tigrane, prenant la parole, dit à Cyrus: « Seigneur, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père? Il vous devra tout; et comment trouver réunis en une seule personne tant de liens qui l'attachent à votre cause? » Adressant alors la parole au roi, Cyrus lui dit: « Si je cède aux instances de votre fils, combien me donnerez-vous de troupes, et quel secours d'argent me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre contre les Babyloniens (*)? » « L'Arménie, dit le roi, peut fournir environ huit mille cavaliers et quarante mille fantassins. Mes richesses évaluées en argent, en y comprenant ce que j'ai hérité de mon pere, montent à trois mille talents d'argent. » Cyrus demanda la moitié des troupes, et laissa le reste au roi pour défendre le pays contre les Chaldéens ou Chalybes, avec lesquels les Arméniens étaient alors en guerre, et doubla le tribut annuel, le portant à cent talents. Tout ayant été réglé de la sorte, Cyrus ajouta: « Maintenant, ô roi, que me donneriez-vous pour la rançon de la reine, votre épouse? — Tout ce que je possède. — Et pour celle de vos enfants? — Tout ce que je possede, répondit-il encore. — Vous voilà donc redevable envers moi de la moitié plus que vous n'avez, dit Cyrus. Et vous, continua-t-il, s'adressant a Tigrane qui était nouvellement marié, que donneriez-vous pour la liberté de votre femme? — Seigneur, répondit Tigrane, je donnerais jusqu'à ma vie pour la préserver de l'esclavage. — Reprenez-la, dit Cyrus; elle est à vous: je ne la regarde point comme captive. Vous, roi d'Arménie, je vous rends aussi votre femme et vos enfants sans rançon, afin qu'ils ne croient pas avoir cessé d'être libres. Soupez avec nous; vous irez ensuite où bon vous semblera. » Après le repas, les princes et les princesses d'Arménie montèrent dans leurs chariots, et s'en

(*) Xénophon les appelle toujours et avec raison Assyriens; mais il ne faut pas les confondre avec les Assyriens de Ninive dont l'empire avait été détruit et la capitale ruinée.

retournèrent comblés de joie. Arrivés au palais, l'un vantait la sagesse de Cyrus, l'autre sa bravoure, celui-là sa douceur, quelques-uns sa taille et sa beauté. Alors Tigrane dit à sa femme : « Et vous, comment avez-vous trouvé Cyrus ? ne vous a-t-il pas aussi paru très-beau ? — Je ne l'ai pas regardé, répondit la princesse. — Qui donc regardiez-vous ? — Celui qui a dit qu'il donnerait sa vie pour me préserver de la servitude. »

Avant de retourner en Médie, Cyrus voulut mettre un terme aux incursions des Chalybes ou Chaldéens qui ravageaient l'Arménie, et faisaient qu'une partie des terres demeuraient incultes. Les Chalybes étaient maîtres des hauteurs. Cyrus les en chassa, et y bâtit une forteresse, dans laquelle il laissa une forte garnison qui lui répondait à la fois de la fidélité des deux peuples. Cette expédition heureusement terminée, Cyrus alla rejoindre Cyaxare, avec son armée augmentée des troupes auxiliaires arméniennes, et de quatre mille Chalybes.

Il y avait trois ans que les Babyloniens et les Mèdes se préparaient à la guerre. Au commencement de la quatrième année (an du monde 3448, avant J. C. 556), les deux armées campèrent en vue l'une de l'autre. Nériglissar, roi de Babylone, et Crésus, roi de Lydie, son principal allié, placèrent leur camp dans un lieu découvert qu'ils fortifièrent par un bon

et les frondeurs firent une décharge, mais de beaucoup trop loin. Cependant les Perses avançaient ; et déjà ils foulaient aux pieds les flèches et les traits que les ennemis avaient tirés inutilement. Les Babyloniens, loin de les attendre, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs retranchements. Tandis qu'ils se pressaient à l'entrée, les Perses, qui les avaient poursuivis jusque-là, en firent un grand carnage ; puis, fondant sur ceux qui tombaient dans le fossé, ils tuèrent indistinctement les hommes et les chevaux qui s'y étaient précipités dans le désordre de la fuite. La cavalerie mède, voyant cette déroute, chargea celle des ennemis, qui ne songea plus qu'à éviter le combat en fuyant, et perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux. Il restait un corps de Babyloniens postés en dedans des retranchements, sur la crête du fossé ; mais, consternés de l'affreux spectacle qu'ils avaient sous les yeux, et frappés de terreur, ils n'avaient ni la force, ni la pensée de se servir de leurs flèches et de leurs dards contre ceux qui massacraient leurs camarades : s'étant même aperçus que quelques Perses avaient forcé l'entrée du camp, ils abandonnèrent leur poste et s'enfuirent.

Lorsque les femmes des Babyloniens et de leurs alliés virent que la déroute était générale, et qu'on fuyait même dans le camp, elles firent retentir l'air de leurs cris : les unes por-

[redacted]

Pour éviter le danger qu'il pré-
t, il ordonna qu'on se retirât
de la portée du trait. Les Perses
soupé, et posé des sentinelles,
e la prudence l'exigeait, se li-
it au repos. La position des Ba-
iens était bien différente. La mort
ır roi Nériglissar, et d'un grand
re de leurs plus braves gens, qui
it péri avec lui, causait parmi
ne consternation générale: plu-
: même s'enfuirent pendant la
Cette désertion jeta Crésus et
tres alliés dans un profond acca-
nt: nulle ressource ne s'offrait
. Ce qui mit le comble à leur dé-
gement, fut que les Babyloniens
s, qui tenaient le premier rang
l'armée, semblaient tout à fait
is: ils se déterminèrent donc à
iper, et se sauvèrent à la faveur
nèbres.

point du jour, Cyrus ayant re-
ié que les ennemis étaient sortis
ır camp, se hâta d'y faire entrer
rses avant le reste de l'armée:
trouvèrent une grande quantité
bis, de bœufs, de chariots rem-
une infinité de choses utiles, que
abyloniens avaient laissées. Les
s, qui étaient demeurés avec
re, accoururent bientôt, et l'ar-
ntière y fit son repas. Après cela,
demanda à Cyaxare de la cava-
our atteindre les fuyards. Cyaxare
enta à Cyrus tout le danger qu'il
it à poursuivre avec acharne-
et à réduire au désespoir un en-
qui pouvait encore devenir re-
ble, et refusa de prendre part à
expédition. Il finit cependant par
ttre à Cyrus d'emmener avec lui
es Mèdes qui voudraient le suivre.
nt que Cyrus se préparait à exé-
son projet, il lui vint une am-
le des Hyrcaniens. Cette nation,
nombreuse, avait été subjuguée
s Babyloniens dont elle est voi-
Dans la fuite de l'armée babylo-
e, les Hyrcaniens, qui étaient au
re d'environ mille cavaliers,
it été placés à l'arrière-garde,
que. si l'ennemi faisait une
ıe, ils essuyassent le premier choc (*). Ces ambassadeurs déclarèrent à Cyrus que, dès que ses troupes paraîtraient, leurs compatriotes se joindraient à elles. Après cela, Cyrus se mit en route avec l'armée, et fit tant de diligence, qu'à la pointe du jour il avait rejoint les Hyrcaniens, éloignés du reste de l'armée ennemie d'environ une parasange (**). Cyrus continua ensuite sa marche. Les Hyrcaniens formaient l'avant-garde. Les Perses étaient au centre, et la cavalerie mède sur les ailes.

Quand le jour parut, quelques Babyloniens, voyant les troupes de Cyrus, portèrent par leurs cris l'alarme dans le camp. Ce ne fut bientôt que confusion et désordre; ici, on déliait les chevaux; là, on ramassait le bagage; ailleurs, on détachait les armes qui étaient placées sur les bêtes de somme, et l'on s'empressait de se couvrir de son armure. Les uns ont déjà sauté sur leurs chevaux; d'autres équipent les leurs; plusieurs portent leurs femmes dans les chariots: ceux-ci s'emparent des effets les plus précieux, ceux-là travaillent à les enfouir: mais la plupart cherchent leur salut dans la fuite.

Comme on était en été, Crésus avait fait partir ses femmes dans des chariots, durant la nuit, afin que la fraîcheur leur rendît le voyage moins incommode; et lui-même les avait suivies avec sa cavalerie. Mais, devinant ce qui s'était passé par la multitude de gens qu'il voyait accourir, il se mit à fuir de toute la vitesse de ses chevaux. Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens poursuivaient

(*) L'illustre Fréret observe que ces Hyrcaniens de Xénophon ne peuvent être ceux de la mer Caspienne, nation nombreuse et très-puissante, séparée des Assyriens par la Médie entière, et habitant un pays montagneux et impraticable à la cavalerie. Les Hyrcaniens dont il s'agit dans ce passage habitaient le pays qui se trouve à quatre ou cinq journées au sud de la Babylonie. Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. IV, p. 604 et suiv.

(**) Plus d'une lieue.

les ennemis, Cyrus ordonna aux cavaliers qui étaient restés auprès de lui, de veiller autour du camp, et de passer au fil de l'épée tous ceux qui en sortiraient armés. Il fit publier en même temps que les soldats ennemis qui se trouvaient dans l'enceinte apportassent leurs armes liées en faisceaux, et laissassent les chevaux au piquet, sous peine de mort en cas de desobeissance. Aussitôt les Perses, l'epée à la main, formèrent une vaste enceinte, au milieu de laquelle ceux des ennemis qui avaient des armes, vinrent les déposer, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu; et des soldats perses y mirent le feu. La victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux, voulant former un corps de cavalerie perse. Il fit mettre à part pour Cyaxare les objets les plus précieux qui se trouvèrent dans le butin. Tous les prisonniers furent renvoyés libres, à condition qu'ils livreraient leurs armes et ne feraient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les défendre contre leurs ennemis, et de leur donner les moyens de cultiver leurs terres en toute sûreté. Le lendemain matin, on procéda au partage des dépouilles. Cyrus appela d'abord les mages, et leur dit de choisir, dans le butin, ce qui devait être offert aux dieux; puis il chargea les Mèdes et les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Cyaxare avait passé à table la nuit où Cyrus était parti pour aller à la [redacted]

le temps où les Perses s'emparèrent du camp des Babyloniens, Abradate n'y était point : le roi de Babylone, lui connaissant des liaisons d'hospitalité avec le roi de la Bactriane, l'avait envoyé en ambassade vers ce prince, pour solliciter son alliance (*). Cyrus chargea Araspe, jeune seigneur mède, de garder la princesse. « Prince, lui dit Araspe, en recevant cette commission, avezvous vu la femme dont vous m'ordonnez de prendre soin? — Non, répondit Cyrus. — Et moi, reprit Araspe, je l'ai vue, lorsque je l'ai choisie pour vous. En entrant dans sa tente, nous ne la distinguâmes pas d'abord : elle était assise par terre, entourée de ses femmes et vêtue comme elles. Mais ensuite, lorsque voulant savoir laquelle était la maîtresse, nous les eûmes regardées toutes avec attention, quoiqu'elle fût assise, qu'elle eût la tête couverte d'un voile et les yeux baissés, nous remarquâmes une grande différence entre elle et les autres. Nous la priâmes de se lever. Ses femmes se levèrent en même temps : elle les surpassait toutes par la hauteur et l'élégance de sa taille, par la noblesse de son port, par la simplicité de ses vêtements et par la grâce de toute sa personne. Sa robe était baignée de ses larmes. Alors le plus âgé d'entre nous lui adressant la parole : « Rassurez-vous, lui dit-il : quelque opinion que nous ayons des grandes qualités dont votre époux est doué, nous ne crai- [redacted]

partiendrez désormais. » A ces mots, elle déchira le voile qui couvrait sa tête, en poussant des cris lamentables, auxquels ses femmes mêlerent les leurs. Ce désordre nous ayant laissé voir la plus grande partie de son visage, son cou, ses mains, nous jugeâmes qu'il ne fut jamais en Asie une femme aussi parfaitement belle; mais, seigneur, vous la verrez. — Non, dit Cyrus; je m'en garderai bien, si elle est telle que vous la dépeignez. — Pourquoi? reprit Araspe. — Par la raison, répliqua Cyrus, que si, dans un temps où d'autres soins m'appelient, je me laissais aller à la voir, je craindrais d'en venir à négliger les affaires dont je dois m'occuper, pour me livrer uniquement au plaisir de la regarder. — Pensez-vous, seigneur, repartit Araspe en riant, que la beauté soit assez puissante pour contraindre un homme à faire malgré lui quelque chose de contraire à son devoir? Sans doute, il y a des hommes vils et méprisables que leurs passions maîtrisent; mais les hommes honnêtes et vertueux, quelque désir qu'on leur suppose d'avoir en leur possession de l'or, de bons chevaux, de belles femmes, sauront toujours s'en passer, tant qu'ils ne pourront se les procurer que par une injustice. Ainsi, ajouta-t-il, quoique j'aie vu la belle Susienne et qu'elle m'ait paru charmante, je n'en suis pas moins ici à cheval auprès de vous; je ne remplis pas moins exactement tous mes devoirs. — Peut-être, dit Cyrus, vous êtes-vous trop tôt éloigné d'elle. — Seigneur, reprit Araspe, ayez meilleure opinion de moi : quand je ne cesserais pas de contempler la belle captive, je n'aurai jamais la faiblesse de me laisser séduire au point de rien faire qu'on puisse me reprocher. — A la bonne heure, dit Cyrus : gardez-la donc comme je vous l'ai recommandé. Ayez-en grand soin; il peut survenir dans la suite quelque occasion où il nous sera utile de l'avoir en notre puissance. » Après cette conversation, ils se séparèrent.

Le jeune Mede, continuant de voir assidûment la belle Susienne, decouvrit bientôt en elle les plus excellentes qualités. Il remarqua que, s'il avait du plaisir à lui rendre des soins, elle les recevait avec sensibilité, et qu'elle-même lui en rendait à son tour. Quand il entrait dans sa tente, des esclaves, par l'ordre de leur maîtresse, prevenaient tous ses besoins; s'il était malade, rien ne lui manquait. Ces attentions réciproques produisirent l'effet qu'on en devait naturellement attendre. Araspe, entraîné par sa passion, pressa la Susienne d'y répondre. Il ne fut point écouté. La Susienne aimait tendrement son mari, et persistait, malgré l'absence, à lui demeurer fidèle : cependant, pour ne pas jeter la division entre deux amis, elle ne voulait point porter ses plaintes à Cyrus. Araspe, espérant parvenir à son but par une autre voie, lui fit des menaces. La captive effrayée donna avis de ce qui se passait à Cyrus, qui chargea un seigneur mède, appelé *Artabaze*, de dire a Araspe qu'une femme comme Panthée devait être à l'abri de la violence. Artabaze, en abordant Araspe, le traita durement, et lui reprocha avec aigreur son peu de respect pour le dépôt qui lui avait été confié, son injustice, son incontinence, son impiété. Araspe, pénétré de douleur, fondait en larmes, était couvert de honte, et tremblait de frayeur d'être encore plus maltraité par Cyrus. Mais ce prince l'ayant pris en particulier, le rassura, et avoua que lui-même avait eu tort de l'enfermer avec un ennemi aussi redoutable que Panthée. Tant de bonté et d'indulgence touchèrent profondément Araspe. « Mes amis, dit ce jeune seigneur à Cyrus, me pressent de fuir, pour me dérober au traitement dont ils craignent que vous ne punissiez mon crime. — Eh bien, dit Cyrus, cette crainte peut vous donner les moyens de me rendre un service éclatant. Si vous voulez feindre de passer en Lydie, pour éviter les effets de ma colère, je suis sûr qu'on ajoutera foi à vos paroles. Vous pourrez acquérir ainsi une connaissance suffisante des affaires de nos ennemis et de tout ce qu'il nous importe de savoir. — Je pars à l'heure même, dit Araspe; le moyen

de donner du crédit à mes paroles, c'est de prendre la fuite dans le moment où je dois le plus redouter votre courroux. » La retraite de cet officier affligea toute l'armée. Dès que Panthée, qui croyait en être la cause, l'eut apprise, elle fit dire à Cyrus : « Seigneur, que la défection d'Araspe ne vous afflige point. Si vous me permettez d'envoyer un courrier à mon mari, je vous promets qu'il vous arrivera bientôt un ami plus fidèle que celui que vous perdez. Abradate a toujours vécu en bonne intelligence avec le père du roi actuel des Babyloniens; mais il n'a pas oublié que le fils a fait tous ses efforts pour semer la discorde entre lui et moi. Je ne doute pas que mon époux ne l'abandonne volontiers, pour s'attacher à un prince tel que vous. » Cyrus ayant consenti à sa demande, Panthée dépêcha un courrier à Abradate, qui partit accompagné d'environ deux mille chevaux pour se rendre auprès de Cyrus. Arrivé au premier poste des Perses, il donna avis de sa venue au prince, qui ordonna de le conduire d'abord à la tente de Panthée. Aussitôt que les deux époux se virent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avec le transport de joie que cause un bonheur inattendu. Panthée entretint ensuite son mari de Cyrus, de sa modération, et surtout de la sensibilité qu'il avait témoignée pour ses malheurs. « Que puis-je faire, ma chère Panthée, dit alors Abradate, pour nous acquitter [redacted]

armés de faux, en fit construire cent sur le modèle de ceux des Perses, et tira de sa cavalerie les chevaux nécessaires pour les attelages. Panthée fit faire avec ses bijoux une cuirasse, un casque, et des brassards d'or pour Abradate, ainsi que des bardes d'airain pour couvrir les chevaux qui devaient traîner le char.

Vers cette époque, deux seigneurs babyloniens, appelés Gobryas et Gadatas, irrités de la conduite tyrannique de Laborosoarchod, fils de Nériglissar, passèrent dans le parti de Cyrus. Laborosoarchod se mit en marche pour punir Gadatas de sa révolte. Mais Cyrus le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, et le contraignit de se retirer dans sa capitale. Ainsi se termina la première expédition contre Crésus et les Assyriens de Babylone. Cyrus pensa alors à faire un voyage en Perse, d'où il était parti depuis environ cinq ou six ans. Ce fut alors, suivant toute apparence, que Cyaxare lui offrit en mariage sa fille unique, avec le royaume de Médie pour dot. Cyrus, ayant demandé et obtenu le consentement de son père et de sa mère, épousa la princesse à son retour de Perse.

Cependant Nabonide(*), roi de Babylone et successeur de Laborosoarchod, avait quitté sa capitale, et s'était retiré avec ses trésors à la cour de Crésus, roi de Lydie, qui se trouvait à la tête d'une ligue formidable, dont le but était de détruire l'empire naissant des Perses. Cyrus, décidé à [redacted]

ıdant, malgré cette circonstance, ée de Crésus était plus forte du e que celle des Perses, et monquatre cent vingt mille hommes, soixante mille de cavalerie. Les es étaient composées de Babylo-, de Lydiens, de Phrygiens, de ıdociens, de Phéniciens, de Cy-s, de Ciliciens, de Lycaoniens, hlagoniens, de Thraces, d'Ioniens Égyptiens, au nombre de trois oixante mille. Les derniers fort un corps de cent vingt mille ıes.

rmée de Cyrus montait en tout t quatre-vingt-seize mille hominfanterie et cavalerie. Dans ce re, il y avait soixante et dix mille s, savoir, dix mille cuirassiers à ı, vingt mille cuirassiers à pied, mille piquiers, et vingt mille ıes armés à la légère. Le reste de ie, au nombre de cent vingt-six hommes, comprenait vingt-six cavaliers et cent mille fantassins, , Arméniens, et Arabes de la Bae. Cyrus avait de plus trois cents ts armés de faux, dont chacun tiré par quatre chevaux attelés nt, et bardés à l'épreuve du trait, ême que ceux des cuirassiers . Il avait encore un grand nombre ıriots très-grands, sur lesquels t des tours hautes d'environ pieds, qui contenaient vingt s. Seize bœufs attelés de front ient ces chariots. Il y avait aussi ınd nombre de chameaux montés ı de deux archers arabes adossés, te que l'un regardait la tête, et la croupe du chameau.

rmée avançant toujours, les couaperçurent des hommes occupés asser du fourrage et du bois; 'eux, des bêtes de somme qui entaient des charges, et d'autres issaient; plus loin, un nuage de ou de poussière. A ces différents , ils reconnurent que l'ennemi pas éloigné. L'officier qui les andait dépêcha promptement vers pour lui rendre compte de ce découvrait. Ce prince ordonna ɔureurs de s'arrêter, et de l'instruire de ce qu'ils observeraient de nouveau; puis il fit marcher de la cavalerie contre les fourrageurs qu'on voyait dans la plaine, afin d'en arrêter quelques-uns, par le moyen desquels on aurait des instructions plus sûres. Les cavaliers amenèrent bientôt des prisonniers. « A quelle distance, dit Cyrus, est actuellement votre armée? — Elle est éloignée d'environ deux parasanges. — Parlait-on de nous? demanda Cyrus. — Assurément, on en parlait beaucoup : on disait que vous arriviez, et que déjà même vous étiez fort près. — Que fait-on présentement chez vous? — On met les troupes en bataille : hier et avant-hier, on n'a pas fait autre chose. — Et qui donne les ordres? — Crésus lui-même, aidé d'un Grec et d'un Mède qu'on dit être un transfuge de votre armée. » Au même instant, arriva un soldat qui annonça qu'on apercevait dans la plaine un gros corps de cavalerie. « Nous ne doutons pas, continua-t-il, que cette troupe ne vienne pour reconnaître l'armée; car elle est précédée d'une trentaine de cavaliers qui se portent en diligence de notre côté, peut-être à dessein d'enlever notre poste, où il n'y a que dix hommes. » Cyrus donna ordre à quelques cavaliers d'aller s'embusquer auprès de ce poste. « Dès que les dix hommes qui l'occupent pour nous, ajouta-t-il, l'auront abandonné, montrez-vous tout à coup, et tombez sur ceux qui s'en seraient emparés. Que le gros de cavalerie qui paraît dans la plaine ne vous inquiète pas; Hystaspe va marcher à sa rencontre avec mille chevaux. Vous entendez, Hystaspe; allez en bon ordre au-devant de cette troupe, mais gardez-vous de la poursuivre dans des lieux que vous ne connaissez pas; bornez-vous à protéger nos postes, puis revenez. Si quelques ennemis accourent vers vous en levant la main droite, accueillez-les avec amitié. »

Hystaspe et les cavaliers partirent suivant l'ordre de Cyrus. Ils n'avaient pas encore atteint les postes occupés par les coureurs, lorsqu'ils rencontrèrent Araspe, qui avait été envoyé par

Crésus pour tâcher de découvrir les projets des Perses. D'aussi loin que Cyrus l'aperçut, il se leva de son siége, courut au-devant de lui, et lui tendit la main. Tous ceux qui se trouvèrent présents, n'étant point dans le secret, furent étonnés de cet accueil. « Amis, leur dit le prince, vous voyez un brave homme qui vient nous rejoindre : il est temps que tout le monde sache ce qu'il a fait pour nous. C'est moi qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis pour y examiner l'état de leurs affaires, et nous en rapporter des nouvelles sûres. » Se tournant ensuite vers Araspe : « Je n'ai point oublié, mon cher Araspe, les promesses que je vous ai faites. » Ensuite Araspe rendit compte à Cyrus de la disposition de l'armée de Crésus, qui était rangée sur une seule ligne, la cavalerie sur les ailes, et l'infanterie au centre; le milieu de cette ligne d'infanterie était occupé par les Égyptiens rangés sur cent de profondeur, tandis que les phalanges de la droite et de la gauche étaient seulement sur trente de file. Aux deux ailes, était la cavalerie, sur trente de hauteur, et rangée par nations. Il y avait quelques intervalles entre les différents corps.

Cyrus se régla sur ces informations pour établir son ordre de bataille. Les troupes perses combattaient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Dans cette occasion, Cyrus changea la [redacted]

mille hommes. Celles-ci ne combattaient qu'avec des armes de jet, et s'étendaient sur un front égal à la première ligne.

A la droite de cette infanterie, Cyrus avait mis la meilleure partie de sa cavalerie, rangée sur vingt-quatre de hauteur. A la pointe de l'aile droite, était un corps de quatre mille cuirassiers à cheval, presque tous homotimes. Cette aile droite était de dix-huit à vingt mille chevaux.

A l'aile gauche, il n'y avait que quinze à seize mille chevaux, sur un front d'environ six stades. Ainsi l'armée de Cyrus occupait un front de trente-deux stades, et était débordée de plus de trois stades de chaque côté par celle de Crésus. Les chars armés de faux étaient partagés en trois corps de cent chacun : l'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, marchait à la tête de l'infanterie, sur une ligne droite et parallèle à celle de l'infanterie; les deux autres corps de chars étaient placés aux extrémités des deux ailes, pour en défendre les flancs, descendant même plus bas, en forme de potence.

Au dos de l'armée perse, étaient les tours roulantes, traînées par des bœufs, et dont nous avons parlé plus haut : ces tours formaient une ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et servaient à incommoder l'ennemi par [redacted]

ts qui formaient ce retranche-
étaient garnis de gens de trait,
tout ce qu'il y avait de gens ca-
d'en défendre les approches
les esclaves, les valets, les con-
irs de chariots, et les troupes
ées à la garde des équipages.
retranchement mobile servait à
r l'armée de Cyrus par der-
t sur les flancs, et il mettait en
temps les Perses dans la néces-
se battre en désespérés; car les
ts qui empêchaient les soldats de
de les prendre en queue, ôtaient
rses tout moyen de fuir.
rière et aux deux extrémités de
nière ligne du retranchement,
avait placé mille fantassins et
hevaux choisis parmi les cuiras-
erses : ils marchaient le long des
ts, en sorte qu'on ne les pouvait
rir de la plaine. A la gauche,
les deux mille Perses, il y avait
nd corps de chameaux, montés
de deux archers arabes adossés,
egardant la tête, et l'autre la
du chameau.
mée entière brillait de l'éclat de
et de la pourpre. Le char d'A-
e était magnifiquement orné. Au
it où ce prince allait endosser sa
e, faite de lin, suivant l'usage
pays, Panthée lui apporta un
d'or, des brassards et de larges
ts du même métal, une tunique
urpre qui descendait jusqu'à
et un panache couleur d'hya-
. Abradate fut surpris en voyant
nes; elles avaient été faites à son
ar ordre de Panthée, sur la me-
e celles dont il se servait ordi-
ient. « Ma chère Panthée, lui
vous vous êtes donc dépouillée
t ce qui sert à vous parer pour
ire cette armure? — Non, ré-
Panthée; le plus précieux de
rnements m'est resté; car, si
araissez aux yeux des autres tel
ous êtes aux miens, vous serez
us riche parure. » En proférant
roles, elle l'armait elle-même, et
es étaient inondées de ses lar-
quelque violence qu'elle se fît
es cacher.

Abradate, déjà si digne d'attirer les regards, parut plus beau encore quand il fut couvert de ses nouvelles armes. Il avait pris des mains de son écuyer les rênes de son char, et se préparait à y monter, lorsque Panthée ayant fait éloigner ceux qui les entouraient : « Abradate, lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes qui aimassent leurs époux plus qu'elles-mêmes, sans doute vous me mettez au nombre de ces femmes. Mais à quoi bon vous parler ici de ma tendresse? mes actions vous la prouvent mieux que ne feraient des discours. Cependant, quels que soient les sentiments que vous me connaissez pour vous, je jure par mon amour, par le vôtre, que j'aimerais mieux vous suivre au tombeau, où une mort glorieuse vous aurait précipité, que de vivre avec un mari déshonoré, tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que pour la gloire. Souvenez-vous, Abradate, des obligations que nous avons à Cyrus. » Abradate posa la main sur la tête de sa femme, et levant les yeux au ciel : « Grand Jupiter, s'écria-t-il, faites que je me montre digne mari de Panthée et digne ami de Cyrus, qui nous a traités l'un et l'autre avec tant d'égards. » A ces mots, il monte sur son char. Quand il y fut entré, et que son écuyer l'eut fermé, Panthée, qui ne pouvait plus embrasser son mari, baisait le char. Mais bientôt le char s'éloigna. Panthée le suit quelque temps, sans être aperçue d'Abradate, qui tournant la tête et voyant sa femme sur ses pas : « Consolez-vous, ma chère Panthée, lui dit-il; adieu; il faut nous quitter. » Aussitôt ses femmes et ses eunuques la prirent dans leurs bras, et la conduisirent à son chariot, où ils la couchèrent. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradate; car personne n'avait songé à le regarder tant que Panthée avait été présente, quoique ce guerrier et son char méritassent bien d'attirer les regards.

Lorsque Cyrus eut achevé son sacrifice, et que l'armée fut rangée dans l'ordre que nous avons indiqué plus haut, il assembla les chefs, et les en-

gagea à bien faire leur devoir. Ceux-ci allèrent ensuite reprendre leurs rangs, et des valets apportèrent pour Cyrus et sa troupe des viandes et du vin. Le prince ayant mangé sans s'asseoir, distribua, suivant sa coutume, des vivres à ceux qui en manquaient. Il implora de nouveau la protection des dieux, en leur offrant des libations; ensuite il but, et tous les assistants firent de même. Enfin, après avoir prié le dieu tutélaire de sa patrie d'être son guide et son appui, il monte à cheval, et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composaient étaient armés comme lui : tous avaient la tunique de pourpre, la cuirasse et le casque d'airain, le panache blanc, un javelot de bois de cormier et une épée. Le chanfrein et le poitrail des chevaux, ainsi que les bardes qui leur couvraient les flancs, étaient d'airain; les cuissards des cavaliers étaient du même métal.

Lorsque les deux armées furent à portée de se voir distinctement, Crésus ayant remarqué que son front débordait considérablement celui de Cyrus, fit faire halte à sa phalange, et ordonna que les deux extrémités se courbassent pour envelopper les Perses et les assaillir en même temps de toutes parts. Cependant Crésus ayant remarqué que le corps de bataille, dont il occupait le centre, était plus près de l'ennemi que les ailes qui continuaient de s'étendre, les avertit par un signal de ne pas aller

Alors Cyrus, jugeant que le moment était arrivé, entonna l'hymne du combat : l'armée entière y répondit, et poussa de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, et prend en flanc l'aile droite des ennemis; il pénètre au milieu d'eux. Un corps d'infanterie qui le suivait à grands pas achève de les mettre en désordre.

Cyrus avait chargé un officier appelé Artagersas d'attaquer l'aile gauche des ennemis, en se faisant précéder des chameaux. Dès qu'Artagersas se fut assuré que l'action était engagée, il exécuta l'ordre qu'il avait reçu. Les chevaux ne purent soutenir, même à une grande distance, la vue des chameaux; saisis d'effroi, ils fuyaient, se cabraient, ou se renversaient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que l'aspect d'un chameau produit sur les chevaux. Artagersas, qui avait contenu sa troupe en bon ordre, profita de cette confusion pour attaquer, et fit avancer contre l'ennemi les chars qu'il avait à sa droite et à sa gauche. Ceux des ennemis qui cherchent à éviter les chars sont taillés en pièces par le corps d'Artagersas; ceux qui veulent éviter Artagersas sont surpris par les chars. Abradate n'attendit pas d'autre signal. « Suivez-moi, mes amis, » s'écria-t-il à haute voix; et lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse tellement de l'aiguillon, qu'ils sont bientôt couverts

: tumulte, les chars qui por-
ıbradate et ses compagnons
ırsé sur des monceaux de dé-
le cadavres, ces braves guer-
ıururent percés de coups, après
ınné les plus grandes preuves
ır. Ils furent vengés par les
ui les suivaient : ceux-ci étant
ans des bataillons égyptiens,
par les chars d'Abradate, y
ı grand carnage. Mais bientôt
s troupes égyptiennes qui n'a-
ɔint encore souffert, et c'était
grand nombre, s'avancèrent
es Perses : le combat devint
Les Égyptiens avaient sur les
outre l'avantage du nombre,
s armes : leurs piques étaient
ues et très-fortes; les grands
s qu'ils portaient attachés à
étaient bien plus propres à
le corps et à repousser les
ue les cuirasses ou les bou-
dinaires. Ils avancèrent cou-
ces énormes pavois, et pous-
rivement les Perses, qui,
à leur opposer que de petits
s qu'ils tenaient à la main,
ɔntraints de plier : ils reculè-
ıis sans tourner le dos à l'en-
: sans cesser de porter et de
des coups, jusqu'à ce qu'ils
rès de leurs tours. Les soldats
s étaient garnies commencè-
er sur les Égyptiens; en même
es troupes perses, qui étaient
ère ligne, arrêtèrent les ar-
les autres gens de trait qui se
t, et les forcèrent, l'épée à la
faire usage de leurs dards et
flèches.

es entrefaites, Cyrus arriva,
ant les bataillons qu'il avait
te : il fut sensiblement affligé
que les Perses avaient lâché
ais jugeant que le moyen le
mpt d'arrêter les progrès des
ıs était de les prendre par der-
ordonne à sa troupe de le
tourne vers la queue, tombe
sans être aperçu, et en tue
d nombre. A cette irruption
e, les Égyptiens se retour-
: font face à l'ennemi : l'infanterie et la cavalerie se mêlent et combattent ensemble. Un soldat jeté par terre, et foulé aux pieds par le cheval de Cyrus, enfonce son épée dans le ventre de l'animal, qui, se sentant blessé, se cabre, et renverse le prince. Aussitôt un des gardes sauta en bas de son cheval et le donna à Cyrus. Les Égyptiens étaient alors attaqués de tous les côtés.

La cavalerie perse venait d'arriver : Cyrus donna ordre de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, et de la fatiguer seulement de loin à coups de flèches et de dards. Quant à lui, il monta sur une des tours, pour découvrir s'il ne restait plus de troupes ennemies qui tinssent encore dans quelque endroit. De la plate-forme de la tour, il vit la plaine couverte de chevaux, de chars, d'hommes qui fuyaient, d'autres qui poursuivaient, et remarqua que les Égyptiens étaient les seuls des ennemis qui n'eussent pas encore plié. Enfin, se voyant sans ressources, ces Égyptiens prirent le parti de former un cercle, faisant front de tous les côtés. Immobiles dans cette position, ils n'agissaient point, et eurent beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que Cyrus, admirant leur courage et touché de compassion de voir périr de si braves gens, ordonna qu'on cessât de les assaillir et que le combat finît. Il leur fit demander par un héraut s'ils aimaient mieux mourir tous pour des lâches qui les avaient abandonnés, que de sauver leur vie, sans rien perdre de leur réputation de braves gens. « Pourrions-nous, répondirent les Égyptiens, conserver en même temps la vie et cette bonne réputation? — Oui, reprit Cyrus, puisque vous êtes les seuls qui n'ayez pas lâché pied et qui osiez combattre encore. — Mais à quel prix pouvons-nous, avec honneur, mériter que vous nous laissiez vivre? — Il ne vous en coûtera point de trahir vos alliés : nous n'exigeons autre chose, sinon que vous rendiez les armes, et que vous deveniez les amis de ceux qui vous donnent la vie, quand ils sont les maîtres de vous l'ôter. — Si nous devenons vos amis, que prétendez-vous

faire de nous? -- Établir entre vous et moi un commerce de bons offices. Tant que la guerre durera, vous me suivrez, et vous aurez une paye plus forte que celle que vous receviez des Lydiens; quand la paix sera faite, j'assignerai à ceux qui voudront rester avec moi des terres et des villes, et je leur donnerai des femmes et des esclaves. » Sur cette proposition, ils demandèrent seulement au prince de ne jamais porter les armes contre Crésus : « C'est le seul des alliés, ajoutèrent-ils, de qui nous n'ayons pas à nous plaindre. » Tous les articles ayant été acceptés de part et d'autre, les Égyptiens engagèrent leur foi à Cyrus, et reçurent la sienne.

« Les descendants de ceux qui s'attachèrent pour lors à Cyrus, dit Xénophon, sont restés jusqu'ici fidèles au roi de Perse. Cyrus leur avait donné, dans la haute Asie, quelques villes, qu'on nomme encore *les villes des Égyptiens*, et de plus, celles de Larisse et de Cyllène, situées près de Cymé, à peu de distance de la mer : leur postérité s'est maintenue jusqu'à présent en possession de ces villes. » « Cette remarque de Xénophon, dit Fréret, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropédie pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnait cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plupart de ses par-

[redacted]

dessein qu'il avait formé d
lader, dès la nuit suivan
Chaldéens et les Perses, l
fortifications qui semblait
escarpée. Le projet fut ex
moyen d'un Perse qui, a
service d'un des gardes d
savait le chemin pour alle
delle au fleuve. A la nouve
nemi était maître de la c
Lydiens abandonnèrent le
les, et cherchèrent leur s
fuite. Dès que le jour pa
entra dans la ville. Crés
palais où il s'était enferm
Cyrus à grands cris; mais
se contentant de laisser a
une garde, tourna ses pa
tadelle, dont ses troup
emparées. Il y trouva les
l'état où ils devaient êtr
à garder la place, et ne
armes des Chaldéens, qui
bandés pour aller piller les n
ville (*). Il manda aussitôt le
leur ordonna de se retirer s
de l'armée. « Je ne souff
leur dit-il, que des gens qu
à la discipline aient plus
butin que leurs camarades
que pour vous récompense
suivi dans cette expédition
solu de vous rendre les plu
Chaldéens; mais partez,
pas surpris si vous êtes att
votre route par un ennen

[redacted]

e riche pillage. Cyrus ayant
r ses troupes dans l'endroit
qui lui parut le plus conve-
: ordonna de rester armées
lant leur repas.
ses étant terminées, il fit
résus en sa présence. Dès
de Lydie aperçut son vain-
le vous salue, mon maître,
car la fortune vous assure
ce titre, et me réduit à
donner. — Je vous salue
ondit Cyrus, puisque vous
ne ainsi que moi. Je veux,
-il, vous demander un con-
le refuserez-vous point?
-je, dit Crésus, vous en
qui vous soit utile.— Écou-
onc, reprit Cyrus. Mes sol-
s avoir essuyé des fatigues
ils sans nombre, se voient
s de la plus opulente ville de
n en excepte Babylone : il me
le qu'ils recueillent le fruit
avaux. S'il ne leur en reve-
t avantage, je doute que je
pter longtemps sur leur
. Cependant mon projet n'est
er la ville au pillage : outre
it vraisemblablement ruinée
urce, il arriverait que les
uraient la meilleure part au
ermettez-moi, seigneur, ré-
us, de dire à quelques Ly-
on choix, que j'ai obtenu de
a ville ne soit point pillée,
soient séparés ni de leurs
de leurs enfants, et que je
omis, pour prix de cette
ils vous apporteront d'eux-
t ce que Sardes renferme
t et de beau. Je suis certain
qu'ils seront instruits de
ntion, ils s'empresseront,
femmes, de vous offrir tous
e quelque valeur qu'ils ont
ssession. D'ailleurs, quand
vu ce que les habitants vous
t, vous serez le maître de
vis et de vous décider pour
n attendant, chargez quel-
vôtres d'aller retirer mes
mains de ceux à qui j'en ai
rde. »

Après cet entretien, les deux princes allèrent se reposer. Le lendemain, Cyrus manda ses amis particuliers et les principaux chefs : il commit les uns pour recevoir les trésors de Crésus; il enjoignit aux autres de mettre à part ce que les mages choisiraient pour les dieux, d'enfermer le reste dans des coffres, et de charger ces coffres sur des chariots, qui marcheraient à la suite de l'armée, afin d'avoir toujours de quoi récompenser chacun suivant son mérite.

Pendant qu'on exécutait cet ordre, il fit appeler quelques-uns de ses gardes, et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu Abradate : « Je suis surpris, continua-t-il, qu'il ne paraisse point, lui qui avait accoutumé de se rendre si souvent auprès de moi. — Seigneur, répondit un des gardes, il ne vit plus; il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des ennemis. On rapporte que les autres conducteurs de chars, excepté ses compagnons, ont tourné le dos, quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. On dit aussi que sa femme a enlevé son corps, et que, l'ayant mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, elle l'a transporté non loin d'ici, sur les bords du Pactole. On ajoute que cette femme infortunée, assise par terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a couvert de ses plus beaux vêtements, pendant que ses eunuques et ses serviteurs lui creusent un tombeau sur une éminence voisine. » Aussitôt Cyrus, s'élançant sur son cheval, courut à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plus tôt, et d'apporter ses plus riches ornements, pour en couvrir le corps d'Abradate; ensuite il fit amener des bœufs, des chevaux et d'autres victimes, pour les immoler aux mânes d'Abradate. Dès qu'il aperçut Panthée couchée par terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux : « Ame généreuse et fidèle, s'écria-t-il, tu nous as donc abandonnés! » En proférant ces paroles, il veut prendre la main du mort; elle

reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla la douleur de Cyrus. Panthée, en jetant des cris lamentables, la reprend, la baise, et tâche de la rejoindre au bras. « Cyrus, dit-elle, tout son corps est dans le même état; mais que vous servirait de le regarder? Voilà où l'ont réduit son amour pour moi, et son attachement pour vous. Insensée! je ne cessais de l'exhorter à se montrer digne d'obtenir une place distinguée entre vos amis; et lui, uniquement occupé des moyens de vous servir, ne songeait point à ce qu'il lui en pouvait coûter. Enfin il est mort, sans avoir jamais mérité de reproches; et moi, dont les conseils l'ont conduit au trépas, je vis encore! »

Cyrus fondait en larmes, sans parler; puis rompant le silence : « O Panthée! dit-il, votre époux a du moins glorieusement terminé sa carrière; il est mort au sein de la victoire : acceptez ce que je vous offre pour parer son corps. » Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quantité d'ornements précieux. « D'autres honneurs encore lui sont réservés : on lui élèvera un tombeau digne de vous et de lui; on immolera en son honneur les victimes qui conviennent aux mânes d'un héros. Et vous, ajouta-t-il, vous ne resterez point sans appui : je ne cesserai [redacted]

la détourner du funeste
donner la mort; mais vo
supplications étaient inut
vaient qu'à irriter sa ma
s'assit en pleurant. Alors
un poignard dont elle s
depuis longtemps, se fra
sant sa tête sur le sein d
elle expire. La nourrice,
des cris douloureux, cou
des deux époux, suivant l'
avait reçu.

Bientôt Cyrus fut info
tion de Panthée. Étonn
apprend, il accourt pour
serait pas possible de la s
trois eunuques, témoins
de leur maîtresse, venaien
de leurs poignards, dans
où elle leur avait ordonné
On raconte que le monu
érigé aux deux époux et a
existe encore aujourd'hui :
lonne fort élevée sont le
bradate et de Panthée, e
ractères syriens, et sur tr
plus basses on lit cette
ICI SONT LES EUNUQUES.
avoir vu ce triste specta
rempli d'admiration pour
pénétré de douleur. Par s
rendit aux morts les hon
bres avec la plus grande
leur fit élever un vaste mo

Vers ce même temps, les [redacted]

s, à condition qu'ils payetribut et suivraient Cyrus à partout où il les appellerait. roi de Phrygie, resté presque a défection de ses principaux il s'abandonna à la merci des

quitta alors la ville de Sardes rendre à Babylone. Chemin il soumit à son obéissance ants de la Grande-Phrygie, adociens et les Arabes, et rant Babylone à la tête d'une mbreuse, l'an 540 avant J. C. arrivé, il établit ses troupes la ville, qu'il alla reconnaître me. Ayant compris à la hau- la force des murailles qu'il s possible de la prendre d'asensa à réduire les habitants mine. On traça donc autour illes des lignes de circonvalt dans les endroits où ces liutissaient à l'Euphrate, on espace suffisant pour bâtir s. Les soldats se mirent à une immense tranchée, et, qu'ils étaient occupés à ce traus fit construire sur les bords les forts dont nous venons . Il en établit les fondations pilotis de palmiers, qui n'as moins de cent pieds de lone pays en produit de plus acore, et ces arbres ont la de se relever sous la charge. loniens, qui du haut de leurs voyaient ces préparatifs de en moquaient, parce qu'ils les vivres pour plus de vingt us divisa alors son armée en rps, dont chacun devait être e et surveiller Babylone penmois de suite. Déjà tous les étaient achevés. Cyrus apprit ur approchait où l'on devait à Babylone une fête durant les habitants passaient toute ns les festins et la débauche. à même, aussitôt que le soleil é, il fit ouvrir la communicae le fleuve et les deux têtes chée. L'eau s'épanchant dans u lit, la partie du fleuve qui traversait la ville fut rendue guéable avant le jour. Après avoir détourné le fleuve, Cyrus y fit descendre plusieurs de ses gardes, fantassins et cavaliers, pour s'assurer si le fond était solide; et voyant qu'on pouvait le passer sans danger, les troupes qui avaient été placées, une partie à l'endroit où le fleuve entrait dans la ville et l'autre partie à l'endroit où il en sortait, s'y jetèrent, conduites par Gobryas et par Gadatas. Les portes d'airain qui fermaient les descentes des quais vers le fleuve étaient restées ouvertes dans cette nuit de dissolution; ainsi les deux corps de troupes de Cyrus pénétrèrent facilement jusque dans le cœur de la ville. Tous les habitants que les soldats peuvent atteindre sont passés au fil de l'épée; d'autres plus heureux se sauvent dans leurs maisons, ou jettent l'alarme dans Babylone. Les soldats de Gobryas répondent à leurs cris, comme s'ils étaient leurs compagnons de débauche, et, prenant le chemin le plus court, arrivent au palais, où ils se réunissent à la troupe de Gadatas. Alors ceux-ci chargent avec impétuosité les gardes du roi de Babylone. Aux cris qui s'élèvent, le roi ordonne qu'on sache d'où vient ce tumulte. Gadatas, profitant du moment où la porte du palais était ouverte, s'y précipite. Le roi était alors debout, et tenait un poignard à la main. Les soldats de Gadatas et de Gobryas se jetèrent à la fois sur ce prince et le tuèrent. Tous ceux qui étaient avec lui furent massacrés.

Pendant que ceci se passait au palais, Cyrus faisait parcourir les différents quartiers de la ville par sa cavalerie, qui avait ordre d'égorger tous les Babyloniens qui se trouveraient dans les rues, et de faire publier une défense expresse de sortir des maisons sous peine de la vie. Cet ordre fut exécuté. Lorsque Gadatas et Gobryas eurent rejoint le gros de l'armée, leur premier soin fut de remercier les dieux pour la vengeance qu'ils venaient de tirer d'un prince impie. Les détails dans lesquels Xénophon entre ici, se rapportent admirablement avec ce que l'Écriture

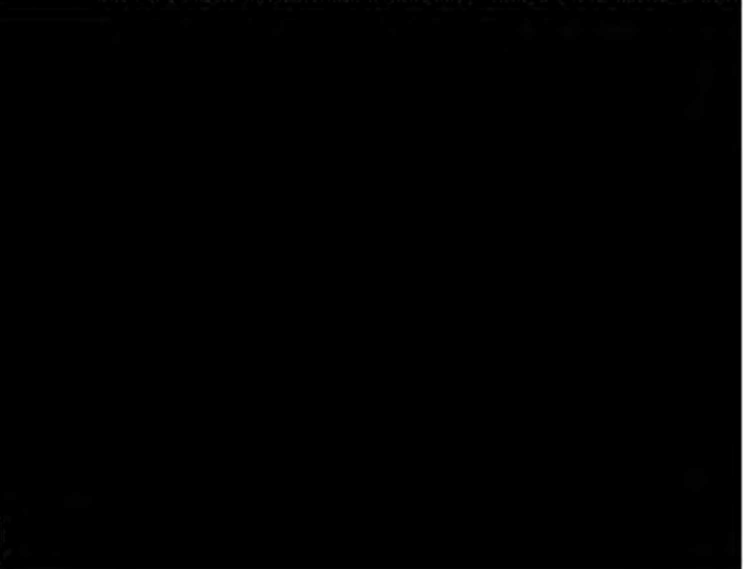
nous apprend sur la chute de Babylone et la personne de Balthasar (*).

Le lendemain, au lever du soleil, les garnisons des forts, ayant appris que la ville était prise et le roi tué, se rendirent à Cyrus. Ce prince permit aux parents de ceux qui avaient été tués d'enlever les corps et de les enterrer; puis il fit publier par des hérauts un ordre général aux Babyloniens d'apporter leurs armes, sous peine de mort. Les Babyloniens obéirent. Cyrus ordonna que leurs armes fussent déposées dans les forteresses, où elles se trouveraient prêtes au besoin. Ces mesures étant prises, il manda les mages : comme la ville avait été emportée l'épée à la main, il leur recommanda de mettre à part pour les dieux les prémices du butin, et de leur réserver les lieux consacrés. Il distribua les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qu'il savait avoir le plus contribué au succès de son entreprise, observant de proportionner les récompenses au mérite, ainsi qu'il l'avait réglé autrefois, et promettant d'écouter les plaintes de ceux qui se croiraient lésés dans le partage. Enfin il publia un édit par lequel il enjoignait d'une part aux Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs et de servir les maîtres qu'il leur donnait; de l'autre, il accordait, tant aux Perses qu'à ceux qui participaient à leurs prérogatives, et généralement à tous les alliés qui resteraient avec lui, un em-

la nécessité d'avoir une
veiller à sa sûreté; et c
vait qu'un traître n'est
sûr de son coup que l
prend à table, au bain ou
dont il veut se défaire,
à qui, dans ces différente
il pourrait confier la gar
sonne. Les eunuques lui
riter la préférence pour
importantes, parce qu'ét
mille, et généralement m
bassesse de leur naissanc
tous les motifs possibles
uniquement à leur maître
pendait leur fortune. Il
donc l'administration de
la garde de sa personne.
déjà connu avant Cyrus,
chez les rois de Perse ses

Après avoir donné ord
qui regardait le gouverne
nouvel empire, Cyrus vo
trer à ses nouveaux suje
d'une pompe imposante
donner une haute idée de
La veille de la cérémonie,
chefs tant des Perses que
leur donna des robes à
Mèdes : c'est alors que
médique commença d'êt
parmi les Perses. En fais
tribution, il leur dit qu'il
visiter avec eux les cham
aux immortels, et y offr
fices.

Tout fut prêt le lende


[redacted]

à portée d'être vu par le roi. es occupaient la droite du es alliés la gauche; les chars ıreillement rangés des deux nombre égal. Quand les ı palais s'ouvrirent, on vit bord quatre taureaux super- devaient être immolés aux désignées par les mages. Les it pour maxime que c'est sur- s ce qui concerne le culte des u'il est essentiel de consulter sont particulierement dévoués ervice. Après les taureaux, les chevaux destinés pour le suite un char consacré à Ju- e char etait blanc et orné de le timon était doré. Suivait char blanc comme le premier, orné de festons : celui-là était au soleil; enfin un troisième, chevaux avaient des housses e pourpre, et derrière lesquels nt des hommes portant du un grand bassin.

précédé de ce cortége, sortit du son char; sa tête était couverte re qui s'élevait en pointe; il tunique mi-partie de pourpre ic, habillement réservé au roi les brodequins couleur de feu. était ceinte du diadème, que pareillement ceux qu'il ho- titre de cousins, et que por- re ceux qui jouissent de la stinction. Ses mains étaient vait à ses côtés le conducteur ar, homme d'une taille avan- mais inférieure à la sienne, s en apparence. Dès qu'on Cyrus, tous l'adorèrent en se nt; peut-être y avait-il des stés pour en donner l'exem- -être aussi fut-ce l'effet ou de e générale que causa un spec- ouveau, ou de l'admiration l'air noble et majestueux du e qu'il y a de certain, c'est à ce jour aucun Perse ne lui du un semblable hommage.

ue Cyrus fut sorti du palais, mille doryphores se mirent e, deux mille de chaque côté ar. Environ trois cents eu- nuques richement vêtus et armés de dards le suivaient à cheval : après eux, on menait en main deux cents chevaux, de ses écuries, ornés de freins d'or et couverts de housses rayées. Ils étaient suivis de deux mille piquiers, après lesquels marchait, sous la conduite de Chrysante, le plus ancien corps de cavalerie perse, composé de dix mille hommes, rangés sur cent de front et cent de hauteur. Après ce premier corps, un second de dix mille autres cavaliers perses, dans le même ordre, commandés par Hystaspe; après celui-ci, un troisième de pareil nombre; enfin un quatrième commandé par Gadatas. Ensuite venaient les cavaliers mèdes, puis les Arméniens, les Cadusiens, les Saces. Derrière la cavalerie, étaient les chars, rangés sur quatre de front, et conduits par le perse Artabate.

Cyrus s'apercevant, au milieu de sa marche, qu'une grande multitude de gens le suivaient en dehors des barrières pour lui présenter des requêtes, leur envoya dire, par ses eunuques (il en avait toujours trois à chaque côté de son char pour porter ses ordres), de s'adresser à ses officiers, qui lui rendraient compte de leurs demandes. Aussitôt la foule retourna vers la cavalerie, chacun délibérant auquel des chefs il aurait recours. Alors Cyrus manda l'un après l'autre ceux de ses amis dont il voulait augmenter la considération, et leur dit : « Si les gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes déraisonnables, n'y ayez aucun égard; si elles sont justes, vous me les communiquerez, afin que nous avisions ensemble aux moyens d'y satisfaire. » Ceux que le prince faisait ainsi appeler accouraient à lui de toute la vitesse de leurs chevaux, et leur promptitude à obéir ajoutait encore à l'éclat de sa puissance.

Lorsqu'on fut arrivé dans les champs consacrés aux dieux, on sacrifia d'abord à Jupiter des taureaux qui furent brûlés en entier; puis au soleil des chevaux, qui furent consumés de même : on offrit ensuite des victimes à la terre, suivant les rits ordonnés par les

mages; on finit par les héros protecteurs de la Syrie. Les sacrifices étant achevés, comme le lieu était très-agréable, Cyrus marqua un espace d'environ cinq stades, et commanda aux corps de cavalerie, divisés par nations, de parcourir cette carrière au grand galop.

Après les sacrifices et les courses, Cyrus voulant célébrer sa victoire par un festin, invita ceux de ses amis qui montraient le plus de zèle pour l'accroissement de son autorité et le plus d'attachement à sa personne.

Le lendemain, il renvoya dans leur pays tous les alliés qui avaient embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préférèrent de s'établir auprès de lui. Ceux-ci, qui pour la plupart étaient Mèdes ou Hyrcaniens, obtinrent des terres et des maisons que leurs descendants possèdent encore. Les autres, qui aimèrent mieux s'en aller, furent comblés de présents; et tous, tant soldats qu'officiers, eurent sujet d'être contents de la générosité du prince. Il fit aussi distribuer à ses propres troupes les trésors qu'on avait enlevés de Sardes.

Quelque temps après, voyant que l'état de ses affaires lui permettait de s'en éloigner, il fit ses préparatifs pour aller en Perse, et commanda qu'on se disposât à le suivre. Quand il se fut muni de tout ce qu'il jugea lui devoir être nécessaire, il partit. C'est ici le lieu de parler de l'ordre avec lequel [redacted]

naissait sans peine le lieu et l'espace qui lui étaient destinés. Quand on décampait, chacun réunissait le bagage dont il devait prendre soin, et le tenait prêt pour être chargé sur les voitures. Les conducteurs avaient ordre de se rendre tous en même temps dans les différents quartiers qui leur étaient assignés, et venaient l'enlever; d'où il arrivait que toutes les tentes, soit qu'il fallût les dresser ou les lever, ne coûtaient pas plus de temps qu'une seule. Le service intérieur de l'armée était de même tellement distribué, que chaque valet attaché à un détail particulier savait ce qu'il devait faire, et que tout le monde était servi à la fois, aussi facilement qu'eût pu l'être un seul homme. Les boulangers et les cuisiniers n'étaient pas les seuls à qui il marquait des places pour leur travail : en distribuant les quartiers aux troupes, il avait égard à l'espèce de leurs armes; et chaque corps connaissait si bien le lieu qui lui était assigné, qu'il s'y établissait sans jamais se méprendre.

Chaque fois qu'il campait, on tendait d'abord son pavillon au milieu du camp, comme le lieu le moins exposé à l'insulte. Autour de sa tente étaient, suivant sa pratique ordinaire, ses amis les plus affidés : immédiatement après eux, les cavaliers formaient un cercle, avec les conducteurs des chars, qu'il croyait devoir placer dans l'endroit le plus sûr, parce que, ne pouvant avoir [redacted]

part, l'infanterie pesante se toujours en état de repousser emis, s'ils cherchaient à sur- le camp pendant la nuit, et l'autre, les gens de trait fus- its à lancer, par-dessus les pre- ings, leurs flèches et leurs dards ceux qui s'approcheraient. La chacun des chefs était distin- ar un signe particulier; et, ne que les valets intelligents sent dans une ville les mai- plusieurs citoyens, surtout s considérables, les aides de Cyrus connaissaient parfaite- tentes des principaux officiers; e que, si le roi avait besoin qu'un d'entre eux, ils ne per- point de temps à le chercher. chacune des différentes na- ait son quartier à part, il était remarquer où la discipline était ent observée, et où l'on n'exé- pas ce qui avait été ordonné. avait une telle confiance dans ositions, qu'il disait que si les tentaient d'insulter son camp, nuit, soit le jour, ils ne s'en aient pas mieux que s'ils don- imprudemment dans une em-.

les marches, il variait ses or- on les conjonctures; mais dans pements, il changeait rarement ance dont j'ai parlé.

que l'armée fut entrée dans la Cyrus s'empressa d'aller voir. Après les premiers embras- s, il dit à son oncle qu'il lui éservé un palais dans Baby- n même temps, il lui offrit des s d'un grand prix. Il reprit en- route de la Perse, où il ne sé- que peu de temps, et retourna à Babylone. Arrivé dans cette jugea convenable d'envoyer des s dans les provinces conquises, tte restriction, que les gouver- es places fortes et les officiers dé- lans différents postes, pour veil- sûreté du pays, ne recevraient s que de lui seul. Il prenait cette ion, afin que si quelques sa- avaient l'insolence de vouloir se rendre indépendants, ils fussent aussitôt contenus par les troupes mê- mes de leur gouvernement. Les Cili- ciens, les Cypriotes, les Paphlagoniens, qui avaient suivi le prince de leur bon gré au siége de Babylone, n'eurent point de gouverneurs perses, mais ils furent assujettis au tribut. Confor- mément au nouveau règlement, les garnisons des places fortes restèrent jusqu'à la chute de l'empire perse dans la dépendance immédiate du roi; c'était lui qui en nommait les comman- dants.

C'est à Cyrus que l'on doit un autre établissement. Tous les ans, un envoyé du prince parcourait avec une armée les différentes provinces de l'empire : si les gouverneurs avaient besoin de se- cours, il leur prêtait main-forte; s'ils étaient injustes, il les ramenait à la modération; s'ils négligeaient de faire payer les tributs, et de veiller soit à la sûreté des habitants de leur gou- vernement, soit à la culture des terres; en un mot, s'ils manquaient à quelques- uns de leurs devoirs, l'envoyé remédiait au mal. Lorsqu'il ne pouvait y réussir, il en rendait compte au roi, qui dé- cidait de la punition du coupable. On disait ordinairement, en parlant de ces inspecteurs : LE FILS DU ROI, OU LE FRÈRE DU ROI, OU L'ŒIL DU ROI est en marche; cependant quelquefois ils ne paraissaient point, parce que, s'il plaisait au prince de les contremander, ils retournaient sur leurs pas.

C'est encore à Cyrus qu'on attribue l'invention des postes, si utile dans un grand empire. Après avoir calculé ce qu'un cheval pouvait faire de chemin dans un jour, il ordonna que sur les routes on construisît des écuries qui fussent distantes l'une de l'autre de cet intervalle, qu'on les garnît de che- vaux et qu'on y entretînt des pale- freniers. Dans chacune, il devait y avoir un homme intelligent pour rece- voir les lettres qu'un courrier appor- tait, les remettre à un autre courrier, avoir soin des chevaux qui arrivaient fatigués, et en fournir de frais. La nuit ne retardait point la marche des courriers : celui qui avait couru le jour

était remplacé par un autre prêt à courir la nuit.

L'année étant révolue, Cyrus assembla son armée à Babylone : on prétend qu'elle était composée de cent vingt mille cavaliers, de deux mille chars armés de faux, et de six cent mille hommes de pied. Avec ces forces redoutables, il subjugua toutes les nations qui habitent depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Rouge. De là, portant ses armes vers l'Égypte, il la soumit pareillement à son obéissance; de sorte que son empire eut dès lors pour limites, à l'est, l'Inde; au nord, le Pont-Euxin et la mer Caspienne; à l'ouest la mer Égée; au sud, l'Éthiopie et la mer Érythrée. Cyrus fixa son séjour au centre de ces différents pays : il passait les sept mois de l'hiver à Babylone, les trois mois du printemps à Suse, et les deux mois de l'été à Ecbatane; ce qui a fait dire qu'il jouissait d'un printemps continuel. Quelque lieu qu'il allât habiter, l'amour de ses peuples l'y suivait toujours.

Ainsi vécut Cyrus. Devenu vieux, il partit pour la Perse; c'était le septième voyage qu'il y faisait depuis l'établissement de son empire. Il y avait longtemps que son père et sa mère étaient morts. A son arrivée, il offrit les sacrifices prescrits par la loi, commença la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage des Perses, et fit au peuple les largesses accoutumées; ensuite il se retira dans son palais, et s'y étant en-

[redacted]

recevez ce sacrifice, par lequel je termine une glorieuse carrière. Je vous rends grâce des utiles avis que j'ai reçus de vous, par les entrailles des animaux, par les signes célestes, par les augures, par les présages, sur ce que je devais faire ou éviter. Je vous rends grâce surtout de n'avoir jamais permis que je méconnusse votre assistance, ni que dans le cours de mes prospérités j'oubliasse que j'étais homme. Il ne me reste qu'à vous prier d'accorder à mes enfants, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, des jours heureux, et à moi une fin digne de ma vie. »

Après les sacrifices, il retourna au palais et se coucha pour prendre un peu de repos. Ses baigneurs vinrent, à l'heure accoutumée, lui proposer de se mettre dans le bain : il répondit qu'il voulait se reposer. L'heure du repas étant venue, on servit son souper; mais il n'était pas en disposition de manger; cependant, comme il avait soif, il but avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant, s'étant trouvé dans le même état, il fit appeler ses fils qui l'avaient accompagné dans son voyage, ses amis, ainsi que les principaux magistrats des Perses, et les voyant tous rassemblés, il leur adressa un discours par lequel il prit congé d'eux. Quand il eut cessé de parler, il présenta la main à ceux qui l'entouraient, puis, s'étant couvert le visage, il expira.

Telle est la relation de Xénophon; voici maintenant celle de Ctésias, que

[redacted]

la face de ce prince, il s'était à Ecbatane, où sa fille Amytis mas, son gendre, l'avaient ca- yrus étant survenu, avait fait à la torture Amytis, Spitamas enfants, Spitacès et Mégaberne, s obliger à dire ce qu'Astyigas venu : celui-ci, pour mettre un au supplice de ses enfants, se ta de lui-même à Cyrus, qui le ger de chaînes et jeter dans un ; mais peu après, touché de r, il l'en retira et l'honora son père; il rendit les mêmes rs à Amytis, et ensuite l'é- quant à Spitamas, il le con- à perdre la vie, parce qu'il lui nenti, en disant qu'il n'avait u Astyigas et qu'il ne savait où

ias passe ensuite à la guerre rus fit aux Bactriens. Ce prince rra bataille, et l'avantage fut part et d'autre; mais les Bac- yant appris que Cyrus regardait s comme son père, qu'il ché- Amytis, et qu'il en avait fait me, mirent bas les armes, et lirent à lui.

s cela, Cyrus entreprit contre es une expédition dans laquelle risonnier Amorgès, leur roi. ra, femme de ce prince, ayant ne armée de trois cent mille s et de deux cent mille femmes, contre Cyrus, remporta sur grande victoire, et obtint la d'Amorgès. Cyrus, ayant fait avec celui-ci, se trouva en état uer Crésus, et de l'assiéger dans de Sardes, sa capitale. Pour se maîtres de la place, les Perses èrent d'élever sur les remparts dats de bois, que les assiégés, obscurité de la nuit, prirent e vrais soldats, et, frappés de , ils se rendirent. Crésus, après de Sardes, se réfugia dans un d'Apollon, où, lié et garrotté ois par ordre de Cyrus, il fut libre, sans qu'on sût qui avait es chaînes, car on avait bien a porte du temple, et le sceau us était apposé sur la serrure. Après cela, on tira Crésus du temple, et on le ramena dans son palais, où on le lia encore plus étroitement qu'auparavant. Mais aussitôt le ciel se déclara en sa faveur par des éclairs et un tonnerre épouvantables, de sorte que Cyrus fut enfin obligé de lui ôter ses fers. Dans la suite, il le traita avec beaucoup d'humanité, jusqu'à lui donner pour séjour la ville de Barène, près d'Ecbatane, dans laquelle il y avait une garnison de cinq mille cavaliers et dix mille hommes de pied. L'eunuque Pétisacas, en grand crédit auprès de Cyrus, fut alors envoyé dans la Barcanie pour en ramener Astyigas, que la reine sa fille et Cyrus lui-même avaient grande envie de revoir; mais il laissa Astyigas dans des déserts, où la faim et la soif le firent périr. Son crime fut découvert ensuite, et Amytis lui fit arracher les yeux, puis il fut écorché vif, et mourut sur une croix. On fit de magnifiques funérailles à Astyigas, dont le corps fut trouvé entier et bien conservé dans les déserts où il était mort, car les lions l'avaient défendu contre les autres bêtes féroces.

La dernière expédition de Cyrus dont parle Ctésias fut contre les Derbices, qui avaient alors pour roi Amoræus. Ces peuples, par le moyen de leurs éléphants qu'ils firent sortir tout à coup d'une embuscade, mirent la cavalerie perse en déroute; Cyrus lui-même tomba de cheval; un Indien lui perça la cuisse d'un coup de javelot. Les Perses perdirent dix mille hommes dans cette affaire, et les Derbices n'en perdirent guère moins. Dès qu'Amorgès sut ce qui s'était passé, il accourut avec ses Saces, au nombre de vingt mille chevaux. Alors les Perses et les Saces livrèrent une seconde bataille aux Derbices, et combattirent avec tant de courage, qu'ils remportèrent la victoire la plus complète; trente mille Derbices demeurèrent sur la place; la perte du côté des Perses ne fut que de neuf mille hommes, et tout le pays se soumit à Cyrus. Mais ce prince approchait de sa fin : comme il ne l'ignorait pas, il déclara Cambyse, son fils aîné, roi des Perses; donna à

Tanyoxarcès, son second fils, la Bactriane et plusieurs autres provinces, sans l'assujettir à aucun tribut envers son frère : il pourvut aussi à l'établissement de Spitacès et de Mégaberne, et donna à chacun d'eux une satrapie. Il leur recommanda à tous d'obéir à la reine leur mère; demanda à Amorgès son amitié pour eux tous, et voulut qu'ils se donnassent la main, en signe de bonne intelligence, souhaitant toutes sortes de prospérités à ceux qui vivraient en paix, et donnant sa malédiction à quiconque d'entre eux ferait tort aux autres. Ainsi mourut Cyrus, trois jours après avoir été blessé. Ce prince avait régné trente ans.

COMPARAISON ENTRE LE RÉCIT D'HÉRODOTE ET CELUI DE XÉNOPHON.

Ctésias, comme on voit, ne dit pas un mot de l'expédition contre Babylone. Une aussi grave omission et le merveilleux répandu dans tout le récit peuvent faire concevoir une opinion très-défavorable de la partie de son ouvrage qui a rapport à Cyrus.

Laissant donc de côté cet auteur, nous allons comparer les deux relations d'Hérodote et de Xénophon.

Ce que le premier de ces historiens raconte de la naissance et de l'éducation de Cyrus, ainsi que de la manière dont Astyage découvrit son origine royale, semble assez peu croyable (*).

[redacted]

Cependant nous devons convenir que depuis la plus haute antiquité cette légende merveilleuse a cours en Perse, où on l'applique à différents princes, et nous la verrons reparaître avec quelques modifications dans l'histoire de Sapor, fils d'Ardschir-Babgan.

La guerre contre Astyage nous paraît également un fait très-douteux. En effet, que de difficultés Cyrus n'aurait-il pas éprouvées pour triompher des Mèdes, alors si puissants! D'ailleurs, cette lutte entre les Mèdes et les Perses n'aurait pu avoir lieu sans animer les deux partis l'un contre l'autre. Dès lors, comment Cyrus, obligé de contenir de nouveaux sujets disposés à la révolte, aurait-il trouvé les moyens de rien entreprendre de décisif contre des ennemis aussi redoutables que les rois de Lydie et de Babylone? En adoptant le récit de Xénophon, on voit le point de départ de Cyrus, et l'on s'explique très-bien ses victoires. Proche parent et allié de Cyaxare, Cyrus se trouve placé par sa naissance et son génie à la tête des armées médo-perses. Soit politique, soit modération, il conserve toujours pour son allié la plus entière déférence, partage avec lui l'autorité souveraine, et lui accorde même toujours le premier rang. Cette conduite engage Cyaxare, prince voluptueux et indolent, à laisser à Cyrus le soin de conduire les armées. S'il avait eu d'abord à combattre les Mèdes, puis à les maintenir dans l'obéissance, [redacted]

rses enlevèrent l'empire aux ; mais une lecture attentive de sage convaincra facilement que hon ne fait que rapporter, sans ntir, une tradition locale qu'il pprise dans le pays, ou qu'il te- quelque Perse attaché à l'armée e. C'est ce que confirme le vague e tradition, où Cyrus n'est pas nommé, où il est question d'une ont ne parlent ni Hérodote ni , et où l'intervention des dieux a assez grand rôle(*). Le récit dote suffirait peut-être à lui seul ombattre ces traditions. Il n'y nous en croyons cet auteur, que deux affaires entre Astyage et Cyrus. Dans la seconde, le roi des Mèdes fut fait prisonnier, et cet événement mit bientôt fin à la guerre. Il n'est nullement question de siéges de villes dont on ne peut se rendre maître, comme dit Xénophon, *avec la longueur du temps*, ni de la fuite d'une reine, ni enfin d'opérations militaires du côté du Tigre. Cependant, si les traditions dont il s'agit avaient été généralement admises, Hérodote en aurait eu connaissance, et, comme ennemi de Cyrus, il n'aurait pas manqué de les enregistrer. Enfin nous en appellerons de Xénophon, recevant sans examen, au milieu des dangers et des inquiétudes de sa retraite, ces traditions fabuleuses dont l'Asie est si féconde, à Xénophon rédigeant à loisir, après son retour de Perse, l'histoire d'un prince pour lequel il avait la plus haute comme la plus juste admiration.

L'Écriture peut encore servir à prouver que Cyrus ne fonda pas l'empire des Perses sur les ruines de l'empire des Mèdes. En effet, nous voyons dans les prophéties d'Isaïe et dans le livre de Daniel que Babylone devait être livrée aux Mèdes et aux Perses(*). Quel sens aurait une pareille expression, si les Mèdes avaient été soumis par Cyrus et placés au rang des peuples vaincus, comme les Lydiens et tant d'autres dont le nom ne figure jamais à côté de celui des Perses? Or l'exactitude des livres saints est telle, qu'après la mort de Cyaxare, Esdras ne parle plus des Mèdes et des Perses (**), mais uniquement des derniers, parce qu'alors Cyrus, n'ayant pas à ménager les princes mèdes, voulait donner à son nouvel empire le nom seul de la Perse, sa patrie.

Xénophon ne dit rien de l'anecdote relative au fleuve du Gyndes; nous ne voyons cependant aucune raison qui empêche d'admettre le fait, pourvu qu'on rejette la cause que lui assigne

(*) ous croyons devoir mettre le passage phon sous les yeux du lecteur : Grecs ayant marché le reste du s être inquiétés, arrivèrent sur les Tigre à Larisse, ville grande, mais Les Mèdes en étaient ancienne- maîtres. Le mur avait deux para- e tour, et vingt-cinq pieds de lar- cent de hauteur. Il était de briques, as était de pierre jusqu'à vingt pieds ur. Le roi de Perse l'ayant assiégée temps que les Perses enlevèrent aux Mèdes, il ne put en aucune la prendre. Mais le soleil ayant dis- mme s'il se fût enveloppé d'un nuage, ants perdirent courage, et elle fut la sorte. Près de cette ville était amide de pierre, haute de deux ds. Chaque côté de sa base avait ds de longueur. Grand nombre de s'y étaient réfugiés des villages

x parasanges de cette ville était un âteau abandonné, où l'on arriva ur. Il était proche de la ville de anciennement occupée par les Mè- se du mur était d'une pierre polie de coquillages, et avait cinquante paisseur et autant de hauteur. Sur se s'élevait un mur de briques de e pieds de large sur cent de haut, our était de six parasanges. On dit dia, femme du roi, se réfugia en le, quand les Perses conquirent des Mèdes. Le roi de Perse ne put dre maître, ni par force, ni avec la du temps; mais Jupiter ayant s habitants de terreur, elle fut prise.» Larcher, *Expédition de Cyrus dans ycrieure*, t. I, p. 218.

(*) Isaïe, ch. XXI, v. 2. — Daniel, ch. V, v. 28.

(**) Esdras, liv. I, chap. I, v. 1.

Hérodote. Il se peut, en effet, que Cyrus ait passé un temps considérable à partager le Gyndes en un grand nombre de canaux pour fertiliser des terres qui n'étaient pas suffisamment arrosées. Ce moyen, de tout temps en usage dans l'Orient, et spécialement dans la Perse, y est encore pratiqué aujourd'hui. Il est peut-être encore possible de supposer que Cyrus avait en agissant de la sorte un motif politique qui nous est inconnu. Mais vouloir que le prince qui, par sa prudence et sa modération, non moins que par ses étonnantes qualités militaires, sut absorber la puissance des Mèdes, détruire la monarchie de Crésus et celle des Babyloniens, et fonder un empire qui comprenait la plus belle partie de l'Asie; vouloir, dis-je, que ce prince ait interrompu une expédition importante pour satisfaire sa rage insensée contre un fleuve, c'est là une explication que le plus simple bon sens doit nous faire rejeter comme impossible.

L'histoire de la guerre des Massagètes est omise dans la Cyropédie. Il ne faudrait cependant pas inférer de là que cette guerre n'a pas eu lieu; car Xénophon ne nous apprend que peu de chose des événements qui suivirent la prise de Babylone. Mais ici encore il serait nécessaire de modifier le récit d'Hérodote, si plein de circonstances extraordinaires. Sans nous arrêter à ce qu'il y a de romanesque dans cette am-

[redacted]

nouvellement conquis, seraient-ils demeurés dans l'obéissance, sans essayer seulement de secouer le joug? comment enfin la couronne de Perse aurait-elle passé sans révolution sur la tête de Cambyse, prince si éloigné des vertus et des grandes qualités de son père, et si peu capable de réparer par lui-même les torts de la fortune? Strabon, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce témoignent que, lors de l'expédition d'Alexandre le Grand, on voyait encore à Pasargade le tombeau qui renfermait le corps de Cyrus. Ce fait, très-bien établi, doit ôter toute créance au récit d'Hérodote, à moins que l'on ne suppose, avec le savant Larcher (*), que les Massagètes rendirent le corps de Cyrus, ou que les Perses trouvèrent moyen de l'enlever. Mais c'est là une hypothèse gratuite; et si le corps de Cyrus fût tombé entre les mains des barbares, comment aurait-on pu leur arracher un pareil trophée? Enfin, et cet aveu est important, Hérodote convient lui-même qu'on rapporte diversement la mort de Cyrus. « Pour moi, dit-il, je me suis borné à ce qui m'a paru le plus vraisemblable (**). » Il y a lieu de croire qu'il existait sur la mort de Cyrus, comme sur le reste de la vie de ce prince, quatre traditions différentes (***).

Hérodote rapporte presque de la même manière que Xénophon la prise de Sardes et la chute de Babylone, mais

[redacted]

plusieurs circonstances inté-
;et glorieuses pour Cyrus. Le
itique reparaît toujours; Cyrus
ır lui, avant tout, la cause
de l'état de dépendance où
ut, à l'égard de la Perse, la
alicarnasse, sa patrie.
cherches au moyen desquelles
prouvé l'existence et déter-
osition de l'Hyrcanie et de la
de Xénophon, doivent peut-
s empêcher de rejeter sans
ausible l'ambassade envoyée
Iyrcaniens à Cyrus et la sou-
le ce peuple, ainsi que l'épi-
oradate. Il est sans doute dif-
mettre la partie de cet épisode
de Panthée; mais l'alliance
te avec Cyrus, et la mort de
la Susiane tué à la bataille de
e, demeurent toujours des
moins très-probables. On ne
re supposer, en effet, que si
n avait voulu seulement dé-
aventures imaginaires, il eût
ses descriptions des diffi-
ographiques qui ont défié la
le tant de savants; il lui au-
cile de placer ses héros dans
pien connus. Mais Xénophon,
épétons, voulait écrire l'his-
Cyrus; les harangues qu'il met
ouche de ses personnages, sui-
age des anciens, sont proba-
a seule partie de la Cyropédie
rée en entier de son imagina-

ite ne parlant point de Cyaxa-
Astyage, Fréret en a conclu
ersonnage était une création
hon (*). Sans entrer dans une
n qui serait tout à fait dé-
, nous dirons que l'existence
e a été admise par un grand
le graves auteurs, et notam-
M. Gesenius (**).
on peut reprocher avec toute
'auteur de la Cyropédie, c'est d'avoir négligé la chronologie dans son ouvrage.

Nous ne ferons plus qu'une remarque. En admettant comme fondé le reproche qu'on adresse à la Cyropédie, de n'être qu'un canevas sur lequel on a dessiné des épisodes et des détails fabuleux, il faut convenir que tous ces hors-d'œuvre reposent sur des données historiques d'une vérité reconnue. Les conquêtes de Cyrus sont prouvées par le témoignage de toute l'antiquité, et jamais on n'a songé à les révoquer en doute. Quant à la piété, à la bonté et à la justice de ce prince, ce n'est pas Xénophon seulement, mais Isaïe (*) et Diodore (**) qui l'attestent. Hérodote lui-même nous apprend que les Perses donnaient à Cyrus le nom de père, et que jamais ils n'auraient osé comparer personne à ce grand prince (***).

CYRUS RENVOIE EN JUDÉE LES ISRAÉLITES CAPTIFS A BABYLONE. DERNIÈRES ANNÉES DE CE PRINCE.

La marche que nous avons suivie nous a empêché de rapporter un événement considérable dont les auteurs grecs ne font pas mention, mais qui nous est attesté par l'Écriture. Nous voulons parler de l'édit de Cyrus, qui permettait aux Israélites captifs à Babylone de retourner dans leur patrie, dont ils avaient été arrachés par Nabuchodonosor le Grand. Cet édit, qui est de l'an 536 avant Jésus-Christ, fut rendu deux ans après la prise de Babylone, et lorsque Cyrus était devenu seul maître de l'empire perse par la mort de Cyaxare et de Cambyse. Voici cet édit mémorable :

« La première année de Cyrus, roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance, même par écrit :

oires de l'Académie des inscrip-
II, pag. 458 et suivantes.
yez *Lexicon Hebraicum et Chal-*
ux noms *Akhaschverosch* et *Da-*

(*) Isaïe, XLIV, 28.
(**) Tom. I, pag. 558, et tom. II, p. 553 de l'édition de Wesseling.
(***) Hérodote, III, 89 et 160.

« Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre ; et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée.

« Qui d'entre vous est de son peuple ? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée ; et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur, Dieu d'Israël ; du Dieu qui est à Jérusalem.

« Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous leurs autres biens, et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, qui est à Jérusalem (*). »

Après la publication de cet édit, les Israélites qui se trouvaient dans les différentes parties du royaume de Babylone, se réunirent au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante, sans compter leurs serviteurs, qui montaient à sept mille trois cent trente-sept, et prirent ensemble le chemin de la Judée, emportant, avec la permission de Cyrus, tous les vases sacrés que Nabuchodonosor avait enlevés de Jérusalem pour les placer dans le temple de Bel, à Babylone.

Également aimé de ses sujets naturels et des peuples qu'il avait conquis, Cyrus, sur la fin de sa vie, s'occupa de régler les affaires de son empire. Il y établit cet ordre admirable qui conserva aux Perses la souveraineté [redacted]

empêcha les Juifs de continuer la reconstruction du temple. Sans révoquer ouvertement l'édit de Cyrus, il sut en entraver l'exécution. Il se disposa ensuite à porter la guerre en Égypte. On ignore la cause de l'animosité de ce prince contre les Égyptiens ; il paraît cependant qu'Amasis, roi d'Égypte, qui s'était soumis à payer un tribut à Cyrus, avait, à la mort de ce roi, secoué le joug de l'obéissance. Cambyse, voulant le remettre sous sa dépendance, se disposait à l'attaquer. Les Phéniciens et les Cypriotes lui fournirent des vaisseaux, et il augmenta son armée de plusieurs corps auxiliaires, composés de Grecs, d'Ioniens et d'Éoliens. Phanès d'Halicarnasse, qui commandait des troupes grecques à la solde d'Amasis, ayant quitté ce prince pour quelque mécontentement, se retira auprès de Cambyse, auquel il donna, sur la nature du pays et les forces de l'armée ennemie, toutes les indications nécessaires pour le faire réussir dans cette expédition. Phanès décida en outre un roi arabe, dont les États confinaient à la Palestine et à l'Égypte, à s'engager à fournir d'eau l'armée perse pendant son passage à travers le désert. Sans cette ressource, Cambyse eût été obligé de suivre une autre route moins directe.

La quatrième année de son règne, Cambyse attaqua l'Égypte. Arrivé à la frontière de ce pays, il apprit qu'Ama- [redacted]

à une affaire générale, dans les Égyptiens laissèrent un ombre des leurs sur le champ ille. Ceux qui échappèrent à ce s'enfuirent en désordre à Mem- tant enfermés dans cette place, e, pour les engager à traiter, leur envoya un héraut qui le Nil jusqu'à Memphis sur seau mytilénien. Dès que les ns virent ce vaisseau, ils le t, tuèrent ceux qui le mon- et portèrent leurs membres citadelle. Les Perses ayant fait de la place, obligèrent les ns à se rendre.

Libyens, craignant d'éprouver e sort que les Égyptiens, se nt sans combat. Ils s'impo- m tribut, et envoyèrent des . Les Cyrénéens et les Bar- mitèrent les Libyens par le motif de crainte. Cambyse se de ce que les présents des ns n'étaient point assez con- s, et il les distribua lui-même upes.

la prise de Memphis, Psam- ut traité, par ordre de Cam- ec la dernière ignominie. On a fille de ce prince en escla- Cambyse l'envoya, une cruche n, chercher de l'eau; elle était gnée de plusieurs autres jeunes on avait choisies dans les pre- familles du royaume, et qui habillées en esclaves comme la e. Les pères, voyant leurs s un état si humiliant, fon- larmes; mais Psamménite nta de baisser les yeux.

yse fit ensuite passer devant nite son fils, accompagné de ille Égyptiens de même âge la corde au cou, et un frein che. On les menait à la mort pour venger les Mytiléniens qui avaient été inhumainement massacrés à Memphis, et dont on avait brisé le vaisseau. Car les juges royaux avaient ordonné que, pour chaque homme tué en cette occasion, on ferait mourir dix Égyptiens des premières familles. Psamménite les vit défiler, et reconnut son fils; mais, tandis que les autres Égyptiens pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion de chacun. A cette vue, Psamménite ne put retenir ses larmes; et se frappa la tête en appelant le vieillard par son nom. Cambyse, dit Hérodote, étonné de sa conduite, lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, répondit Psamménite, les malheurs de ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais le triste sort d'un ami, qui, au commencement de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence, après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

Cambyse traita d'abord Psamménite avec bonté; mais ce prince ayant ensuite engagé les Égyptiens à se révolter contre les Perses, fut découvert et convaincu par Cambyse, qui le condamna à boire du sang de taureau, dont, suivant Hérodote, il mourut sur-le-champ.

Cambyse partit de Memphis pour se rendre à Saïs, dans le but d'exercer sur le corps d'Amasis la vengeance qu'il méditait. Aussitôt qu'il fut dans le palais de ce prince, il commanda de tirer son corps du tombeau; cela fait, il ordonna qu'on le battît de verges, qu'on lui arrachât le poil et les cheveux, qu'on le piquât à coups d'aiguilles, et qu'on lui fît mille outrages. Mais comme les exécuteurs de ces ordres barbares étaient las de maltraiter un corps qui résistait à tous leurs efforts, et dont ils ne pouvaient rien détacher,

irer leurs flèches dans la crainte de elques-uns de ces animaux, Cam- para de la ville sans coup férir. *lyæni strat.* lib. VII, cap. 9.

adition fabuleuse est, suivant toute , postérieure à Hérodote qui n'en ention.

parce qu'il avait été embaumé, Cambyse le fit brûler, sans aucun respect pour la religion. En effet, les Perses croyaient que le feu est un dieu; et il n'était permis, ni par leurs lois, ni par celles des Égyptiens, de brûler les morts. Cela était défendu chez les Perses, parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme: cette défense subsistait aussi chez les Égyptiens. Ainsi Cambyse commit, en cette occasion, un double sacrilége (*).

L'année suivante, qui était la sixième de son règne, Cambyse voulut faire la guerre à trois nations différentes; aux Carthaginois, aux Ammoniens, et aux Éthiopiens macrobiens (**), qui habitent en Libye. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il résolut d'envoyer sa flotte contre les Carthaginois, un détachement de ses troupes de terre contre les Ammoniens, et de faire reconnaître d'abord le pays des Éthiopiens par des espions qui, sous prétexte de porter des présents au roi, examineraient l'état des choses, et lui en rendraient compte ensuite.

Dès qu'il eut pris le parti d'envoyer des espions dans ce pays, il fit venir de la ville d'Éléphantine des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne. Pendant qu'on était allé les chercher, il ordonna que la flotte partît pour attaquer Carthage; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'en combattant contre une de leurs colo-

[redacted]

celets, un vase d'albâtre plein d
fums, et une barrique de vin c
mier.

Les Ichthyophages étant arrive
ces peuples, offrirent leurs pi
au roi, et lui parlèrent ainsi : «
byse, roi des Perses, qui désire
amitié et votre alliance, nous a e
pour en conférer avec vous; i
offre en présent les choses qui l
raissent le plus agréables. »

Le roi, qui n'ignorait pas q
Ichthyophages étaient des es
leur répondit en ces termes : « C
pas le vif désir de faire amiti
moi qui a porté le roi des Perses
envoyer ici avec ces présents; e
ne me dites pas la vérité. Vous
examiner les forces de mes Ét
votre maître n'est pas un h
juste. S'il l'était, il n'envierait p
pays qui ne lui appartient pas
ne chercherait point à réduire e
clavage un peuple dont il n'a re
cune injure. Portez-lui donc cet
ma part, et dites-lui : Le roi d'É
pie conseille à celui de Perse de
lui faire la guerre avec des force
nombreuses, lorsque les Perses
ront bander avec facilité un a
cette grandeur : mais, en atten
qu'il rende grâces aux dieux qui
pas inspiré aux Éthiopiens le dé
faire des conquêtes. »

Les espions s'en retournèrent
avoir tout examiné. Sur leur rap

[redacted]

es bètes de somme; faible res-
ii fut bientôt épuisée. Si Cam-
angeant alors de résolution,
u sur ses pas avec son armée,
agi en homme sage. Mais,
quiéter de la moindre chose,
ua à marcher en avant. Les
s nourrirent d'herbes tant que
gne put leur en fournir; mais,
; furent arrivés dans des dé-
sable, la faim en porta quel-
à manger ceux d'entre eux
nt désignés par le sort. Cam-
yant l'impossibilité de conti-
i expédition, rebroussa che-
arriva à Thèbes, après avoir
se partie de son armée. Tel
ccès de sa folle entreprise
s Éthiopiens.
roupes qu'on avait envoyées
es Ammoniens partirent de
vec des guides, et arrivèrent
Cette ville est à sept jour-
Thèbes, et l'on ne peut y
par un chemin sablonneux.
rtain que l'armée des Perses
isque-là; mais on ignore ce
evint ensuite. On sait seule-
'elle n'alla pas jusqu'au pays
noniens, et ne retourna ja-
Égypte.
ièbes, Cambyse alla à Mem-
il congédia les Grecs, et leur
e se mettre en mer pour re-
dans leur patrie. A son arri-
ouva les habitants de Memphis
raient une fête; s'imaginant
Égyptiens se réjouissaient du
succès de ses armes, il fit ve-
nt lui les magistrats de la
and ils furent en sa présence,
manda pourquoi, n'ayant pas
§ de joie la première fois qu'ils
vu, ils en faisaient tant pa-
puis son retour, et après qu'il
rdu une partie de son armée.
irent que leur dieu Apis, qui
dinairement très-longtemps
manifester, s'était montré de-
, et que lorsque cela arrivait,
Égyptiens en témoignaient
par des fêtes publiques (*).

Cambyse les ayant entendus parler de la sorte, les condamna à mort, comme s'ils eussent cherché à lui en imposer. Il manda ensuite les prêtres; et ayant aussi reçu d'eux la même réponse, il leur ordonna de lui amener Apis. Dès que Cambyse vit ce taureau, il tira son poignard, et le frappa à la cuisse; s'adressant ensuite aux prêtres d'un ton railleur: « Scélérats, leur dit-il, les dieux sont-ils donc de chair et de sang? Sentent-ils les atteintes du fer? Ce dieu, sans doute, est bien digne des Égyptiens; mais vous ne vous serez pas impunément joués de moi. » Là-dessus, il les fit battre de verges, et ordonna qu'on tuât tous les Égyptiens que l'on trouverait célébrant la fête d'Apis. Les réjouissances cessèrent aussitôt, et les prêtres furent punis. Le taureau languit quelque temps dans le temple, de la blessure qu'il avait reçue à la cuisse, et mourut ensuite. Les prêtres lui donnèrent la sépulture à l'insu de Cambyse.

Ce prince, à ce que disent les Égyptiens, ne tarda pas, en punition de son impiété, à ressentir les atteintes d'une démence furieuse. Le premier crime qu'il commit fut le meurtre de Smerdis (*), son frère de père et de mère. Cambyse avait renvoyé en Perse Smerdis, jaloux de ce que celui-ci s'était trouvé assez fort pour bander à deux doigts près l'arc envoyé par le roi des Éthiopiens; ce qu'aucun Perse n'avait pu faire. Quelque temps après, Cambyse vit en songe un courrier qui lui annonçait que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel de sa tête. Cette vision lui ayant fait craindre que son frère ne le tuât pour s'emparer de la couronne, il envoya à Suse un de ses confidents, appelé *Prexaspe*,

aureau Apis se reconnaissait à certaines marques particulières. Il devait entre autres avoir une tache sur le côté droit du corps, et une sous la langue. On cherchait quelquefois longtemps avant de trouver un taureau qui réunit tous les différents signes voulus.

(*) C'est le nom que lui donne Hérodote; Xénophon l'appelle *Tanaoxare* et Justin *Mergis*.

avec ordre de mettre à mort Smerdis. Ce premier crime en amena un autre plus horrible encore.

Cambyse conçut une passion violente pour une de ses sœurs ; voulant ensuite l'épouser, comme ces sortes d'unions avaient été jusqu'alors sans exemple chez les Perses, il convoqua les juges royaux, et leur demanda s'il n'y avait pas quelque loi qui permît au frère de se marier avec sa sœur. Ces juges lui firent une réponse qui, sans blesser la vérité, ne les exposait à aucun danger. Ils lui dirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui autorisât un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait. Sur cette réponse, Cambyse épousa sa sœur ; et, peu de temps après, il prit encore une autre de ses sœurs pour femme. Ce fut celle qui le suivit en Égypte, et qu'il tua, voici dans quelle circonstance : cette princesse assistait à un combat entre un lionceau et un jeune chien. Celui-ci ayant eu du dessous, un autre chien son frère rompit la laisse qui le tenait attaché pour venir à son secours. Les deux chiens réunis eurent l'avantage sur le lionceau. Ce combat, qui plaisait beaucoup à Cambyse, arrachait des larmes à sa sœur assise à côté de lui. S'en étant aperçu, Cambyse lui demanda quelle était la cause de sa douleur. « Je n'ai pu, lui dit-elle, m'empêcher de pleu-

[redacted]

jets, lui répondit Prexaspe, vous blent de louanges, mais ils p que vous avez trop de penchan le vin. » A quelque temps de là, rappelé le discours de Prexaspe, à ce seigneur : « Si je frappe au du cœur ton fils que tu vois dans ce vestibule, il sera consta les Perses se trompent. Mais manque mon coup, il sera évident disent vrai, et que j'ai perdu le Ayant dit ces paroles, il tire une contre le fils de Prexaspe, qui au même instant. Cambyse le fa vrir, et voyant que le trait ét milieu du cœur, « Tu vois bien, à Prexaspe en riant, que je n point un insensé ; mais que ce Perses qui ont perdu l'esprit. Di maintenant si tu as vu quelqu'un atteindre le but ? — Seigneur, rép Prexaspe, je ne crois pas qu'A lui-même eût tiré plus juste. »

Crésus était toujours resté cour de Perse depuis que Cyru vait dépouillé de son royaum prince, témoin des actes de c té qui rendaient Cambyse l de l'exécration de tous les hom crut devoir lui faire quelques r sentations à ce sujet. Cambyse commanda aussitôt à ses gens mettre à mort. Ceux qui furent gés de cet ordre en suspendirent cution, pensant que Cambyse s pentirait bientôt d'avoir agi avec

[redacted]

petit nombre de Perses, et
part croyaient ce prince vi-
e mort, jointe aux circons-
it je vais parler, lui fit pren-
lution de s'emparer du trône.
ı frère qui ressemblait par-
à Smerdis, et portait le
n que ce prince. Patizithès
frère sur le trône, après lui
uadé qu'il aplanirait toutes
tés. Cela fait, il envoya des
ns les provinces de l'empire,
lièrement en Égypte, pour
ı l'armée d'obéir à Cambyse,
er qu'on ne reconnût pour roi
que Smerdis, fils de Cyrus.
s hérauts firent cette procla-
elui qui avait été envoyé en
uva Cambyse avec son armée
e en Syrie. Il publia au mi-
mp les ordres dont le mage
rgé. Cambyse ayant entendu
ation du héraut, pensa que
n'avait point exécuté l'ordre
vait donné de tuer Smerdis.
r, lui dit alors Prexaspe, j'ai
oi-même vos ordres, et j'ai
otre frère Smerdis de mes
ains : faites venir le héraut,
lez-lui comment il vient ici
indre d'obéir aux ordres du
is. » On envoya sur-le-champ
le héraut, et Prexaspe lui
parole en ces termes : « Vous
es-vous, de la part de Smer-
le Cyrus; avez-vous vu ce
ous a-t-il lui-même donné ces
u les tenez-vous de quelqu'un
nistres? — Je n'ai point vu
répondit le héraut, depuis le
roi Cambyse pour son expé-
gypte; mais le mage qui gère
de Cambyse m'a donné les
e j'ai apportés; c'est lui qui
ue Smerdis, fils de Cyrus,
andait de vous les annon-

Cambyse dit à Prexaspe :
vez exécuté mes ordres en
e bien; je n'ai rien à vous re-
mais quel peut être celui
s Perses qui, s'emparant du
merdis, s'est révolté contre
Seigneur, lui répondit-il, je crois comprendre ce qui s'est passé; Patizithès, que vous avez laissé en Perse pour prendre soin des affaires de votre maison, et son frère Smerdis, se sont soulevés contre vous. »

Au nom de Smerdis, Cambyse fut frappé de la vérité du discours de Prexaspe, et se rappela le songe dans lequel il croyait voir un héraut lui annoncer que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel avec sa tête. Reconnaissant alors qu'il avait fait tuer son frère sans sujet, il le pleura. Après lui avoir donné des larmes et s'être plaint de l'excès de ses malheurs, il s'élança sur son cheval, dans le dessein de marcher en diligence à Suse contre le mage; mais, dans sa précipitation, il se blessa à la cuisse avec le bout de son cimeterre. Cette blessure lui paraissant mortelle, il demanda le nom de la ville où il était; on lui dit qu'elle s'appelait Ecbatane. Or l'oracle de la ville de Buto (*) lui avait prédit qu'il finirait ses jours à Ecbatane. Il s'était imaginé, d'après cela, qu'il devait mourir de vieillesse à Ecbatane en Médie, où étaient toutes ses richesses. Lorsqu'il eut appris le nom de la ville dans laquelle il se trouvait, accablé par le chagrin : « C'est ici, dit-il, que Cambyse, fils de Cyrus, doit terminer ses jours, suivant l'ordre des destins. » Il convoqua ensuite les principaux d'entre les Perses pour leur apprendre la mort de Smerdis et l'usurpation du mage, les engageant à ne point souffrir que la souveraineté passât des Perses aux Mèdes.

Ces Perses ne pouvaient croire que les mages se fussent emparés de la couronne; ils pensaient plutôt que la déclaration de Cambyse touchant la mort de Smerdis était un effet de sa haine contre ce prince. Ils regardaient comme une chose certaine que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui s'était soulevé, et ils en étaient d'autant plus persuadés, que Prexaspe niait fortement de l'avoir tué; car, après la mort de Cambyse, il n'au-

(*) Cette ville, située suivant Hérodote (II, 155) à l'embouchure sebennytique du Nil, était fameuse par un oracle de Latone.

rait pas été sûr pour lui d'avouer que le fils de Cyrus avait péri de sa main.

Peu de temps après, la gangrène ayant gagné toute la cuisse, Cambyse mourut, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois. Ce prince ne laissa pas de postérité.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

Smerdis le mage est appelé dans l'Écriture Artaxerxès; Hérodote le nomme Smerdis; Ctésias Sphendadate; Eschyle Mardus, et Justin Oropaste. Les Perses se soumirent à lui, supposant qu'il était le véritable Smerdis, fils de Cyrus. Dès qu'il fut monté sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre par laquelle ils l'engageaient à empêcher les juifs de rebâtir la ville et les murailles de Jérusalem. Smerdis leur envoya aussitôt un ordre portant défense aux juifs de pousser plus loin la reconstruction de leur ville.

Voulant s'assurer l'affection de ses sujets, Smerdis les exempta de tout tribut et du service militaire pendant trois ans. Cette mesure eut le résultat qu'il en attendait, et tous les peuples de l'Asie, excepté les Perses, témoignèrent leurs regrets lorsque, peu de temps après, arriva la révolution qui fit perdre au mage le trône et la vie.

Les précautions que Smerdis prenait pour dérober la connaissance de son usurpation jetèrent des doutes dans l'esprit de plusieurs d'entre les Perses.

Phédyme répondit qu'ell pas, n'ayant jamais vu Sn Cyrus, et ne connaissant qui l'avait admise au no femmes. « Si vous ne co Smerdis, fils de Cyrus, l seconde fois Otane, di mandez à Atosse quel est avec qui vous habitez l'u elle doit connaître parf frère Smerdis. » Phédy qu'elle ne pouvait pas par ni voir aucune des aut parce que Smerdis les av dans des appartements s

Sur cette réponse, Ota troisième message à Ph fille, lui fit-il dire, si le r Smerdis, fils de Cyrus, n je soupçonne, il ne conv vous soyez sa femme, ni le trône de Perse; il puni. Suivez donc mes faites ce que je vous pre il reposera auprès de vous le verrez profondément e minez s'il a des oreilles. S le fils de Cyrus; s'il n'en Smerdis le mage. » Or, i quer que Cyrus avait fai oreilles à Smerdis, pour u celui-ci s'était rendu cou

Phédyme prit l'engage à son père, et peu de tem exécuta sa promesse. Qua mage profondément endo sura qu'il n'avait point d'



d'Hystaspe, revenant de la ont son père était gouverneur, Suse. A peine fut-il de retour, solurent de se l'associer aussi. pt seigneurs s'étant assemblés, nt une fidélité réciproque, et rent entre eux. Quand ce fut le Darius de dire son avis : « Je leur dit-il, être le seul qui eût ance de la mort de Smerdis, yrus, et qui sût que le mage n sa place, et c'est pour cela ue je me suis rendu ici afin de rir cet indigne usurpateur. sque vous avez aussi découvert ère, il faut sur-le-champ, et ai, exécuter l'entreprise; au-, il y aurait du danger. — Fils spe, lui répondit Otane, gar-s d'agir inconsidérément, et de cipiter. Pour moi, je suis d'avis oint commencer que nous ne n plus grand nombre. — Per-rit Darius, si vous suivez le l'Otane, votre perte est assu-s périrez misérablement. L'ap-le récompense engagera quel-vous dénoncer au mage. Vous lû exécuter l'entreprise vous t sans la communiquer à d'au-ais puisque vous avez jugé à d'en faire part à plusieurs, et ettre moi-même de ce nombre, us-la aujourd'hui, ou, si nous passer la journée, je vous dé-e je n'attendrai pas qu'on me le, mais que je prendrai les , et que j'irai moi-même vous r au mage. »

nt que les conjurés délibé-insi, les deux mages faisaient Prexaspe, et tâchaient de l'at-us leur parti, parce que lui it connaissance de la mort de , fils de Cyrus, l'ayant tué de re main. Ils n'oublièrent rien gagner. Ils exigèrent de lui, ment, qu'il gardât le secret, ant, de leur côté, à le combler sses. Prexaspe promit de faire s mages demandaient. Les deux croyant dans de bonnes dis-s, lui proposèrent de monter tour, pour annoncer aux Perses, réunis sous les murs du palais, que c'était véritablement Smerdis, fils de Cyrus, qui occupait le trône. Ils lui avaient donné ces ordres, à cause de son ascendant sur l'esprit des Perses.

Prexaspe ayant répondu qu'il était disposé à faire ce qu'on exigerait de lui, les mages convoquèrent les Perses, et le firent monter sur une tour d'où il pouvait les haranguer. Mais Prexaspe ayant fait l'énumération de tous les biens dont Cyrus avait comblé les Perses, découvrit la vérité; enfin il assura qu'il avait tué Smerdis, fils de Cyrus, par les ordres de Cambyse, et que les Mèdes (*) occupaient le trône. En même temps, il fit beaucoup d'imprécations contre les Perses, s'ils ne recouvraient pas l'empire, en se vengeant des mages; puis troublé par ses remords il se précipita de la tour, la tête la première.

Les sept conjurés ayant résolu d'attaquer les mages sur-le-champ et sans différer, se mirent en marche, après avoir prié les dieux. Ils ne savaient encore rien de l'aventure de Prexaspe; ils l'apprirent en se rendant au palais. Sur cette nouvelle, ils se retirèrent à l'écart pour tenir conseil et délibérer entre eux. Otane était toujours d'avis de différer l'entreprise; mais Darius représenta qu'il fallait marcher sur-le-champ, et exécuter sans délai ce qu'on avait décidé. Son avis prévalut, et les conjurés allèrent vers le palais.

Lorsqu'ils furent arrivés, les gardes, par respect pour leur rang, et ne les soupçonnant point de mauvais dessins, les laissèrent passer, sans même leur faire de questions. Quand ils eurent pénétré dans la cour du palais, ils rencontrèrent les eunuques chargés de présenter au roi les requêtes. Ces eunuques leur demandèrent quel sujet les amenait, et, menaçant en même temps les gardes qui les avaient laissés entrer, ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant. Les sept conjurés tombèrent alors, le poignard à la main, sur ceux qui voulaient les retenir, et, les ayant tués,

(*) Les mages, comme on sait, formaient une tribu de la nation des Mèdes.

ils coururent promptement à l'appartement des hommes. Les deux mages y étaient à délibérer sur les moyens d'arrêter les suites que pouvait avoir la déclaration de Prexaspe.

Le tumulte et les cris des eunuques étant venus jusqu'à eux, ils accoururent, et, voyant ce qui se passait, ils se mirent en défense. L'un se hâte de prendre un arc, l'autre une lance; ils en viennent aux mains. Comme les conjurés étaient trop près, l'arc devint inutile à celui qui s'en était armé: l'autre se défendait mieux avec la lance, il blessa Aspathine et Intapherne. Celui des mages qui avait une lance résistait toujours; l'autre, ne pouvant plus soutenir la lutte, s'enfuit dans une chambre qui communiquait à l'appartement des hommes. Il voulut fermer la porte; Darius et Gobryas s'y jetèrent avec lui. Gobryas saisit le mage au corps; mais comme ils étaient dans l'obscurité, Darius, craignant de percer Gobryas, ne faisait pas usage de ses armes. Gobryas lui demanda pourquoi il restait dans l'inaction. « Je crains de vous blesser, répondit Darius. — Frappez, lui dit Gobryas, dussiez-vous me percer aussi. » Darius obéit, et, par un heureux hasard, le coup qu'il porta n'atteignit que le mage.

Après avoir tué les deux mages, les conjurés leur coupèrent la tête, et laissant dans la citadelle deux des leurs qui étaient blessés, les cinq autres, tenant à la main les têtes des mages,

[redacted]

Quand l'ordre et la tranqui
instant troublés eurent été rétal
sept seigneurs qui s'étaient s
contre les mages tinrent con
l'état actuel des affaires et sur l
de gouvernement qu'il convenai
blir. Otane voulait remettre le
rain pouvoir entre les mains du
Mégabyse se prononça pour l
chie, et Darius pour le gouver
monarchique. L'avis de ce
ayant prévalu, Otane déclara c
nonçait aux droits qu'il pouva
à la couronne, pourvu que lu
descendants fussent toujours
Sa demande lui ayant été acc
il se retira sur-le-champ.

Les six autres conjurés se ré
ensuite pour s'entendre sur la
de procéder à l'élection d'un n
roi; mais avant de commence
discussion, ils décidèrent qu
d'entre eux qui serait élu do
tous les ans à Otane et à ses
dants, à perpétuité, une robe
que, et ajouterait à ce don d
présents que les Perses rega
comme très-honorables. Ils con
aussi que chacun des conjurés
ses entrées au palais sans se fa
noncer, excepté quand le roi
dans son gynécée; de plus que
serait tenu de prendre sa femn
la famille d'un des conjurés. Q
choix du nouveau roi, le sort de
décider. Les six seigneurs arr
qu'on se rendrait le lendemain

[redacted]

ue la nuit fut venue, OEbarès une jument dans l'endroit où irés devaient se rendre, et il y e cheval de son maître.

idemain, les six seigneurs peron leur convention, se troucheval au rendez-vous. Lorsrent arrivés à l'endroit où la ivait été attachée la nuit précé:cheval de Darius commença de Les cinq autres seigneurs misitôt pied à terre, se prosterlevant Darius et le reconnuir leur roi.

t en substance le récit d'Hé-On est cependant fondé à croire évolution à la suite de laquelle obtint la couronne fut beaus longue que ne le dit cet aupoëte Eschyle dans sa tragédie es compte deux rois, Maraphis hrène, entre Smerdis le mage is. Leurs noms, comme celui dis, manquent dans le canon mée. Ce fait s'explique facilel la courte durée du règne de rpateurs, et le témoignage e mérite toujours d'être pris use considération. En effet, contemporain de Darius et ès put connaître les Perses, esquels il combattit aux jour-Marathon, de Salamine et de D'ailleurs voulant mettre sur la famille royale des Achæméurait-il négligé de s'instruire int d'histoire qu'il lui était si savoir et que les spectateurs ne ent pas permis d'altérer?

E DE DARIUS, FILS D'HYSTASPE.

s était Perse de nation et de des Achæménides. Son père e avait toujours accompagné ans ses expéditions, et était uverneur de la province de comme nous l'avons dit plus

se bien affermir sur le trône, au roi épousa (an du monde vant J. C. 521) deux filles de Atosse et Artystone. Atosse femme de Cambyse, son frère, et ensuite du faux Smerdis : Artystone était encore vierge. Il prit aussi pour femmes Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus, et Phédyme, fille d'Otane, la même qui avait découvert l'imposture du mage.

Darius partagea ensuite ses États en vingt provinces que les Perses appelaient Satrapies; et dans chacune desquelles il établit un centre de gouvernement. Il régla aussi le tribut que chaque nation devait lui payer.

Sous le règne de Cyrus, et sous celui de Cambyse, il n'y avait rien de réglé concernant les tributs; les peuples offraient seulement au roi un don gratuit, et payaient une contribution de guerre dont Smerdis le mage exempta ses sujets. L'établissement des impôts perpétuels fit dire aux Perses, comme nous l'apprend Hérodote, que Darius était un marchand, Cambyse un maître, et Cyrus un père; le premier, parce qu'il faisait argent de tout; le second, parce qu'il était dur et méprisant; et le troisième enfin, parce qu'il était doux, et qu'il avait fait à ses sujets le plus de bien qu'il avait pu (*).

TRIBUTS PAYÉS AU ROI DE PERSE PAR LES SATRAPIES.

Les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Éoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens, composaient le premier département ou la première satrapie, et payaient ensemble quatre cents talents d'argent. Les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens et les Hygenniens étaient taxés à cinq cents talents d'argent, et composaient la deuxième satrapie. Les habitants de l'Hellespont, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Cappadociens, faisaient le troisième département, et payaient trois cent soixante talents. Les Ciliciens donnaient tous les jours un cheval blanc, et outre cela, cinq cents talents d'argent, dont cent quarante étaient distribués à la cavalerie qui gardait le pays : les trois

(*) Hérodote, livre III, chap. 89.

cent soixante autres talents entraient dans le trésor de Darius. Les Ciliciens formaient le quatrième département.

La cinquième satrapie commençait à la ville de Posideium, sur les frontières de la Cilicie et de la Syrie, et s'étendait jusqu'en Égypte, sans y comprendre le pays des Arabes, qui était exempt de tout tribut. Ce département renfermait toute la Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Cypre, et payait trois cent cinquante talents.

L'Egypte, la Libye voisine de l'Égypte, et les villes de Cyrène et de Barcé, rapportaient au roi de Perse sept cents talents, sans compter plusieurs prestations en nature. Cette satrapie était la sixième. La septième comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes. Ces nations payaient cent soixante et dix talents. Suse, et le reste du pays des Cissiens, faisaient le huitième gouvernement, et rendaient au roi trois cents talents.

De Babylone et du reste de l'Assyrie, il lui revenait mille talents d'argent, et cinq cents jeunes eunuques : c'était le neuvième département. D'Ecbatane et du reste de la Médie, des Paricaniens et des Orthocorybantiens, qui faisaient le dixième gouvernement, il tirait quatre cent cinquante talents. Les Caspiens, les Pausices, les Pantimathiens et les Darites composaient le onzième gouvernement. Ils payaient

Sogdiens et les Ariens, étaient taxés à trois cents talents : ils formaient la seizième satrapie.

Les Paricaniens et les Éthiopiens asiatiques payaient quatre cents talents, et composaient le dix-septième gouvernement.

Le dix-huitième renfermait les Matieniens, les Saspires et les Alarodiens. Ils étaient taxés à deux cents talents. Les Mosques, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynœques, et les Mardes, payaient trois cents talents : ils faisaient le dix-neuvième département. Quand Darius eut soumis les Indiens, il les taxa à trois cent soixante talents de paillettes d'or.

La province de Perse était exempte de toute espèce d'impôt.

Ces impositions réunies formaient un total de quatorze mille cinq cent soixante talents euboïques, qui, selon l'estimation de l'abbé Barthélemy, font environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois (*).

SUPPLICE D'INTAPHERNE.

Dès le commencement de son règne, Darius fit mettre à mort Intapherne, l'un des sept Perses qui avaient conspiré contre les mages. Voici à quelle occasion : Il avait été convenu, entre les sept conjurés, comme nous l'avons dit plus haut, qu'ils auraient leurs entrées au palais, sans se faire annoncer, à

autre, et les sonda chacun en lier, pour savoir s'ils approu- a conduite d'Intapherne. Quand ien sûr que celui-ci avait agi de pre mouvement, il le fit arrê- , ses fils et ses proches parents, ondamna à mort.

mme d'Intapherne allait chaque urer aux portes du palais. Ses et son assiduité touchèrent , qui lui promit la grâce de ce- siens qu'elle désignerait. Après nent de reflexion, cette femme si le roi m'accorde la vie d'un proches, je choisis mon frère, blement à tous les autres. » Da- rpris, lui fit demander les mo- cette préférence. « Grand roi, t-elle, je pourrai trouver un ari, et avoir d'autres enfants, j'aurai perdu ceux-ci: mais, re et ma mère étant morts, il as possible que j'aie d'autre elle est la cause de mon choix. » lui rendit ce frère qu'elle avait lé, et, de plus, l'aîné de ses en- Quant aux autres, il les fit à mort.

PERMET AUX JUIFS DE CONTINUER RECONSTRUCTION DU TEMPLE.

oisième année du règne de Da- du monde 3485, avant Jésus- 519), ou la seconde suivant le des juifs (*), les Samaritains e nouveaux efforts pour empê- reconstruction du temple de em, qui venait d'être reprise peu. Ils s'adressèrent à Thatha- uverneur de la Syrie et de la e pour Darius, et lui dirent Israélites, malgré les défenses en avaient été faites, travail- rebâtir le temple. Thathanaï prendre sur lui la décision de faire, en écrivit à Darius, qui que les Israelites se fondaient edit de Cyrus pour continuer vail; il engageait le roi à s'in- si l'edit en question existait réellement, et le priait de lui faire connaître ses intentions touchant la reconstruction du temple. Darius, après s'être assuré que tout ce que les Israélites avaient dit à Thathanaï était conforme à la vérité, rendit, en leur faveur, un édit assez semblable à celui de Cyrus dans ses principales dispositions. Les Israélites étaient autorisés, par cet édit, à continuer de rebâtir le temple, et à prélever sur le produit des impôts du pays, tous les frais de construction (*).

(*) dras, liv. I, chap. 4, v. 24. Aggée, v. I.

(*) Esdras, liv. I, chap. V et VI.

RÉVOLTE DES BABYLONIENS. DÉVOUEMENT DE ZOPYRE. PRISE DE BABYLONE PAR DARIUS.

Au commencement de la cinquième année du règne de Darius (an du monde 3488, avant Jésus-Christ 516), les Babyloniens se révoltèrent. Ils supportaient impatiemment le joug des Perses, et voyaient avec peine leur ville déchue de son ancienne splendeur, et privée du rang de capitale. Ils firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un long siége; et, si nous en croyons Hérodote (**), après avoir massacré, pour ménager les provisions de bouche, celles de leurs femmes auxquelles ils étaient moins attachés, ils se mirent en état de défense, et s'enfermèrent dans Babylone. A la première nouvelle de leur révolte, Darius assembla son armée, et marcha contre eux. Arrivé devant la place, il en forma le siége.

Il y avait déjà dix-neuf mois que Babylone était investie, sans que les assiégeants eussent obtenu le moindre avantage. Darius s'était servi en vain de plusieurs ruses de guerre; il avait même essayé de se rendre maître de la ville en détournant le cours de l'Euphrate, comme l'avait fait Cyrus: mais les Babyloniens se tenaient sur leurs gardes, et cette tentative n'eut aucun succes. Déjà les Perses allaient lever le siége, lorsque Zopyre, fils de ce même Mégabyze qui était entré dans la conspiration contre Smerdis, les rendit maîtres de Babylone.

(**) Hérodote, liv. III, chap. 150.

Pour arriver à ses fins, il se coupa le nez et les oreilles, se rasa d'une manière honteuse le tour de la tête (*), se mit le corps en sang à coups de fouet, et alla se présenter au roi. Darius, indigné, lui demanda qui l'avait mis dans cet état. « Seigneur, dit Zopyre, personne que vous n'est assez puissant pour me traiter de la sorte. » Il ajouta que son intention était de se présenter aux Babyloniens, et de leur dire qu'il se joignait à eux pour se venger de Darius qui l'avait fait cruellement mutiler. En même temps, il convint avec ce prince, des moyens qu'il emploierait pour livrer la ville aux Perses. Puis il courut vers les portes de Babylone, se retournant de temps en temps, comme un véritable transfuge. Les sentinelles l'ayant aperçu, lui demandèrent qui il était, et ce qu'il voulait. Zopyre se nomma, et dit qu'il venait chercher un asile au milieu des Babyloniens, parce que Darius, à qui il avait conseillé de lever le siége, vu l'impossibilité de prendre la place, s'était vengé en le traitant avec la dernière cruauté. « Maintenant donc, ajouta Zopyre, je viens vers vous, ô Babyloniens, et pour votre plus grand avantage, et pour le plus grand malheur de Darius, de son armée et des Perses. Tous leurs projets me sont connus, et Darius ne m'aura point ainsi mutilé impunément. » Les Babyloniens, voyant un des

[redacted]

tage sur les Perses. Laissant encore écouler un peu de temps, il fit une troisième sortie, et mena ses troupes vers un endroit où il avait dit à Darius d'envoyer quatre mille hommes, qu'il tailla en pièces. Ce nouveau succès le rendit très-puissant parmi les Babyloniens, qui lui conférent à la fois le commandement de l'armée et la garde des remparts. Enfin, le jour convenu, Darius fit approcher son armée pour donner un assaut général. Alors, tandis que les Babyloniens se défendaient courageusement, Zopyre ouvrit deux portes, et introduisit les Perses dans la place.

Ce fut ainsi que Babylone tomba, pour la seconde fois, au pouvoir des Perses. Darius fit aussitôt abattre les murailles et enlever les portes de la ville. Trois mille citoyens les plus puissants de Babylone furent mis à mort par son ordre; les autres obtinrent leur pardon.

EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SCYTHES.

Le calme ayant été rétabli dans l'empire, Darius marcha en personne contre les Scythes, sous prétexte de venger l'injure qu'ils avaient faite aux Mèdes, dans le pays desquels ils étaient entrés à main armée, environ cent vingt ans auparavant. Artaban (*), fils d'Hystaspe, et frère de Darius, n'était nullement d'avis que le roi portât la guerre en Scythie. Il lui fit, à ce su-

[redacted]

e lui. Darius promit de les
r tous les trois; mais, en
mps, il donna à ses gardes
mettre à mort les trois jeunes
C'est ainsi qu'il tint la parole
t donnée à Œobazus.

iparatifs achevés, Darius par-
e, et se rendit à Chalcédoine,
ords du Bosphore de Thrace.
es érigèrent, sur le rivage,
onnes de pierre blanche. On
r l'une, en caractères assy-
sur l'autre, en caractères
s noms de toutes les nations
us avait à sa suite. L'armée
ntait à sept cent mille hom-
compris les matelots et les
e la flotte composée de six
es.

ayant traversé le Bosphore
nt de bateaux, continua sa
: la Thrace, et campa trois
sources du Téare. Les Thraces
'desse, et ceux qui demeu-
u-dessus d'Apollonie et de
ia, s'étaient rendus à lui sans
moindre résistance. Les Gè-
voulurent tenter le sort des
rent bientôt réduits en escla-

sur les bords de l'Ister (*),
t passer son armée de l'autre
leuve, et commanda aux Io-
rompre le pont, et de suivre
vec toutes les troupes de la
mme les Ioniens étaient sur
'exécuter ses ordres, Coès,
:andre, qui commandait les
ns, lui représenta qu'il fal-
rver le pont, afin d'avoir les
le faire retraite, si les cir-
s l'exigeaient. Alors Darius
les chefs des Ioniens, et leur
:e discours : « Ioniens, j'ai
avis au sujet du pont : voici
oie à laquelle j'ai fait soixante
t quand je serai entré dans
:, ayez soin de défaire chaque
e ces nœuds. Si je ne suis pas
lorsque vous les aurez tous défaits, vous retournerez dans votre patrie. Mais gardez le pont jusqu'à ce moment-là, et ne négligez rien pour le défendre et pour le conserver; vous me rendrez, en agissant ainsi, un service essentiel. » Après avoir donné ces ordres, Darius s'éloigna du fleuve, et pénétra dans l'intérieur du pays.

Les Scythes, de leur côté, voyant qu'ils ne pouvaient pas, avec leurs seules forces, vaincre une armée aussi nombreuse que celle de Darius, envoyèrent des ambassadeurs aux rois des nations voisines pour leur demander du secours. Les ambassadeurs dirent à ces princes que Darius, après avoir entièrement subjugué l'autre continent, venait de soumettre les Thraces, et avait traversé l'Ister à dessein de se rendre maître de leur patrie. Quelques chefs promirent de se joindre aux Scythes; d'autres, au contraire, refusèrent de prendre part à une guerre qui, disaient-ils, ne les regardait point. Les Scythes, jugeant bien qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, résolurent de combattre les Perses par la faim et la fatigue plus encore que par les armes. Cette décision prise, ils envoyèrent dans l'intérieur du pays leurs femmes et leurs enfants avec leurs troupeaux, comblèrent les puits et les fontaines et détruisirent tous les fourrages qu'ils trouvèrent sur leur route, puis ils allèrent au-devant de Darius. A trois journées de l'Ister environ, ils découvrirent les Perses. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt aperçus qu'ils se mirent à les poursuivre. Les Scythes se retirant toujours, attirèrent successivement l'armée de Darius chez tous les peuples qui avaient refusé de faire cause commune avec eux. Fidèles à leur plan de défense, ils détruisaient tout sur leur passage, en sorte que la disette devint extrême dans le camp des Perses. Les rois des Scythes, instruits de cette circonstance, envoyèrent à Darius un héraut avec des présents, qui consistaient en un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Les Perses demandèrent à l'envoyé ce que signifiaient ces présents. Il répondit qu'on l'avait seule-

Grecs et les Romains donnaient
Ister au cours inférieur du Da-

ment chargé de les offrir, et de s'en retourner aussitôt après; qu'il les exhortait cependant, s'ils avaient de la sagacité, à essayer d'en pénétrer le sens. Dans un conseil tenu à ce sujet, Darius soutint que les Perses lui donnaient la terre et l'eau, comme un gage de leur soumission. Il se fondait, dit Hérodote, sur ce que le rat naît dans la terre, et se nourrit de blé ainsi que l'homme; que la grenouille naît dans l'eau; que l'oiseau ressemble au cheval pour la vitesse, et qu'enfin les Scythes, en lui envoyant des flèches, lui livraient leurs armes: telle était l'opinion de Darius. Mais Gobryas, l'un des sept qui avaient détrôné le mage, fut d'un autre avis. « Perses, leur dit-il, ces présents signifient que, si vous ne vous envolez pas dans les airs, comme les oiseaux; ou si vous ne vous cachez pas sous terre, comme des rats; ou si vous ne sautez pas dans les marais, comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie; mais que vous périrez par ces flèches. »

La disette continuant toujours, Darius pensa sérieusement à la retraite, et dès que la nuit fut venue, il se mit en marche du côté de l'Ister, abandonnant les malades et ses plus mauvaises troupes, leur faisant accroire qu'il les laissait pour garder le camp, tandis qu'avec l'élite de l'armée il allait en personne attaquer l'ennemi; mais, en [redacted]

ainsi Darius dans l'impossibilité de repasser le fleuve. Les princes des Ioniens délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire. Miltiade d'Athènes, qui gouvernait alors la Chersonèse de Thrace avec une autorité souveraine, leur conseilla de rompre le pont, et de saisir l'occasion qui s'offrait à eux de rendre la liberté aux villes ioniennes. Tous les chefs se rangèrent d'abord à son avis, excepté Histiée, tyran de Milet: celui-ci représenta que la fortune des princes ioniens était étroitement liée à celle de Darius, et que si l'Ionie redevenait indépendante de la Perse, chacun d'eux perdrait l'autorité qu'il exerçait dans sa ville. Ces raisons ramenèrent l'assemblée, et il fut décidé que, pour donner aux Scythes une apparence de satisfaction et se mettre en même temps à l'abri de leurs attaques, on détruirait la partie du pont qui confinait à leur territoire, mais en conservant toujours les moyens de faire repasser le fleuve à Darius et à son armée. Les Scythes voyant les Ioniens occupés à démolir le pont, quittèrent les bords du fleuve pour aller attaquer les Perses; mais les deux armées ayant suivi des routes différentes, ne se rencontrèrent pas. Darius étant arrivé de nuit sur les bords de l'Ister et trouvant le pont rompu, craignit que les Ioniens ne l'eussent abandonné. Il avait dans son armée un Égyptien dont la voix était extrême- [redacted]

nthe soumise, Mégabaze par-
Thrace avec son armée et en
tous les habitants. Ces diffé-
péditions achevées, il envoya
loine sept Perses qui tenaient
le premier rang dans l'armée,
ıander à Amyntas, roi de ce
terre et l'eau, au nom de
Les députés de Mégabaze ob-
'Amyntas qu'il se soumît. Ce
ı ayant ensuite invités à loger
ı palais, fit servir un repas
ıe, après lequel les Perses le
d'amener dans la salle du fes-
ımmes et ses filles. Amyntas
à leur demande, qui était ce-
contraire aux usages du pays.
s princesses furent arrivées,
s se permirent avec elles de
familiarités. Amyntas, quoi-
é du spectacle qu'il avait sous
, dissimulait cependant son
ın; mais Alexandre, son fils,
jeune, ne put se contenir. Il
d retirer son père ainsi que
esses, puis, ayant introduit
ılle du festin des jeunes hom-
barbe, armés de poignards,
asseoir à côté des Perses, et
nt où ceux-ci leur adressaient
, croyant avoir affaire à des
ces jeunes gens les massa-
Cette affaire fut ensuite as-
r la prudence d'Alexandre.

ÊTE DE L'INDE PAR DARIUS.

zième année de son règne (an
e 3496; avant J. C. 508), Da-
ınna à Scylax de Caryande (*)
dre à Caspatyre sur l'Indus,
ıdre le fleuve jusqu'à son em-
, de naviguer ensuite vers
t de recueillir tous les rensei-
ı nécessaires pour une expé-
ilitaire dans l'Inde. Scylax
ordres de Darius, et aborda
ment à un port de la mer
le trentième mois après son départ. Il partit ensuite pour Suse, et rendit compte de son voyage à Darius, qui, mettant à profit les renseignements qu'il lui donna, soumit les Indiens. Hérodote nous a transmis le souvenir de cette expédition, qui termina la longue série des conquêtes des Perses en Asie; mais il en omet tous les détails (*).

(*) ...yande, île et ville de Carie, près
de Mynde, à l'est de cette der-
ı l'ouest de Bargylia, sur le golfe

(*) Hérodote, liv. IV, chap. 44.

COURSES DES SCYTHES DANS LA THRACE.

Vers la même époque, les Scythes, irrités de l'invasion de Darius, se réunirent en corps d'armée, et, passant l'Ister, ravagèrent toute la partie de la Thrace soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Cette invasion fut assez redoutable pour engager Miltiade, qui habitait alors la Chersonèse, à fuir ce pays à l'approche des hordes scythes.

RÉVOLTE DES IONIENS.

Avant de passer au récit de la révolte des Ioniens, qui fut peut-être la cause et certainement le prétexte de l'expédition de Darius contre la Grèce, il est indispensable de rapporter les circonstances qui placèrent les colonies grecques de l'Asie Mineure sous la puissance des Perses, et d'expliquer la nature des liens qui unissaient les deux États.

Les colonies grecques furent indépendantes jusqu'au temps de Crésus, roi de Lydie, qui les subjugua et les rendit tributaires. Quand les Lydiens eurent été soumis par les Perses, les Ioniens et les Éoliens envoyèrent des ambassadeurs à Cyrus, qui se trouvait alors à Sardes, pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets, comme avait fait Crésus. Cyrus leur répondit par l'apologue suivant : « Un joueur de flûte vit un jour des poissons dans la mer; il se mit à jouer, pensant les attirer ainsi sur le rivage. Se voyant trompé dans son attente, il jeta un filet qu'il tira sur le bord avec une grande quantité de poissons; et comme

il vit ces poissons qui sautaient : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte (*). » Cyrus tint ce discours aux ambassadeurs, parce qu'ayant fait solliciter auparavant les Ioniens d'abandonner le parti de Crésus, il n'avait pas pu les y décider. Ce fut seulement lorsqu'il eut subjugué une grande partie de l'Asie, que les Ioniens se montrèrent disposés à lui obéir.

Les ambassadeurs rapportèrent à leurs compatriotes la réponse de Cyrus. Aussitôt les Ioniens fortifièrent leurs villes, et sentant bien qu'ils étaient hors d'état de lutter à eux seuls contre la puissance de Cyrus, ils envoyèrent solliciter le secours et la protection des Grecs d'Europe. Les Lacédémoniens reçurent avec indifférence les ambassadeurs des Grecs d'Asie, et ne voulurent pas consentir à prendre les armes contre les Perses; mais ils firent partir un vaisseau sur lequel ils embarquèrent quelques citoyens de Sparte, chargés d'examiner l'état des affaires de Cyrus et des Ioniens. Lorsque ce vaisseau fut arrivé à Phocée, les commissaires lacédémoniens envoyèrent à Sardes Lacrinès, le plus considérable d'entre eux, pour dire à Cyrus qu'il devait bien se garder de rien faire contre les villes grecques, ou qu'autrement Sparte ne le souffrirait pas. Cyrus, justement indigné de cette me-

santé, ils auront plus sujet de s'entretenir de leurs malheurs que de ceux des Ioniens (*). »

Cyrus ayant ensuite quitté la ville de Sardes, chargea un de ses lieutenants, appelé *Mazarès*, de soumettre l'Éolide, la Doride et l'Ionie. Mazarès se rendit maître de la ville de Priène, fit une incursion dans la plaine du Méandre et pilla Magnésie. Peu de temps après, il tomba malade et mourut. Harpage, qui lui succéda, réduisit en peu de temps toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. Les Ioniens qui habitaient les îles, voyant que la résistance devenait impossible, firent leur soumission. Ce fut ainsi que tous les États grecs des îles et du continent de l'Asie Mineure passèrent sous la domination des Perses. Les Milésiens obtinrent de Cyrus des avantages particuliers dont ils avaient joui sous Crésus, on ne sait trop à quel titre.

Les colonies grecques de l'Asie Mineure suivirent presque toujours la religion, les lois et la forme de gouvernement de la Grèce. Soumises d'abord à des rois et partagées en petits États, elles adoptèrent ensuite le gouvernement républicain établi dans la mère patrie. Mais il arrivait souvent que des citoyens ambitieux, employant la violence et l'intrigue, et profitant des dissensions qui agitaient ces petites républiques, s'emparaient de la puis-

s d'entre eux jouissaient d'un
·édit auprès des rois de Perse,
ptaient volontiers un ordre de
u moyen duquel ils obtenaient
s asiatiques toute l'obéissance
ble avec le caractère de ce

fut la position respective des
tions depuis la conquête de
usqu'à l'époque où la révolte
ens vint à éclater (an du monde
vant J. C. 504), voici à quelle
. Quelques citoyens des plus
e l'île de Naxos, exilés par le
se retirèrent à Milet, alors
é par Aristagoras, gendre,
t lieutenant d'Histiée, que Da-
enait à Suse. Les exilés de
prièrent Aristagoras de leur
les secours nécessaires pour
dans leur patrie. Celui-ci pen-
si les bannis recouvraient leur
par son entremise, il aurait
xos une très-grande autorité,
qu'il n'avait pas de forces suf-
pour les faire rentrer dans l'île
es habitants, mais qu'il userait
son crédit auprès d'Arta-
fils d'Hystaspe et frère du roi
pour obtenir de lui des trou-
s vaisseaux. Les bannis pres-
Aristagoras de s'entendre avec
rne, et lui promirent de sub-
l'entretien des troupes, et de
grands présents à Artapherne
sissaient dans leur expédition.
goras étant allé à Sardes, siége
ernement d'Artapherne, pré-
demande des exilés sous un
avantageux, que ce seigneur
a à lui fournir deux cents vais-
lieu de cent qu'il demandait,
fois le roi Darius voulait y
on consentement. Aristagoras
à Milet très-content de la
e que lui avait faite Arta-
Quant à celui-ci, dès qu'il eut
probation du roi, il fit équiper
ts trirèmes, et leva une armée
able, dont il donna le com-
ent à Mégabate, de la maison
s Achæménides et proche pa-
Darius. Mégabate s'étant em-
à Milet avec Aristagoras, fit annoncer, pour donner le change aux Naxiens, que l'expédition allait vers l'Hellespont. Quelques différends s'étant élevés entre les deux chefs, Aristagoras dit à Mégabate : « Artapherne ne vous a-t-il pas envoyé pour m'obéir et pour faire voile partout où je vous l'ordonnerai ? » Mégabate, outré de ces paroles, envoya, aussitôt qu'il fut nuit, avertir les Naxiens du danger qui les menaçait. Ceux-ci transportèrent immédiatement dans la ville les effets précieux qu'ils avaient à la campagne, firent entrer des vivres dans la place, et prirent toutes les dispositions nécessaires pour soutenir un long siége. Cependant les Perses investirent la ville de Naxos et la tinrent assiégée pendant quatre mois, après lesquels ils renoncèrent à la prendre et se retirèrent. Aristagoras, qui avait dépensé de très-fortes sommes pour cette expédition, se trouva hors d'état de tenir les promesses qu'il avait faites à Artapherne, d'ailleurs Mégabate l'accusait, et il craignait qu'on ne lui imputât le mauvais succès de l'entreprise, et qu'on ne forçât Histiée à choisir un autre gouverneur pour la ville de Milet. Toutes ces raisons le portèrent à secouer le joug. Histiée, que Darius retenait toujours à Suse, et qui ne voyait aucun terme à cette espèce de captivité, engagea aussi sous main Aristagoras à se révolter. Quoique jouissant de la plus grande faveur auprès de Darius, le Milésien ne pouvait s'accoutumer aux manières des Perses, et regrettait toujours sa patrie, où il avait occupé le premier rang. Il espérait que, si un soulèvement éclatait à Milet, Darius l'enverrait dans cette ville pour y rétablir l'ordre. Aristagoras voyant que tout concourait à favoriser ses vues, se démit de l'autorité souveraine, et rétablit l'égalité dans Milet. Il agissait ainsi afin d'engager les Milésiens à soutenir chaudement sa cause. Il livra ensuite les tyrans aux habitants des villes dans lesquelles ils commandaient. La tyrannie se trouva donc éteinte dans toute l'Ionie. Sentant qu'il avait besoin de se faire des alliés, Aristagoras passa en Grèce pour réclamer en faveur des

Ioniens l'assistance de leurs frères d'Europe. Les Lacédémoniens s'étant refusés à entrer dans sa ligue, il partit pour Athènes. Cette ville venait de recouvrer la liberté, après avoir chassé le tyran Hippias, fils de Pisistrate. Celui-ci s'étant rendu auprès d'Artapherne, mit tout en œuvre pour soumettre la ville d'Athènes à Darius. Les menées d'Hippias étant venues à la connaissance des Athéniens, ceux-ci envoyèrent des députés à Sardes pour engager les Perses à ne point ajouter foi aux paroles du tyran. Artapherne ordonna aux députés de rappeler Hippias, s'ils ne voulaient pas avoir à lutter contre la puissance de Darius. Sur ces entrefaites, Aristagoras arriva à Athènes, et trouvant le peuple très-irrité contre les Perses, il obtint facilement qu'on envoyât au secours des Ioniens une flotte de vingt vaisseaux. Aussitôt après avoir obtenu cette promesse, il s'embarqua pour Milet, où les Athéniens arrivèrent peu de temps après avec les vingt vaisseaux qu'ils avaient promis de fournir, et cinq trirèmes des Érétriens qui s'étaient jointes à eux. Dès que les forces des alliés furent réunies, Aristagoras envoya une expédition contre la ville de Sardes. L'armée s'embarqua pour Éphèse, y laissa ses vaisseaux, et marcha vers Sardes. Les Grecs s'emparèrent sans peine de cette ville, dans laquelle ils ne trouvèrent aucune résis-
[redacted]

atteignirent les Grecs à Éphèse, et livrèrent une bataille dans laquelle ils leur tuèrent beaucoup de monde. Après cette défaite, l'armée combinée se dispersa. Les Athéniens se retirèrent, et refusèrent, malgré les prières d'Aristagoras, de continuer à soutenir les Ioniens. Darius ayant appris que la ville de Sardes avait été prise et brûlée par les Athéniens et les Ioniens, ordonna à un de ses officiers de lui dire trois fois, lorsqu'il se disposerait à prendre son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.*

Les relations d'amitié et de parenté qui existaient entre Aristagoras et Histiée, faisant craindre à Darius que le tyran de Milet ne fût pas étranger à la révolte de son lieutenant, il lui avoua ses soupçons et l'engagea à se justifier. Histiée se défendit avec beaucoup de talent, et finit par engager Darius à le renvoyer au plus tôt en Ionie pour y rétablir son autorité et s'emparer de la personne d'Aristagoras.

Dès qu'il eut obtenu le consentement de Darius, il partit de Suse, et se rendit à Sardes. Là, ayant compris aux discours d'Artapherne que ce satrape le regardait comme la véritable cause du soulèvement des Ioniens, il s'enfuit, et passa dans l'île de Chios, d'où il écrivit à quelques Perses établis à Sardes et qu'il avait engagés à se révolter. Le messager chargé de ces lettres les ayant remises à Artapherne, la cons-
[redacted]

es luttes qu'ils soutinrent plus ontre les Grecs. Leurs généraux èrent l'armée en trois corps qui, nt sur plusieurs points à la fois, nt amener bientôt la fin de l'intion. Daurisès, gendre de Darius, a d'abord ses armes contre les le l'Hellespont, qu'il soumit avec ande rapidité. Apprenant ensuite lte des Cariens, il marcha contre les attaqua sur les bords du Mar. Le combat fut rude et long; les s se virent obligés de céder après perdu dix mille des leurs. Les n'eurent que deux mille hommes s. Les Cariens perdirent encore tre bataille plus meurtrière que édente. Enfin ils détruisirent une de cette même armée perse qu'ils tomber dans une embuscade; e dernier avantage était loin de pour rétablir les affaires des asiatiques. En effet, Artapherne t rendu maître de Clazomène en et de Cyme dans l'Éolide, Aris s fut tellement abattu par la le ces deux villes, qu'il résolut de oir par la fuite à sa sûreté perlle. Il confia donc le gouverne de Milet à Pythagore, citoyen de rille, et se retira en Thrace avec eux qui voulurent le suivre, abannt lâchement ses compatriotes avait jetés dans un abîme de . Ce misérable fut tué avec tous mpagnons au siége d'une place à le il avait refusé une capitula*).

endant les généraux perses dont oupes avaient été partagées en corps, comme nous venons de ir, réunirent ces divisions et posèrent à attaquer la ville de . Aussitôt les Ioniens renonçant te autre opération militaire, mi- ette place en état de défense et centrèrent toutes leurs forces de et de mer. La flotte combinée le trois cent cinquante-trois tri, et les Perses avaient six cents . Toutefois malgré cette supé, ils jugèrent prudent de différer le combat jusqu'à ce qu'ils eussent décidé les habitants de Samos et de Lesbos à se retirer. La flotte ionienne, alors réduite à une centaine de vaisseaux, fut aisément détruite. Après la défaite de cette flotte, les Perses assiégèrent Milet par terre et par mer, prirent cette place d'assaut, et réduisirent les habitants en servitude, la sixième année après la révolte d'Aristagoras. Une fois maîtres de Milet, ils tournèrent leurs armes contre les Cariens et les firent aisément rentrer dans le devoir (*).

Histiée ayant été fait prisonnier en Mysie dans une bataille contre Harpage qui commandait les forces des Perses dans ce pays, fut conduit à Sardes et mis en croix, aussitôt son arrivée, par l'ordre d'Artapherne et d'Harpage. Ces deux généraux craignaient que, si on l'envoyait à Suse, Darius ne lui pardonnât sa révolte en considération du service signalé qu'il lui avait rendu en conservant le pont sur l'Ister. Artapherne fit ensuite saler la tête d'Histiée et l'envoya à Darius. Ce prince, très-affligé, fit laver cette tête et voulut qu'on lui donnât une sépulture honorable comme aux restes d'un homme qui avait rendu de grands services à tous les Perses, et auquel il était lui-même redevable de la vie (**).

PREMIÈRE EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LA GRÈCE.

Après avoir soumis les Ioniens, Darius songea à tirer vengeance des Athéniens et des Érétriens qui les avaient encouragés et soutenus dans leur révolte. Le commandement de l'expédition fut confié à Mardonius, fils de Gobryas. Ce chef, jeune encore, n'avait rien fait pour justifier une pareille distinction. Mais il était gendre de Darius, dont il avait épousé une fille appelée Artozostra, et fut pour cette raison préféré à tous les autres généraux. La vingt-huitième année du règne de Darius (an du monde 3510;

Hérodote, liv. v, chap. 125 et 126.

(*) Hérodote, liv. vi, chap. 25.
(**) Hérodote, liv. vi, chap. 30.

avant Jésus-Christ 494), au commencement du printemps, Mardonius se rendit en Cilicie, d'où il partit avec la flotte, tandis que l'armée de terre s'avançait vers l'Hellespont, sous la conduite d'autres généraux. Après avoir côtoyé l'Asie, il arriva en Ionie, déposa les tyrans des Ioniens, et rétablit dans les villes le gouvernement démocratique. Cela fait, il mit à la voile pour l'Hellespont, et lorsqu'il eut réuni toutes ses forces de terre et de mer, il passa en Europe pour se rendre à Érétrie et à Athènes.

Ces deux places étaient l'objet apparent de l'expédition des Perses; mais ils avaient réellement l'intention de subjuguer le plus grand nombre de villes grecques qu'ils pourraient. La flotte soumit les Thasiens, et l'armée de terre réduisit en esclavage ceux d'entre les Macédoniens qui ne l'avaient pas encore été. De Thasos la flotte fit voile vers Acanthe, d'où elle partit pour doubler le mont Athos (*). Près de ce promontoire les vaisseaux des Perses furent accueillis par une violente tempête qui en détruisit trois cents. Plus de vingt mille hommes perdirent la vie dans cette occasion.

Mardonius, campé en Macédoine avec l'armée de terre, fut attaqué pendant la nuit par les Thraces Bryges, qui lui tuèrent beaucoup de monde et le blessèrent lui-même. Malgré cet échec, il ne quitta point le pays avant de les [redacted]

une seconde expédition en Grèce; mais pour ne rien donner au hasard, il prit différentes mesures qui lui paraissaient propres à assurer le succès de l'entreprise. C'est ainsi que les habitants de l'île de Thasos, dont les richesses et la puissance lui causaient de l'ombrage, reçurent l'ordre de démolir les murailles de leur ville et d'envoyer tous leurs vaisseaux à Abdère. Voulant ensuite connaître les dispositions des Grecs à son égard, et savoir si ces peuples oseraient lui résister, il envoya des hérauts dans toutes les villes de la Grèce pour demander en son nom la terre et l'eau. Il en dépêcha d'autres dans les villes maritimes tributaires, pour ordonner qu'on lui construisît des vaisseaux de guerre et des navires de charge.

Les hérauts étant arrivés en Grèce pendant ces préparatifs, plusieurs peuples du continent et toutes les îles accordèrent au roi la terre et l'eau. Quant aux Athéniens, ils précipitèrent dans le *Barathre* (*) les envoyés de Darius, et les Lacédémoniens les firent jeter dans un puits, leur disant qu'ils pourraient y prendre à leur gré de la terre et de l'eau pour porter à leur roi. Cette conduite barbare ne fit qu'irriter Darius déjà aigri contre les Grecs. Ce prince donna le commandement de l'armée à Datis, Mède d'origine, et à son neveu Artapherne fils d'Artapherne, et les envoya contre Athènes et [redacted]

le faire voile vers l'Hellespont ace, en côtoyant le continent, : de Samos, et prirent par Icarienne à travers les îles, iter, suivant toute apparence, Athos, que la perte des vais- Mardonius leur faisait beau- louter. D'ailleurs, ils étaient le suivre cette route pour se naîtres de Naxos, qu'ils sou- in effet, ainsi que plusieurs es. Cela fait, Datis s'avança avec l'armée navale vers l'île pour attaquer Érétrie.

rétriens ayant eu avis qu'ils être attaqués par les Perses, èrent du secours aux Athéniens, ent les mesures qu'ils jugè- s convenables pour résister à asion. Ils avaient résolu de t livrer de combat, et de ne une sortie, mais de s'occuper nt de la défense des murailles Perses battirent très-vivement six jours. Le septième, deux livrèrent la ville aux assié- Ceux-ci n'y furent pas plutôt qu'ils pillèrent les temples, et it le feu pour se venger de ie de ceux de Sardes, et rédui- s habitants en esclavage, selon es de Darius. Ce prince était té contre ceux d'Érétrie, qui, un motif, s'étaient joints aux révoltés. Mais, dès qu'il fut le disposer de leur sort, il ne aucun mal, et les envoya ha- canton peu éloigné de Suse. ses restèrent quelques jours à puis ils remirent à la voile, rigèrent vers l'Attique. Hip- s de Pisistrate, les fit débar- is la plaine de Marathon, le 'Attique le plus commode pour utions de la cavalerie, et le che d'Érétrie. Sur cette nou- s Athéniens se rendirent aussi hon. Ils étaient commandés généraux, parmi lesquels était , fils de Cimon, le même qui ulu faire rompre le pont de pour empêcher Darius de re- e fleuve. Les Perses, comman- Datis, étaient au nombre de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Les Athéniens n'avaient en tout que dix mille hommes, y compris les Platéens qui s'étaient joints à eux.

Un intervalle de huit stades séparait les deux armées; dès que le signal du combat eut été donné, les Athéniens franchirent cet espace en courant; les Perses, de leur côté, se disposèrent à les recevoir; mais, remarquant que, malgré leur petit nombre et le manque de cavalerie et de gens de trait, les Athéniens pressaient le pas, ils s'imaginèrent que ces gens couraient à une mort certaine. Cependant les Athéniens ayant joint les Perses en conservant leurs rangs très-serrés, firent des prodiges de valeur.

Après un combat long et opiniâtre, les Perses et les Saces, qui composaient le centre de l'armée perse, enfoncèrent le centre des Athéniens, et, profitant de cet avantage, les poursuivirent dans les terres. Mais les Athéniens et les Platéens avaient été victorieux aux deux ailes; et, laissant fuir les ennemis, ils réunirent toutes leurs forces en un seul corps, puis ils attaquèrent et battirent les Perses et les Saces qui conservaient toujours leur avantage. Les Athéniens poursuivirent les troupes de Datis jusque sur le bord de la mer, et s'emparèrent de sept de leurs vaisseaux. Cette journée mémorable coûta aux Perses, suivant Hérodote, environ six mille quatre cents hommes tués. Les Athéniens ne perdirent que cent quatre-vingt douze des leurs (*).

Après la bataille, les Perses se rembarquèrent; mais, au lieu de cingler vers l'Asie, ils doublèrent le cap Sunium pour surprendre la ville d'Athènes, privée de tous ses défenseurs. Les Athéniens ayant pénétré leurs intentions, quittèrent en toute hâte le champ de bataille, et entrèrent dans Athènes avant que la flotte ennemie se fût présentée devant cette ville. Les Perses, se voyant prévenus, furent contraints de renoncer à leur en-

(*) Hérodote, l. VI, chap. 117.

treprise, et retournèrent honteusement en Asie.

DARIUS FAIT DES PRÉPARATIFS POUR ATTAQUER DE NOUVEAU LES GRECS. RÉVOLTE DES ÉGYPTIENS. DARIUS MEURT APRÈS AVOIR CHOISI XERXÈS POUR LUI SUCCÉDER.

Darius, déjà très-irrité contre les Athéniens, le fut bien davantage quand il apprit la perte de la bataille de Marathon. Décidé plus que jamais à réduire les Grecs en servitude, il envoya sur-le-champ à toutes les villes de son empire l'ordre de fournir un plus grand nombre d'hommes, de chevaux et de vaisseaux de guerre et de transport que pour les premières expéditions. Il exigea aussi des approvisionnements de vivres très-considérables. Ces immenses préparatifs agitèrent toute l'Asie pendant trois ans. La quatrième année (an du monde 3517; avant J. C. 487), tandis que les Perses ne songeaient qu'à porter la guerre en Europe, on apprit à la cour de Suse que les Égyptiens s'étaient révoltés. Darius se disposait à agir à la fois contre l'Égypte et contre Athènes, lorsqu'il se vit contraint d'ajourner tous ses projets pour terminer un différend qui s'était élevé entre deux de ses fils touchant la succession au trône; car, suivant les lois des Perses, le roi ne pouvait jamais quitter son empire, pour aller à une expédition, sans avoir choisi un suc- [redacted]

cédémoniens, arriva à Suse, chassé de Sparte par ses sujets. Ayant entendu parler de cette contestation, Démarate conseilla à Xerxès d'ajouter aux raisons qu'il avait déjà données, qu'étant fils de Darius, roi de Perse, tandis qu'Artabazane était né de Darius, homme privé, il n'était ni juste ni naturel de lui préférer ce frère, quoiqu'il eût l'avantage d'être l'aîné. Xerxès ayant fait valoir les arguments que lui avait suggérés Démarate, Darius le choisit pour son successeur. Au reste, si nous en croyons Hérodote (*), le crédit et l'autorité d'Atosse auraient suffi à eux seuls pour assurer le succès des prétentions de Xerxès. Darius, après avoir ainsi réglé l'ordre de succession à la couronne de Perse, faisait ses préparatifs de départ, lorsqu'il mourut dans l'année qui suivit la révolte des Égyptiens. Ce prince avait régné trente-six ans.

HISTOIRE DE XERXÈS.

Xerxès, lorsqu'il monta sur le trône (an du monde 3519; avant J. C. 485), ne pensait d'abord qu'à comprimer la révolte des Égyptiens. Voulant intimider par un châtiment prompt et terrible ceux des peuples conquis qui pourraient être tentés de se soustraire au joug, il avait renoncé à la conquête de la Grèce. Cependant Mardonius, qui tenait à faire oublier la honte de sa pre- [redacted]

tratides qui s'étaient retirés à)rès avoir été chassés d'Athèressaient sans cesse de réduire :rie en servitude. Avant de n Europe, Xerxès soumit les ns. Il les attaqua la seconde près la mort de Darius. Lorseut soumis, il rendit leur ıucoup plus lourd que n'avait rius, et confia le gouverne- leur pays à son frère Achæ-

pte une fois soumise, et étant sur le point de marcher Athènes, convoqua les prinl'entre les Perses, tant pour urs avis, que pour les insde ses volontés. Lorsqu'ils ıssemblés, il leur parla en ces : « Perses, je ne prétends pas luire parmi vous un nouvel , mais suivre l'exemple que ont transmis nos ancêtres. ce que j'ai appris des anciens, ne sommes jamais restés dans tion depuis Cyrus. Un dieu nous it, et sous ses auspices nous ıerons de succès en succès. Il ıtile de vous parler des exploits rus, de Cambyse et de Darius, père : vous en êtes assez ins-. Quant à moi, du moment où monté sur le trône, jaloux de int dégénérer de mes ancêtres, ngé aux moyens d'accroître la ınce des Perses. Après y avoir nent réfléchi, je trouve que pouvons illustrer de plus en notre nom, acquérir un pays n'est pas inférieur au nôtre, nême est plus fertile, et pu- n même temps les auteurs des s que nous avons reçues. Je ai donc convoqués pour vous connaître mes projets. Après passé l'Hellespont, je traver- l'Europe pour me rendre en e, afin de venger et les Perses on père des insultes des Athé-. Vous n'ignorez point que Da- avait résolu de marcher contre uple. Mais puisque la mort ne pas permis de se venger lui- e, c'est à moi de le venger et de « venger les Perses; je ne renoncerai « point à mon entreprise que je ne me « sois rendu maître d'Athènes, et que « je n'aie réduit cette ville en cendres. « Les Athéniens, vous le savez, ont « commencé les hostilités contre mon « père et contre moi. Ils ont été à Sar- « des avec Aristagoras de Milet, notre « esclave, et ils ont mis le feu aux « temples et aux bois sacrés. Que ne « vous ont-ils pas fait ensuite à vous- « mêmes, quand vous êtes allés dans « leur pays sous la conduite de Datis « et d'Artapherne? Personne d'entre « vous ne l'ignore. Voilà ce qui m'a- « nime à marcher contre les Athéniens. « Mais en y réfléchissant, je trouve un « grand avantage à cette expédition. Si « nous venons à les subjuguer eux et « leurs voisins, je parcourrai toute « l'Europe, et, avec votre secours, je « ne ferai de toute la terre qu'un seul « empire; car on m'assure que les « Grecs une fois réduits, il n'y aura « plus de ville ni de nation qui puissent « nous résister. Ainsi, coupables ou « non, tous subiront également notre « joug. Secondez-moi donc si vous « voulez me plaire. Que chacun de vous « se hâte de venir au rendez-vous que « j'indiquerai. Celui qui s'y trouvera « avec les plus belles troupes, je lui « ferai présent des choses que l'on es- « time le plus en Perse. Telle est ma « résolution. Mais comme je ne veux « pas qu'une décision aussi impor- « tante soit prise d'après mon avis « seulement, je vous permets de déli- « bérer sur cette affaire, et j'ordonne « à chacun de vous de m'en dire son « avis (*). »

Xerxès avait exprimé sa volonté d'une manière beaucoup trop formelle pour que ses conseillers osassent le contredire. Toutefois, Artabane, oncle paternel de Xerxès, le même qui sous Darius s'était opposé avec tant de raison à la guerre contre les Scythes, représenta tous les inconvénients de l'expédition qu'on allait entreprendre, et dévoila les motifs de la conduite de Mardonius. Malgré les avis de ce

(*) Hérodote, liv. VII, chap. 8.

prince si sage, Xerxès persista dans son sentiment. Après la réduction de l'Égypte, il employa quatre années entières à faire des levées et à amasser des provisions; enfin il se mit en marche dans le courant de la cinquième année, à la tête de forces immenses.

Parmi les peuples de l'Asie, les uns fournirent de l'infanterie, les autres de la cavalerie; ceux-ci des vaisseaux de charge; ceux-là des vaisseaux longs pour la construction des ponts; d'autres enfin donnèrent des vivres et des navires pour les transporter. On était occupé depuis environ trois ans à percer l'isthme qui réunit le mont Athos à la terre ferme, et à creuser un canal qui pût donner passage à de grands vaisseaux. Cette entreprise avait pour but d'éviter une navigation reconnue dangereuse. En effet, déjà lors de la première expédition de Mardonius, la flotte des Perses, comme nous l'avons dit plus haut, avait essuyé une perte considérable en doublant l'Athos.

Hérodote (*) nous fait connaître les moyens que les Perses employèrent pour couper l'isthme de l'Athos. On tira une ligne au cordeau, dit-il, près de la ville de Sané, et les barbares se partagèrent le terrain par nations. Lorsque le fossé eut atteint une certaine profondeur, les hommes qui étaient en bas continuèrent à creuser, tandis que d'autres placés sur des échelles faisaient passer la terre de main en main jusqu'à ceux qui étaient en haut et qui la

[redacted]

tachements de tous les corps de l'armée. Les soldats se relayaient les uns les autres et on les frappait à coups de fouet pour les contraindre à travailler. Les habitants de l'Athos aidaient aussi à creuser le canal. Bubarès, fils de Mégabaze, et Artachées, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidaient à ces travaux.

Xerxès, suivant Hérodote (*), fit percer le mont Athos par orgueil, et pour laisser un monument de sa puissance. On aurait pu, sans aucune peine, continue le même auteur, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre par-dessus l'isthme. Ces remarques sont justes; mais Xerxès, comme il est facile de s'en convaincre, voulait surtout imposer aux Grecs, et leur donner une haute idée de la richesse et de la puissance de l'empire contre lequel ils allaient lutter.

Les troupes chargées de creuser le canal avaient aussi reçu l'ordre de jeter des ponts sur le Strymon. Xerxès fit préparer, pour construire ces ponts, des cordages de lin et d'écorce de byblos, et l'on commanda de sa part, aux Phéniciens et aux Égyptiens, d'apporter des vivres pour l'armée. Il avait fait transporter par mer, de toutes les parties de l'Asie, des farines qu'on avait déposées dans les lieux les plus propres à servir d'entrepôt. La plupart de ces farines furent portées sur la côte de Thrace, appelée *Leucé Acté* (**); on en envoya à Tyrodize sur

[redacted]

entrèrent en Phrygie. Ils tra-
t ce pays, et arrivèrent à Cé-
e là, ils passèrent près d'A-
lle de Phrygie, et se rendirent
ı Colosses, puis à Cydrara, sur
tières de la Phrygie et de la
Une inscription gravée sur une
érigée dans ce lieu, par ordre
ıs, indiquait la limite des deux
a sortir de la Phrygie, Xerxès
ı Lydie. Dans cet endroit, la
partageait en deux; l'une à
menant en Carie, l'autre à
onduisant à Sardes. En suivant
Xerxès trouva un platane qui
t si beau, qu'il le fit orner de
et de bracelets d'or, et qu'il en
a garde à un immortel. Le
e jour, il fit son entrée dans la
des Lydiens. A peine arrivé à
il envoya des hérauts dans la
excepté à Athènes et à Lacédé-
our demander la terre et l'eau,
ordonner que dans toutes les
n eût soin de préparer des
ur le roi de Perse. Ce fut pour
truit exactement des disposi-
es Grecs à son égard qu'il
te mesure. Pendant qu'il se
t à partir pour Abydos, on
ıit à construire deux ponts sur
pont pour passer d'Asie en
. Entre les villes de Sestos et
ytos, est une côte fort rude,
ance dans la mer vis-à-vis d'A-
Ceux que le roi avait chargés
truire les ponts commencèrent
d'Abydos, et continuèrent
cette côte. Les Phéniciens joi-
les vaisseaux avec des corda-
lin, et les Égyptiens avec des
s d'écorce de byblos. Les ponts
une longueur de sept stades (*).
on les eut achevés, il s'éleva
reuse tempête qui rompit les
s et brisa les vaisseaux.
te nouvelle, Xerxès, transporté de colère, fit donner trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et ordonna qu'on jetât dans ses eaux une paire d'entraves, en lui adressant ce discours : « Eau amère et salée, ton maître te punit ainsi parce que tu l'as offensé, « sans qu'il t'en ait donné sujet. Le « roi Xerxès passera sur tes flots de « force ou de gré. C'est avec raison « que personne ne t'offre de sacrifices, « puisque tu es un fleuve trompeur et « salé (*). » Il fit ensuite couper la tête à ses architectes, et en prit d'autres pour construire de nouveaux ponts. Ceux-ci rassemblèrent des navires à cinquante rames et des trirèmes. Ils en employèrent trois cent soixante pour le pont situé du côté de l'Euxin et trois cent quatorze pour l'autre. Les bâtiments qui formaient le premier pont présentaient le flanc à l'Euxin et étaient placés obliquement d'un côté à l'autre du détroit et dans la direction du courant de l'Hellespont, de manière à tenir toujours bien tendus les câbles qui unissaient les navires les uns aux autres. Les vaisseaux ainsi disposés, on jeta de grosses ancres, du côté du Pont-Euxin, pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, et du côté de l'ouest et de la mer Égée, à cause des vents qui viennent du sud et du sud-est. On laissa aussi en trois endroits différents un passage libre entre les vaisseaux à cinquante rames, pour les petits bâtiments qui voudraient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir.

Ce travail fini, on tendit des câbles avec des machines de bois qui étaient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avait fait la première fois, mais on mit en double ceux de lin blanc, et ceux d'écorce de byblos en quatre. Le pont achevé, on scia de grosses pièces de bois, suivant la lar-

(*) Les stades dont il s'agit ici n'étaient,
l'opinion de d'Anville (*Mém. de
des belles-lettres*, tom. XXVIII,
), que de 51 toises. En effet, l'en-
plus resserré du détroit n'a guère
toises et demie de largeur.

(*) Quelques auteurs modernes présentent cette conduite comme celle d'un insensé et d'un furieux; cependant si on se met au point de vue des Perses qui regardaient l'eau comme une divinité à laquelle ils rendaient un culte, l'action de Xerxès semblera plutôt impie qu'insensée.

geur du pont, et on les plaça l'une à côté de l'autre, dessus les câbles qui étaient bien tendus. On les unit ensuite ensemble, et on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on aplanit. Tout étant fini, on pratiqua de chaque côté une barrière, de crainte que les chevaux et les bêtes de somme ne fussent effrayés à la vue de la mer.

Les ponts achevés, ainsi que le canal du mont Athos et les digues qu'on avait faites à ses deux embouchures, afin d'empêcher le flux d'en combler l'entrée, on porta cette nouvelle à Sardes, et Xerxès se mit en marche. Ce roi partit au commencement du printemps, et prit la route d'Abydos avec son armée.

Le Lydien Pythius se présenta alors devant Xerxès. Les présents qu'il avait faits à ce prince et ceux qu'il en avait reçus l'ayant enhardi, il lui adressa ces paroles : « Seigneur, je souhaiterais « une grâce : daignerez-vous me l'ac« corder? La faveur que je sollicite « est peu de chose pour vous, mais « pour moi elle est d'une grande im« portance. » Xerxès, s'attendant à des demandes bien différentes de celles que fit Pythius, promit de tout accorder. Alors Pythius, plein de confiance, dit ces paroles : « Grand roi, j'ai « cinq fils; ils sont obligés à vous ac« compagner tous dans votre expédition

[redacted]

« l'homme réside dans ses oreilles. « Quand il entend des choses agréables, « il s'en rejouit, et sa joie se répand « dans tout le corps; mais lorsqu'il en « entend de pénibles, il s'irrite. Si tu « en as d'abord bien usé avec moi, si « tes promesses n'ont pas été moins « belles que ta conduite, tu ne pour« ras pas cependant te vanter d'avoir « surpassé un roi en libéralité. Ainsi, « quoique aujourd'hui tu portes l'im« pudence à son comble, tu ne re« cevras pas le salaire qui t'est dû, « et je te traiterai moins rigoureu« sement que tu ne le mérites. Ta « générosité à mon égard te sauve la « vie, à toi et à quatre de tes fils; mais « je te punirai par la perte de celui « que tu aimes uniquement. » Après avoir fait cette réponse, il commanda aussitôt à ceux qui l'entouraient d'aller chercher l'aîné des fils de Pythius, de le couper en deux par le milieu du corps, et de placer une moitié du cadavre à droite et l'autre moitié à gauche du chemin par lequel les troupes devaient passer (*).

L'armée continua sa marche; le bagage et les bêtes de charge passèrent d'abord, suivis de troupes de toutes sortes de nations, qui allaient sans ordre. A une distance considérable, venait le corps d'armée du roi. Ce corps était composé de mille cavaliers choisis entre tous les Perses, suivis de mille hommes de pied armés de piques.

[redacted]

fois il descendait de son char
monter dans un simple chariot
t. Il était suivi de mille hom-
més de piques : c'étaient les
bles et les plus braves d'entre
rses. Après eux, marchaient
avaliers d'élite, suivis de dix
ommes de pied, choisis parmi
des Perses. De ces dix mille
s, il y en avait mille qui avaient
nades d'or au lieu de pointes de
l'extrémité inférieure de leurs
Ils renfermaient au milieu
les neuf mille autres : ceux-ci
nt à l'extrémité de leurs piques
enades d'argent. Ces dix mille
s étaient suivis de dix mille
à cheval. Après ce corps de ca-
, et à une distance de deux
, venait le reste de l'armée mar-
êle-mêle et sans observer aucun

sortir de la Lydie, l'armée fit
ers le Caïque, entra en Mysie,
ant ensuite sur la gauche le mont
alla du Caïque à la ville de
. De cette ville, elle prit sa
par la plaine de Thèbes, passa
Adramyttium et d'Antandros,
dans la Troade. Les troupes
ent la nuit au pied du mont
il survint un grand orage qui
r beaucoup de monde. L'armée
t ensuite sur les bords du Sca-
dont l'eau, si nous en croyons
te (*), ne put suffire aux hom-
aux bêtes de charge.

que Xerxès fut arrivé sur les
le cette rivière, curieux de voir
ne demeure du roi Priam, il
à Pergame. Lorsqu'il eut tout
é dans un grand détail, il im-
ille bœufs à Minerve-Iliade, et
ges firent des libations à l'hon-
es héros du pays. Il partit à la
du jour.

vé à Abydos, il voulut passer en
ses troupes. On lui avait élevé
tertre un trône de marbre blanc.
portant ses regards sur le ri-
l contempla ses armées de terre
ner. Il demanda ensuite à voir la représentation d'un combat naval. Les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire. Les Perses se disposèrent ensuite à traverser l'Hellespont. Ils choisirent pour cela le temps qui suit le lever du soleil. Ils brûlèrent sur les ponts, pour les purifier, toutes sortes de parfums, et le chemin fut jonché de branches de myrte. Dès que le soleil parut, Xerxès fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et pria l'astre du jour de détourner les malheurs qui pourraient l'empêcher de subjuguer l'Europe. Sa prière finie, il jeta la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or et un sabre perse. Après cette cérémonie, on fit passer sur le pont qui était du côté du Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, et sur l'autre qui regardait la mer Égée les bêtes de somme et les valets. En même temps, les vaisseaux se dirigèrent sur la côte opposée.

Quand Xerxès fut en Europe, il regarda défiler ses troupes qu'on faisait avancer à coups de fouet. Pendant que l'armée de terre traversait l'Hellespont, la flotte en sortait et côtoyait le rivage, tenant une route opposée; car elle allait au promontoire de Sarpédon, pour y séjourner. L'armée de terre, au contraire, marchant vers l'orient par la Chersonèse, traversa la ville d'Agora. De là, tournant le golfe Mélas, elle passa un fleuve de même nom, dont les eaux furent épuisées, et ne purent suffire à une si grande multitude. Apres avoir passé ce fleuve, l'armée marcha vers l'occident, côtoya la ville d'Ænos, ville éolienne, et le lac Stentoris, et entra dans le Dorisque.

Le Dorisque est un rivage et une grande plaine de la Thrace. Cette plaine est arrosée par l'Hèbre, fleuve considérable, et l'on y avait bâti un château royal appelé *Dorisque*, où les Perses entretenaient une garnison depuis le temps de Darius. Ce lieu parut commode pour ranger les troupes et en faire le dénombrement. Les vaisseaux furent tirés sur le rivage pendant que Xerxès passait en revue son armée.

ivre VII, chapitre 43.

DÉNOMBREMENT DE L'ARMÉE ET DE LA FLOTTE DE XERXÈS D'APRÈS HÉRODOTE.

Suivant Hérodote, l'armée de terre montait à dix-sept cent mille hommes sans compter la cavalerie et les chariots. Voici comment on en fit le dénombrement. On assembla un corps de dix mille hommes dans un même espace, et les ayant fait serrer autant qu'on le put, l'on traça un cercle alentour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un mur à hauteur d'appui. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que par ce moyen on les eût toutes comptées (*).

Hérodote entre ici dans de curieux détails sur l'armement et l'équipement des différentes nations qui composaient l'armée perse. Nous allons extraire ce qui nous a paru le plus intéressant dans le récit de cet historien.

Les Perses avaient des bonnets de feutre bien foulé, des tuniques à manches et de diverses couleurs, des cuirasses de fer, imitant des écailles de poisson, et de longs caleçons qui leur couvraient les jambes. Ils portaient des boucliers d'osier appelés *gerrhes*, un carquois, de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne et un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite. Les Mèdes, les Cissiens et les Hyrcaniens étaient armés et équipés comme les Perses.

Les Assyriens portaient des casques

arcs, des poignards, et, outre cela, des *sagaris* (*). — Les Indiens portaient des vêtements de coton, des arcs et des flèches de canne. — Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de peaux de chèvre. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, et des cimeterres. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante; leur chaussure montait jusqu'aux genoux. Leurs arcs et leurs javelots étaient semblables à ceux des Mèdes. Les Pactyices avaient aussi une saie de peaux de chèvre, et pour armes des arcs et des poignards. Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étaient armés comme les Pactyices. — Les Arabes avaient des habits amples et retroussés avec des ceintures. Ils portaient de longs arcs. Les Éthiopiens, vêtus de peaux de léopard et de lion, avaient des arcs de palmier de quatre coudées de long au moins, et de courtes flèches de canne, à l'extrémité desquelles était adaptée une pierre pointue. Ils portaient, en outre, des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, et des massues pleines de nœuds. Quand ils allaient au combat, ils se frottaient la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon. — Les Éthiopiens orientaux étaient armés à peu près comme les Indiens, et avaient pour coiffure des peaux de tête de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenaient droites, et la crinière leur ser-

rmure des Lydiens ressemblait à des Grecs. Les Mysiens avaient sques, avec de petits boucliers et velots durcis au feu. — Les Thraces ient sur la tête des peaux de re-, et pour vêtement des tuniques, r-dessus, une robe de diverses urs, très-ample, avec des brode-de peaux de jeune chevreuil. aient armés de javelots, de bou-légers et de petits poignards. s Thraces asiatiques portaient de boucliers de peaux de bœuf, chacun deux épieux, des casques in, ornés d'oreilles et de cornes uf de même métal, avec des ai-s. Des bandes d'étoffe rouge en-paient leurs jambes. — Les Cabe-Méoniens et les Lasoniens étaient et vêtus comme les Ciliciens. lilyens avaient de courtes piques, bits attachés avec des agrafes, sques de peau, et quelques-uns rcs. Les Mosques portaient des es de bois, de petits boucliers, s piques dont la hampe était e et le fer long. — Les Tibaréniens, crons et les Mosynœques étaient à la façon des Mosques. — Les portaient des casques de mailles petits boucliers de cuir, avec des ts. Les habitants de la Colchide it des casques de bois, des bou-de peaux de bœuf crues, de s piques, et des épées. Les Ala-s et les Saspires étaient armés à on des Colchidiens. — Les insu-de la mer Érythrée étaient ar-t vêtus comme les Mèdes.

s étaient les peuples qui compo-l'infanterie. Les chefs de cette étaient : Mardonius, fils de Go-; Tritantæchmès, fils d'Artaban; loménès, fils d'Otane, tous deux x de Darius, et cousins germains rxès; Masiste, fils de Darius et sse; Gergis, fils d'Arize; et Mé-e, fils de Zopyre.

ıte l'infanterie les reconnaissait ses généraux, excepté les Dix, corps choisi parmi tous les s, et commandé par Hydarnès, Hydarnès. On les appelait *Immor-* parce que, si quelqu'un d'entre eux venait à manquer, on en élisait un autre à sa place. Les Immortels surpassaient toutes les autres troupes par la magnificence de leur tenue et par leur courage. Ils menaient avec eux des chariots couverts pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux et d'autres bêtes de charge leur portaient des vivres.

La cavalerie perse était presque toute armée comme l'infanterie.

Les Sagartiens, peuple nomade, parlant la même langue que les Perses, fournirent huit mille hommes de cavalerie. Ces peuples ne portaient point d'armes d'airain ni de fer, excepté un poignard. Dans la mêlée, ils lançaient des cordes faites avec des lanières de cuir tressées, et à l'extrémité desquelles était un nœud coulant; après avoir saisi au moyen de ces cordes un cheval ou un homme, ils le tiraient à eux, et le tuaient.

La cavalerie des Mèdes était armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers indiens portaient les mêmes armes que l'infanterie de leur nation; ils étaient montés sur des chevaux ou sur des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. Les Caspiens et les Libyens avaient aussi des chars. Les Arabes étaient portés sur des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.

La cavalerie de Xerxès se composait en tout de quatre-vingt mille chevaux, sans compter les chameaux et les chars. Harmamithrès et Tithée, tous deux fils de Datis, en avaient le commandement.

Le nombre des trirèmes était de douze cent sept. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine en avaient donné trois cents. Ces peuples portaient des casques assez semblables à ceux des Grecs; des cuirasses de lin, des javelots et des boucliers dont le bord n'était pas garni de fer. — Les Égyptiens avaient fourni deux cents vaisseaux. Ils portaient des casques de jonc tissu, des boucliers convexes, dont les bords étaient gar-

nis d'une large bande de fer, des piques et de grandes haches. Le plus grand nombre avait des cuirasses et de grandes épées. — Les Cypriens avaient envoyé cent cinquante vaisseaux. Ils étaient vêtus et armés comme les Grecs. — Les Ciliciens avaient cent vaisseaux. Ils portaient des casques, de petits boucliers de peaux de bœuf crues avec le poil, des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée semblable à celle des Égyptiens. — Les Pamphyliens fournirent trente vaisseaux. Ils étaient armés et équipés comme les Grecs. — Les Lyciens envoyèrent cinquante vaisseaux. Ils avaient des cuirasses, des grèves, des arcs de bois de cornouiller, des flèches de canne qui n'étaient point empennées; des javelots, des poignards et des faux. Sur les épaules ils portaient une peau de chèvre, et sur la tête, des bonnets garnis de plumes. — Les Doriens fournirent trente vaisseaux; les Cariens soixante et dix; les Ioniens cent; les habitants des îles de l'Asie Mineure, soumises à Xerxès, dix-sept; les Éoliens, soixante; les Hellespontiens, à l'exception de ceux d'Abydos, qui avaient ordre du roi de rester dans le pays à la garde des ponts, et les autres peuples du Pont-Euxin, cent: ces peuples étaient tous armés comme les Grecs.

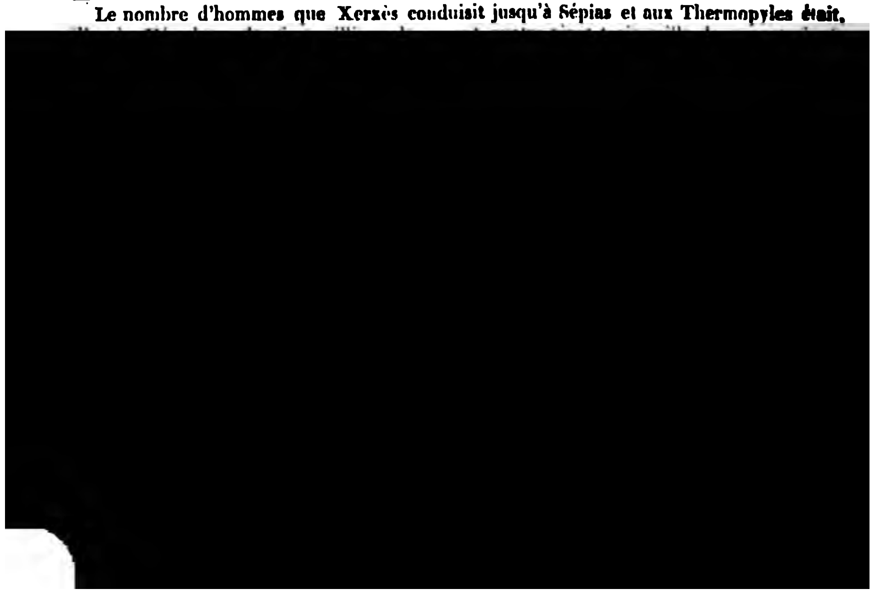
Les Perses, les Mèdes et les Saces formaient la garnison de tous les vaisseaux. Les bâtiments meilleurs voiliers étaient ceux des Phéniciens, et principalement des Sidoniens. Les vaisseaux étaient commandés par des chefs appartenant à la nation qui les avait fournis. La flotte avait pour généraux: Ariabignès, fils de Darius et de la fille de Gobryas; Prexaspe, fils d'Aspathinès; Mégabaze, fils de Mégabate; et Achœménès, fils de Darius et d'Atosse. Les Ioniens et les Cariens étaient commandés par Ariabignès; les Égyptiens, par Achœménès. Les deux autres généraux commandaient le reste de la flotte et les vaisseaux de charge.

Parmi les chefs de la flotte se trouvait Artémise (*). Cette princesse voulut, malgré son sexe, faire partie de l'expédition. Son fils étant encore en bas âge à la mort du roi son époux, elle prit les rênes du gouvernement, et son courage l'engagea à suivre les Perses. Elle avait sous ses ordres ceux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros, et de Calydnes. Ses vaisseaux, au nombre de cinq, étaient des mieux équipés de toute la flotte.

(*) Il ne faut pas confondre cette princesse avec Artémise, reine de Carie, sœur et épouse de Mausole. Celle-ci vécut environ trente ans plus tard.

RÉCAPITULATION.

Le nombre d'hommes que Xerxès conduisit jusqu'à Sépias et aux Thermopyles était,



[redacted]

PASSE EN REVUE L'ARMÉE ET LA TE. CE PRINCE CONTINUE SA MARCHE RRIVE EN GRÈCE.

dénombrement achevé, et l'ar- angée en bataille, Xerxès passa es rangs. Monté sur son char, il rut toutes les lignes de troupes, les premiers rangs de la cavale- de l'infanterie jusqu'aux der-

revue des troupes de terre finie, vaisseaux remis à flot, il passa char sur un vaisseau sidonien, s'assit sous un pavillon d'étoffe il vogua devant les proues des s. Les capitaines avaient mis vaisseaux à l'ancre, environ à plethres(*) du rivage, les proues les vers la terre, sur une même et les soldats étaient sous les . Le roi examinait tout, passant les proues et le rivage.

revue étant finie, il descendit de isseau, et envoya chercher Dé- e. « Maintenant, lui dit-il, pen- us que les Grecs oseront me ré- ? — Les Grecs, répondit Déma- ont toujours été élevés à l'école ertu, fruit de la tempérance et sévérité des lois. Les Lacédé- ns surtout n'écouteront jamais opositions, parce qu'elles tendent servissement de la Grèce. Ils à votre rencontre, et vous pré- ont le combat, lors même que s autres Grecs se soumettraient . Ne me demandez pas quel est ombre pour entreprendre de si s choses; ne fussent-ils que hommes, ou moins encore, ils ombattraient. » Xerxès, au lieu âcher, se mit à rire, et congédia rate amicalement.

partant de Dorisque pour la , Xerxès força tous les peuples encontra sur sa route à l'accom- dans son expédition. Car toute tendue de pays jusqu'à la Thes- avait été soumise au roi de et lui payait tribut, depuis l'expédition de Mégabaze et celle de Mardonius. Au sortir de Dorisque, Xerxès passa près des places des Samothraces, dont la dernière, du côté de l'occident, s'appelait *Mésambria*. Elle était fort près de Stryma, qui appartenait aux Thasiens. Le Lissus, qui coulait entre ces deux villes, ne put alors suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent épuisées. Après avoir traversé le Lissus, Xerxès passa auprès des villes grecques de Maronéa, de Dicée et d'Abdère; puis il traversa le fleuve Nestus, et continua sa route jusqu'aux bords du Strymon; les mages sacrifièrent des chevaux blancs sur les rives de ce fleuve. L'armée partit des bords du Strymon, et passa près d'Argile, ville grecque sur le bord de la mer, et près de Stagire, autre ville grecque, puis arriva à Acanthe. Voici l'ordre que l'armée avait suivi depuis Dorisque jusqu'à cette dernière ville : toutes les troupes de terre étaient partagées en trois corps; l'un, commandé par Mardonius et Masistès, marchait le long des côtes de la mer, et accompagnait l'armée navale; un autre corps, conduit par Tritantœchmès et Gergis, allait par le milieu des terres; le troisième, où était Xerxès en personne, marchait entre les deux autres, sous les ordres de Smerdoménès et de Mégabyse. La flotte se sépara alors de l'armée de terre pour entrer dans le canal creusé au milieu du mont Athos.

L'expédition de Xerxès, en apparence dirigée contre Athènes seulement, menaçait en réalité la Grèce tout entière. Ceux d'entre les Grecs qui avaient fait leur soumission à Xerxès se flattaient de n'avoir rien à craindre de la part de ce prince; ceux, au contraire, qui avaient refusé de rendre aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, éprouvaient de vives inquiétudes, parce que la Grèce ne paraissait pas en état de résister aux forces du roi, et que la plus grande partie du peuple, loin de vouloir prendre part à la guerre, montrait beaucoup d'inclination pour les Perses.

Tandis que la flotte partait de la ville

(*) Le plèthre valait 100 pieds grecs ou es 2 pieds 4 pouces 2 lignes.

de Therme, dix vaisseaux fins voiliers cinglèrent vers l'île de Sciathos, où les Grecs de leur côté avaient trois navires en observation, un de Trézène, un d'Égine et un d'Athènes. Les Grecs apercevant de loin les Perses, prirent aussitôt la fuite.

Ceux-ci s'étant mis à leur poursuite, enlevèrent d'abord le navire trézénien. Ils égorgèrent ensuite à la proue le plus bel homme de tout l'équipage, regardant comme un présage heureux, de ce que le premier Grec qu'ils avaient pris était un très-bel homme.

La trirème d'Égine donna plus de peine aux Perses par la valeur de Pythéas, un de ceux qui la défendaient. Quoique la trirème fût prise, Pythéas ne cessa pas de combattre, jusqu'à ce qu'il eût été couvert de blessures. Enfin il tomba à demi mort; mais comme il respirait encore, les Perses, admirant son courage, pansèrent ses blessures avec de la myrrhe, et les enveloppèrent avec des bandes de toile et de coton. De retour au camp, ils le montrèrent à toute l'armée avec admiration, et eurent pour lui toutes sortes d'égards, tandis qu'ils traitèrent comme de vils esclaves tous les autres Grecs qu'ils prirent sur le même vaisseau.

La troisième trirème alla échouer à l'embouchure du Pénée. Les Perses s'emparèrent de ce navire sans pouvoir se rendre maîtres de ceux qui le

dèrent à un écueil nommé *Myrmex* (*), entre l'île de Sciathos et la Magnésie, et les marins élevèrent sur ce rocher une colonne de pierre qu'ils avaient apportée avec eux.

La flotte perse, qui était partie de Therme, aborda au rivage de la Magnésie, entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias; les premiers navires s'amarrèrent à terre, et les autres se tinrent à l'ancre, placés derrière ceux-ci, la proue tournée vers la mer, sur huit rangs de hauteur, le rivage n'étant pas assez long pour une flotte si nombreuse. Le lendemain, il s'éleva une furieuse tempête. Quelques capitaines sauvèrent leurs bâtiments, en les tirant à terre. Quant à ceux que le vent surprit en pleine mer, les uns furent poussés contre des rochers du mont Pélion qu'on appelait *Ipnes* (**), les autres contre le rivage; quelques-uns se brisèrent au promontoire Sépias; d'autres furent portés à la ville de Mélibée; d'autres enfin à Casthanée, tant la tempête fut violente.

Environ quatre cents vaisseaux périrent dans cette tempête. Les Perses perdirent aussi beaucoup d'hommes et de grandes richesses. Un grand nombre de navires chargés de vivres et d'autres bâtiments de transport furent détruits. Les commandants de la flotte, craignant que les Thessaliens ne profitassent de ce désastre pour les attaquer, firent élever une haute palissade

te de la flotte des Perses arriva ètes (*). De son côté, Xerxès, mée de terre, ayant traversé alie et l'Achaïe, était entré le e jour sur les terres des Mé- passant par la Thessalie, il a cavalerie contre celle des ens, qu'on lui avait vantée xcellente; mais la sienne l'em- beaucoup sur celle-ci.

OMBAT DES THERMOPYLES.

s établit ensuite son camp dans inie en Mélide, et les Grecs passage des Thermopyles. des Perses occupait tout le ui s'étendait au nord jusqu'à le Trachis, et celle des Grecs de ce continent qui est au

oindrons ici la description que érodote (**) du défilé des Ther- . « Le défilé qui, au sortir de la nie, donne entrée dans la n'a dans sa partie étroite qu'un plèthre de largeur. Mais le e le plus étroit du reste du pays ant et derrière les Thermo- car derrière, près d'Alpènes, eut passer qu'une voiture de et devant, près de la rivière nix, et proche de la ville d'An- il n'y a pareillement de pas- se pour une voiture. A l'ouest ermopyles est une montagne sible, escarpée, qui s'étend u mont OEta. Le côté du che- l'est est borné par la mer, par rais et des ravins. Dans ce , il y a des bains chauds, que itants appellent *chytres*, et ces bains est un autel con- Hercule. Ce même passage rmé d'une muraille, dans la- on avait anciennement prati- s portes. Les habitants de la e l'avaient bâtie, parce qu'ils ient les Thessaliens, qui venus de la Thesprotie s'éta- ns l'Éolide, qu'ils possèdent aujourd'hui. Ils avaient pris « ces précautions, parce que les Thes- « saliens tâchaient de les subjuguer, « et de ce passage ils avaient fait alors « une fondrière, en y lâchant les eaux « chaudes, mettant tout en usage pour « fermer l'entrée de leur pays aux « Thessaliens. La muraille, qui était « très-ancienne, était en grande par- « tie tombée de vétusté. Mais les Grecs, « l'ayant relevée, jugèrent à propos « de repousser de ce côté-là les bar- « bares. Près du chemin est un bourg « nommé Alpènes. »

Les Grecs qui attendaient les Perses dans cette position étaient, suivant Hérodote, au nombre de cinq mille deux cents, parmi lesquels se trouvaient trois cents Spartiates (*). Léonidas, roi de Sparte, commandait en chef toute l'armée.

Cependant les Grecs, saisis de frayeur à l'approche des Perses, délibérèrent s'ils ne se retireraient pas. Les Péloponnésiens étaient d'avis de retourner dans le Péloponnèse pour garder le passage de l'isthme. Mais Léonidas voyant que les Phocidiens et les Locriens étaient indignés de cette proposition, soutint qu'il fallait garder la position qu'on occupait, et faire demander du secours à toutes les villes alliées.

Pendant que les Grecs délibéraient ainsi, Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître leurs forces. Le cavalier s'étant approché de l'armée, l'examina avec soin; mais il ne put voir les troupes qui étaient derrière une muraille qu'on avait relevée; il aperçut seulement celles qui campaient devant. Les Lacédémoniens gardaient alors ce poste : les uns étaient occupés aux exercices gymniques, les autres arrangeaient leur chevelure. Ce spectacle étonna le cavalier, qui prit connaissance de leur nombre, et s'en retourna tran-

Aphètes étaient un port situé dans Pagases.

. VII, chap. 176.

(*) L'abbé Barthélemy, après avoir comparé les récits d'Hérodote, de Pausanias et de Diodore pense qu'il faut élever à sept mille le nombre des hommes commandés par Léonidas. Voyez *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, t. I, p. 381. Paris, de Bure, 1790, in-8°.

quillement, après avoir tout examiné avec soin, car personne ne le poursuivit.

Xerxès laissa passer quatre jours, espérant que les Grecs prendraient la fuite. Le cinquième enfin, comme ils ne se retiraient pas, Xerxès envoya contre eux un détachement de Mèdes et de Cissiens, avec ordre de les faire prisonniers et de les lui amener. Les Mèdes fondirent avec impetuosité sur les Grecs, mais il en périt un grand nombre. De nouvelles troupes vinrent à la charge, et quoique fort maltraitées, elles ne reculaient pas. Cette attaque, dit Hérodote (*), fit connaître à tout le monde, et au roi lui-même, qu'il y avait dans l'armee perse beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Le combat cependant dura tout le jour. Les Mèdes se voyant si maltraités, se retirèrent. Les Perses appelés les *immortels* prirent leur place. Ils allerent à l'ennemi comme à une victoire certaine et facile; mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas plus d'avantage que les Mèdes. Enfin, voyant qu'après des attaques réitérées ils faisaient de vains efforts pour se rendre maîtres du passage, ils se retirèrent.

Telle fut l'issue de cette action. Les Perses ne réussirent pas mieux le lendemain. Ils se flattaient que les Grecs, réduits à un petit nombre et couverts de blessures, ne pourraient plus leur résister. Mais ceux-ci s'étant rangés [redacted]

tier. Ce général partit du camp à la chute du jour, et ayant passé l'Asope, marcha toute la nuit. Il etait déjà sur le sommet de la montagne, lorsque l'aurore commença à paraître. Les Perses montaient sans être aperçus, les chênes dont cette montagne était couverte empêchant de les voir; mais comme le temps etait calme, un corps de mille Phocidiens, posté dans cet endroit, les decouvrit au bruit qu'ils faisaient en marchant sur des feuilles d'arbres. Aussitôt ils se revêtirent de leurs armes. Les Perses, qui ne s'attendaient point a rencontrer d'ennemis, furent surpris à la vue de troupes qui s'armaient. Alors Hydarne, craignant d'avoir affaire aux Lacémoniens, demanda à Éphialte de quel pays étaient ces troupes. Instruit de la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches, s'enfuirent sur la cime de la montagne. Hydarne et les Perses, guidés par Éphialte, descendirent à la hâte sans les inquiéter.

Au lever du soleil, Xerxès fit des libations, et, après avoir attendu quelque temps, il se mit en marche vers l'heure que lui avait indiquee Éphialte. Léonidas et les Grecs, marchant comme à une mort certaine, s'avancèrent jusqu'à l'endroit le plus large du défilé. Les jours précédents, ils n'avaient point dépassé la partie étroite du défilé. Ce jour-là, le combat s'engagea dans un [redacted]

péranthès, tous deux fils de Da- Ce prince les avait eus de Phra- e, fille d'Artanès, lequel était le Darius, fils d'Hystaspe et petit- Arsame. Comme Artanès n'avait 'autres enfants, tous ses biens ent avec elle à Darius. Ces deux de Xerxès périrent les armes à in.

y eut un furieux combat au- lu corps de Léonidas. Les Per- les Lacédémoniens se repous- alternativement; enfin les Grecs t quatre fois en fuite les en-, et retirèrent de la mêlée le de leur général. Cet avantage usqu'à l'arrivée des troupes con- par Éphialte. Alors les Grecs èrent l'endroit le plus étroit du ; puis, leurs rangs toujours ser- ls se tinrent tous, excepté les ins, sur une colline située à l'en- u défilé. Ceux qui avaient encore ées s'en servirent; les autres ttirent, dit Hérodote(*), avec ins et les dents. Enfin, attaqués tes parts, ils moururent sous un au de traits. Du côté des Per- y eut vingt mille hommes tués.

OMBAT NAVAL D'ARTÉMISIUM.

s avons laissé la flotte perse aux s, où elle s'était réfugiée, après pête du mont Pélion. La flotte e, composée de deux cent qua- gts voiles, y compris neuf vais- de cinquante rames, était tou- à l'Artémisium. Les Perses, : que les Grecs n'avaient que si forces à leur opposer, étaient ents de commencer l'attaque. sèrent cependant pas sortir du de crainte que les Grecs ne pris- a fuite à la faveur de la nuit. achèrent donc de leur flotte deux vaisseaux choisis, et les firent derrière l'île de Sciathos, afin ber leur mouvement à l'ennemi. ommandants de ces vaisseaux t ordre de tourner l'île d'Eubée blant le cap Capharée et celui de Géreste, et d'entrer ensuite dans l'Euripe pour couper la retraite aux Grecs, tandis que le reste de la flotte perse les aurait attaqués de front. Après le départ des deux cents navires, et pendant que les Perses s'occupaient des dispositions nécessaires pour assurer la réussite de leur projet, Scyllias de Scioné, très-habile plongeur qui servait sur la flotte perse, mais qui cherchait depuis longtemps une occasion favorable pour se joindre à ses compatriotes et combattre avec eux, plongea, sans être vu des Perses, jusqu'à un bateau sur lequel il se rendit à Artémisium. Aussitôt il instruisit les Grecs du naufrage des Perses au mont Pélion, et leur apprit le départ de la flotte qui devait tourner l'Eubée.

Les Grecs décidèrent de rester ce jour-là à l'endroit où ils se trouvaient, et d'en partir au milieu de la nuit pour aller au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée. Ne découvrant aucun de ces bâtiments, ils se disposèrent à attaquer la flotte de Xerxès affaiblie par l'absence de deux cents voiles. Les Perses, voyant les manœuvres des Grecs, levèrent l'ancre aussitôt, et se préparèrent à les envelopper. Mais à un premier signal, les Grecs formèrent leurs vaisseaux en cercle, les poupes au milieu. A un second, ils attaquèrent les Perses, et leur prirent trente vaisseaux, dont l'un était monté par Philaon, fils de Chersis, et frère de Gorgus, roi des Salaminiens de l'île de Cypre, un des chefs les plus estimés de la flotte perse. La victoire ne se déclara cependant pour aucun des deux partis, et la nuit sépara les combattants. Les Grecs retournèrent à la rade d'Artémisium, et les Perses aux Aphètes.

On était alors au milieu de l'été (an du monde 3524; avant J. C. 480); une pluie très-forte tomba pendant toute la nuit, et d'affreux coups de tonnerre se firent entendre du côté du mont Pélion. Les flots et les vents poussèrent jusqu'aux Aphètes des corps morts et des débris de bâtiments naufragés. Les Perses, en station dans le

(*) Livre VII, chapitre 225.

port, craignaient à tout instant d'être submergés; mais cette nuit fut bien plus terrible encore pour les vaisseaux qui faisaient le tour de l'Eubée. Surpris en mer par la tempête, ils furent brisés, et tous ceux qui les montaient périrent misérablement.

Le lendemain, la flotte perse se tint à l'ancre au port des Aphètes; et le même jour les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois navires athéniens. Encouragés par ce secours et par la nouvelle du naufrage des Perses qui faisaient le tour de l'Eubée, ils partirent comme ils avaient fait la veille, attaquèrent les vaisseaux ciliciens, les détruisirent et retournèrent à la rade d'Artémisium, à l'entrée de la nuit.

Le troisième jour, les généraux de Xerxès, indignés de se voir maltraités par une flotte si peu nombreuse, et craignant d'ailleurs la colère du roi, n'attendirent point que les Grecs allassent les attaquer. Ils firent avancer leurs vaisseaux formés en croissant, pour envelopper les Grecs; mais ceux-ci engagèrent le combat sans leur donner le temps d'exécuter la manœuvre qu'ils méditaient. Les généraux de Xerxès, gênés par le nombre de leurs navires qui se heurtaient les uns les autres, résistèrent cependant et ne voulurent point céder, retenus par la honte. La perte des Grecs, quoique très-considérable en hommes et en vaisseaux, le fut

Aussitôt après le départ de la fl
un homme d'Histiée alla annonce
Perses que les Grecs avaient q
l'Artémisium. N'osant pas ajout
à cette nouvelle, les généraux de X
firent garder étroitement cet hom
et envoyèrent à la découverte que
bâtiments légers. Le rapport de
bitant d'Histiée s'étant trouvé e
la flotte perse mit à la voile
premiers rayons du soleil, pour
à Artémisium, où elle demeura
qu'au milieu du jour. Les Pers
rendirent ensuite à la ville d'H
dont ils s'emparèrent, et ils firen
courses dans l'Hellopie et dans
la partie maritime de l'Histiœoti

Après le combat des Thermop
Xerxès s'était occupé de faire ent
ses morts. Les cadavres des P
furent, à l'exception de mille env
jetés dans de grandes fosses qu
acheva de remplir avec des feuill
de la terre. Dès que cette mesur
été prise, Xerxès envoya à Histi
héraut qui fit réunir l'armée nava
parla en ces termes : « Alliés, l
« Xerxès permet à tous ceux q
« voudront de quitter leur post
« d'aller voir comment il a com
« les insensés qui se flattaient de
« porter sur sa puissance. »

Aussitôt après cette publicatio
bateaux devinrent extrêmement r
Histiée, tant il y eut de pers
empressées de traverser le détroit

irent aucun dégât dans le pays, ;tait déclaré pour eux. Dans la le, ils ne trouvèrent point d'ha-s; les uns s'etaient retirés avec richesses sur le mont Parnasse, itres, en plus grand nombre, nt réfugiés à Amphissa, ville si-u-dessus de la plaine de Crisa. 'erses, conduits par les Thessa-parcoururent la Phocide entière, nt les arbres et mettant le feu rt, sans épargner ni les villes ni nples.

ès avoir passé le pays des Para-iens, ils arrivèrent à la ville de ée, où leur armée se partagea ux corps; le plus considérable a vers Athènes, sous la conduite rxès, et entra par la Béotie sur ritoire d'Orchomène. Les Béo-s'étaient tous soumis, à l'excep-les Platéens et des Thespiens, les villes furent prises et ruinées d en comble. Les autres troupes, à leur droite le mont Parnasse, ièrent vers le temple de Delphes, sant le territoire de la Phocide, les mirent le feu aux villes des éens, des Dauliens et des Éolides. colonne avait pris le chemin dont parlons dans le dessein de piller ple de Delphes, et d'en offrir les s à Xerxès. Si nous en croyons lote (*), lorsque les Perses ap-aient du temple de Minerve Pro-la foudre tomba sur eux, des iers de roche se détachèrent du et du Parnasse, et, roulant avec uit épouvantable, écrasèrent un . nombre de leurs soldats. En ; temps, on entendit des cris et e des sons de voix confuses qui aient sortir du temple. Ces pro-répandirent l'effroi parmi les s, qui renoncèrent à leur entre-, et se retirèrent précipitamment. Delphiens, quittant alors leurs ites, en tuèrent un grand nombre. qui échappèrent au carnage se rent en Béotie. Le corps d'armée rait suivi Xerxès était arrivé de-Athènes, et s'était emparé de cette ville, où on ne trouva qu'un petit nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve, situé dans la citadelle, dont ils avaient barricadé les portes et les avenues. Les Perses établirent leur camp sur la colline de l'Aréopage. Les assiégés, quoique trahis par la faiblesse de leurs remparts, continuèrent cependant à se défendre et ne voulurent accepter aucune capitulation. Lorsque les Perses approchaient, ils roulaient sur eux des pierres d'une grosseur prodigieuse, tellement que Xerxès commençait à craindre d'être obligé de lever le siége. Enfin les Perses découvrirent derrière les portes de la citadelle un lieu escarpé où les Athéniens n'avaient pas mis de gardes. Ils montèrent par cet endroit, entrèrent dans la citadelle, et y mirent le feu après avoir massacré les Athéniens et pillé le temple de Minerve. Lorsque Xerxès fut entièrement maître d'Athènes, il envoya un courrier pour instruire de cet heureux succès Artaban, qui se trouvait à Suse.

COMBAT NAVAL DE SALAMINE.

Les troupes de la flotte perse, après avoir quitté le champ de bataille des Thermopyles, s'étaient rendues à Histiée, où elles s'arrêtèrent trois jours. Elles traversèrent ensuite l'Euripe, et se trouvèrent en trois autres jours au port de Phalère. Hérodote remarque (*) que les armées de Xerxès n'étaient pas moins nombreuses lorsqu'elles entrèrent dans l'Attique, qu'à leur arrivée aux Thermopyles et au promontoire de Sépias. En effet, les hommes qui avaient péri dans la tempête près du mont Pélion, au passage des Thermopyles et au combat naval d'Artémisium, avaient été remplacés par différents peuples, tels que les Méliens, les Doriens, les Locriens, presque tous les Béotiens, et les habitants de quelques îles qui n'étaient pas d'abord sous les étendards de Xerxès. Toutes les troupes perses étant arrivées à Athènes

Livre VIII, chap. 37.

(*) Livre VIII, chap. 66.

et au port de Phalère, Xerxès fit convoquer les tyrans des différentes nations qui se trouvaient dans son armée et les capitaines des vaisseaux. Ils prirent rang, chacun suivant la dignité dont il était revêtu.

Le roi de Sidon eut la première place, et celui de Tyr la seconde; les autres chefs venaient après ceux-ci. Quand ils se furent assis, Xerxès leur fit demander par Mardonius s'il devait attaquer les Grecs sur mer. Mardonius les interrogea, et tous furent d'avis qu'il fallait combattre, excepté cependant Artémise.

Cette princesse représenta qu'il serait imprudent de livrer un combat naval aux Grecs, bien supérieurs sur mer aux hommes que Xerxès pouvait leur opposer; que les Perses étant maîtres d'Athènes, l'étaient pour ainsi dire de toute la Grèce; d'ailleurs les Grecs, n'ayant point de vivres, seraient obligés de se retirer dans leurs villes.

« Mardonius, dit-elle, rapportez « fidèlement au roi les paroles que vous « allez entendre : Seigneur, après les « preuves de courage que j'ai données « aux combats livrés près de l'Eubée, « il est juste que je puisse vous dire « mon sentiment. Ne risquez pas vos « vaisseaux dans un combat naval, car « les Grecs sont aussi supérieurs sur « mer à vos troupes que les hommes « le sont aux femmes. D'ailleurs, pour-[redacted]

« au secours de leur patrie. Mais si « vous vous pressez de combattre, en « cas de malheur, la défaite de votre « armée de mer entraînera la perte de « vos troupes de terre. Enfin, sei-« gneur, vous êtes le meilleur de tous « les maîtres, mais vous avez de « mauvais esclaves, tels que les Egyp-« tiens, les Cypriens, les Ciliciens et « les Pamphyliens, sur le secours des-« quels on ne peut pas compter. »

Xerxès, tout en approuvant l'avis d'Artémise, crut qu'il fallait déférer à l'opinion du plus grand nombre, et persuadé d'ailleurs que l'armée navale ferait mieux son devoir si elle agissait sous ses yeux, il voulut être témoin du combat.

L'ordre du départ ayant été donné, la flotte des Perses s'avança vers Salamine, et se rangea en bataille. La nuit étant survenue, les Perses remirent l'attaque au lendemain. Cependant la frayeur s'empara des Grecs, et surtout des Péloponnésiens. Ceux-ci craignaient que, si les Perses étaient vainqueurs, on ne les bloquât dans l'île de Salamine, tandis que leur pays se trouverait sans défense. Et en effet, cette même nuit-là, l'armée des Perses se mit en route pour le Péloponnèse. Thémistocle, comprenant toute l'influence que les appréhensions des Péloponnésiens pouvaient exercer sur les Grecs, envoya aux généraux de Xerxès un exprès qui leur dit : « Le général des Athéniens, qui [redacted]

fos et au promontoire de Cyno-
levèrent l'ancre, et couvrirent le détroit jusqu'à Munychie.

flotte des Perses était forte de le deux mille voiles; celle des s n'en comptait que trois cent e-vingts. Le général athénien dit pour commencer le combat i vent qui se levait régulièrement les jours à la même heure com-ft de souffler. Les Perses s'avan-t d'abord avec courage, animés a présence de Xerxès qui avait lacer son trône sur une hauteur il pouvait voir le combat sans r le moindre danger; mais le contraire, et le grand nombre aisseaux resserrés dans un es-très-étroit, gênaient la manœu-Tous ces obstacles ralentirent it l'ardeur des Perses. Les Grecs, it que leurs ennemis faiblissaient, blèrent d'efforts et pénétrerent au centre de la flotte de Xer-qui fut en grande partie dé-par les Athéniens et les Égi-Les choses, dit Hérodote (*), nt se passer ainsi, car les Perses ttaient sans ordre et sans règle des hommes accoutumés aux la tactique et de la discipline ire. Ils se comportèrent cepen-beaucoup mieux qu'ils n'avaient Artémisium, et se surpassèrent êmes, chacun faisant tous ses s par la crainte que lui inspirait s, dont il croyait être vu.

émise montra un grand courage e combat. Xerxès dit, à cette on, que les hommes s'étaient its en femmes, et les femmes en es.

abignès, frère de Xerxès, gé-de l'armée navale, périt dans la e, ainsi qu'un grand nombre de mes de distinction, tant Perses lèdes et autres alliés. La perte recs ne fut pas considérable. e ils savaient nager, ceux qui ne ient pas sous les coups des enne-quand leur vaisseau coulait bas, ent Salamine à la nage; mais la plupart des Perses se noyaient dans la mer, faute de savoir nager.

Quelques Phéniciens, dont les vaisseaux s'étaient perdus, accusèrent de trahison, auprès du roi, les Ioniens, qui toutefois ne furent point punis, et les Phéniciens portèrent seuls la peine de cette accusation. Pendant qu'ils se plaignaient encore, un vaisseau de Samothrace fondit sur un vaisseau athénien et le coula. En même temps, un vaisseau éginète attaqua le vaisseau de Samothrace et le coula aussi; mais les Samothraces, excellents hommes de trait, chassèrent à coups de javelots les soldats du vaisseau éginète, dont ils se rendirent maîtres. Cette action sauva les Ioniens. Xerxès qui en fut témoin, furieux de la perte de la bataille, fit couper la tête aux Phéniciens, afin, disait-il, que des lâches ne pussent plus calomnier des gens plus braves qu'eux. Ce prince avait suivi des yeux le combat, et ses secrétaires tenaient une note exacte du nom et de la patrie des guerriers qui s'étaient le plus distingués.

Une partie de la flotte perse fut prise ou coulée bas par les Athéniens et les Éginètes. Les vaisseaux qui purent se sauver par la fuite se retirèrent au port de Phalère, sous la protection de l'armée de terre.

Aminias de Pallène donna la chasse au vaisseau que montait Artémise. Si cette circonstance eût été connue de lui, il se serait rendu maître du vaisseau ou aurait été pris lui-même. Tel était l'ordre signifié aux capitaines athéniens; on avait même promis une récompense de dix mille drachmes à celui qui s'emparerait de la personne d'Artémise, tant les Athéniens regardaient comme humiliant pour eux de voir une femme qui osait leur résister. Cette princesse trouva cependant moyen d'échapper à ses ennemis. Quant aux Perses qui avaient été placés dans l'île de Psyttalie, ils furent tous taillés en pièces par les Grecs.

Aussitôt que Xerxès connut sa défaite, craignant que les Grecs ne songeassent à couper les ponts jetés entre

(*) ivre VIII, chap. 86.

Sestos et Abydos, il pensa à prendre la fuite. Mais voulant donner le change aux Grecs et à ses troupes, il fit travailler à une digue destinée à joindre Salamine au continent. On lia ensemble les vaisseaux de charge phéniciens, et on prit des mesures comme pour donner une autre bataille navale. En voyant Xerxès agir de la sorte, Perses et Grecs furent persuadés qu'il voulait rester, et qu'il se préparait à continuer la guerre. Mardonius seul pénétra ses intentions.

Quand on apprit à Suse, par un premier courrier, que Xerxès était maître d'Athènes, les Perses eurent tant de joie de cet événement, que toutes les rues furent jonchées de myrte; on brûla des parfums, et personne ne s'occupait que de festins et de plaisirs. La nouvelle du désastre de Salamine jeta la consternation dans la ville; les habitants déchirèrent leurs habits, en poussant des cris lamentables, et imputant leur infortune à Mardonius. Ils étaient moins affligés de la perte de leurs vaisseaux qu'alarmés pour le roi. Leurs inquiétudes continuèrent jusqu'au retour de Xerxes.

Mardonius, pensant bien qu'il encourrait la disgrâce de son maître pour l'avoir jeté dans cette malheureuse guerre, prit la résolution de s'exposer à de nouveaux dangers, et de soumettre la Grèce ou de mourir les armes à la main. Il pressa donc Xerxès de retourner en Perse avec la

sordre; ayant enfin reconnu leu reur, ils se réunirent de nouve continuèrent leur voyage.

L'armée de terre, commandé Xerxès, demeura quelques jours l'Attique après le combat de Salan puis elle se mit en route et sui même chemin qu'elle avait tenu e nant. Mardonius avait jugé à p d'accompagner le roi, parce que l son était trop avancée pour cont les opérations militaires. D'ailleu croyait plus convenable de passer l' en Thessalie, et d'attaquer ensuite loponnèse. Arrivé en Thessalie, il cupa de choisir les troupes qu vaient rester en Grèce avec lui. nombre furent tous les Perses appelait *Immortels*, excepté Hyd leur commandant, qui ne voulut abandonner le roi. Mardonius pr core, parmi les Perses, les cuira et le corps de mille chevaux, aux il joignit les troupes mèdes, s bactriennes et indiennes, tant inf rie que cavalerie. Quant aux a alliés, il fit choix des beaux hon et de ceux dont la valeur lui connue. Toutes ces troupes ré s'élevaient à trois cent mille hom

Xerxès laissant Mardonius en salie, se hâta de gagner l'Helles Il mit quarante-cinq jours pour ar au détroit. Les troupes qui le suiv réduites à se nourrir la plupa temps d'herbes, d'écorce et de fe d'arbres, furent bientôt attaqué

Perses partirent de la Thrace ; qu'ils furent arrivés au détroit, ressèrent de traverser l'Helles- ır leurs vaisseaux pour gagner ·, car les ponts de bateaux ne aient plus ; une tempête les avait s. L'armée séjourna quelque aux environs d'Abydos ; les sol- ant trouvé dans le pays des en plus grande abondance que eur marche se gorgèrent de ure. Cet excès, joint au chan- d'eau, fit périr presque tout restait du corps d'armée dont ramena les débris à Sardes.

ndant Artabaze, fils de Phar- qui depuis longtemps s'était grande réputation parmi les accompagna le roi jusqu'au de l'Hellespont, avec soixante ommes de l'armée de Mardo- Xerxès étant passé en Asie, et e se trouvant, à son retour, irons de la presqu'île de Pal- rut devoir profiter du hasard ait conduit près des Potidéates, s remettre sous le joug de , qu'ils avaient secoué.

aze assiégea alors Potidée ; et, nant les Olynthiens de vouloir ter contre le roi, il les assié- si. Ayant pris leur ville, il en er les habitants dans un marais. te, Artabaze s'occupa sérieu- du siége de Potidée. Tandis ssait la ville, Timoxène, stra- Scionéens, s'engagea à lui en s portes. Toutes les fois que e et Artabaze avaient à s'écrire velle importante, ils attachaient t à une flèche, et le roulaient le l'entaille, de façon qu'il te- de plumes ; ils tiraient ensuite che dans un endroit convenu. son de Timoxène fut reconnue nière suivante ; la flèche tirée abaze s'écarta du but, et frappa le un homme de Potidée. Les es qui étaient présentes prirent ; et, après avoir reconnu qu'on ttaché une lettre, elles la por- ux stratéges assemblés. La lec- cette lettre fit connaître l'au- la trahison.

Il y avait déjà trois mois qu'Artabaze assiégeait inutilement Potidée lorsqu'il arriva un reflux considérable, et qui dura fort longtemps. Les Perses voyant que le lieu occupé auparavant par la mer n'était plus qu'une lagune, se mirent en route pour entrer dans la presqu'île de Pallène. Ils avaient déjà fait les deux cinquièmes du chemin, lorsqu'il survint une marée très-haute. Ceux qui ne savaient pas nager périrent dans les eaux, et ceux qui savaient nager furent massacrés par les Potidéates, qui les poursuivirent avec des bateaux. Artabaze, déçu de ses espérances, alla rejoindre Mardonius en Thessalie, avec les débris de son corps d'armée.

La flotte de Xerxès ayant transporté le roi et ses troupes de la Chersonèse à Abydos, alla passer l'hiver à Cyme. Cette flotte se rassembla ensuite dès le commencement du printemps à Samos. La plupart des troupes embarquées étaient perses et mèdes, et avaient pour généraux Mardontès, fils de Bagée, et Artayntès, fils d'Artachée, qui s'était associé son neveu Ithamitrès, et partageait avec lui le commandement. Comme les Perses avaient reçu un échec considérable à la bataille de Salamine, ils n'osèrent pas avancer plus loin vers l'occident. Ils avaient encore trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens ; avec ces forces ils se tinrent à Samos pour garder l'Ionie et l'empêcher de se révolter. Bien loin de s'attendre à voir les Grecs venir en Ionie, ils croyaient que ceux-ci se contenteraient de défendre leur propre pays, et cette conjecture leur paraissait d'autant mieux fondée, qu'au lieu de les poursuivre dans leur fuite après la bataille de Salamine, les Grecs s'étaient trouvés très-heureux de se retirer. Battus sur mer, ils espéraient que sur terre Mardonius remporterait de très-grands avantages. Ce général partit de la Thessalie, marchant à grandes journées vers Athènes, et emmenant avec lui tous les hommes en âge de porter les armes. Les princes de Thessalie, loin de se repentir de leur conduite précé-

dente, étaient encore plus animés qu'auparavant; et Thorax de Larisse, qui avait accompagné Xerxès dans sa fuite, livrait alors ouvertement le passage à Mardonius pour entrer en Grèce.

Lorsque l'armée perse fut en Béotie, les Thébains tâchèrent de réprimer l'ardeur de Mardonius, en le dissuadant d'aller plus avant. Ils lui représentèrent qu'il n'y avait pas de lieu plus commode pour camper, et que s'il voulait y rester, il se rendrait maître de la Grèce entière sans coup férir, car il était bien difficile d'en venir à bout par la force tant qu'elle resterait unie, comme ils l'avaient éprouvé par le passé. « Si vous suivez notre con« seil, ajoutaient-ils, vous déconcerterez « sans peine les meilleurs projets des « Grecs. Envoyez de l'argent à ceux « d'entre eux qui ont le plus de crédit « dans chaque ville; la division se met« tra dans toute la Grèce, et, avec le « secours de ceux qui prendront votre « parti, vous subjuguerez facilement « les autres. »

Le désir ardent qu'avait Mardonius de se rendre maître d'Athènes l'empêcha de suivre le conseil que lui donnèrent les Thébains. Il en fut d'ailleurs encore détourné par sa folle présomption, espérant toujours faire connaître au roi l'heureuse nouvelle de la prise de la ville d'Athènes, par des torches allumées qu'on plaçait dans les îles et qui servaient de signaux. En entrant dans l'Attique il trouva le

[redacted]

niens à faire leur sou
tira avant que Pausa
l'Isthme avec ses tro
d'Athènes, il mit le
fit abattre tout ce qui s
murs et édifices. Il
parce que ce pays n'e
pour la cavalerie, et
d'une défaite, il n'au
que par des défilés où
d'hommes auraient su
Il résolut donc de retc
afin de combattre
alliée, et dans un pay
pût manœuvrer facile

Il était déjà en m
courrier lui annonça
mille Lacédémoniens
Mégare. Aussitôt il
moyens de l'arrêter. I
min, avec son armée
vers Mégare, faisant
vants à la cavalerie. U
étant ensuite venu l
les Grecs étaient asser
il retourna sur ses
route par Décélée.
avaient mandé les vois
pour lui servir de gu
conduisirent à Sphen
à Tanagre, où il pass
demain ayant tourné
arriva sur les terres d
il prit du bois et d'a
nécessaires pour fort
car il voulait avoir un
défaite. Le camp de

[redacted]

lans la plaine. Ils le firent, et parut toute la cavalerie perse, investit, et fondit sur eux pour les exterminer. Alors les ens serrèrent le plus possible angs, et firent face de tous À cette vue, les Perses tournè-ide et se retirèrent. Il est diffi-savoir si l'intention de Mardo-ait d'agir contre ces Phocidiens plement de les intimider. Il leur t un héraut pour les engager à itrer toujours gens de cœur, ils faisaient, et les assurer ouvaient compter sur sa recon-ce et sur celle du roi, s'ils se aient avec courage.

ndant toute l'armée grecque, it réunie, marcha contre les de Mardonius. Les généraux pris, à leur arrivée à Erythres, erses campaient sur les bords pe, tinrent conseil, et allèrent r vis-à-vis d'eux, au pied du théron.

e les Grecs ne descendaient la plaine, Mardonius envoya ux toute sa cavalerie, com-par Masistius, homme de listinction parmi les Perses. al montait un cheval niséen, ors était d'or, et qui portait is magnifique. Cette cavalerie pprochée des Grecs en bon ndit sur eux, et leur fit beau-nal, leur reprochant en même n'être que des femmes.

égariens se trouvaient placés droit le plus exposé aux atta-Perses. Pressés par la cava-s envoyèrent demander des our les relever. Tous les Grecs it, excepté trois cents Athé-ite, qui emmenèrent avec eux bement de gens de trait.

alerie perse attaqua en ordre scadrons. Masistius, qui se en avant des troupes, eut al atteint par une flèche dans : l'animal se cabra, et jeta s par terre. Les Athéniens ac-t aussitôt, se saisirent du t tuèrent le cavalier malgré ance. Ils ne purent d'abord y réussir, à cause de la cuirasse d'or, façonnée en écailles de poisson, qu'il avait sous son habit de pourpre; mais enfin un Grec lui porta dans l'œil un coup dont il mourut. La cavalerie ignora d'abord le malheur arrivé à son général, car on n'avait pas vu Masistius tomber de cheval. Cependant les Perses s'étant arrêtés, et s'apercevant que personne ne leur donnait l'ordre de charger, apprirent que leur général avait été tué; ils s'encouragèrent les uns les autres, et poussèrent leurs chevaux à toute bride, pour enlever le corps de Masistius.

Les Athéniens les voyant accourir tous ensemble, pêle-mêle, et non par escadrons, appelèrent à eux le reste de l'armée. Pendant que l'infanterie venait à leur secours, il y eut un combat très-vif sur le corps de Masistius. Tant que les trois cents Athéniens furent seuls, ils eurent un très-grand désavantage, et abandonnèrent le corps, mais lorsque les autres Grecs furent arrivés, la cavalerie perse ne soutint pas le choc, et perdit beaucoup de monde sans pouvoir enlever le corps de son général. Ces cavaliers s'éloignèrent d'environ deux stades, et délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. On décida de retourner vers Mardonius.

La cavalerie étant arrivée au camp, toute l'armée témoigna la douleur qu'elle ressentait de la perte de Masistius, et Mardonius encore plus que les autres. Les Perses se coupèrent la barbe et les cheveux; ils coupèrent aussi les crins à leurs chevaux et aux bêtes de charge. Des cris lugubres se firent entendre dans tout le camp, car Masistius était, après Mardonius, le général le plus estimé des Perses et du roi.

Les Grecs mirent sur un char le corps de Masistius, et le firent passer de rang en rang. Toute l'armée admira la haute stature et la beauté de ce général.

Les Perses ayant cessé de pleurer Masistius, se rendirent sur l'Asope, qui traverse le territoire de Platée, où ils savaient que les Grecs étaient campés. Mardonius les rangea en face des

ennemis. Il plaça les Perses vis-à-vis des Lacédémoniens; et comme ils étaient en beaucoup plus grand nombre que ceux-ci, il les disposa en plusieurs rangs, et les étendit jusqu'aux Tégéates. Il rangea les Mèdes immédiatement après les Perses, en face des Corinthiens, des Potidéates, des Orchoméniens et des Sicyoniens. Après les Mèdes, venaient les Bactriens, vis-à-vis des Épidauriens, des Trézéniens, des Lépréates, des Tirynthiens, des Mycéniens et des Phliasiens. Ensuite, se trouvaient les Indiens, opposés aux Hermionéens, aux Érétriens, aux Styréens et aux Chalcidiens. Les Saces furent placés auprès des Indiens, vis-à-vis des Ambraciotes, des Anactoriens, des Leucadiens, des Paléens et des Éginètes. Immédiatement après les Saces, et en face des Athéniens, des Platéens et des Mégariens, les Béotiens, les Locriens, les Méliens, les Thessaliens, et les mille Phocidiens dont nous avons déjà parlé. Quelques-uns de leurs compatriotes, qui avaient embrassé la cause de la Grèce, s'étaient retirés sur le Parnasse, et ils en descendaient pour piller et harceler l'armée perse. Mardonius plaça aussi les Macédoniens et les Thessaliens vis-à-vis des Athéniens.

Les peuples que nous venons de nommer, et que Mardonius rangea en bataille, étaient les plus considérables et les plus célèbres. Des hommes de [redacted]

aux Grecs le succès, s'ils se tenaient sur la défensive; et une défaite, s'ils traversaient l'Asope, et commençaient le combat. Mardonius désirait ardemment d'attaquer l'ennemi : mais les victimes n'étaient pas favorables, et ne lui promettaient également de succès que dans le cas où il attendrait l'ennemi.

Timégénidas de Thèbes, fils d'Herpys, conseilla à Mardonius de faire garder les passages du Cithéron, pour arrêter dans leur marche et enlever s'il était possible les nombreux détachements de troupes grecques qui allaient rejoindre l'armée. Mardonius, approuvant cet avis, envoya, dès que la nuit fut venue, la cavalerie aux passages du Cithéron, qui conduisaient à Platée, et que les Béotiens appelaient *Les trois têtes*, et les Athéniens *Les têtes de chêne*. Ces cavaliers enlevèrent un convoi de cinq cents bêtes de charge qui portaient des vivres du Péloponèse au camp des Grecs, et massacrèrent les hommes et les bêtes, sans rien épargner, puis ils rentrèrent dans leur camp.

Les Perses et les Grecs furent ensuite deux jours sans escarmoucher. Les premiers s'avancèrent jusque sur les bords de l'Asope, pour provoquer les ennemis : mais aucune des deux armées ne voulut passer la rivière. La cavalerie de Mardonius ne cessait pas cependant d'inquiéter et de harceler [redacted]

parlé. Celui-ci fut d'avis
lever au plus tôt le camp,
rocher de Thèbes, où l'on
porter des vivres pour les
des fourrages pour les che-
dans cette position, on ter-
guerre, en s'y prenant de
suivante : Nous avons, di-
ucoup d'or monnayé et non
avec une grande quantité
des vases précieux ; nous
sans rien épargner, toutes
es aux Grecs, et surtout à
t le plus d'autorité sur l'es-
rs concitoyens. On les amè-
trahir la cause de la patrie
r les risques d'une bataille.
as se rangèrent à cet avis, qui
ait plus prudent. Cependant
, aimant mieux recourir à la
la corruption, fut d'une
ntraire. L'armée perse, di-
it de beaucoup supérieure à
recs : il fallait livrer bataille
nent, et sans attendre que
s, dont le nombre augmen-
es jours, eussent reçu de
enforts : on devait mépriser
ions des devins, et sans hé-
ire les Perses au combat,
tique usage de leur nation.
us fit aisément prévaloir son
Xerxès lui avait donné le
ment général de toute l'ar-
voqua donc les principaux
rses et grecs auxiliaires, et
nda s'ils avaient connais-
elque oracle qui prédît aux
ils devaient périr dans la
chefs qu'il avait mandés ne
point à cette question, les
u'ils n'avaient aucune con-
les oracles, les autres par
ardonius prit la parole, et
Puisque vous ne savez rien,
us n'osez rien dire, je vais
homme qui est bien ins-
oracle dit que les Perses
, à leur arrivée en Grèce, le
Delphes, et qu'après l'avoir
périront tous. Mais puisque
ons connaissance de cette
n, nous n'attaquerons pas
, nous n'essayerons pas de « le piller, et nous ne périrons pas. Que « tous ceux d'entre vous qui sont dé- « voués aux Perses se réjouissent donc, « bien assurés que nous aurons l'avan- « tage sur les Grecs. » Lorsqu'il eut cessé de parler, il ordonna qu'on fît les préparatifs nécessaires pour livrer la bataille.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Mardonius envoya contre les Grecs ses cavaliers, qui, étant très-habiles à lancer le javelot et à tirer de l'arc, les incommodèrent d'autant plus, que, ne se laissant point approcher, il était impossible de les forcer à combattre corps à corps. Cette cavalerie s'avança jusqu'à la fontaine de Gargaphie, qui fournissait de l'eau à toute l'armée grecque, la troubla et la combla. Les Lacédémoniens seuls campaient près de la fontaine; les autres Grecs en étaient plus ou moins éloignés, suivant la disposition de leurs quartiers. L'Asope se trouvait dans le voisinage; mais la cavalerie perse repoussant à coups de traits tous ceux qui voulaient y puiser de l'eau, ils allaient en chercher à la fontaine. Cette dernière ressource leur étant enlevée, les généraux grecs se rendirent auprès de Pausanias, roi de Sparte, pour convenir de ce qu'ils devaient faire, car l'armée manquait aussi de vivres, et des valets envoyés dans le Péloponnèse pour en chercher, ne pouvaient plus rentrer au camp, parce que la cavalerie leur en fermait le passage. On décida, si les Perses n'offraient pas encore la bataille ce jour-là, de passer dans l'île d'Œroë, située vis-à-vis de Platée, à dix stades de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie. Cette île est formée par une rivière qui descend du mont Cithéron dans la plaine, se partage en deux bras, éloignés l'un de l'autre d'environ trois stades, et réunit ensuite ses eaux dans un même lit. Les Grecs résolurent de s'y établir, tant pour avoir de l'eau en abondance, que pour ne plus être incommodés par la cavalerie de Mardonius. Ils prirent la résolution de décamper la nuit, à la seconde veille, de crainte que les Perses ne les inquiétassent dans leur marche.

Ils étaient aussi convenus d'envoyer la moitié de l'armée au Cithéron, pour ouvrir les passages aux valets, qui avaient été chercher des vivres, et que l'ennemi tenait enfermés dans les gorges de la montagne (*).

Les cavaliers perses harcelèrent l'ennemi pendant toute la journée, et se retirèrent vers le soir. Dès qu'il fut nuit, les Grecs, profitant de leur absence, levèrent le camp, et se mirent en marche. Ils se dirigèrent vers un temple de Junon qui était devant Platée, à vingt stades de la fontaine de Gargaphie, et y posèrent leur camp.

Quand Mardonius eut appris que les Grecs s'étaient retirés pendant la nuit, il fit passer l'Asope à son armée, et se mit à leur poursuite. Il n'était occupé que des Lacédémoniens et des Tégéates, parce que les hauteurs l'empêchaient d'apercevoir les Athéniens qui avaient pris par la plaine. Dès que les autres généraux de l'armée perse virent Mardonius s'ébranler pour courir après les Grecs, ils arrachèrent aussitôt les étendards, et suivirent leur chef à toutes jambes, confusément et sans garder leurs rangs, poussant de grands cris, et faisant un bruit épouvantable, comme s'ils avaient été sûrs de remporter la victoire.

Pausanias, roi de Sparte, se voyant pressé par la cavalerie perse, envoya un exprès aux Athéniens pour les engager à le secourir. Les Athéniens se mirent en mouvement. Ils étaient déjà

qu'ils avaient fichés en terre, lançaient une quantité si prodigieuse de flèches, que les Spartiates en étaient accablés. Les sacrifices continuant à n'être point favorables, Pausanias tourna ses regards vers le temple de Junon, près de Platée, implora la déesse, et la supplia de ne pas permettre que les Grecs fussent trompés dans leurs espérances.

Les Tégéates marchèrent aussitôt contre les Perses, et les sacrifices annonçant enfin un heureux succès, les Lacédémoniens se mirent aussi en mouvement. Les Perses, quittant alors leurs arcs, soutinrent le choc. On se battit d'abord près du rempart de boucliers. Lorsqu'il eut été renversé, l'action devint vive, et dura longtemps. Les soldats de Mardonius saisissaient les lances des Grecs, et les brisaient entre leurs mains. Dans cette journée, ils ne le cédèrent aux Grecs ni en force ni en audace; mais étant armés d'une manière peu convenable, et n'ayant d'ailleurs ni la prudence ni les connaissances militaires de leurs ennemis, ils se jetaient sans ordre un à un ou plusieurs ensemble sur les Spartiates, qui les taillaient en pièces.

Les Grecs étaient vivement pressés du côté où Mardonius, monté sur un cheval blanc, combattait en personne à la tête des mille Perses d'élite. Tant que ce général vécut, ses soldats soutinrent vaillamment l'attaque des Lacédémoniens, et leur tuèrent même beaucoup de monde; mais dès qu'il fut

spèce d'armure, et qu'ainsi ils étaient sans armes défensives des hommes pesamment armés. et mis en fuite par les Grecs, rses se sauvèrent en désordre ur camp, et en dedans du mur de u'ils avaient construit sur le ter- de Thèbes.

abaze, fils de Pharnace, qui com- it un corps de quarante mille es, prévoyant bien, pendant se battait encore, quelle serait du combat, ordonna à ses trou- le suivre partout où il les con- Ces ordres donnés, il fit mine loir aller à l'ennemi; mais ayant quelque peu, et voyant que les étaient en déroute, il se retira é de la Phocide, dans l'intention rer le plus tôt possible sur les de l'Hellespont.

Béotiens combattirent long- contre les Athéniens; mais tous res Grecs du parti de Xerxès se isirent à dessein avec beaucoup llesse. Les troupes auxiliaires ues prirent la fuite avant même r combattu. « Cela prouve, dit dote (*), l'influence des Perses es barbares; et en effet, si ceux- sauvèrent, même avant d'en venus aux mains avec l'ennemi, t parce que les Perses leur en èrent l'exemple. Ainsi toute ée prit la fuite, excepté la ca- ie perse et béotienne, qui pro- la retraite. »

dis que les Perses fuyaient de parts, on alla dire a ceux des qui ne s'étaient point trouvés à e, que Pausanias, roi de Sparte, de remporter la victoire sur les s de Mardonius. Aussitôt les hiens, les Mégariens et les Phlia- coururent vers le champ de ba- pêle-mêle, et sans observer ordre. Lorsque les Mégariens Phliasiens furent près des enne- a cavalerie des Thébains, com- ée par Asopodore, fils de Timan- s ayant vus marchant à la hâte arder leurs rangs, les chargea, en tua six cents, et poursuivit jusqu'au Cithéron le reste de cette multitude imprudente.

Les Perses ne se furent pas plutôt réfugiés dans leurs retranchements, qu'ils se hâtèrent d'en occuper les tours, et de mettre toutes les fortifications en état de défense, avant l'arrivée des Lacédemoniens. Les retranchements furent d'abord défendus par les Perses avec courage et succès; mais les Athéniens s'étant joints aux Lacédémoniens, parvinrent à escalader le mur, et en ayant abattu une partie, les Grecs se jetèrent en foule dans le camp. Les Tégéates y étant entrés les premiers, pillèrent la tente de Mardonius, et prirent, entre autres choses, la mangeoire de ses chevaux, ouvrage de bronze et d'une beauté remarquable. Ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa.

Le mur ayant été renversé, les Perses se débandèrent, et pas un ne retrouva le courage qu'il venait de montrer à la défense des retranchements. Ils se laissèrent tuer sans faire de résistance, et si l'on excepte les troupes qui se retirèrent avec Artabaze, il ne resta pas trois mille hommes de toute l'armée de Mardonius. Les Lacédémoniens ne perdirent, suivant le rapport d'Hérodote (*), que quatre-vingt-onze des leurs, les Tégéates seize, et les Athéniens cinquante-deux. L'infanterie perse, la cavalerie sace et Mardonius, se distinguèrent le plus dans l'armée de Xerxès. La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois de boédromion de la seconde année de la soixante et quinzième olympiade, qui correspond au 22 septembre de l'année 479 avant Jésus-Christ.

Après la bataille, les Grecs virent arriver une femme qui se rendit à eux. C'était une concubine de Pharandate, fils de Téaspis, seigneur perse. Ayant appris la victoire des Grecs, elle arriva sur un char, couverte de bijoux d'or, vêtue d'habits magnifiques et suivie de ses servantes. S'étant approchée de Pausanias et tenant ses genoux

(*) Livre IX, chapitre 67.

(*) Livre IX, chapitre 69.

embrassés, elle lui dit : « Roi de Sparte, délivrez de la servitude une humble suppliante à qui vous avez déjà rendu service en exterminant ces barbares, qui ne respectaient ni les dieux ni les génies. Je suis de l'île de Cos, et fille d'Hégétoride, fils d'Antagoras. Un Perse m'ayant enlevée de ma patrie, m'a gardée avec lui. — Femme, répondit Pausanias, prenez confiance en moi, comme suppliante, et, si vous dites la vérité, comme fille d'Hégétoride de Cos, le principal hôte que j'aie dans cette île. » Ayant ainsi parlé, il la remit entre les mains de ceux d'entre les éphores qui étaient présents, et dans la suite il l'envoya à l'île de Cos avec toutes ses richesses (*).

Pausanias fit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Ilotes de porter dans un même endroit toutes les richesses abandonnées par les Perses. Les Ilotes se répandirent dans le camp de Mardonius, où ils trouvèrent des tentes ornées d'or et d'argent, des lits dorés et argentés, des cratères et des coupes d'or. Ils enlevèrent aux morts des bracelets, des colliers et des cimeterres d'or. Ils dérobèrent beaucoup d'objets précieux qu'ils vendirent aux Éginètes, et ne rapportèrent que ce qu'ils ne purent cacher. On trouva encore, longtemps après la bataille de Platée, des coffres pleins d'or et d'argent et d'effets d'un grand prix.

Suivant une tradition rapportée par [redacted]

cherchés. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna à ses serviteurs de lui apprêter à manger à la manière de Sparte. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias, se mettant à rire, envoya chercher les généraux grecs, et leur dit : « Grecs, je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la folie du général des Perses, qui, ayant une si bonne table, est venu pour nous enlever celle-ci, qui est si misérable. »

Le lendemain de la bataille, le corps de Mardonius disparut sans qu'il fût possible de savoir d'une manière positive par qui il avait été enlevé. Déjà, du temps d'Hérodote, on citait plusieurs personnes qui passaient pour l'avoir enseveli, et auxquelles Artontès, fils de Mardonius, donna des sommes considérables pour les récompenser de cette action.

ARTABAZE REPASSE EN ASIE.

Cependant Artabaze, fils de Pharnace, s'éloignait toujours de Platée. Quand il fut en Thessalie, les habitants du pays lui rendirent tous les devoirs de l'hospitalité; et comme ils ignoraient ce qui s'était passé, ils lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabaze craignant de périr avec toutes ses troupes s'il disait la vérité, leur répondit : « Je me hâte, « comme vous voyez, d'arriver au plus « tôt en Thrace, où l'on m'a envoyé [redacted]

BATAILLE DE MYCALE.

ême jour où les Perses éprou- Platée un si grand revers, ils rèrent un autre à Mycale (*). es s'étant rendus à Égine, avec te commandée par Léotychide, acédémone, et par l'Athénien e, reçurent une ambassade iens qui les engageaient à pas- Asie, et à délivrer les villes s de la servitude des Perses. cette proposition, la flotte se à l'île de Délos. Là, d'autres deurs annoncèrent que les vais- les Perses qui avaient passé à Cyme se trouvaient alors à où il était facile de les détruire. bassadeurs priaient les Grecs s laisser échapper une occasion r ménageait la fortune. Aussi- otte partit de Délos, et cingla mos. Arrivés à la partie de l'île ppelle *les Calames* (**), les jetèrent l'ancre près de l'*He- ou temple de Junon*, et se dis- it à un combat naval. Les , ayant eu connaissance de l'ar- la flotte des Grecs, mirent à pour se rapprocher de la côte , et permirent aux Phéniciens tirer avec leurs vaisseaux : car, econnu la supériorité des Grecs marine, ils avaient décidé de les combattre sur mer. Ils navi- t donc vers le continent, afin mettre sous la protection des de terre qui avaient été lais- Mycale par ordre de Xerxès, rder l'Ionie. Ces troupes mon- à soixante mille hommes; Ti- homme également remarquable eauté de ses traits et par la hauteur de sa stature, en avait le commandement. Les généraux de la flotte perse avaient résolu de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, et de les enfermer dans une enceinte fortifiée, qui pût mettre les navires et les hommes à l'abri des attaques des Grecs. Étant donc arrivés près du territoire de Mycale et de l'embouchure du Gæson et du Scolopoïs (*), ils tirèrent leurs vaisseaux à terre, les environnèrent d'un mur de pierre et de bois, enfoncèrent des pieux autour de ce rempart, et firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siége.

Les Grecs, informés que les Perses s'étaient retirés sur le continent, se préparèrent à les combattre; et, ayant disposé les échelles (**) et autres choses nécessaires pour une descente, ils naviguèrent vers Mycale. Lorsqu'ils furent près du camp des Perses, Léotychide, faisant avancer son vaisseau le plus près qu'il put du rivage, dit aux Ioniens : « Que ceux « d'entre vous qui m'entendent, prê- « tent une oreille attentive à mes pa- « roles : car les Perses assurément n'y « comprendront rien. Que chacun de « vous se ressouvienne dans l'action, « premièrement, de la liberté; secon- « dement, du mot de ralliement *Hébé*. « Que celui qui m'entend fasse part de « ce que je dis à ceux qui ne peuvent « m'entendre (***). » Le but de Léotychide était de déterminer les Ioniens à se déclarer pour les Grecs, ou, du moins, de les rendre suspects aux Perses. Les Grecs, ayant ensuite fait approcher leurs vaisseaux du rivage, descendirent à terre, et se rangèrent en bataille. Les Perses, instruits de la proclamation de Léotychide, désar-

(*) ontagne et promontoire de Carie, s de l'île de Samos, entre l'embou- la Caystre et celle du Méandre; au s villes de Priène et de Myunte et du Panionium. La montagne de la plus élevée de toute la côte, -boisée et pleine de bêtes fauves.

(**) C'est-à-dire *les Roseaux*, parce que endroit il y avait des marais cou- roseaux.

(*) Le Gæson, rivière voisine de Mycale, se jetait dans un étang appelé *Gæsonis*, qui se déchargeait dans la mer. Le Gæson coulait entre Milet et Priène. On ne sait rien touchant le fleuve Scolopoïs.

(**) Ἀποβάθρα. Les Grecs appelaient ainsi des espèces de ponts ou d'échelles qui, abattus sur le rivage, servaient à monter dans les vaisseaux et à en sortir.

(***) Hérodote, liv. IX, chap. 98.

mèrent les Samiens, qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec les ennemis. Ils ordonnèrent en même temps aux Milésiens de garder les chemins qui conduisaient au sommet du mont Mycale, sous prétexte qu'ils connaissaient parfaitement le pays, mais en réalité pour les éloigner du camp. Ces mesures prises, les Perses réunirent leurs boucliers, et s'en firent un rempart.

Les Athéniens, qui formaient, avec les troupes dont ils étaient accompagnés, environ la moitié de l'armée, prirent, pour aller au combat, le long du rivage, par un terrain uni; les Lacédémoniens et les troupes qui les suivaient eurent à franchir des ravins et des montagnes. Mais, pendant qu'ils marchaient encore, les Perses étaient déjà aux mains avec l'autre aile de l'armée grecque. Tant que les Perses purent conserver leurs boucliers debout, ils se défendirent et ne montrèrent pas moins de courage que les Grecs; mais lorsque les Athéniens, s'excitant à ne point laisser aux Lacédémoniens la gloire de cette journée, eurent redoublé d'efforts, le combat changea de face. Le rempart de boucliers une fois renversé, ils se précipitèrent sur les Perses; ceux-ci soutinrent le choc et se défendirent longtemps; enfin, forcés de céder, ils se retirèrent dans leurs retranchements. Les Athéniens les y suivirent, et entrèrent avec eux. La muraille emportée, les Asiatiques ne pensèrent

et attaquèrent les troupes de Xerxès. Les Milésiens, chargés de la garde des chemins qui conduisaient aux sommets du mont Mycale, livrèrent les fuyards aux Grecs, et en massacrèrent eux-mêmes un grand nombre.

Masistès, frère de Xerxès, qui se rendait à Sardes après avoir assisté à la bataille, trouva en route Artayntès, à qui il adressa de vifs reproches; et, entre autres injures, il lui dit qu'en s'acquittant comme il l'avait fait des fonctions de général, il s'était montré plus lâche qu'une femme. Ces dernières paroles, regardées par les Perses comme le plus grand de tous les outrages, irritèrent Artayntès, qui tira son cimeterre pour tuer Masistès. Mais il en fut empêché par un certain Xénagoras d'Halicarnasse, à qui Xerxès accorda le gouvernement de toute la Cilicie, pour le récompenser d'avoir sauvé la vie à son frère.

La flotte grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont pour se saisir des ponts construits par l'ordre de Xerxès. Les ayant trouvés détruits par la tempête, Léotychide retourna dans le Péloponnèse, tandis que Xantippe, avec les Athéniens et les Ioniens, se rendit maître de Sestos et de la Chersonèse de Thrace, qui étaient sous la domination des Perses (an du monde 3525; avant J. C. 479).

A cette même époque, les Ioniens se mirent en état de révolte contre les Perses; et, ayant formé une confédé-

1, celui d'Apollon Didyméen, le Milet, dans lequel il trouva chesses immenses (*).

passant par Babylone, il dé-a et détruisit encore tous les tem-(**), comme il avait fait en Grèce s l'Asie Mineure. Le zèle pour gion des Mages entrait sans doute beaucoup dans la conduite de ce ; mais ce fut surtout la néces-le couvrir les frais énormes de la et ruineuse expédition contre ce, qui l'engagea à commettre oliations. En effet, on ne conce-s comment Xerxès, après avoir toute l'Asie d'hommes et d'ar-aurait pu se maintenir sur le trône voir recours à des moyens ex-inaires pour remplir son trésor. scription suivante du temple de que nous empruntons textuelle-à Diodore de Sicile, pourra don-e idée des richesses que Xerxès dans la seule ville de Babylone. miramis, dit cet auteur, éleva milieu de la ville de Babylone le le de Jupiter, nommé *Bélus* es Babyloniens. Ce temple étant lement ruiné, nous n'en pou-rien dire de bien exact; mais onvient qu'il était d'une hauteur sive, et que les Chaldéens y ait leurs principales découvertes stronomie, par l'avantage qu'ils nt d'observer de cet endroit le et le coucher des astres. Tout ice, construit d'ailleurs avec un extrême, était de brique et de ne. Sémiramis plaça sur le haut statues d'or massif : celle de ter, celle de Junon, et celle de 1. Jupiter était debout, dans la ion d'un homme qui marche. Il quarante pieds (***) de haut, et du poids de mille talents baby-ns. Rhéa, représentée assise un chariot d'or, était du même « poids : elle avait à ses genoux deux « lions, et à côté d'elle deux énormes « serpents d'argent, qui pesaient trente « talents. Junon, du poids de huit « cents talents, était debout, et avait « à la main droite un serpent qu'elle « tenait par la tête; et, à la main gau-« che, un sceptre chargé de pierreries. « Il y avait devant ces divinités une « table d'or, longue de quarante pieds, « large de quinze, et du poids de cinq « cents talents. Sur cette table étaient « posées deux urnes chacune du poids « de trente talents, et deux casso-« lettes, chacune de trois cents. Il y « avait aussi trois grands bassins : « celui qui était devant Jupiter pesait « douze cents talents, et les deux au-« tres chacun six cents (*). »

Toutes ces valeurs réunies formaient, suivant l'estimation de Prideaux (**), plus de dix millions cinq cent mille marcs d'argent.

PASSION DE XERXÈS POUR LA FEMME DE MASISTÈS ET POUR ARTAYNTE; CRUELLE VENGEANCE DE LA REINE AMESTRIS.

Xerxès, pendant le séjour qu'il avait fait à Sardes après l'expédition de Grèce, était devenu éperdument amoureux de la femme de Masistès, son frère (***). N'ayant pu l'engager à répondre à sa passion, il essaya de la gagner par des bienfaits, et donna en mariage à Darius, son fils aîné et son héritier présomptif, Artaynte, fille de Masistès et de cette princesse. Tout ayant été inutile auprès de la mère, Xerxès tourna ses vues du côté d'Artaynte, chez laquelle il ne trouva pas la même résistance. Cependant Amestris, épouse de Xerxès, avait donné à ce prince une robe magnifique, dont il se para pour rendre visite à Artaynte. Avant de quitter cette princesse, il la pria de lui demander la chose qui lui plairait le plus, lui promettant avec serment de

(*) Strabon, liv. XIV, p. 634.

(**) Arrien, Expédition d'Alexandre, liv. . 17.

(***) Il s'agit ici du pied grec qui ne valait pouces 11 points de notre pied de

(*) Diodore de Sicile, livre II, ch. 9.

(**) *Histoire des Juifs et des peuples voisins, traduite en français*, t. I, page 226 de l'édition de Cavelier. Paris, 1732, in-8°.

(***) Hérodote, liv. IX, ch. 108 et suiv.

la lui accorder. Artaynte répondit à Xerxès qu'elle désirait avoir la robe qu'il portait. Ce prince, redoutant les malheurs qu'un présent de cette nature pouvait entraîner, fit tous ses efforts pour engager Artaynte à se désister de sa demande; mais lié par un serment, et ne pouvant obtenir qu'elle renonçât à ses prétentions, il lui donna la robe. Amestris, instruite de ce qui s'était passé, forma la résolution de se venger sur la mère d'Artaynte, qu'elle regardait à tort comme la cause de l'infidélité de Xerxès. Elle attendit l'époque du festin qu'on célébrait tous les ans le jour de la naissance du roi, et dans lequel, suivant une coutume établie, la reine demandait à son époux tout ce qu'elle souhaitait, sans que celui-ci fût libre de lui opposer un refus. Ce jour étant donc arrivé, Amestris demanda à Xerxès de lui livrer la femme de Masistès. Xerxès, à qui l'innocence de cette dame était bien connue, essaya de la sauver; mais vaincu par les pressantes sollicitations d'Amestris et forcé par la loi, il céda. L'épouse de Masistès fut saisie par les gardes du roi et remise à Amestris, qui lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres, qu'on jeta aux chiens en sa présence; puis elle la renvoya ainsi mutilée. Masistès, qui aimait tendrement son épouse, fut outré de rage en apprenant l'état horrible auquel on l'avait réduite. Il réunit aussitôt sa famille, ses domestiques et les gens

Xerxès (an du monde 3528; avant J. C. 476), les Grecs firent la guerre aux Perses dans l'intention de les chasser de toutes les villes d'origine grecque (*). Ils équipèrent une flotte considérable, dont ils donnèrent le commandement à Pausanias, roi de Lacédémone, et à Aristide l'Athénien. Ces deux chefs ayant fait voile vers l'île de Cypre, en chassèrent les troupes perses qui tenaient garnison dans un grand nombre de villes grecques. De l'île de Cypre, cette flotte fit voile vers l'Hellespont et s'empara de Byzance. Plusieurs Perses de distinction, parmi lesquels se trouvaient même quelques parents de Xerxès, ayant été faits prisonniers dans cette ville, Pausanias leur fournit les moyens de s'évader, et s'engagea même avec quelques-uns d'entre eux à livrer la Grèce à Xerxès, à condition que ce prince lui donnerait une de ses filles en mariage. Le complot ayant été découvert, Pausanias fut mis à mort par ses concitoyens (an du monde 3529; avant J. C. 475.)

XERXÈS MEURT ASSASSINÉ.

Tant de revers abattirent entièrement le courage de Xerxès. Ce prince, renonçant à toute idée de conquête, ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Une pareille conduite lui ayant attiré la haine et le mépris de ses sujets, Artaban, capitaine des gardes, forma contre lui une conspiration dans laquelle il fit entrer un eunuque du palais appelé

firent une grande impression sur it d'Artaxerxès. Ce prince, voulout à la fois venger son père et iver lui-même, alla sur-le-champ partement qu'occupait Darius, et avec l'aide d'Artaban et de quelgardes qu'on avait amenés.

tait à Hystaspe, second fils de ès, que revenait la couronne après ort de Darius. Mais comme ce e était alors dans son gouvernede la Bactriane, Artaban mit e trône Artaxerxès, bien décidé lui laisser l'autorité royale que 'au moment où il pourrait s'en rer lui-même. Le grand crédit il avait joui sous Xerxès, et les és importantes dont ses fils t revêtus, lui faisaient espérer pourrait réussir dans cette entre-Cependant Artaxerxès ayant dért le complot, prévint Artaban, tua avant qu'il pût exécuter ses s ambitieux.

RÈGNE D'ARTAXERXÈS SURNOMMÉ LONGUE-MAIN.

taxerxès fut surnommé *Longin*, suivant Plutarque, parce ivait la main droite plus longue la gauche (*). Il fut célèbre par la et la générosité dont il ne cessa nner des marques pendant tout gne.

axerxès, délivré d'Artaban (an du e 3531; avant J. C. 473), avait deux partis à détruire pour se r paisible possesseur de la cou- : celui de son frère Hystaspe et l'Artaban, qui avait laissé pour ger sept fils tous robustes et redes plus grandes dignités de re, et un grand nombre de partisans et de créatures. Il y eut une sanglante bataille entre les partisans d'Artaban et Artaxerxès. Ce roi ayant remporté la victoire, rechercha avec soin les personnes qui avaient soutenu la cause d'Artaban pour les exterminer. Il punit surtout avec la plus grande rigueur tous ceux qui avaient pris part au meurtre de son père, et condamna Mithridate à subir le cruel supplice des auges, dont Plutarque nous a laissé la description suivante : « On creuse, dit cet auteur (*), deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de manière que ces auges joignent bien et s'emboîtent ensemble. On couche le criminel sur le dos dans une de ces auges, puis on met la seconde par-dessus, de façon que tout le corps soit bien couvert, bien enfermé, et que la tête sorte par un bout et les pieds par l'autre. En cet état, on donne de la nourriture au criminel, et s'il refuse d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait avaler du miel délayé dans du lait, qu'on lui entonne dans la bouche. On lui verse aussi de cette boisson sur le visage, et on le tourne du côté du soleil, afin qu'il l'ait incessamment dans les yeux, et son visage est toujours couvert de mouches qu'attirent le miel et le lait. Comme il est obligé de satisfaire dans son auge tous ses besoins naturels, la corruption et la pourriture des excréments engendrent quantité de vers qui lui rongent les chairs et pénètrent jusqu'aux parties nobles. Quand on voit que le criminel est mort, on ôte l'auge qui recouvrait son corps, et on trouve toute la chair mangée par les vers, et sur les entrailles des essaims de vers qui les rongent encore. Ce supplice dure quelquefois dix-sept jours. »

Artaxerxès envoya une armée dans la Bactriane contre son frère Hystaspe (an du monde 3531; avant J. C. 473). On en vint aux mains, et, après une bataille longue et sanglante, les deux partis se retirèrent sans avoir pu dé-

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. I. Strabon, v, p. 735, donne le même surnom à , fils d'Hystaspe, qui établit les im- Perse, parce que ses bras démesu- longs tombaient sur ses genoux quand nait debout. C'est à tort que quel- storiens, et entre autres Rollin et les de l'*Histoire universelle depuis le cement du monde*, par une société de lettres, attribuent à Artaxerxès Strabon dit de Darius.

(*) Vie d'Artaxerxès, ch. 16.

cider la victoire. Artaxerxès réunit ensuite une armée très-considérable, et défit complétement Hystaspe dans une seconde bataille. Cette victoire l'ayant rendu maître de tout l'empire, il prit les mesures nécessaires pour s'en assurer la possession tranquille. Il renvoya les satrapes qui lui étaient opposés, et les fit remplacer par ceux de ses amis qu'il supposait les plus capables de remplir les mêmes fonctions. Il rétablit l'ordre dans les finances, dans l'armée, et, portant son attention sur tous les besoins du royaume, il s'occupa de réformer les abus et de mettre un terme aux désordres qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Cette conduite lui mérita l'estime et l'amour de tous ses sujets.

HISTOIRE D'ESTHER.

C'est ici que nous placerons l'histoire d'Esther. Nous n'avons pas la prétention de résoudre les difficultés chronologiques qui existent pour cette histoire, en la rattachant au règne d'Artaxerxès Longuemain. Nous avouerons, au contraire, qu'il est impossible de décider si ce fut de Darius, fils d'Hystaspe, de Xerxès ou d'Artaxerxès Longuemain, qu'Esther fut l'épouse. Cependant, et malgré cette difficulté, il faut admettre comme incontestable l'histoire d'Esther, qui repose sur les documents les plus authentiques que l'histoire puisse offrir, le texte hébreu [redacted]

été pour les saints interprètes qu'un terme général, servant à désigner un roi de Perse quelconque. Nous rapporterons donc l'histoire d'Esther comme un fait d'une vérité incontestable, mais entièrement isolé, indépendant de tous les autres, et nous ne lui accorderons aucune influence sur les événements du règne d'Artaxerxès. Cette histoire, d'ailleurs si attachante, fera connaître à nos lecteurs quelques usages de la cour de Perse à une époque reculée.

La troisième année de son règne, Artaxerxès fit célébrer à Suse, pendant cent quatre-vingts jours, une fête, qu'il termina par un grand festin offert aux seigneurs de sa cour et au peuple de la capitale, et qui dura sept jours. La reine Vasthi (*) offrit aussi aux femmes un festin dans le palais. Le septième jour, le roi étant plus gai qu'à l'ordinaire, à cause du vin qu'il avait bu en grande abondance, commanda à ses eunuques d'amener Vasthi, le diadème sur la tête, pour faire voir sa grande beauté aux personnes de la cour et au peuple. Mais elle refusa d'obéir. Le roi irrité consulta les sept conseillers qui se tenaient toujours auprès de sa personne, et leur demanda quelle peine méritait la reine. Un d'entre eux répondit : « La reine Vasthi n'a pas seulement offensé le roi, mais tous les peuples qui vivent dans son empire, car cette conduite apprendra aux femmes [redacted]

du nom de *Mardochée*, de la
Benjamin. Il avait élevé auprès
a fille de son frère, nommée
et qui est la même qu'Es-
Elle était parfaitement belle.
; et sa mère étant morts, Mar-
'avait adoptée pour sa fille. On
Esther à l'eunuque Égée, à qui
t beaucoup. Il lui donna sept
ur la servir, et eut grand soin
le manquât d'aucune des choses
vaient contribuer à la parer et
ellir. Esther ne voulut point
quel pays ni de quelle nation
t, car Mardochée lui avait or-
e garder le secret sur ce point.
voir fait usage pendant un an
fums et des huiles odorifé-
elle fut présentée au roi, qui
lus que toutes ses autres fem-
lui mit sur la tête le diadème
la faisant reine à la place de
Ce fut, suivant toute appa-
à cette époque qu'elle renonça
hébreu d'*Édissa* pour le nom
Esther. Vers ce même temps,
hée découvrit une conspiration
: eunuques, Bagathan et Tha-
ntre la vie du roi. Il en ins-
Esther, qui le dit à Artaxerxès,
ux eunuques furent pendus.
man, favori du roi, ayant re-
que Mardochée, qui se tenait
llement à la porte du palais, ne
ait point le genou devant lui et
rait pas, entra dans une grande colère, et ayant su que Mardochée était juif, il voulut le perdre lui et tout son peuple. Ayant donc jeté le sort dans l'urne, pour savoir en quel mois et en quel jour on devait massacrer le peuple juif, le sort tomba sur le douzieme mois; et Aman dit au roi : « Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de ton royaume, qui se tient à part, qui a des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui méprise les édits du roi. Ordonne donc qu'il périsse, et je payerai à tes trésoriers dix mille talents. » Le roi lui répondit : « Garde cette somme, et fais, en tout, ce qu'il te plaira. » Or on écrivit à tous les gouverneurs des provinces pour qu'ils eussent à tuer en un même jour tous les juifs, sans avoir égard au sexe ni à l'âge.

Mardochée apprenant cette nouvelle, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, et couvrit sa tête de cendres. Esther ayant envoyé vers lui un eunuque pour savoir les motifs qui le faisaient agir ainsi, il répondit qu'Aman voulait perdre tous les juifs, et il donna à l'eunuque une copie de l'édit qui avait été publié à Suse pour le faire voir à la reine, afin qu'elle intercédât pour son peuple. Esther répondit à Mardochée : « Quiconque entre dans la salle intérieure de l'appartement du roi sans y avoir été appelé est mis à mort sur-le-champ, à moins que le roi ne lui sauve la vie en étendant vers lui son sceptre d'or. » Cependant Esther ayant fait dire aux juifs qui se trouvaient à Suse de jeûner et de prier pour elle pendant trois jours et trois nuits, se vêtit de ses habits royaux, et, le troisième jour, elle entra dans la salle intérieure Artaxerxès étendit aussitôt vers elle son sceptre d'or, et lui dit : « Qu'as-tu, reine Esther? » Esther lui répondit : « Je supplie le roi de venir aujourd'hui avec Aman au festin que j'ai préparé. » Le roi y alla, et, après avoir bu beaucoup de vin, il lui dit : « Quelle est ta demande? et elle te sera accordée; quelle est ta prière? et jusqu'à la moitié de mon royaume, je te l'accorderai. » Esther remit au lendemain à déclarer au roi ce qu'elle souhaitait, dans un

dissa, comme on lit dans notre vul-
ne, et *Hadassa*, suivant la pronon-
hébraïque actuelle, veut dire *myrte*
:u. *Esther* est le mot zend *stara* (en
tara, en persan moderne *sitareh* ou
Ce mot signifie *étoile*, *bonheur*,
et se trouve, comme on sait, dans
s langues d'Europe, ἀστὴρ, *aster*,
star. Cette étymologie est bien con-
pendant un éditeur des *Voyages du*
r Chardin en Perse observe dans
e relative au chapitre des *animaux*
ques et sauvages qu'il ne faut pas
re le mot persan *aster*, qui veut dire
t, avec le nom d'Esther qui signifie
u moyen de cette judicieuse remar-
cteur saura que la belle et sainte fille
amin n'avait rien de commun avec
et.

autre festin avec Aman. Cependant celui-ci, toujours irrité contre Mardochée, avait commandé qu'on dressât une potence haute de cinquante coudées pour l'y faire pendre. Le roi ayant passé cette nuit-là sans dormir, ordonna qu'on lui lût les annales de son règne. On arriva à l'endroit où il était écrit de quelle manière Mardochée avait découvert la conspiration de Bagathan et de Tharès. Le roi dit alors : « Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour la fidélité qu'il m'a témoignée? » Ses serviteurs répondirent : « Aucune. » Aman étant entré au même instant, le roi lui dit : « Que doit-on faire pour un homme que le roi veut honorer? » Aman, pensant que le roi n'en voulait point honorer d'autre que lui, répondit : « Il faut que l'homme que le roi veut honorer soit vêtu des habits royaux, qu'il monte sur le même cheval que le roi, qu'il ait le diadème royal sur sa tête, et que le premier des grands de la cour, marchant devant lui par la ville, crie : « C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » Le roi dit : « Hâte-toi de faire tout ce que tu as dit à Mardochée, qui est devant la porte du palais. » Aman, après avoir promené Mardochée dans la ville, en criant devant lui : « C'est ainsi que mérite d'être honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer, » s'en retourna chez lui extrêmement affligé. Peu d'instants après, les eunuques du roi survinrent, et l'emmenèrent au un jardin. Aman se leva aussi pour supplier Esther de lui sauver la vie, car il avait bien vu que le roi était résolu de le perdre. Artaxerxès étant rentré dans la salle du festin, trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où Esther s'était placée pour manger, et il dit : « Comment, il veut faire violence à la reine, même en ma présence et dans ma maison? » A peine cette parole était sortie de la bouche du roi, qu'on couvrit le visage à Aman, ce qui était un signe qu'on allait le conduire au supplice. Et un des eunuques qui servaient le roi, lui dit : « Il y a une potence qu'Aman avait fait préparer pour Mardochée. Le roi répondit : « Qu'il y soit pendu à l'instant. » Ce même jour Mardochée se présenta devant le roi; car Esther avait avoué à celui-ci qu'il était son oncle. Or Esther alla se jeter aux pieds du roi, et le conjura avec larmes d'arrêter les effets de la malice d'Aman. Artaxerxès répondit à Esther et à Mardochée : « Écrivez aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos, et scellez la lettre de mon anneau. Car c'était la coutume que nul n'osait s'opposer aux lettres qui étaient envoyées au nom du roi et cachetées de son anneau. On fit donc venir aussitôt les secrétaires et les écrivains du roi, et les lettres furent écrites et adressées aux Juifs, aux grands seigneurs, aux gouverneurs et aux juges qui commandaient aux cent vingt-sept provinces du royaume, de-

.théniens et les Lacédémoniens du monde 3531; avant Jésus-t 473), il s'embarqua à Pydne, de Macédoine, d'où il passa à ;, ville d'Éolie dans l'Asie Mi-. Artaxerxès, qui se rappelait doute Salamine, avait promis cents talents (*) à quiconque lui :ait ce grand homme, et la côte couverte de gens qui cherchaient nparer de sa personne. Pour évi-péril auquel il était exposé, Thé-cle se tint caché pendant quelque s dans la petite ville d'Æges en :, où il n'était connu que de son Nicogène, un des plus riches ha-ts du pays. Celui-ci l'envoya à , sur un de ces chariots couverts lesquels les Perses, excessivement x, faisaient enfermer leurs femmes u'elles voyageaient, pour les dé-' à tous les regards. Ceux qui it chargés de conduire le général ien disaient partout qu'ils me-it une jeune dame grecque à un l seigneur de la cour.

rivé à Suse, Thémistocle s'adressa pitaine des gardes chargé d'in-ire à l'audience du roi les per-s qui avaient quelques affaires à mmuniquer. « Étranger, lui dit apitaine des gardes, les lois des mes ne sont pas les mêmes par-t : ce qui est beau pour les uns 'est pas pour les autres; mais il beau pour tous de respecter et maintenir les lois de leur pays. s autres Grecs, vous estimez, on, au-dessus de tout la liberté et alité; pour nous, entre un grand bre de belles lois que nous avons, lus belle à nos yeux est celle qui s ordonne d'honorer le roi et lorer en lui l'image du dieu qui serve toutes choses. Si donc tu ıx t'accommoder à nos usages et lorer, tu pourras, comme nous, 'oir et l'entretenir. Si tu es dans utres sentiments, tu ne lui parle-que par des intermédiaires, car outume de Perse est que personne puisse recevoir audience du mo-que sans l'avoir adoré. »

Thémistocle répondit : « Je suis venu « ici pour augmenter la gloire et la « puissance du roi; j'obéirai à vos lois, « puisque telle est la volonté du dieu « qui a élevé si haut l'empire des Per-« ses; je ferai même que votre maître « recevra les adorations d'un plus « grand nombre de peuples : n'appor-« tez aucun obstacle au désir que j'ai « de l'entretenir (*). »

Quand Thémistocle eut été admis en la présence d'Artaxerxès, il l'adora, et lui dit par un interprète : « Grand « roi, je suis Thémistocle, Athénien, « qui, banni et persécuté par les Grecs, « viens chercher un asile auprès de « vous. J'ai fait, à la vérité, bien du « mal aux Perses; mais je leur ai fait « encore plus de bien par les salutaires « conseils que je leur ai fait donner, « et je suis en état de leur rendre en-« core de plus grands services que ja-« mais. Mon sort est entre vos mains; « vous pouvez montrer ici votre vertu « ou votre colère. L'une sauvera votre « suppliant; l'autre perdrait le plus « grand ennemi des Grecs (**). »

Artaxerxès ne répondit rien à ce discours; mais lorsque Thémistocle se fut retiré, il témoigna une grande joie de ce qu'un homme si illustre s'était réfugié vers lui, et il pria Arimane d'inspirer toujours à ses ennemis de se défaire ainsi de leurs plus grands hommes. Dès le lendemain matin, il fit appeler Thémistocle, et lui dit qu'il lui devait déjà les deux cents talents qu'il avait promis à quiconque le lui livrerait, puisqu'il avait apporté lui-même sa tête à ceux qu'il devait croire animés contre lui. Il lui ordonna ensuite de dire ce qu'il savait des affaires de la Grece. Thémistocle, ne pouvant se faire comprendre que par le moyen d'un interprète, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue perse avant de lui répondre. Cette grâce lui ayant été accordée, Thémistocle s'instruisit aussi bien qu'il put dans la langue perse et dans les usages

(*) Environ onze cent mille francs.

(*) Plutarque, Vie de Thémistocle, chapitre 27.

(**) Idem, Ibidem, ch. 28.

du pays (*), et il se trouva en état, par la suite, de s'entretenir avec le roi, sans le secours d'un interprète. Artaxerxès prodigua à Thémistocle les marques de sa bienveillance royale; il lui fit épouser une dame d'une naissance très-illustre, et lui assigna les revenus nécessaires pour vivre dans l'opulence; il lui donna, en outre, une marque de la faveur dont il l'honorait, en permettant qu'il fût admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie (**). Enfin, l'intérêt du roi paraissant exiger que Thémistocle choisît pour le lieu de sa résidence une des villes maritimes de l'Asie Mineure, il fut envoyé à Magnésie sur le Méandre; et on lui assigna pour son entretien les revenus de cette ville, qui étaient de cinquante talents (***) par an, ceux de Myunte et de Lampsaque (****). Thémistocle passa plusieurs années à Magnésie, et ce fut dans cette ville qu'il mit fin à ses jours (an du monde 3538; avant J. C. 466). Il était alors âgé de soixante-cinq ans.

LES PERSES ESSUYENT UNE DOUBLE DÉFAITE SUR TERRE ET SUR MER.

Cimon, fils de Miltiade, étant parti d'Athènes (an du monde 3534; avant J. C. 470) avec deux cents trirèmes, se rendit sur les côtes de l'Asie Mineure, où il augmenta sa flotte de cent

thraustès, fils naturel de Xerxès. Les deux flottes se rencontrèrent non loin de l'île de Cypre: celle des Perses avait trois cent quarante trirèmes, et celle des Grecs n'en comptait que deux cent cinquante. Après un rude combat les Athéniens demeurèrent vainqueurs. Ils coulèrent à fond un grand nombre de navires perses, et en prirent cent avec les hommes qui les montaient. Le reste de la flotte se retira en désordre à l'île de Cypre, où les Perses se sauvèrent à la hâte, abandonnant leurs vaisseaux, qui tombèrent au pouvoir des Athéniens. Cimon, profitant de sa victoire, alla chercher l'armée de terre de Tithraustès, qui était campée en Pamphylie, sur les bords du fleuve Eurymédon. Voulant, comme nous le savons par Diodore (*), surprendre les Perses, il fit monter sur les vaisseaux dont il venait de s'emparer, des Grecs auxquels il donna des tiares et des vêtements semblables à ceux que portaient les Asiatiques.

Les Perses, trompés par ce stratagème, reçurent les Athéniens comme des amis. Mais bientôt ils furent attaqués par les soldats de Cimon, qui parvinrent jusqu'à la tente de Phérédate, neveu de Xerxès et second commandant de l'armée, qu'ils égorgèrent. Tous ceux des Perses qui ne furent pas tués ou blessés prirent la fuite. Cimon ayant élevé un trophée sur les bords du fleuve Eurymédon, retourna à l'île de Cypre, après avoir remporté

ıutes leurs forces (an du monde avant J. C. 460), et chassant |ui levaient les tributs au nom de Perse, ils se choisirent pour prince libyen, appelé Inarus. i forma d'abord un corps de s égyptiennes, et rassemblant ela des soldats étrangers, il se bientôt à la tête d'une armée ɛrable. Il envoya aussi une am- s aux Athéniens, leur offrant nds avantages s'ils voulaient uer à la délivrance de l'Égypte. héniens, convaincus qu'il leur ait d'affaiblir la puissance des , convinrent d'envoyer aux ns deux cents trirèmes (*).

ndant Artaxerxès apprenant la de l'Égypte (an du monde 3545; J. C. 459), et sachant qu'il au- combattre une armée nom- , fit lever des troupes dans tou- satrapies; il équipa aussi une t ne négligea aucun des moyens ıvaient lui assurer la victoire. : d'abord résolu de marcher en ɪe contre les rebelles, à la tête rmée de trois cent mille hom- ıais ses courtisans l'ayant en- ne pas se hasarder lui-même ances de la guerre, il donna mandement de l'expédition à énès, un de ses frères (**). ıénès, arrivé sur les bords du d'abord reposer ses soldats des ı d'une longue marche, puis il dispositions nécessaires pour tre Inarus. Les Égyptiens déjà réuni toutes leurs troupes et celles qu'ils pouvaient tirer de la Libye : mais ils attendaient encore les secours qui leur avaient été promis par les Athéniens. Ceux-ci étant enfin arrivés, après avoir détruit ou pris dans un combat naval cinquante vaisseaux de la flotte perse, les Égyptiens livrèrent à Achæménès une bataille dans laquelle ce général eut d'abord l'avantage, grâce au nombre de ses troupes. Mais les Athéniens ayant ensuite redoublé d'efforts, culbutèrent les Perses, qui prirent la fuite en désordre. Achæménès mourut des suites d'une blessure, et les restes de son armée se réfugièrent dans un quartier de Memphis qu'on appelait *le Château blanc*, et où ils furent bientôt assiégés.

Artaxerxès, instruit de ce désastre (an du monde 3546; avant J. C. 458), envoya à Lacédémone des ambassadeurs chargés de riches présents, pour engager les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens et à les contraindre d'abandonner l'Égypte, et de courir à la défense de leur propre pays. Les Lacédémoniens n'ayant point voulu prêter l'oreille à ces propositions, Artaxerxès chargea Artabaze, gouverneur de Cilicie, et Mégabyze, fils de Zopyre, gouverneur de la Syrie, de lever promptement une armée pour marcher au secours des troupes d'Achæménès, assiégées dans le Château blanc, et pousser la guerre contre les Égyptiens. Ces deux chefs réunirent une armée qui montait à trois cent mille hommes (an du monde 3547; avant J. C. 457). Mais n'ayant point de vaisseaux pour agir sur mer, ils furent obligés de passer une année entière dans l'inaction, tandis qu'on leur préparait en Cilicie, en Cypre et en Phénicie une flotte de trois cents trirèmes (*). En attendant que la flotte fût prête, les deux généraux s'occupèrent à exercer leurs troupes, à les endurcir à la fatigue et au danger par toute sorte d'exercices militaires. Cependant Inarus, avec les Égyptiens et les troupes auxiliaires d'Athènes, pressait vi-

odore de Sicile dit (liv. xi, ch. 71) *ıts trirèmes;* mais plus loin (chap. lit *deux cents trirèmes;* et c'est ce , conforme au texte de Thucydide , ch. 104, tom. I, page 157 de la ɪ française de M. Firmin Didot), t adopter.

érodote, liv. vii, ch. 7, et Diodore, hap. 71, font de ce prince un frère ès. Ctésias (chap. 32) lui donne le ronymique d'Achæménide : ce qui e une faute, comme le remarque dans sa traduction d'Hérodote , page 291 de la seconde édition.

(*) Diodore de Sicile, liv. xi, chap. 75.

vement le siége du Château blanc. Les Perses s'y défendirent avec la plus grande bravoure, et conservèrent la place.

L'année suivante (an du monde 3548; avant J. C. 456), la flotte étant enfin prête, Artabaze en prit le commandement, et fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, s'avançait vers Memphis. A leur arrivée, les Égyptiens et les Athéniens levèrent immédiatement le siége du Château blanc. Les généraux perses livrèrent ensuite une bataille à Inarus, dont les troupes furent taillées en pièces. Après cette défaite, Inarus fit sa retraite avec les Athéniens et ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre, et gagna la ville de Byblos, dans l'île de Prosopitis, formée par deux bras navigables du Nil. Les Athéniens retirèrent leur flotte dans un de ces bras, pour la mettre à l'abri des atteintes des Perses, et ils soutinrent dans l'île un siége d'un an et demi. Cependant toute l'Égypte s'était soumise aux Perses. Un seul homme résistait encore : c'était Amyrtée, qui se maintint dans la partie septentrionale du Delta, appelée les *Marais*, où il fut impossible de l'atteindre.

Le siége de l'île de Prosopitis continuait toujours. Les Perses voyant qu'ils ne pouvaient pas se rendre maîtres de la place par les moyens ordinaires, prirent le parti de saigner, par divers canaux, le bras du Nil dans le- [redacted]

se défendre jusqu'à la dernière extrémité, leur proposèrent la paix, s'engageant à leur laisser tous les moyens de retourner dans leur pays. Les Athéniens acceptèrent ces conditions, et après avoir quitté la ville de Byblos et l'île de Prosopitis, ils prirent par terre le chemin de Cyrène, dans la Libye, où ils s'embarquèrent pour la Grèce (*).

Les Athéniens perdirent dans cette guerre une flotte de cinquante voiles qu'ils envoyaient au secours de leurs compatriotes et des Égyptiens assiégés dans la ville de Byblos. Cette flotte entra dans le Nil, très-peu de temps après la reddition de la place. A peine y était-elle entrée, que la flotte perse (**) qui tenait la mer vint l'y attaquer, tandis que des soldats de l'armée de terre, placés sur les bords du fleuve, faisaient de continuelles décharges de traits sur les vaisseaux athéniens. Ainsi finit cette guerre qui avait duré six ans (an du monde 3550; avant J. C. 454).

L'Égypte resta sous le joug des Perses tout le temps du règne d'Artaxerxès.

LES PERSES SONT BATTUS PAR CIMON SUR TERRE ET SUR MER. ARTAXERXÈS EST OBLIGÉ DE FAIRE LA PAIX AVEC LES GRECS.

Quelques années plus tard (an du monde 3554; avant J. C. 450), les Athéniens équipèrent une flotte de deux cents voiles qu'ils envoyèrent en Cypre [redacted]

néraux n'eurent point, dans cette e, les succès qu'ils avaient obtenécédemment. Dès que les soixante aux que Cimon avait envoyés en e eurent rallié la flotte, ce généaqua Artabaze, lui prit cent vais, en coula à fond plusieurs, et uivit le reste de la flotte jusque s côtes de Phénicie. Après cette re, il fit une descente en Cilicie, a Mégabyze, le défit, et lui tua oup de monde. Il retourna enen Cypre.

xerxès, fatigué d'une guerre dans e il avait éprouvé de si grandes , résolut, de l'avis de son conseil, e la paix avec les Grecs. Il écrivit sens aux généraux et aux satrail avait en Cypre. Aussitôt Arta- Mégabyze envoyèrent à Athènes bassadeurs chargés de faire des itions de paix. On conclut entre éniens et leurs alliés d'une part, Perses de l'autre, un traité dont cipaux articles furent :

ue toutes les villes grecques de seraient déclarées libres, et se neraient par leurs propres lois.

Que les satrapes du roi de Perse anceraient point dans la mer à trois journées de distance de de la province où ils comman-

Qu'on ne verrait jamais aucun s vaisseaux de haut bord entre s et les îles Cyanées.

Que, ces conditions étant ob- par le roi de Perse et par ses s, les Athéniens s'engageaient s entrer en armes sur les terres omination d'Artaxerxès.

LIVRÉ A AMESTRIS, CONTRE LA FOI RAITÉS. RÉVOLTE DE MÉGABYZE. SA

xerxès, après avoir résisté peninq ans aux sollicitations et portunités continuelles de sa mestris, qui lui demandait Inales Athéniens qui avaient été ec lui en Égypte, pour venger la mort de son fils Achæmépendant la guerre, lui accorda demande (an du monde 3556; avant J. C. 448). Amestris, sans aucun égard pour la parole donnée par Mégabyze, fit crucifier Inarus, et trancher la tête à tous les autres prisonniers. Mégabyze, désespéré de l'affront que lui faisait cette princesse, quitta la cour, et se retira dans son gouvernement de Syrie, où il leva une armée et se révolta contre le roi. Ousiris, un des plus grands seigneurs de la cour d'Artaxerxès, fut envoyé contre lui à la tête de deux cent mille hommes. Mégabyze livra bataille à ce général, le blessa, le fit prisonnier, et mit son armée en fuite. Artaxerxès l'ayant fait redemander, Mégabyze le lui renvoya généreusement, dès qu'il fut guéri de ses blessures.

L'année suivante (an du monde 3558; avant J. C. 446), Artaxerxès envoya contre Mégabyze une armée dont il confia le commandement à Ménostane, fils d'Artarius son frère, et gouverneur de Babylone. Ce général, aussi malheureux qu'Ousiris, fut battu et mis en fuite. Artaxerxès, voyant qu'il ne pouvait rien par la force, chargea son frère Artarius et sa sœur Amytis, qui était femme de Mégabyze, d'aller trouver celui-ci pour l'engager à rentrer dans le devoir. Cette négociation réussit, et Artaxerxès pardonna à Mégabyze, qui retourna à la cour.

Un jour qu'ils étaient tous les deux à la chasse, un lion, s'étant levé sur ses jambes de derrière, allait se jeter sur le roi; Mégabyze, effrayé du danger que courait son souverain, lança un dard qui tua le lion. Artaxerxès montra dans cette circonstance le profond ressentiment qu'il avait conservé contre Mégabyze. En effet, sous prétexte que celui-ci lui avait manqué de respect en frappant le lion le premier, il ordonna qu'on lui tranchât la tête; et sa sœur Amytis, avec sa mère Amestris, eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût adoucie et changée en un exil perpétuel. Mégabyze fut envoyé à Cyrta (*), sur la mer Rouge, et

(*) Voyez Ctésias, *Persiques*, chap. 40. Les anciens géographes ne parlent pas de cette ville.

condamné à y finir ses jours. Au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, et retourna chez lui à Suse, où, par le moyen de sa femme et de sa belle-mère, il rentra encore en grâce, et conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, dans la soixante et seizième année de son âge, la faveur dont il jouissait auprès d'Artaxerxès. Il fut extrêmement regretté du roi et de la cour; car il était tout à la fois habile négociateur et bon général. Artaxerxès lui devait la couronne et la vie, comme nous allons l'expliquer en peu de mots. Mégabyze, fils de Zopyre, avait été un des généraux de Xerxès, qui lui avait donné en mariage sa fille Amytis. Cette princesse ayant tenu une conduite répréhensible, Mégabyze s'éloigna d'elle et de toute la famille royale, qui excusait ses désordres. Artaban, meurtrier de Xerxès, voyant le mécontentement de Mégabyze, crut pouvoir lui confier sans crainte le plan du complot qu'il avait formé contre Artaxerxès. Mégabyze, tout irrité qu'il était, eut horreur de cette trahison, qu'il découvrit à Artaxerxès, en lui indiquant les moyens d'échapper au danger qui le menaçait. Après la mort d'Artaban, il commanda les troupes du roi contre les partisans de ce traître, qui furent exterminés par sa prudence et par son courage. Il reçut même alors une blessure dangereuse, dont il eut beaucoup [redacted]

très-versé dans la connaissance des saintes Écritures, était qualifié de scribe de la loi du Dieu des cieux dans la commission que lui donna Artaxerxès. Il partit de Babylone, et s'arrêta sur les bords du fleuve d'Ahava (*), pour attendre les Israélites qui devaient retourner avec lui à Jérusalem. Il célébra dans ce lieu un jeûne solennel, pour attirer sur lui et sur ses compagnons la bénédiction du Dieu d'Israël. Il se remit en route le 12 du mois de nisan, et arriva heureusement à la ville sainte. Aussitôt Esdras remit aux sacrificateurs les présents et les offrandes qu'Artaxerxès, ceux de sa cour, et les enfants d'Israël qui étaient restés à Babylone, lui avaient remis pour le temple de Jérusalem. Ces présents consistaient en cent talents d'or, avec vingt bassins d'or, de la valeur de mille dariques, et en six cent cinquante talents d'argent, outre cent talents en vases d'argent. Après cela, ayant notifié sa commission à tous les officiers qui gouvernaient au nom d'Artaxerxès dans la Syrie et dans la Palestine, il s'occupa d'en exécuter le contenu. Cette commission l'autorisait à établir des magistrats et des juges pour punir les criminels, par l'emprisonnement, par la confiscation des biens, par l'exil, et même par la mort, suivant qu'ils seraient plus ou moins coupables. Esdras exerça le pouvoir pendant treize ans.

[redacted]

taxerxès l'emploi d'échan-urs fort recherché à la rse, parce qu'il donnait le pprocher souvent de la per-rince, et de lui parler dans its où le vin le mettait de ieur. Il paraît même que ce ine de ces occasions que lemanda et obtint le gou-de la Judée. Quelques Juifs, Jérusalem, lui avaient ap-ite état de la ville sainte. lles étaient délabrées; les ent encore les marques que Babyloniens y avait lais-ibitants qui s'y étaient reti-ient exposés à toutes les in-leurs ennemis. Néhémias orter remède à de si grands jour où il s'acquittait des le sa charge auprès d'Ar-e prince ayant remarqué riste, lui demanda la cause grin. Néhémias avoua que du peuple juif et l'état de où se trouvait la ville sainte ause de sa douleur. Il sup-ie temps Artaxerxès de l'en-rusalem pour essayer de u mal. Aussitôt on publia roi, portant ordre de rebâ-iilles et les portes de Jéru-chargeant Néhémias, gou-la Judée, de l'exécution de e. Pour honorer son échan-écher qu'il ne fût inquiété , le roi lui donna une es-'alerie qui le conduisit de-isqu'à Jérusalem. Ce prince ii au gouverneur des pro-çà de l'Euphrate, et donna ph, garde des forêts roya-nir à Néhémias tout le bois iour les constructions qu'il irendre. Malgré des ordres s Ammonites, les Sama-Arabes, ceux d'Azot, et tres nations voisines, firent efforts pour traverser les iéhémias. Ces peuples, qui iaturellement les Juifs, à lifférence de religion et de ui existait entre les uns et s détestaient surtout parce qu'ils allaient être obligés de leur rendre les terres dont ils s'étaient emparés depuis la captivité de Babylone. Néhémias, sans se laisser abattre par aucune difficulté, partagea le peuple en différentes classes, assignant à chacune le quartier où elle devait travailler à la construction des murailles. Il dirigea cet ouvrage avec tant de soin et de diligence que tout se trouva achevé en cinquante-deux jours, quoiqu'il fût obligé de tenir continuellement sous les armes une partie du peuple pour défendre les travailleurs contre les attaques du dehors. Les murailles et les portes de la ville ayant été achevées, on en célébra la dédicace avec beaucoup de solennité. Après avoir exécuté plusieurs réformes importantes, Néhémias retourna à la cour de Perse. Au bout de douze ans, il fit encore un voyage à Jérusalem, et porta cette ville à un assez haut degré de splendeur.

LES ATHÉNIENS ET LES LACÉDÉMONIENS ENVOIENT DES AMBASSADEURS A ARTAXERXÈS.

La trente-quatrième année du règne d'Artaxerxès (an du monde 3573; avant J. C. 431) commença la guerre appelée *du Péloponnèse*, entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Chacun des deux partis envoya des ambassadeurs à Artaxerxès pour lui demander du secours. Nous ne savons pas si ce prince répondit d'abord aux messages des Grecs; mais, la septième année de la guerre, il envoya aux Lacédémoniens un ambassadeur, appelé *Artapherne*, chargé d'une lettre écrite en assyrien, dans laquelle il disait avoir reçu de leur part plusieurs ambassadeurs qui lui avaient raconté les mêmes faits d'une manière si différente qu'il ne pouvait pas savoir ce qu'on voulait de lui. Il ajoutait que, d'après cela, il leur envoyait un Perse pour leur dire que, s'ils avaient des propositions à lui faire, il les engageait à envoyer vers lui un homme de confiance, qui pût l'informer de ce qu'ils demandaient. Cet ambassadeur arrivait à Eïone sur le Strymon, dans la Thrace, lorsqu'il fut fait prisonnier par un commandant de

la flotte athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il fut traité dans cette ville avec tous les égards possibles; et les Athéniens équipèrent une trirème pour le conduire à Éphèse, avec quelques-uns de leurs concitoyens qu'ils envoyaient à Suse en qualité d'ambassadeurs. Mais, à leur arrivée à Éphèse, ayant appris la mort d'Artaxerxès, ils jugèrent à propos de ne pas aller plus loin. Ayant donc pris congé d'Artapherne, ils retournèrent à Athènes (*).

Nous ne terminerons pas l'histoire du règne d'Artaxerxès sans rapporter un trait qui fait le plus grand honneur à ce prince. Une peste, qui s'étendit successivement sur une grande partie de la terre, faisait des ravages en Perse (an du monde 3574; avant J. C. 430). Dès le commencement de l'épidémie, Artaxerxès, qui avait entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate, poussé par un sentiment d'amour pour ses sujets, lui fit écrire pour l'engager à passer en Perse et à traiter les personnes attaquées de cette maladie. Il lui faisait les offres les plus avantageuses, ne mettant pas de bornes aux récompenses dont il prétendait le combler, et promettant de le rendre l'égal des personnages les plus considérables de sa cour. Mais l'éclat de l'or et des dignités ne fut point capable de tenter Hippocrate, ni d'étouffer dans son cœur le sentiment d'aversion et de haine que tous les Grecs, et principalement ceux d'Asie, éprouvaient pour les Perses.

[redacted]

furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius et de Xerxès n'avaient pu les porter autrefois à donner à ces princes la terre et l'eau, ni à suivre leurs ordres; que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreraient point leur concitoyen, et qu'ils comptaient sur la protection des dieux.

Artaxerxès mourut après avoir régné quarante ans (*).

RÈGNE DE XERXÈS II.

Artaxerxès laissa le trône (an du monde 3579; avant J. C. 425) à Xerxès, second du nom, le seul fils qu'il eût eu de la reine Damaspie, sa femme. Il avait eu dix-sept enfants de ses concubines; entre autres, Sogdien, que Ctésias appelle *Sécydien* et *Sécyndien* (**), et que lui avait donné Alogune de Babylone (***); Ochus et Arsitès. Ce dernier avait pour mère Cosmartidène, qui était aussi de Babylone. Outre ces trois fils, il eut encore Bagapaeus et Parysatis, d'une Babylonienne nommée *Andria*. Sogdien, de concert avec Pharnacyas, un des eunuques de Xerxès II, s'introduisit un jour chez ce prince, qui, après s'être enivré dans une fête, s'était retiré dans son appartement pour dormir. Sogdien le surprit et le tua pendant son sommeil, quarante-cinq jours seulement après la mort d'Artaxerxès.

RÈGNE DE SOGDIEN.

[redacted]

e à mort Bagoraze, le plus fidèle
nuques d'Artaxerxès, contre le-
l nourrissait depuis longtemps
aine profonde. Bagoraze, ayant
argé de faire transporter dans la
ice de Perse, et d'y déposer dans
mbeau des rois le corps d'Ar-
ès et celui de la reine son épouse,
le même jour que lui, était re-
à la cour sans sa permission.
on lui reprocha d'avoir quitté le
de son père, et, sous ce pré-
il le fit lapider. Les troupes furent
fligées de la mort de Bagoraze;
oique Sogdien leur eût fait dis-
: des sommes considérables, ce
et l'assassinat de son frère Xerxès
r rendirent odieux. Sogdien,
vait la haine qu'on lui portait,
oin de se croire bien assuré sur
e; il soupçonnait ses frères de
· attenter à ses jours. Il redou-
tout Ochus, qu'Artaxerxès avait
é satrape d'Hyrcanie. Sogdien
ce prince, qui promit de se
incessamment à la cour: mais
énétré le dessein de son frère,
e pressa pas d'obéir. Enfin il
mais ce fut à la tête d'une
nombreuse, avec laquelle il
intention de se frayer un che-
trône. Bientôt Arbarius, gé-
e la cavalerie, Arxanès, satrape
te, et un grand seigneur appelé
rrès, irrités de la cruauté de
, passèrent dans le parti d'O-
ils ne furent pas plutôt arrivés
de ce prince qu'ils lui mirent
: royale sur la tête (*). Ochus
'attirer Sogdien auprès de lui,
nploya pour atteindre ce but
orte d'artifices, et même les
ts. Les meilleurs amis de Sog-
saient tous leurs efforts pour
her d'ajouter foi aux ser-

tte tiare droite et haute, qu'on ap-
lare, ou *citare* était particulièrement
aux rois de Perse. La partie supé-
ait la forme d'une tour; sur le der-
la cidare pendaient deux bande-
ers le milieu était une bande blan-
: de petites étoiles. Voyez Brisson,
Persarum principatu, liv. I, chap.
r. II, ch. 184.

ments d'Ochus, et de traiter avec des gens qui ne cherchaient qu'à le tromper. Malgré de si sages avis, Sogdien, qui paraît avoir été aussi pusillanime que cruel, se laissa persuader. Dès qu'il fut entre les mains d'Ochus, celui-ci le fit arrêter et jeter dans la cendre, où il périt (*), après un règne de six mois et quinze jours (**).

RÈGNE DE DARIUS NOTHUS.

Ochus, dès qu'il fut devenu roi (an du monde 3581; avant J. C. 423), se fit appeler *Darius*. Les historiens grecs, pour le distinguer des autres princes du même nom, lui donnent l'épithète de *Nothus*, qui veut dire *bâtard*. Son règne dura dix-neuf ans.

Arsitès, frère d'Ochus de père et de mère, se révolta contre lui avec Artyphius, fils de Mégabyze. Ochus, que nous ne nommerons plus désormais que *Darius*, envoya contre les rebelles un de ses généraux, nommé *Artasyras*. Artyphius fut d'abord vainqueur dans deux batailles, grâce aux troupes grecques qu'il avait à sa solde; mais Artasyras ayant débauché ces mercenaires, défit Artyphius dans une troisième affaire. Artyphius, abandonné par tout son monde, et voyant qu'Arsitès n'arrivait pas à son secours, se rendit à Artasyras, après toutefois que celui-ci lui eut promis avec serment qu'on ne le punirait pas pour s'être révolté. Darius voulait le faire périr. Mais Parysatis, sœur et femme de ce prince, lui conseilla de patien-

(*) Voici en quoi consistait cet horrible supplice. On emplissait de cendres une chambre ou une tour dans laquelle on jetait le condamné, qui enfonçait toujours dans cette cendre jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Voyez Valère Maxime, liv. IX, ch. 2.

(**) Diodore de Sicile, liv. XII, ch. 71, lui donne sept mois de règne, ainsi qu'Eusèbe (liv. 1er des Chroniques): le Canon astronomique des rois de Babylone ne présente ni le nom de Xerxès II ni celui de Sogdien; probablement, dit Larcher (Histoire d'Hérodote, t. VI, p. 301), parce que ces deux princes ne régnèrent en tout que huit mois.

ter. Elle lui représenta que l'indulgence dont il userait à l'égard d'Artyphius serait une amorce pour Arsitès, qui, trompé par cet appât, ne tarderait pas à se rendre lui-même; et que, lorsqu'il les aurait tous les deux en sa puissance, il faudrait alors les faire mourir. Tout arriva comme Parysatis l'avait prévu. A peine fut-on maître d'Arsitès, qu'on le jeta dans la cendre avec Artyphius : le roi désirait lui faire grâce, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il consentit à sa mort. Parysatis l'y détermina par ses prières et ses vives importunités.

On fit encore d'autres exécutions; Pharnacyas, qui avait tué Xerxès de concert avec Sogdien, fut lapidé. Ménostane, qui avait aussi pris part à ce meurtre, et qui plus tard engagea Sogdien dont il était le favori à ne point se rendre à Darius, fut également arrêté. Mais il se tua lui-même, et prévint par sa mort le supplice qu'on lui destinait.

Plusieurs années après (an du monde 3590; avant J. C., 414), Pisouthnès, satrape de Lydie, voulut se déclarer souverain de sa province. Il espérait réussir au moyen d'un corps de troupes grecques commandées par Lycon d'Athènes, et qu'il avait prises à sa solde. Darius envoya contre ce rebelle Tissapherne, qui avait pour lieutenants Spithradate et Parmisès, et lui promit de le faire satrape de Lydie, s'il parvenait à chasser Pisouthnès de cette

[redacted]

dans la Carie, et se maintint encore contre Tissapherne, jusqu'à ce qu'enfin il fut pris par des Péloponnésiens à Iasos, ville d'Ionie, et livré par eux à Tissapherne qui l'envoya au supplice.

Peu de temps après, il y eut dans le palais une conspiration contre Darius. Trois eunuques, Artoxarès, Artibarzanès et Athoüs, s'étaient emparés de presque toute l'autorité à la cour de ce prince. Après la reine Parysatis, c'étaient eux qui avaient le plus de crédit sur l'esprit du roi, et leur volonté réglait la marche de toutes les affaires. Artoxarès, enivré de la faveur du roi, se mit en tête de monter sur le trône, et forma le dessein d'assassiner son maître. La conspiration ayant été découverte, il fut remis entre les mains de Parysatis qui le fit mourir (*).

L'année du soulèvement de Pisouthnès (an du monde 3590; avant Jésus-Christ 414), les Égyptiens se révoltèrent. Las de la domination des Perses, ils accoururent de toutes parts vers Amyrtée, qui s'était maintenu dans les Marais depuis que la révolte d'Inarus avait été étouffée (**). Les Perses furent chassés, et Amyrtée déclaré roi d'Égypte. Après s'être bien affermi sur le trône, Amyrtée se disposait à envoyer une expédition en Phénicie. Darius, ayant été informé de ce projet, rappela une flotte qu'il devait mettre à la disposition des Lacédémoniens, pour l'em-

[redacted]

ier à son père. Il fallait donc que rses eussent recouvré une partie r autorité sur l'Égypte.
nd Tissapherne eut réduit Pi-ıès, Darius le nomma, conforont à sa promesse, satrape de et d'Ionie, et donna à Phar-e le gouvernement des pays de Mineure situés sur l'Hellespont. ux satrapes, très-habiles politimirent à profit les divisions des, dans l'intérêt de leur maître un. Il y avait déjà vingt ans ı guerre du Péloponnèse épui-thènes et Lacédémone. La polile Tissapherne et de Pharnabaze tait à secourir tantôt l'une et l'autre de ces villes, afin de ba-si bien les forces des partis, que oire ne restât à aucun, et que x républiques rivales ne se trout ni l'une ni l'autre en état de treprendre contre la Perse. Com-Athéniens paraissaient alors les iissants, et qu'ils venaient tout nent de donner à Darius un grave e mécontentement, en prêtant à hnès un général et des soldats, herne et Pharnabaze traitèrent s Lacédémoniens et entrèrent ıne ligue contre Athènes. Les lu traité avaient été posées dès : précédente; mais ce ne fut s (an du monde 3592; avant Christ 412) que les deux satra-ı arrêtèrent définitivement. Le était ainsi conçu : « Les Lacéiniens et leurs alliés ont conclu alliance avec le roi et avec Tis-erne, aux conditions suivantes : le pays et les villes qui apparent au roi et qui appartenaient ancêtres, seront à lui. Le roi, acédémoniens et leurs alliés emiront en commun les Athéniens cevoir désormais rien de ce qui revenait de ces villes, soit en it, soit en toute autre chose. oi, les Lacédémoniens et leurs feront en commun la guerre Athéniens; il ne sera permis ni oi, ni aux Lacédémoniens, ni alliés de faire la paix avec les niens sans l'aveu des deux par-« ties contractantes, du roi d'un côté, « et des Lacédémoniens et de leurs « alliés de l'autre. Si des sujets du roi « se révoltent contre lui, ils seront « ennemis des Lacédémoniens et des « alliés. Si des sujets de Lacédémone « et de ses alliés se révoltent contre « eux, ils seront également ennemis « du roi (*). » Plus tard ce traité fut modifié; les Lacédémoniens trouvaient surtout que ces expressions vagues, *tout le pays et les villes qui appartiennent au roi et qui appartenaient à ses ancêtres*, pouvaient désigner les îles de la mer Égée et le pays que Xerxès avait conquis en deçà de l'Hellespont. Ils les remplacèrent par celles-ci : *Tout le pays du roi qui fait partie de l'Asie restera sous sa domination; relativement à ce pays, le roi avisera comme il le jugera bon* (**). » Cependant, malgré ce traité, Tissapherne et Pharnabaze assistèrent les Athéniens d'une manière détournée et dans certaines limites. C'est ainsi que ces deux satrapes usaient systématiquement les unes contre les autres les forces d'Athènes et de Sparte, lorsque Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils (an du monde 3597; avant Jesus-Christ 407), le gouvernement général de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Ce prince était encore fort jeune, car il était né depuis l'avénement de son pere à la couronne, et ne pouvait par conséquent avoir plus de seize ans. Mais Parysatis, sa mère, avait pour lui une vive affection, et elle était toute-puissante sur l'esprit du roi son époux. Ce fut elle qui fit donner à Cyrus ce beau gouvernement, dans la vue, sans doute, de le mettre en état de disputer la couronne à son frère aîné Artaxerxès, si elle ne pouvait pas réussir à le faire succéder à Darius. Une des principales instructions que donna ce prince à

(*) Thucydide, livre VIII, chapitre 18; tome IV, page 189 de la traduction de M. Ambroise Firmin Didot que je cite textuellement.

(**) Thucydide, livre VIII, chapitre 58; tome IV, page 253 de la traduction de M. Didot.

Cyrus, en l'envoyant dans l'Asie Mineure, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre les Athéniens : ordre bien opposé à la conduite prudente qu'avaient tenue jusque-là Tissapherne et les autres satrapes des provinces maritimes de l'Asie Mineure. Leurs règles de conduite avaient été, comme nous l'avons déjà dit, d'aider tantôt un parti, tantôt l'autre, pour les affaiblir et leur ôter les moyens de nuire au roi de Perse. Avec les secours que Cyrus leur avait accordés, les Lacédémoniens accablèrent les Athéniens, et dans la suite ils tournèrent leurs armes contre les Perses et firent des invasions dans les provinces de l'empire. La vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse (an du monde 3599 ; avant Jésus-Christ 405), le jeune Cyrus fit exécuter à Sardes deux seigneurs perses, ses cousins germains, et dont la mère était sœur de Darius, uniquement parce qu'ils avaient manqué au cérémonial en usage pour les rois de Perse, en ne se couvrant pas les mains de leurs manches pendant qu'ils se tenaient devant lui. Les parents de ces deux seigneurs allèrent se jeter aux pieds de Darius pour lui demander justice. Ce prince, touché de la mort de ses deux neveux, et regardant d'ailleurs l'action cruelle de son fils comme un attentat à la majesté royale, dont il avait voulu sans raison s'arroger les prérogatives, prit la ré- [redacted]

qu'il avait eu aussi de Parysat ne laissa à Cyrus que le gouverne qu'il avait déjà. Telle fut la der action importante de la vie de D. Ce prince mourut à Babylone (' du monde 3600; avant J. C. 404), un règne de dix-neuf ans.

HISTOIRE D'ARTAXERXÈS MNÉMON

Arsace, en montant sur le t quitta son nom pour prendre d'Artaxerxès. Les historiens gre ont donné le surnom de *Mném* cause de sa prodigieuse mémoire

SACRE D'ARTAXERXÈS; CONSPIRATION CYRUS CONTRE CE PRINCE.

Peu de jours après la mort de Da Artaxerxès se rendit à Pasargade se faire sacrer roi par les prêtr Perse. Il y avait dans cette vil temple où le prince qui devait sacre, était obligé de quitter sa et de prendre celle que Cyrus tait avant d'être roi. Il mangeai suite des figues sèches, mâchai feuilles de térébinthe et buvait breuvage composé de vinaigre lait.

Artaxerxès était sur le point de cette cérémonie, lorsque Tissapl lui amena un des prêtres qui av présidé à l'éducation de Cyrus, vint accuser ce prince d'avoir cor [redacted]

INTÉRIEURS DANS LA FAMILLE
; MEURTRE DE TÉRITOUCHMÈS ET
XE.

e Statira, épouse d'Artaxer-
:lle ce prince sur le trône,
nploya tout l'empire qu'elle
lui pour venger la mort de
: Téritouchmès. Mais il est
e de prendre les choses de
pour faire bien comprendre
horrible.
:e de Statira était Idernès,
ne grande naissance, et gou-
l'une des provinces de l'em-
axerxès, par l'ordre de son
le sa mère, épousa la fille
, qui était aussi sage que
Téritouchmès, frère de Sta-
usa en même temps Ames-
de Darius et sœur d'Artaxer-
: alliance valut à Téritouchmès
rnement d'Idernès, lorsque
it mort. Téritouchmès avait
le son père une autre sœur
oxane, non moins belle que
et qui excellait dans l'art de
l'arc et de lancer le javelot.
conçut une passion pour elle,
ı posséder en toute liberté, il
e se défaire d'Amestris. Da-
t eu vent de ce qui se tramait
fille, engagea Oudiastès, ami
ent de Teritouchmès, à tuer
Oudiastès ayant assassiné
ımès, hérita de son gouverne-

les écuyers de Téritouchmès,
un fils d'Oudiastès, appelé
'e Ce jeune homme, très-dé-
on maître, eut horreur de
'Oudiastès, et quoique celui-ci
ère, il vomit contre lui toutes
écations que lui suggéra sa
finit par se révolter ouverte-
s'emparant de la ville de Za-
t la garda pour la remettre au
ritouchmès. Mitradate ne put
longtemps contre Darius, et
qu'il avait excitée fut bientôt

comprimée. Parysatis, pour se venger, fit enterrer tout vifs la mère de Téritouchmès, ses deux frères Métrostès et Hélicos, et deux sœurs qu'il avait outre Statira. Quant à Roxane, elle la fit couper par morceaux. Darius, de son côté, insistait pour qu'on mît à mort Statira; mais Artaxerxès s'étant jeté aux pieds de sa mère, dont la soif de vengeance était apaisée, obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que Darius n'ôtât pas la vie à Statira. Darius accorda à Parysatis sa demande, mais il la prévint en même temps qu'elle se repentirait un jour d'avoir intercédé pour cette princesse. Les choses en étaient à ce point, lorsque Darius vint à mourir. Artaxerxès étant devenu roi, fit, à l'instigation de Statira, arracher la langue à Oudiastès, qui périt ensuite dans les tourments les plus cruels. Son gouvernement fut donné à Mitradate, son fils, pour le récompenser du dévouement qu'il avait montré à la famille et à la cause de Téritouchmès.

CYRUS SE RÉVOLTE CONTRE ARTAXERXÈS.

Parysatis ayant empêché Artaxerxès de sévir contre Cyrus, comme nous l'avons dit plus haut, ce prince se retira à Sardes, capitale de son gouvernement. Moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu que blessé de l'affront qu'il venait de recevoir, et d'ailleurs plein d'audace et d'ambition, il prit toutes les mesures nécessaires pour assurer sa vengeance, et aspira plus que jamais à monter sur le trône.

Les esprits inquiets et remuants pensaient que l'état des affaires réclamait un prince comme Cyrus, magnifique, généreux et propre à la guerre. L'empire, disaient ces hommes, avait besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus, plein de confiance dans ses nombreux partisans, résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes, promettant des chevaux à ceux qui allaient à pied, des chars aux cavaliers, des villages à ceux qui pos-

ırque, Vie d'Artaxerxès, chap. r.
un ancien géographe ne fait men-
te ville.

sédaient des terres, et des villes à ceux qui avaient des villages. Il ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde, non par compte, mais par mesure. Il se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frère, d'être plus sage et plus savant que lui, de boire plus de vin et de le porter mieux. Artaxerxès, disait-il, est si délicat et si mou, qu'à la chasse il ne peut se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char (*).

Cyrus recherchait l'amitié de toutes les personnes qui allaient le trouver de la part d'Artaxerxès, et les renvoyait mieux disposées envers lui qu'envers son frère. Il prenait aussi grand soin de s'attacher les peuples qui dépendaient de lui et d'en faire de bons soldats. Il levait en même temps des troupes grecques, le plus secrètement qu'il lui était possible, afin que son frère ne fût nullement préparé à le recevoir. Lorsqu'on recrutait ces troupes, il ordonnait aux officiers d'enrôler surtout des Péloponnésiens, et parmi ceux-ci les hommes les plus braves, sous prétexte que Tissapherne voulait l'attaquer. Les villes ioniennes appartenaient d'abord au gouvernement de ce satrape, et lui avaient été données par le roi; elles s'étaient alors révoltées, et toutes, excepté Milet, s'étaient remises entre les mains de Cyrus. Les habitants de cette ville avaient eu le même dessein; mais Tissapherne en ayant été informé avant l'exécution,

[redacted]

l'Asie Supérieure, il annon intention était de chasser e les Pisidiens de leur pays toutes ses troupes, tant gr perses. Xénias d'Arcadie a des avec un corps de qu hoplites (*); Proxène avec q et cinq cents armes à la lég nete de Stymphale lui amen plites; Socrate d'Achaïe de Megare, chacun environ hommes. Lorsque tous l furent arrivés à Sardes, Ti qui observait les mouveme rus, jugea ces préparatifs derables pour une expéditio Pisidiens; il alla trouver en toute hâte, et l'instruisi sitions que faisait Cyrus. ve le mit le trouble dans to On rejetait en partie la ca sur Parysatis et ses amis, accusés d'intelligence avec C rien n'irrita autant cette pr les reproches de Statira, qu des suites de la guerre, n lui dire : « Où sont ces
« vous avez tant de fois do
« votre fils? Qu'ont produit
« qui l'ont arraché à la mo
« conspirait contre son fr
« vous qui avez allumé cett
« attiré sur nous de si gran
Ces plaintes rendirent Statir à Parysatis, naturellement et implacable dans son res qu'elle résolut de la perdre.

[redacted]

l comment elle exécuta
).
t de Sardes avec les trou-
venons de parler. Il tra-
', fit en trois jours vingt-
ges (**), et arriva sur les
ndre. Cette rivière avait
(***) de largeur, avec un
ateaux, sur lequel il la
nça ensuite dans la Phry-
rasanges en une journée,
Colosses, où il demeura
énon de Thessalie le joi-
endroit avec mille ho-
ents peltastes, Dolopes,
lynthiens. Cyrus fit en-
rasanges en trois jours
t arriva à Célènes. Il y
ite jours; et Cléarque,
démone, lui amena dans
lle hoplites, huit cents
ices, et deux cents ar-
. Sosias de Syracuse et
'Arcadie arrivèrent en
, chacun avec mille ho-
fit dans le parc la revue
rement des Grecs, qui
onze mille hoplites, et
mille soldats armés à la
it, en outre, cent mille
oupes composées des dif-
ns soumises à la Perse.
is fit en deux journées
s, et arriva à Peltes, où
ois jours. Il fit ensuite
iges en deux jours, et ar-
e appelée le *Marché des*
: la dernière de la Mysie.
en trois marches trente
arriva à Caystropédium,
inq jours. Il était alors
s plus de trois mois de
nd ils demandaient de
s tâchait de tirer le temps
n leur donnant des espé-
a, femme de Syennésis,
alla trouver Cyrus dans

, Vie d'Artaxerxès, ch. 7.
nge, mesure itinéraire des
nviron trois milles ou une

sur la valeur du plèthre, ci-
, note.

cette ville, et lui fit présent de sommes considérables. Ce prince donna alors à l'armée quatre mois de paye.

Il fit ensuite dix parasanges, et arriva en deux jours à Thymbrium, où il y avait une fontaine, que l'on appelait la fontaine de Midas, roi de Phrygie. De là il fit dix parasanges, et atteignit en deux jours Tyriaeum. Il y séjourna trois jours, pendant lesquels la reine de Cilicie le pria de lui montrer son armée en bataille. Par complaisance pour cette princesse, il fit dans la plaine la revue des Grecs et des Perses. Il ordonna aux Grecs de se mettre en bataille selon leur coutume. Ces troupes étaient sur quatre de hauteur. Cyrus considéra d'abord les Perses, et les fit passer en revue devant lui par bataillons et par escadrons. Il alla ensuite le long des bataillons grecs, monté sur son char, et accompagné de la reine de Cilicie, dans une voiture fermée. Les Grecs avaient des casques d'airain, des tuniques rouges, des grèves (*) et des boucliers brillants. Lorsque Cyrus eut tout examiné, il arrêta son char devant le centre de la phalange, et dit aux généraux grecs qu'ils fissent baisser les piques, comme pour charger. Aussitôt que la trompette eut donné le signal, ils s'avancèrent les piques baissées, doublèrent le pas en jetant de grands cris, et coururent droit aux tentes des Perses. Grand nombre de ceux-ci furent effrayés. La reine de Cilicie quitta sa voiture pour s'enfuir, et les vivandières laissèrent leurs marchandises pour se sauver. Les Grecs retournèrent à leurs tentes en riant.

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en trois jours, et arriva à Iconium, dernière ville de Phrygie. Après y avoir séjourné trois jours, il en partit, et fit trente parasanges en cinq marches, à travers la Lycaonie. Cette province n'appartenant pas à son gouvernement, il

(*) Les *grèves* étaient des espèces de bottines ou d'armure destinées à garantir le devant des jambes. Je ne sais pour quel motif ce mot a été omis dans nos dictionnaires récents.

permit aux Grecs de la piller. Il renvoya ensuite Épyaxa en Cilicie, la faisant escorter par Ménon de Thessalie, avec la troupe qu'il commandait. L'armée traversa la Cappadoce, fit vingt-cinq parasanges en quatre marches, et arriva à Dana (*), ville grande, riche et bien peuplée. Il y séjourna trois jours. Les troupes de Cyrus tâchèrent ensuite de pénétrer en Cilicie par un défilé qui n'avait que la largeur nécessaire pour donner passage à un chariot. On disait que Syennésis se tenait sur les hauteurs pour le défendre, et Cyrus resta par cette raison un jour dans la plaine. Mais le lendemain, on sut que Syennésis s'était retiré, en apprenant que Ménon avait pénétré en Cilicie avec ses troupes. C'était aussi pour le faire entrer dans ce pays par des chemins détournés que Cyrus l'avait envoyé avec Épyaxa, sous prétexte d'escorter cette reine jusque dans sa capitale. Le détachement de Ménon arriva sans obstacle à Tarse, et ouvrit ainsi à Cyrus l'entrée des États de Syennésis.

Quand Cyrus eut quitté les montagnes, il s'avança dans la plaine et alla à Tarse, après avoir fait vingt-cinq parasanges en quatre jours. Syennésis avait un palais dans cette ville, que traverse le fleuve Cydnus. Les habitants s'enfuirent avec le prince dans un lieu fort, sur les montagnes, excepté ceux qui tenaient des hôtelleries. [redacted]

que lui, et refusa de l'aller
jusqu'à ce que sa femme l'eût
à y aller, et que Cyrus lui eû
sa foi. Ils eurent après cela
trevue. Syennésis donna à C
grosses sommes d'argent pou
son armée, et Cyrus lui fit
sents que les rois de Perse
tume de faire à ceux qu'ils
honorer : un cheval dont le m
d'or, un collier, des bracelets
cimeterre d'or, avec un habill
la façon des Perses. Il lui pr
outre de ne plus piller son
lui accorda la permission de r
les esclaves qu'on lui avait enle
tout où il les trouverait.

Cyrus séjourna vingt jours
parce que les Grecs refusaien
plus loin. Ils le soupçonnaient
les mener contre le roi, et
qu'on ne les avait pas enrôlé
condition. Cléarque fut le pre
voulut obliger ses soldats
Cyrus. Mais il n'eut pas plu
mencé à se mettre en marche, qu
l'attaquèrent à coups de pierres
alors de s'opposer ouvertemen
sein des Grecs, et, paraissa
entrer dans leurs vues, il leur
d'envoyer des députés à Cy
savoir de lui-même contre q
tendait les mener. Cyrus, que
avait fait avertir de ce qui s
répondit qu'il allait attaquer
mas, qui était à douze journ
[redacted]

ommandés par Pythago-
ıone, auquel s'était réuni
ıgt-cinq autres vaisseaux
ınt à Cyrus. Sur ces bâ-
ıussi Chirisophe de La-
, avait sous ses ordres
lites. Les vaisseaux se
e près du rivage où était
de Cyrus. Ce prince fut
ce lieu par quatre cents
ent armés, qui quittè-
l'Abrocomas pour mar-
rtaxerxès.
rus alla en un jour aux
icie et de la Syrie (*). Ce
ccupé par Syennésis, qui
e garnison de Ciliciens,
es du roi. Il n'y avait
pénétrer par la force; il
le défilé du côté de la
donnait des ordres à
ue Abrocomas, soit tra-
jeté, abandonna la po-
upait et se retira vers
corps de troupes très-

rtir de ces défilés, s'a-
Syrie, et arriva en un
e à Myriandrus, ville
itée par des Phéniciens.
ıt jours, pendant les-
l'Arcadie et Pasion de
rquèrent avec ce qu'ils
précieux. Cyrus ne vou-
mettre qu'on les pour-
ayant convoqué les géné-
s, il leur dit : « Xénias
s ont abandonnés; mais
qu'ils ne se sont pas
ı insu, car je sais où ils
e m'ont point échappé,
st facile d'enlever leur
mes trirèmes. Mais je
ieux à témoin que je
intention de les pour-
rsonne ne pourra dire
rs de quelqu'un tandis
moi; et que, s'il désire
« me quitter, je le maltraite et le
« dépouille de sa fortune. Qu'ils s'en
« aillent donc, et qu'ils sachent qu'ils
« ont plus mal agi envers moi que moi
« envers eux. Leurs femmes et leurs
« enfants sont en mon pouvoir à Tralles;
« ils n'en seront pas privés, et les re-
« cevront comme prix de la valeur qu'ils
« ont précédemment montrée à mon
« service. » Ceux des Grecs qui n'étaient
pas zélés pour cette expédition, ayant
appris la belle conduite du prince, le
suivirent avec plus de plaisir et d'af-
fection (*).

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en quatre jours, et se trouva sur les bords du Chalus, dont la largeur était d'un plèthre. Les villages où campa l'armée appartenaient à Parysatis, et lui avaient été donnés pour son entretien. Cyrus parcourut ensuite trente parasanges en cinq jours de marche, et arriva à la source de la rivière Daradax. Bélésis, gouverneur de la Syrie, avait dans ce lieu un palais, avec un très-beau et très-grand parc. On en coupa les arbres par ordre de Cyrus, et on mit le feu au palais. Les troupes s'étant remises en marche firent quinze parasanges en trois jours, et entrèrent à Thapsaque, ville grande et riche, sur l'Euphrate, dont la largeur, dans cet endroit, était de quatre stades. L'armée y resta cinq jours, pendant lesquels Cyrus, ayant mandé les généraux des Grecs, leur dit qu'il se proposait de marcher contre le roi, et leur recommanda d'en instruire les soldats, et de les engager à le suivre. Les soldats accusèrent les généraux d'avoir tenu cette résolution secrète, et refusèrent de rester dans le parti de Cyrus, à moins qu'on ne leur donnât la même paye qu'avaient eue les Grecs qui l'avaient accompagné dans un précédent voyage, où il n'était pas question de se battre, mais seulement d'escorter le prince qui se rendait auprès de Darius. Les grandes promesses de Cyrus gagnèrent presque tous les Grecs.

x défilés qui séparent la
e; le premier, plus éloigné
nom de *Portes Amaniques;*
ıit *Les Portes* ou *Portes de*
de ce dernier que parle ici

(*) Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. I, chap. 4, § 8; t. I, p. 43 de la traduction de Larcher.

Les troupes traversèrent ensuite l'Euphrate à gué, n'ayant de l'eau que jusque sous les bras. Les habitants de Thapsaque assuraient que le fleuve n'avait jamais été guéable qu'alors; et cette circonstance fut regardée comme d'un heureux augure, d'autant plus qu'Abrocomas, en se retirant, avait brûlé tous les bateaux, afin d'arrêter le prince dans sa marche. On disait que l'Euphrate se soumettait visiblement à Cyrus, comme à son roi futur.

Cyrus continua de marcher dans la Syrie, et arriva sur les bords de l'Araxe, après avoir fait cinquante parasanges en neuf jours. Il y avait en cet endroit un grand nombre de villages, où l'on trouva beaucoup de blé et de vin. L'armée y séjourna trois jours, et fit ses provisions. « Cyrus, dit Xénophon (*), « entra ensuite en Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, et fit trente-cinq « parasanges en cinq jours par un pays « désert. Ce pays est une plaine par- « tout aussi unie que la mer, remplie « d'absinthe, ou, s'il y croît quelque « autre sorte d'arbrisseaux ou de ro- « seaux, ils ont tous une odeur aro- « matique : mais il n'y a point d'ar- « bres. On y trouve des zèbres en « très-grand nombre, beaucoup d'au- « truches, quelques outardes et du « chevreuil; nos cavaliers leur don- « naient quelquefois la chasse. Quand « les zèbres étaient poursuivis, ils de- « vançaient les chevaux, car ils cou- [redacted]

« dre si on les fait lever prom
« car elles ont, comme les
« le vol court, et se lassent
« Leur chair était délicieuse.

Après avoir traversé cette
l'armée arriva à Corsote, vill
et déserte, sur le Mascas,
plèthre de large, et qui l'envi
tous côtés. On y séjourna tro
et l'armée s'y étant pourvue d
traversa en treize jours un
sert de quatre-vingt-dix para
ayant toujours l'Euphrate à dr
arriva à Pyles. On perdit da
marche beaucoup de bêtes de s
faute de fourrage, car il n'y
herbe, ni arbre, et tout le pa
nu. Les habitants tiraient de
res situées près du fleuve, de
pierres, dont ils faisaient des
de moulin, qu'ils transportaient
bylone où ils les vendaient,
produit de cette vente ils ache
des provisions de bouche. Le fr
et l'orge manquèrent dans cet en
et les soldats furent obligés
nourrir de viande. On faisait qu
fois des marches très-longues p
procurer de l'eau ou du fourrag

Xénophon rapporte ici une an
qui peut donner une idée de l'
sance que Cyrus obtenait de se
tisans, et du respect qu'ils
pour les ordres de ce prince. L'
dit cet auteur (*), ayant atte
défilé que la boue rendait impra [redacted]

agnifiques, leurs longs
et quelques-uns même
s et des bracelets, et
e leur tâche beaucoup
is adroitement qu'on
tendre de grands sei-
tués à un pareil genre
este, continue le même
ait bien que Cyrus se
ip, et qu'il ne s'arrê-
rendre des vivres, ou
auses aussi indispen-
é que plus il hâterait
oins Artaxerxès serait
ui résister. En effet,
grande population de
isaient la force de cet
aient lui être d'aucune
irruption subite.
delà de l'Euphrate et
désert où campaient
e ville grande et riche
nde. Les soldats y al-
rs provisions, sur des
ux faits avec les peaux
ent de tentes. Lors-
t remplies de foin, ils
t les cousaient d'une
e que l'eau ne pouvait
u foin. Ils passaient
es radeaux, et reve-
in de dattes et du mil-
vaient en abondance

étant remises en mar-
la route des marques
al et du crottin. C'é-
d'un corps d'environ
iers qui précédait l'ar-
ès, mettant le feu au
it ce qui pouvait être
é aux troupes de Cy-

SUPPLICE D'ORONTAS.

embre de la famille
es plus habiles géné-
Perse, forma à cette
ein de trahir Cyrus. Il
e lui fournir mille ca-
prendre ce corps qui
dégât, et donnait con-
des moindres mouvements de l'armée. Cette proposition parut avantageuse à Cyrus, qui l'accepta. Aussitôt Orontas écrivit au roi qu'il irait le trouver avec le plus grand nombre de chevaux qu'il pourrait, et le pria de donner ordre à sa cavalerie de le recevoir comme ami. Il rappelait en même temps les preuves de son ancien attachement et de sa fidélité. Il donna cette lettre à une personne qui la remit à Cyrus. Ce prince l'ayant lue, fit arrêter Orontas, manda sept des principaux seigneurs de la cour, qui se formèrent en conseil pour le juger, et ordonna aux généraux grecs de faire prendre les armes à leurs hoplites.

Orontas ayant été condamné, tous les assistants et ses parents même se levèrent et le prirent par la ceinture, ce qui indiquait, d'après les usages des Perses, qu'il était condamné à mort et qu'on allait l'exécuter. Ceux qui avaient coutume de se prosterner devant lui le firent encore dans cette occasion, quoiqu'ils n'ignorassent point qu'on le conduisait au supplice. Orontas fut introduit dans la tente d'Artapate, le plus fidèle des gardes de Cyrus, et, depuis ce moment, jamais on ne le revit; personne n'a pu dire avec certitude de quelle manière il avait été mis à mort (*).

BATAILLE DE CUNAXA, MORT DE CYRUS.

L'armée s'avança dans la Babylonie et fit douze parasanges en trois jours. Le troisième jour, Cyrus passa en revue les Grecs et les Perses, car il pensait qu'Artaxerxès l'attaquerait le lendemain au lever du soleil. Il donna à Cléarque le commandement de l'aile droite des Grecs, à Ménon de Thessalie celui de la gauche, et rangea lui-même les Perses. Dès que le jour parut, plusieurs transfuges apportèrent des nouvelles de l'armée du roi. Cyrus ayant convoqué les généraux et les capitaines des Grecs, délibéra avec eux sur la manière dont il livrerait bataille, et les encouragea en leur fai-

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, chap. 6, § 1-11.

sant de grandes promesses. Cléarque, à qui la bravoure du prince était connue, l'engagea à ne pas exposer sa personne. « Quel conseil me donnes-tu, Cléarque? lui répondit Cyrus. Tu veux, lorsque j'aspire au trône, que je me montre indigne de l'occuper (*)? » Pendant que les soldats prenaient leurs armes, on fit un dénombrement général de toute l'armée. Les Grecs avaient dix mille quatre cents hoplites et deux mille quatre cents hommes armés à la légère. Les Perses formaient en tout cent mille hommes, et avaient vingt chariots armés de faux. On porte, d'après Xénophon (**), l'armée d'Artaxerxès à douze cent mille hommes avec deux cents chariots armés de faux, et six mille cavaliers d'élite, placés devant le roi et commandés par un Perse de distinction appelé *Artagerse* (***). Cette nombreuse armée avait pour chefs Abrocomas, Tissapherne, Gobryas et Arbace, qui commandaient chacun trois cent mille hommes. Il n'y eut de présents à la bataille que neuf cent mille hommes et cent cinquante chariots armés de faux, Abrocomas n'étant arrivé que cinq jours après l'action.

Cyrus marchait en bataille avec toutes ses troupes, s'attendant toujours à être attaqué. Il ne fit ce jour-là que trois parasanges, à cause d'un fossé qui l'arrêta. Ce fossé, qui avait cinq orgyes (****) de large sur trois de profon-

[redacted]

même plaine quatre canaux t
fonds et larges d'un plèthre, .
quels on avait jeté des ponts. Ce
joignaient le Tigre et l'Euphr
étaient éloignés l'un de l'autr
parasange. Sur les bords de l'E
se trouvait un passage d'enviro
pieds grecs, situé entre le fleu
fossé. L'armée suivit ce pass
se trouva ainsi au delà du fo
fut une faute très-grave de laiss
chir à Cyrus cette ligne de fo
tion, sans essayer seulement d
fendre. Plutarque (*) nous app
cause de la conduite extraor
d'Artaxerxès. Ce prince voulai
tirer dans la province de Pers
attendre que toutes ses forces
réunies pour combattre Cyrus.
représentations d'un de ses o
il changea de résolution. Cep
comme les généraux du roi ne s
point opposés au passage du fo
rus crut, avec toute son armée
taxerxès ne pensait plus à comb
le lendemain on marcha avec b
de négligence. Le troisième jou
était sur son char, la plus
partie des troupes s'avançait e
dre, et les soldats faisaient
tous porter leurs armes sur c
riots ou sur des bêtes de so
était environ neuf heures du m
l'armée approchait du lieu où
vait camper, lorsque Patagyas
dent de Cyrus, arriva au galop

[redacted]

tous des casques, de grands
et des cuissards, avec une
grecque, et leurs chevaux
més de chanfrein et de poi-
prince seul n'avait pas la
rte d'un casque.
déjà midi, et les ennemis ne
nt point encore; mais, sur
ieures, on aperçut un nuage
ère qui se répandit bientôt
la plaine et la couvrit d'obs-
and les troupes d'Artaxerxès
rent plus près, les yeux, dit
a (*), furent frappés de l'é-
urs armes d'airain, et l'on
les rangs et les javelots. A
be était un corps de cavale-
de corselets blancs, et suivie
qui portaient des boucliers
Venaient ensuite des Égyp-
mment armés avec des bou-
ois qui descendaient jusqu'aux
voyait après eux de la cava-
s archers. Tous ces différents
troupes marchaient séparés
ns, et formaient de longs car-
nt eux étaient les chariots
faux, à une grande distance
es autres. Les faux tenaient
: les unes étaient placées en
les autres en bas, sous le
avait dessein de pousser ces
ontre les bataillons des Grecs,
ompre. Cyrus avait prévenu
que les ennemis iraient à
tant de grands cris, et les
ortés à ne s'en point lais-
er: il se trompa; les troupes
xès s'avancèrent dans un pro-
ce et d'un pas égal et lent.
où les deux armées allaient
s'appelait *Cunaxa* (**), et
à trois cent soixante stades
ne (***).
qui passait le long des batail-
Pigrès, son interprète, et
uatre autres personnes, dit à
d'amener ses troupes vis-à-vis du centre de l'armée ennemie, où le roi se trouvait. Mais Cléarque, voyant que l'armée du roi était si nombreuse qu'une seule de ses ailes couvrait la moitié du front de bataille de Cyrus, ne voulut pas retirer son aile droite des bords du fleuve, de crainte d'être enveloppé, et répondit à Cyrus qu'il aurait soin de faire tout ce qu'il faudrait.

Cependant l'armée d'Artaxerxès s'avançait d'un pas égal. Cyrus passait à une petite distance devant le front des bataillons, considérant ses ennemis et ses propres troupes. Xénophon lui demanda s'il avait quelque ordre à donner. Cyrus arrêta son cheval, et lui commanda de faire savoir à toutes les troupes que les entrailles des victimes promettaient d'heureux succès. Les deux armées n'étaient plus éloignées que de trois ou quatre stades, lorsque les Grecs entonnèrent l'hymne du combat, et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi. Ceux qui étaient restés derrière doublaient le pas, et tous à la fois, jetant un cri, se mirent à courir. Mais, avant d'être à la portée du trait, les Perses tournèrent bride, et s'enfuirent. Les Grecs les poursuivirent de toutes leurs forces, en gardant leurs rangs. Les chars de l'armée du roi, abandonnés par les conducteurs, étaient emportés, les uns à travers leurs propres troupes, les autres à travers celles des Grecs.

Cyrus, voyant que ceux-ci avaient remporté la victoire de leur côté, et poursuivaient l'ennemi, se réjouissait; et les personnes qui étaient auprès de lui l'adoraient, comme s'il eût déjà été roi. Au lieu de s'emporter à la poursuite des fuyards, il conserva autour de lui ses six cents cavaliers, observant les mouvements d'Artaxerxès, qu'il savait être au centre de l'armée. Les généraux perses, dit Xénophon (*), se tenaient au milieu des corps sous leur commandement, et donnaient de là leurs ordres, parce qu'ils étaient plus à portée de les faire parvenir à

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 8,

(**) ...arque, Vie d'Artaxerxès, ch. 8.
(***) ...*pédition de Cyrus*, liv. II, ch. 2,

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 8, § 22.

tous les points, et parce qu'ils se regardaient comme moins exposés, étant environnés de troupes de tous les côtés. Artaxerxès, voyant qu'on n'attaquait pas de front le corps au centre duquel il se trouvait, tourna comme pour envelopper les Grecs. Ce mouvement inspira des craintes à Cyrus, qui marcha en avant avec ses six cents chevaux, mit en fuite le corps de six mille cavaliers commandé par Artagerse, et tua de sa main ce général (*).

Si, au lieu de se placer du côté de l'Euphrate, afin de n'être pas tourné, Cléarque eût suivi l'ordre de Cyrus, il aurait enfoncé le centre de l'armée du roi. Le succès facile qu'il obtint sur l'aile gauche d'Artaxerxès ne permet pas d'en douter. Dès lors la bataille était gagnée pour Cyrus. C'est donc à la prudence exagérée de Cléarque qu'il faut attribuer la victoire d'Artaxerxès. Toutefois, suivant quelques hommes de guerre, la faute de Cléarque n'aurait pas été un malheur irréparable pour un général plus expérimenté que Cyrus. Ce prince devait refuser sa gauche à l'armée du roi, et ne faire avancer que sa droite où étaient les Grecs. Par ce mouvement, la gauche d'Artaxerxès ayant été mise en déroute, et se trouvant poursuivie par la cavalerie paphlagonienne, les Grecs auraient attaqué et culbuté le centre de l'armée royale.

Aussitôt que le corps d'Artagerse

[redacted]

rent à les défendre. Cyru
huit de ses principaux s
massacrer sur son corp
le récit de Xénophon. Su
lation conservée par Pluta
rus périt de la main d'un s
auquel Artaxerxès, pour
ser, permit de porter t
tête de l'armée un coq
d'une pique. Ctésias, cité
que (***), rapporte que la t
étant tombée, et ce pr
plus aucun signe extérieu
tinguât des chefs de so
jeune Perse, nommé *M*
frappa à la tempe, au-des
d'un coup dont il mouru

Artaxerxès, après avoi
par l'eunuque Mésabate
main droite de Cyrus (**
poursuivre les troupes
dans le camp duquel il
n'opposa aucune résista
victorieuse, et se retira, av
sous son commandement
où il avait campé la veille
éloigné d'environ quat
ges (*****).

Le camp de Cyrus fu
lage, et Artaxerxès s'e
concubine de ce prince, ap
Artaxerxès était alors éloi
d'environ trente stades.
suivaient les Perses de l'
comme s'ils avaient remp
toire complète; et les tr

[redacted]

yer seulement un détache-
cours du camp, ou y mar-
toutes les troupes grecques.
nt le roi s'avança comme
oulu tomber sur l'arrière-
Cléarque. Les Grecs firent
, et se disposèrent à le re-
il tentait de les attaquer de
Mais au lieu de prendre cette
tourna sur ses pas, emme-
lui les troupes de Tissa-
r ce général ne s'était point
remière attaque des Grecs,
it pénétré avec sa cavalerie
l'Euphrate, à travers les
urs peltastes, qui, s'étant
r lui donner passage, firent
r lui une grêle de traits,
un seul homme. Tissapherne
trop faible ne retourna pas
e, et il alla au camp des
il réunit ses forces à celles
tous deux s'avancèrent en-
and ils furent près de l'aile
Grecs, ceux-ci craignirent
s prît en flanc. Pour éviter
ils jugèrent à propos d'éten-
le et de l'adosser au fleuve;
oi changeant la forme de
ons se plaça vis-à-vis de
ge, comme il avait fait au
ment de l'action. Quand les
rent approcher en ordre de
ls fondirent sur lui avec
ur qu'auparavant. Les Per-
dirent pas le choc, et se
encore de plus loin que la
ois. Les Grecs les poursui-
u'à un village dominé par une
r laquelle les troupes royales
e-face. Artaxerxès n'avait
d'infanterie, et la colline
ment couverte de cavalerie
t pas possible aux Grecs de
s'y passait. Ceux-ci crurent
remarquer l'étendard du roi,
un aigle d'or au haut d'une
ailes éployées (*).
cs s'étant avancés de leur
alerie abandonna la colline,
ps, mais par pelotons, les uns d'un côté, les autres d'un autre; enfin ils disparurent tous, et la colline se trouva entièrement dégarnie. Cléarque y envoya un de ses officiers, avec ordre de reconnaître les lieux et de lui en faire un rapport. Cet officier annonça que les Perses de l'armée royale fuyaient de toutes leurs forces. Le soleil était alors sur le point de se coucher. Les Grecs firent halte au pied de la colline et se reposèrent tout armés, bien étonnés de ne point voir paraître Cyrus, ni personne de sa part, car ils ignoraient sa mort, et ils conjecturaient qu'il poursuivait l'ennemi. Ils délibérèrent pour savoir s'il fallait faire venir le bagage, ou retourner au camp. Ce dernier avis prévalut, et ils arrivèrent à leurs tentes où la plus grande partie de leurs effets avait été pillée, ainsi que toutes les provisions et les voitures de farine et de vin, que Cyrus tenait en réserve, au nombre de quatre cents, pour les distribuer aux troupes grecques dans le cas d'une nécessité urgente.

La bataille de Cunaxa fut livrée l'an du monde 3603; avant Jésus-Christ 401.

ÉLOGE DE CYRUS LE JEUNE D'APRÈS XÉNOPHON.

De tous les Perses qui sont venus après l'ancien Cyrus, dit Xénophon (*), Cyrus le jeune est celui qui a eu l'âme la plus grande et a le mieux mérité de régner. Dès son enfance, il l'emporta en tout sur son frère et sur les enfants des grands de Perse avec lesquels il fut élevé. On remarqua en lui plus de disposition à s'instruire et plus de soumission que dans les autres enfants de son âge. Il aimait beaucoup les chevaux, et les maniait avec adresse. Il se plaisait aux exercices qui ont du rapport à la guerre, tels que l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot; on l'y trouvait infatigable. Devenu homme, il fut passionné pour la chasse, et avide des dangers qu'on peut y courir. Un ours s'étant un jour jeté

(*) [Expéd]ition de Cyrus, liv. 1, ch. 10,

(*) Expédition de Cyrus, liv. 1, ch. 9, § 1.

sur lui, il n'en fut point effrayé, et le tua. Il reçut dans cette lutte des blessures dont il porta toujours depuis les cicatrices.

Lorsque Darius, son père, l'envoya gouverner l'Asie Mineure, en qualité de satrape, il commença par faire voir qu'il n'avait rien plus à cœur que la fidélité dans les traités, les contrats et les simples promesses : aussi les villes de son gouvernement et les particuliers avaient-ils en lui la plus grande confiance. Lorsque Cyrus faisait la paix avec ses ennemis, ceux-ci étaient assurés qu'il en observerait les conditions, et ne craignaient de sa part aucun mauvais traitement : ce fut pour cette raison qu'à l'époque où il déclara la guerre à Tissapherne, toutes les villes se prononcèrent pour lui, excepté Milet. Soit qu'on lui fît du bien ou du mal, il tâchait de le rendre au double, et l'on rapporte qu'il ne désirait vivre que jusqu'à ce qu'il eût surpassé en bienfaits et en vengeance ses amis et ses ennemis.

Il était inexorable pour les criminels. On rencontrait souvent sur les grandes routes des hommes auxquels on avait coupé les pieds, les mains, ou arraché les yeux, pour les punir de leurs crimes : aussi, dans son gouvernement, pouvait-on voyager partout et porter avec soi ce qu'on voulait, sans craindre d'être inquiété, pourvu qu'on ne fît tort à personne. Cyrus honorait d'une manière particu- faisait traverser la mer à des officiers, pour aller lui offrir leurs services; mais la certitude que leur talent et leur zèle ne seraient pas méconnus : aussi jamais prince ne fut mieux servi que lui. S'il voyait un gouverneur de province améliorer ses terres, il lui en donnait encore d'autres à cultiver; de sorte que les habitants des pays placés sous sa dépendance prenaient plaisir à travailler, faisaient des acquisitions avec confiance, et étaient fort éloignés de lui cacher la connaissance de leurs richesses.

Tous les vêtements qu'on donnait en présent à Cyrus, il les distribuait à ses amis, suivant leurs goûts et leurs besoins. Ne pouvant, disait-il, porter plusieurs robes à la fois, il regardait ses amis bien parés comme son plus bel ornement. S'il recevait d'excellent vin, il en envoyait à ses amis des vases à moitié pleins. Il leur envoyait aussi très-souvent des moitiés d'oie ou des pains entamés, et le porteur disait de sa part : « Cyrus a trouvé ces mets agréables, et souhaite que vous en goûtiez. » Quand il paraissait en public, dans les occasions où il savait que beaucoup de gens auraient les yeux fixés sur sa personne, il appelait ses amis et affectait de s'entretenir avec eux de choses sérieuses, afin de montrer le cas qu'il faisait de leur intelligence et de leur droiture. Aussi, dit Xénophon (*), je pense que jamais personne n'a eu autant d'amis que

levait, lorsque Proclès, gou-
de Teuthranie, descendant de
ite de Lacédémone, étant arrivé
lus, fils de Tamos, leur apprit
t de Cyrus, et dit qu'Ariée
etiré, avec le reste des troupes,
où l'armée avait campé la veille.
ur faisait dire qu'il les atten-
nt le jour; mais que le lende-
partirait pour retourner en
Les généraux des Grecs furent
igés de cette nouvelle. Cléarque
les députés, et les fit accom-
par Chirisophe de Lacédémone
n de Thessalie. Ménon désirait
le d'y aller, étant l'ami et l'hôte
Cléarque attendit leur retour.
nt les soldats se procurèrent
es comme ils purent, égorgeant
fs et les ânes qui appartenaient
ages; et comme on manquait
, ils les firent cuire ce jour-là
flèches qu'on trouva en grande
sur le champ de bataille. On
aussi à cet usage les bou-
osier des Perses, ceux de bois
ptiens, un grand nombre de
des voitures vides.
les neuf heures du matin, ar-
des hérauts envoyés par le
ar Tissapherne. Ces hérauts
hèrent, et appelant les chefs
voix, leur ordonnèrent, de
lu roi, de lui rendre leurs ar-
mme à leur vainqueur, et d'aller
te, pour tâcher d'obtenir des
ns favorables. Les Grecs fu-
ignés d'une telle proposition,
dirent que ce n'était point aux
rs à faire leur soumission, et
ourraient tous plutôt que de
urs armes.
t venue, Miltocythe de Thrace
endre à Artaxerxès avec qua-
evaux et trois cents hommes
rie de sa nation. Vers le milieu
t, les Grecs arrivèrent au pre-
mpement où se trouvait Ariée.
pes s'étant rangées et mises
armes, les généraux et les
s allèrent en corps trouver ce
e. Les Grecs firent serment
et les principaux de son ar-
ne le point trahir, et d'être de fidèles alliés. Les Perses jurèrent en outre qu'ils serviraient de guides aux Grecs. Ce traité fut précédé du sacrifice d'un sanglier, d'un taureau, d'un loup et d'un bélier. Les Grecs trempèrent une épée dans le sang de ces victimes qu'on avait mêlé dans un bouclier, et les Perses une pique.

Dès que le jour parut, les troupes se mirent en marche. Sur les trois heures après midi, on crut apercevoir la cavalerie du roi. Ceux d'entre les Grecs qui avaient quitté leurs rangs, coururent les reprendre; et Ariée, que ses blessures obligeaient à se tenir sur un char, mit pied à terre, et se revêtit d'un corselet, ainsi que les personnes qui étaient avec lui. Les éclaireurs rapportèrent alors que ce qu'on avait pris pour de la cavalerie étaient des bêtes de somme qui paissaient. Tout le monde conclut aussitôt que le camp du roi n'était pas éloigné; car on apercevait aussi de la fumée dans les villages voisins. Cléarque, dit Xénophon (*), ne marcha point à l'ennemi, parce que ses troupes étaient fatiguées, n'avaient rien mangé de tout le jour, et que d'ailleurs il était tard. Il ne s'écarta pas cependant de la route, afin d'éviter jusqu'aux apparences de la fuite. Au coucher du soleil, il se logea avec son avant-garde dans des villages, dont les troupes royales avaient emporté jusqu'au bois des maisons. Les soldats grecs firent tant de bruit en s'appelant les uns les autres, que les Perses les entendirent, et ceux qui étaient les plus rapprochés abandonnèrent leurs tentes pour s'enfuir.

Au point du jour, Artaxerxès envoya des hérauts pour traiter avec eux. Ces hérauts étant arrivés aux gardes avancées, demandèrent à parler aux généraux, et leur dirent qu'ils étaient venus pour convenir d'une trêve, et qu'ils étaient autorisés à porter aux Grecs les ordres du roi et à lui rapporter leur réponse. « Dites-lui donc, repartit Cléar-
« que, qu'il doit commencer par se
« battre; car nous n'avons pas à manger,

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. II, chap. 2, § 16.

« et il faut que nous puissions apaiser « notre faim. » Les hérauts se retirèrent avec cette réponse, et reparurent peu après : ils dirent que le roi trouvait leur demande raisonnable, et qu'ils avaient amené avec eux des guides pour les conduire, si la trêve avait lieu, dans des endroits où ils auraient des vivres. La trêve ayant été conclue, les Grecs se mirent en marche et arrivèrent dans des villages, où les guides dirent qu'on pourrait prendre des vivres. « On y trouva, dit Xénophon (*), « du blé en abondance, du vin de dattes, « et du vinaigre qu'on tire du même « fruit en le faisant bouillir. A l'égard « des dattes mêmes, celles qu'on voit « en Grèce ne servent ici qu'aux do- « mestiques. Celles qu'on réserve pour « les maîtres sont choisies, et d'une « beauté et d'une grosseur admirables. « A la vue, elles ne différaient en rien « de l'ambre jaune. On en faisait sé- « cher aussi qu'on mettait à part pour « le dessert. Le vin, qu'on tirait de « ces dattes, était doux, mais il por- « tait à la tête. Ce fut aussi en cet en- « droit que nos soldats mangèrent « pour la première fois de la moelle de « palmier. Plusieurs admirèrent la fi- « gure et la douceur qui lui est propre ; « mais cette substance causa aussi de « violents maux de tête à ceux qui en « avaient mangé. Le palmier à qui on « enlève cette moelle se dessèche en- « tièrement. »

d'un grand nombre de Perses qui prétendaient qu'il n'était pas de la dignité du roi de laisser échapper des hommes qui lui avaient fait la guerre.

Après être tombés d'accord sur les conditions de la trêve, Tissapherne et le frère de la femme du roi jurèrent de les observer, et offrirent la main aux chefs des Grecs, qui prêtèrent aussi le même serment. La cérémonie achevée, Tissapherne se rendit auprès d'Artaxerxès.

Cléarque et Ariée, qui campaient à peu de distance l'un de l'autre, attendirent ensuite Tissapherne plus de vingt jours. Pendant ce temps-là, Ariée reçut les visites de ses frères et de plusieurs de ses parents, qui relevèrent son courage et celui des Perses qui étaient avec lui, en leur donnant l'assurance que le roi oublierait entièrement le passé : depuis ce moment Ariée témoigna beaucoup moins d'égards aux Grecs. Cependant Tissapherne arriva avec son armée, comme s'il avait eu le dessein de retourner dans son gouvernement. Il était accompagné d'un Perse appelé *Orontas*, qui venait d'épouser la fille du roi.

Toute l'armée se mit en marche, guidée par Tissapherne, qui faisait fournir des vivres ; Ariée, Tissapherne et Orontas marchaient et campaient ensemble avec les troupes qu'ils commandaient. Les Grecs, qui se méfiaient de ces trois généraux, marchaient sé-

[redacted]

vingt pieds, et sa hauteur de

iée fit ensuite huit parasanges marches, et traversa deux ca- r des ponts. On arriva aux u Tigre. Le lendemain matin, nte du jour, les Grecs passè- fleuve sur un pont de trente- eaux; ils firent vingt para- n quatre jours, et se trouvè- les bords du Physcus (*). En oit était une ville considérable : *Opis* (**), où les Grecs rencon- un frère naturel de Cyrus et rxès, qui allait au secours de er avec une armée nombreuse amenait de Suse et d'Ecba- près avoir fait trente para- n six jours, les Grecs arrivè- s villages qui appartenaient à s. Tissapherne voulant insul- mémoire de Cyrus, que cette e aimait tendrement, permit s de les piller, mais il défen- aire des esclaves. On trouva s villages beaucoup de blé, de d'effets. Les Grecs se retrou- lors de nouveau sur les bords ; de l'autre côté de ce fleuve ille de Cænæ (***), dont les ha- pportaient à l'armée, sur des faits avec des peaux, du pain, et du fromage. Les troupes ent ensuite le fleuve du Zab rmèrent trois jours sur ses

fiance qui existait entre les et les Grecs augmentant tou- léarque eut avec Tissapherne

(*) te rivière est nommée *Torna* dans che d'Héraclius; aujourd'hui on *Odorneh*. Voyez *Historia miscella*, à Paul Diacre, pag. 558 de l'édi- misius, et d'Anville, *Géographie* , pag. 472 de l'édition de M. de

(**) tte ville portait sous les Seleucides *Antiochia*. Voyez l'ouvrage que je citer, pag. 472 et 473.

(***) n lieu nommé *Senn* et *El-Senn* pa- per l'emplacement de l'ancienne Voyez d'Anville, *Géographie an-* . 417 de l'édition de M. de Manne.

une explication, à la suite de laquelle il se rendit auprès de ce satrape accompagné des principaux chefs des Grecs et d'environ deux cents soldats. Arrivés au camp de Tissapherne, les Perses les massacrèrent tous, à l'exception des généraux, qui furent conduits à Artaxerxès, par l'ordre duquel on leur trancha la tête. Un Grec échappa au massacre, blessé au ventre et tenant ses entrailles dans ses mains; il apprit à ses compatriotes tout ce qui s'était passé. Les Grecs coururent aussitôt aux armes, s'attendant toujours à être attaqués; mais ils ne virent paraître qu'Ariée, Artaëze et Mithridate, qui avaient témoigné une grande fidélité à Cyrus. Ces chefs étaient suivis de trois cents Perses armés de corselets; quand ils furent à la portée de la voix, Ariée dit: « Grecs, Cléarque ayant été convaincu « d'avoir violé ses serments et les ar- « ticles de la paix, a été justement « puni de mort, tandis que Proxène « et Ménon, qui ont découvert ses « desseins, sont en grand honneur. « Quant à vous, le roi exige vos ar- « mes, car il dit qu'elles sont à lui, puis- « qu'elles appartenaient à Cyrus son « esclave. » Après quelques pourparlers, Ariée se retira avec son escorte.

LES GRECS ÉLISENT D'AUTRES GÉNÉRAUX. ILS SONT HARCELÉS DANS LEUR MARCHE PAR MITHRIDATE ET PAR TISSAPHERNE.

Les Grecs, privés de leurs généraux et de leurs principaux officiers, se trouvèrent dans une grande perplexité. Ils étaient sans guides, environnés d'un grand nombre de nations ennemies, et trahis même par les Perses qui avaient servi sous Cyrus; ils comprirent la nécessité de choisir d'abord de nouveaux chefs. L'élection achevée, ils brûlèrent les voitures, les tentes et tout le bagage qui n'était pas absolument indispensable et qui aurait pu les gêner. Pendant qu'ils prenaient leur repas, Mithridate arriva avec environ trente cavaliers, et leur représenta l'impossibilité où ils étaient de retourner dans leur

patrie sans le consentement d'Artaxerxès. Ces paroles le rendirent suspect; d'ailleurs, on remarqua en sa compagnie un homme attaché à Tissapherne, pour veiller à sa conduite. Les Grecs décidèrent alors de n'admettre aucun envoyé de la part des Perses, parce que dans leurs entrevues ils corrompaient toujours quelques hommes.

Les troupes grecques ayant passé le fleuve du Zab, marchèrent en ordre de bataille, les bêtes de somme au milieu, avec ceux qui les conduisaient. On n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, que parut de nouveau Mithridate, avec deux cents chevaux et quatre cents archers et frondeurs. Ce chef allait au-devant des Grecs comme leur ami; mais, quand il fut près d'eux, soudain la cavalerie et les gens de pied tirèrent leurs flèches, les frondeurs lancèrent des pierres; quelques-uns des Grecs furent blessés, et l'arrière-garde souffrit sans pouvoir se venger, car les archers de Crète ne tiraient pas si loin que les Perses. Xénophon, nouvellement élu général par les Grecs, se mit à poursuivre les troupes de Mithridate, mais il ne put les atteindre. Les cavaliers perses lançaient des traits en arrière, et blessaient leurs ennemis, même en fuyant.

Sur l'avis de Xénophon, les Grecs formèrent un corps de deux cents frondeurs et un petit escadron de cinquante chevaux, pour les opposer à la cavalerie et aux gens de trait des le choc des Grecs, et s'enfuirent vers le ravin.

Mithridate se retira après cet échec, et les Grecs ayant marché le reste du jour sans être inquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larisse, puis à Mespila (*).

A quatre parasanges au delà de cette dernière ville, Tissapherne se montra avec sa cavalerie, à laquelle il avait joint les troupes que lui avait données le roi; celles d'Orontas, les Perses qui avaient suivi Cyrus à son expédition, et les corps que le frère du roi avait amenés de Suse et d'Ecbatane. Toutes ces forces réunies faisaient une armée très-considérable. Tissapherne envoya quelques-uns de ses bataillons contre les Grecs, mais il n'osa point engager l'attaque. Cependant il ordonna à ses gens de trait de se servir de l'arc et de la fronde. Les frondeurs et les archers grecs ayant fait leur décharge, Tissapherne se retira promptement hors de la portée du trait. Le reste du jour, les Grecs continuèrent leur route, et furent suivis par les Perses, qui n'osèrent point les inquiéter, car les frondes des Rhodiens portaient plus loin que celles des Perses, et même que les flèches de la plupart de leurs archers. Les Grecs trouvèrent dans les villages beaucoup de cordes d'arcs, et du plomb, dont ils firent usage pour les frondes.

Lorsque les Grecs eurent établi leur camp, les Perses se retirèrent; et,

ays parurent, et on les força, à s de fouet, de faire pleuvoir sur recs, d'un lieu élevé, une grêle de s, de pierres et de flèches. Ils blesit beaucoup de monde, et eurent ntage sur les troupes légères, qui it obligées de se mettre à couvert milieu des hoplites. Ceux-ci, se nt pressés de la sorte, tâchèrent ursuivre l'ennemi; mais, comme aient pesamment armés, ils eurent de la peine à parvenir au sommet colline; et les habitants du pays :, en les voyant approcher, une pte retraite. Les Grecs trouvèrent ime difficulté à passer la seconde ie. Ils résolurent, par cette raide ne point faire descendre de la ème colline les troupes pesamarmées avant d'avoir envoyé des es légères sur la montagne qui andait la position des Perses. d ces troupes l'eurent gagnée, bitants se retirèrent, de crainte s eux-mêmes coupés. Les Grecs nuèrent à marcher de cette male reste du jour, et arrivèrent aux es groupés autour du palais dont avons parlé.

séjournèrent trois jours en ce à cause des blessés, et parce y trouvèrent quantité de providestinées au satrape de la pro-; de la farine de froment, du et beaucoup d'orge pour les che-Le quatrième jour, ils descent dans la plaine. Tissapherne les atteints avec ses troupes, les d'interrompre leur marche, et mper au premier village qu'ils ntrèrent, car ils avaient beaucoup mes qui ne pouvaient pas prendre u combat; les uns, parce qu'ils ient des blessés; et d'autres, parce étaient chargés des armes de ceuxais lorsqu'ils furent cantonnés, les s s'étant avancés vers le village tenter une escarmouche, les eurent sur eux un grand avan-Quand la nuit approcha, dit Xéon (*), les Perses crurent qu'il était temps de se retirer, car ils campaient toujours à soixante stades au moins des Grecs, de peur d'être attaqués. Les armées des Perses redoutaient beaucoup les surprises nocturnes, parce que, pendant la nuit, les chevaux étaient liés, et avaient la plupart du temps les pieds retenus dans des entraves. S'il survenait une alerte, il fallait placer la housse sur le cheval, le brider, et que le cavalier mît son corselet, avant que de monter: toutes choses difficiles à exécuter la nuit, surtout dans un moment de tumulte et de confusion.

Quand les chefs des Grecs s'aperçurent que les Perses avaient l'intention de se retirer, ils firent crier par un héraut, de manière à être entendu de l'ennemi, qu'on se tînt prêt à marcher. Là-dessus, les Perses attendirent quelque temps. Mais, au déclin du jour, ils partirent, croyant qu'il était dangereux de marcher et de se rendre au camp dans les ténèbres. Lorsque les Grecs furent assurés de leur retraite, ils décampèrent aussi, et firent environ soixante stades. Les deux armées se trouvèrent alors à une si grande distance l'une de l'autre, que les Perses ne parurent ni le lendemain ni le surlendemain. Mais le quatrième jour, étant parvenus à gagner de l'avance, ils s'emparèrent d'une hauteur qui dominait le chemin par où les Grecs devaient passer. Chirisophe de Lacédémone, voyant ce sommet occupé par les Perses qui l'avaient prévenu, chargea Xénophon de les en déloger. Celui-ci s'étant aperçu que, du sommet de la montagne qui dominait l'armée grecque, il y avait un chemin qui conduisait à la hauteur occupée par les Perses, marcha avec toute la diligence possible vers ce chemin. Aussitôt que les Perses virent Xénophon aller du côté de la hauteur qui dominait leur position, ils y coururent aussi. Les Grecs jetaient de grands cris pour encourager les leurs, et les soldats de Tissapherne en faisaient autant. Les Grecs ayant atteint les premiers le sommet de la montagne, les Perses tournèrent le dos, et s'enfuirent. Tissapherne et

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. III, ch. 4,

Ariée s'éloignèrent avec leurs troupes, et prirent un autre chemin. Chirisophe descendit alors dans la plaine, et campa dans un village, où l'on trouva des provisions en abondance. Il y avait aussi dans cette plaine beaucoup d'autres villages fort riches, le long du Tigre.

LES GRECS PASSENT LES MONTAGNES DES CARDUQUES.

Vers le soir, les Perses parurent tout à coup, et taillèrent en pièces quelques Grecs qui s'étaient écartés pour piller. Les Grecs prirent plusieurs troupeaux de bétail, que des gens de la campagne étaient occupés à faire passer de l'autre côté du fleuve. Cependant ils se trouvaient dans une position très-difficile. «D'un côté, dit Xénophon, ils étaient arrêtés par des montagnes excessivement élevées, et de l'autre, par un fleuve si profond, qu'on n'apercevait pas seulement au-dessus de l'eau le bout des piques avec lesquelles on le sondait.» L'armée, contrainte de retourner sur ses pas, et de suivre le chemin qui menait à Babylone, arriva à des villages qui n'avaient point été brûlés. Les généraux grecs se firent amener alors les prisonniers, et les questionnèrent sur les pays environnants. Les prisonniers dirent qu'il y avait au midi un chemin qui conduisait à Babylone et en Médie, et qui était celui que l'armée avait suivi en

ces peuples étaient en pa
trape qui commandait da
il y avait un commerc
entre les deux nations. A
raux grecs firent mettre
sonniers qui avaient con
chaque pays, sans déc
route ils avaient dessein
Cependant, ils avaient ju
de traverser les montagn
ques, parce que les pris
avaient appris qu'au sorti
tagnes, ils entreraient
pays vaste et fertile, et q
pourraient se rendre fac
tout où ils auraient l'inte
Comme ils voulaient emp
duques d'être instruits du
avaient de pénétrer dans
occuper les hauteurs ava
ci s'en fussent emparés,
rent de la manière su
le temps de la dernière v
qu'il restait encore assez
traverser la plaine dans l'
Grecs décampèrent et a
montagne à la pointe du
sophe marchait à la tête
Xénophon le suivait à l'a
Chirisophe gagna le so
que d'être aperçu des Ca
marchant ensuite en ava
suivi de la partie de l'arm
franchi les hauteurs, il
villages situés dans les
enfoncements des monta
Les Carduques abandon

ɪdre, ils attaquèrent les
:uèrent quelques-uns, et
autres à coups de pierres
s n'étaient encore qu'en
les Grecs étant entrés
mproviste; autrement,
ɪrtie de l'armée aurait
le périr. Les Grecs pas-
dans les villages; les
ɪmèrent des feux tout
ɪ montagnes, et des deux
ɪrva.
grecques étant parties
ɪrent tout le jour à com-
re halte. Le lendemain
nd orage; cependant il
ɪr la route, parce que
ɪuaient. Chirisophe con-
garde, et Xénophon l'ar-
es ennemis profitèrent
ɪeur des chemins pour
:ecs avec vigueur, et ils
eux une grêle de pierres
ɪuand les Grecs furent
où ils avaient dessein
rs chefs se firent ame-
np les prisonniers, et
ɪda, à chacun en parti-
ɔnnaissaient un autre
ɪlui qu'on voyait. L'un
menacé de la torture,
'en savait point d'autre.
put rien tirer de lui, on
ue de son compagnon.
lit que cet homme avait
parce qu'une de ses filles
côté où se trouvait le che-
onduirait les Grecs par
s bêtes de somme pour-
er. Il ajouta que cette
praticable, si l'on ne s'as-
d'une certaine hauteur.
ntaires s'étant offerts
dition, on leur ordonna
la nourriture, et de se
min avec le guide lié.
ɪviron deux mille hom-
ré une pluie très-vio-
ɔn marcha à la tête de
vers la route qui était
n d'attirer de ce côté
Carduques, et de ca-
u'il serait possible, la
achement. Quand Xé-nophon fut arrivé avec l'arrière-garde à un ravin qu'il fallait traverser pour gravir la montagne, les Carduques firent rouler d'en haut des pierres rondes d'une grosseur prodigieuse, et beaucoup d'autres, les unes plus petites, les autres plus grandes, qui, venant à se briser contre les rochers, en faisaient voler les éclats avec la même violence que si on les eût lancés avec la fronde, de sorte qu'il était absolument impossible d'approcher du chemin. Les Carduques ne cessèrent point de rouler des pierres toute la nuit. Cependant les Grecs qui marchaient avec le guide, surprirent les Carduques qui gardaient la hauteur, en tuèrent plusieurs, et poussèrent les autres dans des précipices.

A la pointe du jour, ils se mirent en ordre, et marchèrent en silence aux ennemis qui occupaient une autre éminence voisine; et, comme il faisait un brouillard épais, ils arrivèrent près d'eux avant que ceux-ci s'en fussent aperçus. Aussitôt la trompette sonna, et les Grecs commencèrent l'attaque en jetant de grands cris. Les Carduques ne soutinrent pas le choc; ils s'enfuirent et abandonnèrent la défense du chemin. Comme ils étaient fort agiles, il y en eut peu de tués. Chirisophe, entendant la trompette, monta sur-le-champ avec ses troupes par le chemin escarpé qui était devant lui. Les autres généraux prirent des sentiers détournés, chacun à l'endroit où il se trouva. Comme le chemin qu'avait pris le guide était le plus commode pour les bêtes de somme, Xénophon le suivait avec l'arrière-garde partagée en deux corps, le bagage entre deux. Il rencontra dans sa marche une hauteur qui dominait la route et que les Carduques occupaient. Les Grecs s'étant mutuellement encouragés, marchèrent vers cette hauteur en colonnes, laissant toutefois aux Carduques une issue pour se retirer : ceux-ci voyant les Grecs qui approchaient, s'enfuirent sans tirer de flèches et sans lancer de pierres. Les Grecs ayant aperçu devant eux une autre colline occupée de même par les habitants du pays, s'en

emparèrent. Il en restait encore une troisième, beaucoup plus escarpée : c'était celle qui dominait le poste où la garde des Carduques avait été surprise la nuit précédente. Lorsque les Grecs s'en furent approchés, les Carduques l'abandonnèrent sans combattre, ce qui fit supposer qu'ils craignaient de se voir investis. Mais la vérité était que ces gens ayant vu du haut de la colline ce qui se passait derrière, s'étaient retirés avec précipitation, pour tomber sur l'arrière-garde des Grecs.

Xénophon monta avec les plus jeunes soldats sur le sommet de cette colline, afin de donner aux officiers qu'il avait laissés derrière lui le temps de le joindre ; il ordonna aux autres corps de le suivre lentement, et de se tenir ensuite en ordre de bataille dans un endroit uni, près du chemin, lorsqu'ils seraient tous rassemblés. Il n'eut pas plutôt donné ces ordres, qu'il apprit que les troupes placées sur la première colline en avaient été chassées, avec perte. Après cet avantage, les Carduques se postèrent sur une colline opposée à celle où était Xénophon. Celui-ci leur proposa une trêve, et redemanda les morts. Ils promirent de les rendre, à condition qu'on ne mettrait point le feu aux villages. Xénophon y consentit. Lorsque les Grecs commencèrent à descendre du haut de la colline pour rejoindre ceux des leurs qui étaient en ordre de bataille, les [redacted]

tait par derrière les montagn tâchant de gagner une positi dominât celles qu'ils occupaie ouvrait le passage. S'ils attac l'arrière-garde, Chirisophe tâcha de gagner les hauteurs, et levait tacle. Quelquefois les Carduq commodaient beaucoup les Gre descente des montagnes, car ils très-agiles ; et, quoiqu'ils appr sent de très-près, ils échappaie lement, n'ayant d'autres armes arc et une fronde. Ils étaient lents archers. Leurs arcs, dit phon (*), avaient près de trois co et leurs flèches plus de deux. ils voulaient en décocher, ils tir eux la corde vers la partie infé de l'arc, avançant le pied gauch d'être plus fermes. Ces flèche çaient les boucliers et les corselet Grecs les arrachaient pour s'en comme de dards, en y attachan courroie.

Ce jour-là, les Grecs logèrent des villages situés au-dessus plaine qui s'étend jusqu'aux bor Centrites (**). Cette rivière, qui plèthres de largeur, et qui sépare ménie du pays des Carduques éloignée de six à sept stade montagnes de cette contrée. L' grecque avait mis à traverser l des Carduques sept jours, penda quels il fallut combattre contin ment ; toutes les attaques du [redacted]

èt, derrière cette cavalerie, d'infanterie rangée en bataille hauteurs. Ces troupes étaient es d'Arméniens, de Mygdo- de Chaldéens (*). La hauteur elle ils se tenaient en bataille, loignée du fleuve que de trois plèthres. On ne voyait qu'un nin qui conduisît à la hauteur. s tentèrent le passage de la is-à-vis de ce chemin; mais il 'a qu'ils avaient de l'eau au- les mamelles, et que l'inéga- ond de la rivière, que de gros endaient très-glissant, les met- l'impossibilité de tenir leurs ns l'eau. Ceux qui l'essayaient emportés par la rapidité du ; et ceux qui les mettaient sur étaient exposés nus aux flè- aux traits. Les Grecs se reti- n conséquence, et campèrent ords de la rivière.

and nombre de Carduques en 'étaient rassemblés sur leurs es. Les Grecs furent bien dé- en voyant, d'un côté, une rofonde et des troupes nom- qui en défendaient le passage, autre, les Carduques prêts à ur eux. Ils passèrent ce jour it suivante dans de grandes des. Xénophon nous apprend alors un songe (**). Il s'ima- e dans des entraves, et que ves étant venues à se briser êmes, il s'était vu en liberté partout où il voulait. Il alla Chirisophe au point du jour; s lui avoir dit qu'il se flattait irait bien, il lui fit part du 'il avait eu. Chirisophe s'en et lorsque l'aurore parut, généraux offrirent un sacri- fut favorable dès la première Les généraux et les officiers rent ensuite à leurs quartiers, pour ordonner aux troupes de prendre leur repas. Tandis que Xénophon prenait le sien, deux jeunes hommes accoururent à lui, car on savait que chacun avait la liberté de l'aller trouver pendant ses repas, et de le faire éveiller pour lui communiquer les choses qui intéressaient l'armée. Ces jeunes gens lui apprirent que, pendant qu'ils étaient occupés à rassembler du menu bois pour faire du feu, ils avaient aperçu de l'autre côté de la rivière, au milieu des rochers qui s'étendaient jusque sur ses bords, un vieillard avec une femme et des servantes qui cachaient dans le creux d'un rocher un sac qui paraissait plein de hardes; qu'ils avaient cru pouvoir passer d'autant plus sûrement la rivière que ce lieu était inaccessible à la cavalerie ennemie. S'étant donc déshabillés, et tenant à la main leurs poignards, ils se jetèrent à la nage; mais la rivière étant guéable, ils se trouvèrent de l'autre côté sans avoir eu de l'eau jusqu'à la ceinture.

Aussitôt Xénophon fit lui-même des libations; et ayant ordonné qu'on versât du vin à ces jeunes gens, il leur dit d'adresser leurs actions de grâces aux dieux qui leur avaient découvert ce passage. Xénophon les mena ensuite à Chirisophe, auquel ils firent le même rapport. Les deux généraux ordonnèrent aux soldats de tenir leurs bagages prêts; et ayant fait assembler les officiers, ils délibérèrent avec eux sur la manière la plus avantageuse de passer la rivière. Il fut résolu que Chirisophe conduirait l'avant-garde, et traverserait la rivière avec la moitié de l'armée, suivie du bagage et de ceux qui en prenaient soin; tandis que Xénophon resterait en deçà avec l'autre moitié. Ces mesures prises, on se mit en marche sous la conduite des deux jeunes gens, longeant la rivière à gauche, afin de gagner le gué qui était éloigné d'environ quatre stades.

Pendant que les Grecs marchaient le long de la rivière, la cavalerie arménienne s'avançait toujours à la même hauteur sur la rive opposée. Arrivées au gué, les troupes passèrent par co-

(*) Chaldéens étaient un peuple libre ; on les appelait aussi *Chalybes*. nt pour braves; leurs armes étaient t un bouclier d'osier.

(**) *pédition de Cyrus*, liv. IV, chap. 3,

lonnes. Cependant les prêtres offraient des sacrifices sur le bord de la rivière, tandis que les soldats voyaient pleuvoir autour d'eux une grêle de flèches et de pierres, dont aucune ne porta.

Chirisophe entra donc dans la rivière avec ses troupes. Quant à Xénophon, il prit les plus alertes de l'arrière-garde, et courut de toutes ses forces vers le passage opposé au chemin qui conduisait aux montagnes d'Arménie, faisant semblant de vouloir passer la rivière en cet endroit. La cavalerie arménienne, qui marchait le long du fleuve, voyant Chirisophe passer avec beaucoup de facilité, et Xénophon courir en arrière avec ses troupes, lâcha pied dans la crainte d'être enveloppée, et s'enfuit avec précipitation vers le chemin qui conduisait, par les hauteurs, des bords du fleuve dans l'intérieur du pays. Quand les cavaliers eurent gagné ce chemin, ils gravirent la montagne. Chirisophe ne poursuivit point la cavalerie, mais il alla aux troupes postées sur la hauteur, près du fleuve. Celles-ci voyant leur cavalerie en fuite, et les hoplites qui se disposaient à les attaquer, abandonnèrent la colline qui dominait le fleuve.

Xénophon ayant remarqué que tout allait bien de l'autre côté de la rivière, retourna au plus vite vers l'armée qui passait, car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine pour tomber sur l'arrière-garde. Le bagage lui-même à la traverser avec ses troupes, ils s'avançassent vis-à-vis de lui, les uns à droite, les autres à gauche, la main sur la courroie de leurs javelots, et la flèche sur l'arc, comme s'ils avaient dessein de passer la rivière, sans toutefois s'y engager bien avant.

Les Carduques s'étant aperçus que presque tous les Grecs avaient passé la rivière, et qu'il n'en restait plus qu'un petit nombre, les attaquèrent avec la fronde et l'arc ; mais les Grecs courant à eux, ils ne purent soutenir le choc ; car bien que leur armure suffît pour une attaque et une retraite soudaines sur leurs montagnes, cependant elle n'était point propre à un combat d'homme à homme. (*) Après avoir mis les Carduques en fuite, les Grecs, qui se trouvaient encore de l'autre côté, passèrent la rivière à la hâte.

LES GRECS TRAVERSENT L'ARMÉNIE.

L'armée marcha en ordre de bataille, et fit cinq parasanges dans la plaine d'Arménie. Il n'y avait pas de villages dans les environs du Centrites, à cause des guerres continuelles que se faisaient les Perses et les Carduques. L'armée atteignit un gros bourg, où l'on remarquait un palais destiné au satrape de la province, et dont presque toutes les maisons avaient des tours. On y trouva beaucoup de provisions. Les Grecs passèrent ensuite au-dessus

s. Quand il se trouvait à la
iul autre que lui n'aidait au roi
er à cheval. Il alla au-devant
née avec de la cavalerie, et fit
ir un interprète qu'il voulait
aux chefs. Les généraux y con-
nt, et s'étant avancés à portée
oix, ils lui demandèrent ce qu'il
ait. Il répondit qu'il s'engage-
r un traité à ne faire aucun mal
ecs, pourvu qu'ils ne brûlassent
s maisons, et se contentassent
ndre les provisions dont ils au-
besoin. Les généraux acceptè-
s conditions, et le traité fut

Grecs s'avancèrent ensuite à
la plaine, Tiribaze les suivant
s forces. L'armée arriva à un
ntouré de villages où les vivres
en abondance. On y trouva du
du blé, d'excellent vin vieux,
sins secs, et toutes sortes de
s. Cependant quelques soldats,
taient écartés de leur canton-
, rapportèrent qu'ils avaient
une armée, et que la nuit
ait beaucoup de feux. Les gé-
croyant qu'il était plus sûr
nir les troupes, que de les
lispersées dans les villages,
semblèrent et les firent cam-
plein air. Il tomba la nuit une
de quantité de neige, que les
, qui étaient couchés par terre,
nt couverts, ainsi que leurs
et les bêtes de somme se trou-
ellement engourdies, qu'on eut
ine à les faire lever. C'était, dit
non (*), une situation bien triste
e de ces hommes ainsi étendus
és sous la neige. Pour lui,
u le courage de se lever sans
bit de dessus et de fendre du
ientôt quelques hommes se le-
aussi, et voulant se rendre
es à leur général, ils prirent le
le fendirent. D'autres soldats se
t encore, allumèrent du feu, et
tèrent avec du saindoux, de
le sésame, d'amandes amères et de térébinthe, qui étaient en grande quantité dans le pays. On trouva aussi un onguent agréable, où toutes ces drogues entraient.

Les généraux résolurent ensuite de cantonner de nouveau l'armée dans les villages. Les soldats retournèrent alors avec plaisir, et en poussant de grands cris, dans les maisons où ils devaient trouver des vivres. Mais ceux qui y avaient mis le feu en les quittant, furent justement punis et campèrent en plein air, exposés à toute la rigueur du froid. On envoya cette nuit-là un détachement vers les montagnes, à l'endroit où les soldats qui s'étaient écartés de l'armée disaient avoir aperçu des feux.

Le chef du détachement dit qu'il n'avait point vu de feux, mais qu'il amenait un prisonnier. Cet homme, dit Xénophon (*), avait un arc et un carquois à la façon des Perses, avec une sagaris semblable à celles que portent les Amazones. Interrogé sur son pays, il répondit qu'il était Perse et appartenait à l'armée de Tiribaze, dont il s'était éloigné pour chercher des vivres. Les généraux grecs s'enquirent ensuite des forces de cette armée, et du motif pour lequel on l'avait réunie. Le Perse répondit qu'indépendamment de ses propres troupes, Tiribaze avait à sa solde des Chalybes et des Taoques, et qu'il voulait attaquer les Grecs dans les défilés, où il n'y avait qu'un seul passage.

Les généraux grecs, pour empêcher Tiribaze d'exécuter le dessein qu'il avait formé, réunirent l'armée, et, ayant laissé une garde dans le camp, ils partirent avec le prisonnier qui leur servait de guide. Après avoir franchi le haut des montagnes, les peltastes, qui formaient l'avant-garde des Grecs, découvrirent le camp des Perses et y coururent avec de grands cris, sans attendre l'infanterie pesamment armée. Les troupes de Tiribaze s'enfuirent en entendant les cris des peltastes. Les Grecs leur tuèrent cependant

(*) *xpédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 4,

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 4, § 16.

quelques hommes, et prirent environ vingt chevaux, avec la tente de Tiribaze, où l'on trouva des lits à pieds d'argent et des vases à boire; on fit aussi quelques prisonniers qui étaient les boulangers et les échansons de Tiribaze

Le lendemain, les Grecs partirent, pour ne pas donner aux ennemis le loisir de rallier leurs forces et de s'emparer des défilés. Le bagage étant prêt, ils se mirent en marche au milieu d'une neige profonde, sous la conduite de plusieurs guides, et ayant passé le même jour la hauteur sur laquelle Tiribaze avait dessein de les attaquer, ils campèrent. L'armée marcha ensuite pendant trois jours le long de l'Euphrate sans rencontrer d'habitations, et passa ce fleuve. Les hommes n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture. Les Grecs firent après cela quinze parasanges en trois jours à travers une plaine couverte de beaucoup de neige. « La troisième marche, dit Xé« nophon (*), fut très-pénible, parce « que nous avions en face le vent du « nord dont nous étions brûlés et gelés. « Un devin conseilla de sacrifier au « vent. On lui immola des victimes, et « la violence avec laquelle il soufflait, « parut à tout le monde avoir diminué « sensiblement. La neige avait six pieds « de profondeur, de sorte qu'il périt « un grand nombre d'esclaves, de « bêtes de somme, et environ trente « soldats. On trouva beaucoup de bois « au lieu où l'on campa, et l'on alluma

journée à travers la neige, et beaucoup de soldats furent attaqués de la boulimie (*). Xénophon, qui commandait l'arrière-garde, ayant aperçu des hommes étendus par terre s'informa de leur mal et des moyens d'y porter remède. On lui dit qu'il fallait leur donner quelque chose à manger. Aussitôt qu'ils eurent pris un peu de nourriture, ces soldats se levèrent et continuèrent leur route.

Vers le soir, Chirisophe étant arrivé à un village, rencontra, devant le fort et près de la fontaine, des femmes et des filles qui portaient de l'eau. Elles demandèrent qui ils étaient. L'interprète leur répondit en perse qu'ils allaient trouver le satrape de la part du roi. Les Grecs entrèrent avec les femmes dans le fort, et allèrent trouver le chef du village. Chirisophe se logea dans le fort et dans le village avec tous les soldats qui arrivèrent; mais ceux qui n'eurent pas la force de continuer leur route, passèrent la nuit sans feu et sans aliments; de sorte qu'il en mourut quelques-uns. Des Perses, qui suivaient l'armée grecque dans l'espoir de trouver des occasions de voler, enlevèrent quelques chevaux que la fatigue empêchait de marcher, et se battirent entre eux à qui les aurait. On laissa derrière des soldats qui avaient perdu la vue par l'effet de la blancheur éclatante de la neige, ou les doigts des pieds par la rigueur du froid. On évitait le premier de

attachaient aux pieds. Quelques
s ayant refusé de marcher, Xé-
employa tous les moyens pos-
et même les prières, pour les
à ne point rester derrière ; leur
jue les Perses les suivaient de
en grand nombre. A la fin il se
mais ces gens lui dirent de les
ıtôt, parce qu'ils ne pouvaient
er leur route. Alors il crut
rien de mieux à faire que d'é-
ter, si cela était possible, les
, de crainte qu'ils ne tom-
sur ces hommes fatigués. La
ait très-noire, et les Perses
aient avec grand bruit, se que-
l'un l'autre au sujet du butin,
tout à coup les soldats valides
ière-garde fondirent sur eux,
jue les soldats fatigués frap-
eurs boucliers avec leurs piques
sant de grands cris. Les Perses
se jetèrent dans le vallon à
la neige, et ne se firent plus
e.
phon s'en alla avec le reste de ses
, assurant les malades que le len-
il leur enverrait du secours; mais
as fait quatre stades, qu'il ren-
l'autres soldats qui reposaient
ieige dont ils étaient couverts, et
de ni sentinelle. Xénophon les
rcés de se lever, ils lui apprirent
x qui étaient en avant ne leur
aient pas d'avancer. Il continua
, et faisant prendre les devants
vigoureux de ses peltastes, il
onna de voir ce qui arrêtait la
Ils lui rapportèrent que toute
était couchée dans la neige. Il
s sentinelles le mieux qu'il put,
la nuit avec ses troupes, sans
ns prendre de nourriture. Au
u jour, il envoya les plus
e ses soldats aux malades pour
r à se lever et à partir. Ce-
Chirisophe dépêcha quelques-
siens pour s'informer de la si-
de l'arrière-garde, qui entra
lans le village où ce chef était
é. Quand les troupes furent
les généraux crurent pouvoir
nger les disperser dans les vil-
hirisophe resta dans le sien ; les autres se rendirent à ceux qui leur étaient échus par le sort.

Un officier de l'armée prenant avec lui quelques soldats des plus alertes, et courant au village échu à Xénophon, surprit tous les habitants avec leur chef. Il trouva dix-sept jeunes chevaux qu'on nourrissait pour le roi, et qui étaient un tribut des habitants. Il prit aussi la fille du chef du village, mariée depuis neuf jours. Les habitations de ces villageois étaient pratiquées sous terre et avaient une ouverture qui ressemblait à celle d'un puits. On y descendait avec des échelles; mais on avait creusé une entrée pour le bétail. On trouva dans le village des chèvres, des brebis, des vaches et des volatiles. On nourrissait le bétail dans les habitations avec du foin. On trouva aussi du blé, de l'orge, des légumes, et de la bière dans des cuves pleines jusqu'aux bords, où l'on voyait nager l'orge avec des chalumeaux sans nœuds, les uns plus grands, les autres plus petits, dont on se servait pour boire. Cette bière, dit Xénophon (*), était très-forte quand on n'y mettait point d'eau, et semblait très-agréable à ceux qui y étaient accoutumés.

Xénophon fit souper avec lui le chef du village, et le rassura en lui promettant qu'on ne le priverait pas de ses enfants, et que, lorsqu'on partirait, on emplirait sa maison de provisions, pour le dédommager de celles qu'on avait enlevées, pourvu qu'il rendît à l'armée quelque service signalé, en lui servant de guide jusque chez un autre peuple. Il le promit, et, pour donner des preuves de sa bonne volonté, il indiqua les endroits où l'on avait caché du vin. Les soldats se reposèrent cette nuit-là dans leurs différents quartiers, sans perdre de vue le chef du village et ses enfants. Le lendemain, Xénophon le prit avec lui pour aller trouver Chirisophe. Dans tous les villages où il passait, il visitait ceux qui y étaient cantonnés, et partout il les

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 5, § 27; t. I. p. 301 de la traduction de Larcher.

trouvait dans la joie et faisant bonne chère. Les tables étaient couvertes d'agneaux, de chevreaux, de porcs, de veaux et de volaille, avec des pains en abondance, les uns de froment, les autres d'orge. Quand quelqu'un voulait boire à la santé d'un ami, il le menait à la cuve, où il était obligé de se baisser et de boire, en attirant la liqueur comme un bœuf. Les soldats permirent au chef de village de prendre dans le butin tout ce qu'il désirerait. Mais il n'accepta que ses parents, qu'il emmena avec lui.

Lorsque Xénophon arriva au quartier de Chirisophe, il trouva ce général à table, une couronne de foin sur la tête, et se faisant servir par de jeunes Arméniens, vêtus suivant l'usage du pays. On leur montrait par signes, comme à des sourds, ce qu'on désirait d'eux. Chirisophe et Xénophon s'étant fait beaucoup d'amitiés, demandèrent au chef de village, par le moyen de leur interprète qui parlait la langue perse, en quel pays ils étaient. En Arménie, leur dit-il. Puis il ajouta que le pays voisin était habité par les Chalybes, et indiqua le chemin qui y conduisait. Après cela, Xénophon s'en retourna avec cet homme qu'il ramena dans sa famille, et lui donna un cheval qu'il avait pris quelque temps auparavant, et qui était vieux, en lui recommandant de le rétablir pour le sacrifier au soleil, à qui il avait [redacted]

guide. Cet homme les conduisait à travers la neige, sans être lié. Chirisophe s'étant fâché contre lui, parce qu'il ne le menait pas dans les villages, il répondit qu'il n'y en avait point en ces lieux. Chirisophe le frappa, et ne le fit point lier. La nuit suivante, l'Arménien se sauva.

LES GRECS SE RENDENT A CHRYSOPOLIS, D'OU ILS PASSENT A BYZANCE ET S'ENGAGENT AU SERVICE DE SEUTHÈS.

Après sept marches, de cinq parasanges chacune, les Grecs arrivèrent sur les bords du Phase; de là ils firent dix parasanges en deux jours, et trouvèrent les Chalybes, les Taoques et les Phasiens rangés sur des montagnes, et dans un défilé que l'armée devait nécessairement traverser. Aussitôt que Chirisophe eut reconnu que ces peuples étaient maîtres du passage, il fit halte, environ à trente stades d'eux, et convint avec les généraux et les capitaines de s'emparer des sommets des montagnes. Les habitants du pays s'étant aperçus que les Grecs étaient maîtres des hauteurs, veillèrent toute la nuit, et allumèrent beaucoup de feux. Le lendemain, les Grecs les attaquèrent, et en tuèrent un grand nombre. Étant descendus dans la plaine, ils trouvèrent des villages remplis de toutes sortes de provisions. Ils firent ensuite trente parasanges en [redacted]

nes de la Colchide, et campè-
ıs des villages où ils trouvè-
; vivres en abondance, et entre
hoses du miel qui fit perdre la
t donna des nausées à ceux
mangèrent. Ceux qui n'en
pris que peu, dit Xéno-
), ressemblaient à des gens
t ceux qui en avaient mangé
ze ne pouvaient se tenir sur
nbes et semblaient en délire
ibonds. Personne néanmoins
ıurut, et le délire cessa le len-
à peu près à la même heure où
ommencé. Le troisième et le
ne jour, les malades purent se
ıoique très-faibles.
ırecs passèrent par Trébisonde
sonte (**), et entrèrent dans le
s Mosynœques. Ces peuples
divisés en deux partis et se
; la guerre. Les Grecs s'alliè-
n des partis, et le lendemain,
ophon (***), les magistrats de
ynœques arrivèrent avec trois
nots, chacun d'un seul tronc
et monté par trois hommes.
ɛs hommes resta dans le canot
ɛarder, tandis que les deux au-
cendirent à terre et se partagèrent en deux troupes de cent hommes chacune, qui chantaient et se répondaient comme des chœurs. Ces gens portaient tous des boucliers d'osier couverts de peaux de bœuf blanches, avec le poil, et de la main droite ils tenaient un javelot long de six coudées, arrondi par un bout et garni d'une pointe à l'autre. Ils avaient en outre des sagaris de fer, et étaient vêtus de petites tuniques faites d'une toile très-grossière, et qui ne leur descendaient pas jusqu'aux genoux. Ils avaient la tête couverte d'un casque de cuir semblable à celui des Paphlagoniens, et du sommet duquel sortait une touffe de cheveux tressés qui formaient la pointe. Les deux chœurs se mirent en marche, et mesurant leurs pas sur un air qu'ils chantaient, ils passèrent à travers les rangs des soldats grecs sous les armes, et s'avancèrent vers un fort des Mosynœques leurs ennemis. Ceux-ci firent alors une sortie, et tuèrent quelques hommes auxquels ils coupèrent la tête, qu'ils montrèrent ensuite avec orgueil en dansant et en chantant un air particulier. Le lendemain, les Grecs s'emparèrent du fort et d'une ville située à côté, où le roi faisait sa résidence dans une tour de bois. Tout fut livré au pillage, et les Grecs trouvèrent dans les maisons de grandes provisions de pain faites l'année précédente, suivant l'usage du pays; la nouvelle récolte était surtout composée d'épeautre et se gardait en paille. Les habitants conservaient aussi dans des amphores des dauphins salés et coupés par morceaux, et se servaient de la graisse de ces poissons, comme d'assaisonnement pour remplacer l'huile. Les greniers étaient pleins de grosses châtaignes qui leur tenaient quelquefois lieu de pain. Le vin, qui paraissait acide quand on le buvait pur, devenait agréable et doux mélangé avec de l'eau. Xénophon observe que les Mosynœques étaient extrêmement blancs, ainsi que leurs femmes, et que les enfants des gens riches se faisaient peindre le dos de diverses couleurs et avaient des stigmates qui représentaient des fleurs.

pédition de Cyrus, liv. IV, chap. 8,

ırle (*Hist. nat.*, lib. XXI, cap. 13,
ne sorte de miel qui de son temps
it sur les côtes du Pont, et qu'il
ous le nom de *Mænomenon mel*
ıov μέλι, *mel qui insaniam gignit*),
'il faisait perdre la raison à ceux
ıngeaient; et Pitton de Tournefort
(*Relation d'un voyage au Levant*,
pag. 130), d'après le P. Lambert,
ıire théatin, que les abeilles re-
sur un arbrisseau de la Colchide
élie, des sucs qui produisent un miel
nd et dangereux.

: fut, dit-on, dans cette ville que L.
trouva le cerisier qu'il porta en Ita-
es noms latins de *cerasus* et *cerasum*
gner l'arbre et le fruit. Cerasonte est
ıui appelée *Keresount* par les Turcs.
'Anville, *Géographie ancienne*,
: l'édition de M. de Manne.

Expédition de Cyrus, liv. V, ch. 4,

Jamais l'armée n'avait vu un peuple plus éloigné des usages des Grecs; car ils faisaient devant tout le monde ce que les autres hommes font en particulier, et n'oseraient faire en public; et lorsqu'ils étaient seuls, ils se conduisaient comme s'ils étaient en compagnie. Ils riaient et dansaient, partout où il se trouvaient, comme s'ils voulaient donner à des spectateurs une preuve de leurs talents (*).

L'armée entra ensuite sur les terres des Chalybes, qui vivaient du produit de leurs ouvrages de fer, et s'arrêta à Cotyore, ville grecque et colonie de Sinope, située dans le pays des Tibaréniens. Les Grecs s'embarquèrent dans ce port et se rendirent à Sinope, d'où ils allèrent par mer à Héraclée (**), colonie de Mégare; puis ils continuèrent leur route jusqu'au port de Calpé, les uns par terre, les autres par mer (***). L'armée s'étant trouvée de nouveau réunie dans cette ville et souffrant du manque de vivres, il fut décidé qu'on irait en prendre dans les villages voisins. Près de deux mille hommes sortirent du camp. Tandis qu'ils étaient occupés à piller, la cavalerie de Pharnabaze, qui était venue au secours des Bithyniens, habitants du pays, tomba sur eux et leur tua environ cinq cents hommes. Le lendemain, ces mêmes Bithyniens, soutenus par deux généraux perses, Spithridate et Rhathine, envoyés par Pharnabaze avec des troupes, furent battus par les Grecs, sous le commandement de Xé-

en Europe, moyennant des conditions avantageuses. Les soldats grecs ayant accepté les offres qui leur étaient faites, se rendirent à Byzance, et s'engagèrent ensuite au service de Seuthès, roi de Thrace.

XÉNOPHON S'EMBARQUE POUR LAMPSAQUE AVEC LES GRECS QUI AVAIENT SERVI SOUS CYRUS. EXPÉDITION PEU IMPORTANTE CONTRE LES PERSES. XÉNOPHON REMET LE COMMANDEMENT A THIMBRON.

Quelque temps après, ils reçurent une ambassade de la part de Thimbron, général lacédémonien, pour leur annoncer que la république de Sparte, décidée à faire la guerre à Tissapherne, l'avait choisi pour diriger l'expédition. Les ambassadeurs finissaient en engageant l'armée à suivre Thimbron. Les grands avantages qu'on leur promettait ayant décidé les soldats, l'armée s'embarqua pour Lampsaque, sous la conduite de Xénophon, traversa le territoire de Troie, passa le mont Ida, arriva à Antandros, atteignit la plaine de Thèbes (*), celle du Caïque, en passant par Adramyttium (**) et Certonium (***), et arriva à Pergame en Mysie. Là, Xénophon apprit qu'un Perse fort riche appelé *Asidate* était dans la plaine, et que s'il allait de nuit avec trois cents hommes, il l'enlèverait, lui, sa femme, ses enfants et ses trésors (****). Xénophon se mit en marche avec six cents hommes, et arriva vers le milieu de la nuit au château d'Asidate, qu'il

'e flèches. Aux cris des gens
et aux signaux qu'ils firent
'en du feu, les secours arri-
entre autres des hoplites de
ie, environ quatre-vingts
yrcaniens, et quelques au-
les places voisines, et huit
stes. Les Grecs ayant éga-
:u des renforts, parvinrent
:r avec deux cents prison-
elques têtes de bétail, sans
u un seul homme; mais la
eurs soldats était blessée.
croyant n'avoir plus rien à
près l'attaque qu'il avait re-
e tint moins sur ses gardes;
andonna son château pour
ans des villages qui tou-
x murs de la ville de Par-
Xénophon l'y surprit, et l'en-
a famille, ses chevaux et ses

avons rapporté ce fait, qui
plus à une attaque de bri-
une expédition militaire,
uel on regrette que Xéno-
nde d'une manière si peu
homme de guerre tel que
our donner une idée de la
:c laquelle l'ennemi même
ble pouvait faire impuné-
irruption dans l'empire

n étant arrivé, joignit les
Xénophon aux siennes, et
à faire la guerre à Tissa-
Pharnabaze.

[...]RENT A LA COUR DE PERSE LA [...] DE CYRUS ET LA BATAILLE DE [...] RÉCOMPENSES ACCORDÉES PAR [...]S; VENGEANCE DE CE PRINCE; [...] ET JALOUSIE DE PARYSATIS; [...]EMENT DE STATIRA.

bataille de Cunaxa, Ar-
nvoya de magnifiques pré-
ls d'Artagerse, que Cyrus
e sa main, et récompensa
officiers. Il montra aussi de
ion dans la punition des
Un Mède, nommé Arbace,
: pendant le combat dans
Cyrus, et lorsqu'il avait vu ce prince mort, il était retourné à celle du roi. Artaxerxès attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté, plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un jour entier sur la place publique, portant sur ses épaules une courtisane couverte seulement de son vêtement de dessous (*). Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut la langue percée de trois alènes.

Persuadé qu'il avait tué Cyrus, et voulant que tout le monde le crût et le dît, Artaxerxès envoya des présents à Mithridate, qui avait blessé ce prince le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent, de dire que le roi l'honorait de ces présents pour avoir apporté la housse du cheval de Cyrus. Le Carien dont nous avons parlé plus haut adressa une demande à Artaxerxès, qui lui fit dire : « Le roi te donne ce « présent parce que tu lui as apporté le « second la bonne nouvelle; car c'est « Artasyras qui lui a le premier appris « la mort de Cyrus, et tu es venu en- « suite. » Le malheureux Carien fut victime de sa folie. Ébloui sans doute par sa nouvelle fortune, et se persuadant qu'il pouvait aspirer aux plus grandes choses, il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme la simple récompense de l'annonce d'une bonne nouvelle, et, dans un mouvement de colère, il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, lui dit-elle, ne « punissez pas d'un si doux supplice « ce misérable Carien, et laissez-moi lui « donner la digne récompense de l'ac- « tion dont il ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux, et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher les yeux, et

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 14. Voyez sur le sens que je donne au mot γυμνός du texte, Larcher, *Expédition de Cyrus*, t. I, p. 96, note.

de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles, jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice.

Peu de temps après, Mithridate se perdit également par son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine Parysatis, il s'y rendit paré d'une robe et de joyaux dont Artaxerxès lui avait fait présent. Quand à la fin du repas on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle, adressant la parole à cet officier : « Mithridate, lui « dit-il, quelle robe le roi t'a donnée! « quels bracelets! quels colliers! quel « riche cimeterre! Il n'est personne qui « ne t'admire et ne porte envie à ton « bonheur. » Mithridate, déjà échauffé par les fumées du vin : « Eh! mon cher « Sparamixas, lui répondit-il, qu'est- « ce que cela, au prix des récompenses « dont je me montrai digne le jour de « la bataille? — Mithridate, reprit l'eu- « nuque en souriant, je suis loin de te « porter envie; mais puisque, selon le « proverbe des Grecs, la vérité est « dans le vin, quel est donc, mon « ami, ce grand exploit d'avoir ramassé « la housse d'un cheval et de l'avoir « portée au roi? — Vous autres, reprit « Mithridate, vous parlerez tant qu'il « vous plaira des housses de cheval et « d'autres sottises pareilles : pour moi, « je vous déclare sans détour que c'est « de cette main que Cyrus a péri. Je ne [redacted]

L'eunuque, au sortir de ta rapporter à Parysatis le pr Mithridate, et la reine en in roi, qui ne put voir sans ind que cet officier démentît sa tion, et lui enlevât ce qu'il y plus glorieux et de plus flatte lui, dans la victoire. Il condan Mithridate à mourir du supp auges.

Il restait encore à Parysati assouvir tout à fait sa venge faire périr Mésabate, cet eunuq taxerxès qui avait coupé la t main droite de Cyrus. Comm bate ne donnait aucune prise Parysatis ourdit la trame pour le perdre. Cette princess fort bien aux dés. Avant l'ex de Cyrus, elle faisait souvent du roi; et après la bataille de lorsqu'elle fut rentrée en grâc de lui, elle ne le quittait pre mais, laissant à peine à St temps de le voir et de s'e avec lui; car elle avait une h placable contre celle-ci, et vo tenir le plus grand crédit aupr taxerxès. Elle proposa un jo prince de jouer aux dés mille d et perdant à dessein, elle pa feignant du chagrin et du dé demanda sa revanche et pro jouer un eunuque. Artaxerxè sentit, et la reine mettant au j l'application dont elle était gagna la partie, et demanda M [redacted]

'écorcher vif, d'étendre en-
corps en travers sur trois
peau sur trois pieux. Quand
it cette cruelle exécution, il
affligé et en témoigna toute
ation; mais Parysatis ne fit
et lui dit : « Vraiment, vous
grâce de vous mettre ainsi
pour un misérable eunuque
t moi qui ai perdu mille da-
rends patience et me tais. »
quoique irrité d'avoir été
e donna cependant pas de
n ressentiment. Il n'en fut
me de la reine Statira; in-
cruautés de Parysatis, qui
lui était odieuse, elle se
ce que, pour venger la mort
elle fit périr avec tant d'in-
le barbarie les plus fidèles
du roi. Ces plaintes réveil-
ine et la jalousie que Pary-
conçues depuis longtemps
tira. Elle s'apercevait d'ail-
le crédit dont elle jouissait
auprès d'Artaxerxès ne ve-
lu respect filial qu'il avait
r elle, tandis que le pouvoir
fruit de la vive affection et
nce de son mari, reposait
es inébranlables. Pour mieux
ses fins, elle fit semblant de
lier avec Statira. Les deux
ndaient mutuellement visite
ent l'une chez l'autre; mais
aient sur leurs gardes et ne
que des mêmes mets. Il y
e, dit Plutarque, un petit
n'a point d'excréments et
intestins sont remplis de
e qui fait croire qu'il se
vent et de rosée : on le
yntacès (*). Parysatis ayant pris un de ces oiseaux, le coupa par le milieu avec un couteau, dont un des côtés de la lame était frotté de poison. Elle en mangea la moitié saine, et donna l'autre à la jeune reine. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes que cette princesse éprouva, ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal, et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit mettre à la torture tous les gens attachés à la maison de Parysatis. Une femme nommée *Gigis*, qui avait toute la confiance de la reine mère, fut arrêtée et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissaient les empoisonneurs. On leur plaçait la tête sur une pierre fort large, et on la leur frappait avec une autre pierre, jusqu'à ce que les os fussent entièrement écrasés et le visage tout aplati. Quant à Parysatis, le roi se contenta de la reléguer à Babylone, qu'elle avait choisie elle-même pour lieu de son exil.

TISSAPHERNE CHERCHE A INQUIÉTER LES VILLES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE QUI AVAIENT SUIVI LE PARTI DE CYRUS. CES VILLES DEMANDENT DU SECOURS AUX LACÉDÉMONIENS. EXPÉDITIONS DE THIMBRON ET DE DERCYLLIDAS. HISTOIRE DE MANIA.

Artaxerxès voulant récompenser Tissapherne des services qu'il lui avait rendus, ajouta à son ancien gouvernement celui de Cyrus (*). Tissapherne, à peine investi de sa nouvelle dignité, enjoignit à toutes les villes ioniennes de reconnaître sa domination. Ces villes, jalouses de leur liberté, et craignant d'ailleurs le ressentiment de Tissapherne, à qui elles avaient préféré Cyrus, députèrent vers les Lacé-

que, Vie d'Artaxerxès, ch. 19.
ias (*Persiques*, ch. 61), cet oi-
nom de *rhyndacès* et n'est pas
'un œuf (ὀρνίθιον μικρόν μέγεθος
chneider, dans son Dictionnaire
d, dit que le rhyndacès est un
nde de la grosseur d'un pigeon,
que les deux passages de Plutar-
ésias, où l'on ne trouve rien de
l faut croire qu'en écrivant cet article l'auteur avait sous les yeux des autorités qu'il n'a point indiquées. Les éditeurs de l'édition de Londres du *Thesaurus linguæ Græcæ*, reconnaissent le rhyndacès dans un oiseau appelé en persan moderne *round*, et qui vit dans les rizières.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. I.

démoniens pour leur demander du secours. Les Lacédémoniens leur envoyèrent Thimbron, avec cinq mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Arrivé en Asie, ce chef rassembla toutes les troupes qui se trouvaient dans les villes grecques : cependant, comme son armée n'était pas assez considérable pour lui permettre de tenir tête aux forces des Perses, il se borna à empêcher leur cavalerie de ravager les terres, sans jamais descendre dans la plaine pour les combattre. Lorsque les troupes grecques commandées par Xénophon se furent jointes à lui, comme nous l'avons dit plus haut, il prit l'offensive (an du monde 3605; avant J. C., 399), et se rendit maître sans coup férir des villes de Pergame, Teuthranie et Halisarne. Il s'empara encore de quelques places mal fortifiées, et mit le siége devant la ville de Larisse, surnommé l'*Égyptienne* (*), qui refusa de lui ouvrir ses portes; mais au bout de peu de temps il fut obligé de renoncer à son entreprise.

Thimbron se retira alors à Éphèse; il se disposait à partir pour une expédition dans la Carie, lorsqu'il fut remplacé dans son commandement par Dercyllidas, que son génie fertile en inventions avait fait surnommer *Sisyphe*(**). Celui-ci connaissant la mésintelligence qui existait entre Tissapherne et Pharnabaze, conclut une trêve avec le premier, entra dans le

pes assez considérable. Cette p
portait des présents pour Phar
pour ses concubines et pour s
et priait le satrape de lui co
l'emploi de son mari, promet
lui payer les tributs avec exact
de lui être fidèle. Pharnabaze
tit à sa demande, et trouva t
en elle une grande fidélité. El
serva les places confiées à sa g
s'empara des villes maritimes
risse, Hamaxite et Colone. Cet
cesse soldait des troupes gr
qui à sa voix escaladaient les
tandis que, montée sur un ch
contemplait le combat, et rem
ceux qui se distinguaient le
leur bravoure, pour les récom
Mania accompagnait Phar
même dans ses expéditions co
Mysiens et les Pisidiens, qu
taient le territoire de l'empire

Mania avait quarante ans
plis, lorsque Midias son gendr
lequel elle avait la plus vive a
l'étouffa, et tua en même te
fils, âgé d'environ dix-sept an
ce double crime, Midias s'em
Scepsis et de Gergithe, où
avait ses trésors. Les autres
voulurent point le reconnaîtr
déclarèrent pour Pharnabaze.
lidas arriva alors; en un se
Larisse, Hamaxite et Colone
dirent à lui, ainsi que plusieu
de l'Éolie. Dercyllidas s'étant
rendu maître de la personne

ambassadeurs des Ioniens
Sparte, ayant représenté
pherne pouvait, s'il le ju-
venable, rendre libres les
ques de son gouvernement,
avageant la Carie on obtien-
ui toute espèce de conces-
rcyllidas reçut l'ordre d'en-
rre dans cette province, et
nfester les côtes avec sa flotte.
ne venait d'être nommé gou-
n chef de l'Asie Mineure, et
e, qui se trouvait alors à
ce satrape pour lui rendre
déclara qu'il était prêt à
pour la cause commune, et
es Grecs des provinces du
ux chefs convinrent d'aller
a Carie, où ils mirent de
nisons dans les places for-
ls retournèrent en Ionie (*).
ls eurent repassé le Méan-
llidas le traversa lui-même.
es troupes, qui marchaient
e, découvrirent tout à coup
lles placées sur les hauteurs.
s envoya en reconnaissance
nes qui lui annoncèrent
ent vu une armée rangée
sur le chemin par lequel
s grecques devaient pas-
armée était composée de
qui portaient des boucliers
toute l'infanterie perse que
e et Pharnabaze avaient à
sition, de quelques corps
'une nombreuse cavalerie.
e était à l'aile droite, et
e commandait la gauche.
las fit aussitôt ranger son
bataille. Les troupes des
ques de l'Ionie montrèrent
e hésitation, et quelques-
s jetèrent leurs armes et
. Les soldats du Pélopon-
t seuls ferme à leur poste.
aze voulait livrer le com-
Tissapherne, qui se rap-
urage des troupes grecques
de Cyrus, redoutait une
fit demander une entrevue
à Dercyllidas; on donna des otages de part et d'autre, et les deux armées se retirèrent, celle des Perses à Tralles, et celle des Grecs à Leucophrys.

Le lendemain, il y eut une réunion dans un lieu convenu. On se demanda de part et d'autre à quelles conditions on conclurait la paix : Dercyllidas exigeait qu'on laissât les villes grecques se gouverner par leurs propres lois; Pharnabaze et Tissapherne voulaient, avant tout, que les troupes grecques s'éloignassent du territoire du roi, et que les harmostes renonçassent à leur gouvernement. Après une longue conférence, il fut décidé que l'on conclurait une trêve jusqu'à ce que Tissapherne et Dercyllidas eussent informé, l'un le grand roi, l'autre sa république. Ainsi, la pusillanimité de Tissapherne sauva Dercyllidas et son armée (*).

ARTAXERXÈS FAIT ÉQUIPER UNE FLOTTE EN PHÉNICIE. EXPÉDITION D'AGÉSILAS DANS L'ASIE MINEURE. DISGRACE ET SUPPLICE DE TISSAPHERNE.

Peu de temps après (an du monde 3608; avant J. C., 396), un certain Hérodas de Syracuse (**), qui se trouvait en Phénicie, vit une quantité de galères tout équipées, et d'autres que l'on construisait. Ayant appris que la flotte qu'on préparait aurait trois cents voiles, il partit pour la Grèce, et informa les Lacédémoniens de ce qui se passait. Aussitôt Agésilas, roi de Sparte, fit voile pour Éphèse avec toutes les troupes qu'il put réunir. Dès qu'il fut entré dans le port, Tissapherne lui fit demander le sujet de son voyage. Je viens, répondit Agésilas, donner aux Grecs d'Asie la liberté dont jouissent les Grecs d'Europe. Je vous réponds, lui dit Tissapherne, du succès de votre demande, si vous consentez à une trêve jusqu'au retour des courriers que j'enverrai au roi. La trêve conclue, Agésilas resta à Éphèse. Tissa-

(*) ...hon, *Histoire grecque*, liv. III,

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 2.

(**) Ibidem, liv. III, chap. 4.

pherne ayant reçu des renforts envoyés par Artaxerxès, fit dire à Agésilas de quitter l'Asie, déclarant qu'en cas de refus il lui ferait la guerre. Agésilas, sans perdre de temps, entra dans la Phrygie, où les habitants n'étaient point préparés à le recevoir. Il prit les villes qui étaient sur son passage, et fit dans cette irruption soudaine un immense butin.

Il marcha plusieurs jours sans rencontrer les Perses; mais non loin de Dascylium, ses cavaliers montèrent sur une colline pour découvrir au loin le pays : le hasard voulut qu'un corps de cavalerie de Pharnabaze, égal en force à celui des Grecs et commandé par Rhathine et Bagée, monta en même temps, mais par un autre côté, sur cette colline; les deux troupes, qui n'étaient qu'à une distance de quatre cents pas, firent halte. La cavalerie grecque était rangée en forme de phalange sur quatre de hauteur, et présentait un grand front; les Perses, au contraire, avaient douze hommes seulement de front, et un plus grand nombre de hauteur : ils chargèrent les premiers, et bientôt on combattit de près. Dans le choc, tous les Grecs brisèrent leurs javelines; mais les Perses, qui avaient des javelots de cornouiller, tuèrent, dès le commencement de l'action, douze cavaliers et deux chevaux (*). La cavalerie grecque était en pleine déroute, lorsqu'elle fut secourue par un corps d'hoplites qui firent reculer

que son dessein était de fondre Carie. Il conduisit donc son inf dans cette province, et sa caval halte dans la plaine du Mé Quant à Agésilas, il se jeta sur die, et s'avança dans le pays, trouvait des vivres en abondan

Cependant les Perses tuèren ques fourrageurs grecs qui s' écartés pour faire du butin. A ayant appris cette nouvelle, o à sa cavalerie de courir au seco siens. A la vue du renfort qui aux ennemis, les Perses se r blent et rangent tous leurs escad bataille. Agésilas s'apercevant Perses n'avaient point encore leu terie, profita de cette circonstan les attaquer avec toutes ses for cavaliers perses soutinrent cour ment le premier choc; mais bien taqués par toutes les troupes d las, ils plièrent; quelques-uns rent dans le Pactole, les autres la fuite. Les Grecs se rendirent du camp des Perses, et firent u considérable.

Tissapherne se trouvait à Sa jour où cette affaire eut lieu, e que les Perses l'accusèrent de son. Artaxerxès irrité ordonn thraustès de couper la tête à trape, et lui donna son gouver Parysatis, qui ne pardonnait à des ennemis de son fils Cyru tribua beaucoup à la condamna Tissapherne (*); car cette rei

'harnabaze, et lui donna
, moyennant lesquels le
:onsentit à marcher vers

Tithraustès pensant qu'A-
conquérir la Perse, se
oyer en Grèce (an du
iv. J. C., 394) un Rho-
Timocrate (*), avec cin-
s pour corrompre les
oyens de chaque ville,
à susciter la guerre aux
is.
nencement de l'automne,
dans la Phrygie, où il
et à sang, emporta de
sieurs villes, et prit les
omposition. Spithridate
que s'il passait dans la
pourrait contracter une
le dynaste des Paphla-
silas entreprit le voyage
volontiers, que, depuis
cherchait les moyens de
à fait les Paphlagoniens
oi de Perse.
ivée en Paphlagonie, le
alla au-devant de lui, et
ié: ce prince, appelé à la
rxès, avait refusé de s'y
nvitation de Spithridate,
t à Agésilas deux mille
ix mille peltastes.
rcha ensuite vers Dascy-
: situé le palais de Phar-
iré de villages considé-
plis de vivres. Des parcs
rs, dit Xénophon (**), et
rès-vastes, invitaient au
hasse; autour de Dascy-
ine rivière abondante en
oute espèce, et les oi-
nquaient pas à ceux qui
prendre dans des filets.
lit dans ce lieu-là ses
ver. Les Grecs, qui jus-
ient éprouvé aucun échec,
les Perses, et fourra-
rsés dans la plaine, sans aucune défiance, quand Pharnabaze survint avec deux chariots armés de faux et quatre cents cavaliers. Les Grecs le voyant avancer, réunirent promptement un bataillon de sept cents hommes. Pharnabaze, sans perdre de temps, plaça ses chariots devant sa cavalerie et ordonna de charger. Les deux chariots se firent jour et rompirent le bataillon; les cavaliers écrasèrent cent soldats; le reste se sauva vers Agésilas.

Trois ou quatre jours après, Spithridate ayant appris que Pharnabaze était campé à Cavé, grand village distant de cent soixante stades environ, en informa les Grecs, qui envoyèrent contre ce satrape deux mille hoplites, autant de peltastes, la cavalerie de Spithridate, celle des Paphlagoniens et tous les cavaliers grecs qu'ils purent réunir. La nuit venue, et lorsque l'expédition devait partir, la moitié des troupes environ manqua au rendez-vous. Les Grecs n'en persistèrent pas moins dans leur résolution, et au point du jour ils assaillirent le camp de Pharnabaze. L'avant-garde de ce satrape, presque toute composée de Mysiens, fut taillée en pièces; les Perses prirent la fuite, et le camp fut pillé: on y trouva une grande quantité de coupes et d'autres effets appartenant à Pharnabaze, un bagage considérable et des bêtes de somme.

Comme les Paphlagoniens et Spithridate emportaient leur part du butin, quelques chefs grecs les dépouillèrent entièrement. Indignés de cette injustice et de l'affront qu'ils venaient de recevoir, ils réunirent leurs bagages pendant la nuit, et se retirèrent à Sardes, vers Ariée, par lequel ils ne craignaient point d'être trahis; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce général avait quitté le parti du roi de Perse et lui avait fait la guerre par attachement pour Cyrus. La retraite soudaine de Spithridate et des Paphlagoniens affligea beaucoup Agésilas.

Quelque temps après, ce prince désira avoir une entrevue avec Pharnabaze. Une trêve ayant été convenue, le satrape se rendit au lieu désigné, où

n, *Histoire grecque*, liv. III,
e (Vie d'Artaxerxès, ch. 20)
m d'*Hermocrate*.

grecque, liv. IV, chap. I.

déjà Agésilas l'attendait avec ses amis, tous couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu : ses esclaves étendirent à terre des coussins, pour lui faire un siége à la manière des Perses; mais Pharnabaze voyant la simplicité d'Agésilas, rougit de sa mollesse et s'assit sur la terre nue. Quand ils se furent salués, Pharnabaze tendit la main à Agésilas, qui lui donna la sienne. Pharnabaze, comme plus âgé, parla le premier; il dit: « Agési-« las, et vous tous Lacédémoniens ici « présents, j'ai été votre ami et votre « allié; lorsque vous étiez en guerre « avec Athènes, j'ai soutenu vos ar-« mées navales en vous fournissant « des sommes considérables. Sur terre, « j'ai combattu avec vous dans la ca-« valerie et j'ai repoussé vos ennemis. « On ne me reprochera pas, comme à « Tissapherne, de la perfidie dans mes « actions ni dans mes paroles. En ré-« compense de mes bons offices et de « ma franchise, comment suis-je traité « par vous? Je ne trouve pas même à « subsister dans mon propre pays, à « moins que, comme les bêtes fauves, « je ne ramasse ce que vous daignez « laisser. Ces beaux palais, ces jardins, « ces parcs immenses que mon père « m'avait laissés et qui faisaient mes « délices, je les vois brûler et ravager. « Votre conduite, dites-moi, est-elle « conforme aux principes de la jus-« tice (*)? »

Agésilas ne pouvant se justifier du

« dement de ses troupes, s'i « corde un titre qu'il est pard « d'ambitionner, alors je co « contre vous avec le plus de « qu'il me sera possible. »

Vers le commencement d temps, Agésilas sortit de la comme il s'y était engagé, et dit dans la plaine de Thèb grossit son armée de toutes l pes qu'il put réunir. Il se di pénétrer dans la haute Asie, que toutes les nations sur le t desquelles il passerait, abandor le parti du roi pour s'attac cause des Grecs.

AGÉSILAS EST RAPPELÉ EN GRÈCE. BAZE ET CONON REMPORTENT UN SUR LA FLOTTE DES LACÉD AVANTAGES DIVERS OBTENUS PA SES.

Artaxerxès avait envoyé comme nous l'avons dit, Ti avec des sommes considéra corrompre les citoyens qu le plus d'autorité dans les soulever tous les peuples de contre Lacédémone. Timoc quitta avec intelligence de l dont l'avait chargé Artaxerxè tôt les éphores furent obligés ler Agésilas (an du monde 36 J. C., 394), qui dit spirituelle *le roi le chassait d'Asie av mille archers.* Il parlait ai



s se trouvait aux envi-
ils se disposaient à aller
pour l'attaquer ; mais
a commandait, partit lui-
te de quatre-vingt-cinq
rendit à la rade de Phys-
rtient aussi à la Carie.
çut la flotte des Perses,
voiles pour l'atteindre,
choc lui donna d'abord
Mais les galères des Per-
n grand nombre, les al-
mone cherchèrent bien-
é en s'approchant du
à Pisandre, croyant
gne d'un Spartiate de re-
nua de combattre avec
traordinaire, et mourut
main.
uivit jusqu'au rivage les
y cherchaient un asile,
quante. La plupart de
ontaient se jetèrent à la
ents d'entre eux furent
s : le reste de la flotte
e port de Cnide.
et Conon, vainqueurs
niens, s'étaient portés
vers les îles et les villes
ù ils avaient chassé les
édémoniens, en pro-
bitants de n'élever con-
citadelle et de leur lais-
rcice de leurs usages et
. Cette conduite modé-
ultat des conseils que
onnés à Pharnabaze.
ant rendu à Éphèse,
le commandement de
s, avec ordre de se ren-
car cette ville, ainsi
it toujours pour les La-
Pharnabaze menaça les
ur faire la guerre, s'ils
t pas pour la Perse. Sur
hargea Conon de blo-
villes par mer, et lui-
le territoire des Aby-
dant, voyant qu'il ne
à réduire ceux-ci, il
et chargea Conon de ti-

Histoire grecque, liv. IV,

rer des villes situées sur l'Hellespont le plus grand nombre possible de vaisseaux pour la campagne suivante.

LA FLOTTE DE PHARNABAZE RAVAGE LES CÔTES DE LA LACONIE. CONON RELÈVE LES MURAILLES D'ATHÈNES AVEC L'ARGENT QUE LUI DONNENT LES PERSES. PAIX HONTEUSE POUR LES GRECS, CONCLUE PAR LE LACÉDÉMONIEN ANTALCIDAS.

Au commencement du printemps (an du monde 3611 ; avant J. C., 393), Pharnabaze, secondé par Conon, partit avec une flotte considérable, et aborda à l'île de Mélos, d'où il fit voile vers Lacédémone (*). Arrivé à Phères, il ravagea toute la contrée, ainsi que plusieurs autres provinces maritimes. Comme sur ces côtes il n'y avait aucun port, et que Pharnabaze redoutait à la fois les courses des Grecs et la disette de vivres, il prit tout à coup une route opposée, et se retira dans un port de l'île de Cythère, nommé *Phéniconte*. Les Cythéréens, craignant d'être pris d'assaut, abandonnèrent leurs remparts, et se retirèrent en Laconie à la faveur d'une trêve. Pharnabaze répara les fortifications de la ville, où il mit une garnison. Après cette expédition, il laissa à Conon tout l'argent qu'il avait, et se retira en Phrygie. Conon lui ayant représenté que la reconstruction des Longues Murailles de la ville d'Athènes et des remparts du Pirée serait très-funeste à Lacédémone, il consentit à ce que Conon retournât à Athènes pour les relever, et lui fournit les sommes nécessaires pour exécuter ces travaux.

Cependant les Lacédémoniens, informés que Conon rebâtissait les murailles d'Athènes aux frais d'Artaxerxès, et entretenait une flotte qui assurait aux Athéniens la possession des îles et des villes maritimes, jugèrent à propos de faire des représentations à Tiribaze qui commandait les armées d'Artaxerxès. Ils voulaient engager ce général dans leur parti, ou obtenir tout au moins

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. IV, chap. 8.

que le roi ne donnât plus l'argent nécessaire à l'entretien de la flotte de Conon. Ils dépêchèrent donc Antalcidas vers Tiribaze, pour instruire celui-ci de ce qui se passait, et obtenir la paix.

Les Athéniens, se doutant de ces menées, envoyèrent aussi des ambassadeurs. Dès qu'ils furent arrivés chez Tiribaze, Antalcidas dit qu'il venait au nom de la république de Lacédémone, demander au roi une paix telle qu'il la désirait depuis longtemps; que les Lacédémoniens ne lui contestaient pas la souveraineté des villes grecques de l'Asie, et qu'ils ne demandaient que l'indépendance absolue des îles et des villes de la Grèce. Qu'est-il donc besoin, dit-il, que le roi fasse à ses dépens la guerre contre nous, qui n'avons aucune prétention?

Il était impossible de rien proposer de plus agréable au roi de Perse, et tout à la fois de plus funeste et de plus honteux pour les Grecs. Les Lacédémoniens cédaient à Artaxerxès toutes les villes grecques de l'Asie avec les îles qui en dépendaient, renonçant ainsi aux avantages que leur avaient procurés les victoires de Thimbron, de Dercyllidas et d'Agésilas; et en accordant aux îles et aux villes de la Grèce la faculté de se déclarer indépendantes de leurs métropoles et de se gouverner d'après leurs propres lois, ils augmentaient le nombre déjà trop considérable

[redacted]

mes considérables à Ant emprisonner Conon, s qu'il se montrait contrai du roi. Il se rendit ens pour instruire lui-mêm des propositions d'Antalc prisonnement de Conon, der ses ordres. Ce prince de la conduite qu'avait te ratifia le traité de paix (3617; avant J. C., 387).

STRUTHAS, GÉNÉRAL D'ARTAXE L'ARMÉE DE THIMBRON. CÈDE A CELUI-CI DANS LE DES TROUPES LACÉDÉMONI

Fort peu de temps apr Tiribaze à la cour, et av sion de la paix d'Antalci xès envoya Struthas po côtes de l'Asie Mineure compte de la situation de cette partie de l'empire qui connaissait l'état dép expéditions des Lacédémo cipalement celles d'Agé réduit les provinces de l' se montrait fort attaché a et à leurs alliés. Les La connaissant ses dispositi rent Thimbron de lui fa Ce général se rendit à des troupes des villes de cophrys et Achillée, et terres d'Artaxerxès.

[redacted]

, chargé de recueillir les
rmée de Thimbron, et de
celles levées pour attaquer
mpara de la personne de
ndre de ce général, pen-
rendait à Sardes avec son
tira des deux prisonniers
énorme qui lui servit à
troupes. Là se bornèrent
opérations de ce général
rses.

PHARNABAZE CONTRE ÉVAGORAS,
DE L'ÎLE DE CYPRE.

ratification de la paix
, Artaxerxès, n'ayant plus
à craindre de la part des
monde 3618; avant J. C.,
toutes ses forces contre
i de Cypre. Ce prince ne
ord que sur la ville de
pitale de l'île, dont il s'é-
sur un autre roi que pro-
Perses; mais il poussait
conquêtes et menaçait de
aître de l'île entière. La
t depuis plusieurs années,
de part ni d'autre, il y
e action importante. Libre
it autre soin, Artaxerxès
ousser cette guerre avec
faisait depuis longtemps
ifs pour être en état d'a-
forces imposantes de terre
n armée était forte de trois
ommes, et sa flotte de
aisseaux (*). Orontas, son
t été nommé général des
erre, et Tiribaze comman-
seaux. Ces deux chefs se
ns la Cilicie, et partirent
Cypre, qu'ils se dispo-
juer vivement.
de son côté, fit alliance
'Égypte, tira des secours
, dynaste de la Carie,
autres princes ennemis
couverts des Perses, et
yr et de quelques villes de
dont il s'était rendu maître.
e flotte de quatre-vingt-dix trirèmes, dont vingt de Tyr, et soixante et dix de l'île de Cypre. Les troupes montaient à vingt mille hommes environ. Comptant beaucoup sur lui-même, il se présenta devant les Perses. Il avait dans sa flotte un grand nombre de ces barques légères dont les pirates faisaient usage. Il les mena contre les navires de charge qui portaient les vivres des Perses, en coula à fond quelques-uns, en prit plusieurs, et empêcha les autres de rallier la flotte de Tiribaze. Les vaisseaux de guerre avaient déjà jeté, dans l'île de Cypre, un grand nombre de troupes perses qui furent bientôt tourmentées par la famine, car les commandants des vaisseaux de charge n'osaient plus se hasarder en mer, dans la crainte d'être pris ou coulés à fond par les navires légers d'Évagoras. La disette amena bientôt un soulèvement. Les soldats tuèrent quelques-uns de leurs officiers; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les chefs, et, entre autres, Gaos (*), gendre de Tiribaze, parvinrent à apaiser la sédition. Ils reconduisirent alors toute la flotte perse sur les côtes de la Cilicie, où ils se pourvurent de vivres.

Quant à Évagoras, sentant que son armée navale était beaucoup trop inférieure en nombre à celle des Perses pour pouvoir leur tenir tête, il équipa encore soixante vaisseaux, et en demanda cinquante au roi d'Égypte, ce qui faisait en tout deux cents voiles. Plein de confiance en son courage et dans l'expérience de ses matelots, il alla au-devant de la flotte perse; et la rencontrant à la hauteur de Citium, il attaqua en bon ordre les vaisseaux de Tiribaze, qui n'étaient point préparés à le recevoir. Il eut d'abord tout le succès qu'il devait se promettre d'une attaque imprévue et bien combinée, coula à fond plusieurs navires perses, et en prit d'autres. Cependant Gaos et les autres chefs des Perses ayant eu

de Sicile, liv. xv, chap. 2.

(*) Ce Gaos, comme l'appelle Diodore, est le même que Glus, fils de Tamos, de Xénophon, dont nous avons parlé page 169, colonne 1.

le temps de se reconnaître, rétablirent peu à peu le combat, et finirent par prendre l'offensive. Les vaisseaux d'Évagoras commencèrent à céder, et prirent la fuite bientôt après.

Les Perses débarquèrent ensuite à Citium, et assiégèrent Salamine par terre et par mer. Tiribaze repassa en Cilicie pour se rendre à la cour, et annoncer à Artaxerxès la nouvelle de la victoire que la flotte venait de remporter. Artaxerxès fit remettre à Tiribaze deux cents talents pour continuer la guerre.

Cependant Évagoras, abattu par l'échec qu'il venait d'essuyer, confia à son fils Pythagoras la défense de Salamine, et partit la nuit, à l'insu des Perses, avec dix galères, pour aller demander du secours au roi d'Égypte.

Il n'obtint pas tout ce qu'il avait espéré, et fit bientôt voile pour retourner en Cypre. En y arrivant, il trouva sa capitale si vivement pressée par les Perses qu'il pensa à faire sa soumission. Tiribaze, qui avait une autorité entière dans l'armée d'Artaxerxès, répondit qu'il ferait la paix si Évagoras abandonnait toutes les autres villes de l'île de Cypre, se contentant d'être roi de Salamine, et s'il voulait payer un tribut annuel au roi de Perse, auquel il serait d'ailleurs soumis comme un esclave l'est à son maître (*). Quelque dures que fussent ces conditions, Évagoras ne refusa de souscrire qu'à la comparaison d'esclave et de maître,

de Tiribaze, et de le lui env
tas exécuta cet ordre avec
ribaze, amené devant Arta
manda qu'on instruisît son
les formes; et aussitôt il
en prison. Cependant le roi
avec les Cadusiens, renvoya
temps l'examen de cette af

Orontas, qui avait été
suivre les opérations du si
sence de Tiribaze, voyant q
se défendait toujours avec
que les troupes, qui aimaie
n'obéissaient plus comme
aux ordres de leurs chefs,
taient avec négligence et n
travaux du siége, commenç
pour lui-même quelque évé
cheux. Il envoya donc de
Évagoras pour lui proposer
mêmes conditions que Tiri
supprimant les expressions
et d'*esclave* dont il s'était
fensé. Évagoras accepta l
tions d'Orontas, et la paix
(an du monde 3619; avant

Gaos, craignant d'être
dans l'accusation intentée
son beau-père, et de succ
lui, quitta le service du r
nant dans sa révolte une gr
de la flotte et de l'armée. L
vante il fut assassiné par
gens.

EXPÉDITION D'ARTAXERXÈS C
CADUSIENS.

[redacted]

res d'aucun autre pays. Les ne vivaient que de la chair des somme, qui devinrent même , qu'on ne pouvait obtenir peine une tête d'âne pour drachmes.

cette conjoncture, Tiribaze, ivant toute apparence, avait luit à cette expédition comme onnier d'État dont il fallait s démarches, et qui alors était cun crédit, sauva le roi et Les Cadusiens étaient composé par deux rois qui avaient leur camp séparé. Tiribaze, voir communiqué son projet à xès, alla trouver l'un de ces et envoya secrètement son fils otre. Chacun d'eux trompa le ès duquel il était allé, en lui t que l'autre avait envoyé des ideurs à Artaxerxès pour traiter la paix et faire alliance avec lui. nc, ajouta-t-il, vous êtes sage, les devants, et faites votre sion : je vous seconderai de on pouvoir. » Les deux rois ent foi aux paroles de Tiri- et de son fils, et envoyèrent bassadeurs à Artaxerxès. La le cette négociation donnait déjà erxès des soupçons contre Ti-, et l'on commençait à le calom- roi se repentait d'avoir eu con- en lui. Mais enfin Tiribaze ar- un côté, et son fils de l'autre, l'ambassadeurs cadusiens. Les du traité furent convenus, et se trouva rétablie avec les deux

etour de cette expédition, Ar- s prouva, dit Plutarque (*), que sse et la lâcheté ne sont pas, on le croit ordinairement, l'ef- nce et des délices; mais que s viennent plutôt d'un naturel il. Ni l'or, ni la pourpre, ni les ies dont Artaxerxès était cou- t qui montaient à douze mille ne l'empêchèrent de supporter il et la fatigue comme les der- s soldats. Chargé de son carquois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler, car on faisait par jour plus de deux cents stades. L'armée étant arrivée près d'une maison royale, dont les jardins, admirablement ornés, n'étaient entourés que d'une plaine où l'on ne trouvait pas un seul arbre, comme il faisait un froid très-rigoureux, Artaxerxès permit aux soldats d'abattre tous les arbres de son parc, sans épargner ni les cyprès, ni les pins; et, pour leur donner l'exemple, il prit lui-même une hache et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soldats abattirent tous le bois dont ils avaient besoin, et allumèrent de grands feux.

(*) e d'Artaxerxès, chap. 24.

Artaxerxès rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, et presque tous ses chevaux.

HISTOIRE DE DATAME.

Un des principaux officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadusiens fut Camisare, gouverneur de la Leucosyrie, province enclavée entre la Cilicie et la Cappadoce. Camisare avait épousé une femme scythe, dont il eut un fils appelé *Datame*, qui lui succéda dans ce gouvernement. Datame commença particulièrement à se distinguer contre Thyus, dynaste de la Paphlagonie, qui avait secoué le joug d'Artaxerxès. Comme il était parent de ce Thyus, il crut devoir employer d'abord la douceur pour le faire rentrer dans le devoir. Ces ménagements pensèrent lui coûter la vie, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les piéges que lui dressait son parent. S'étant dérobé par la fuite à une mort certaine, il déclara la guerre à Thyus; et, quoique abandonné par Ariobarzane, satrape de la Lydie, de l'Ionie et de toute la Phrygie, il parvint à s'emparer de Thyus, ainsi que de sa femme

et de ses enfants. Voulant annoncer lui-même au roi l'importante capture qu'il avait faite, il partit avec son prisonnier sans en donner avis à la cour. Quand il y fut arrivé, il équipa d'une manière singulière Thyus, qui était un homme de très-haute stature, aux traits durs, à la peau noire, et dont la tête et le visage étaient couverts de grands cheveux et d'une barbe longue et épaisse. Il le revêtit d'un habit magnifique; lui mit au cou et aux bras un collier et des bracelets d'or. Pour lui, couvert d'un vêtement grossier, portant sur la tête un casque de chasseur, la main droite armée d'une massue, de la gauche il conduisait en laisse Thyus, et le poussait devant lui comme une bête sauvage.

C'est dans cet équipage que Datame se présenta à la cour; la nouveauté du spectacle attira les regards de tout le monde, et une grande foule s'étant attroupée, il se trouva quelques gens qui reconnurent le prisonnier, et coururent aussitôt annoncer son arrivée au roi, qui dépêcha Pharnabaze pour savoir la vérité du fait. Cet officier lui étant venu faire son rapport, le roi commanda qu'on fît entrer Datame avec son prisonnier, et ne put contenir les mouvements de sa joie à la vue d'un appareil si extraordinaire et d'un événement si peu attendu. Artaxerxès ayant magnifiquement récompensé Datame, lui ordonna de se rendre à l'armée que [redacted]

que l'on portait au roi de Perse. Datame, sans s'arrêter à son intérêt personnel, qui était d'aller en Égypte, voulut avant tout exécuter la volonté du roi : il s'embarqua avec quelques hommes d'élite, aborda en Cilicie, traversa le Taurus, et entra sur les terres de l'ennemi.

Aspis ayant été informé de l'arrivée de Datame, joignit à ses gens un corps de Pisidiens; mais Datame, sans se laisser intimider, donna à ses soldats l'ordre de le suivre, et poussa son cheval à toute bride contre Aspis, qui, saisi de frayeur, prit le parti de se rendre. Datame le remit à Mithridate, fils d'Ariobarzane, pour être conduit au roi.

Cependant Artaxerxès réfléchissant à la faute qu'il avait faite de se priver du secours de son meilleur général dans une expédition très-importante, pour l'employer à un coup de main, dépêcha au camp d'Acé (*), où se trouvait l'armée qui devait passer en Égypte, un courrier chargé de dire à Datame de ne pas quitter son poste. Ce courrier rencontra sur sa route les gens qui conduisaient Aspis à la cour. Une telle promptitude mit Datame dans la plus grande faveur auprès du roi; mais les courtisans, envieux de son mérite, se réunirent tous contre lui et jurèrent sa perte.

Pandatès, garde du trésor royal, instruisit Datame de ce complot et du danger extrême auquel il serait ex- [redacted]

eux son fils Arsidée, qui fut ns un combat. Alors il marcha me contre les Pisidiens. Cepen-[l]ithrobarzane, son beau-père, le it perdu, passa pendant la nuit camp des Pisidiens.

ame, informé de la désertion de obarzane, fit répandre le bruit on armée que c'était par ses or-ue celui-ci avait passé aux enne-un si grand service méritait u'on ne le laissât point dans le et qu'on marchât au plus vite le dégager; d'ailleurs, disait-il, nemis, attaqués vigoureusement lans et au dehors de leur camp s troupes de Mithrobarzane et ous, seront taillés en pièces.

sitôt il se met en marche, et fait r brusquement les Pisidiens, ersuadés que Mithrobarzane et oupes étaient d'intelligence avec ne, commencèrent à faire main sur eux; Datame, profitant de lutte, attaqua et enfonça les Pi-s, en tua un grand nombre, et maître de leur camp.

ismas, fils aîné de Datame, ins-Artaxerxès de la révolte de ère; ce prince envoya aussitôt ppadoce Autophradate pour le entrer dans le devoir. Datame essayer de fermer à son en-l'entrée des Portes de la Cili-ais n'ayant pu arriver assez à pour mettre ce dessein à exé-, il choisit pour établir son camp roit où, malgré l'avantage du e, Autophradate ne pouvait pas er. L'armée de ce satrape était sée, suivant Cornélius Népos, de mille hommes de cavalerie, de cent l'infanterie, de ceux que les Per-pellent *Cardaces* (*), et de trois frondeurs. Il avait, outre cela, ille Cappadociens, dix mille Ar-s, cinq mille Paphlagoniens, ille Phrygiens, cinq mille Lydiens, environ trois mille Aspendiens et Pisidiens, deux mille Ciliciens, autant de Caspiens, trois mille Grecs soudoyés, et un grand nombre de troupes armées à la légère.

(*) oldats ainsi appelés, dit Suidas, du rse *carda* qui veut dire *viril, belli-*. On reconnait facilement dans *carda* la moderne *carde* qui a absolument le sens.

Datame n'avait guère qu'un homme contre vingt. Cependant il attaqua l'ennemi, lui tua beaucoup de monde, et ne perdit guère que mille hommes des siens. Il sut conserver sa supériorité en n'engageant jamais une action qu'il ne vît les ennemis enfermés dans des gorges et des défilés où le grand nombre de leurs troupes ne pouvait leur être d'aucun secours. Autophradate, redoutant pour le roi et pour lui-même les suites de cette guerre, engagea Datame à demander la paix, qui lui fut accordée.

Cependant Artaxerxès, qui conservait toujours contre Datame une haine irréconciliable, tâcha de le faire tomber dans plusieurs piéges, que celui-ci évita d'abord avec autant d'adresse que de bonheur; mais à la fin, ce grand capitaine fut surpris par les artifices de Mithridate, fils d'Ariobarzane, lequel, feignant de s'être révolté contre Artaxerxès, demanda une conférence à Datame, et pendant que celui-ci regardait un endroit que Mithridate lui montrait comme propre à asseoir un camp, il le frappa par derrière et l'étendit mort à ses pieds avant que personne pût aller à son secours. « Ainsi, « dit Cornélius Népos, ce grand hom-« me, qui avait triomphé d'un grand « nombre d'ennemis par son habileté « et sa prudence, sans jamais avoir « recours à la perfidie, tomba dans les « piéges que lui tendit un traître ca-« ché sous le nom d'ami. »

JUGEMENT DE TIRIBAZE.

Quand Artaxerxès fut de retour de son expédition contre les Cadusiens, il fit reprendre l'affaire de Tiribaze (*), et donna pour juges à ce général les trois hommes les plus estimés de la Perse pour leur intégrité. C'était un peu avant ce temps-là que quelques juges, pour

(*) Voyez ci-devant page 196.

avoir porté des sentences injustes, avaient été écorchés tout vifs; après quoi on avait étendu leur peau sur tous les siéges du tribunal, afin d'effrayer par ce terrible exemple ceux de leurs successeurs qui pourraient être tentés de les imiter. Les accusateurs de Tiribaze soutenaient que la lettre d'Orontas dont ils venaient de faire la lecture à haute voix, suffisait pour la condamnation de l'accusé. Mais Tiribaze, pour expliquer l'espèce de condescendance qu'on lui reprochait à l'égard d'Évagoras, lut le traité par lequel Orontas consentait à ce que ce même Évagoras ne fût soumis au roi de Perse que comme un roi peut l'être à un autre roi, au lieu que lui Tiribaze avait exigé que cette soumission fût celle d'un esclave envers son maître. Quant à l'alliance des Lacédémoniens qu'on lui reprochait d'avoir recherchée, il répondit que cette alliance ne touchait en rien à ses intérêts particuliers, et qu'il n'avait eu d'autre intention en la proposant que de faire ce qui lui paraissait le plus avantageux pour le service du roi. En effet, disait-il, c'est par le premier traité fait avec les Lacédémoniens que le roi est resté maître de toutes les villes grecques de l'Asie.

Il termina son apologie en représentant aux juges sa fidélité constante et ses services précédents. Il fit remarquer qu'entre plusieurs services qu'il avait eu le bonheur de rendre au roi,

voix déchargèrent Tiribaze de l'accusation qui pesait sur lui. Le roi ayant fait appeler ces trois juges l'un après l'autre, demanda à chacun en particulier quel avait été le motif pour lequel il avait acquitté Tiribaze. Le premier répondit que c'était parce que les services de l'accusé étaient certains, et que l'accusation lui avait paru extrêmement douteuse; le second dit que, quand l'accusation aurait été fondée, les services de l'accusé l'emportaient de beaucoup sur sa faute; la réponse du troisième fut qu'il ne comparait point les services que Tiribaze pouvait avoir rendus au roi avec le nombre et la grandeur des bienfaits dont le roi l'avait comblé; mais qu'en examinant les différents chefs d'accusation, il avait remarqué que les preuves manquaient. Le roi approuva et loua les trois juges, comme ayant parfaitement rempli leur devoir, et il revêtit Tiribaze des dignités les plus considérables de l'État. Orontas, reconnu pour un calomniateur, fut rayé du nombre des amis du roi (*).

ARTAXERXÈS ENVOIE PHILISCUS EN GRÈCE, ET REÇOIT LES DÉPUTÉS DES GRECS. CRÉDIT DE PÉLOPIDAS A LA COUR DE PERSE.

Philiscus, envoyé par Artaxerxès pour concilier entre eux les peuples de la Grèce, se retira après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes.

tes. Ils assemblèrent donc
s, et, sous prétexte que les
its de la Grèce avaient des
eurs auprès d'Artaxerxès, ils
it vers ce prince Pélopidas,
de lui l'accueil le plus favo-
général thébain pouvait bien
seuls de tous les Grecs, ses
ites avaient secouru les Perses
que depuis ils n'avaient ja-
les armes contre eux; que
émoniens leur avaient fait la
irce qu'ils avaient refusé de
ésilas en Asie. Ce qui con-
surtout à augmenter la con-
dont Pélopidas jouissait à
'était la victoire récente de
et les avantages remportés
ébains dans la Laconie. Tous
étaient appuyés du témoi-
l'Athénien Timagoras, qui,
opidas, fut le mieux reçu de
nbassadeurs des Grecs.

ayant pressé Pélopidas de
quelle faveur il désirait, celui-
da que Messène fût libre et
du joug de Lacédémone;
théniens qui s'étaient mis en
infester les côtes de la Béotie
ntrer leur flotte, ou qu'on
rât la guerre, ainsi qu'aux
refuseraient d'entrer dans
ération.

S MNÉMON ENVOIE PHARNABAZE ET
E POUR RÉDUIRE L'ÉGYPTE. L'EX-
T ÉCHOUE.

avoir laissé quelques années
à ses peuples, Artaxerxès
dessein de réduire l'Égypte,
is trente-six ans, avait se-
ug des Perses (an du monde,
nt J. C., 377). Achoris, roi
se disposa à opposer une
ésistance aux troupes d'Ar-
il leva une armée considé-
rit à sa solde un grand nom-
recs mercenaires, dont il
commandement à l'Athénien

abaze, à qui Artaxerxès avait
xpédition, envoya à Athènes
te contre Chabrias, qui s'était engagé à servir les ennemis des Perses; et il menaçait la république de toute la colère du roi, si le général athénien n'était pas rappelé immédiatement. Il demandait aussi qu'Iphicrate, le plus grand homme de guerre de son temps, fût chargé du commandement des troupes grecques qu'Artaxerxès avait à sa solde. Les Athéniens se conformèrent sans hésiter à tout ce que demandait Pharnabaze; ils étaient trop intéressés à ménager le roi de Perse, pour agir autrement. Ils rappelèrent Chabrias, et envoyèrent Iphicrate à Pharnabaze.

« Pour tirer plus de troupes de la Grèce, Artaxerxès envoya dans ce pays des ambassadeurs, qui déclarèrent aux Grecs qu'ils devaient vivre en paix entre eux, conformément au traité d'Antalcidas; qu'ils auraient à retirer les garnisons qui occupaient les villes et les forteresses, et à laisser toutes les villes libres et soumises seulement à leurs propres lois. Toute la Grèce, à l'exception de Thèbes, reçut avec plaisir cette déclaration.

« Les Perses firent leurs préparatifs avec tant de lenteur que deux années s'écoulèrent avant que l'armée pût entrer en campagne. Enfin, toutes les mesures étant prises, Pharnabaze établit un camp à Acé, où était indiqué le rendez-vous général de toutes les forces de terre et de mer qu'Artaxerxès envoyait contre l'Égypte (*). L'armée était forte de deux cent vingt mille hommes, dont vingt mille Grecs sous les ordres d'Iphicrate. La flotte se composait de trois cents trirèmes, de deux cents navires à trente rames, et d'un nombre beaucoup plus considérable de vaisseaux de charge (**). »

Dès le commencement de l'été, Pharnabaze se dirigea vers l'Égypte, avec l'armée de terre et la flotte. Ar-

(*) Ce qui précède depuis le commencement du chapitre est emprunté à Prideaux, *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 62 et suiv. de l'édition que j'ai déjà citée.

(**) Diodore, liv. xv, chap. 41.

rivé aux bouches du Nil, ce général trouva le pays en état de défense; car la lenteur des préparatifs des Perses avait laissé aux Égyptiens le temps de prendre toutes les mesures nécessaires pour résister à l'invasion. Les généraux perses, comme nous l'apprend Diodore (*), n'étaient pas libres de leurs actions ; il leur fallait rendre compte au roi de tout ce qui se passait dans l'armée, et attendre les ordres de la cour avant de prendre une résolution quelconque. Aussi, Iphicrate, ayant remarqué que Pharnabaze parlait avec une grande facilité, et qu'il était lent dans ses opérations, lui dit-il un jour qu'il s'étonnait de trouver à la fois, dans le même homme, tant de facilité et de fécondité dans le discours, et tant de lenteur dans l'action. « Cette différence, lui répondit Pharnabaze, vient de ce que mes paroles ne dépendent que de moi, tandis que mes œuvres dépendent du roi. »

Achoris était mort depuis longtemps, et Nectanébis, qui était roi d'Égypte lorsque les Perses arrivèrent dans ce pays, n'ignorait pas qu'Artaxerxès envoyait contre lui des forces très-considérables; mais il se confiait dans les remparts naturels qui défendaient ses États. En effet, l'Égypte, comme le remarque Diodore (**), était d'un accès fort difficile : les sept bouches du Nil (***), qui formaient sept entrées différentes, présentaient en [redacted]

seaux des Perses. En un mot, il avait rendu l'entrée de l'Égypte également difficile à une flotte et à une armée de terre.

Pharnabaze voyant la bouche Pélusiaque ainsi défendue, et gardée par de nombreuses troupes, renonça absolument à l'espérance d'entrer par là en Égypte, et tenta une autre voie. Ainsi, prenant le large avec sa flotte, il entreprit d'aborder à la bouche appelée *Mendésiaque*. Pharnabaze et Iphicrate, accompagnés de vaisseaux qui portaient trois mille hommes de troupes, abordèrent en effet au pied d'un fort bâti sur cette embouchure. Les Égyptiens étant arrivés en nombre à peu près égal, il se donna un combat très-vif, pendant lequel beaucoup d'autres vaisseaux de la flotte eurent le temps d'arriver; en sorte que les Egyptiens, environnés de toutes parts, essuyèrent une défaite. Il y en eut un grand nombre de tués, et plusieurs tombèrent au pouvoir des Perses; le reste se réfugia dans Mendès. Les soldats d'Iphicrate entrèrent avec eux, et se rendirent maîtres du fort, le rasèrent, et mirent aux fers la garnison et les habitants. Iphicrate, qui savait par ses prisonniers que Memphis n'était pas gardée, jugea qu'il fallait aller sans délai à cette capitale, avant que toutes les forces du royaume fussent réunies pour la défendre. Pharnabaze, au contraire, voulait attendre le reste de la flotte pour rendre plus sûre une en- [redacted]

ne attaque subite. Ils se ras-
rent aussi autour de Mendès,
avait détruite, et ils allaient
ement attaquer les Perses et
cs. Enfin, devenant de jour en
lus forts, ils faisaient éprou-
s grandes pertes à l'armée
rnabaze, et acquéraient eux-
de l'expérience et du courage.
ue de ce point occupa l'armée
rses jusqu'à la saison de l'inon-
pendant laquelle l'Égypte est
ent impraticable. Ce fut alors
Perses, à qui tout devenait
re, prirent le parti de la re-
et retournèrent en Asie. Iphi-
qui redoutait le sort de Conon,
rqua pendant la nuit et retourna
nes, où Pharnabaze envoya des
adeurs, pour l'accuser d'avoir
nquer, par sa faute, la conquête
gypte. Les Athéniens répondi-
e s'ils trouvaient Iphicrate cou-
ils le puniraient. Mais son in-
e fut bientôt reconnue. Ainsi
ina cette expédition, qui avait
la Perse des sommes énormes.

. DE PLUSIEURS PROVINCES DE L'EM-
: CONTRE ARTAXERXÈS MNÉMON.

la fin de l'expédition d'Arta-
contre l'Égypte, les peuples de
voisins de la mer, entreprirent
oustraire à la domination des
; quelques-uns des satrapes et
uverneurs de ces provinces se
rent (*). Vers la même époque,
, roi d'Égypte, arma contre les
un grand nombre de vaisseaux
roupes de terre. Il attira à son
lusieurs villes grecques, et en-
res, Lacédémone. Les disposi-
ostiles et bien connues des
à l'égard d'Artaxerxès enga-
ce prince à faire ses préparatifs
nse. Il fallait armer à la fois
le roi d'Égypte, contre les villes
es de l'Asie, contre les Lacédé-
s et contre les satrapes des pro-
maritimes. Les plus redouta-
rmi ces satrapes étaient : Ario-
barzane, qui gouvernait la Phrygie ;
Mausole, dynaste de la Carie et maître
d'un grand nombre de villes considérables et de forteresses, dont la principale était Halicarnasse, défendue par une citadelle qui en faisait la capitale et le centre de la Carie ; et enfin Orontas et Autophradate : le premier, satrape de la Mysie, et le second, de la Lydie. Les provinces qui se joignirent à ces rebelles furent la Lycie, la Pisidie, la Pamphylie, la Cilicie, la Syrie, la Phénicie ; en un mot, presque toutes les contrées maritimes. Une révolte si étendue faisait perdre à Artaxerxès la moitié de ses revenus, et ce qui restait ne suffisait pas pour les frais de la guerre qu'il avait à soutenir. Les rebelles choisirent Orontas pour leur généralissime. Celui-ci ayant accepté ce titre, et touché l'argent nécessaire pour payer d'avance une année entière de solde à vingt mille hommes, trahit aussitôt ses confédérés. Se flattant que le roi le comblerait de présents, et le ferait satrape unique de toutes les côtes de l'Asie s'il lui livrait les révoltés, il fit saisir tous ceux qui lui apportèrent de l'argent, et les envoya prisonniers à Artaxerxès. Il livra de même toutes les villes qui s'étaient données à lui, et les troupes étrangères qu'il avait déjà enrôlées. Les rebelles furent également trahis dans la Cappadoce par Mithrobarzane; mais cette défection, comme nous l'avons vu dans la vie de Datame, ne tourna pas contre eux. Rhéomithrès, envoyé par les révoltés vers le roi d'Égypte, avait obtenu cinquante vaisseaux et cinq cents talents d'argent. A son retour, il s'arrêta à Leucas, ville de l'Asie Mineure, où il convoqua plusieurs chefs, sous prétexte de leur rendre compte de la négociation dont il avait été chargé. Lorsqu'il les vit réunis, il les fit prendre et les envoya à Artaxerxès, dans les bonnes grâces duquel il rentra par cette trahison. Les autres révoltés, abandonnés par les hommes les plus puissants de leur parti, se virent contraints de rentrer dans le devoir.

(*) iodore de Sicile, liv. xv, chap. 90.

TROUBLES À LA COUR DE PERSE. CONSPIRATION ET SUPPLICE DE DARIUS. MORT D'ARTAXERXÈS.

Artaxerxès étant devenu vieux, la division se mit entre ses fils pour la succession à l'empire, et la rivalité des princes était partagée par les amis et les courtisans du roi (*). Plusieurs soutenaient que le trône devait appartenir à Darius, fils aîné d'Artaxerxès; mais le plus jeune prince, nommé *Ochus*, naturellement vif et emporté, avait dans le palais un parti nombreux. Il comptait d'ailleurs, pour gagner son père, sur le crédit d'Atosse, à qui il faisait assidûment sa cour, et à laquelle il promettait de l'épouser après la mort d'Artaxerxès. Le roi, pour enlever à Ochus toutes ses espérances et empêcher qu'en imitant Cyrus il n'exposât l'empire à quelque révolution, déclara roi Darius, et lui permit de porter la tiare droite.

C'était l'usage en Perse que le prince désigné pour héritier de la couronne demandât une grâce au roi régnant, et celui-ci ne pouvait rien lui refuser. Darius pria Artaxerxès de lui donner la courtisane Aspasie, que Cyrus avait tendrement aimée. La demande que Darius fit de cette femme affligea beaucoup Artaxerxès, et, ne voulant pas la céder, quoiqu'il eût encore dans son gynécée trois cent soixante concubines, il la fit prêtresse de Diane, pour la condamner à vivre dans la chasteté le reste de ses

[redacted]

il le trompa une seconde fois ayant conçu une passion pour princesse, il l'épousa. Nous avons vu chez les Perses des exemples d unions monstrueuses.

Dans les rapports fréquents avait avec Darius, Tiribaze cher à allumer de plus en plus la colè ce prince contre Artaxerxès. Il l pétait sans cesse qu'il ne serva rien de porter la tiare droite, q on ne cherchait pas aussi à ver son pouvoir. Darius, qui leurs redoutait beaucoup le cara entreprenant d'Ochus, s'aband entièrement à Tiribaze. Celui-ci déjà gagné un grand nombre de sonnes qui devaient mettre à le vieux roi, lorsqu'un eunuque d vrit la conspiration. Les con avaient résolu d'entrer pendant la dans l'appartement d'Artaxerxè d'égorger ce prince dans son lit taxerxès ne pouvait, sans imprud mépriser une pareille dénoncia mais, dit Plutarque (*), il aura agir plus imprudemment encore ajoutant foi sans aucune preu prit donc le parti d'ordonner à nuque de ne pas perdre de vue le jurés, et de s'attacher à leurs p fit percer ensuite le mur de sa c bre, derrière le lit, et y mit une recouverte par une tapisserie. A l' indiquée, il attendit les conjuré son lit. et ne se leva qu'après eu le temps de les bien recon

[redacted]



'é devant les juges royaux qui isirent son procès. Artaxerxès ta pas lui-même au jugement, l nomma des accusateurs à son ›rdonna d'écrire les avis des juges, les lui apporter. Ces avis furent nes, et Darius ayant été condamnort, les huissiers se saisirent de : menèrent dans une chambre voi-'exécuteur, appelé, arriva avec le dont il se servait pour couper la aux criminels; mais à la vue de ;, saisi d'horreur, il recula vers te, comme s'il n'avait eu, dit que (*), ni l'audace ni la force ter la main sur la personne de i. Les juges, qui étaient en de-: la chambre, lui ayant ordonné, eine de mort, d'exécuter la sen-il retourna sur ses pas, saisit ; par les cheveux et lui coupa le ec son rasoir.

'ant un autre récit conservé par que, le roi assista au procès de , et celui-ci, convaincu par des s évidentes, se jeta le visage terre et adressa au roi les prièplus vives. Alors celui-ci, trans-le colère, tira son cimeterre et a de frapper Darius que lors-: vit mort. Puis il retourna à lais, adora le Soleil, et dit à ses ans : Retournez dans vos mai-5 Perses, et annoncez partout grand Oromaze a puni ceux qui : formé contre moi le complot criminel et le plus impie.

s, soutenu par le crédit d'A-conçut alors les plus grandes ces. Cependant il craignait Ariaspe, autre fils légitime était au roi Artaxerxès, et es frères bâtards il redoutait e. Les Perses désiraient Ariaspe i, moins parce qu'il était l'aîné s, qu'à cause de son caractère simple et humain. Arsame pasar avoir un grand sens, et Ochus ait pas qu'il était tendrement : son père. Il tendit donc des à l'un et à l'autre; et comme il ıssi sanguinaire qu'artificieux, il employa la cruauté contre Arsame et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques pour lui rapporter des menaces terribles du roi, qui, disaient-ils, avait résolu de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports frappèrent Ariaspe d'une telle frayeur qu'il s'empoisonna. Ce genre de mort affligea vivement le roi, qui en soupçonna la cause; mais son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'ordonner et de suivre une enquête, il s'attacha encore plus à Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus longtemps l'exécution de son projet; il corrompit Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

(*) e d'Artaxerxès, chap. 29.

Dans l'extrême vieillesse où était Artaxerxès, la peine la plus légère pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas longtemps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de quarante-trois (an du monde, 3643; avant J. C., 361). Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples; mais rien ne contribua tant à le faire regretter que la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

OCHUS MONTE SUR LE TRÔNE. SES CRUAUTÉS. RÉVOLTE D'ARTABAZE.

Ochus était bien persuadé qu'en succédant à Artaxerxès, son père, il ne trouverait pas des dispositions favorables pour lui ni dans la noblesse ni dans le peuple, dont il s'était attiré la haine par le meurtre de ses deux frères. Pour empêcher que cette haine ne l'éloignât du trône, il gagna les eunuques et d'autres personnes attachées au palais et leur ordonna de cacher au public la mort du roi. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, scellant des édits au nom d'Artaxerxès, comme si ce prince eût toujours été en vie; et dans

un de ces édits il se fit proclamer roi dans tout l'empire, toujours par ordre d'Artaxerxès (*).

Après avoir gouverné ainsi près de dix mois (an du monde, 3644; avant J. C., 360), se croyant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son père, et monta sur le trône en prenant le nom d'*Artaxerxès*. Les historiens l'appellent néanmoins plus communément *Ochus*.

Ce prince fut le plus cruel et le plus méchant de sa race. Ses actions le firent bientôt connaître. En fort peu de temps, il souilla de meurtres le palais et tout l'empire. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le trône quelque autre membre de la famille royale, et se debarrasser tout d'un coup des inquiétudes que les princes ou princesses du sang pourraient lui causer, il les fit tous mettre à mort, sans aucun égard pour le sexe, l'âge ou les liens de parenté. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille; et ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils et de ses petits-fils dans une cour, il les fit tuer à coups de flèches. Cet oncle est apparemment le père de Sisygambis, mère de Darius Codoman; car Quinte-Curce nous apprend (**) qu'Ochus avait fait massacrer quatre-vingts de ses frères avec leur père, en un même jour.

Il traita avec une égale barbarie toutes les personnes qui lui donnaient

service, Artaoaze paya à Charè
les frais de l'expédition. Ochus
tit vivement cette conduite des
niens à son égard; et comme
étaient alors en guerre avec le
de Chios, de Rhodes, de Co
Byzance, qui avaient formé un
contre eux, il les menaça de me
mer une flotte de trois cents voi
agirait conjointement avec cell
villes. Aussitôt les Athéniens, e
rappelèrent Charès.

Artabaze, abandonné par le
niens (an du monde, 3651; avan
353), eut recours aux Thébain
il obtint cinq mille hommes, q
à sa solde. Ce renfort le mit
de remporter encore deux gran
toires sur les troupes du roi. C
actions firent beaucoup d'honn
troupes thébaines et à Pammè
les commandait (*).

MORT DE MAUSOLE, ROI DE CARIE. D'ARTÉMISE.

A peu près vers le même temp
monde, 3650; avant J. C., 354
la mort de Mausole, dynaste d
si fameux par la douleur que
causa à la reine Artémise, qu
la fois sa femme et sa sœur. Cet
cesse, ayant recueilli les cen
Mausole, en mettait tous le
dans sa boisson, voulant fair
propre corps le sépulcre de so
Elle ne survécut que deux ans



RÉVOLTE DES PHÉNICIENS ET DES CYPRIOTES. ... DE SIDON PAR OCHUS.

...iens et les autres Phéni... ...avant opprimés par les sa... ...le roi de Perse envoyait ...verner, se révoltèrent, et ...lliance avec Nectanébus, ... (*). Il y avait longtemps ...e était en guerre avec le ..., qui se disposait alors à ...ypte. Nectanébus envoya ...des Phéniciens Mentor, ...ec quatre mille hommes ...recques. Il voulait par là ...barrière de la Phénicie, et ... Perses. Les Phéniciens, ...ort, se mirent en campa... ...nt les gouverneurs de la ...a Cilicie, envoyés pour les chassèrent tout à fait les ... Phénicie.

...iotes, qui avaient égale... ...laindre de leurs gouver... ...nt l'heureux succès qu'a... ...volte des Phéniciens, for... ...eur exemple, une alliance ...te. Ochus envoya ordre à ... de Carie, de leur faire la ...ui-ci équipa aussitôt une ...voya avec huit mille Grecs, ...par Phocion l'Athénien et ...s. Ces généraux firent une ...s l'île, et leur armée ayant ...forts de la Syrie et de la ... assiégèrent Salamine par ...erre. L'île de Cypre avait ...villes assez considérables ...acune un roi; mais tous ces ... sujets de la Perse. Dans ...ion, ils s'étaient réunis ...r le joug et se rendre in...

...ant remarqué que les guer... ...étaient toujours malheu... ...faute des généraux, réso... ...ttre lui-même à la tête de ... Il se rendit sur les fron... ...Phénicie, où il trouva une ...is cent mille hommes d'in... ...le trente mille de cavale... ...était à Sidon avec les trou-pes grecques. Effrayé à l'approche d'une si grande armée, il envoya traiter secrètement avec Ochus, et lui offrit de lui livrer Sidon et de le servir encore en Égypte, pays qu'il connaissait parfaitement, et où il pouvait lui être très-utile. Ochus ayant accepté les conditions que lui faisait Mentor, celui-ci, de concert avec Tenne, roi de Sidon, livra la place aux Perses.

Les Sidoniens avaient mis le feu à leurs vaisseaux dès qu'ils avaient vu approcher les troupes du roi, afin de se mettre tous dans la nécessité de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Quand ils se virent trahis, ils se renfermèrent dans leurs maisons, et y mirent le feu. Plus de quarante mille personnes périrent dans cet incendie.

Ochus, se voyant maître de Sidon, et n'ayant plus besoin de Tenne, le fit mettre à mort. « Récompense bien juste, dit Prideaux, pour une trahison qui entraîna la destruction de sa patrie! Puissent tous ceux qui l'imitent dans son crime lui ressembler dans le fruit qu'il en retira (*)! »

Il y avait à Sidon, quand les Perses y entrèrent, des richesses immenses. Le feu ayant fait fondre l'or et l'argent, Ochus vendit les cendres, dont il tira des sommes fort considérables.

La terrible destruction de cette ville jeta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, que cette province fit sa soumission. Les neuf rois de l'île de Cypre se soumirent aussi et furent conservés dans leurs gouvernements. Ochus se montra peu exigeant dans ses prétentions, parce qu'il ne voulait pas perdre un temps dont il avait besoin pour exécuter ses projets contre l'Égypte.

EXPÉDITION D'OCHUS CONTRE L'ÉGYPTE. MENTOR SOUMET PLUSIEURS REBELLES.

Ochus ayant reçu pendant qu'il était encore à Sidon des troupes auxiliaires d'Argos, de Thèbes et des villes

(*) ..., liv. XVI, ch. 41.

(*) *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 101 de l'édition déjà citée.

grecques de l'Asie, les conduisit toutes en Égypte. Etant ensuite entré dans ce pays du côté du lac ou marais Sirbonide, il y perdit une partie de son armée, faute de connaître la nature du terrain, qui paraissait solide, et dans lequel les hommes étaient engloutis comme dans un abîme (*). Ochus, continuant sa route, arriva devant Péluse. Les Égyptiens avaient fortifié toutes les bouches du Nil et surtout celle de Péluse, qui était gardée par cinq mille hommes de troupes. Les Thébains voulant se montrer les plus braves des auxiliaires grecs, passèrent fort témérairement un fossé étroit et profond, sur l'autre bord duquel ils trouvèrent la garnison de Péluse, qui était sortie de la ville pour les attaquer. Il y eut dans ce lieu un combat très-opiniâtre qui dura jusqu'à la nuit. Le lendemain, Ochus partagea toutes les troupes grecques en trois corps, à chacun desquels il donna un commandant grec, avec un officier perse d'une valeur et d'une prudence reconnues. Le premier rang fut assigné aux Béotiens, qui avaient à leur tête le Thébain Lacratès, auquel fut adjoint le Perse Rosacès. Celui-ci, qui était satrape de l'Ionie et de la Lydie, prétendait descendre de l'un des sept Perses qui avaient ôté l'empire aux Mages; il était suivi d'un corps nombreux de cavalerie et de beaucoup d'infanterie. Le second corps était celui des Argiens, commandé par Nicostrate, qui avait [redacted]

flottille très-considérable, comp barques de rivière.

Nicostrate ayant pris pour des Égyptiens dont les enfant femmes étaient en otage chez l ses, passa avec son corps d'ar delà d'une bouche du Nil, dans où il posa et fortifia son can Égyptiens qui se trouvèrent près de cet endroit-là s'étant que les Perses étaient dans l rons, marchèrent aussitôt con au nombre de sept mille homn Grecs, commandés par Nicost signalèrent en tuant le général et plus de cinq mille de ses ge tanébus fut consterné en ap cette défaite; et, croyant voir Perses au pied des murs de M il abandonna des points trè tants pour se porter à la défen capitale.

Lacratès ayant résolu de fair de Péluse, détourna le bras d baignait les murailles de cet et en ayant mis le lit à sec, i ses machines. Une grande pa murailles furent abattues; les travaillèrent à les relever, et sirent en même temps des bois d'une hauteur considéra batteries jouèrent continu pendant plusieurs jours, et l qui étaient dans la place se déf avec un grand courage; mais, surent que Nectanébus étai renfermer dans Memphis, ils [redacted]

ours au roi, et lui porta
e Lacratès. Le roi jugea
vait tort, et qu'il méritait
it arrivé; il fit même punir
premiers auteurs du tu-

rendit maître de Bubaste
urs autres villes de l'É-
n seul et même moyen.
villes étaient gardées par
par des Égyptiens, il fit
bruit que le roi Ochus
de traiter avec beaucoup
et de douceur toutes les
emettraient d'elles-mêmes
issance, et qu'il réservait
les qu'il ne pourrait ré-
r la force, un traitement
celui qu'avaient éprouvé
. En même temps, il fit
ardes du camp l'ordre de
ous ceux qui tenteraient
r. Ces fugitifs se répan-
it dans toute l'Égypte, et
la résolution du roi. Aus-
sension se mit entre les
les Grecs, qui, les uns et
oulaient être les premiers
illes aux Perses. Aussi,
tor et Bagoas eurent in-
e, les Égyptiens, à l'insu
envoyèrent à Bagoas un
lequel ils offraient de se
si on leur promettait la
de leurs personnes et de
Les Grecs, instruits de
he, suivirent le député de
nt atteint, ils le forcèrent
naces d'avouer son se-
ent ensuite sur les Égyp-
ès en avoir tué et blessé
, ils réduisirent les autres
dans un même quartier
aussitôt, ces malheureux,
r à Bagoas ce qui venait
l'engagèrent à attaquer
nettant de l'aider de tout
. Les Grecs, de leur côté,
entor; celui-ci leur con-
rger les Perses dès que
t entré. En effet, à peine
mis le pied dans la ville,
s fermèrent les portes sur
récipitant sur les soldats
qui venaient d'entrer à sa suite, ils les tuèrent tous, et prirent vivant Bagoas lui-même. Celui-ci, voyant que son salut dépendait uniquement de Mentor, lui demanda la vie, jurant de ne plus rien entreprendre sans le lui avoir communiqué. Mentor conseilla aux Grecs de relâcher Bagoas, mais de ne traiter aucune affaire avec cet eunuque, et de le prendre comme intermédiaire, lui, Mentor, pour obtenir du roi une capitulation avantageuse.

Après la prise de Bubaste, les autres villes de l'Égypte se soumirent aux Perses. Le roi Nectanébus, qui s'était enfermé dans Memphis, n'eut pas le courage d'y attendre le vainqueur, et se réfugia en Éthiopie. Ochus s'étant rendu maître de toute l'Égypte (an du monde, 3654; av. J. C., 350), fit abattre les fortifications des villes principales et pilla les temples, d'où il tira une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Il renvoya ensuite dans leur pays les Grecs de l'Asie, en leur donnant à tous des récompenses proportionnées à leurs services. Enfin, laissant en Égypte Phérendate pour satrape, il retourna, chargé de dépouilles et de richesses, à Babylone, où ses sujets le reçurent avec de grandes démonstrations de joie.

Ochus voyant que Mentor lui avait rendu des services essentiels dans la guerre d'Égypte, lui donna le premier rang entre tous ses amis; et voulant lui accorder encore d'autres distinctions, il lui envoya cent talents d'argent, des meubles précieux, et le nomma satrape de toutes les côtes de l'Asie (an du monde 3655; avant J. C., 349), en le chargeant de soumettre quelques provinces qui s'étaient révoltées. Mentor profita du crédit qu'il avait pour obtenir le pardon de son frère Memnon et d'Artabaze, qui avait épousé leur sœur. Ces deux chefs, après s'être révoltés, avaient été contraints de quitter l'Asie, et de chercher un refuge auprès de Philippe, roi de Macédoine. Ils rendirent par la suite de grands services à Ochus et à ses successeurs, surtout Memnon, qui était un très-grand homme de guerre,

comme nous aurons occasion de le voir dans la suite.

Mentor eut bientôt à s'occuper de réduire Hermias, tyran d'Atarne (*), qui avait quitté le parti du roi et tenait en son pouvoir plusieurs villes ou forteresses. Lui ayant fait espérer sa grâce, Mentor l'engagea à un rendez-vous et se saisit de sa personne. Il fit ensuite répandre dans différentes villes de fausses lettres scellées de l'anneau d'Hermias, dont il s'était emparé. Les citoyens de ces villes, trompés par l'empreinte de l'anneau, ou peut-être aussi ne demandant pas mieux que de terminer une lutte inégale, ouvrirent leurs portes aux députés de Mentor. Ce chef ayant fait ainsi rentrer dans le devoir des places importantes sans répandre de sang, gagna tout à fait les bonnes grâces d'Ochus, et acquit la réputation d'un général habile et d'un négociateur intelligent (**).

OCHUS NÉGLIGE ENTIÈREMENT LES AFFAIRES DE L'EMPIRE. IL MEURT EMPOISONNÉ.

Après la conquête de l'Égypte et la soumission des provinces révoltées, Ochus s'abandonna aux plaisirs, laissant le soin de toutes les affaires à Bagoas et à Mentor, qui partagèrent entre eux l'autorité souveraine. Il avait régné vingt-trois ans (an du monde 3666; av. J. C., 338), lorsque Bagoas l'empoisonna. Cet eunuque, qui était Égyptien, avait toujours conservé de

[redacted]

fait tuer le bœuf Apis, dont l
cuite fut servie aux officiers
maison. Ochus, sentant la fau
avait commise, racheta les ard
les renvoya en Égypte. Mais le n
sacrilége du bœuf Apis était i
diable. Si nous en croyons
la vengeance de Bagoas ne s
pas à l'assassinat : il coupa en
ceaux et fit dévorer par des c
corps du roi. « Apparemment,
deaux (*), en parlant de Bagoas, q
que nouvelle cause avait révei
le cœur de ce monstre toute s
rancune; autrement, il est i
vable qu'il eût porté si loin la
à l'égard de son maître et de s
faiteur. »

RÈGNE D'ARSÈS.

Après la mort d'Ochus, Bag
sur le trône Arsès, le plus j
fils de ce roi, et fit mourir
autres. Mais Arsès ayant laiss
voir qu'il connaissait la scélér
Bagoas et voulait le punir, ce
prévint en le faisant assassine
avait régné environ deux ans.

HISTOIRE DE DARIUS CODOM

Bagoas n'osant pas s'empa
lui-même de la couronne de P
plaça sur la tête d'un de ses fa
pelé *Codoman* (an du mond
avant Jésus-Christ 336), leq

ent du règne d'Ochus il lans une position très-in-ang qu'il devait occuper; it les fonctions d'*astande*. ppelaient ainsi des cour-ssagers d'État, qui por-pêches du roi dans les dif-:ies de l'empire.

pendant une guerre qu'O- Cadusiens vers la fin de ju'un homme de cette na-x pour sa bravoure, défia e de Perse de trouver un ui voulût se battre avec orps. Codoman accepta le le Cadusien. Ochus, pour Codoman, le combla de le nomma gouverneur de l remplissait encore ces lorsque Bagoas l'appela monter sur le trône. Da-sait du pouvoir souverain eu de temps, lorsque Ba-ait espéré gouverner toute des Perses sous le nom, reconnut qu'il avait été son attente. Dès lors il ition de se défaire de Da-ara du poison pour exé-sein; mais la trame ayant te, Darius força Bagoas à e empoisonnée, et se dé-ce scélérat.

D'ALEXANDRE CONTRE LES ATAILLE DU GRANIQUE.

e année du règne de Da-onde 3670; avant Jésus-Alexandre passa en Asie ne armée de trente mille d'un peu plus de cinq s (*). Ces soldats étaient disciplinés, accoutumés es plus rudes et aux dan-s grands. Ils formaient oupes grecques.

raux de l'armée perse me, Rhéomithrès, Péti-s, Spithridate, satrape de nie, Arsite, gouverneur de la Phrygie située vers l'Hellespont, et Memnon. Ils s'étaient campés près de la ville de Zélie, avec la cavalerie perse et l'infanterie grecque à la solde de Darius. Comme ils délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire, Memnon fut d'avis de ne point hasarder la bataille, parce que les ennemis étaient plus forts en infanterie, et que Darius se trouvait absent: mais il conseillait de faire le dégât dans le pays, pour ôter les subsistances aux Macédoniens, et les obliger à se retirer. Arsite s'y opposa, et dit dans l'assemblée que pour lui il ne souffrirait point qu'on touchât aux villes ni aux campagnes de son gouvernement. Et son avis fut suivi par les autres Perses, qui croyaient que Memnon parlait ainsi pour tirer la guerre en longueur et se rendre nécessaire au roi.

Cependant Alexandre marchait vers le Granique, avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, et la cavalerie sur les ailes; le bagage venait à la suite des troupes. Comme l'armée approchait du fleuve, quelques batteurs d'estrade rapportèrent que les Perses étaient en bataille sur l'autre bord. Alexandre rangea ses troupes pour le combat, et se disposa à passer la rivière. Les Perses avaient vingt mille cavaliers et presque autant de gens de pied; la cavalerie bordait le rivage, et présentait un grand front; l'infanterie, composée de Grecs à la solde de Darius, était derrière, sur une seconde ligne placée au-dessus de la première, car le terrain formait une pente vers le fleuve. Les Perses voyant Alexandre s'avancer du côté de leur aile gauche, serrèrent leurs escadrons de ce côté-là. Les deux armées restèrent longtemps en présence sur les deux bords du Granique. Enfin Alexandre donna aux Macédoniens l'ordre d'entrer dans la rivière, non en marchant droit à l'autre rive, mais en biaisant et en suivant le cours de l'eau; les Perses, de leur côté, commencèrent à lancer des traits, et se rapprochèrent du bord de la rivière. L'élite de la cavalerie perse était réunie en cet endroit, et Memnon y combattait

(*) *Expédition d'Alexandre*, ı, § 3.

avec ses fils ; aussi les Macédoniens plièrent-ils d'abord. Mais Alexandre arrivant au secours des siens, donna au milieu de la cavalerie perse, où étaient les généraux. Il y eut alors une horrible mêlée ; et, dit Arrien (*), quoique les combattants fussent à cheval, le combat était d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire et de gagner du terrain sur lui. A la fin, les Macédoniens l'emportèrent par leur force, leur expérience, et la bonté de leurs armes (**). Alexandre poussant son cheval contre Mithridate, gendre de Darius, qui s'était avancé devant les troupes, lui porta un coup dans le visage et le renversa ; mais il fut aussitôt attaqué lui-même par Résacès, qu'il tua. Cependant des cavaliers qui venaient de passer le Granique s'étant joints à Alexandre, le centre des Perses commença à plier, et les deux ailes furent rompues et prirent la fuite. Les Macédoniens tuèrent dans la déroute environ mille cavaliers. Alexandre marcha contre l'infanterie, qui restait ferme à son poste. Ce corps fut taillé en pièces, à l'exception de deux mille hommes faits prisonniers. Les généraux perses Niphatès, Pétinès, Spithridate, Mithrobuzane, gouverneur de la Cappadoce ; Mithridate, gendre de Darius ; Arbupalès, prince de la famille royale ; Pharnace, frère de la reine, et Omarès, général des troupes mercenai-

[redacted]

Alexandre envoya un de ses gé
pour prendre possession de la
de la citadelle, et retint Mithri
près de sa personne. Il remit
berté toute la Lydie, et perm
habitants de vivre suivant leur

A la nouvelle de la bataille d
nique, tous les Grecs du parti
rius, qui étaient en garnison à l
s'embarquèrent aussitôt pour s
traire au ressentiment d'Ale
Quatre jours après, ce prince a
Éphèse, ramenant avec lui les
qui en avaient été chassés, et il
dans la ville le gouvernement
cratique. Les tributs qu'on pa
roi de Perse furent assignés a
ple de Diane.

SUITE DE L'EXPÉDITION D'ALEXANDR
ET PRISE D'HALICARNASSE PAR
CÉDONIENS. COMPLOT CONTRE LA
LEXANDRE. MEMNON FORME LE
DE PORTER LA GUERRE EN GRÈC
DE CE GÉNÉRAL.

Des députés de Tralles et de
sie arrivèrent alors pour faire l
mission à Alexandre, qui mit g
dans ces deux places. Il envoya e
temps des troupes contre le
d'Ionie et d'Éolie qui étaient
sous la puissance des Perses,
nant de rétablir partout le go
ment démocratique, et d'abolir
pôts qu'on payait à Darius.

Vers cette époque, Milet to
pouvoir des Macédoniens, qui

[redacted]

tie, furent repoussés aisé-
s troupes d'Alexandre. Ce
t ensuite comblé le fossé,
rge de trente coudées et
quinze, afin de pouvoir
her les tours jusqu'au pied
es, les habitants d'Halicar-
une nouvelle sortie pen-
, pour brûler les machines
niens : ils furent encore
et perdirent, suivant le
rrien (*), cent soixante et
Les Macédoniens eurent
tués et trois cents blessés.
Orontobate, qui comman-
la ville, voyant qu'ils ne
as la défendre plus long-
etirèrent; mais, aupara-
rent le feu à une tour de
nal et aux maisons les plus
des murailles. L'incendie
rès d'autant plus rapides
soufflait avec violence.
maître d'Halicarnasse et
Carie, en rendit le gou-
à Ada, fille d'Hécatom-
t femme d'Hidriée. Cette
ait demeurée en posses-
Carie après la mort de
Mais elle fut dépossédée
e, à qui succéda son gen-
ate, par ordre de Darius.
vait toutefois une place
ée *Alinde*, dont elle avait
fs à Alexandre.
mps après (an du monde
J. C. 333), Darius, à ce
rend Arrien (**), reçut une
andre, fils d'Aëropus, qui
à tuer Alexandre. Darius
itôt un Perse, nommé *Si-*
quel il avait la plus grande
our traiter cette affaire
lre, fils d'Aëropus. Sisinès,
e porteur d'ordres de Da-
izyès, satrape de Phrygie,
ettre au traître mille ta-
ec le trône de Macédoine,
réussir dans son projet.
té arrêté par Parménion, il
vérité touchant le message

tion d'Alexandre, livre 1,
o.
, chap. 25.

dont il était chargé, et renouvela ses aveux devant Alexandre. Si le fait de la participation de Darius était bien avéré, il serait une tache pour la mémoire de ce prince.

Memnon ayant conçu le projet hardi de porter la guerre dans la Grèce et dans la Macédoine pendant qu'Alexandre attaquait l'empire perse, se rendit à l'île de Chios, dont il s'empara au moyen des intelligences qu'il y entretenait. Faisant voile ensuite vers l'île de Lesbos, comme il vit que les habitants de Mitylène ne voulaient pas se soumettre à lui, il se rendit maître d'abord de toutes les autres places de l'île, et se disposait à mettre le siége devant Mitylène, lorsqu'il tomba malade et mourut. Darius fit en lui une perte irréparable : car aucun de ses généraux ne pouvait lui être comparé ni pour la conception, ni pour l'exécution des opérations militaires. Le projet de faire de la Macédoine le théâtre de la guerre était digne à la fois d'un grand général et d'un habile politique ; car on ne peut pas douter que plusieurs États de la Grèce, qui subissaient impatiemment le joug macédonien, ne se fussent joints aux Perses. Une pareille diversion aurait sans aucun doute obligé Alexandre de quitter l'Asie pour défendre son pays et soumettre les Grecs révoltés. Darius, convaincu de la justesse des vues de Memnon, et plein de confiance dans les talents et l'expérience de ce général, l'avait nommé commandant en chef de toutes les forces qui devaient être employées dans l'expédition. Un pareil choix fait honneur au jugement de Darius, et prouve que ce prince, s'il n'avait pas toutes les qualités d'un grand roi, savait du moins apprécier les hommes et leur accorder le rang qu'ils méritaient, sans céder à des considérations que rendent souvent très-fortes les obsessions et le crédit des courtisans.

ALEXANDRE PASSE LES PORTES DE LA CILICIE. BATAILLE D'ISSUS. FUITE DE DARIUS. PRISE DU CAMP DES PERSES.

Alexandre, délivré par la mort de

Memnon, du seul ennemi qui pût lui tenir tête, s'avança vers les provinces de la haute Asie. Arrivé aux Portes de la Cilicie, il essaya de surprendre les Perses qui gardaient le défilé. Ceux-ci l'aperçurent dans sa marche; mais au lieu de s'opposer à lui, ils prirent honteusement la fuite. Le lendemain, dès la pointe du jour, l'armée macédonienne franchit le passage, et s'approcha de Tarse; Arsame, qui commandait dans la ville, se retira sans combattre.

Cependant Darius était campé à Sochos, dans la Comagène, avec toute son armée. Amyntas, qui avait quitté le parti d'Alexandre, engageait Darius à attendre les Macédoniens dans ce pays de plaines, découvert de tous les côtés, et très-avantageux pour faire manœuvrer une nombreuse cavalerie. Mais Alexandre ayant été obligé de s'arrêter à Tarse et de retarder sa marche, Darius fut ébranlé dans la résolution qu'il avait prise d'attendre son ennemi, et prêta l'oreille aux flatteries des courtisans qui l'assuraient que la peur seule empêchait le prince macédonien d'avancer. Malgré les sages remontrances d'Amyntas, Darius se mit en marche vers les gorges de la Cilicie, où sa cavalerie lui devenait complétement inutile, et où il ne pouvait pas déployer tous ses bataillons. Il passa les Portes Amaniques, et marcha vers la ville d'Issus, où il fit périr [redacted]

daces armés de toutes piè disposition des lieux ne perr de faire une plus longue li taille. Sur une montagne qu gauche des Perses, Darius mille hommes, lesquels, à sinuosités du terrain, éta de manière que les uns se derrière l'armée d'Alexanc que les autres étaient devan de l'infanterie des Perses, nations, était rejeté comm inutile derrière la premi sur une grande hauteur : toriens rapportent que D dans son armée six cent mil exagération d'après laquel conjecturer que les forces étaient très-considérables après avoir rangé ses trou passer la rivière à sa cava envoya une partie du côté qui était l'endroit où elle mieux combattre; le reste à la gauche.

Ces dispositions prises, plaça au centre, suivant l des rois de Perse. Quoiq d'Alexandre se fût mise ment, Darius contint ses tr leur permettre de passer le de ne pas perdre l'avan position. Il fit même pali sieurs endroits où le rivage escarpé. Les Macédoniens, portée du trait, coururent [redacted]



s dans la rivière, et ils
r réussir ; mais Alexandre,
culbuté les troupes perses
raient devant lui, marcha
Grecs, les éloigna du bord
e, et en tua un grand nom-
alerie perse de l'aile droite,
re l'ennemi, passa la ri-
it sur les cavaliers thessa-
i étaient opposés, et sou-
bat avec un grand courage
oment où Darius prit la
les Grecs mercenaires fu-
en pièces. Alors, toute l'ar-
lus fut mise dans une com-
te. Les chevaux de la ca-
e souffrirent beaucoup,
marque Arrien (*), à cause
teur des armes des cava-
défilés par lesquels il leur
r.
rant vu l'aile gauche de son
ue, s'enfuit des premiers
r ; et dès qu'il eut atteint
es montagnes, il monta à
it son arc, sa robe de des-
bouclier. La nuit, qui ap-
mpêcha Alexandre de le
Les Perses, suivant Ar-
dirent, à la bataille d'Issus,
hommes, dont dix mille
le nombre est peut-être
is il paraît certain que l'ar-
ouffrit beaucoup. Arsame,
s et Atizyès, qui comman-
avalerie à la bataille du
labacès, satrape d'Égypte,
, un des plus grands sei-
i Perse, périrent dans cette
s Macédoniens emportèrent
camp des Perses, où étaient
femme et la sœur de Da-
eux filles de ce prince, et
core enfant. Les princesses
rec elles qu'un petit nom-
s ; toutes les autres étaient
où Darius les avait en-
une partie de ses trésors.
e ayant appris que la mère,
et les enfants de Darius pleuraient la mort de ce prince, parce qu'elles savaient qu'on avait trouvé son arc, sa robe et son bouclier, envoya un des seigneurs de sa cour pour leur dire que Darius était en vie, et qu'il n'avait jeté ses armes et son vêtement de dessus que pour fuir avec plus de facilité et n'être reconnu par personne : il leur faisait dire aussi qu'elles seraient traitées en reines.

(*) ...tion d'Alexandre, livre II, ...3.

...II, chap. II, § 8.

DARIUS SE RETIRE A THAPSAQUE. IL ENVOIE UNE LETTRE A ALEXANDRE ; RÉPONSE DE CELUI-CI. PARMÉNION SE REND MAÎTRE DE DAMAS. LA SYRIE, LA PHÉNICIE, LA PALESTINE ET L'ÉGYPTE SOUMISES PAR ALEXANDRE. BATAILLE D'ARBÈLE. ALEXANDRE VA A BABYLONE ET A SUSE.

Darius ayant couru toute la nuit, accompagné d'une suite très-peu nombreuse, réunit les troupes qui lui restaient, au nombre de quatre mille hommes, tant Grecs qu'étrangers, et gagna en toute hâte la ville de Thapsaque. Amyntas, fils d'Antiochus; Thimodès, fils de Mentor ; Aristomède de Phères, et Bianor d'Acarnanie, qui tous avaient abandonné le parti d'Alexandre pour se ranger sous les drapeaux de Darius, voyant la bataille perdue, s'enfuirent avec huit mille hommes qu'ils commandaient, et se sauvèrent, par les montagnes, vers Tripoli de Syrie, où ils s'embarquèrent après avoir brûlé les navires qui restaient dans le port, afin d'ôter aux Macédoniens le moyen de les poursuivre.

Alexandre était entré en Syrie (an du monde 3672 ; avant J. C., 332) et se trouvait à Marathe (*), lorsque Darius lui envoya des ambassadeurs avec des lettres, pour le supplier de lui rendre les princesses captives. Il rappelait l'alliance qui avait existé entre Philippe et la Perse. Il ajoutait que Philippe avait le premier rompu cette alliance, et que lui, Alexandre, était entré en armes dans l'empire perse; qu'il lui demandait, de roi à roi, sa femme et ses enfants, et le suppliait

(*) Ville de Syrie située en face de l'île d'Arade.

d'accepter son alliance. Alexandre répondit par une lettre dans laquelle il reprochait aux Perses les torts réels ou imaginaires qu'ils avaient eus contre les Grecs depuis le commencement de la monarchie, et finissait en disant à Darius de ne point oublier, quand il lui écrirait, qu'il écrivait à son maître, et non pas à son égal. Alexandre envoya ensuite à Damas Parménion, qui s'empara de tout l'or et l'argent qui avait été destiné à payer l'armée des Perses. Parmi les prisonniers de distinction que Parménion fit dans la ville, étaient trois jeunes princesses, filles d'Ochus, et la veuve de ce prince, la fille d'Oxathrès, frère de Darius; la femme d'Artabaze, le plus grand seigneur de la cour, et son fils Ilionée. Il prit également la femme de Pharnabaze, trois filles de Mentor, la femme et le fils de Memnon; aussi n'y eut-il que peu de maisons illustres dans la Perse qui ne fussent atteintes dans ce désastre. Le gouverneur de la place, qui avait trahi la cause des Perses, fut tué par un de ses esclaves, et sa tête portée à Darius.

Alexandre étant entré dans la Phénicie, les villes de Byblos et de Sidon lui ouvrirent leurs portes. La Syrie et la Phénicie étaient entièrement soumises, à l'exception de la seule ville de Tyr, dont Alexandre forma le siége. Les habitants se défendirent avec un courage incroyable pendant sept mois entiers, après lesquels la ville fut em-



[redacted]

bout desquels les Macédonien parèrent de la ville.

De Gaza, Alexandre se r Péluse. Mazacès, gouverneur d ayant appris la défaite de Dari retraite honteuse, ainsi que la sion de la Syrie et de la Phén ouvrir à Alexandre les portes luse. C'était une nécessité d'aut inévitable, que les Égyptiens pour les Perses une haine profo étaient disposés à prendre pour quiconque pourrait les délivrer étrangers, qui témoignaient grand mépris pour leurs dieux religion. Cette conduite imp avait extrêmement aigri les Ég qui se soumirent volontiers à dre. Ce prince ayant ensuite q pays, se rendit à Thapsaque l'Euphrate, et se dirigea vers l où il espérait trouver l'armée ses. Darius avait encore essay ment d'amener Alexandre à paix; mais voyant que tous se étaient inutiles, il se prépara une seconde bataille. Alexand entré dans la Mésopotamie, et l'Euphrate et les montagnes d'A à gauche, marcha à travers qui n'avait point été ruiné guerre, et où l'on trouvait en ab des vivres et du fourrage.

Cependant Darius avait ré puissante armée. Bessus, satra Bactriane, lui avait amené les de sa province, avec des In

[redacted]

opinion qui nous a été
' Arrien (*), l'infanterie
ıtait à un million d'hom-
qui ne paraît point in-
à Sainte-Croix (**), et sa
ıarante mille chevaux,
leux cents chariots armés
:lques éléphants. Darius
outes ces forces dans la
ıgamèle (***), près de la
ımode, à dix-huit ou
: la ville d'Arbèle, dans
ine. Il avait fait dispa-
s inégalités du terrain,
: champ libre à sa cava-
: chars, parce que ses
i avaient persuadé que
ınt contribué à sa pre-
, que la nature du pays
é la bataille, les troupes
ıu s'étendre. Alexandre
; la nuit pour aller com-
, qui, informé de son
it rangé toute son armée
:s deux armées n'étaient
de deux lieues l'une de
e les troupes d'Alexandre
ırius fit passer à ses sol-
ıuit sous les armes, car
'ortifié son camp et crai-
'prise. La fatigue et la
Macédoniens inspiraient
ıtribuèrent puissamment
ı bataille. La disposition
Darius était la suivante.
ıauche se trouvaient les
:iens, avec les Dahes et
ıns; puis venaient les
rie et infanterie, les Su-
Cadusiens. A la droite
lé-Syriens, les habitants

ıs *d'Alexandre*, liv. III,

critique, deuxième édition,

ıèle veut dire, comme nous
ɔn (livre XVI, p. 507), *lieu
lu chameau*. Ce bourg fut
rce que Darius, fils d'Hys-
:stiné le revenu à nourrir un
ıi avait été d'un grand se-
t ses vivres dans les déserts

de la Mésopotamie, les Mèdes, les Parthes, les Saces, les Tapyres, les Hyrcaniens et quelques autres. Au centre de l'armée était Darius environné de sa noblesse et des gardes appelés *mélophores*, avec les Indiens, les Cariens anaspastes et les archers mardes. Darius avait placé sur une seconde ligne les Babyloniens et les Uxiens, avec les habitants des côtes de la mer Rouge et les Sitacéniens. Le front de bataille était couvert à la gauche par la cavalerie scythe, et quelques Bactriens avec des chariots armés de faux. A la droite se trouvaient cinquante chariots, avec la cavalerie arménienne et cappadocienne; les cinquante autres chariots étaient placés devant le roi avec les éléphants, ainsi que l'infanterie grecque opposée à la phalange macédonienne. Alexandre avait quarante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux. Darius, dont l'armée présentait un front très-considérable, voulait envelopper les Macédoniens, et les attaquer à la fois en tête et en flanc. Alexandre ayant pénétré le dessein de Darius, fit étendre ses ailes, autant qu'il le pouvait, sans affaiblir le centre. Quand les deux armées en furent venues aux mains, les Perses repoussés retournèrent d'abord à la charge, puis ils prirent la fuite. Arrien (*) fait monter le nombre des morts, du côté des Perses, au chiffre presque incroyable de trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers, qui furent encore plus nombreux. Alexandre n'eut que cent hommes et mille chevaux tués. Darius arriva la même nuit à Arbèle, après avoir passé le Lycus, et s'enfuit dans la Médie, où il fut rejoint par deux mille Grecs mercenaires. Alexandre s'empara d'Arbèle, où il trouva d'immenses richesses; puis il marcha vers Babylone, dont le gouverneur se soumit sans essayer de faire la moindre résistance. De Babylone, il se rendit à Suse : cette ville renfermait aussi de grandes richesses, et plusieurs objets précieux que Xerxès avait emportés de la Grèce.

(*) Livre III, chap. 15, § 6.

LES UXIENS SOUMIS PAR ALEXANDRE. INCENDIE DU PALAIS DE PERSÉPOLIS. DARIUS POURSUIVI PAR ALEXANDRE EST ASSASSINÉ PAR BESSUS ET PAR NABARZANE. SUPPLICE DE BESSUS. FIN DE L'EMPIRE PERSE.

Alexandre ayant ensuite traversé le Pasitigre, entra dans le pays des Uxiens. Ceux de ce peuple qui habitaient la plaine et obéissaient aux satrapes de la province se rendirent aux Macédoniens; mais les autres Uxiens, qui vivaient en liberté dans leurs montagnes, demandèrent à Alexandre un tribut pour lui accorder le passage, comme ils faisaient avec les rois de Perse. Les Macédoniens s'étant emparés des gorges de leurs montagnes, surprirent quelques-uns de leurs villages. Les Uxiens les voyant maîtres des lieux qui faisaient toute leur force, s'enfuirent sans combattre. Plusieurs furent tués dans la retraite; d'autres tombèrent dans les précipices. Alexandre s'étant ensuite avancé vers la province de Perse, rencontra dans les montagnes Ariobarzane, satrape du pays, qui, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux, cherchait à lui fermer le passage. Alexandre tailla en pièces presque toutes ces troupes, et Ariobarzane se sauva avec un très-petit nombre de cavaliers. Alexandre entra alors dans la province de Perse. Ayant pris ses quartiers d'hiver à Persépolis, il s'abandonna au [redacted]

Au printemps, Alexandr
poursuivre Darius, se mi
pour la Médie, où ce pr
retiré. Quand Darius apprit
dre s'avançait du côté d'E
quitta cette ville pour se r
la Bactriane; mais change
aussitôt d'avis, il résolut d
dernière bataille. Il s'occup
ses troupes, lorsque Bess
de la Bactriane, et Nabarz
plus grands seigneurs de
mèrent une conspiration
et résolurent de se saisir
sonne, pour le livrer à Al
ce prince les poursuivait;
dessein était, s'ils pouvaie
aux troupes macédonienne
sacrer Darius, d'usurper l
et de recommencer la guerr
conspirateurs se saisirent
le lièrent avec des chaîn
l'ayant enfermé dans un c
vert de peaux, et condu
étrangers qui ignoraient la
prisonnier qu'ils étaient
conduire, ils prirent le ch
Bactriane. Bessus fut proc
ralissime. Plusieurs chefs
vaient encore autour de
voulant prendre aucune p
trahison, se séparèrent de

Alexandre étant arrivé à
sut que Darius en était p
cinq jours. Il se mit à la p
ce prince. Arrivé dans la I [redacted]



'ec six cents cavaliers. Quand
Sdoniens arrivèrent, Darius
jà rendu le dernier soupir.
re envoya le corps dans la
: de Perse, pour qu'il fût en-
ans le sépulcre des rois.

mourut Darius, à l'âge de
te ans (an du monde 3674;
. C. 330). Les historiens repré-
ce prince comme l'homme le
ait et le plus brave de tout son
, et ils donnent l'idée la plus
euse de sa douceur et de sa
ité. Ces éloges sont en grande
ondés; et il est probable que
Codoman, assis sur le trône de
une autre époque, aurait pu
avec quelque gloire; mais placé
d'Alexandre et obligé de tenir
e héros, il se trouva toujours
dessous du rôle qu'il était ap-
ner.

: le meurtre de Darius, Bessus
rzane se séparèrent et prirent
utes différentes. Le premier
elle de la Bactriane, et le se-
rendit dans l'Hyrcanie. Ils
nt par ce moyen laisser Alexan-
rtain sur le chemin qu'il devrait
our les atteindre, ou tout au
e contraindre à diviser ses

idre poursuivit longtemps Bes-
it de pouvoir se rendre maître
rsonne; mais à la fin un con-
: celui-ci, appelé *Spithamène*,
projet de le livrer à Alexandre.
ène arracha à Bessus sa tiare,
ièces la robe royale de Darius
tait revêtu, et le mena chargé
es au camp macédonien. Il le
à Alexandre nu et avec une
aîne passée autour du cou.
idre, après avoir récompensé
ène et fait couper le nez et les
: Bessus, livra ce misérable à
, frère de Darius, pour que
lui infligeât la punition qu'il
digne du crime dont Bessus
ndu coupable. Bessus fut atta-
arbres que l'on avait courbés
rt, et les cordes qui retenaient
es ayant été lâchées tout à
: arbres se redressèrent avec
force, et mirent en pièces le corps de Bessus. Par la mort de ce traître, Alexandre devint paisible possesseur de tout le royaume de Darius.

L'empire des Perses avait duré plus de deux cent six ans, depuis le commencement du règne de Cyrus le Grand, sous treize rois différents, savoir :

	ans.	mois.
Cyrus, régna seul	7	»
Cambyse	7	5
Smerdis le Mage, et interrègne	»	7
Darius, fils d'Hystaspe	36	»
Xerxès Ier	21	»
Artaxerxès Longuemain	40	»
Xerxès II	»	2
Sogdien	»	7
Darius Nothus	19	»
Artaxerxès Mnémon	46	»
Ochus	21	»
Arsès	2	»
Darius Codoman	6	»
	206	9

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES ORIENTALES.

PREMIÈRE DYNASTIE, APPELÉE DES PISCHDADIENS.

CAÏOUMORS, PREMIER ROI.

(Son règne fut de 30 ans.)

Suivant les traditions des sectateurs de Zoroastre et les historiens mahométans, le premier monarque qui régna sur la Perse s'appelait *Caïoumors*, et était maître de tout l'univers; il fréquentait peu les hommes, et vivait dans les montagnes. Ce fut pour cette raison qu'on lui donna le surnom de *Guer-Schah*, qui en persan signifie *Roi de la montagne* (*). Caïoumors

(*) Voyez ma traduction de la *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari*, faite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Bélami, t. I, p. 5 et 6.

Au lieu de *Guer-Schah* (*Roi de la montagne*), on lit dans un grand nombre d'ouvrages écrits en persan, *Guil-Schah*, mots qui, suivant Hyde (*Historia religionis veterum Persarum*, p. 168 de la seconde édition), Malcolm (*Histoire de Perse*, t. I, p. 18, note première de la traduction française), et quelques autres historiens, signifient *Roi de la terre*. Il y a là une erreur manifeste : *Guil* veut dire en persan, *terre détrempée*

passe pour le fondateur de la dynastie que les Persans désignent sous le nom de *Pischdadiens*, c'est-à-dire, *Premiers distributeurs de la justice*. Caïoumors était beau et plein de majesté. Il avait la taille extrêmement élevée. A sa vue, les hommes se sentaient pénétrés de respect et d'effroi. Caïoumors s'appliqua d'abord à civiliser sa propre famille. Puis il enseigna aux hommes plusieurs arts et plusieurs sciences qui tendaient à rendre leur sort plus doux. Il leur apprit la manière de filer la laine et le poil pour faire des vêtements, et fit connaître les règles de la justice et de l'équité (*).

Cependant un grand nombre d'hommes et de génies persistèrent dans leurs habitudes cruelles et sauvages, et déclarèrent la guerre à Caïoumors. Siamec, fils de ce prince, fut tué dans un combat qu'il livra aux rebelles. Caïoumors voulut venger la mort de son fils, et se mit en campagne avec une armée à laquelle se joignirent une foule de lions, de tigres, de panthères et autres bêtes féroces. Les génies furent vaincus, et déchirés par ces bêtes. Après la victoire, Caïoumors se retira à Balkh, capitale de son empire. Il mourut dans cette ville, laissant la couronne à Houschenc, fils de Siamec, et par conséquent son petit-fils (**).

Suivant Tabari, Caïoumors avait régné sept cents ans; d'autres auteurs

[redacted]

lui donnent mille ans de vie ans de règne. Il y a sur ce grand nombre d'opinions q croyons inutile de rapporter.

HOUSCHENC, SECOND ROI.

(Son règne fut de 30 an

Houschenc fonda plusieurs lèbres, entre autres Suse et B inventa des arts utiles aux l Le premier il coupa des arb fit des planches, pour const portes qu'on place à l'entrée sons. Il découvrit et fit cre mines d'or, d'argent, de tur et plusieurs autres encore. Il sur la terre les eaux des sou enseigna aux hommes à se ser pis; ce fut encore ce prince q duisit l'usage de faire courir à la chasse. Houschenc pratiq tice, et fonda des temples. ture et sa piété lui concilié fection de tous ses sujets.

TAHMOURAS, TROISIÈME R

(Son règne fut de 30 an

Tahmouras, fils de Housch céda à son père. Ce prince surnom de *Divbend*, c'est-à-di *queur des dives ou mauvais* cause des grands succès qu'il sur ces êtres malfaisants. Il l du milieu des hommes, et le dans les déserts et dans les m

[redacted]



ſe d'accoupler un âne et une our produire cet animal. Ce e lui qui le premier dressa pour la chasse.

ɪscʜɪᴅ, ǫᴜᴀᴛʀɪèᴍᴇ ʀᴏɪ.

ɪn règne fut de 700 ans.)

ıuras eut pour successeur l, qui était son fils, son frère eveu; car les historiens mu- ne sont pas d'accord sur ce emschid fonda Persépolis, qui core aujourd'hui le nom de *Djemschid* ou *Trône de d* (*). Il suivait d'abord la gion; le premier il fabriqua erres, des couteaux, des pi- les cuirasses. Avant lui, les ne se battaient qu'avec des t des bâtons. Djemschid in- dans le monde l'usage de re- coton, de faire de la toile et rir des couleurs différentes. es dives à lui construire des à pêcher des perles. Ce fut les hommes apprirent de ces génies l'art de plonger et ercher des perles au fond de Djemschid enseigna l'art de es parfums, tels que le musc, t le camphre.

agea tous ses sujets en qua- s: la première classe était celle s et des savants; la seconde, gens de guerre la troisième, agriculteurs, et la quatrième artisans. Chacune de ces ait des inspecteurs, chargés compte à Djemschid de tout vaient vu ou appris d'impor-

ce prince qu'on doit l'insti- la fête du Nourouz, dont ons occasion de parler ail-

mmencement de chaque mois, d rendait la justice à ses su- sept cents ans se passèrent s que ce prince eût éprouvé e maladie, sans qu'aucun en- osé se lever contre lui, ou prouvé le moindre sujet d'affliction. Ce temps-là passé, un jour que Djemschid était seul dans son palais, Ahrimane entra par la fenêtre, et lui dit : Je suis un génie descendu du ciel pour te donner des conseils : sache donc que tu te trompes lorsque tu t'imagines n'être qu'un homme; les hommes tombent malades, ils éprouvent des maladies et des traverses, et sont soumis à la mort. Tu es exempt de tous ces maux, parce que tu es Dieu; mais tu ne te connais pas toi-même. Sache que tu étais d'abord dans le ciel; et le soleil, la lune et les étoiles étaient sous ton obéissance. Tu descendis sur la terre pour rendre la justice aux hommes, et remonter ensuite au ciel, ta première demeure. Mais tu as oublié ce que tu es. Moi, qui suis un génie, qu'aucun homme ne pourrait voir face à face sans mourir, je viens te rappeler ce que tu es; fais-toi donc connaître aux hommes. Ordonne-leur de t'adorer, et que tous ceux qui refuseront de se prosterner devant toi soient jetés dans le feu.

Djemschid suivit le conseil d'Ahrimane, et fit périr un grand nombre de personnes qui refusèrent de reconnaître sa divinité. Il envoya ensuite cinq lieutenants qui parcoururent tout l'univers avec des armées nombreuses. Ces lieutenants avaient chacun une figure de Djemschid, devant laquelle les hommes étaient tenus de se prosterner, et ils disaient : Cette figure est votre dieu, adorez-la, ou vous périrez par le feu. Un grand nombre d'hommes commirent le mal et se livrèrent à l'idolâtrie, par la crainte de la mort.

Ces actes impies éloignèrent de Djemschid le cœur de tous ses sujets. Un prince arabe, appelé *Dhohac*, profitant du mécontentement général, attaqua la Perse; Djemschid fut obligé de fuir devant son rival, que l'on regardait généralement comme l'instrument de la vengeance divine. Il parcourut successivement en fugitif toutes les provinces de la Perse, l'Inde et la Chine. Mais à la fin, Dhohac ayant appris qu'il s'était retiré à Damavend, s'empara de sa personne, et le fit scier

(*) ez ci-devant pag. 36, colonne 2.

en deux parties, depuis la tête jusqu'aux pieds.

Djemschid fut d'abord condamné pour ses crimes aux peines de l'enfer; mais Ormouzd lui pardonna ensuite, à la prière de Zoroastre (*).

DHOHAC, CINQUIÈME ROI.

(Son règne fut de 1000 ans.)

Dhohac, appelé aussi *Belouraspp* (**), était Arabe, suivant la plupart des historiens et descendait de Caïoumors. D'autres auteurs disent qu'il était Syrien et descendant de Scheddad. On a encore supposé qu'il était le même que Nemrod. Tous les historiens s'accordent à dire que Dhohac était un prince sanguinaire, qui n'employa ses talents qu'à faire le mal. Il était magicien, et les connaissances qu'il avait acquises dans les sciences occultes lui servaient à tourmenter ses sujets. Il introduisit dans l'univers les mœurs corrompues, fit périr les rois, appela le genre humain à l'idolâtrie, et introduisit l'usage de fouetter et de pendre les hommes. Sa conduite éloigna de lui tous ses sujets : car il ne rendait la justice à qui que ce fût; et lorsqu'il était irrité contre une personne, il la faisait immédiatement mettre à mort.

Dhohac avait régné pendant huit cents ans, lorsque Dieu résolut de le punir. Ce prince avait, sur l'extrémité de chacune de ses deux épaules, une [redacted]

Une nuit cependant, le somm
pesantit sur lui, et il vit, pend
dormait, un vieillard qui lu
Si tu veux diminuer les doul
te causent tes ulcères, appli
cervelle d'un homme; car t
remède qui te convient. Le le
Dhohac se réveilla, et ordon
mît à mort deux hommes, et
pliquât leur cervelle sur ses
Tous les gens qui se trouvai
les prisons, qu'ils eussent ou
rité la mort, furent d'abord
ainsi pour diminuer les sou
de Dhohac. Ensuite, quand le
furent entièrement vides,
établit sur ses sujets un tribu
hommes par jour; ces infortun
aussitôt livrés au bourreau
mort.

Il y avait à Ispahan un forg
pelé *Caveh*, père de deux jeu
d'une grande beauté, et du
reux naturel. Un jour, les g
Dhohac se saisirent de ces de
gens, et les mirent à mort,
quiéter du chagrin qu'ils allai
ser à leurs parents. Caveh, l
vint lui annoncer cette triste
travaillait sous un auvent, p
maison. Au même instant, il
courir par la ville, avec le t
cuir que portent les forgerons
dans son trouble il avait néglig
Tous les habitants d'Ispahan
rent, et fatigués de la cruauté de [redacted]

t réuni cent mille hom-
s sa personne, marcha
id. Lorsqu'il fut près
il assembla ses soldats,
us savez que je n'ai fait
'à présent qu'au lieute-
ie, et que, pour lui, il
Choisissez donc un sou-
siste à Dhohac, et je
rdres. Les soldats ré-
liscours: Sois notre roi;
as. Mais Caveh leur dit:
us que je ne remplirais
ement les devoirs d'un
s donc pas accepter le

ors un prince de race
Afridoun ou *Féridoun*.
tait enfui, et s'était
r la crainte que lui ins-
On l'alla chercher, et
veh lui remit toutes les
ésors et les armes, et se
ience pour recevoir ses
un donna à Caveh le
t général de l'armée.
alors de Damavend.
bataille, battit son ar-
onnier, et donna ordre
mort.

n; sixième roi.

ne fut de 500 ans.)

ls d'Abtin, descendant
ahmouras, parvint à se
fureur de Dhohac, qui
re à mort un paysan
tait retiré, et une vache
ayeh, qui l'avait nourri
e prince, qui aimait
che Pourmayeh, se ser-
ns les batailles d'une
terminée par une tête
e les historiens appel-
sir, ou *la massue à tête*
ge de seize ans, Afri-
à Caveh, et combattit
ntre Dhohac dans l'ar-
eron.
idoun fut monté sur le
ous venons de le dire,
h gouverneur d'Ispa-
e toutes les provinces

de son empire. Caveh étant mort, Afridoun demanda à ses enfants la pièce de cuir qui avait servi d'étendard à leur père le jour où il s'était révolté contre Dhohac, et il la plaça dans son trésor. Toutes les fois qu'Afridoun avait à livrer une grande bataille, il prenait cet étendard, et remportait toujours la victoire. Afridoun régna encore deux cents ans après la mort de Caveh, et gouverna toujours l'univers avec justice. Le premier il étudia l'astronomie, et on lui doit les tables appelées *Kharezmiennes*. Il fut aussi le fondateur de la science de la médecine, et le premier roi qui monta sur un éléphant.

Afridoun avait épousé une fille de Dhohac, dont il eut deux fils, Tour et Salm, qui rappelèrent, par leurs crimes, la conduite barbare de leur aïeul maternel. Afridoun, dégoûté de cette première femme, épousa une dame persane dont il eut un fils nommé *Iradj*, qui par ses bonnes qualités devint le favori de son père et les délices du peuple. Afridoun sentant approcher les infirmités de la vieillesse, déclara dans une assemblée des grands du royaume, qu'il était résolu de renoncer à la couronne, et de partager ses vastes États entre ses trois fils. Il donna à Iradj les contrées les plus riches et les plus fertiles, toute cette partie de l'Asie qui portait le nom d'*Iran*, et comprenait l'étendue de pays renfermée entre l'Euphrate, le golfe Persique, le Djihoun ou Oxus, et l'Indus. Tour eut pour sa part le Turquestan et le vaste empire de la Chine, c'est-à-dire, toutes les régions situées à l'est du Djihoun. Salm reçut tout le pays de Roum, avec les provinces du Magreb et le pays des Francs, c'est-à-dire, l'Asie Mineure, l'Afrique et l'Europe. Les trois princes partirent pour leurs royaumes. Mais les deux aînés virent avec peine que la Perse, la plus belle partie de l'empire d'Afridoun, et le siége de la monarchie, eût été donnée à leur frère cadet. Ils se dirent: Notre père a donné à Iradj la meilleure part, le milieu du monde; quant à nous, il nous a rejetés à l'extrémité de l'uni-

vers. Et ils convinrent de travailler à la perte de leur plus jeune frère. Ils envoyèrent d'abord vers leur père, pour lui reprocher son injustice et sa partialité, exigeant qu'il revînt sur ses dispositions; et le menaçant, s'il refusait de faire droit à leurs demandes, de l'attaquer aussitôt. Le vieux roi fut très-affligé, lorsqu'il reçut ce message. Il représenta à ses deux fils que sa vie était sur le point de finir, et il les pria de le laisser mourir en paix. Iradj ayant appris tout ce qui se passait, alla trouver ses frères, et dit qu'il était prêt à mettre à leurs pieds sa couronne, plutôt que d'être la cause de dissensions qui causaient de si vifs chagrins à son père. Il était porteur d'une lettre d'Afridoun pour Tour et pour Salm, dans laquelle le vieux roi suppliait ses fils de vivre tous en bonne harmonie. Cette prière n'eut aucun effet sur Tour et Salm, qui tuèrent Iradj, et eurent même la cruauté d'embaumer sa tête pour l'envoyer à Afridoun. Le vieillard s'évanouit à cette vue. Lorsqu'il revint à lui, furieux et plein de douleur, il saisit la tête de ce fils qu'il aimait, et, l'élevant en l'air, il pria Ormouzd de punir comme ils le méritaient les auteurs d'une si lâche et si cruelle action. Puissent ces barbares, s'écria-t-il, ne plus jouir d'un seul beau jour! Puissent les remords déchirer leurs cœurs impitoyables, jusqu'à ce que leur sort fasse pitié même aux monstres des forêts!

her, c'est-à-dire, *visage de*
et lorsque celle-ci fut deven
Afridoun la maria à son nev
Pescheng. De ce mariage
prince du nom de *Minotsch*
était le portrait vivant de s
père Iradj. Cet enfant devi
d'Afridoun. Lorsqu'il eut a
d'homme, Afridoun prit tout
sures nécessaires pour lui
moyens de venger la mort d'I
et Salm furent saisis de
voyant que le moment où
recevoir la juste récompen
crime n'était point éloign
voyèrent des ambassadeurs
riches présents à Afridou
pliant de permettre que Min
rendît auprès d'eux, afin qu'
se présenter devant ce je
comme ses esclaves, et eff
venir de leurs crimes par
du repentir. Afridoun ne v
accepter les présents de T
Salm, et il dit à leurs amba
Dites à ces hommes sans
ne verront jamais Minots
vêtu de fer et suivi par m

Ce message fut bientôt
guerre. Dans la première bat
reçut un coup de lance que
Minotschehr, et mourut. Sal
dans une forteresse; mais
contraint d'en sortir, il fut
Minotschehr, qui lui porta u
pée, et lui coupa le corps en d
avoir ainsi triomphé de s

de Sistan. Afridoun
voir régné cinq cents
:t sa bonté sont encore
a Perse.
: que ce roi adressa
:s contenait, entre au-
admirable précepte :
que jour de votre vie
ige de votre histoire,
le qu'il n'y soit rien
: de la postérité. »

ıı, septième roi.

: fut de 120 ans.)

fut un très-grand roi.
tendait jusque sur la
et le Magreb; cepen-
n'était pas sous son
ut sous le règne de ce
lent que parut Moïse.
t souvent la guerre
Touraniens (*) et plu-
inces. Son plus grand
:asiab, roi du Touran.
it alternativement les
et de Merve. Tout le
ischabour, qui faisait
tie du royaume de
: conquis par ce prin-
ulant absolument dé-
nce de Minotschehr,
rs batailles, et l'obli-
er dans un château si-
ı ville d'Amol, dans le
ısiab forma le siége de
›ur duquel il resta dix
r s'en rendre maître.
ıtagieuse s'étant déve-
ı assiégeants, Afrasiab
inotschehr et retourna
me. Les deux princes
: eux que, pour fixer les
royaumes respectifs,
r sur le pic de Dama-
qui tirerait une flèche,
où cette flèche tombe-
frontière. Minotschehr
armée un excellent ar-
:sch, auquel il donna

l'ordre de monter sur le pic de Damavend, et de tirer une flèche avec toute la force dont il était capable. Cette flèche partit avec une telle roideur, qu'elle passa au-dessus de tout le pays de Nischabour, de Sarkhas et de Merve, et alla tomber sur les bords du Djihoun. Quelques auteurs expliquent cette circonstance extraordinaire, en disant que la flèche alla frapper un vautour qui s'enfuit à tire-d'aile et tomba mort sur les bords du fleuve. La flèche fut retrouvée; mais personne ne vit le corps du vautour qui avait été dévoré par des bêtes et des oiseaux carnassiers. Suivant les conditions établies entre les deux rois, Afrasiab fut obligé de renoncer à tout le pays en deçà du Djihoun et de le céder à Minotschehr. Le fleuve forma la limite des deux royaumes.

La paix étant ainsi conclue, Minotschehr retourna à Reï, et s'appliqua à faire fleurir la justice parmi ses sujets. Il établit dans les villes et dans les bourgs des syndics chargés de rétablir la concorde entre les habitants et de rendre la justice. Il fit dériver plusieurs canaux du fleuve Djihoun, et sépara aussi les soldats en plusieurs classes : il forma des corps séparés de ceux qui se servaient du sabre, du javelot ou de l'arc. Les archers occupaient le premier rang dans ses troupes, et formaient l'avant-garde de l'armée.

La Perse vécut heureuse et tranquille pendant trente-cinq ans, après lesquels Afrasiab mourut. Son fils étant monté sur le trône, s'empara d'une partie du royaume de Minotschehr. Ce prince fit alors réunir les chefs de son armée, et leur dit : « Le repos que vous avez goûté vous a assoupis : or, les hommes ne sont hommes qu'autant qu'ils se donnent du mouvement et qu'ils agissent pour repousser l'ennemi, et obtenir ce qui leur est utile. Lorsque vous n'agissez point, vous êtes comme des morts. Les Touraniens se sont emparés des frontières de notre royaume, parce que vous ne vous êtes point opposés à eux. Le Dieu puissant et incomparable m'a donné la

ens ou habitants du Tou-
oëtes et chroniqueurs per-
ıes que les Turcs.

couronne à condition que je saurais la défendre, que je traiterais bien le peuple, que je rendrais la justice aux créatures, et que j'adorerais le Créateur. Si je ne remplis pas les devoirs que Dieu m'a imposés, il me reprendra mon royaume, et me punira dans l'autre monde. Demain, assemblez-vous tous en ma présence, et vous entendrez les paroles que je veux vous adresser. »

DISCOURS DE MINOTSCHEHR A L'ARMÉE ET AU PEUPLE.

Le lendemain, tous les sujets de Minotschehr, soldats et peuple, se rendirent en présence de ce roi, comme ils en avaient reçu l'ordre. Minotschehr init chacun à la place qu'il devait occuper suivant son rang. Pour lui, il s'assit sur le trône et plaça sur un siége d'or le mobed des mobeds (*); ensuite il se leva, et toute l'assemblée se leva avec lui. Il dit alors : « Asseyez-vous, car pour moi je ne me suis levé qu'afin que vous me voyiez tous et que vous m'entendiez (**). » Après cela il prit la parole en ces termes :

« O hommes, ces créatures si nombreuses que vous voyez ont toutes un créateur unique. Les biens qui leur arrivent viennent de ce créateur. Il faut donc adorer le Créateur, et lui accorder des louanges pour les bienfaits dont il nous comble. Réfléchir [redacted]

créature. Ne pas y réfléchi chose qui augmente les té cœur.

« Sachez maintenant que des droits sur l'armée et sur et que l'armée et le peupl droits sur le roi. L'armée au roi, et lui prêter son seco les ennemis. Le roi de son donner aux guerriers la quotidienne, et les revêtir d'honneur. Il doit leur acc récompenses en temps con sans aucun retard; car les sont à l'égard du roi comm et la queue sont à un oisea seau sans ailes et sans que rait voler, et il n'est plus être mangé. Quant au peupl obéir au roi et rendre l'emp sant, afin de pouvoir payer sans retard. Le roi de son traiter le peuple suivant les la plus grande justice, lever avec humanité, et n'opprime en aucune façon. Il ne doit p l'autorité à des hommes in exiger de ses sujets les c sont au-dessus de leurs forc sujets du roi qui s'occupent l'empire florissant, ont beso mences et d'argent, le roi faire des avances et les sec ses propres richesses. Si éprouve un malheur qui vien fluences célestes et perde sa [redacted]

xcepté les pierres pré-
ævaux de course et les
peuple n'a que faire.
ut le reste, le roi ne
' exclusivement aucune
rive ses sujets. Ainsi il
e : Ne mangez pas de
n que j'en mange ; ne
elle boisson; ne sen-
rbe odorante, ou ne
abillement, car toutes
t réservées pour mon
r.
i que le roi soit porté à
: qu'il punisse peu. Si,
i il faudrait punir, il
erreur , cela vaudrait
ontraire; car, dans ce
mal est irréparable. Si
plainte au roi contre un
roi ne doit pas faire
rsonne en faveur de ce
si ce dernier s'est rendu
: injustice, le roi doit
e l'injustice, répriman-
ur, et le renvoyer dans
pour qu'il puisse répa-
Si un homme est tué
: roi doit faire subir au
ine du talion; à moins
s du mort, qui ont le
le sang, ne pardonnent
ous avez, vous tous qui
s, le droit d'exiger de
que je viens d'énumé-
i accomplies. Mainte-
demande ce que j'ai le
de vous, savoir : que
iez obéissance et que
z l'ennemi qui a envahi
le mon royaume.
l'ennemi : sauvez-moi,
vous-mêmes. J'ordon-
je le dois, qu'on vous
es armes; vous, com-
usement comme c'est
Consultons-nous sur les
ndre, car je suis un de
ns les délibérations. Si
he et florissant, si les
tés à bas prix, c'est là
vous intéresse plus que
e m'obéira, je le récom-
uiconque me dénoncera
un de mes sujets comme désobéissant, je suspendrai mon jugement jusqu'à ce que j'aie reconnu la vérité par moi-même; et alors je laisserai aller le dénonciateur ou le punirai, suivant qu'il m'aura dit la vérité ou qu'il aura fait un mensonge. Il n'est possible d'exercer la royauté qu'avec la droiture d'un côté et l'obéissance de l'autre.

« Sachez que, dans le malheur, il n'y a rien de mieux que la patience; et quiconque périra combattant l'ennemi avec courage, plaira à Dieu. Abandonnez-vous donc au Dieu très-haut, et soumettez-vous à son destin. Ce monde est un voyage; et les hommes, comme des facteurs qui travaillent pour le compte d'autrui, se mettent en route avec leurs ballots; tout ce qu'ils ont, leur est prêté pour un temps; et ils n'emporteront rien dans le palais de la vie future, excepté les actions de grâces qu'ils auront rendues à Dieu, la soumission qu'ils auront montrée à ses ordres, et les bonnes actions qu'ils auront faites.

« O vous qui gouvernez pour moi dans les provinces de mon empire, sachez que toutes les fois que vous commettez l'injustice, le peuple ne s'occupe plus de rendre l'empire florissant, et l'empire devient désert. Les tributs sont réduits à rien, et ce qui vous est accordé pour vivre chaque jour éprouve des retards. Rendez donc le peuple heureux. Partout où il faudra, pour obtenir la fertilité, pratiquer des saignées aux grandes rivières, et recourir aux eaux qui sont sous la terre, qu'on le fasse (*); qu'on prenne dans mon trésor les sommes qui sont nécessaires, et qu'on les donne vite avant que la stérilité augmente. Plus tard, on redemandera au peuple le montant des sommes qui auront été dépensées pour lui. Le peuple payera ce montant en un, deux, trois ou quatre ans, par quart, par tiers, ou par moitié, mais toujours de manière

(*) On sait que le manque d'eau est une de causes principales de la stérilité de la Perse.

que le remboursement ne lui soit point à charge. Vous savez que telle est la route que j'ai suivie, et vous approuvez ma conduite. » Tous les sujets de Minotschehr poussèrent des cris en disant : Nous avons entendu, nous savons, et nous obéissons. Après cela, Minotschehr se rassit sur son trône, et fit donner à manger à tout le peuple, qui se dispersa ensuite.

L'armée étant partie, marcha contre les Turcs, les battit, et en purgea entièrement le royaume.

NAISSANCE, ÉDUCATION ET MARIAGE DE ZAL.

La prospérité de la Perse pendant le règne de Minotschehr doit être, suivant les historiens, attribuée en partie à la sagesse et au courage du ministre Sam, dont les descendants joueront plus tard un grand rôle. Sam eut un fils qui naquit avec les cheveux tout blancs. Cet événement extraordinaire affligea beaucoup Sam, qui donna à l'enfant le nom de *Zal*, c'est-à-dire *vieux*. Aussitôt qu'il fut né, Sam, persuadé qu'il n'était pas son fils, mais bien celui de quelque dive ou mauvais génie, le fit exposer sur l'Alborz, haute montagne voisine du soleil et très-éloignée des demeures des hommes (*). On prétend que là il fut nourri par un simorg, oiseau monstrueux. Cependant Sam eut bientôt à se repentir de sa conduite dénaturée; car

[redacted]

s'aimèrent. Zal n'avait aucun r
d'atteindre le haut des muraille
fin, un expédient se présenta à l'
de la belle recluse. Elle coupa se
et beaux cheveux noirs, et en
des tresses qui, tombant jusqu'a
de la tour, fournirent à Zal les m
de monter. La jeune dame aup
laquelle Zal se trouvait, était R
beh, fille de Mihrab, roi du Cab
prince de la race de Dhohak.
Roudabeh ayant conçu un
amour l'un pour l'autre, contrac
un mariage qui fut approuvé pa
et par Mihrab.

NAISSANCE DE ROUSTAM. MORT DE TSCHEHR.

« Il ne se passa pas beauc
« temps, dit Ferdousi, sans que
« près, jusqu'alors stérile, port
« fruits. Ce printemps qui enflam
« cœur (*) devint fané. Son âm
« livrée au chagrin et à la doule
« poids lourd qu'elle portait lui
« verser un torrent de larmes de
« Sa taille devint épaisse, et son
« pesant ; ses joues couleur de
« ressemblaient à du safran.
« dokht (**) lui dit : O âme de ta
« que t'est-il arrivé, que tu es de
« jaune de la sorte ? Roudabeh r
« dit : Jour et nuit j'ai la bouch
« verte pour demander à Dieu
« cours ; je ne puis dormir, et j

[redacted]

Zal. Sindokht, informée de la e de ce tumulte, se déchira le ;e avec ses ongles, et arracha cheveux noirs qui sentaient le :. Zal comprit bientôt ce qui ssait; il sut que les feuilles du : cyprès étaient fanées. Il se it auprès de Roudabeh, le vi- couvert de larmes et le foie ma- Toutes les esclaves de la cham- s'arrachaient les cheveux; elles nt la tête découverte et le vi- humide de larmes. Alors Zal une pensée, et cette pensée adou- a douleur. Il se souvint de la e du simorg, et annonça en cette bonne nouvelle à Sin- it (*). Il apporta un réchaud, al- du feu, et brûla une partie de ume. Au même instant, l'air it noir, et on vit paraître cet u qui commande l'obéissance, lable à un nuage qui répand pluie de perles, ou plutôt une de tranquillité de l'âme. L'oi- de bon augure, élite du monde, auprès de Zal. Zal lui adressa ouanges sans nombre, de lon- actions de grâces et des priè- Le simorg lui dit : « Pourquoi agrin? Pourquoi la rosée est- ans l'œil du lion? De ce cyprès ent, de cette belle au visage de viendra pour toi un enfant qui rchera la gloire; les lions bai- it la poussière de ses pieds; le : n'osera point passer au-des- e sa tête. Par sa voix, sera dé- s en pièces la peau du léopard ier, qui rongera ses deux grif- Tout héros, tout guerrier au d'acier, qui entendra le bruit massue, qui verra sa poitrine, ras et sa jambe, ne tiendra pas t lui. Pour le conseil et la sa-, il sera grave comme Sam; la colère, il sera un lion belli- t; pour la stature, il sera un « cyprès, et pour la force un éléphant. « Avec un doigt, il lancera une brique « à deux milles. Il ne viendra pas au « monde comme les autres hommes; « tel est l'ordre du Dieu dispensateur « de tout bien, afin que sa naissance ex- « traordinaire témoigne de sa supério- « rité. Apporte un poignard d'une belle « eau (*), et amène un homme intelli- « gent et habile dans la magie. D'a- « bord enivre Roudabeh avec du vin, « chasse de son cœur la terreur et l'in- « quiétude, et vois que l'homme in- « telligent fasse ses opérations magi- « ques. Il tirera l'enfant du flanc de « Roudabeh. Il frappera au-dessus des « hanches ce droit cyprès (**), qui « n'aura pas le sentiment de la dou- « leur, et il tirera le lionceau par cette « ouverture. Il couvrira de sang le « flanc de Roudabeh; après cela, il « coudra l'ouverture qu'il aura faite. « Éloigne de ton cœur la crainte, la « tristesse et l'inquiétude. Pile avec « du lait et du musc une herbe que je « t'indiquerai, et fais sécher ce mé- « lange à l'ombre; frottes-en la bles- « sure de Roudabeh, et au même ins « tant tu la verras guérie. Passe en- « suite sur la blessure une plume de « mon aile, et l'ombre de ma puis- « sance sera bénie. Tu dois être joyeux « des paroles que je te dis, et te pré- « senter devant le maître du monde « pour lui rendre grâces; car il t'a « donné cet arbre royal, qui chaque « jour fera de nouveau épanouir ta « fortune. N'aie donc aucune inquié- « tude dans ton cœur, car cette bran- « che fertile te donnera du fruit. » Il « dit, arracha de son aile une plume « qu'il jeta à Zal, et s'éleva par un « puissant essor. Zal s'avança et prit « la plume; puis il s'en alla, et fit ce « que lui avait dit le simorg. O mer- « veille! le monde était attentif à ce « que faisait Zal; tous les yeux des « grands et des petits étaient pleins de « sang. Le sang coula des yeux de Sin-

(*) e simorg, en quittant Zal, lui avait ne de ses plumes, le prévenant qu'il la brûler s'il se trouvait jamais dans affaire difficile, et qu'il viendrait son secours.

(*) Nous disons dans le même sens *l'eau d'un diamant, d'une perle; donner l'eau à un drap.*

(**) C'est-à-dire, Roudabeh.

« dokht ; car elle disait : « Comment « pourra-t-on tirer l'enfant du sein de « sa mère ? » Un mobed à la main « exercée arriva bientôt. Il enivra avec « du vin ce visage de lune, ouvrit, « sans lui faire de douleur, le flanc de « cette lune, plaça la tête de l'enfant « vers l'ouverture, et le tira sans que la « mère éprouvât de douleur. Personne « dans le monde n'a vu une telle mer- « veille. L'enfant était comme un hé- « ros semblable au lion ; il était grand « et beau ; tous les cheveux de sa tête « étaient rouges, et sa face était ani- « mée comme du sang. Il parut comme « le soleil qui brille d'un vif éclat, et « naquit les deux mains pleines de « sang. Nul n'avait vu un pareil en- « fant ; les hommes et les femmes fu- « rent frappés d'admiration, car per- « sonne n'avait entendu parler d'un « enfant au corps d'éléphant (*). La « mère dormit une nuit et un jour, « par l'effet du vin ; ce vin, qui la fai- « sait dormir, avait chassé l'intelli- « gence de son cœur. On s'occupa de « coudre sa blessure, et on apaisa la « douleur par des médicaments. En « s'éveillant, elle parla à Sindokht. On « répandit sur elle de l'or et des pier- « reries, et on célébra les louanges de « Dieu. On lui apporta promptement « l'enfant, qu'on exalta comme un être « divin. A un jour, on aurait dit qu'il « avait un an ; il était comme une mon- « tagne de lis et de tulipes. Le droit cy- [redacted]

derniers événements du règne de Minotschehr. Ce prince, qui avait passé cent vingt ans sur le trône, sentant que sa fin approchait, fit venir son fils Nevder, et lui ayant donné quelques sages avis sur la manière dont il devait gouverner ses peuples, il expira.

NEVDER.

(Son règne dura 7 ans.)

Nevder succéda au trône de son père, mais n'hérita pas de ses vertus. Il se montra injuste envers les hommes, et même impie envers Dieu. Il tourmenta le peuple, maltraita les grands, et ne témoigna que du mépris à Sam et à Zal, que Minotschehr avait tant estimés. Le mécontentement devint général ; et les séditions qui se multiplièrent dans toutes les parties de l'empire, firent naître aux Touraniens l'espérance de s'emparer de la Perse. Pescheng, qui régnait alors dans le Touran, et qui descendait en ligne droite de Tour, fils d'Afridoun, assembla ses fils, ainsi que les grands de son royaume et les chefs de son armée, et leur dit : « Il ne faut pas ca- « cher la vengeance sous le pan de nos « robes. Tout homme dont la cervelle « n'est pas tournée, comprendra clai- « rement ce que les Iraniens ont fait à « notre égard. Ils se sont tous ceint « les reins pour faire le mal. Je de- « mande maintenant vengeance pour [redacted]

[, accablé de vieillesse, mourut d'avoir rencontré l'ennemi. La le Sam ranima l'espoir d'Afra- qui, suivant l'expression de Fer- vit que la fortune sortait pour son sommeil. Ce prince marcha, ête de quatre cent mille hom- ontre Nevder, qui n'en avait que quarante mille à lui opposer. que les deux armées étaient s en présence l'une de l'autre, nt qu'elles en fussent venues ins, un guerrier touranien, ap- *arman*, défia à un combat sin- celui des Iraniens qui oserait ir tête. Le défi fut aussitôt ac- ar le vieux Kobad, fils de ce qui avait mis Afridoun sur le mais Barman, qui avait de la t de la jeunesse, finit par tuer . Nevder, battu dans trois ba- successives, tomba, avec les aux officiers de son armée, au r d'Afrasiab. Karen, frère de , et comme lui fils de Caveh, s fuyards, et couvrit la capi- royaume. Afrasiab, déjà maî- plusieurs provinces de la Perse, sait à conquérir tout l'empire, t marcher en personne contre r, lorsqu'il apprit qu'un corps te mille Touraniens qu'il avait contre le Zaboulistan avait été ment détruit par Zal. Humilié yé tout à la fois, sa colère l'abord contre Nevder, qu'il re- toujours prisonnier; il se fit ce prince les mains liées, la les pieds nus, l'accabla d'inju- , tirant son sabre, lui abattit la voulait traiter avec la même e tous les autres prisonniers s; mais Agrirès, son frere, ob- force de prières, qu'il se con- le les envoyer, chargés de chaî- Sari, dans le Mazenderan.

nouvelle de la mort de Nevder de répandre la consternation Iran; et plusieurs princes de ille royale, au lieu de réunir fforts pour la défense de l'em- e songèrent qu'à se disputer le Parmi les grands vassaux des , du pays de Roum, de la Sy- rie, de la Mésopotamie, de l'Arabie et de l'Égypte, les uns voyaient les événements avec indifférence; les autres, et surtout ceux du pays de Roum, voulaient même en profiter pour secouer le joug. Les provinces étaient déchirées par des dissensions intérieures. La chute de l'empire aurait été inévitable sans la valeur, le génie, et le dévouement de Zal, fils de Sam. Ce héros sut contenir les princes de la famille royale, punir les provinces révoltées, rapprocher les partis, exciter le zèle des grands et le courage des troupes, et arrêter les progrès des armées touraniennes.

Afrasiab se maintint encore dans la Perse pendant douze ans; mais Zal le harcelait sans cesse, interceptait les vivres et les renforts de troupes qui lui étaient destinés, couvrait Istakhar, et empêchait que les Touraniens ne pussent surprendre cette capitale. Roustam, fils de Zal, partageait les travaux de son père, qui avait encore sous ses ordres plusieurs chefs habiles, et entre autres Keschvad, descendant du roi Houscheng. Ce guerrier, profitant de l'absence d'Agrirès, qui commandait à Sari, délivra tous les captifs iraniens enfermés dans la place. Afrasiab fut tellement irrité de cet événement, qu'il manda son frère, et l'accabla de reproches. Sur une réponse que lui fit Agrirès, et dans laquelle il lui rappelait la justice de Dieu, Afrasiab se précipita sur lui, et le coupa en deux avec son sabre. Cette action cruelle acheva de lui aliéner l'esprit des Touraniens et des Iraniens. Les insurrections se multiplièrent dans l'armée; et les soldats, fatigués des privations et des dangers continuels qu'ils éprouvaient depuis tant d'années, résolurent de secouer le joug.

Zal, profitant habilement de la disposition des esprits, voulut placer sur le trône un nouveau roi. Quoique libérateur de l'empire, et ayant même pour lui les vœux d'une grande partie de la nation, il ne porta jamais les regards sur le trône qui appartenait aux descendants d'Afridoun. Il assembla plusieurs grands de l'empire,

leur exposa la nécessité d'avoir un chef, le respect dû au sang des rois, les droits de Zav, neveu de Nevder, et réussit enfin à faire placer la couronne sur la tête de ce prince (*).

ZAV, FILS DE TAHMASP.

(Son règne fut de 5 ans.)

Zav était déjà avancé en âge, lorsqu'il monta sur le trône. Cependant son corps et son esprit avaient conservé toute leur vigueur. Il s'occupa du soin de rétablir les affaires du royaume, et s'associa son fils Guerschasp, pour mieux supporter le poids de l'autorité souveraine. Il sacrifia une partie des revenus de la couronne à indemniser ceux de ses sujets qui avaient eu à souffrir des déprédations commises par les troupes d'Afrasiab. Toutes les fois que le trésor royal renfermait des sommes considérables, il comblait de présents ses soldats, et soulageait la misère des pauvres. Ces belles actions étaient ternies par un vice grossier : Zav aimait les plaisirs de la table, et ne rougit pas d'occuper son esprit à inventer de nouveaux ragoûts inconnus jusqu'alors.

Ce prince ayant réuni ses forces, et se trouvant soutenu par Zal, attaqua les Touraniens, et battit, près de la ville de Reï, Afrasiab qui commandait encore à une grande partie de la Perse, l'obligea à renoncer à toutes

[redacted]

le devoir tous les grands vass l'empire. Il devint l'idole de s jets, et sut, pendant le petit n d'années que dura son règne, ter tous les malheurs de l'Iran.

GUERSCHASP.

(Son règne dura 5 ans.)

Guerschasp, aussi indigne du que Nevder, éprouva le même Injuste, cruel et plein d'orgu poussa l'ingratitude jusqu'à oub reconnaissance qu'il devait à la n de Zal. Bientôt il fut détesté de to sujets. Les séditions éclatèrent da provinces ; et les rigueurs injus souverain, qui sévissait avec une cruauté contre l'innocent et le c ble, pour effrayer les esprits, ne qu'augmenter le mal, bien loin tablir l'ordre. Les discordes int res réveillèrent les prétention rois du Touran. Pescheng étai jours sur le trône, et ce vieux m que, cédant aux sollicitations d fils Afrasiab, lui permit de par la tête d'une armée nombreuse faire une irruption dans le Kho

Guerschasp, dédaignant le s de Zal, voulut marcher en pe contre l'armée ennemie. Pendan campagnes, il n'essuya que des r Dans une dernière bataille, il la vie, et son armée fut presq tièrement détruite. Les Iranien

[redacted]

**S ROIS DE LA DYNASTIE
S CAÏANIENS.**

CAÏ-KOBAD.

ègne fut de 100 ans.)

n montant sur le trône,
rnom de *Caï*, c'est-à-dire
fut adopté par plusieurs
sseurs, et fit donner à cette
ésignation de *Caïanienne*.
l, qui possédait toutes les
v, fut, comme ce prince,
de l'Iran. Il donna toute
à Roustam, qui réunis-
is les talents d'un habile
a valeur d'un soldat. Ce
ous les drapeaux les guer-
n, et se distingua bientôt
oits tels, qu'ils effacèrent
ndes actions des héros qui
avant lui. Il tailla en piè-
rtis de Touraniens qui ra-
s villes et les campagnes,
ontre Afrasiab. Dans un
bat, les Touraniens furent
e succès donna une idée
l'issue de la guerre. Rous-
provoqué Afrasiab à un
ulier, renversa de son che-
touranien ; une action gé-
suivit. Après une lutte
victoire se déclara pour
ui tua de sa propre main
xante hommes (*), et pour-
uyards, qui furent obligés
le Djihoun avec précipita-
eng, père d'Afrasiab, de-
re la paix, et renouvela
avait jurée un demi-siècle
. Ce triomphe ramena le
l'Iran, affermit la puissance
ad, et mit le comble à la
rinces du Zaboulistan.
e ses ennemis, Caï-Kobad
u monde qu'il visita en en-
t partout la justice et fon-
lles. Lorsque sa fin appro-
ela son fils Caï-Caous, et
de sages conseils, l'enga-
ut à être juste et à éviter

(*) ...*Nameh*, édit. cit., t. I, p. 222.

CAÏ-CAOUS.

(Son règne fut de 150 ans.)

Caï-Caous, prince naturellement téméraire, fier de sa puissance et surtout des prédictions de ses devins, qui lui annonçaient un règne heureux, n'écouta que trop souvent sa passion et son orgueil. Il signala le commencement de son règne par une expédition imprudente et malheureuse. Le roi du Mazenderan avait fait des tentatives pour secouer le joug des Iraniens. Caï-Caous, non content de l'avoir fait rentrer dans le devoir, voulait encore exterminer sa famille et subjuguer son royaume. Il ne tint aucun compte des sages conseils de ses ministres, ni même de ceux de Zal et de Roustam qui lui rappelaient les forces du Mazenderan, la nature du pays, la ligue du roi avec les mauvais génies qui peuplaient toute la contrée. Caï-Caous, inébranlable, chargea un ministre, appelé Milad, de gouverner le royaume pendant son absence, et se mit en marche. Jaloux de la renommée de Roustam, et voulant recueillir seul toute la gloire de l'expédition, il n'emmena pas ce héros. L'armée iranienne dévasta d'abord les campagnes et fit un grand nombre de prisonniers. Mais ensuite, le roi du Mazenderan, informé de ce qui se passait, réunit ses troupes aux génies commandés par le dive Sépid ou génie Blanc, et triompha des Iraniens. L'armée de Caï-Caous fut taillée en pièces dans une bataille où ce prince et ses soldats furent frappés tout à coup d'une cécité complète (*). Caï-Caous tomba au pouvoir de ses ennemis, qui l'enfermèrent dans un château fort.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation dans toute la Perse. Zal fit partir sur-le-champ Roustam pour délivrer le roi Caï-Caous. C'est

(*) Malcolm croit reconnaître dans cet événement merveilleux l'éclipse de soleil prédite par Thalès, et qui eut lieu pendant la bataille que Cyaxare livra aux Lydiens. Voyez *Histoire de Perse*, traduction française, t. I, p. 50, note.

dans ce voyage que Ferdousi place les sept aventures de Roustam et de son cheval Rakhsch, si fameuses chez les Persans. Dans ces différentes rencontres, le fils de Zal donna des preuves d'un courage supérieur aux plus grands dangers. Nous passons les quatre premières aventures, et nous arrivons à la cinquième et aux suivantes, qui se rapportent plus directement au but que se proposait Roustam dans son expédition, la délivrance de Caï-Caous. Nous traduisons le Schah-Nameh.

Vᵉ AVENTURE. — AULAD TOMBE AU POUVOIR DE ROUSTAM.

« Roustam continua sa route comme « un voyageur, s'avança avec rapidité, « et arriva à un endroit où le monde « était privé de lumière : c'était une « nuit noire comme la face d'un Éthiopien : on ne voyait ni les étoiles, ni « la lune : tu aurais dit que le soleil « était dans les liens, et les étoiles dans « le nœud d'un lacs. Roustam lâcha « la bride à Rakhsch, et se mit à regarder. Il ne vit ni les hauteurs, ni « les ruisseaux, à cause de l'obscurité. « De là il arriva à un endroit plein de « lumière, où il vit la terre toute couverte de la robe de soie des moissons. Les vieux y redevenaient jeunes. Ce n'était que verdure et eaux « courantes. Tous les vêtements de « Roustam étaient comme de l'eau sur

[redacted]

« rier au corps d'éléphai
« lui-ci se réveilla de soi
« gardien lui dit : « O Ah
« quoi laisses-tu aller to
« les moissons? Pourquo
« contre celui qui ne t
« mal ? » Roustam, doué
« s'irrita de ces paroles
« gardien, le saisit en
« par les deux oreilles,
« arracha de la racine,
« cune parole bonne
« Aussitôt cet homme
« les en hurlant et tout
« Dans ce pays était
« rier d'une haute répu
« de courage et de jeun
« dien se rendit auprès d
« la tête et les mains pl
« et les deux oreilles arr
« dit : « Un homme se
« dive noir, avec une cui
« de léopard et un casq
« qui dans toute sa pei
« Ahrimane ou un dra
« couché par terre; j'ai
« son cheval des champs
« mais dès qu'il m'a vu,
« moi, n'a pas dit de pa
« m'a arraché les deux
« même instant s'est ren
« Quand Aulad entend
« il bondit aussitôt de c
« reur, et alla pour voi
« c'était, et pourquoi il a
« le gardien. Aulad se

[redacted]

jeté ton cheval dans les
ensemencés? Je vais rendre
à jamais ténébreux pour
er ton casque sur la terre.»
lui répondit : « Mon nom
ge, et si le Nuage va com-
lion, il fera pleuvoir des
lance et d'épée, et prendra
les chefs. Si mon nom par-
es oreilles, il glacera le
ta vie et le sang de ton
as-tu pas entendu parler
les assemblées du lacs et
héros au corps d'éléphant?
re qui met au monde un fils
i, tu peux dire qu'elle coud
et qu'elle verse des larmes.
t à moi avec cette troupe,
it que lâcher un vent contre
lu ciel. »
m tira du fourreau son épée
le, suspendit son lacs roulé
de sa selle : et, semblable
qui tombe au milieu d'un
, il tua tous ceux qui se
nt devant lui. D'un seul
son épée d'acier, il coupait
it un homme en deux. Par
qu'il porta, il mit les chefs
pieds. Toute cette troupe
ue par le héros, et s'en-
pleurant et désespérée. Les
t les plaines se rempli-
raves à cheval qui se disper-
ns les montagnes. Roustam
mme un éléphant furieux,
on lacs roulé soixante fois
bras; et lorsque Rakhsch
'Aulad, le jour devint, pour
ier, ténébreux comme la
stam lança son lacs d'une
ngueur, et la tête du fier
t prise dans le nœud. Il
de cheval, lia les deux
son prisonnier, le poussa
i, se remit sur sa selle, et
Si tu me dis la vérité; si
ends aucun détour; si tu
montrer la maison du dive
résidence de Poulad, fils de
celle de Bid; si tu me guides
lroit où est retenu captif
ous, qui fut la cause de tous
eurs; si tu me découvres et
« me montres la vérité; si tu ne fais
« rien de contraire à la droiture, je
« prendrai au roi de Mazenderan sa
« couronne, son trône et sa lourde
« massue. Tu commanderas à ce pays
« et à son roi. Mais si tu apportes la
« fausseté dans tes paroles, je ferai
« couler de tes yeux un ruisseau de
« sang. » Aulad lui répondit : « Dégage
« ton cerveau de la colère, et ouvre
« les yeux. Ne détache pas dans ton
« ignorance mon corps de mon âme,
« et tu obtiendras par moi tout ce que
« tu demandes. Je te montrerai toutes
« les villes et tous les chemins qui con-
« duisent à l'endroit où le roi Caous
« est prisonnier. Je t'indiquerai la de-
« meure de Bid et du dive Blanc, car
« tu m'as donné une bonne nouvelle.
« O homme dont les traces sont heu-
« reuses, il y a cent parasanges d'ici
« jusqu'à l'endroit où est le roi Caous,
« et de là à la demeure du dive Blanc,
« il y a encore cent parasanges d'un
« chemin difficile et mauvais. Entre
« deux montagnes est un endroit de
« terreur, au-dessus duquel aucun ai-
« gle ne vole. Là, au milieu de deux
« cents autres, se trouve l'entrée d'une
« caverne merveilleuse, dont on ne
« saurait mesurer l'étendue. Pendant
« la nuit, douze mille dives courageux
« veillent sur les montagnes. Poulad,
« fils de Gandi, est leur chef. Bid et
« Sandjeh sont leurs gardiens. Le sei-
« gneur de tous ces dives est le dive
« Blanc, sous lequel la montagne trem-
« ble comme un saule. Tu verras que
« son corps est semblable à une mon-
« tagne; sa poitrine et ses épaules sont
« larges de dix cordes (*); sa taille
« est aussi de dix cordes; et malgré
« tes bras, tes mains et ta bride, ton
« épée tranchante, ta massue et ta
« lance, ta haute stature et ton expé-
« rience, il ne te sera pas facile de
« combattre ce dive. Quand tu auras
« passé outre, tu trouveras un pays
« rocailleux et désert qu'une biche n'o-
« serait traverser. Lorsque tu auras

(*) Les dictionnaires que j'ai à ma disposition n'indiquent pas la valeur de cette mesure.

« laissé ce lieu derrière toi, tu ren-
« contreras un courant d'eau dont la
« largeur excède deux parasanges, et
« dont le gardien est le dive Couna-
« reng sous les ordres duquel sont
« tous les dives ; puis, tu arriveras à
« Bouzgousch, habitée par les Nerm-
« paï (*), et qui ressemble à un palais
« ayant trois cents parasanges d'éten-
« due. Un chemin difficile et fort long
« conduit de là à la ville de Mazende-
« ran. Dans le royaume sont dissémi-
« nés des cavaliers, au nombre de mille
« fois mille ; et dans une si grande ar-
« mée pourvue d'armes et d'argent, tu
« ne verras personne qui éprouve les
« angoisses de la peur. Tu trouveras
« douze cents éléphants de guerre qui
« remplissent la ville : tu n'es qu'un
« seul homme ; et quand tu serais de
« fer, te frotterais-tu à cette lime d'Ah-
« rimane ? »

« Roustam sourit à ses paroles, et lui
« répondit : « Si tu restes avec moi com-
« me guide, tu verras ce que cet homme
« au corps d'éléphant fera, lui seul, à
« cette troupe avide de gloire, avec le
« secours de la fortune, de l'épée, de
« la flèche et du talent. Quand ils ver-
« ront la force de ma poitrine, ma vi-
« gueur dans le combat, les blessures
« que je fais avec la massue, leurs pieds
« et la peau de leur corps se déchire-
« ront de crainte : ils ne sauront plus
« distinguer la bride d'avec les étriers.
« Maintenant montre-moi le chemin

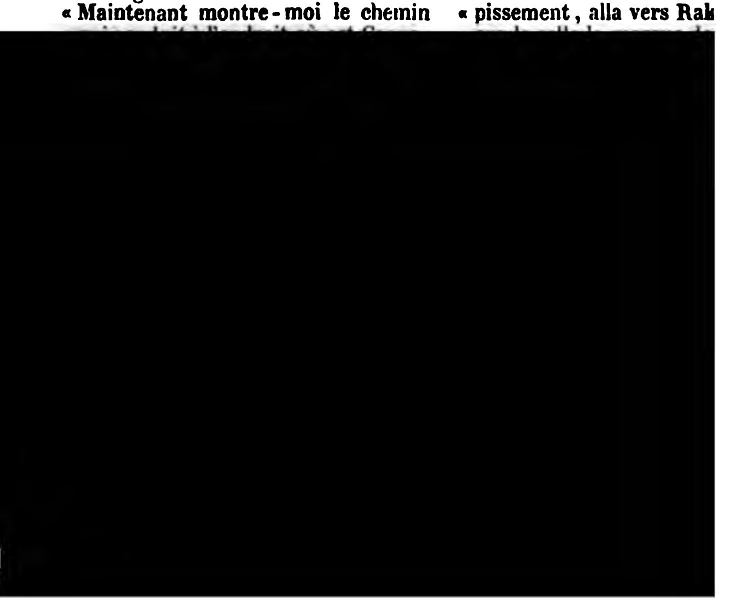
[redacted]

« et marche. » Il dit ; et, p
« s'assit sur Rakhsch. A
« devant lui, comme le ve
« ne se reposa ni pendant
« cure, ni pendant le jour
« rut jusqu'au pied du mo
« où Caous avait conduit
« et où les dives et les m
« vaient accablé de malhe
« la moitié de la nuit som
« sée, Roustam et Aulad
« un bruit qui venait d
« plaine, ils distinguèrent
« cymbales, et virent
« feux dans le pays de M
« et dans chaque endroi
« lampe qui jetait de la cl
« tam dit à Aulad : Qu'y a
« allume des feux à gauch
« Aulad répondit : Là est
« pays de Mazenderan ; et
« frontière, les deux tie
« ves n'osent pas dormir
« nuit. Le dive Arzeng d
« le lieu d'où s'élèvent sa
« tumulte et ces cris. Alo
« le belliqueux s'endormit ;
« le soleil montra sa face
« attacha fortement Aulad
« avec son lacs.

VIe AVENTURE. COMBAT DE RO
LE DIVE ARZENG.

« Roustam étant sorti d
« pissement, alla vers Rak

[redacted]



, et la jeta, toute dégouttante
, du côté où étaient les dives.
: ceux-ci virent la massue de
n, leurs cœurs se fendirent,
crainte qu'ils avaient de la
héros; et, sans penser à la
ai aux difficultés du terrain,
se jetaient sur les fils pour
du chemin. Le héros au corps
nt tira l'épée de la vengeance,
mina cette foule de dives;
que le soleil, qui illumine le
, descendit sur l'horizon, il
toute hâte jusqu'au mont As-
débarrassa Aulad des nœuds
qui le retenait; et tous les
ssirent sous un arbre élevé.
n demanda à Aulad le che-
i conduisait à la ville où se
t le roi Caous; et, dès qu'il
ndu sa réponse, il se dirigea
ôté-là, son guide courant à
vant lui. Quand il entra dans
Rakhsch poussa un hennis-
semblable au tonnerre. Caous
entendu, comprit aussitôt ce
ustam avait fait depuis le
ncement jusqu'à la fin. Il dit
miens: Nos mauvais jours
rivés à leur terme. Le hen-
nt de Raksch a frappé mes
. Ce bruit ranime la vie dans
eur. Les guerriers iraniens
Ces lourdes chaînes ont trou-
e du roi Caous. La sagesse
lligence sont sorties de sa
dirais qu'il parle en rêvant.
avons point de secours à at-
dans cette dure prison; sans
la fortune s'est détournée
. Les captifs disaient ces pa-
lorsque, au même instant,
levant Caous le héros bril-
mme le feu, et plein d'ar-
ur les combats. Lorsqu'il fut
Caous, tous les grands se
lèrent autour de lui. Rous-
sa des larmes, adora le roi,
rrogea sur ses longues souf-
Caous le pressa contre son
s'informa de Zal et des fa-
que le héros avait éprouvées
n voyage; puis il lui dit: Il
rtir avec Rakhsch, à l'insu
« de ces magiciens. Car, lorsque le
« dive Blanc apprendra que la face du
« monde est privée d'Arzeng, et que
« le guerrier au corps d'éléphant est
« arrivé auprès de Caous, tous les dives
« se réuniront, les travaux que tu as
« accomplis seront inutiles, et le monde
« sera rempli par une armée de dives.
« Prends donc, sur l'heure même, le
« chemin de la demeure du dive Blanc,
« et expose de nouveau à la fatigue
« ton corps, ton épée et tes flèches.
« Peut-être le Dieu pur te sera-t-il en
« aide, et jetteras-tu dans la poussière
« les têtes des magiciens. Il faut que
« tu franchisses ces montagnes, où en
« tous lieux sont des troupes de dives.
« Tu trouveras ensuite devant toi une
« caverne effrayante, séjour de terreur
« et d'effroi, suivant ce que j'ai en-
« tendu dire. A son entrée, se tiennent
« un grand nombre de dives belliqueux,
« tous disposés au combat, comme des
« tigres. Dans l'intérieur de la caverne
« est la demeure du dive Blanc, qui
« contient son armée par la crainte et
« par l'espérance. Puisses-tu le tuer,
« car il est le chef et le soutien de ces
« troupes. Les yeux de mes compa-
« gnons d'infortune se sont obscurcis
« par l'effet de la tristesse, et ma vue
« affaiblie est devenue trouble. Les
« médecins qui m'ont vu me font es-
« pérer la guérison par le moyen du
« sang, du cœur et de la cervelle du
« dive Blanc. Un homme, savant en
« médecine, m'a dit: Si tu fais couler
« dans tes yeux trois gouttes de son
« sang, grosses comme des larmes,
« les nuages qui troublent ta vue se
« dissiperont avec ce sang. J'espère
« dans la bonté du Créateur que tu ti-
« reras vengeance de ce dive guerrier.

« Le héros au corps d'éléphant se
« prépara pour le combat, et partit de
« ce lieu en disant aux Iraniens: Soyez
« vigilants; je vais combattre le dive
« Blanc, qui est un éléphant belliqueux
« et rusé. Autour de lui se tient une
« armée nombreuse. S'il me saisit
« avec le nœud de son lacs, vous
« resterez longtemps dans l'opprobre
« et l'affliction; mais si le maître du
« monde me prête son secours, si ma

« bonne étoile me donne de la force,
« vous retrouverez tous votre patrie.

« Roustam partit de ce lieu, la ceinture serrée, prêt à combattre, et la « tête remplie de haine et de projets « belliqueux. Il prit Aulad avec lui, et « poussa Rakhsch comme le vent. Le « héros plein de bienveillance ne se « reposa pas en route, et Aulad fut « son guide. Rakhsch étant arrivé dans « les sept montagnes où se trouvaient « des troupes nombreuses de dives, « Roustam s'avança auprès de la ca- « verne sans fond, et vit tout autour « l'armée du dive Blanc. Il dit à Au- « lad : « Dans ce que je t'ai demandé, « je t'ai toujours trouvé sur la voie de « la vérité. J'ai maintenant à conduire « une entreprise difficile. Il convient « que tu me dises ce que j'ai à faire, ô « homme né sous une heureuse étoile. « Ainsi, lorsque le moment de partir « sera arrivé, montre-moi le chemin, « et découvre-moi le mystère. » Aulad « lui répondit : « Quand le soleil sera « chaud, les dives se livreront au « sommeil, et alors tu pourras les « vaincre dans le combat. Maintenant, « il faut attendre. Plus tard, tu ne « verras plus aucun dive, excepté « quelques magiciens qui feront la « garde. Alors peut-être pourras-tu les « vaincre, si celui qui donne la vic- « toire t'accorde son secours. » Rous- « tam ne se hâta pas de partir jusqu'à ce « que le soleil fût dans son plein. Il lia

« leil qui jette un vif éclat, s'
« vers le dive Blanc. Il vit u
« verne pareille à l'enfer. Les té
« de cette caverne empêchai
« voir le corps du magicien. L
« resta quelque temps le glaiv
« main. Ce n'était point un li
« l'on vît clair, et d'où l'on pût
« dre la fuite. Le héros s'étant
« les paupières et lavé les yeux
« cha pendant quelque temps,
« couvrit au milieu des ténèbr
« masse qui remplissait toute
« verne. Cette masse, de couleur
« était immense et portait une c
« comme celle d'un lion. Roustar
« dive plongé dans le sommeil
« il ne se hâta pas de le tuer, et
« un cri semblable au cri du tig
« dive s'étant réveillé, s'avanç
« combattre; il enleva une me
« moulin, et semblable à une é
« fumée, il arriva sur Roustar
« cœur du héros fut rempli d
« reur, et il craignit de tomb
« la pente étroite et rapide da
« quelle il était entraîné. Il s
« comme un lion furieux, don
« dive un coup de son épée
« chante sur le milieu du cor
« par sa vigueur jeta sur le s
« main et un pied qu'il avait co
« cette masse énorme. Le bless
« tacha à Roustam comme u
« phant sauvage et un lion fu
« Avec un seul pied, il contin

reverraient mon visage.
parla le dive Blanc. Mais il
u cœur. Les deux ennemis
rent à combattre, et de
ps découlait un ruisseau de
de sang. Roustam, malgré
que le Créateur de l'âme
donnée, eut de la peine à
le combat. A la fin, le hé-
ieux enlaça le dive, le saisit
bras, le souleva comme fait
l'éleva plus haut que son cou,
sous ses pieds. Il le jeta sur
avec tant de force, qu'il fit
vie de son corps. Puis il en-
n poignard dans le cœur du
irracha le foie de son corps
e cadavre remplissait toute
ie. Le monde était devenu
ine mer de sang.
ives témoins de cette vic-
irent aussitôt la fuite, sans
d'opposer à Roustam la
résistance; et le héros
barrassé Aulad de ses liens,
i le foie du dive Blanc, et se
oute pour aller délivrer Caï-
les guerriers iraniens. Caï-
couvra sur-le-champ la vue,
n du sang du dive que l'on
ins ses yeux.
i du Mazenderan, malgré les
ie Roustam avait portés à
ance, par l'extermination
s, ses alliés, se disposa à
r la guerre. Ce prince, qui
gicien, espérait triompher
art des guerriers de l'Iran.
x armées combattirent pen-
sieurs jours, sans que la
se déclarât pour aucun
e roi du Mazenderan, vi-
poursuivi par Roustam, se
tout à coup en un énorme
de roc. En vain les guer-
niens essayèrent de remuer
erre, sous laquelle s'était ca-
agicien, ils ne purent y réus-
istam la souleva; et ayant
le roi du Mazenderan de la
n mille pièces, celui-ci, plein
ur, et bien convaincu que
iantements ne pourraient lui
icun secours, reprit sa forme
« naturelle. Roustam le conduisit de-
« vant Caï-Caous. Ce prince ayant re-
« proché à l'indigne magicien les souf-
« frances auxquelles il l'avait soumis
« pendant sa captivité, ordonna qu'on
« le tuât aussitôt. Alors, Roustam
« saisit par la barbe le roi du Mazen-
« deran, l'emmena loin de la présence
« du monarque iranien, et le fit couper
« en morceaux.

« Caï-Caous ayant distribué le bu-
« tin à son armée, fit tuer tous les di-
« ves qui n'adoraient pas Dieu, et
« tint la promesse que Roustam avait
« faite à Aulad, en le nommant roi
« du Mazenderan (*). »

La guerre terminée d'une manière si glorieuse, Caï-Caous retourna à Istakahr, et renvoya dans le Sistan Roustam, après l'avoir comblé de présents et d'honneurs.

EXPÉDITION DE CAÏ-CAOUS CONTRE LA SYRIE. AFRASIAB ENVAHIT LE KHORASAN. ASCENSION DE CAÏ-CAOUS.

Peu de temps après son retour en Perse, Caï-Caous conçut le projet de faire rentrer dans le devoir le roi de Syrie et les petits souverains de l'Asie Mineure qui avaient profité des malheurs de Nevder pour se rendre indépendants. Il parcourut les différentes provinces de l'empire, sous prétexte de chercher les moyens de travailler au bonheur de ses peuples; mais partout il levait des troupes, et ayant réuni une grande armée, il marcha vers la Syrie, laissant à Roustam le gouvernement de tout l'empire. Quelque promptitude que Caï-Caous eût mise à faire ses préparatifs, et quelque soin qu'il eût pris de garder le secret de l'expédition, il ne put parvenir à tromper la vigilance du roi de Syrie. Celui-ci avait depuis longtemps associé à sa cause les princes de l'Asie Mineure, de l'Arabie, de l'Égypte et de l'Afrique orientale. Après trois campagnes sanglantes, Caï-Caous triompha des confédérés, les

(*) *Schah-Nameh*, édit. cit., t. I, p. 251 et suivantes.

obligea à demander la paix, et contraignit tous les anciens vassaux à reconnaître la suzeraineté de la Perse.

Le roi de Syrie, dont l'esprit était plein de ruses et d'artifices, flatta l'orgueil de Caï-Caous, montra une soumission aveugle à ses moindres volontés, lui envoya de riches présents, et lui offrit en mariage Soudabeh, sa fille. Caï-Caous, trompé par ces fausses apparences, se rendit à la cour de Syrie avec une faible escorte, pour aller chercher sa nouvelle épouse. Après lui avoir donné des fêtes brillantes, le monarque syrien déclara à son gendre qu'il le retenait captif, et ne lui rendrait la liberté que pour une forte rançon, et à condition qu'il prendrait l'engagement de reconnaître l'indépendance de la Syrie.

La captivité de Caï-Caous avait excité des troubles dans la Perse. Afrasiab, qui depuis quelques années occupait le trône du Touran, profita de cette conjoncture pour faire une irruption dans le Khorasan; Roustam, qui était alors en marche pour aller au secours de Caï-Caous, ayant eu avis de l'invasion des Touraniens, envoya une armée dans l'Asie Mineure, et s'avança lui-même vers Afrasiab. Il remporta, près de la ville de Merve, une grande victoire sur les Touraniens, et contraignit Afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la

[redacted]

plus que de l'administration
royaume; et au bout de quelq
nées, il renonça entièrement
faires, pour se livrer à ses p
Dans un voyage qu'il fit dans
vince de Schirvan, frappé de la
du pays, il y fit élever un pal
gnifique, dont plusieurs histor
tribuent la construction aux
La vue de ce palais, dont il se
l'architecte, acheva de corrom
Caous. Il s'imagina avoir élevé
nument qui ressemblait au p
et croyant être Dieu, il se livr
actions aussi absurdes que sac
Un songe qu'il eut, et dans l
lui sembla voir un génie qui l'
et l'engageait en même temps
ter au ciel, acheva de le per
génie lui enseigna les moy
devait mettre en usage pour
dans les airs. D'après ses c
Caï-Caous fit construire un
extrêmement léger, avec d
cordons, auxquels on attacha
gles, qui, prenant leur essor,
rent le prince à une grande l
Mais ces oiseaux, peu dociles,
du poids qu'ils soutenaient,
rent tout à coup; et Caï-Caou
dans un bois près de la ville

Les officiers du palais, qui
suivi des yeux le roi, coururen
abattue vers le lieu où il étai
et le trouvèrent anéanti de p
honte, mais sans aucune bles

[redacted]

s, se rencontrèrent dans
(*). La bataille fut précé-
eurs combats singuliers,
les Iraniens eurent d'a-
us. Mais Roustam ayant
i aux chefs touraniens,
ôt ses malheureux com-
mes. Afrasiab, irrité, fit
er la charge, et les deux
attirent pendant quatre
ières. Les troupes d'Afra-
entièrement défaites, et ce
eaucoup de peine à se sau-
e. Roustam poursuivit les
'à la ville de Sémengan,
es portes au vainqueur.
lant de la place, appelé
t un prince du sang tou-
tous ses efforts pour flé-
n, et obtint la paix, à
'Afrasiab payerait à Caï-
mme considérable.
ait une fille très-belle,
mineh. Roustam ayant
lle une violente passion,
ariage, mais dans le plus
Les deux maisons avaient
t à ne pas divulguer une
es souverains de l'Iran et
auraient point approuvée.
t conclue, Roustam fut
itter sa jeune épouse, qui
Il la recommanda à Ker-
d'une tendresse éternelle,
pour gage de sa foi, un
destiné à l'enfant qu'elle
monde.
de Roustam le rendit in-
bénédictions dont le com-
es Iraniens, et Caï-Caous
, ainsi qu'aux hommages
du Zaboulistan, son do-
nanda à Dieu les moyens
avec Tehmineh, et usa
ce extrême, pour que rien
oupçonner l'union impo-
vait contractée.
étant accouchée d'un gar-
emblait en tout à Rous-
nna le nom de *Sohrab;*
our mieux cacher le se-cret de la naissance de cet enfant, le faisait passer pour son propre fils. Chaque jour, Sohrab faisait à la chasse et dans les exercices militaires des prodiges de valeur. Son nom devint fameux; et Afrasiab, curieux de voir ce jeune homme, l'appela à sa cour, où il excita l'admiration générale par ses talents, son adresse, et sa force tout à fait extraordinaire. Sohrab parlait sans cesse de détruire la famille de Caï-Caous et de faire la conquête de l'Iran. Les projets du jeune guerrier animèrent Afrasiab, qui, voyant en lui un rival qu'il pouvait opposer à Roustam, se détermina à rompre la paix qui existait entre l'Iran et le Touran. Le commandement général des troupes fut confié à Sohrab; et les plus vieux généraux, pleins de confiance et d'admiration pour ce chef, se rangèrent sous ses ordres sans murmurer.

Avant de passer la frontière, Sohrab voulut faire ses adieux à sa mère et à son aïeul, et se rendit à Sémengan, où Tehmineh lui révéla le nom de son père. Sohrab, très-agité par l'aveu que venait de lui faire sa mère, dit que, puisque le sort armait son bras contre Caï-Caous, il tuerait ce prince, mettrait sur le trône Roustam, et attaquant le Touran avec toutes les forces de l'Iran, réunirait les deux pays, qui ne formeraient plus à l'avenir qu'un seul empire. Sohrab partit ensuite, rejoignit l'armée, passa le Djihoun, et marcha sur le château de Sépid, dans le Khorasan. Le vaillant Hedjer commandait dans cette place. Il en sortit, et appela à un combat singulier Sohrab, dont l'aspect seul jetait l'effroi dans le cœur des soldats iraniens. Sohrab se précipita sur son ennemi, et le fit prisonnier avec la plus grande facilité. Le prince Coustehem, fils de Nevder, habitait alors Sépid, avec un fils appelé *Kedjdéhem,* et une fille du nom de *Gourd-Aférid.* Celle-ci avait des inclinations guerrières. Animée par le combat dont elle venait d'être témoin du haut des remparts, elle prit ses armes, sortit du château, et se présenta devant

(*) ...ea d'Ohsson, *Tableau histo-*
...*re,* t. I, p. 169.

Sohrab, dont elle avait presque la taille et la force, et auquel elle ne le cédait point en courage. Le combat fut long et opiniâtre. Des deux côtés on voyait une égale adresse à combattre avec la lance, à tirer des flèches et à jeter le lacs. Enfin, Sohrab s'élança avec fureur contre Gourd-Afé-rid et lui enleva son casque. On reconnut alors avec étonnement les traits de la princesse, qui, épuisée de fatigue, et ne pouvant plus opposer à son ennemi la moindre résistance, demanda la vie à Sohrab, et s'engagea à lui livrer la forteresse. Le fils de Roustam, plein de grandeur d'âme, donna de grands éloges à la princesse, et, se fiant à sa parole, lui permit de rentrer dans Sépid, et l'accompagna jusqu'aux portes du château. Gourd-Afèrid ne répondit pas à tant de générosité. Une fois dans la place, elle prit toutes les mesures nécessaires pour opposer à l'armée du Touran une vigoureuse résistance, et releva par ses discours le courage abattu de la garnison. Courant ensuite vers les remparts, elle appela Sohrab, et lui dit « que s'il « avait su triompher d'un vieillard et « d'une femme, il ne triompherait pas « des héros de l'Iran. Il est vrai, ajouta- « t-elle, que votre courage est grand ; « on ne croirait pas que vous êtes un « Touranien; tout, au contraire, sem- « blerait annoncer que vous êtes ori- « ginaire de l'Iran, de cette contrée si [redacted]

pour engager le héros à repre commandement des armées i nes. Le messager de Caï-Ca rendit à Nimrouz, où était alor tam. Agité par des pressen dont il ne pouvait se rendre c le vieux guerrier, en entendant des exploits de Sohrab, la ter l'Iran, n'éprouvait aucun dés mesurer avec ce rival si digne Il était loin de penser que le je ros était son fils; car depuis qu quitté Sémengan, jamais Roust vait reçu des nouvelles de Teh Cependant le seul nom de Soh tait son âme. Il ne pouvait se à accepter le commandement offrait son roi ; plus les in étaient vives, plus ses refus formels. Ce ne fut qu'au bout sieurs jours que le messager Caous put obtenir que le h rendît du moins à la cour. Le et l'irrésolution de Roustam r rent sa marche. Caï-Caous, i l'indifférence et des refus de s sal, lui adressa les reproches l vifs. Un seigneur de la cour d Caous, jaloux de la gloire de tam, ayant saisi cette occasi l'humilier, Roustam lui rép Que l'autorité des rois avai des bornes, surtout envers les feudataires ; qu'il était né lib qu'il mourrait libre ; que la se n'était que pour les âmes fai [redacted]

ra d'abord inflexible. Mais Gou-
dit : « Tous vos envieux attri-
à la crainte votre refus obs-
; diront que Roustam redoute
» Ces paroles changèrent les
ions du héros, qui se rendit
à la cour, et se montra dis-
obéir au roi. Caï-Caous fit hâ-
préparatifs du départ, et sui-
même l'armée. Il mit la plus
diligence possible pour arriver
Sépid avant la prise de cette
mais lorsque l'armée iranienne
déjà qu'à une petite distance
oparts, il apprit que Sohrab
aître de la ville. Roustam en-
Caï-Caous à ne point s'affliger,
promit de reprendre Sépid.
sposa aussitôt à attaquer l'ar-
iranienne. Sohrab, de son côté,
onnaître les forces des assié-
et s'informa si Roustam com-
t leur armée. Il monta sur les
ts avec Hedjer, son prisonnier,
il demanda des renseignements
sur les chefs auxquels apparte-
les principales tentes du camp
. Hedjer obéit aux ordres de
, lui montra le quartier du roi
ntes des principaux guerriers,
ption de celle de Roustam,
voulait point exposer à rece-
défi de Sohrab, qu'il regar-
mme invincible. Mais celui-
avait appris de Tehmineh
vert était la couleur distinc-
la famille de Sam, voyant
ite magnifique de satin vert,
la avec émotion à Hedjer si cette
'était pas celle de Roustam.
répondit que c'était sans aucun
elle de Zévareh, frère cadet
os ; et il déclara que rien dans
p n'annonçait la présence du
r guerrier de l'Iran (*). Ces mots
nt une secrète joie à Sohrab,
redoutait que son père. Aus-
envoya un messager à Caï-
pour lui dire qu'il était prêt
attre contre les héros les plus
du camp iranien. Ce défi ir-
rita tous les chefs, et Roustam fut désigné pour soutenir l'honneur de l'Iran. Des deux côtés, on prit des dispositions pour que le combat eût lieu le lendemain. Les champions s'avancèrent l'un contre l'autre, en présence des deux armées rangées en bataille, et agitées par un vif sentiment d'inquiétude. Le combat dura fort longtemps ; Roustam et Sohrab s'attaquèrent tour à tour avec l'arc, la lance, le sabre et la masse d'armes, tantôt à pied, tantôt à cheval, sans pouvoir obtenir le moindre avantage. La lutte, interrompue pendant quelques instants, recommença plus terrible. Roustam, blessé, succomba enfin sous les coups de Sohrab, qui tira alors son poignard pour l'égorger ; mais Roustam s'écria qu'il violait les lois du combat, qui ne permettaient de tuer son adversaire qu'après l'avoir terrassé deux fois. Aussitôt Sohrab lui aida à se relever, et la lutte recommença de nouveau. Roustam, jusqu'alors invincible, se sentit profondément humilié de l'avantage que Sohrab avait obtenu sur lui ; la fureur doubla ses forces ; et, se précipitant sur son adversaire, il le renversa, et lui tendit généreusement la main. Alors recommença un combat dans lequel l'un ou l'autre des deux héros devait nécessairement succomber. Roustam triompha de tous les efforts de Sohrab ; et, transporté de fureur, il le poignarda. Prêt à rendre le dernier soupir, le jeune guerrier lui dit : « Ma mère m'avait donné les marques « auxquelles je pouvais reconnaître « Roustam, mon père, et je le cherchais. Le destin envieux a fait tom- « ber le malheur sur ma tête ; j'espé- « rais voir mon père, le destin m'a « privé de cette consolation. » Jetant ensuite un regard sur Roustam, il lui dit : « Sous quelque forme que tu te « caches, dans quelque lieu que tu « fuies, quels que soient ton courage « et ta fortune, Roustam, mon père, « le premier de tous les héros du « monde, vengera ma mort. »

A ces paroles, l'infortuné Roustam tomba évanoui sur le corps de Sohrab.

bleau historique de l'Orient, t. I,

Le père et le fils s'embrassent, et versent un torrent de larmes. Sohrab demanda par signes à Roustam de lui ôter son brassard, qui le gênait; Roustam obéit, et reconnaissant aussitôt le bracelet d'or qu'il avait laissé autrefois à Tehmineh comme gage de sa foi, il perdit entièrement connaissance. Peu après, revenant à lui, il jeta son casque, s'arracha les cheveux, et gémit sur le silence funeste de son fils. Sohrab, ouvrant alors les yeux, consola son père, et l'engagea à faire la paix, pour sauver l'armée touranienne et les parents qu'ils avaient à Sémengan. Roustam, entouré des chefs des deux armées, s'accusait du meurtre de son fils. Les chefs s'empressèrent de porter des secours aux deux guerriers, et on parla d'employer le remède appelé *nousch-darou*, composé par les astrologues, et qui guérissait tous les maux. Les rois seuls avaient ce spécifique. Roustam fit supplier Caï-Caous d'avoir pitié de sa douleur, et de consacrer au salut de Sohrab une partie de son *nousch-darou*. Caï-Caous était disposé à faire ce sacrifice; mais quelques flatteurs arrêtèrent l'élan de sa générosité. « Quel sera, disaient-ils, l'orgueil et la puissance de Roustam, s'il parvient à rappeler Sohrab à la vie, et à se faire de ce jeune héros un compagnon d'armes? » Roustam espérant fléchir le roi, se rendait auprès de lui; mais [redacted]

peler auprès de lui à Nimrouz. On expédia sur-le-champ pour Sémengan un officier porteur du bracelet d'or de l'infortuné Sohrab, avec des lettres pressantes, adressées à la princesse et à Kerkin, son père. Les nouvelles qu'apportait ce messager causèrent au père et à la fille une affliction profonde, qu'augmenta encore la crainte des poursuites d'Afrasiab. Bientôt ils succombèrent l'un et l'autre à leur chagrin. Dans ses derniers moments, la malheureuse Tehmineh remit le bracelet d'or de son fils à Schehrouze, sa cousine, que Sohrab avait épousée en secret avant son départ du Touran. Schehrouze, alors grosse, accoucha peu après de Barzou.

HISTOIRE DE SIYAVOUSCH.

Caï-Caous, en quittant le Khorasan, avait laissé à Sépid Tous et Guiv, pour commander la place. Un jour, ces chefs allèrent à la chasse; et, s'étant avancés jusque sur les bords du Djihoun, ils aperçurent au fond d'un bois trois femmes: une jeune fille de la plus grande beauté, et deux vieilles esclaves. Les guerriers voulaient l'un et l'autre posséder cette jeune fille. Tous prétendait avoir été le premier à la découvrir, et Guiv le premier à l'arrêter. Ils convinrent enfin de s'en remettre au jugement du roi, et de respecter, en attendant, la belle étrangère.

[redacted]

un jour à tromper la vigi-
s gardes, elle avait passé le
dans la crainte de se voir
l la victime du ressentiment
rsécuteur; que, d'ailleurs,
invisible semblait la diriger
rmer dans sa résolution de
à tous les périls sur le sol
lutôt que d'avoir pour époux
ître le tyran Afrasiab.
us conçut bientôt une vive
our cette princesse; et, au
an, elle accoucha d'un fils
elé *Siyavousch*. Les astro-
nt tiré l'horoscope de l'en-
rèrent qu'il n'offrait rien
Cette prédiction inquiéta le
orts à confier le nouveau-né
. Le héros reporta sur Siya-
endresse qu'il avait eue pour
, après avoir terminé son
il le reconduisit à Istakhar,
prince fit l'admiration de
de toute la cour.
Soudabeh étant devenue
de lui, mit en œuvre tous
s pour triompher de sa
oussée avec horreur, elle ac-
ousch du crime dont elle
coupable. Le jeune prince
u'un silence respectueux et
amères aux accusations de
Caï-Caous, voulant con-
érité, s'adressa aux devins
qui lui déclarèrent que Siya-
ait pas coupable, et l'enga-
umettre la reine et le prince
du feu. Au jour indiqué,
feignit d'être malade, et
t. Siyavousch se présenta
e d'une âme pure, et poussa
au milieu des flammes sans
int. Caï-Caous célébra cet
par des fêtes et des réjouis-
iques. Il déféra le jugement
à son divan, qui la con-
mort, et Caï-Caous signa
main. Siyavousch, désolé,
pieds de son père, et im-
mence en versant des lar-
aous fit grâce de la vie à
mais il la condamna à pas-
retraite le reste de ses

Vers cette époque, Afrasiab eut encore un songe qui lui promettait la victoire, s'il faisait une nouvelle invasion dans l'Iran. Ce prince voulait d'ailleurs venger la mort de Sohrab et l'enlèvement de la princesse mère de Siyavousch. Une armée considérable se jeta tout à coup sur le Khorasan, et s'empara de Balkh et de plusieurs autres villes. Caï-Caous confia à Roustam le commandement de ses troupes, et ordonna au prince Siyavousch de suivre ce héros. L'armée iranienne, aussi nombreuse que celle des ennemis, et commandée par des généraux plus habiles, repoussa aisément les Touraniens, et se disposait à les poursuivre même au delà du Djihoun, quand Roustam reçut de la part d'Afrasiab des propositions de paix. Le prince touranien était sur le point d'entrer en campagne avec une nouvelle armée, quand il vit en songe ses soldats taillés en pièces, et lui-même devenu captif, conduit à Istakhar, et traîné aux pieds de Caï-Caous, lorsque tout à coup un jeune homme, se précipitant sur lui, l'avait coupé en deux par le milieu du corps. Ce songe, joint à plusieurs autres prédictions que lui firent les devins, l'engagèrent à demander la paix, bien décidé à l'accepter à quelque condition que ce fût. Roustam exigea une somme d'argent considérable; et, de part et d'autre, on donna et on prit des otages.

Les partisans de Soudabeh s'élevèrent de tout leur pouvoir contre la paix que Roustam venait de conclure. Ils disaient qu'il aurait été facile de pénétrer jusqu'à Kenekzer, et de dicter la loi à Afrasiab au milieu même de sa capitale. L'inexpérience de Siyavousch et la maladresse du vieux Roustam étaient cause du peu de parti qu'on avait tiré des circonstances. Les courtisans demandaient enfin que Caï-Caous recommençât la guerre. Ce roi, d'un caractère assez faible, et d'ailleurs animé contre Siyavousch et contre Roustam, se laissa facilement ébranler. Roustam se rendit aussitôt à la cour, et représenta avec force le respect dû à la foi jurée, et les avan-

tages incontestables que la paix procurerait à tout l'empire. Rien n'étant capable de faire renoncer Caï-Caous au projet qu'il avait conçu de recommencer la guerre, Roustam quitta la cour, et se retira dans ses États. Aussitôt après son départ, Caï-Caous confia à Tous le commandement de l'armée. Il manda en même temps à Siyavousch de rompre la paix ou de se retirer.

Siyavousch connaissait la faiblesse de son père, les cabales de la cour, et les nouvelles trames que Soudabeh ourdissait dans sa retraite. « En rompant la paix, disait-il, je commets un parjure; et en respectant ma parole, je désobéis à un roi et à un père. » Ces idées accablantes étaient encore rendues plus pénibles par la certitude que tôt ou tard Soudabeh le perdrait dans l'esprit du roi. Il prit enfin le parti d'abandonner l'armée, de sortir de l'Iran, et de traverser le Touran pour se réfugier en Chine. Il écrivit sur ce sujet à Afrasiab, et chargea de sa lettre un messager qui s'acquitta de sa commission avec autant de célérité que d'adresse. Afrasiab dit à cet homme, avec mille protestations d'amitié, que Siyavousch serait bien reçu dans ses États, et traité par lui comme son fils. Alors ce prince adressa à Caï-Caous une lettre respectueuse, où il lui exposait les motifs de sa retraite: il laissa la conduite de l'armée à Behram, et passa le Djihoun avec une

sion de Siyavousch et la ret
Roustam du camp iranien
déjà changé la situation respe
deux cours. Afrasiab conc
grandes espérances; et les
qui abusaient de la confiance
Caous, voyaient tous leurs
concertés. Ce prince, écout
des conseils sages, ne voulait
poser aux hasards d'une
guerre, et il donna à Tous l'
ne pas violer la paix, et de
silence sur l'évasion de Siyav
espérait, par cette conduite,
le jeune fugitif à rentrer dan
trie. Tous exécuta les ordre
maître, d'autant plus volon
l'armée regrettait vivement
et Siyavousch, et que les To
encouragés par différentes
tances, faisaient toutes les
tions nécessaires pour une
vigoureuse.

La ratification de la paix m
siab à même de suivre plus l
ses projets sur Siyavousch. U
pressentiment faisait désirer
de s'éloigner de la cour de K
et de se rendre sur les fron
la Chine. Mais ses désirs étai
trariés par le politique Afras
temporisait toujours, et tâ
distraire son hôte par des f
tinuelles.

Ces fêtes somptueuses éta
vies de jeux militaires, auxqu

ces furent célébrées avec
a fille de Peïran donna bien-
époux un fils qui fut appelé

iab consulta alors d'autres de-
nt les réponses moins défavo-
e déterminèrent à donner sa
guis à Siyavousch, qui ne
it à cette union que sous la con-
expresse qu'Afrasiab lui per-
de s'éloigner de Kenekzer, et
blir dans une des provinces
s du Touran. Les noces furent
rande magnificence, et Afra-
ensa des sommes énormes en
n présents et en aumônes. Il
nouveaux époux, à titre d'apa-
s contrées orientales du Tou-
puis Khoten jusqu'aux fron-
la Chine. Après avoir parcouru
s, Siyavousch se détermina à
résidence à Scharsan, endroit
par sa position, par son cli-
par l'abondance de ses eaux.
bientôt une ville magnifique.
des palais pour chaque saison
e, et les orna tous de tableaux
sentaient, entre autres choses,
nnages de la cour d'Istakhar,
de Kenekzer, et de Nimrouz.
yait encore les symboles de
arts et métiers, ainsi que les
des astrologues les plus cé-
entourés des instruments de
sublime.
, qui avait accompagné Siya-
continua son voyage jusque
doustan, où il allait recevoir
ts des habitants. A son re-
is ans après, il ne reconnut
cienne ville de Scharsan. Ar-
Kenekzer, il en fit un tableau
ssant, qu'Afrasiab montra le
désir de faire le voyage, et
oir sa fille et son gendre. Mais
ez le détourna de ce dessein,
avant des raisons d'État, et
'entreprendre lui-même ce
énible.
it chargé de riches présents,
une suite nombreuse. Siya-
eçut le prince touranien, son
ternel, avec un grand respect;
na des fêtes qui furent suivies
de jeux militaires, où Siyavousch se distingua encore parmi les héros touraniens. Ces triomphes multipliés donnèrent au frère d'Afrasiab des préventions contre son petit-fils. Il ne pensait qu'avec peine aux liens qui unissaient sa fille à Caï-Caous, et croyait que Siyavousch était destiné à devenir le fléau du Touran. Cette opinion se fortifia dans son esprit, et acheva de l'indisposer contre le prince iranien.

Au bout de quelques mois, Kerschivez quitta Siyavousch et Frenguis avec les plus grandes démonstrations de tendresse : mais, de retour à Kenekzer, il employa les moyens les plus odieux pour élever des doutes sur la fidélité du prince son petit-fils, et lui aliéner l'esprit d'Afrasiab. Siyavousch, à l'en croire, entretenait une correspondance secrète avec Caï-Caous, son père, et faisait tous ses efforts pour attacher à sa personne les peuples du pays où il commandait. Afrasiab, très-effrayé, pria Kerschivez de retourner à Scharsan, pour tâcher de recueillir de nouvelles informations sur la conduite de son gendre, et l'engager à faire un voyage à Kenekzer avec la princesse Frenguis.

Arrivé à Scharsan, le perfide et superstitieux Kerschivez prit un air affligé, et fit entendre à Siyavousch que ses ennemis l'avaient perdu dans l'esprit d'Afrasiab. Il lui conseilla donc de ne pas se presser de se rendre à Kenekzer, et lui promit de détruire les impressions fâcheuses que le roi avait reçues.

Il repartit aussitôt; et, arrivé à Kenekzer, il dit à Afrasiab que Siyavousch avait reçu ses ordres avec dédain; qu'il vexait les riches, et flattait les soldats et le peuple : qu'enfin, tout, dans sa conduite, annonçait l'intention de se révolter. Les conclusions de Kerschivez étaient qu'Afrasiab devait déjouer à temps les complots de Siyavousch, et envoyer à Scharsan un corps de troupes considérable.

Afrasiab céda aux conseils de son frère, et résolut d'aller en personne à Scharsan. Au moment de son départ, Kerschivez envoya en toute hâte un

homme de confiance à Siyavousch, pour le prévenir du dessein d'Afrasiab, et l'engager à prendre la fuite. Il lui indiquait la route qu'il devait prendre pour gagner le Djihoun et le territoire de l'Iran. Siyavousch se rendit avec d'autant plus de facilité aux avis perfides de Kerschivez, qu'il avait cru voir en songe un torrent impétueux et une montagne de flammes, qu'Afrasiab poussait contre lui. Saisi d'effroi, il confia à Frenguis, qui était grosse, qu'il allait retourner dans l'Iran pour se dérober aux fureurs de son beau-père. Enfin il la pria, si elle donnait le jour à un fils, de l'appeler *Khosrou*, c'est-à-dire, *heureux*, *fortuné*, parce que cet enfant serait un jour le vengeur de son père. Frenguis employa vainement les prières et les larmes pour combattre la résolution de son époux (*).

Siyavousch, inébranlable, quitta Scharsan, suivi de quelques Iraniens et de cinq cents soldats du pays. Mais, dans sa précipitation, il oublia une cuirasse enchantée que lui avait donnée Roustam, et qui l'aurait peut-être sauvé de la mort. Bientôt il fut enveloppé par les soldats d'Afrasiab, lequel, n'écoutant que sa colère, ordonna de fondre sur la petite troupe qui accompagnait Siyavousch. Ceux qui la composaient se défendirent malgré les ordres et les cris de leur maître, qui ne voulait opposer aucune résis-

[redacted]

droit de défendre sa cause. Af
ému tomba en défaillance. Kers
profita de ce moment pour fair
duire la princesse dans une ten
parée. Il redoubla alors d'instan
d'efforts, et finit par arracher
frère l'arrêt de mort de Siyavo
qui fut massacré sur-le-champ. I
et la terre manifestèrent bientôt
reur que leur inspirait ce crim
orage affreux s'éleva, et jeta l
dans tout le camp d'Afrasiab. L
de Siyavousch répandu sur la te
fit sortir un arbrisseau épineux
l'on appela *Khounsiyavousch*,
à-dire *Sang de Siyavousch*. Les
annoncèrent que ces prodiges é
un avant-coureur de tous les ma
allaient fondre sur le Touran.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE KH
GUERRE CONTRE LES TOURANIENS
ROU MONTE SUR LE TRÔNE.

Cependant Kerschivez sut
calmer les frayeurs d'Afrasiab
essaya de faire mettre à mort l
cesse Frenguis, pour détruire
toute la race de Siyavousch. L
nées de cet homme cruel et su
tieux allaient causer de nouvea
mes, si Peïran n'eut obtenu, à
de prières, la vie de la princesse
craignant qu'Afrasiab ne chang
résolution, il la conduisit aussit
le Khoten, où elle accoucha d'

[redacted]

, il poursuivait les lions et
et faisait des prodiges de
ran l'appela alors dans son
: lui former l'esprit et le
lui donner une éducation
sa naissance. Vers la même
rasiab eut un songe relatif
, et qui lui causa un grand
voulut voir l'enfant et tirer
son horoscope pour savoir
devait prendre à son égard.
en conséquence à Peïran
r à Kenekzer. Peïran obéit;
nt sauver la vie de son pu-
gagea celui-ci à contrefaire
Afrasiab fut vivement ému
son petit-fils, surtout quand
eut dit avec un accent de
i paraissait très-sincère,
le prince était entièrement
son. Khosrou répondit d'une
upide à toutes les questions
essa son aïeul. Afrasiab ap-
sollicitude de Peïran pour
osrou, lui recommanda le
ui permit d'établir la mère
Scharsan. Peïran retourna
Khoten avec son élève,
isit ensuite à Scharsan avec

de Siyavousch fut pendant
un mystère pour les Ira-
bout de dix ans, ils appri-
tragique de ce prince. Caï-
tré de douleur, assembla
vassaux de l'empire, pour
ir la vengeance qu'il devait
crime qui attaquait l'hon-
maison et la dignité de
e l'assemblée fut d'avis de
guerre aux Touraniens.
qui parla le dernier, dit
avant tout mettre à mort la
beh, cause première de tous
s de la famille royale. Il exi-
e femme, qui avait été déjà
à perdre la vie, fût exécu-
hamp; il déclara même qu'il
rait pas si cet acte de jus-
différé. En même temps
furieux, entra dans les
ts de la reine, et la poi-

ratifs de guerre furent bien-tôt achevés, et en peu de temps une armée de deux cent mille hommes se trouva sur la frontière. Féramerz, fils de Roustam, attaqua un corps de Touraniens, les tailla en pièces, et tua de sa main leur général. Dans une seconde action, le même Féramerz battit un prince, fils d'Afrasiab, et le fit prisonnier. Roustam condamna cet infortuné au dernier supplice, pour venger la mort de Siyavousch.

Les Iraniens avançaient vers Kenekzer, lorsque Afrasiab, à la tête d'une armée considérable, leur offrit le combat. Peïsem, frère de Peïran, provoqua tous les héros de l'Iran, et appela par son nom Roustam, avec lequel il désirait surtout se mesurer. Guiv, qui se présenta d'abord pour lutter contre Peïsem, était au bout de peu d'instants sur le point de succomber : Féramerz vola à son secours, mais il eut bien de la peine à éviter les coups du guerrier touranien, qui continuait toujours à appeler Roustam; enfin celui-ci parut, et dès le premier choc il renversa Peïsem de dessus son cheval, le souleva avec le bout de sa lance, le tint en l'air au milieu des deux armées, puis le jeta sur les Touraniens. Aussitôt l'action devint générale. Après avoir fait plier l'aile droite des Iraniens, Afrasiab se précipita sur le centre, cherchant Roustam. Ce héros blessa le cheval d'Afrasiab, qui renversa son cavalier. Les Touraniens frappés d'épouvante prirent bientôt la fuite. Roustam poursuivit les fuyards et en fit un horrible carnage; il marcha ensuite sur Kenekzer, et Afrasiab se retira vers les frontières de la Chine. Cette défaite entraîna la soumission de presque tout le Touran. Roustam pardonna aux vaincus, mais il s'empara de tous les trésors de la famille royale, pour les distribuer à ses soldats. Pendant sept ans il exerça à Kenekzer le pouvoir royal, et établit d'une manière stable la domination de Caï-Caous sur le Touran. Les courtisans envieux accusèrent le héros d'avoir travaillé plutôt pour lui-même que pour atteindre le but de son expédition, qui était de venger le meurtre de Siya-

vousch, en faisant périr Afrasiab avec tous les princes de sa maison, et de ravager le Touran. Ces calomnies décidèrent Caï-Caous à refuser à Roustam les renforts nécessaires pour combattre avec succès Afrasiab, qui entretenait toujours des troubles dans quelques provinces de son empire. Roustam très-irrité, mais bien convaincu de l'impossibilité de conserver le Touran avec les troupes peu nombreuses qu'il avait alors sous ses ordres, réunit sa petite armée, et, parcourant les provinces occidentales du Touran, mit tout le pays à feu et à sang, et ne le quitta qu'après en avoir fait un immense désert. Cette conduite prêta de nouvelles armes à la calomnie. Les courtisans s'étendaient avec complaisance sur les cruautés inutiles de Roustam : ils blâmaient ce guerrier d'avoir abandonné un pays dont la conquête avait été achetée au prix des trésors de l'Iran et du sang des Iraniens. Roustam, sans daigner répondre aux accusations lancées contre lui, se retira dans ses États. Les grands vassaux, profitant de l'absence de cet illustre chef et de la faiblesse du vieux roi, secouèrent le joug; et les princes du sang excitèrent des dissensions dans l'espoir d'arriver au trône.

Afrasiab, profitant de ces discordes intestines, fit plusieurs irruptions dans l'Iran, et Caï-Caous fut réduit à flé-

[redacted]

la mort de son père, et mett
terme aux calamités qui désolen
pire. Hâte-toi de charger Guiv
mission dont l'honneur rejailli
toute ta race. » Gouderz se leva
tôt, et fit connaître à son fils la
qu'il venait d'avoir. Celui-ci
déguisé en Touranien ; et apr
années de fatigues, de dang
de recherches, il parvint à dé
la retraite de Khosrou et
aussitôt en route pour Schan
trouva le jeune prince dans u
menade aux environs de la vill
fit connaître l'avenir que Dieu
tinait. Khosrou fut d'autant pl
pé des paroles de Guiv, que Fr
sa mère, avait eu le même so
Gouderz. Une nuit, Khosrou e
guis, guidés par Guiv, quittèren
san avec une suite peu nombre
échappèrent ainsi à la vigila
Peïran, qui était chargé de les
Bientôt atteint, Guiv soutint
Peïran une lutte terrible, et f
le dépouiller de sa cuirasse et
casque. Enfin il arriva sur le
du Djihoun avec Khosrou et s
et tous trois poussant leurs
traversèrent hardiment le fleu
événement répandit la conste
dans la cour d'Afrasiab, qu
poursuivi lui-même son petit-
que sur les bords du Djihou
conduisit d'abord Khosrou à I
où il reçut les hommages d

[redacted]

et se déclara pour Féri-
il soutint la cause avec
Caous eut recours à tous
pour empêcher la guerre
il fut convenu que les
s'en rapporteraient à la
conseil, qui s'en référa
la volonté de Caï-Caous.
, conseillé par ses devins,
e trône de la Perse serait
e du courage, et proposa
nces de faire la conquête
ar cette place, défendue
s, refusait de reconnaître
du roi de Perse. Toute
applaudit à la résolution
; et le sort désigna Féri-
tre le premier à combattre

n ne fut pas heureuse.
ommandés par Bahman,
ntre les assiégeants des
nes et une grêle de traits
L'armée persane, forte de
mille hommes, fut dé-
ourz, et Tous qui com-
troupes, prirent honteu-
te.
hosrou se mit en marche
re à Ardébil. Il avait sous
ouderz et Guiv. Arrivé
rs de la place, il adressa
une sommation terri-
du Dieu seul et unique,
onservateur du monde :
génies, disait-il, quelle
e nature ou votre race,
ne de me rendre Ardé-
us soumettre à mon au-
loi. Il menaçait les dives
le Dieu et de la sienne,
t de se soumettre. Guiv
sommation au bout d'une
ocha jusqu'au pied des
aussitôt le vent emporta
e jeta dans le château. Le
ra en même temps pour
s nuages épais et noirs
t tout à coup la citadelle,
'épouvante dans les rangs
a confusion se mit parmi
ches énormes que les Ira-
nt contre la place ache-
r le découragement dans
le cœur des assiégés, qui ouvrirent aussitôt leurs portes.

Cet événement extraordinaire changea les dispositions des grands de l'empire à l'égard de Khosrou ; plusieurs allèrent même à la rencontre de ce prince pour le féliciter de sa victoire. Khosrou fut conduit en triomphe à Istakhar, où il reçut les bénédictions du vieux roi. On célébra ensuite la cérémonie du couronnement par des fêtes et des réjouissances publiques, qui durèrent sept jours et sept nuits. Caï-Caous donna à Khosrou le surnom de *houmayoun*, c'est-à-dire, *auguste*. Le vieux monarque passa le reste de sa vie dans la retraite.

CAÏ-KHOSROU, SURNOMMÉ HOUMAYOUN, DOUZIÈME ROI.

(Son règne fut de 60 ans.)

En montant sur le trône, Caï-Khosrou déposa les magistrats qui avaient prévariqué, et réforma plusieurs abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice. Il employa aussi tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour adoucir le sort de ceux de ses sujets qui étaient pauvres. Après avoir ainsi rétabli l'ordre dans l'empire, il assembla un conseil composé des principaux seigneurs iraniens, leur exposa la mort funeste de son père, et les injures que l'Iran avait reçues du Touran. Il les engagea à lui dire librement s'ils ne pensaient pas qu'il serait de leur honneur et de leur intérêt de déclarer la guerre aux Touraniens. Tous les membres du conseil furent de cet avis. Roustam, qui était venu à la cour, accompagné du vieux Zal, son père, pour offrir des présents à Caï-Khosrou, fut investi du commandement de l'armée; mais le héros, s'excusant sur les infirmités de son âge, refusa d'accepter cet honneur, et vota le premier en faveur de Tous. Cinq cent soixante et un princes du sang prirent part à l'expédition. Caï-Khosrou proposa à ces guerriers :

1° De vaincre et de tuer Bélaschan, et de lui enlever son sabre et son cheval.

2° De vaincre Téjav, gendre d'Afrasiab, et de lui arracher son casque.

3° D'enlever sa jeune esclave Asenpouï, qui réunissait à une grande beauté une voix ravissante.

4° De couper la tête à Téjav.

5° D'aller jusqu'à Caseh-Roud, pour rendre de pieux hommages à la mémoire de Siyavousch, sur la tombe de ce prince, et d'incendier ensuite un bois immense qui se trouvait dans les environs.

6° De se présenter devant Afrasiab pour lui reprocher ses crimes, et lui annoncer qu'il allait en recevoir le châtiment.

Les prix que Caï-Khosrou promettait pour ces actions héroïques consistaient en robes de brocart d'or, en jeunes esclaves des deux sexes, en chevaux richement caparaçonnés, et en vases d'or de différentes formes, ornés de pierres précieuses. Bijen s'engagea à remporter les trois premiers prix. Guiv, son père, le quatrième et le cinquième. Kerkin-Milad, le sixième.

Quelques jours après, Caï-Khosrou passa une revue générale de tous les chefs qui devaient faire partie de l'expédition. Ce prince, couvert de ses ornements royaux, et assis sur un éléphant blanc, couvert d'étoffes et de pierreries, ayant à ses côtés Zal et Roustam, se plaça devant sa tente, et fit défiler sous ses yeux les principaux guerriers de l'Iran. Féribourz [redacted]

de l'arc, provoqua à des com
guliers le gendre et le fils de
lui-ci ayant voulu entrer lui-
lice, fut blessé dans le com
bientôt d'autres guerriers l
cèrent, et attaquèrent avec
Féroud, qui, peu exercé à se
cette arme, évita le combat
tira. Aussitôt l'armée irani
procha du château de Tschére
fit une sortie vigoureuse, et
pendant une journée entièr
forts des soldats de Tous. A
perdu presque tous ses sold
saya de rentrer dans le châte
poursuivi par deux guerriers
il fut blessé mortellement. (
il parvint à gagner la citad
expira quelques heures aprè
sant jurer à sa mère, à ses
à la garnison, de périr les a
main, plutôt que de tombe
voir de Tous et de ces Irani
qui ne respectaient ni le sa
doun, ni les lois de la guerre
de Féroud, réduite au déses
le feu à la ville et se poigna
corps de son fils. Les pare
jeune prince et les soldats
nison se précipitèrent tous
des murailles.

En entrant dans la ville
rem, Tous ne trouva que de
des cadavres. Il fit donner la
aux corps de Féroud et de sa
tous les honneurs dus à leu
[redacted]

ıs profitant de sa victoire rs Kervkerd, apanage de à la tête d'une armée con- e disposait à attaquer les ıais Bijen, qui s'était en- incre en combat singulier, n défi. Téjav, irrité des Bijen lui prodiguait dans s'avança pour combattre, ; de la belle Asenpouï, dé- omme. La lutte se prolon- ıps, sans qu'il fût possible ıer le moindre avantage é. Enfin Téjav fut blessé, effroi, il s'enfuit à toute se mit à le poursuivre, et le lance lui enleva son su- ıe. Il s'attacha ensuite aux ouï, s'empara de cette belle la conduisit en triomphe s. Ce fait d'armes jeta la s l'armée touranienne, qui ıs combattre. Ces deux vic- lirent d'orgueil Tous, qui, ;arement, viola toutes les nanité et de la guerre, tan- elâchait sur les règles de la 'eïran, profitant des fautes ›rsaire, attaqua pendant la p des Iraniens, massacra partie de leur armée, et Tous de faire une retraite Caï-Khosrou, instruit du oud, ôta le commandement à Tous, pour le donner à Ce chef ne pouvant rien en- avec les débris de l'armée, obtint une trêve de trente s laquelle Peïran l'attaqua. obéissant aux conseils de s'était retranché dans son avait qu'environ cinquante nes, tandis que les Toura- vaient près de cent vingt outint cependant l'attaque ı grand courage. Peïran re- forts pour s'emparer de la e Féribourz ou de l'étendard ı l'intrépidité des seigneurs ıva ce précieux drapeau. La ı les combattants.

ayant oublié dans la mêlée arni d'or, et regardant cette ne d'un mauvais augure, retourna à la pointe du jour sur le champ de bataille, pour tâcher de le retrouver. Dès que les Touraniens aperçurent le guerrier persan, ils l'enveloppèrent : celui-ci provoquant Téjav à un combat singulier, reçut la mort de la main de son ennemi. Guiv, informé du malheur de son frère, envoya un cartel à Téjav, et, après avoir vaincu ce Touranien, il lui coupa la tête et la porta en triomphe au camp iranien. Cependant, Féribourz et Gouderz, voyant l'impossibilité de résister plus longtemps, se décidèrent à retourner en Perse. Ils abandonnèrent leur camp pendant la nuit, et regagnèrent précipitamment la frontière. Afrasiab combla d'honneurs Peïran et ses autres généraux. Kerkin Milad, qui, peu de jours auparavant, s'était présenté devant Afrasiab, suivant la promesse qu'il avait faite à Caï-Khosrou, et lui avait annoncé qu'il allait recevoir le châtiment dû à ses crimes, fut retenu prisonnier.

Caï-Khosrou, découragé par tant d'événements malheureux, fit appeler Roustam à sa cour, pour le charger de la conduite d'une nouvelle expédition contre le Touran; mais le vieux guerrier s'excusa encore sur son âge et ses infirmités, et engagea le roi à rendre sa confiance à Tous, et à lui laisser le soin de continuer la guerre. Caï-Khosrou s'étant rendu aux représentations de Roustam, fit lever une nouvelle armée. Les hostilités commencèrent par des combats singuliers de douze Iraniens contre douze Touraniens. Les guerriers de l'Iran eurent l'avantage, et un profond découragement s'empara de l'armée touranienne. Peïran, voulant ranimer ses soldats, eut recours au magicien Bazour : celui-ci, étant monté sur une hauteur, fit des opérations mystérieuses. Tout à coup un orage terrible, accompagné d'une grêle effroyable, enveloppa le camp iranien. Peïran profitant de la confusion qui régnait alors parmi les Persans, les attaqua avec impétuosité. Un guerrier iranien, averti par les astrologues de l'armée, courut sur la hauteur où était Bazour, le tua, et lui coupa un bras,

qu'il jeta aux pieds de Tous. Au même instant, l'air redevint serein, les Iraniens reprirent courage, et se défendirent vaillamment; mais, obligés de céder enfin au nombre bien supérieur des ennemis, ils se retirèrent en bon ordre, et se retranchèrent dans leur camp. Les deux chefs attendant toujours des renforts, évitèrent d'en venir à une action générale.

Peïran pressait, par des messages continuels, la marche de quelques corps indiens et chinois qui devaient arriver à son secours; et Tous demandait de nouvelles troupes : Caï-Khosrou mit alors tout en œuvre pour faire partir le vaillant Roustam, et il y parvint.

Deux corps d'armée s'approchaient déjà de la frontière. Féribourz commandait le premier, et Roustam le second. Ils arrivèrent au camp iranien le jour même où l'armée de Peïran venait d'être renforcée par les Indiens et les Chinois qui devaient se joindre aux Touraniens.

Plus le nom de Roustam était célèbre, et plus les jeunes guerriers brûlaient d'ardeur de se mesurer avec lui. Ce héros qui, malgré son âge, conservait encore beaucoup plus de force et de courage que n'en ont dans leur jeunesse les hommes ordinaires, tua en combat singulier deux ennemis.

Son exemple enflamma les Iraniens, qui demandèrent alors une action générale. Leurs cris jetèrent l'effroi dans [redacted]

expiré, il fit sonner la charge, de sa main un grand nombre mis. Les Touraniens écrasés la fuite. Roustam se rendit m camp ennemi et fit un grand de prisonniers. Il poursuivit cès avec prudence, et ne sur Kenekzer qu'après avoir toutes les places qui étaient route.

Cependant Afrasiab, à la p nouvelle de la marche de R avait demandé de nouveaux s Pouladvend, prince chinois, La présence de celui-ci rele ment le courage des Touranien marchèrent contre Roustam, l'avis de Peïran. Les deux ar rencontrèrent bientôt, mais d'en venir à une action géné chefs voulurent se mesurer combats singuliers.

Pouladvend, doué d'un imposant et d'une taille giga blessa et terrassa successivem et plusieurs autres guerrie l'invincible Roustam les ven tôt. Apres avoir donné au C temps de se reposer il parut de la lice, et signala encore so et son courage en combattan flèche, la lance et la massue. champions ayant ensuite mi terre, Roustam remporta un complète : le Chinois, terra manda grâce et l'obtint, à [redacted]

s à la reconnaissance de
-Khosrou, accompagné
ır, fit plusieurs lieues
rencontre du libérateur
ıe.
ées après les événements
ıs de rapporter, Bijen,
un voyage dans le Kho-
; Djihoun, et se rendit
ons de Samarcande. Il
, afin de pouvoir par-
; liberté cette partie du
ur, à la chasse, il s'é-
te, et aperçut au fond
troupe d'environ deux
sclaves : c'était la mai-
, fille d'Afrasiab, veuve
établie dans ce canton.
t entouré de cette troupe
, qui l'engagèrent à al-
ıu palais. Ménijeh s'in-
ı et de la naissance de
ınt appris qu'il était un
uerriers de l'Iran, elle
in et l'épousa en secret.
ıstruit de cette union,
ficier de se rendre sur
assurer de sa fille et de
s conduire tous deux à
:ier exécuta sa commis-
iab punit ces époux in-
a plus grande barbarie.
ours extérieures du pa-
ent quelques puits sans
etait les criminels d'É-
étaient couverts de pier-
vec une ouverture pour
isonniers quelques ali-
b ordonna de jeter Bijen
s puits, et voulut que
ortât elle-même de la
malheureuse princesse,
même temps à ne pas
eule parole, et à éviter
e qui aurait pu la faire
u prisonnier, passait
ıtières auprès du puits,
on infortune et sur le
on époux.
la suite de Bijen étant
; l'Iran, annoncèrent la
leur maître. Peu de
voir reçu cette funeste
r eut une vision, et ap-
prit que son fils vivait, qu'il était dans le Touran, et fort malheureux. Caï-Khosrou possédait un miroir magique, où l'on voyait tout ce qui se passait dans l'univers, et au moyen duquel Guiv découvrit enfin la prison de Bijen. Il était difficile de délivrer ce malheureux captif; Afrasiab pouvait le mettre à mort, sur le moindre soupçon que les Iraniens travaillaient à rompre ses chaînes. Roustam eut recours au stratagème suivant. Il se travestit en marchand, ainsi que tous les fils de Guiv, et se mit à la tête de cette caravane, escortée par environ cinq cents hommes. Il arriva à Kénekzer, paraissant ne s'occuper que de vendre et d'acheter des marchandises. Un jour de fête, où la cour et le peuple étaient livrés à la dissipation et aux plaisirs, il ouvrit le puits où était enfermé Bijen, enleva ce guerrier avec Ménijeh, tua tous ceux qui voulurent l'arrêter, repassa le Djihoun, et se rendit à Istakhar. Caï-Khosrou confirma le mariage de Bijen avec Ménijeh.

Cette aventure eut bientôt des suites fâcheuses. Afrasiab, pour se venger de l'enlèvement de deux personnes contre lesquelles il était profondément irrité, se disposa à déclarer la guerre aux Iraniens. Il parcourut lui-même les provinces du Touran pour ranimer l'esprit belliqueux de ses sujets, et invita à une grande fête tous les guerriers de l'empire.

Dans les tournois, un jeune homme se fit remarquer par sa taille, sa force, son agilité et sa grâce. Afrasiab, impatient de connaître ce guerrier, s'informa de son nom, et sut qu'il s'appelait *Barzou*, et se disait fils d'un cultivateur de Sémengan. En effet, Barzou ignorait que Sohrab était son père, et que le sang de Sam, de Zal, de Roustam, coulait dans ses veines.

Afrasiab combla Barzou d'honneurs et de présents, et le nomma chef de ses armées. L'opinion favorable qu'il avait de ce jeune guerrier était fondée principalement sur les prédictions de ses devins, qui lui promettaient la victoire avec ce général. Aussitôt Afra-

siab déclara la guerre à Caï-Khosrou, et fit une irruption dans le Khorasan à la tête de cent cinquante mille hommes. Une armée plus nombreuse, et conduite par Roustam, marcha à la rencontre des Touraniens. Tous et Féribourz attaquèrent pendant la nuit le camp des ennemis, et tombèrent en leur pouvoir. Roustam, instruit de ce malheur, battit les Touraniens et délivra les deux princes. Le lendemain, Barzou et Roustam s'avancèrent pour combattre l'un contre l'autre. A la vue de Barzou, Roustam éprouva un trouble extraordinaire, dont il ne pouvait pas se rendre compte. Après avoir lutté avec le javelot et l'arc, les deux champions prirent leurs masses d'armes. Roustam reçut au bras un coup terrible, qui l'empêcha de continuer plus longtemps la lutte. Il proposa à Barzou de remettre le combat au lendemain, ou de le continuer immédiatement avec Féramerz son fils. Barzou répondit qu'il était prêt a accepter le combat avec tous les guerriers iraniens qui se présenteraient. Alors Roustam se retira, et Féramerz prit sa place. La lutte fut longue et opiniâtre; mais, à la fin, le fils de Roustam vainquit Barzou, lui lia les bras, et l'amena aux pieds de Caï-Khosrou. Un abattement général succéda à la joie des Touraniens; l'épouvante s'empara de tous les cœurs; les chefs prirent la fuite les premiers, [redacted]

personne, se détermina a fair tentatives pour découvrir le li son fils était captif, et tâcher rapprocher de lui. Elle passa da ran sous un nom supposé, et e tant tous ses bijoux. Après de lo recherches, elle découvrit la de Barzou, et ayant corrompu le diens, elle fit évader ce prince, prit avec lui le chemin du Tour

Mais le destin avait disposé ment du sort de Barzou. A l mière nouvelle de son évasi commandant du château envo cavaliers sur toutes les routes, dit compte à Roustam de ce qui de se passer. Le héros, guér blessure, et brûlant de se v courut à la poursuite de Barz l'atteignit sur les bords du Dj Il engagea le jeune guerrier à n opposer une résistance inutile qui venaient l'arrêter, et le pr à un combat singulier, s'enga lui accorder la liberté, s'il étai queur.

Le combat eut lieu en prése troupes qui escortaient Roust de Schehrouze, qui tremblait p jours de son fils. Roustam vaincu Barzou, se disposait à l ter le coup fatal, lorsque Sche s'écria : « Arrêtez, seigneur, c « rier est Barzou, votre pe « j'en jure par le bracelet d'or, « gage sacré que vous avez [redacted]

'il avait augmentant tous
il consulta les devins, qui
t à ramener Barzou à Ké-
n d'éviter les maux dont le
it menacé. Pour réaliser ce
asiab jeta les yeux sur une
, jeune, belle, et douée d'un
ige. Il remit à cette femme
s considérables, et s'enga-
mbler d'honneurs, si elle
dans son entreprise.
ienne partit avec une suite
, et accompagnée de Peïle-
les premiers guerriers du
le passa le Djihoun, et en-
Zaboulistan. Partout sur
lle disait que fuyant la ty-
rasiab, elle venait chercher
ns les domaines de Rous-
ée aux environs de Nim-
'arrêta sur les bords d'une
uée près d'un vieux châ-
elle cherchait les moyens
ns Nimrouz, et d'enlever
s exciter de soupçons.
guerriers étaient alors
rès de Roustam, qu'ils
éliciter sur l'heureux évé-
i lui avait fait retrouver
ls. Le héros donna à ses
tes magnifiques dans Nim-
s ses maisons de plaisance
ns de cette capitale. Un
oustam et les guerriers ira-
it réunis dans un château,
l'endroit où la magicienne
ses tentes, Tous et Gou-
et l'autre pris de vin, eu-
erelle violente. Tous, hors
son poignard, et voulait
Roustam qui cherchait à
Gouderz ; mais, désarmé
guerriers qui assistaient
, il sortit brusquement,
cheval, et gagna la cam-
deux de ses pages. Rous-
ieux Zal, très-affligés de
ent, et redoutant les sui-
ouvait avoir, engagèrent
rejoindre Tous prompte-
réconcilier avec lui, et à le
château. Quelques instants
part de Gouderz, Guiv,
et Bijen, suivis chacun
de plusieurs officiers, se mirent également à la recherche de Tous. Celui-ci avait aperçu dans sa route une tente superbe et un grand feu. En approchant, il vit à l'entrée de la tente une jeune femme qui chantait en s'accompagnant sur le luth. Elle engagea le guerrier à se reposer quelques instants. Tous mit pied à terre et entra dans la tente; la magicienne, les yeux pleins de larmes, lui dit que fuyant la brutalité du tyran Afrasiab, elle s'était réfugiée dans les États du puissant Caï-Khosrou. Tous, séduit par les charmes et par l'esprit de cette femme, lui promit sa protection. La magicienne, comme pour témoigner sa reconnaissance au guerrier, lui présenta une coupe pleine de vin ; à peine Tous l'avait-il vidée, qu'il tomba dans un assoupissement profond. Alors Peïlesem et ses gens le garrottèrent, et le cachèrent au milieu des ruines du château ; les deux pages éprouvèrent le même traitement que leur maître. Gouderz, Guiv et Coustehem, avec les officiers de leur suite, tombèrent aussi dans les pièges de la magicienne. Cette femme avait défendu qu'on tuât les guerriers, espérant les conduire aux pieds d'Afrasiab; mais son attente fut trompée. Bijen arriva bientôt; et, sans prêter la moindre attention à ses charmes, il lui demanda brusquement si elle avait vu passer des cavaliers; la magicienne reprit son luth, lui répondit en chantant, et l'invita à se reposer. Bijen céda; mais il hésita à prendre la coupe de vin, et exigea que cette femme en bût la première. Elle ne voulut pas, et son refus augmenta les soupçons de Bijen, qui finit par l'accabler d'injures. Alors parut Peïlesem, qui provoqua Bijen à un combat singulier, se jeta sur lui, le garrotta, et le réunit aux autres prisonniers.

Bijen était suivi de deux pages : l'un fut arrêté, l'autre partit au grand galop, et rencontra bientôt Féramerz et le vieux Zal, qui, informés du sort de Bijen, engagèrent le page à continuer sa course, pour donner avis à

Roustam et à Barzou de ce qui venait de se passer. Arrivés devant la tente, Zal et Féramerz répondirent d'une manière polie aux invitations de la magicienne, et prolongèrent à dessein la conversation, pour donner à Roustam le temps d'arriver à leur secours.

Enfin le héros, suivi de Barzou, se montra comme un lion rugissant, et ordonna à Peïlesem de remettre Bijen en liberté. Pour toute réponse, Peïlesem somma les quatre guerriers de respecter les lois de l'honneur, et de ne combattre que l'un après l'autre. Roustam lui répondit fièrement qu'il n'avait besoin du secours de personne, et qu'il voulait seulement que ses compagnons d'armes fussent témoins de la mort qu'il allait faire souffrir à un perfide Touranien. Au premier choc, il le renversa de cheval, et chargea Barzou de l'assommer à coups de massue. La mort du Touranien décida du sort de Bijen et des autres prisonniers. La magicienne, jetée dans un cachot, céda aux menaces, et fit connaître la perfidie d'Afrasiab. Tout l'Iran cria aux armes; Caï-Khosrou marcha en personne à la tête de ses troupes, et attaqua le Touran. Roustam fut encore chargé de la conduite de cette guerre. Afrasiab avait fait ses préparatifs de défense; mais les déclarations vagues des devins et le mécontentement du peuple avaient abattu son courage.

de l'Iran. Afrasiab refusa d'entrer en lice avec un c qu'il considérait toujours co sujet; mais irrité des pro fières et hautaines du peti Roustam, il se décida à co Les deux guerriers s'attaqu la flèche, la lance et la ma blessèrent grièvement, et, ac fatigue, ils suspendirent pour temps la lutte. Aussitôt les d mées se précipitèrent l'une con tre. Après une action meurtı victoire se déclara pour les I qui s'emparèrent du grand é d'Afrasiab, orné d'or et de pi La prise de cette bannière une déroute générale. Afrasial tant les suites de la défaite qu' d'essuyer, envoya des amba pour demander une trêve. C rou, après avoir consulté se et délibéré avec son conseil, un armistice de deux ans et 1 en triomphe à Istakhar.

La trêve expirée, les deux se rapprochèrent du Djihoun opérations commencèrent par bats singuliers, dont les devi rent le nombre à douze. Le s risa encore les Iraniens. Chaq rier vainqueur coupait la tê ennemi, l'enlevait avec sa lan portait en triomphe aux pieds Khosrou. Afrasiab voyant q couragement s'emparait de s

[redacted]

il l'assiégea. Au bout
ours, cette ville tomba
e Caï-Khosrou ; mais
iva, avec plusieurs of-
naison, par un souter-
uisait vers l'est de ses
du Khoten.
tion de Caï-Khosrou
ssion du Touran. Toute
Afrasiab, composée de
ames et de quatre-vingts
z, fut envoyée en Perse,
le Guiv. Aussitôt arrivé
guerrier alla voir le
Caous, qui lui prodigua
la plus vive affection,
néreusement les princes
l'exception de Kerschi-
idérait comme le meur-
usch. Il ordonna qu'on
chaînes et qu'on l'en-
tendant qu'il fût con-

fugié dans le Khoten,
velle armée; et, sou-
eurs souverains des In-
hine, il marcha tout à
kzer. Mais tous ses ef-
nutiles; le destin vou-
- Khosrou triomphât.
a encore deux défaites;
ivement par son petit-
va en Chine, où il fit
e nouvelles tentatives
r en sa faveur le roi
ul n'osa soutenir la
ince visiblement aban-
Afrasiab, sans se lais-
unit les débris de son
rendit dans le Mécran.
ette contrée n'obéissait
roi de Perse ; et le mo-
en, instruit de ces dis-
rait le soulever, et at-
la capitale de l'Iran.
ésolu à tout sacrifier
maître de la personne
mit lui-même à la pour-
ince, qu'il rencontra
in du Mécran sur les
Kerman. Il les battit,
rebelle, et soumit de
États. Mais Afrasiab
e aux recherches des généraux persans chargés de poursuivre les fuyards. Caï-Khosrou rentra en triomphe dans Istakhar, et fit publier dans tous ses États les ordres les plus sévères pour que l'on cherchât ce monarque, promettant une récompense magnifique à quiconque le lui livrerait, mort ou vif. Il se rendit ensuite avec Caï-Caous à un temple, pour demander à Dieu de lui faire connaître la retraite de son ennemi.

Peu de temps après, un pieux solitaire découvrit Afrasiab dans une grotte située près de la ville de Berda, et informa de cette nouvelle Caï-Khosrou, qui se fit amener le prince touranien, lui abattit la tête, et condamna Kerschivez à perdre la vie par la main du bourreau. Ces exécutions sanglantes furent suivies de réjouissances publiques.

Caï-Caous mourut peu après les triomphes de son petit-fils; son corps fut embaumé et déposé, avec la plus grande pompe, dans un superbe pavillon très-élevé, et tout brillant d'or, d'argent et de pierreries.

Le deuil fini, Caï-Khosrou s'occupa de régler les affaires du Touran, et plaça sur le trône de ce pays Djahn, fils d'Afrasiab. Ce prince reconnut la suzeraineté de la Perse, et prit le même nom que son père.

La sagesse de Djahn et de Caï-Khosrou fit pendant plusieurs années le bonheur de l'Iran et du Touran. Mais vers la fin de sa vie, Caï-Khosrou, accablé par l'âge, et surtout par le chagrin de ne pas avoir un fils qui pût lui succéder, cessa de veiller aux affaires du royaume. Les ministres et les courtisans, profitant de la faiblesse du vieux roi, commirent de graves abus. Les grands, alarmés, firent des représentations à Caï-Khosrou. Ce prince, ne tenant aucun compte de leurs paroles, ils se décidèrent à appeler à la cour Gouderz, Guiv, Zal et Roustam. Cette réunion avait pour objet de réprimer les désordres des courtisans, de prévenir l'orage qui menaçait l'empire et d'engager Caï-Khosrou à ne point renoncer au trône, comme il le voulait, ou du moins à

l'éclairer sur le choix d'un successeur.

Zal exposa au roi l'état du royaume, les craintes du peuple, et fit des vœux pour la continuation de son règne. Caï-Khosrou loua l'assemblée de ses bonnes intentions ; mais il ne donna que des réponses vagues, s'engageant à faire connaître plus tard sa décision.

Le troisième jour, il convoqua dans une vaste plaine, hors de la ville, tous les ordres de l'État, prêtres, astrologues, grands vassaux, officiers, milice et peuple. Au milieu de l'assemblée, était un trône sur lequel Caï-Khosrou se plaça, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, revêtu de tous les ornements royaux, entouré des princes du sang et des grands vassaux de l'empire, ayant Zal à sa droite et Roustam à sa gauche. Il prit la parole au milieu d'un silence profond, et raconta avec modestie tous les événements glorieux de son règne. Il parla ensuite de ses longs travaux, de son zèle constant pour le bonheur public, de son âge, de ses infirmités, des devoirs que lui imposait la religion, et enfin de la résolution qu'il avait prise d'abdiquer le trône, pour passer le reste de ses jours dans une austère retraite. Le peuple répondit à ce discours par des larmes abondantes. Caï-Khosrou reprenant la parole, déclara qu'avant de désigner un successeur, il voulait faire connaître ses dispositions testamentaires. Aussitôt il tira

des édifices publics, tels que fontaines, aqueducs, temples vansérails. Il chargeait ses mi d'État et Gouderz de l'exécut ses dernières volontés.

Il confirma ensuite dans tou droits et privilèges les vass l'empire, en les exhortant à s trer fidèles à leurs devoirs enve tat, et envers Lohrasp, arrière fils de Caïkobad, et leur nouve narque.

A ce nom, tous les grands, s gardèrent le silence. Alors Zal et dit au roi que Lohrasp posséd doute toutes les qualités requise occuper dignement le trône, ma ne s'était encore fait connaît aucune belle action ; que Dieu pas donné d'enfants au gloriet Khosrou, les grands de l'emp péraient qu'il prendrait un suc parmi tant de princes du sang illustres par leurs talents et p services signalés rendus à l'Éta sieurs nobles appuyèrent les re tations de Zal. Caï-Khosrou pa bord très-affecté de l'oppositio rencontrait. Cependant il tint fit l'éloge du caractère et des de Lohrasp, de son savoir et vertus, et assura enfin que so était l'effet de sa conviction, d née par la lumière céleste qu' invoquée ; car il n'avait d'au que la gloire de l'empire et le b

au pied d'une montagne, ou fit halte près d'une source, in ouragan affreux, des évé- sinistres, et engagea tous le suivaient à rebrousser : à gagner au plus tôt la pro- 'erse. N'ayant pu les fléchir ières, il se retira dans sa coucha, et au milieu de la parut. A l'aurore, une tem- a; et la neige tomba en si antité que, dans l'espace de ieures, les plaines et les col- irent couvertes à la hau- ix pieds; chacun songea à , Bijen, Barzou et plusieurs ands seigneurs périrent en sion. Toutes les recherches uvrir le corps de Caï-Khos- t inutiles. On supposa qu'il enlevé au ciel, avec les âmes ers qui périrent dans la tem-

LOHRASP.

ı règne fut de 120 ans.)

es commencements de son ihrasp justifia par une con- le choix de Caï-Khosrou. Il eaucoup de piété et de jus- n zèle ardent pour le bon- in peuple. Jaloux de mainte- t, il ménagea avec prudence vassaux de l'empire, et sur- mille de Zal, qui s'était op- son élection. Malgré cette politique, un esprit de dé- : les deux maisons dans un oignement, qui finit par dé- n une haine qui éclata sous uivant.

p surveillait avec une grande les démarches du roi du surtout depuis la mort de Ardjasp, fils et successeur ince, ne montrait pas les spositions que son père. Sa au contraire, indiquait l'in- : secouer le joug de l'Iran, nger la mort ignominieuse », son aïeul.

t de quelques années de règne, se détermina, par politique, l'ancienne capitale d'Ista- i transférer le trône de son empire à Balkh, dans le Khorasan, où il était plus à portée de connaître les mouvements de son ennemi. Il dépensa des sommes énormes pour agrandir et embellir cette ville; et, entre autres édifices, il y éleva un temple superbe, appelé *Nou-bahar*, où les habitants des contrées environnantes avaient coutume de se rendre en pélerinage. L'amour de Lohrasp pour sa nouvelle résidence fit donner à ce prince le surnom de *Balkhi*.

Pendant que Lohrasp s'occupait ainsi de la défense des frontières orientales de son royaume, des troubles s'élevaient dans l'Aderbidjan, en Syrie et dans l'Asie Mineure. Lohrasp, dans le but d'étouffer promptement la révolte, confirma Rouham, fils et successeur de Gouderz, dans le commandement de l'Irak-adjemi, lui donna plein pouvoir d'agir contre les factieux, et même d'entrer en armes dans les pays qui ne dépendaient point de l'empire, s'engageant à lui laisser toutes les conquêtes qu'il ferait hors de l'Iran. Fort de l'autorisation de son souverain, Rouham s'abandonna à toute son ambition; il soumit l'Irak-arabe ou la Chaldée, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Ses victoires, disent les chroniqueurs persans, lui valurent le surnom de *Nabuchodonosor* (*).

(*) Pour comprendre ce passage, il faut substituer l'altération persane du nom de Nabuchodonosor à sa forme chaldaïque. En effet, *bakht-al-nasr* ou *bakht-nasr* signifie bien en persan *la fortune ou le bonheur de la victoire;* mais *Nabuchodonosor* comme lisent les Septante, ou *Nebuchadnetzar,* suivant la prononciation des Massorètes, veut dire en chaldéen : *Le prince favorisé par la planète de Mercure qui est dieu*, littéralement *Mercurii dei princeps.* (Voy. Gesenius, *Lexicon manuale Hebr. et Chald.*) Quelques auteurs orientaux substituent, dans le passage qui nous occupe, le nom de Nabopolassar ou Nabopalassar à celui de Nabuchodonosor. Ce changement, que je regarde comme purement accidentel, me donne cependant lieu d'observer que les deux noms paraissent identiques pour le sens. *Pol* ou *pal* représente avec une légère altération le mot *bel,* qui signifie ici *dieu,* comme dans le

La fortune de Rouham exalta l'ambition des grands et des princes du sang. Gouschtasp, fils aîné de Lohrasp, demanda à son père une partie du royaume, promettant de faire des exploits aussi grands que ceux de Rouham. Lohrasp, irrité, repoussa avec colère la demande de Gouschtasp. Celui-ci, se croyant en danger, prit la fuite.

Lohrasp, informé de son évasion, le fit poursuivre par trois corps de cavalerie, dont l'un prit la route de l'Asie Mineure, l'autre celle du Touran, et le troisième, commandé par Zérir, frère de Gouschtasp, s'avança vers les Indes, et atteignit le fugitif sur le territoire de Caboul. Gouschtasp se laissa reconduire à Balkh. Le roi lui adressa une réprimande, en lui promettant toutefois l'oubli du passé.

Cependant les inquiétudes du jeune prince se réveillèrent bientôt. Des devins lui annoncèrent qu'il était toujours en danger. Alors il se sauva à la faveur d'un travestissement et sous le nom de *Farroukhzad*. Il gagna l'ouest de la Bactriane, et pénétra dans le pays de Roum (*). Farroukhzad prenait souvent le plaisir de la chasse. Un jour, en poursuivant une bête fauve, il rencontra un favori de l'empereur, qui, frappé de son courage et de son adresse, le combla de louanges, et conçut pour lui une vive amitié. Mais ce favori, quelques marques d'attachement qu'il donnât au jeune prince,

[redacted]

de Roum, lorsque la fille aînée
pereur, appelée *Catayoun*, étai
nue nubile, ce prince annonça
lait, suivant l'ancienne cout
royaume, réunir tous les je
gneurs de la cour, parmi
Catayoun se choisirait un é
veille du jour fixé pour la
nie, la princesse vit en s
jeune homme qui s'approcha
et lui donna un bouquet d
Les traits de cet inconnu
vivement imprimés dans l'e
Catayoun. Le lendemain, ce
cesse parcourut le cercle de
tendants, et se retira sans e
aucun. L'empereur réunit une
assemblée plus nombreuse qu
mière, et voulut qu'on y adm
hommes qui se présenteraie
roukhzad, curieux de voir la
nie, entra dans le palais, e
dans un des coins de la salle.
cesse entra bientôt après, jeta
de tous les côtés, et dès qu'ell
le jeune étranger, elle épro
vive émotion, et lui jeta un
qu'elle tenait à la main. C'é
que les princesses de Roum dé
leur choix. Catayoun disparut
et tous les yeux se fixèrent
roukhzad. L'empereur parais
affligé de la conduite de sa
avait désigné pour être son
homme dont la naissance éta
nue. Catayoun se justifia en

[redacted]

ıvait encore deux autres
. après le mariage de
›olit, par un édit solen-
ɜ coutume dont cette
t prévalue pour épouser
t il se réserva le droit
la main de ses autres
ɜs jeunes seigneurs qui
nneur d'entrer dans la
se trouvaient deux frè-
Ahren, descendants de
ridoun. L'empereur de
pour eux. Mais afin de
.x aux yeux de son peu-
que pour obtenir ses
savoir les mériter par
lat. Il ordonna, en con-
irin de tuer une bête
ait d'horribles ravages
peu éloignée de la capi-
ɜ féroce tenait à la fois
dragon, avait le front
, et portait des défenses
elles du sanglier. Elle
frayant de l'éléphant et
ı essaya vainement de
ıstre. Voyant que son
orces ne pouvaient rien
mi aussi redoutable, il
›ri de l'empereur, et le
iquer un moyen quel-
ɜr à ses fins. Le favori
à Farroukhzad, qu'il
der le secours de son
e Mirin. Farroukhzad
e de faire ce que lui de-
bienfaiteur. Les trois
ndirent à la forêt, et
ıprès un combat achar-
tre, et lui arracha deux
qu'il conserva précieu-
gagea, ainsi que le fa-
un secret inviolable à
se présenta devant l'em-
ın, et lui annonça son
noces furent célébrées
ande pompe, et Mirin,
ıer sa reconnaissance à
le força d'accepter un
appartenu à Salm.
›rès, Ahren, frère de
épouser la troisième
ur de Roum. Il fallait,
ette princesse, vaincre
un dragon énorme, création d'Ahrimane, qui jetait l'effroi dans tout le pays d'alentour. Farroukhzad rendit à Ahren le même service qu'il avait déjà rendu à Mirin, tua le dragon, et se réserva une des grosses dents de ce monstre. L'empereur et le peuple admirèrent le courage du prétendu vainqueur. Les noces d'Ahren furent encore plus magnifiques que celles de Mirin. Il y eut un tournoi dans lequel Farroukhzad remporta tous les prix, aux applaudissements unanimes des spectateurs. L'empereur de Roum ayant demandé le nom de cet heureux vainqueur, on lui répondit qu'il s'appelait *Farroukhzad.* Aussitôt l'empereur, reconnaissant en lui l'époux de sa fille, le combla de marques d'affection, l'emmena au palais, et ne négligea rien pour l'engager à se fixer, avec Catayoun, auprès de sa personne. Il avait cependant à cœur de connaître sa naissance. Farroukhzad lui fit entendre qu'il était fils d'un seigneur de l'Iran, et que des chagrins domestiques l'avaient engagé à s'éloigner de sa patrie. Un jour, l'empereur parlait avec enthousiasme des actions héroïques de Mirin et d'Ahren. Farroukhzad, après lui avoir fait promettre un secret inviolable, raconta comment il avait combattu à la place de ces deux frères. L'empereur, plein d'admiration pour le courage et la modestie de Farroukhzad, le mit à la tête de son conseil et de ses armées.

Peu de temps après, les Khazars ayant attaqué le pays de Roum, Farroukhzad marcha contre eux, les battit dans plusieurs combats, se rendit maître de leur chef, et fit sur eux un butin immense.

Le bruit des exploits de Farroukhzad se répandit dans l'Asie entière, pénétra jusqu'à Balkh, et donna de l'inquiétude à Lohrasp. Depuis longtemps, ce monarque regrettait Gouschtasp, qu'il croyait mort. La guerre civile désolait plusieurs provinces; l'Iran venait d'ailleurs d'être humilié par le Touran. Ardjasp, qui avait hérité du courage d'Afrasiab, avait tenté une expédition pour venger son aïeul et

secouer le joug de la cour de Balkh, et cette entreprise avait été couronnée de succès. Après quatre campagnes heureuses, il affranchit ses États de tout tribut, et fit acheter chèrement la paix à Lohrasp, qui, se voyant négligé par Roustam, n'avait pas voulu recourir à la valeur et à l'expérience de ce héros.

Farroukhzad, informé de l'état des choses, engagea l'empereur de Roum à secouer le joug de l'Iran. Il était d'avis de refuser le tribut accoutumé, et même d'exiger de Lohrasp des subsides annuels.

Ce projet ayant été arrêté dans le conseil, l'empereur de Roum chargea un ministre dans lequel il avait pleine confiance de porter ses propositions à Lohrasp. Celui-ci, frappé d'étonnement par cette démarche inattendue, répondit cependant avec dignité au message de son vassal, et mit sur pied une armée formidable. En faisant ses préparatifs de guerre, Lohrasp tâchait de s'expliquer les causes qui inspiraient à l'empereur de Roum l'audace de lever l'étendard de la révolte, et il se rappelait avec douleur la défaite des Khazars due à Farroukhzad, guerrier auquel la Perse n'avait alors personne à opposer. Lohrasp, mû par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, interrogea le ministre de l'empereur de Roum, et apprit avec surprise que Farroukhzad avait de grands traits de ressemblance

les frontières de la Syrie, de
dre à la capitale de l'empe
Roum, en apparence pour f
propositions de paix, et en
pour s'assurer si Farroukhza
effectivement Gouschtasp. S
opinion n'était pas fondée, Z
vait pousser la guerre avec v
Dans le cas contraire, il avai
d'éviter toute hostilité, et d
clamer Farroukhzad héritier p
tif de la couronne de Perse.

Zérir exécuta fidèlement les
de son père. Il arriva à la c
l'empereur de Roum, et ayant r
Gouschtasp dans la personne d
roukhzad, il rejoignit l'arm
sane aux environs d'Alep. Farro
avançait à grandes journées; i
devant l'ennemi, fit la revue
troupes, et leur promit la vic
l'asservissement de l'Iran. Tou
on lui annonça des députés i
Zérir, qui était à leur tête, d
un entretien secret, à la suite
Farroukhzad fut proclamé roi d
sous son premier nom de Gou
Les deux camps se réunirent
soldats de Lohrasp et de l'e
de Roum firent des vœux
prospérité du nouveau roi et
perpétuelle des deux empires.

L'empereur de Roum et la p
Catayoun se rendirent au cam
d'une cour nombreuse. Go
s'engagea à maintenir une p
térable entre l'Iran et le pays d

GOUSCHTASP

ègne fut de 60 ans.)

de Gouschtasp ramena
lme dans la Perse. Il y
gt ans que ce prince était
lorsque parut un homme
ait comme chargé par
le réformer l'ancienne re-
lages : cet homme était
ourouschasp, son père,
possédait un grand nom-
ıx (*). Du temps de Pou-
ne grande partie des ha-
Perse étaient livrés au
es et pratiquaient les se-
ables de la magie. Ce-
ques personnes, et Pou-
it de ce nombre, suivaient
enne religion d'Afridoun
hehr. Dieu eut pitié des
voulant leur rappeler des
ils avaient perdu le sou-
en révéler d'autres qui
es inconnues, il envoya
la terre.
re de ce prophète, étant
i, crut voir en songe des
qui arrachaient de son
u'elle portait, et allaient
pièces, lorsque celui-ci
o, et lui dit que ces ani-
ne pouvaient lui faire

e neuf mois, Dogdo ac-
fils qui naquit avec le
s lèvres. Les magiciens,
cette circonstance, et sa-
rs que Zoroastre serait
rimane, qu'ils reconnais-
ur chef, mirent tout en
aire périr l'enfant. Mais
i veillait sur lui, empêcha
pervers ne réussissent
sseins.
atteignit sa quinzième
it les jours et les nuits en
aire de bonnes œuvres.
nte ans, il se retira dans
es pour consulter Or-
éfléchir sur les vérités qu'il se proposait d'enseigner aux hommes. Il reçut les instructions dont il avait besoin pour s'acquitter saintement et avec fruit de sa mission importante. Enfin il reparut dans le monde. Les mauvais génies et les magiciens, instruits de son retour, firent tous leurs efforts pour le séduire, et l'engagèrent à renoncer à l'Avesta, livre précieux, écrit en langue zende, et que lui avait donné Ormouzd lui-même. Zoroastre indigné poussa un grand cri, qui mit en fuite tous ces partisans d'Ahrimane. Les mauvais génies se cachèrent sous terre; et les magiciens, saisis d'effroi, moururent presque tous. Les autres se soumirent à Zoroastre.

Après cette victoire, le nouveau réformateur se rendit à Balkh, entr'ouvrit par un miracle le plancher de la salle dans laquelle Gouschtasp et son conseil étaient assemblés, et entra par cette ouverture. Un semblable prodige effraya ceux qui le virent. Gouschtasp demanda à quelques sages qui étaient restés autour de lui s'ils connaissaient l'homme qui venait de pénétrer dans la salle d'une façon aussi extraordinaire. Ils dirent que non; puis ils adressèrent à Zoroastre une série de questions auxquelles ce législateur répondit avec une sagesse qui les frappa d'étonnement. Zoroastre eut ainsi plusieurs conférences avec les sages de Gouschtasp, dont il confondit l'orgueil. Après avoir répondu à toutes leurs questions captieuses, il se présenta devant Gouschtasp, et lui dit : Je suis envoyé par le Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres, ce Dieu qui donne la vie et la nourriture, et prend soin de son serviteur; qui t'a donné la couronne, et te protége, qui a tiré ton corps du néant. Après avoir parlé ainsi, il présenta l'Avesta à Gouschtasp, en lui disant : Dieu m'a envoyé aux hommes pour leur annoncer cette parole. Si tu l'exécutes, tu seras couvert de gloire dans ce monde et dans l'autre. Si tu ne l'exécutes pas, Dieu brisera ta gloire, et tu iras dans l'enfer. N'obéis plus aux dives. Gousch-

hasp veut dire en zend *celui*
ucoup de chevaux.

tasp demanda à Zoroastre de faire un miracle qui confirmât la vérité de sa mission. L'Avesta, dit le réformateur, est le plus grand des miracles. Quand tu l'auras lu, tu n'en demanderas point d'autres. Gouschtasp ordonna à Zoroastre de lui lire une section de ce livre divin. Mais il n'en fut pas touché. La grandeur de l'Avesta passait son intelligence; ce prince était semblable à un enfant qui méprise les pierres précieuses, ou à un ignorant qui dédaigne la science. Cependant, comme Gouschtasp et les sages de sa cour insistaient toujours pour avoir des miracles, Zoroastre en fit plusieurs, qui déterminèrent le roi à embrasser la nouvelle religion. Les sages, envieux des succès de l'envoyé d'Ormouzd, portèrent dans sa maison une tête de chat, du sang, des ossements de morts, des parties de cadavre, et plusieurs autres débris immondes que les magiciens employaient dans leurs enchantements. Puis ils annoncèrent à Gouschtasp que Zoroastre se livrait à la magie, et qu'il pourrait en avoir la preuve en se faisant apporter ce qu'on trouverait dans sa maison. Zoroastre protesta de son innocence. Cependant, malgré ses serments, il fut jeté dans une prison.

Gouschtasp avait un cheval de bataille, appelé *le Cheval noir;* le grand écuyer ayant été le matin, suivant sa coutume, visiter les écuries du roi,

connaître qu'ils avaient faussem cusé ce prophète, les quatre j du cheval noir furent successiv rétablies dans leur état naturel.

L'envoyé d'Ormouzd expliqu suite à Gouschtasp la loi contenu les livres zends, et ce prince e des missionnaires qui portèrent j dans les Indes la connaissance nouvelle réforme.

Les dogmes principaux de la gion de Zoroastre sont l'existe Temps sans bornes, premier pr de tout, subsistant par lui-mê créateur de deux principes second Ormouzd et Ahrimane; le pr auteur de tout bien, le second de tout mal (*). Chacun de ce principes a un pouvoir de cr qu'il exerce dans des desseins op Les bons génies, l'homme et le maux utiles sont des créatures mouzd. Les mauvais génies, le maux nuisibles ou venimeux son par Ahrimane. Les agents d'Or cherchent à conserver le mo l'espèce humaine que l'armée d mane s'efforce sans cesse de dé La lumière est l'emblème d'Orm et les ténèbres sont le symbole d mane. Le monde que nous ha est le théâtre des luttes de ce principes opposés; de là le méla bien et de mal que nous avons s yeux.

Le monde est peuplé de gé



Le férouher est distingué de
gence et des autres facultés
e. Il est, suivant Anquetil,
:ipe des sensations. Ces subs-
spirituelles existaient long-
ıvant la création des hommes;
unissent à l'homme au mo-
: la naissance, et le quittent
rt. Elles combattent les mau-
ıies produits par Ahrimane,
la cause de la conservation
s. Le férouher, après la mort,
e uni à l'âme et à l'intelli-
et subit un jugement qui dé-
son sort (*). »
le passage de M. de Sacy qu'on
lire, le même auteur ajoute :
t peut-être difficile de conci-
'faitement tout ce que les Per-
ınt de ces substances spiri-
, et l'on peut croire qu'ils ont
beaucoup de fables à l'idée
roastre s'en était formée. »
la mort, l'homme est heureux
eureux, suivant la conduite
nue pendant sa vie. Mais à la
s les êtres de la création,
et génies, sans en excepter
e lui-même, se convertiront
l'Ormouzd; et les méchants,
ıar le feu de l'enfer, partage-
c les justes un bonheur éter-
era précédé de la résurrection
s.
ıvons exposé les dogmes prin-
: la religion d'Ormouzd. Zo-
suivant toute apparence, n'y
: légers changements. La ré-
ce philosophe porta beaucoup
le culte extérieur, sur la li-
ur les purifications, sur la loi
ımorale, sur les animaux purs
s, et enfin, sur des points de
:. Une grande partie de ces
ıns ont été évidemment em-
à la loi de Moïse. Il faut re-
remarquer que, dans la reli-
Zoroastre, le jeûne, loin d'être
:, n'est pas même permis.
teur d'Ormouzd doit se bien
parce que le corps vigoureux
rend l'âme plus forte pour résister aux mauvais génies. D'ailleurs l'homme, n'éprouvant aucun besoin, lit la parole divine avec plus d'attention, et a plus de courage pour faire de bonnes œuvres. La loi de Zoroastre prescrit l'usage des ablutions, le payement de la dîme, le respect envers les prêtres, la pratique de la prière et de l'aumône, la destruction des insectes, des reptiles et des bêtes venimeuses ou malfaisantes, l'horreur du vice, et surtout du mensonge, un des plus grands péchés dont l'homme puisse se rendre coupable.

Le mariage est un devoir pour le sectateur d'Ormouzd; *celui qui n'est point marié est au-dessous de tout*, dit la loi. L'union la plus méritoire est celle qui a lieu entre parents. Peut-être le précepte de Zoroastre avait-il pour but d'empêcher les alliances avec des infidèles et de conserver le bien dans les mêmes familles, sans autoriser toutefois les mariages entre parents au premier degré. Mais, quoi qu'il en soit, nous voyons qu'à toutes les époques, il y a eu en Perse des mariages entre frères et sœurs, mères et fils, pères et filles. Ces unions monstrueuses, d'abord assez rares, et seulement tolérées, devinrent ensuite tellement fréquentes, que les auteurs de l'antiquité, les historiens musulmans, plusieurs Pères de l'Église, et notamment saint Jean Chrysostôme (*), en font un grave sujet de reproche contre les adorateurs d'Ormouzd (**).

(*) ...y. de Sacy, *Mémoires sur diverses* ... *de la Perse*, p. 267 et 268.

(*) Le saint archevêque remarque que les mariages dont nous parlons n'étaient point une exception, mais un usage généralement reçu par tous les Perses, et qui était moins l'effet de la passion que d'un faux jugement. Voy. *S. Joannis Chrysostomi Opp.*, t. I, p. 33; A; t. X, p. 573 A, *et passim* de la nouvelle édition donnée par M. Théobald Fix. Un passage des *Spuria* (t. III, p. 95) de la même édition) prouve que le christianisme avait apporté un changement salutaire dans les mœurs des Perses.

(**) Beausobre, dans son *Histoire du manichéisme*, essaye de laver les sectateurs de Zoroastre de cette imputation odieuse: mais il n'apporte aucune raison solide à l'appui

Les cérémonies funèbres sont encore actuellement à peu près semblables à ce qu'elles étaient dans l'antiquité. A Surate et à Bombay, les Parsis exposent les corps morts sur la plate-forme de tours rondes, d'environ onze pieds de hauteur, situées hors des villes et loin des habitations. Les oiseaux carnassiers, qui se tiennent toujours en grand nombre autour de ces hideux cimetières, dévorent toute la chair des cadavres, et les os sont jetés ensuite dans une espèce de puits creusé à cet effet au milieu de la plate-forme.

Du temps de Chardin, les Guèbres avaient, à environ une demi-lieue d'Ispahan, un cimetière dont l'illustre voyageur donne la description suivante : « C'est, dit-il, une tour ronde « qui est faite de grosses pierres de « taille; elle a environ trente-cinq pieds « de haut et quatre-vingt-dix pieds de « diamètre, sans porte et sans entrée. « Cette tour a au dedans un degré fait « de hautes marches attachées contre « le mur en tournant. Quand ils portent un mort dans ce tombeau, trois « ou quatre de leurs prêtres montent « avec des échelles sur le haut du mur, « tirent le cadavre avec une corde, et « le font descendre le long de ce degré « qui est cent fois plus dangereux et « plus difficile qu'une échelle, n'y ayant « rien à quoi on puisse se tenir; car « ce ne sont que des pierres fichées « dans le mur, à trois ou quatre pieds

« le mur, si serrés qu'ils se t
« les uns les autres, sans dis
« d'âge, de sexe ou de qualit
« les etendent sur le dos, les b
« sés sur l'estomac, contre le
« les jambes croisées l'une sur
« et le visage découvert. On me
« du mort, à son chevet, des b
« de vin, des grenades, des c
« faïence, un couteau et d'au
« tensiles, chacun selon ses
« Quand il n'y a point de pl
« un mort, ils en font une,
« les corps les plus consumés d
« fosse, que j'ai dit être au n
« cimetière. Je crois avoir déj
« qué que la sécheresse de l'air
« et surtout d'Ispahan, est s
« qu'il consume les cadavres
« temps, et qu'il en empêch
« tion. J'ai fait divers tours d
« pulcre, et j'admirais qu'il
« point mauvais. J'y vis des
« core frais, il n'y avait rien
« aux mains et aux pieds q
« nus; mais le visage l'était
« à cause que les corbeaux
« plissent le cimetière, et
« par centaines aux environ
« tent d'abord sur cette part

Dans l'antiquité, les corps
et des princes n'étaient pas
animaux carnassiers; mais
posait dans des tombeaux
dans le roc. Aucun corps n
terré, car les sectateurs d

profession sont exposés
feu ou à le souiller par
de divers corps étran-
impurs. Il est bien évi-
éfense d'exercer une pro-
indispensable que celle
date d'une époque où les
Zoroastre ne formaient
orps de nation, et où ils
mander à des personnes
leur croyance les travaux
vaient de la répugnance
eux-mêmes.

Zoroastre travaillait à la
lu culte établi, Gousch-
tour à tour la persua-
lence pour répandre la
rine dans ses États. Il
urs temples du feu, dont
levé à Balkh, près du pa-
marquable par le luxe de
et des ornements. A côté
, Zoroastre planta un
té, disait-il, du paradis.
, il grava de sa main des
le sens était : « Gousch-
sé la véritable religion. »
même temps que Gousch-
utour du cyprès un pa-
re carré et couvert d'un
villon, rayonnant d'or,
e pierreries, coûta des
nses. Sur l'une des faces,
l'inscription de l'arbre;
pposé, se trouvaient les
emschid et d'Afridoun.
ut appelé *Minou*, c'est-
Tous les Iraniens étaient
siter.

s'occupa ensuite de faire
end-Avesta sur des peaux
exemplaire de ce livre fut
la chapelle Minou, et
n édifice construit exprès
es temples consacrés au
possédaient tous une
sacré, et un édit royal
'étude au peuple, surtout
l'État et aux sages.

, très-zélé pour la nou-
, voulut forcer Ardjasp,
n, à l'adopter; et sur le
ince, qui lui répondit en
retourner à l'ancienne religion des Perses, il lui déclara la guerre. Les deux armées, fortes chacune de trois cent mille hommes, en vinrent aux mains dans une vaste plaine, sur la rive droite du Djihoun. Le prince Zérir fut tué par le fils d'Ardjasp. Isfendiar, fils de Gouschtasp, vengea la mort de son oncle. Les Iraniens remportèrent sur les Touraniens une victoire complète.

A peine délivré de ces ennemis redoutables, Gouschtasp, sur un simple soupçon, fit enfermer Isfendiar. Ardjasp, informé de sa conduite, en profita pour attaquer le Khorasan. Il prit et saccagea la ville de Balkh. Zoroastre et tous les prêtres attachés à sa réforme furent massacrés. Le principal temple du feu fut détruit. Gouschtasp s'occupa aussitôt de réunir une armée, et, suivant le conseil de ses ministres, il fit mettre Isfendiar en liberté, et lui promit d'abdiquer en sa faveur, s'il parvenait à rejeter les ennemis au delà du Djihoun. La présence d'Isfendiar ralluma le courage des soldats iraniens, et un grand nombre d'hommes qui avaient refusé de combattre sous d'autres généraux, coururent se ranger d'eux-mêmes autour de la bannière du prince. Isfendiar, profitant de l'ardeur de ses troupes, attaqua Ardjasp avec impétuosité, et le força à repasser précipitamment le Djihoun.

Gouschtasp reçut Isfendiar avec les plus grandes démonstrations de joie; mais il refusa d'abdiquer en sa faveur, sous prétexte qu'un héros tel que lui ne devait point monter sur le trône tant que ses sœurs gémissaient dans la captivité. Il voulait parler des princesses prises par Ardjasp au sac de Balkh et traînées en captivité. Isfendiar choisit dans toute l'armée un corps de douze mille cavaliers et un pareil nombre de fantassins, donna à un lieutenant le commandement de ces forces; et pour lui, déguisé en marchand, il se rendit à la cour d'Ardjasp. Il se présenta devant ce monarque, et lui dit que fuyant la tyrannie de Gouschtasp, il s'était retiré dans le Touran, et demandait la permission de vendre des marchandises dans ce royaume.

Ardjasp fit au prétendu marchand et à ses compagnons un accueil favorable. Isfendiar ayant gagné la confiance d'Ardjasp, l'invita avec les principaux seigneurs de la cour à un repas dans les environs de la ville. Ardjasp accepta; mais, à peine arrivé à l'endroit convenu, il se vit entouré avec sa suite par les troupes iraniennes placées en embuscade. Isfendiar tua de sa propre main le roi du Touran; et après avoir remis à son lieutenant les princesses ses sœurs, il marcha avec une partie de l'armée contre des princes indiens, vassaux révoltés de Gouschtasp, qu'il voulait contraindre à rentrer dans le devoir et à embrasser la réforme de Zoroastre. Cette expédition heureusement terminée, il retourna en Perse. Gouschtasp et toute la cour sortirent d'Istakhar pour aller à sa rencontre; mais toutes ces démonstrations étaient loin d'être sincères, et Gouschtasp chercha encore à éluder la promesse qu'il avait faite. Il se plaignit amèrement de l'indifférence que Roustam témoignait pour la famille royale, du refus qu'il avait fait d'adopter la nouvelle réforme religieuse, et montra le désir de voir abaisser la puissance d'un vassal qui pouvait devenir redoutable. Isfendiar eut beau représenter à son père tous les droits de Roustam à la reconnaissance des Iraniens, la puissance qu'il exerçait sur ses vassaux, et même sur les autres habitants de la Perse, accoutumés à res-

[redacted]

vices qu'il avait rendus à l
et rappelant toute l'ing
Gouschtasp, refusa d'obéi
du prince. La discussion
suite envenimée, Roustan
en vinrent à un combat s
lutte fut terrible. Les deux
grièvement blessés, se r
convinrent de se retrouver
l'un de l'autre trois jou
Zal, père de Roustam, sa
vie de son fils était en da
cours à la protection du s
seau monstrueux parut a
du corps de Roustam
énormes, et ayant couv
avec ses ailes, le guérit
de ses blessures. Il lui d
une flèche magique, faite
arbre planté le jour mêm
sance d'Isfendiar, et auqu
chée la vie de ce prince.
Roustam de tirer cette f
l'œil droit d'Isfendiar, l
que l'analogie céleste et
puissante qui existait ent
Isfendiar la rendraient m

Le troisième jour, Rou
avoir employé inutileme
moyens de conciliation,
le combat, et décochant l
atteignit dans l'œil droi
qui tomba à la renverse su
Roustam courut au secou
et gémit en pensant au de
l'avait forcé de combatt
accompli comme Isfendia

[redacted]

de six ans, Gouschtasp rap-
ıne prince, qui partit de Nim-
r se rendre à Istakhar.
tte époque, le roi du Touran
projet d'envahir de nouveau
ussitôt Gouschtasp marche
contre, remporte sur lui une
victoire, et le contraint à re-
dans son royaume. La paix
nclue, Gouschtasp abdiqua la
e en faveur de Bahman, et, à
le de Lohrasp, il se retira dans
ison qu'il avait fait bâtir aux
s de Schiraz.

surnommé ARDSCHIR DIRAZDEST.

(Son règne fut de 112 ans.)

an est plus connu des histo-
rsans sous le nom d'*Ardschir*
st ou *Ardschir* (*) *Longue-*
soit parce qu'il avait les bras
ément longs, ou parce qu'il
roi puissant. Ce prince fut un
arques les plus sages qui aient
r la Perse. Il envoyait dans
s provinces de son empire des
ecrets chargés de lui rendre
le la conduite des gouverneurs,
il décernait des récompenses
eait des punitions, suivant la
qu'ils avaient tenue.
e commencement du règne de
, Roustam fut tué en trahison
e ses frères appelé *Schagad*.
une ayant engagé Roustam à
érence sur les terres du roi de
le fit tomber dans une fosse
hérissée de pieux aigus. Il
oux de Roustam, et n'osant
aquer ouvertement, il avait
ce lâche moyen pour lui donner
. Roustam, quoique mortelle-
essé, se dégagea de la fosse,
découvert la perfidie de Scha-
joie qui éclatait sur son vi-
le tua d'un coup de flèche dans
Au même instant des cava-
is en embuscade par le perfide
, massacrèrent Roustam et
s personnes de sa suite.

Après la mort de Roustam, Bahman, oubliant tout ce qu'il devait à la mémoire de ce héros, entra dans le Zaboulistan à la tête d'une armée considérable. Il voulait, disait-il, venger le sang de son père; mais c'était un prétexte sous lequel il cachait le dessein ambitieux de s'emparer des États de la famille de Zal. Féramourz, qui avait succédé à Roustam, marcha contre Bahman avec une armée considérable; mais il fut vaincu et tué dans la bataille. Quand Bahman eut réduit sous son obéissance les États qui avaient appartenu à Roustam, il retourna en triomphe à Istakhar.

Cette expédition terminée, Bahman s'occupa de reculer encore les limites de son royaume. Quelques auteurs disent qu'il priva le fils de Nabuchodonosor de son gouvernement de Babylone, et le remplaça par Coresch, sous lequel les Juifs furent traités avec douceur. Ce changement dans le sort des Juifs fut la suite d'un ordre formel de Bahman, dont l'épouse favorite était Juive.

Bahman n'avait que deux enfants, un fils appelé *Sassan*, et une fille du nom de *Houmaï*. Sur la fin de son règne, il épousa celle-ci et la désigna pour lui succéder sur le trône de Perse. Sassan, irrité de cette injustice, se sauva déguisé et passa aux Indes. Peu après l'évasion de ce prince, Bahman mourut, et Houmaï, grosse de six mois, fut déclarée reine de Perse.

HOUMAÏ.

(Le règne de cette princesse dura 32 ans.)

Houmaï venait à peine de monter sur le trône, quand elle accoucha d'un enfant mâle d'une merveilleuse beauté. Les astrologues chargés de tirer l'horoscope du petit prince déclarèrent qu'il serait fort malheureux et attirerait de grandes calamités sur sa patrie. Ils engagèrent, en conséquence, Houmaï à le faire périr. Cette princesse ne pouvant se décider à prendre une résolution aussi cruelle, et voulant toutefois éviter à la Perse les maux dont ce pays était menacé, si l'enfant devenait

(*) ...schir est la forme persane mo-
... nom d'Artaxerxès.

jamais roi, elle le plaça dans une petite caisse de bois avec une grande quantité de pierres précieuses, et le fit exposer sur l'Euphrate. Un pauvre meunier ayant vu la caisse qui flottait sur l'eau, la prit, et l'ayant ouverte, il y vit avec surprise un enfant d'une beauté ravissante. Les pierreries qu'on avait jetées dans la caisse lui firent penser que cet enfant appartenait à des parents riches, qui, forcés de l'exposer, avaient voulu engager, par l'espoir d'une récompense, les personnes qui le trouveraient à ne ménager aucun sacrifice pour son éducation. Le meunier appela son fils adoptif *Darab*, parce qu'il avait été conservé par les eaux (*).

Darab étant devenu homme, suivit la carrière des armes, pour laquelle il avait un penchant décidé. Le général sous lequel il servait parla de lui à la reine Houmaï, dans des termes si flatteurs, que cette princesse voulut absolument qu'on l'amenât en sa présence. Dès qu'elle le vit, elle éprouva pour lui une tendresse irrésistible, et s'étant informée du lieu de sa naissance et du nom de ses parents, elle découvrit qu'il était son fils; la déposition du meunier ne lui laissa d'ailleurs aucun doute à cet égard.

Houmaï, qui depuis longtemps était dégoûtée des fatigues et des inquiétudes du pouvoir souverain, abdiqua en faveur de Darab, et se retira dans une solitude où elle passa les dernières [redacted]

lui-même le commandement d troupes, obtint bientôt de grands tages sur Philippe, obligea ce p lui payer un tribut annuel de œufs d'or pur et à lui donner en mariage. Il n'avait encore qu'un jour et une nuit avec cett cesse, lorsque, ne pouvant su l'odeur de son haleine, qui étai forte, il la renvoya à son père qu'elle fût grosse.

Darab fit bâtir, dans la prov Perse, une ville à laquelle il do nom (*). Ce prince, aussi bra juste, fut regretté par tous ses

DARAB II.

(Son règne fut de 8 ans.)

Autant Darab Ier était beau tueux, autant son fils Darab laid et plein de vices. Sa cruaut avarice le firent bientôt déteste sujets. Peu de temps après être sur le trône, il envoya des a deurs en Macédoine, pour récl tribut que Philippe s'était e payer au roi de Perse. Philip mort, et Alexandre, fils de cesse que Darab avait renvo petit-fils de Philippe, était alo Macédoine. Ce prince répondit bassadeurs de Darab que l'oi pondait les œufs d'or était a un autre monde. Darab, outré réponse, envoya de nouveaux [redacted]

ice. Quant à votre nom-
:, vous allez voir le sort
erve; » et aussitôt il prit
i mangea tous les grains
ı présence des ambassa-
els il remit pour Darab
er. « Le goût de ce fruit,
ourra faire pressentir à
l'amertume du sort que
. »
r réduit quelques villes
qui refusaient de se sou-
xandre passa en Perse
iée nombreuse et compo-
s braves et aguerris. Les
iés de la tyrannie de Da-
naissant d'ailleurs dans
fils de leur ancien roi Da-
opposèrent qu'une faible
. Darab II, battu en Syrie,
de l'Euphrate et près d'Is-
ira du côté du Kerman.
yant joint, lui livra une
dernière bataille. Darab,
avec une suite peu nom-
oignardé par deux de ses
ui allèrent ensuite vers
lui racontèrent ce qu'ils
spérant recevoir du prince
ne grande récompense.
fit aussitôt conduire à
ait Darab. Ce monarque,
de rendre le dernier sou-
re la force de supplier
le venger de ses meur-
iser sa fille Rouschnac,
nettre un étranger sur le
e. Le prince macédonien
lernières volontés de ce
oi, et fit pendre immé-

diatement ses meurtriers. Le corps de Darab fût porté à Istakhar, où on lui fit de magnifiques obsèques. Après s'être acquitté de ces pieux devoirs, Alexandre épousa à Istakhar la princesse Rouschnac.

La conquête de la Perse étant achevée, Alexandre marcha vers l'Inde, et entra dans le royaume d'un prince appelé *Keïd*, qu'il fit engager à se soumettre. Keïd déclara qu'il était prêt à renoncer à son pouvoir, et même à la vie, si Alexandre l'exigeait. « J'enverrai à votre maître, dit-il en s'adressant à l'ambassadeur macédonien, ma fille qui est fort belle, une coupe de rubis qui se remplit d'elle-même sans qu'on y verse rien, un philosophe très-savant, et un médecin si habile, qu'il serait capable de ressusciter les morts. » Alexandre, satisfait de ces riches présents, n'entreprit rien contre Keïd. Il attaqua ensuite un roi indien appelé *Pour*. Après l'avoir tué et s'être emparé de son royaume, il marcha contre l'empereur de la Chine, qui se rendit dans le camp des Grecs à la faveur d'un déguisement; découvert et conduit devant Alexandre, le monarque macédonien lui demanda comment il avait pu hasarder une pareille démarche. « J'étais curieux de voir et vous et votre armée, dit l'empereur; je ne pouvais rien redouter pour moi, car je savais que je n'étais pas un objet de crainte pour Alexandre : d'ailleurs, si vous me faisiez tuer, aussitôt mes sujets placeraient sur le trône un nouveau chef. Mais je n'ai nulle frayeur, Alexandre ne peut pas blâmer ma conduite, puisque j'ai voulu seulement obtenir son amitié. » L'empereur s'étant engagé à payer un tribut, retourna dans sa capitale, et trois jours après, il reparut avec une armée nombreuse. Alexandre craignant une trahison, fit ranger ses troupes en bataille. Alors, l'empereur de la Chine et ses ministres descendirent de cheval. Le prince macédonien demanda au monarque chinois pour quel motif il avait rassemblé des forces si considérables. « J'ai voulu, lui dit l'empereur, vous montrer mon armée, pour que vous

: conte à l'abri duquel les
ns musulmans placent leur
. Ne pouvant nier les con-
dre, dont la tradition s'est
'à nos jours dans l'Orient,
iéros macédonien pour sou-
, et lui attribuent des ex-
et imaginaires. Chez les
rent la religion de Zoroastre,
s forte que l'amour-propre,
rennent qu'Alexandre brûle
avoir condamné au feu le
.

pussiez voir que, si je désire la paix, ce n'est pas par impossibité de faire la guerre. Mais, j'ai consulté les astres; les cieux vous protégent et je ne fais point la guerre contre eux. » Alexandre, satisfait de cette réponse, n'exigea aucun tribut de l'empereur de la Chine et se contenta de son amitié.

Les astrologues avaient prédit qu'avant de mourir, Alexandre serait assis sur un sol de fer, et aurait au-dessus de sa tête un ciel d'or. Un jour, non loin de Babylone, il éprouva un grand saignement de nez; un officier qui était près de lui, ôta sa cotte de mailles, et l'étendit à terre pour que le roi pût s'asseoir dessus; et il plaça un bouclier d'or au-dessus de sa tête, afin de le garantir du soleil. Aussitôt Alexandre s'écria : « La prédiction des astrologues est accomplie; je ne fais plus partie des vivants. Hélas! faut-il que la plante soit moissonnée au printemps, comme le fruit mûr de l'automne! » Il écrivit à sa mère pour lui annoncer que bientôt il quitterait cette terre. Il demandait que les aumônes qui seraient faites à l'occasion de sa mort, fussent distribuées à des personnes qui n'eussent jamais connu les misères de ce monde. Sa mère chercha, mais en vain, des gens parfaitement heureux. Tous avaient eu leur part des maux et des chagrins de la vie. Tous avaient perdu des êtres qu'ils aimaient. La mère d'A-

[redacted]

j'étais à votre place, je ne mo pas à cet homme tant de bonté. précisément parce que je ne s vous, lui dit Alexandre, que épargné. Je pardonne à mes en parce que je trouve du plaisir le bien, et que je n'en ai aucu cruel. »

Il dégrada un jour un offic lui donna un emploi inférie lui qu'il avait. Peu de temps a lui demanda comment il se tro ses nouvelles fonctions. « Ce n' répondit l'officier, la position q de l'importance à l'homme l'homme qui en donne à l'e Alexandre fut tellement sati cette réponse, qu'il rendit à c l'avait faite, sa première positi

Comme on lui demandait la raison pour laquelle il hono son maître Aristote que son pèr père, répondit-il, m'a amen sur la terre; par les leçons maître, je suis remonté de la ciel. »

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES SÉ ET LES ARSACIDES.

Nous avons vu plus haut (ment Alexandre devint paisible seur de toute la monarchie per mort de ce conquérant, les g macédoniens, après avoir cho dée, son frère naturel, pour

[redacted]

ii qu'à Antiochus Soter, s l'an 256 avant Jésus-ce, seigneur parthe ou volta contre Agathoclès, .ntiochus Théos, succes-chus Soter, et fonda nnu des Parthes ou des

ommencer l'histoire des famille d'Arsace, nous uer qu'il n'existe pas de le entre l'empire des Pares Perses, comme l'étarand nombre d'auteurs. il est vrai, appartenaient e, suivant le témoignage nais ce peuple peu nom-'il n'habitait qu'une seule Perse, n'aurait jamais lui seul ces armées que employèrent, suivant les , à la défense du terri-aire des irruptions chez Les provinces qui cons-réalité l'ancien empire t réunies sous le sceptre , envoyèrent leurs habi-lans les armées de ces ait donc peu exact d'at-différences de race et s victoires que les Par-rent sur leurs ennemis. qu'il ne faut voir dans :s Arsacides, et plus tard Sassanides, qu'un sim-it de dynastie. Ces révo-t sans doute pour résul-u premier rang dans la provinces et les tribus rtenaient les souverains is le peuple et l'armée masse étaient toujours

grecs et latins qui ont de l'empire des Parthes, ire connaître les événe-s les Romains se trou-'apprennent que peu de s les autres, et les chro-ans, loin de suppléer n'indiquent pas même noms des successeurs s allons donner la suite bord d'après les sources grecques et latines, puis d'après les auteurs orientaux, comme nous l'avons fait jusqu'à présent pour les autres parties de l'histoire de Perse; mais nous serons obligé de nous borner à l'indication des dates et des noms propres. Pour étendre notre cadre, il aurait fallu y faire entrer des faits qui appartiennent bien plutôt à l'histoire des empereurs qu'à celle des Arsacides.

« Il y a, dit Malcolm dans son *Histoire de Perse*, depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne d'Artaxerxès, près de cinq siècles, et la totalité de cette ère si longue peut être considérée comme une lacune dans l'histoire orientale. Cependant, lorsque nous nous reportons aux écrits des auteurs romains, nous trouvons que cette période abonde en événements dont la nation la plus fière se tiendrait honorée, et que ces monarques parthes, dont on ne peut aujourd'hui retrouver les noms dans leur propre pays, ont été les seuls souverains sur qui les armes de Rome, parvenue au plus haut degré de sa puissance, n'aient pu faire aucune impression durable. C'est, au reste, à la nature de leur pays et à leur manière de faire la guerre qu'ils durent ces avantages fréquents sur les légions disciplinées des Romains. La frontière que le royaume des Parthes présentait à l'empire romain s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique. Elle est composée de vastes déserts, de montagnes hautes et stériles, et de larges et rapides torrents. Dans toutes les directions, les légions romaines trouvaient le pays dévasté. On se battait, non contre une armée, mais contre la faim et la soif; et la méthode qu'avait le guerrier perse de décocher une flèche mortelle contre l'ennemi, dont son cheval au galop l'éloignait rapidement, peut être regardée comme le symbole du système de guerre au moyen duquel la nation parvint durant cette période à maintenir son indépendance. Ce système était approprié au pays, à l'homme et au vigoureux et léger animal sur lequel il était monté. Le succès en était si sûr, que les plus braves vété-

rans de Rome élevaient quelques murmures quand leurs chefs parlaient d'une guerre contre les Parthes. »

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DES ARSACIDES D'APRÈS LES AUTEURS GRECS ET LATINS.

(An 256 avant J. C.) Arsace se révolte contre Antiochus *Théos*, et fonde un empire dans la province de Parthie. Il meurt des suites d'une blessure reçue en combattant, et laisse la couronne à son frère Tiridate.

En montant sur le trône (an 253 avant J. C.), TIRIDATE quitta son nom pour prendre celui d'*Arsace*. Il fut d'abord battu par les troupes de Séleucus Callinicus, fils et successeur d'Antiochus *Théos*, et obligé de quitter la Parthie. Mais il y rentra ensuite, et s'empara même de l'Hyrcanie. Il mourut en 217 avant J. C.

ARTABAN Ier, son fils, lui succéda. Ce prince gouverna ses États avec gloire, et mourut la vingtième année de son règne. Il eut pour successeur son fils Phriapatius, qui régna quinze ans.

PHRAHATE, fils de Phriapatius, succéda à son père (an 181 avant J. C.). Il soumit les Mardes, et mourut bientôt après cette glorieuse expédition.

MITHRIDATE Ier, frère de Phrahate, monta ensuite sur le trône (an 173 avant J. C.). Ce roi soumit la Bac-

[redacted]

avant J. C.) Il soumit Sinatrocki de Mithridate Ier, qui voulait lui la couronne. Les guerres civile désolèrent alors l'empire des Ars réduisirent le pays à un tel état blesse, que les Arméniens fa impunément des incursions da provinces parthes, voisines de frontières. Mnaskirès mourut d âge fort avancé, l'an 77 avant J

SINATROCKÈS fut son successe lui-ci, qui était extrêmement â socia à l'empire son fils Phrah Après la mort de Sinatrockès, hate III régna seul (an 69 avant Ce prince contracta une allianc les Romains. Il mourut l'an 61 J. C., empoisonné par ses fils.

MITHRIDATE III, fils de Phral (an 60 avant J. C.), avait cont la mort de son père. A peine trône, il exila son frère Oroc conspirait contre lui. Son ca cruel le rendit bientôt odieux à jets qui le chassèrent et rapp Orode. Celui-ci, devenu maîtr personne de Mithridate, le fit à mort l'an 54 avant J. C.

ORODE signala son avénement défaite si fameuse de Crassus et truction des légions romaines s ordres de ce général. Bientôt a fit une irruption dans la Syrie il fut chassé par Cassius. L'ann vante (50 avant J. C.), il dans ce pays son fils Pacore, q

[redacted]

;e à Rome, fut demandé es pour occuper le trône ın 6 de J. C.). Avant con- ırs romaines, il se rendit ıjets, qui offrirent la cou- ban, roi des Scythes, et Arsacides du côté de sa une guerre qui dura en- ıns, Vononès fut obligé , laissant la couronne à

III (an 15 de J. C.), tran- ;eur de l'empire des Par- ı fils Orode sur le trône 'ibère, redoutant les en- des Parthes, envoya Ger- ;re Orode. Le général ro- celui-ci, et mit un autre trône d'Arménie. Arta- ut l'an 43 de J. C., après ; Bardanès, son second succéder.

ı fut bientôt détrôné par n frère aîné; mais celui- ıdu odieux à ses sujets par ıt obligé de céder de nou- ınne à Bardanès. Ce der- ırt l'an 47 de J. C., eut eur Gotarzès, qui laissa couronne à Vononès II, famille royale, l'an 51

Ier, fils de Vononès, monta 'an 52 de J. C., après le urt de son père. Il enva- ;, et renouvela les anciens le sénat de Rome. Sa l'an 90 de J. C.

ıon fils aîné, lui succéda. ;ept ans, et laissa la cou- rère Chosroës, qui attira ne des Parthes les armes

II, fils de Chosroës, monta 'an 134 de J. C., et mou- e prince fit la guerre aux ıi battirent plusieurs fois Honnésès, déclaré roi par régna à la place de Volo- couvra plus tard la cou- ;èse II eut pour succes- e III, son fils.

IV (an 214 de J. C.) fit Romains, et les obligea à conclure avec lui une paix honorable; mais il perdit dans cette lutte ses meilleures troupes. Un Perse, d'une naissance peu illustre, et appelé *Artaxerxès* ou *Artaxarès*, crut que le moment était venu de reprendre sur les Parthes la suprématie dont les Perses avaient été dépouillés. Artaban, instruit de cette révolte, marcha avec toutes ses forces contre Artaxerxès, qui avait une armée à peu près égale en nombre à celle de son rival. Après un combat acharné, la victoire se déclara pour les Perses. Artaban fut fait prisonnier et mis à mort par l'ordre d'Artaxerxès. Ainsi finit l'empire des Parthes, après avoir duré presque cinq siècles.

La race des Arsacides ne fut pas éteinte dans la personne d'Artaban. Une branche de cette famille continua à régner sur l'Arménie jusque vers le milieu du sixième siècle de notre ère.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES SÉLEUCIDES ET LES ARSACIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIENTAUX.

Les historiens persans rapportent qu'Alexandre laissa un fils appelé *Askanderous*, lequel se livra aux sciences sous la direction d'Aristote, et ne voulut point succéder au trône de son père. Alexandre, qui connaissait les dispositions d'Askanderous, partagea avant de mourir son empire d'Asie en trente provinces, dont il nomma gouverneurs les princes du pays ou des généraux grecs. Tous ces chefs étaient soumis aux Séleucides, héritiers de la puissance macédonienne en Asie. Après quatre-vingts ans de dissensions occasionnées par la conduite tyrannique des descendants de Séleucus, les troubles qui augmentaient dans l'Iran favorisèrent les projets d'un seigneur de l'Irak-Adjémi appelé *Aschc*, ou *Arsch* et aussi *Arschac* : celui-ci annonça qu'il avait en son pouvoir l'étendard royal des anciens rois de Perse (*), qu'un de ses aïeux, descendant de Gouschtasp, avait sauvé à l'époque où Darab fut vaincu par Alexandre.

(*) Cet étendard était le tablier de cuir de Caveh. Voyez p. 223, col. 2.

Asche disait encore que le bonheur qu'il avait de posséder le drapeau royal d'Afridoun prouvait que le ciel voulait se servir de lui pour rétablir l'ancienne monarchie des Perses. Cette opinion, soutenue par les astrologues, contribua beaucoup à faire réussir les desseins ambitieux d'Asche. Lorsque ce chef fut à la tête d'un parti considérable, il secoua le joug des Séleucides, soumit tout l'Irak-Adjémi, prit le titre de roi de l'Iran, et choisit pour capitale la ville de Reï. Les chefs du Fars, de l'Aderbidjan, du Mazenderan et du Khouzistan, le reconnurent pour suzerain, et s'engagèrent à le soutenir contre les Séleucides, à la condition de ne jamais payer de tribut ni à lui ni à ses successeurs. Asche consolida sa puissance, fit respecter son autorité dans tout l'Iran, résista aux attaques des Séleucides, et, après quinze ans de règne, laissa la couronne à son fils Gouderz Ier, appelé *Asche II* par plusieurs auteurs.

Schapour, fils de Gouderz, fut surnommé *le grand roi*, parce qu'il reconquit sur les Grecs les trésors des anciens monarques perses, et les fit porter à Suse et à Persépolis. Il occupa le trône pendant quinze ans, et eut pour successeur son petit-fils Bahram Ier, dont le règne fut de onze ans. Balasch, qui lui succéda, conserva la couronne le même nombre d'années.

Firouz Ier fut tout à la fois un

[redacted]

Balasch II, fils de Firouz II, douze ans.

Ardavan Ier conserva la co pendant treize ans. On ignore l du règne d'Asche III, son succ

Chosroes II, fils d'Asche I cupa le trône pendant douze a sous le règne de ce prince que toriens orientaux placent la n de J. C.

Balasch III, son fils ou s fils, lui succéda. On ignore la d son règne.

Gouderz conserva la couro dant vingt-neuf ans.

Narsi II, fils de Gouderz, le Khorasan et régna vingt an

Narsi III, son fils, qui lui étendit ses conquêtes. Il pass sur le trône.

Ardavan II eut un long rè temps de ce prince, le polyth répandit dans l'Orient.

Ardavan III, fils et success davan II, fut le dernier sou la dynastie des Arsacides, ou disent les Orientaux, des *Asch* Nous allons rapporter les p circonstances de la révolut suivant les historiens persan perdre la couronne et la vie.

On a vu, dans l'histoire Caïaniens (*), que Bahman posé du trône d'Istakhar de Houmaï, sa fille, au pré Sassan. Ce prince quitta la se retira aux Indes, où il v

[redacted]

i adoraient Sassan, lui
serait la souche d'une
le. Babec appela aussi-
ince, qui, pressé de
t connaître son origine
plaça aussitôt Sassan
, et lui fit épouser une
cette union naquit un
ppela *Ardschir*, sur-
n. Le jeune Ardschir,
reux naturel, reçut une
tion. A l'âge de vingt
it remarquer par son
ourage dans les tour-
née d'Ardschir parvint
r d'Ardavan III, le-
voir ce jeune homme,
n le priant de l'envoyer
continua ses études et
itaires avec les princes
Un jour qu'ils étaient
la chasse, Ardschir et
é d'Ardavan, se mirent
une bête qui fût percée
hman prétendit l'avoir
repoussa avec chaleur
le Bahman, et s'attira
van, qui l'éloigna de
omma inspecteur des

après, Babec mourut
fants mâles, et Arda-
commandement de la
rs à Bahman. Mais à
était-il parti, qu'Ar-
it son ambition, s'a-
ologues, pour savoir
int lui ôter le com-
it il venait de l'in-
rologues répondirent
n à craindre de Bah-
ls avaient découvert,
r art, qu'il y avait à
né sous une heureuse
userait la ruine des
chc. Cette prédiction
e frayeur à Ardavan,
ôt ses soupçons sur
rchait les moyens de
; mais il en fut empê-
femme de son harem
, et chargée de la
sor et de ses bijoux.
e temps, Gulnare entretenait une intelligence secrète avec Ardschir. Elle l'informa des desseins d'Ardavan. Ardschir, plein de reconnaissance, jura à Gulnare qu'il la prendrait pour épouse, et l'engagea à le suivre; ils se déguisèrent l'un et l'autre, et sortirent de Reï emportant les joyaux les plus précieux d'Ardavan. Ardschir gagna la province de Perse, où la tyrannie du prince Bahman causait un mécontentement général, augmenté encore par le souvenir des vertus de Babec. Profitant de la disposition des esprits, il excita un soulèvement, fit connaître ses droits au trône, et se présenta devant Istakhar avec une armée d'environ cinquante mille hommes. Le prince Bahman ayant marché à sa rencontre fut complètement défait, et se sauva à Reï grièvement blessé. Ardschir entra dans Istakhar aux acclamations de tout le peuple, et prit aussitôt le titre de roi. Plusieurs vassaux de la couronne, et quelques gouverneurs de province, irrités de la tyrannie d'Ardavan et de ses ministres, se déclarèrent pour Ardschir. La lutte entre les deux compétiteurs dura douze ans. Après ce temps, Ardavan et deux de ses fils furent faits prisonniers dans une grande bataille : Ardschir ordonna de tuer Ardavan, et les deux princes furent enfermés dans un château; quant à Bahman, il se retira aux Indes.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LA DYNASTIE DES SASSANIDES D'APRÈS LES AUTEURS GRECS ET LATINS.

Artaxerxès ou Artaxarès, qui détrôna Artaban, était fils d'un homme de basse condition appelé *Pabec*, et qui exerçait le métier de cordonnier. Un jour un officier du nom de *Sassan*, traversant le pays des Cadusiens, alla loger chez Pabec. Celui-ci, très-versé dans l'astrologie, découvrit, au moyen de cet art, que de Sassan naîtrait un fils qui deviendrait illustre dans le monde. Pabec désirait vivement faire entrer Sassan dans sa famille; mais n'ayant aucune parente à lui donner en

mariage, il engagea sa femme à s'attacher à cet étranger. De cette union bizarre et criminelle naquit Artaxerxès. Dans la suite, celui-ci étant devenu souverain de toute la Perse, il s'éleva une grande contestation entre Pabec et Sassan, qui tous deux revendiquaient la gloire de lui imposer leur nom. Il fut décidé par une espèce de transaction, qu'Artaxerxès serait appelé *fils de Pabec, de la race de Sassan*. Artaxerxès, doué d'une grande bravoure, d'un caractère entreprenant, et très-adroit dans tous les exercices du corps, conçut le projet de secouer le joug des rois arsacides. Étant parvenu à faire révolter ses compatriotes, il battit les Parthes, tua Artaban, et prit le titre de *roi des rois* l'an 226 de J. C.

A peine affermi sur le trône, il s'occupa de rendre à l'empire des Perses son ancienne splendeur. Il fit de grands préparatifs de guerre, et déclara aux Romains que tous les pays qu'ils occupaient dans l'Asie Mineure avaient toujours été gouvernés par des satrapes perses, depuis Cyrus jusqu'à Darius, et qu'il leur demandait l'héritage de ses ancêtres. Alexandre Sévère, alors empereur, désirait conserver la paix; il engagea Artaxerxès à éviter une lutte dont le succès était incertain, et à craindre les armées romaines qui avaient si souvent triomphé des Perses. Artaxerxès ne tenant aucun compte de ces représentations, attaqua sans différer les positions fortifiées que les [redacted]



mites de l'empire des Perses. dre Sévère, irrité de tant de b fit arrêter ces envoyés et les en Phrygie, où il leur donna de Renonçant alors aux négociat entra dans la Mésopotamie e vra cette province presque sa férir. Les événements qui s cette expédition sont rapport manière tellement différente auteurs qui les ont écrits, c croyons inutile de les rappor

Dès qu'Alexandre Sévère f tour à Rome, Artaxerxès, de son absence, reprit toute vinces que les Romains lui av levées. Ce prince mourut ap régné quinze ans moins deu

SAPOR, fils d'Artaxerxès (a J. C.), continua la guerre c Romains. L'empereur Gordi rendu en Syrie, marcha cont à la tête d'une armée consid força les Perses à se retirer c patrie. Il poursuivait ses suc qu'un officier de ses garde *Philippe*, l'assassina pour s de l'autorité souveraine. Phil paix avec Sapor, et lui aban Mésopotamie et l'Arménie, q ensuite contre sa parole, pou déplaire au sénat de Rome blâmé cette cession. Aussitô départ de l'armée romaine, l recommencèrent leurs incur s'avancèrent jusqu'à la ville qu'ils assiégèrent. L'emper [redacted]

ncore. Il fit massacrer
uite un grand nombre de
omains, et loin de con-
ttre en liberté l'empereur
aitait cet illustre vieillard
la plus indigne, jusqu'à
ed sur le cou pour monter
fin, suivant quelques au-
l'avoir retenu longtemps
l le fit écorcher vif. De-
poque, la gloire de Sa-
e plus en plus. Odenat,
ır sa première victoire,
sions dans les provinces
la Perse, et s'avança
fois jusque sur les bords
rès sa mort, Zénobie con-
uerre, qu'elle fut ensuite
rrompre pour se défendre
ereur Aurélien. Sapor,
redoutable ennemie, at-
ırs peuples barbares voi-
tats. Il mourut après un
te et un ans.

s ou Hormisdate, fils de
ı sur le trône l'an 272 de
na qu'un an et dix jours,
uronne à son fils Vara-
égna trois ans.

ɪ II, fils du précédent, se
nvahir les provinces ro-
'6 de J. C.), lorsque l'em-
us marcha en personne
rarane effrayé envoya des
à Probus, qui les reçut
, et consentit cependant à
r la paix. Probus ayant
e temps après que le mo-
songeait de nouveau à
pire, résolut de le préve-
en marche, lorsque ses
assacrèrent. Carus, son
vait pénétré jusqu'à Cté-
trouver de résistance,
ırut. L'armée romaine se
ı route pour l'Italie, sous
le Dioclétien. Vararane,
la présence de ses enne-
de fortifier les frontières
me. Il se disposait même
ouvelle incursion sur les
mpire romain, lorsque
Dioclétien parut en Ar-
ne armée considérable.
Vararane effrayé n'osa pas sortir de ses États, et il mourut bientôt après. Il avait régné dix-sept ans.

Vararane III, son fils, lui succéda (an 293 de J. C.). « Ce prince, dit « Agathias, fut surnommé *Segansaa*, « non sans raison, et en vertu d'une « ancienne coutume. Quand les rois de « Perse ont réduit sous leur obéissance « quelque nation voisine, ils ne tuent « pas les vaincus, mais, après leur « avoir imposé un tribut, ils leur lais- « sent toute liberté d'habiter et de cul- « tiver le pays, mais ils mettent à mort « les chefs de la nation, et prennent « pour leurs fils le titre de prince de la « nation vaincue. Vararane II ayant « donc soumis la nation des Segestains, « son fils fut appelé *Segansaa*, c'est- « à-dire *roi des Segestains*. »

Narsès, qui succéda à Vararane (an 294 de J. C.), régna sept ans et cinq mois. Ce prince, vaincu dans deux batailles par Galère, qui pénétra jusqu'au delà du Tigre, finit par surprendre les Romains et les tailla en pièces. Galère lui-même ne se sauva qu'à grand'peine. Ayant obtenu de l'empereur Dioclétien une seconde armée, il remporta sur les Perses une victoire complète. Narsès, blessé dans l'action, se retira, avec les débris de ses troupes, sur des montagnes escarpées. Ses bagages et ses trésors, ainsi que ses femmes, ses enfants, ses sœurs et ses concubines, tombèrent au pouvoir des Romains, auxquels il fut obligé de céder cinq provinces pour obtenir la paix. Galère lui rendit sa femme; mais ses sœurs, ses concubines et plusieurs autres personnages de distinction, furent conduits à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Narsès, rongé de chagrin, ne survécut pas longtemps à ses désastres.

Hormisdas ou Hormisdate II (an 302 de J. C.) régna, comme son père, sept ans et quelques mois. Ce prince, qui était d'une santé très-faible, étant tombé malade, les grands du royaume appelèrent des mages, auxquels ils demandèrent si la reine, qui était alors enceinte, accoucherait d'un fils. Sur leur réponse affirmative, ces seigneurs

placèrent la tiare royale sur le sein de la reine, et prêtèrent serment de fidélité au fils d'Hormisdas qui n'était point encore né.

Le prince dont la reine accoucha (an 310 de J.C.) fut appelé *Sapor II*. Il devint un grand roi, et se proposa toujours de reconquérir sur les Romains les provinces qui avaient appartenu autrefois aux rois de Perse. Bien convaincu que son armée ne pouvait pas lutter à forces égales avec les troupes réglées des Romains, il engagea plusieurs nations barbares, dont le pays était situé près des provinces romaines, à y faire des incursions. Ce prince étendit son empire sur plusieurs contrées au nord et à l'est de ses États; il augmenta ses revenus par une bonne administration, disciplina ses troupes, et montra toujours un grand respect pour la constitution civile et ecclésiastique de la Perse. Cette conduite, résultat de ses convictions ou de sa politique, l'amena à persécuter les chrétiens. Cependant Constantin lui ayant écrit en leur faveur, il se montra moins cruel.

Ce prince, après avoir fait de grands préparatifs de guerre, réclama de Constantin les provinces que celui-ci possédait dans l'Asie Mineure. L'empereur romain, quoique déjà âgé, se disposait à marcher en personne contre les Perses, lorsqu'il mourut. Sapor, profitant des troubles qui suivirent cet événement, s'empara de tout le pays qu'il

[redacted]

mais ceux-ci étant ensuite re
leur trouble, repoussèrent l
seurs, blessèrent dangereus
por et tuèrent son fils.

Les deux souverains, fatig
lutte qui traînait en longue
rent à leurs généraux le soi
duire les opérations, et qui
théâtre de la guerre. Sapor
plusieurs expéditions contre
ples barbares qu'il soumit à
pire, et conclut avec d'a
paix solide. Il y eut vers c
époque des propositions de p
gées entre les Perses et les
mais aucun des deux parti
voulu rabattre de ses prétent
ne fut conclu.

Telle était la situation des
sances, lorsqu'un officier d
romaine, appelé *Antonin*, s
la cour de Sapor pour quelq
mécontentement. Le roi de
accorda bientôt la plus gr
fiance, et par ses conseils,
en toute hâte vers l'Euph
entrer dans la Syrie, qui d
sieurs années n'avait éprou
invasion, et promettait ainsi
proie à la cupidité. Le g
main Ursinicus arrêta Sap
ouvrages qu'il fit élever sur
de l'Euphrate. Le roi de
pouvant pas forcer le passag
Amide. Cette ville fut emport
après un siége de soixante
jours, dans lequel les Perses

[redacted]

fortes, et resta dans ses
nt toujours sur la défen-
près, l'empereur Cons-
A peine sur le trône,
nmé l'*Apostat*, son suc-
prit une nouvelle expé-
les Perses. Il entra en
idit maître d'un nombre
e villes et de châteaux,
qu'à Ctésiphon, dont il
rendre le siége. Ses gé-
it représenté la difficulté
ait à s'emparer d'une
par sa position, et au
uelle le roi de Perse ne
s d'arriver avec toutes
renonça à ce projet et
irche, ayant auparavant
flotte, qui était dans le
qu'il avait en la détrui-
npêcher que les Perses
ient maîtres, et de pou-
des troupes qu'il aurait
laisser pour la garder.
après avoir donné cet
, il reconnut la faute
: et voulut éteindre l'in-
il était trop tard. Les
its de cet événement,
ıut ce qui se trouvait
gne, afin de réduire par
ée romaine, qui ne pou-
de vivres que du pays.
trémité, Julien prit le
Corduène, où il espérait
oi nourrir ses troupes.
les Romains, sans cesse
s Perses, eurent encore
ıffrir de la faim. Arrivés
faranga, ils trouvèrent
e très-considérable com-
Mérène, général de la
ımpagné de deux fils de
ılques grands seigneurs.
erses étaient armées de
et portaient des casques
semblables à une tête
yeux et les narines
de trous qui permet-
:t de respirer librement.
:, dit Ammien Marcel-
de cavaliers armés de
, et qui se tenaient im-
e s'ils avaient été atta-
chés sur leurs chevaux par des crochets d'airain. A côté de ceux-ci étaient des archers dont les flèches de roseau faisaient de très-dangereuses blessures; ensuite venaient des éléphants.

Les Romains commencèrent l'attaque, et après un combat long et opiniâtre, les Perses fléchirent. Les deux partis conclurent une trêve de trois jours; les hostilités recommencèrent ensuite. Dans une attaque des Perses, Julien s'étant imprudemment exposé sans cuirasse, fut blessé mortellement par une flèche tirée au hasard. Jovien, élu par les soldats à la place de Julien, se vit obligé, pour sauver les débris de l'armée romaine, d'accepter la paix, en cédant à Sapor cinq provinces avec les villes de Nisibe et de Singara.

Après avoir conclu ce traité de paix si avantageux, Sapor fit une expédition dans la Tartarie et dans les Indes. Jovien étant mort environ huit mois après son avénement, Sapor, au mépris de la foi jurée, entra sur les terres de l'empire, pénétra dans l'Arménie, et tua Arsace qui en était roi. L'arrivée d'un général romain le força de rentrer dans ses États. Ce fut alors qu'il transféra à Ctésiphon, ancienne capitale des Parthes, le siége de la monarchie. La position de cette ville l'aurait sans doute fait choisir depuis longtemps pour capitale aux princes sassanides, s'ils n'avaient pas craint de mécontenter les habitants de la province de Perse, qu'ils avaient intérêt à ménager. Cette translation fut le dernier acte important de la vie de Sapor, qui mourut bientôt après. Il avait régné 70 ans, autant qu'il avait vécu.

Sapor II eut pour successeur Artaxerxès II (an 380 de J. C.), qui, suivant quelques auteurs, était son frère, et suivant d'autres, son fils. Ce prince régna quatre ans, toujours en paix avec les Romains.

Sapor III, son fils et son successeur (an 383 de J. C.), régna cinq ans. Nous ne savons rien touchant ce roi, sinon qu'il observa religieusement le traité de paix conclu par son aïeul avec les Romains.

VARARANE IV, fils et successeur du précédent, fut surnommé, comme nous l'apprend Agathias, *Kermasaa* (*Kermanschah*), c'est-à-dire *roi de la Carmanie*, parce qu'il avait eu sous son père le gouvernement de cette province. Il conserva la paix qui existait entre la Perse et les empereurs de Constantinople; c'est pour cette raison que les historiens grecs nous donnent si peu de détails sur son règne, qui cependant dura onze ans.

ISDIGERDÈS, qui succéda à Vararane (an 400 de J. C.), est incontestablement un des plus grands rois qui aient régné sur la Perse. A son lit de mort, Arcadius, empereur d'Orient, justement inquiet du sort de son fils Théodose II, encore au berceau, et redoutant surtout pour lui et pour l'empire les attaques des Perses, pria par son testament Isdigerdès d'accepter la tutelle de ce jeune enfant, et de prendre l'empire romain sous sa protection. A peine instruit des dernières volontés d'Arcadius, Isdigerdès envoya à Contantinople un de ses eunuques appelé *Antiochus*, homme d'une expérience consommée, pour surveiller l'éducation de Théodose. Il faisait déclarer en même temps au sénat que quiconque attaquerait son pupille l'aurait pour ennemi. Isdigerdès ne démentit jamais son généreux caractère, et, tant qu'il vécut, l'empire d'Orient, protégé par ce fidèle allié, jouit de la paix la plus profonde.

[redacted]

cruelle, et se mirent en sûret
terres de l'empire romain. Le
instruits de ce qui se passait
placer sur la frontière des gar
arrêter les fugitifs; cependa
gré cette mesure, presque tou
vèrent. Vararane fit redema
sujets à Théodose II, qui, sach
le sort qui attendait ces inf
refusa de les lui rendre. Var
de représailles : il garda des
que Théodose avait envoyé
gerdès pour travailler aux m
et d'argent de la Perse, et
toutes les propriétés des Ro
se trouvaient dans ses États.
était plein de bravoure e
vité, adroit à tous les exe
corps, d'une force prodigieus
disposé à recourir à la voie
qu'aux négociations; aussi
lès amenèrent-ils bientôt u
avec les Romains. Les Pers
mandés par Narsès, se miren
pagne dès le printemps; ma
contrèrent les Romains qui, r
diligents qu'eux, s'étaient
cés jusque dans l'Arzanène,
cinq provinces en deçà du Ti
à la Perse par Jovien. Là il
grande bataille que Narsès p
général voulant transporter
de la guerre dans une pro
maine, gagna les plaines de
potamie, se dirigeant vers l'I
mais Ardaburius l'atteign

[redacted]

retraite à l'armée romaine, vers l'Euphrate une forte di- Sarrasins, ses alliés, et mar- personne sur Nisibe. Les frappés, à ce qu'il paraît, eur panique, se jetèrent dans , où un très-grand nombre x trouvèrent la mort. Cepen- rane s'approchait de Nisibe s les forces de la Perse, et is, sentant bien qu'il ne pour- ii résister, mit le feu à ses et se retira sur les terres de 'ararane mit aussitôt le siége ésène, nommée *Théodosio-* iis que le grand Théodose arée et fortifiée. Il usa de oyens connus alors pour se ître de la ville; mais n'ayant ir il se retira, après l'avoir iégée durant un mois en-

pagne suivante (an 422 de fut pas heureuse pour Vara- eigneur perse ayant appelé ve d'entre les Romains à un ngulier, Aréobinde courut lui, le renversa de cheval et sa lance. Cet échec d'amour- t pour les Perses le signal s assez importantes : Arda- prit et tailla en pièces plu- s d'armée avec les généraux mandaient; et les habitants étant sortis en armes pour à l'armée des Perses, furent s et détruits par les Ro- itefois ces batailles sanglan- t loin d'être aussi funestes , qui trouvaient facilement er sur les lieux, qu'aux Ro- gés de faire venir des renforts es extrêmement éloignées. frappé du désavantage de choses, fit faire à Vararane itions de paix que ce prince isposé à accepter; mais les s'y opposèrent. Nous avons casion de parler de ce corps t en Perse depuis les pre- esseurs de Cyrus (*). Les sol- composaient étaient tous des hommes distingués par leur naissance, leurs richesses et leur courage. On les appelait *Immortels*, parce que leur nombre ne diminuait jamais. L'homme qui mourait était aussitôt remplacé par un autre. Ces Immortels, qui jouissaient d'une grande considération auprès des rois de Perse, engagèrent Vararane à n'accepter aucune proposition jusqu'à ce qu'ils eussent essayé encore une fois de vaincre les Romains. Ce prince consentit avec joie à ce qu'ils lui demandaient. Aussitôt les Immortels se partagèrent en deux corps, dont l'un attaqua de front les Romains, tandis que l'autre fit un détour pour les prendre en queue. Une sentinelle romaine, placée sur un endroit élevé, vit ce mouvement et se hâta d'en instruire son général. Celui-ci, averti à temps, attaqua les Immortels qui allaient se mettre en embuscade, et les tailla en pièces, puis, se jetant sur ceux qui attaquaient de front, il les défit entièrement.

La destruction d'un corps qui faisait l'orgueil et la principale force de la Perse, rendit Vararane plus traitable. Ce prince conclut pour cent ans la paix avec les Romains. Un des principaux articles portait que les rois de Perse permettraient à leurs sujets le libre exercice de la religion chrétienne. Cette clause fut très-mal observée. La persécution recommença presque aussitôt et continua pendant tout le règne de Vararane, mais avec beaucoup moins de fureur, car ce prince ne pouvait pas se défendre d'un sentiment involontaire de respect pour les chrétiens, depuis qu'il avait été témoin du fait que nous allons rapporter. Les Romains, quand ils entrèrent dans l'Arzanène, enlevèrent un grand nombre d'habitants de ce pays, et les traînèrent à la suite de l'armée. Ces infortunés furent ensuite conduits, au nombre de sept mille, dans la ville d'Amide, où ils se trouvèrent réduits à la plus affreuse misère. L'evêque Acace fit vendre avec l'autorisation de son clergé les ornements et jusqu'aux vases sacrés de l'église. Il racheta ensuite les prisonniers, leur donna des vêtements et les

(*) ci-devant page 117.

renvoya en Perse avec de l'argent pour faire le voyage. Les préventions de Vararane ne tinrent pas contre une si grande générosité. Ce prince voulant témoigner sa gratitude et son admiration au saint prélat, le fit prier de venir en Perse. Acace ayant reçu de Théodose l'ordre de céder aux désirs de Vararane, se rendit à la cour de ce roi, qui lui donna les plus grands témoignages de respect, et, à sa considération, accorda plusieurs grâces aux chrétiens. Si les bonnes dispositions de Vararane en faveur du christianisme restèrent presque sans effet, il faut en accuser les mages, très-influents sous les Sassanides, et animés de la haine la plus violente contre les chrétiens.

Vararane passa le reste de sa vie dans une paix profonde. Il mourut aimé et regretté de tous ses sujets, après un règne qui avait duré vingt ans.

Isdigerdès II, fils de Vararane V, monta sur le trône en 411. Cette même année il arriva en Arménie une révolution qui intéresse l'histoire de Perse. Après avoir conclu la paix avec les Romains en 374, Sapor II s'était emparé d'une partie de l'Arménie. Ce royaume, bien que très-faible, existait cependant toujours. Les Arsacides, qui tiraient leur origine des rois parthes, avaient conservé à la faveur de leurs montagnes le titre de rois et la souveraineté de quelques provinces, malgré la puissance des Perses. Arsace, con-

tuée à deux lieues des sources d
phrate et du Tigre, une for
qu'il appela *Théodosiopolis*. P
que cette révolution s'accompli
Arménie, Isdigerdès était dans
rasène, occupé à soumettre
belles. A son retour, il se di
défendre le pays que Tigrane l
donné et à soutenir les pré
élevées par Sapor sur l'Armé
tiere. Théodose, instruit des
tifs que faisait Isdigerdès, en
Asie Anatolius avec une armé
que ce général arriva en Méso
Isdigerdès avait déjà passé le
s'avançait contre les Romai
deux armées étant en présenc
tolius, qui connaissait la gé
du roi de Perse, descendit d
et marcha seul à sa rencontre
offrir la paix. Isdigerdès, fla
confiance que lui témoignait
lius, le reçut avec toute sorte
mais il refusa de régler les co
de la paix dans un pays qui
nait aux Romains. Il rentra e
et conclut avec Anatolius u
d'un an, pendant laquelle on
conditions de la paix. Il fut
que la partie de l'Arménie cé
Tigrane appartiendrait à la
celle d'Arsace aux Romains,
cune des deux nations ne pou
ver de places fortes sur les fr
La partie de l'Arménie qui
cédée aux Perses, prit le nom
sarménie. Isdigerdès, qui ava

nême temps on vit arri-
s du roi des Ephthalites,
'érozès, après lui avoir
mérité, que leur souve-
iit à lui laisser la vie
oldats de son armée, s'il
sterner devant lui, l'a-
son seigneur, et pro-
rment de ne jamais faire
: Ephthalites. Pérozès
iages qui étaient autour
e, afin de savoir s'il pou-
les propositions qui lui
s. Les mages répondi-
ird du serment il pou-
mme bon lui semblerait;
ce qui était d'adorer le
alites, il fallait user de
er ce roi. « L'usage, di-
nt d'adorer tous les ma-
evant, il faudra prendre
pour aller trouver le
lites; vous vous jetterez
oour adorer le soleil, et
ainsi la honte de vous
ant votre ennemi. »
conforma aux avis des
a le serment qu'exigeait
hthalites, heureux de
ce moyen, ramener en
nne et son armée. Bien-
ses serments, il rentra
le pays des Ephthalites,
en pièces son armée.
ême fut tué dans cette
avait régné vingt ans.
: qu'avant de mourir, il
une perle d'une grande
ue par la suite personne
rer. Les Perses, tou-
és pour les fables et les
it sur ce précieux joyau
it, qui nous a été con-
ope :
t cet auteur, sur les bords
ie, un coquillage qui ren-
rle d'une blancheur ad-
ie grosseur extraordinai-
était un monstre marin
nt de plaisir à voir cette
it et jour il suivait le
dant qu'il ouvrît sa co-
ie la faim pressait le
: jetait sur la première proie qu'il rencontrait, puis aussitôt il retournait auprès du coquillage. Un pêcheur remarqua aussi cette perle. Il aurait bien voulu s'en emparer; mais la crainte du monstre marin l'empêchait de rien entreprendre. Il se contenta de rapporter à Pérozès le fait extraordinaire dont il avait été souvent témoin. Pérozès conçut aussitôt un violent désir de posséder la perle, et il n'oublia ni les flatteries ni les promesses pour engager le pêcheur à essayer de la conquérir. Ne pouvant plus résister aux instances du roi, le pêcheur lui dit : « Seigneur, les hommes aiment beaucoup l'argent, ils aiment encore mieux la vie; mais ils aiment leurs enfants par-dessus toute chose, et cette affection est si forte qu'elle fait tout entreprendre. J'espère vaincre le monstre marin, et vous rendre maître de la perle. Si je puis réussir, je serai riche pour toute ma vie; car je ne doute pas qu'étant le roi des rois, vous ne me donniez une magnifique récompense; mais, si je meurs, votre bonté vous portera à prendre soin de mes enfants. Ainsi, la mort même me sera utile. » Après avoir dit ces paroles, il alla vers le bord de la mer, et s'assit sur un rocher en attendant que le monstre marin s'éloignât de la perle pour chercher sa pâture. Ayant choisi le moment favorable, le pêcheur saisit la perle et se hâta de regagner le bord. Se voyant poursuivi, il jeta la perle à ceux qui l'attendaient sur le rivage, et fut bientôt dévoré par le monstre. Les gens qui reçurent la perle, la portèrent à Pérozès et lui racontèrent comment les choses s'étaient passées. »

Les fils de Pérozès, au nombre de trente, périrent avec leur père, à l'exception du dernier, appelé *Cabadès*, beaucoup trop jeune pour prendre part à l'expédition. Les Perses n'osant pas, dans les circonstances difficiles où se trouvait la monarchie, confier le gouvernement à un enfant sans expérience, placèrent sur le trône (an 482 de J. C.) Balas, frère de Pérozès. Ce prince, doué d'excellentes qualités, était dépourvu de talents militaires. Aussi les Perses furent-ils ré-

duits, pendant deux ans, à payer un tribut aux Ephthalites, et pendant deux autres années que dura encore le règne de Balas, ils n'opposèrent que peu de résistance à ces barbares. Balas mourut de chagrin, en voyant qu'il ne pouvait pas délivrer son pays du joug honteux des étrangers.

CABADÈS monta sur le trône à la mort de son oncle (an 485 de J. C.). Ce prince, plein de courage et passionné pour la guerre, vainquit les Ephthalites qui avaient fait une irruption dans la Perse, et parvint à soumettre ce peuple. Mais son caractère inflexible et son penchant pour la nouveauté le rendirent bientôt aussi redoutable à ses sujets qu'il l'avait été aux ennemis de la Perse. Il changea la constitution du royaume, abolit toutes les prérogatives dont la noblesse avait joui sous ses prédécesseurs et ordonna par un édit la communauté des femmes. La noblesse persane, lasse de tant d'infamies, se révolta. La onzième année de son règne, Cabadès fut jeté dans une prison, et les Perses élurent à sa place Zamasphès, frère de Pérozès. Aussitôt que celui-ci fut sur le trône (an 496 de J. C.), il délibéra avec les principaux seigneurs de la Perse, pour savoir à quel parti on s'arrêterait touchant Cabadès. Les membres de l'assemblée émirent plusieurs opinions différentes; cependant la plupart étaient d'accord sur un point, c'est qu'il fallait conserver la vie à leur

mort, de parler de ceux qui y enfermés ou même de pronon nom.

Cabadès ayant été jeté dan prison, Zamasphès s'occupa parer les maux que son prédé avait faits à la Perse. Tandis q vaillait ainsi à faire le bonheu sujets, il survint une nouvelle tion qui replongea la Perse d abîme de maux. La reine, fe Cabadès, prenait un soin par de son époux pendant qu'il é prison. Comme cette princes d'une très-grande beauté, le co dant du château de l'Oubli conç elle une violente passion. C instruit de l'amour de cet offic la reine, ordonna à celle-ci de ter à tous ses désirs. Alors sion de cet homme étant deve core plus effrénée, il permit à l qui l'en avait sollicité, d'entre prison et d'en sortir quand e drait. Un grand seigneur pers *Sêosès*, ami intime de Caba tenait toujours dans les envi château, cherchant une occa faire évader le prince. Il lui par la reine qu'il l'attendait chevaux. A la nuit, Cabadès, a les habits de la reine, passa a des gardes, qui, trompés pa guisement, le laissèrent aller. de Cabadès ne fut découverte sieurs jours après, et lorsque c avait eu tout le temps nécessa

[redacted]

ait dépensées pour le
ône, voulut faire un
reur Anastase. Celui-
isposé à épuiser ses
ourir un ennemi re-
ondit par un refus.
s irrité entra, sans
n de guerre, sur les
iens soumis aux Ro-
dans la Mésopotamie,
Amide, dont il com-
: 5 octobre 502. Les
e surpris en pleine
rent une vigoureuse
lès, désespérant de
allait lever le siége,
idéniens, informés
, commencèrent à
du haut de leurs mu-
es femmes de mau-
èrent aux assiégeants
i blessait la pudeur.
t remarqué cette ac-
badès qu'il ne devait
e, parce que la con-
nes prouvait que les
e montreraient bien-
out ce qu'ils avaient
uelques jours après,
enant à l'armée assié-
ouvert l'entrée d'un
nduisait à une tour
lle, surprit les gens
te tour; et Cabadès,
temps appliquer des
s murailles, ordonna
rale que les Amidé-
nt d'abord; mais Ca-
erre nu à la main,
e remonter à l'assaut,
er plusieurs qui refu-
a place fut emportée
s quatre-vingts jours

ssacrèrent d'abord un
'habitants; mais en-
nt entré dans la ville,
é lui représenta avec
t indigne d'un roi de
incus. Cabadès, tout
it : « Mais pourquoi
sté? — C'est, lui ré-
rd, parce que Dieu
fussiez redevable de
la possession d'Amide à votre courage, et non pas à notre volonté. » Cabadès, apaisé par ces paroles, fit cesser le carnage; mais la ville fut pillée, et on vendit les habitants comme esclaves. En se retirant, Cabadès laissa à Amide une garnison de mille hommes, avec un commandant perse appelé *Glone*.

Dès que l'empereur Anastase fut informé que Cabadès avait mis le siége devant Amide, il fit partir de Constantinople une armée de cinquante-deux mille hommes sous le commandement des plus habiles généraux. Lorsque ces forces passèrent l'Euphrate, la ville d'Amide était déjà prise, et Cabadès se trouvait campé près de Nisibe. Ce prince ayant su que les généraux romains avaient partagé l'armée en plusieurs corps, attaqua une de ces divisions et la détruisit entièrement. Informé en même temps que les Huns avaient fait une irruption dans son royaume, il fut obligé d'interrompre les opérations contre les Romains pour se porter avec toutes ses forces au secours des provinces envahies. Dès que les Romains furent assurés de la retraite de Cabadès, ils mirent le siége devant Amide; puis ayant réussi à attirer hors de la ville Glone avec deux cents cavaliers, ils les massacrèrent. La garnison, considérablement réduite par cette perte, montra toujours le plus grand courage. Le fils de Glone fut investi du commandement. Après un long blocus, le nouveau commandant n'ayant plus que fort peu de vivres, qu'il ménageait avec le plus grand soin, offrit aux Romains de quitter la ville si on lui offrait des conditions honorables. Pendant la négociation, il fit distribuer à ses soldats, en présence des parlementaires romains, les provisions qu'il avait en réserve. Cette ruse lui réussit parfaitement; les Romains lui accordèrent une somme considérable pour rendre la place qu'il ne pouvait plus tenir, et la garnison sortit avec armes et bagages. Comme les hostilités entre les Perses et les Huns continuaient toujours, Cabadès fit avec les Romains une trêve de sept ans. Ainsi fut terminée cette guerre, au

mois d'avril 505, après avoir duré trois ans.

Cabadès avait eu de ses concubines un grand nombre d'enfants; et de ses épouses légitimes trois fils, Caosès, Zamès et Chosroës. Il désirait assurer la couronne à ce dernier; et craignant que les Perses ne voulussent pas ratifier son choix, il écrivit à l'empereur Justin, le priant d'adopter Chosroës pour son fils. Les conseillers de l'empereur ayant montré combien il serait dangereux d'adopter un étranger qui pouvait un jour prétendre au trône de Constantinople, la proposition de Cabadès fut rejetée. Séosès avait été chargé, avec un autre Perse appelé *Mébodès*, de conduire les négociations relatives à cette affaire. Après le refus de l'empereur, Séosès fut accusé par ses ennemis de trahison envers le roi de Perse. On lui reprocha encore d'avoir adoré des divinités étrangères, et d'avoir fait enterrer le corps de sa femme sans tenir compte de la loi des mages, qui défend de souiller le sein de la terre en y renfermant des cadavres. Ces accusations suffirent pour perdre un homme qui paraît avoir été aussi juste que probe, mais auquel on reprochait une grande hauteur. Cabadès, qui lui devait le trône, feignant un grand respect pour cette religion des mages à laquelle il avait porté tant d'atteintes, laissa exécuter la sentence de mort prononcée contre lui.

Vers cette époque, Justinien étant [redacted]

heure plus avancée, espérant trouver les Perses, qui ne mangeaient que le soir, affaiblis par une longue abstinence. Les Perses lancèrent d'abord une grande quantité de flèches qui ne firent que peu de mal aux Romains, parce que le vent qui soufflait du côté de ceux-ci en amortissait la force. Quand les flèches furent épuisées, les deux armées s'attaquèrent avec la lance. Alors le combat devint terrible. Les Perses ayant commencé à céder, prirent bientôt honteusement la fuite. Les Romains leur tuèrent cinq mille hommes, et ils en auraient fait un plus grand carnage, si Bélisaire n'avait donné ordre de cesser la poursuite, dans la crainte que ces gens irrités ne recommençassent le combat. Dans l'Arménie romaine, Merméroës, général des Perses, essuya deux défaites. Tant de désastres n'abattirent pas le courage de Cabadès. Ce prince refusa même de conclure la paix avec les Romains, à moins que ceux-ci ne lui donnassent satisfaction sur tous les griefs réels ou imaginaires qu'il prétendait avoir reçus. En même temps, il confia une armée à Azaréthès, qu'il chargea de ravager les provinces romaines situées près de l'Euphrate. Bélisaire n'ayant pas assez de troupes pour lutter avec avantage contre Azaréthès, évitait une affaire générale. Ses soldats, taxant sa prudence de timidité, l'obligèrent à livrer bataille aux Perses. Ce que le général romain [redacted]

ie de ces flèches. On comptait les flèches qui restaient dans beilles, et le roi savait par leur combien il avait perdu de sol- et usage était déjà ancien chez ses au temps de Procope. Quand hès fut de retour, Cabadès lui la quelles villes il avait prises, s'était engagé à le rendre maître iche. Azaréthès répondit qu'il igné une bataille. Cabadès com- alors que l'on fît la revue de , et que chaque soldat reprît the. Comme il en resta un grand dans les corbeilles, le roi fit roches à Azaréthès, ne lui ac- aucune récompense, et choisit roës pour lui succéder.

la même époque, Bélisaire fut à Constantinople, et Sittas le ça dans le commandement des destinées à agir contre les Ce général reconnaissant toute iriorité de Merméroës comme de guerre, résolut d'employer contre lui. Il envoya dans le des Perses, alors occupés au le Martyropolis, un émissaire onça à Merméroës que les Mas- , gagnés par l'or de Justinien, osaient à faire une incursion Perse. Cette fausse nouvelle Merméroës à traiter avec les as; et la mort de Cabadès, qui pendant les négociations, le dé- conclure une trêve et à ramener en Perse.

it à Cabadès, étant tombé griè- malade et sentant que sa fin ait, il fit venir un Perse appelé ès, dans lequel il avait la plus confiance, et il le chargea de exécuter son testament. par il nommait Chosroës pour son eur. Après avoir pris ces dis- s, Cabadès mourut. Caosès oulu se mettre en possession e comme fils aîné de Cabadès, s s'y opposa, en disant que pouvait s'attribuer l'autorité ine, et qu'il la fallait recevoir consentement des grands de Caosès, qui se croyait assuré frage de toute la noblesse, se soumit à la volonté de Mébodès. Quand les grands de l'État furent assemblés, Mébodès lut le testament par lequel Cabadès désignait Chosroës pour son successeur, et le souvenir du courage du feu roi engagea toute l'assemblée à obéir à sa dernière volonté.

Chosroes, étant monté sur le trône (an 531 de J. C.), reçut une ambassade de Justinien, qui le faisait complimenter sur son avénement et lui proposait la paix. Chosroës traita fort bien les ambassadeurs, à la tête desquels était Rufin; mais quand on en vint à rédiger les articles du traité, il se montra moins facile qu'on n'avait pu le supposer d'abord. Enfin, après de longues négociations, les Romains comptèrent à Chosroës une somme d'argent qu'il exigeait, et la paix fut conclue.

Le commencement du règne de Chosroës fut agité de troubles. Les grands du royaume croyant trouver dans ce prince les mêmes inclinations qui avaient rendu pendant un temps Cabadès si redoutable à ses sujets, résolurent de le déposer et de mettre à sa place un autre descendant de Cabadès. Ils étaient plus portés d'inclination pour Zamès, fils de Cabadès, que pour tout autre; mais ce prince était privé d'un œil, et les lois du royaume ne permettant de placer sur le trône qu'un prince exempt de tout défaut corporel, ils résolurent de donner la couronne à Cabadès, fils de Zamès, et de nommer celui-ci régent du royaume. Zamès ayant accepté ces offres, les conjurés n'attendaient qu'un moment favorable pour agir, lorsque le complot fut découvert. Chosroës fit mettre à mort toutes les personnes qui avaient pris part à la conspiration. Cabadès, encore enfant, échappa seul à sa vengeance. Ce jeune prince était chez Adergudunbade, qui prenait soin de son éducation. Celui-ci ayant reçu de Chosroës l'ordre de faire périr son élève ne put se résoudre à obéir, et il consulta sa femme pour savoir la conduite qu'il devait tenir. Cette dame, profondément émue du malheur du jeune enfant qu'elle avait élevé, se

jeta aux pieds de son époux et le conjura de sauver le petit prince. Adergudunbade céda facilement aux instances de sa femme, et dans la suite, lorsque Cabadès fut devenu homme, il l'engagea à quitter la Perse et lui fit présent d'une somme considérable. Quelque temps après, Varrhamès, fils d'Adergudunbade, dénonça à Chosroës la désobéissance de son père. Chosroës, irrité, fit périr Adergudunbade et donna sa charge à Varrhamès. Ce même prince commit bientôt après un crime non moins horrible, en faisant mettre à mort, pour une cause futile, Mébodès, auquel il devait la couronne. Un jour, voulant consulter ce général, il chargea un courtisan de l'aller avertir. Le courtisan s'acquitta de sa commission, et Mébodès, qui était occupé à faire manœuvrer des troupes, répondit qu'il irait parler au roi aussitôt qu'il serait libre. Cette réponse, envenimée par celui qui la portait, mit Chosroës dans une violente colère et il fit dire à Mébodès de se rendre sur-le-champ auprès du trépied. C'était une sorte de siége de fer qu'on plaçait à cette époque devant la porte des rois de Perse. Les personnes contre lesquelles le souverain était irrité recevaient l'ordre de se rendre auprès de ce trépied et d'y attendre leur arrêt, sans qu'il fût permis à personne de les secourir. Mébodès demeura auprès du trépied pendant plusieurs jours, après lesquels un homme chargé de cette mission alla

une puissante armée et porta la
dans la Syrie et dans la Cilicie
rendit maître de Sura, ville fo
l'Euphrate, et prit ensuite Ant
Pendant qu'il était encore dan
dernière ville, il reçut des am
deurs de Justinien, chargés de l
sentir qu'il s'était rendu coup
perfidie en violant la paix, et
proposer de conclure un n
traité. Chosroës reçut ces am
deurs avec toutes sortes d'ég
les écouta avec attention. Puis
ils eurent cessé de parler,
adressa le discours suivant : «
moi, l'ancien proverbe est bie
qui dit que Dieu ne donne jam
hommes des biens qui soient
mais qu'il y ajoute toujours q
mal. Nos ris sont mêlés de l
notre joie de tristesse, notre p
rité de chagrins, et personne n
d'un bonheur complet. J'ai pr
peine cette ville si célèbre; c'
victoire signalée que je tiens d
Mais lorsque je considère le
nombre de morts et que je pe
mes trophées sont teints du s
vaincus, la conquête que j'ai f
me cause plus aucune joie. L
table cause des malheurs qu
arrivés, ce sont ces infortuné
tants qui, ne pouvant soute
siége, ont cependant été asse
raires pour attaquer les Perses
rieux qui étaient déjà entrés da
ville. Les personnes les plus c



pensée, il déguisait la
geait avec plus d'adresse
i'eût pu faire, les inno-
s dont il était coupable.
s prêt à promettre tou-
confirmer ses promes-
erments, mais il était
orté à oublier ce qu'il
Quoiqu'il eût sur le vi-
e la piété, et dans la
oles qui ne témoignaient
iement pour les mau-
, il n'y en avait point
it, quand il pouvait en
é. Lorsqu'il se rendit
par ruse, on dit que,
sac de cette malheu-
dame de qualité que
naient avec violence, et
la main un tout petit
ouvait la suivre, il dit
l'ambassadeur des Ro-
sieurs autres personnes,
d soupir et en faisant
eurer, qu'il priait Dieu
ur de tant de maux. Il
r Justinien, quoiqu'il
it qu'il était seul cou-
ce qui arrivait. Voilà,
pe, le véritable portrait

les nobles sentiments
arade, Chosroës rédui-
cendres; et après s'être
rand nombre d'autres
ançonna les habitants,
nclure une paix aussi
our lui que honteuse
ns, car ceux-ci s'obli-
ayer une somme d'ar-
vous attendez pas, dit
ambassadeurs, à vous
aix perpétuelle avec une
s payée. L'amitié ven-
gent ne dure qu'autant
me; elle s'use et se con-
qu'il s'écoule et se dé-
ntretenir la paix entre
la faire revivre sans
ayement annuel. » Les

a embuscade dans un ravin
facile de tuer beaucoup de
s.

ambassadeurs ayant répondu que les Romains deviendraient alors tributaires des Perses, « Non, répondit Chosroës, ce ne sera point un tribut, mais une pension que vous payerez aux Perses, comme vous la payez aux Huns et aux Sarrasins pour défendre vos frontières. »

Malgré la conclusion de la paix, Chosroës, en retournant dans ses États, mit le siége devant la ville de Dara qui appartenait aux Romains. Il ne put s'en rendre maître; cependant il obtint des habitants une somme considérable, à condition qu'il lèverait immédiatement le siége.

Les prisonniers faits pendant l'expédition furent traités avec plus d'humanité qu'ils ne devaient l'espérer. Chosroës bâtit pour eux dans l'Assyrie, à une journée de Ctésiphon, une ville qu'il appela *Chosroantioche*, c'est-à-dire, l'*Antioche de Chosroës*. Il y fit construire un bain public et un cirque à l'usage des habitants, et laissa chez eux un grand nombre de conducteurs de chars et de musiciens qu'il avait amenés de plusieurs villes conquises. Il leur fournit encore, durant toute sa vie, des vivres avec une libéralité extraordinaire. Il ordonna que la ville relèverait immédiatement de lui, et que pour cette raison elle aurait le titre de *royale*. Il ordonna encore que les esclaves qui s'y réfugieraient et seraient reconnus comme parents par les citoyens ne pourraient être revendiqués par leurs maîtres, quand même ceux-ci occuperaient les emplois les plus considérables de l'État.

Chosroës, satisfait des avantages que lui avait procurés son expédition, paraissait enfin disposé à observer la paix qu'il venait de conclure. Mais Justinien, irrité du manque de foi de ce monarque, se décida à envoyer de nouveau Bélisaire contre les Perses et d'ôter à ce peuple les moyens de recommencer la guerre. Le général romain s'occupa immédiatement de réunir dans la Mésopotamie les soldats qu'il put tirer des provinces voisines, de les pourvoir d'armes et de vête-

ments dont ils manquaient presque tous, et, ce qui était plus difficile, de rendre le courage à ces hommes qui tremblaient au seul nom des Perses. Pendant que Bélisaire prenait toutes ces dispositions, Chosroës était en Lazique, occupé avec les habitants à chasser les Romains. Bélisaire profitant de son absence, entra dans la Perse, ravagea le pays, prit quelques places et en emporta le butin. La campagne terminee, il partit pour Constantinople.

L'annee suivante (542), Chosroës, redoutant une nouvelle incursion dans son royaume, quitta le pays des Lazes et retourna en Perse. Au printemps, il se dirigea vers la Palestine dans l'intention de piller Jérusalem; mais comme il était en route, des informations inexactes qu'on lui donna sur les forces de Bélisaire, qui était de retour en Orient, lui faisant craindre de se voir couper la retraite par ce général, il repassa l'Euphrate pour rentrer en Perse. Lorsqu'il se trouva devant Callinique dont on réparait les murailles, il pilla la ville et emmena un nombre considérable d'habitants, malgré la parole qu'il avait donnée à Bélisaire de ne commettre aucune hostilité sur le territoire de l'empire.

L'année suivante, il recommença ses incursions tout en réclamant des Romains les sommes que ceux-ci de-vaient lui donner pour la conserva- [redacted] Justinien, sans lui [redacted] d'en- [redacted]

place et prêts à charger les [redacted] L'avant-garde de ces derniers, [redacted] sée entièrement de troupes [redacted] la légère, prit la fuite sans [redacted] les Perses. Ceux-ci attaquère[redacted] goureusement l'armée romain[redacted] mirent en désordre. On vit alors [redacted] mille Romains fuir devant [redacted] mille Perses. Le carnage au[redacted] beaucoup plus grand, si N[redacted] n'eût craint, malgré les exc[redacted] positions qu'il avait fait prendr[redacted] troupes, de tomber dans quel[redacted] buscade. Narsès reçut une [redacted] mortelle. Cette action fut [redacted] qu'il y eut pendant la campag[redacted]

L'annee suivante (544), [redacted] entra pour la quatrième fois [redacted] terres de l'empire et forma [redacted] d'Édesse qu'il avait attaquée [redacted] ment dans sa première expé[redacted] Il échoua de nouveau et se [redacted] après avoir perdu un grand no[redacted] soldats. Peu de temps après, [redacted] des ambassadeurs de Justini[redacted] conclurent avec lui la paix po[redacted] ans, moyennant une somme con[redacted] rable. Cette paix ne fut pas de lon[redacted] durée, et bientôt de nouveaux dém[redacted] s'élevèrent entre les deux sou[redacted] au sujet de la Lazique. Les habi[redacted] de ce pays, mécontents du joug leur avaient imposé les Romains pelèrent les Perses à leur sec mais reconnaissant aussitôt qu' était beaucoup plus avantage rentrer dans la dépendance de premiers maîtres, ils prièrent d'envoyer une armée en L [redacted] plusieur [redacted]

poir de jamais monter
t brûler les yeux avec
ge. L'année suivante
ie une nouvelle trêve
tinien paya encore à
orte somme d'argent
es vingt-cinq années
événements que nous
assèrent, pour Chos-
ommencement de son
guerre aux Romains,
avec eux des traités
qu'autant que leur
t avantageuse à ses

âce aux talents mili-
ivité de Tibère, qui
é César par l'empe-
es Romains étaient à
re sur le vieux Chos-
te vengeance. Ce roi
aissance des prépara-
s, entra en Arménie
l'année 576. Tibère,
t encore assez de
taquer, lui proposa la
en faisant cette dé-
ina à Justinien, fils
néral habile et d'un
de réunir autant de
rrait, afin d'être en
re contre Chosroës,
nécessaire. Quand
e fut arrivé au camp
ernier lui donna l'as-
ésirait que la paix, et
de fût arrivée avant
mpagne, il ne serait
États; mais qu'étant
pouvait reculer sans
qu'il serait en Perse
lénipotentiaires pour
eux que Tibère aurait
'état des choses, lors-
it que le général Justi-
ne armée nombreuse,
oce. A cette nouvelle,
au-devant de lui, es-
trer avant qu'il fût à
Justinien avait fait
que ne pensait Chos-
était déjà au delà de
s plaines de la petite
e Mélitine, où le roi

de Perse le rencontra. L'armée romaine, choisie dans toutes les provinces de l'empire, était l'élite de l'Europe et de l'Asie. Chosroës, effrayé, hésitait à faire sonner la charge, lorsqu'un Scythe appelé *Curs*, auquel Justinien avait confié le commandement de l'aile droite de l'armée romaine, s'élança à la tête de ses escadrons, culbuta l'aile gauche des Perses, et s'empara de la tente et des équipages royaux. Chosroës, tenu continuellement en échec par le reste de l'armée romaine, ne pouvait détacher aucun corps de troupes pour arrêter Curs. Enfin celui-ci, après s'être emparé des trésors de Chosroës et de l'autel où l'on entretenait le feu sacré, alla vers le soir rejoindre Justinien. La nuit étant venue, Chosroës attaqua, à la lueur des torches, un corps avancé de troupes romaines qu'il tailla en pièces. Il gagna ensuite Mélitine et y mit le feu. Il se disposait à repasser l'Euphrate, lorsqu'on l'avertit que les Romains s'étaient mis à sa poursuite et allaient l'atteindre. Aussitôt, saisi d'effroi, il monta sur un éléphant, et traversa le fleuve. Une grande partie de son armée se noya en voulant passer après lui. Chosroës, découragé par ces désastres, se retira dans ses États, et fit une loi qui défendait aux rois de Perse ses successeurs de commander leurs armées en personne dans les guerres contre les Romains.

Justinien passa bientôt l'Euphrate et le Tigre, et pénétra dans l'intérieur de la Perse sans trouver de résistance. Les Romains s'avancèrent jusque sur les bords de la mer d'Hyrcanie, prirent tous les vaisseaux qu'ils trouvèrent, pillèrent et brûlèrent les villes maritimes, et passèrent l'hiver en Perse. L'été suivant ils retournèrent sur les terres de l'empire, ramenant un si grand nombre de prisonniers qu'ils les offraient en vente pour une pièce d'or. Chosroës, abattu par tant de revers, fit faire des propositions de paix à l'empereur Tibère. Les négociations ayant traîné en longueur, il survint un événement qui les rompit

tout à fait. Tamchosroës, alors le plus grand guerrier de la Perse, était parvenu à lever une armée de soldats courageux et expérimentés. Il alla avec ces troupes attaquer Justinien en Arménie, et remporta sur lui une victoire signalée (an 577). Cet heureux succès releva le courage et les espérances du vieux Chosroës, et la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Maurice, commandant de la garde de l'empereur, et désigné pour succéder à Justinien (an 578), se mit en marche pour attaquer Tamchosroës. Celui-ci, sachant que l'armée romaine était beaucoup plus forte que la sienne, se retira à travers l'Arzanène. Maurice se mit à le poursuivre, mais, arrêté dans sa marche par une maladie dangereuse, il ne put l'atteindre. Aussitôt qu'il fut rétabli, il ravagea l'Arzanène, prit quelques places fortes et fit un grand nombre de prisonniers. Il s'arrêta devant Chlomare, ville fortifiée dans laquelle commandait un Perse appelé *Bigane*. Celui-ci, voulant épargner aux habitants les horreurs d'un siége, fit offrir à Maurice tout l'or et l'argent que renfermait la ville, à condition qu'il se retirerait. Maurice l'engagea à ouvrir ses portes aux Romains, lui assurant qu'il trouverait auprès de l'empereur des emplois plus honorables et beaucoup plus de richesses qu'il n'en possédait sous la domination de Chosroës. Ces offres brillantes ne furent point capables

mélancolie. Tibère lui fit pro[...]
paix, et les négociations to[...]
à leur fin, lorsque Chosroës [...]
l'an 579 de J. C., après avoi[...]
quarante-huit ans.

« L'histoire, dit le Beau, a[...]
prince le *grand Chosroës*. Le[...]
taux lui donnent le surnom [...]
schirvan, qui signifie *âme gé[...]*
C'est l'Alexandre des Perse[...]
préférèrent, pour ses victo[...]
grandeur d'âme et sa haute s[...]
tous ses prédécesseurs, sans e[...]
ter Cyrus. Il fut honoré du [...]
de *juste*, titre plus glorieux [...]
souverain que celui de *gra[...]*
est l'idée que les historiens o[...]
donnent de Chosroës. Les [...]
grecs contemporains font de [...]
un portrait bien différent. [...]
vant lui refuser les qualités [...]
quérants, ils lui attribuent l[...]
les plus odieux des monarqu[...]
justice, la cruauté, l'avarice, [...]
die. Ses victoires ont fait tan[...]
neur aux Perses et tant de [...]
Romains, qu'on doit égaleme[...]
fier de la flatterie des uns [...]
haine des autres. Le carac[...]
Chosroës est un problème i[...]
Tant il est dangereux pour u[...]
jaloux de sa gloire d'irriter un[...]
savante qui sait parler à la p[...]
Quoiqu'il soit injuste de s'en [...]
ter à des témoins ennemis, [...]
cependant forcé de suivre ici [...]
vains grecs, seuls monume[...]



r déclarer qu'il ne pouvait aux conditions de paix à son père. L'empereur ne se croyait pas assuré la négociation, avait en- e en Mésopotamie, avec ousser vigoureusement la Hormisdas n'acceptait pas ui était offerte. Maurice re, ravagea la Médie, et, es de l'hiver, se retira à Cappadoce.

mps de l'année suivante [. C.), il battit à Callini- es commandés par Adaar- i-ci, obligé de prendre la auva au delà du Tigre, t toute la Mésopotamie s, qui reprirent plusieurs avaient perdues sous les précédents.

81, les conférences pour la reprises et rompues de 'armée des Perses et celle s se rencontrèrent dans e Constantine. Les Perses rement défaits, et le brave s, qui les commandait, ne survivre à son malheur, ilieu des ennemis et mou- battant. L'année 582, les irent les Romains près esse appelée *Acbas*. Les militaires furent ensuite s pendant plus d'une an- 'empereur Maurice envoya hilippique. Les deux pre- pagnes de ce général ne uées par aucun événement mais ensuite (an 586 de t attaqué les Perses dans située près du château de pied du mont Izala, il les ces. Les débris de l'armée rmés de l'élite des troupes, se retirèrent sur une col- stèrent pendant trois jours r se rendre, malgré le solu de subsistances. Un oupes romaines qui les te- ec, ignorant leur détresse, ors, soit crainte de réduire ens au désespoir, ou peut- par mépris pour leur petit nombre. Dès que les Perses virent les Romains en retraite, ils les attaquèrent et furent encore repoussés. La guerre continua toujours, et les Romains remportèrent plusieurs nouveaux avantages sur les Perses. L'an 590, il y eut une sanglante bataille devant Martyropolis dont les Perses s'étaient emparés par surprise. Le général perse, Mébodès, fut tué dans l'action, et les Romains remportèrent la victoire; mais ils ne purent empêcher les vaincus de jeter dans la place un nombre de troupes suffisantes pour en assurer la conservation à ses nouveaux maîtres. L'année suivante, il y eut une bataille non loin de Nisibe, et près du château de Sisarbane. Les Perses, après avoir mis les Romains en fuite, furent repoussés à leur tour, grâce au courage d'Héraclius, qui tua de sa propre main le général perse appelé *Aphraate*. Les troupes de l'armée vaincue se retirèrent à Nisibe n'osant rentrer en Perse. Hormisdas, aussi cruel qu'injuste, avait menacé les chefs et les soldats de les faire tous mettre à mort s'ils ne revenaient vainqueurs. Redoutant l'effet de cette menace, ils passèrent sous les drapeaux d'un général, appelé *Varame*, qui s'était révolté contre le roi. Voici à quelle occasion :

Pendant qu'Hormisdas faisait la guerre aux Romains, une partie de ses troupes, commandées par Varame, étaient occupées contre les Turcs, au nord de la mer Caspienne. Varame battit les Turcs, et les força à payer au roi de Perse un tribut que celui-ci leur envoyait auparavant. De si grands succès engagèrent Hormisdas à envoyer Varame dans la Lazique pour en chasser les Romains. Le général Perse se mit en route, et arrivé sur les bords de l'Araxe, il fut arrêté par un général ennemi, appelé *Romain*, qui lui livra bataille et le vainquit. Hormisdas, irrité de cette défaite et oubliant les grands services que lui avait rendus Varame, envoya à ce général des habits de femme et le priva de son commandement. Varame,

assuré de l'affection de ses soldats, écrivit à Hormisdas une lettre outrageante; et quand Sarame, envoyé pour lui succéder, fut arrivé au camp, il le fit mettre en pièces par un éléphant. La haine que les Perses portaient à Hormisdas jeta bientôt dans les rangs des rebelles une foule de mécontents, parmi lesquels se trouvèrent les troupes vaincues par Héraclius. Cependant Varame s'était emparé de plusieurs forteresses, et Hormisdas, convaincu de la nécessité d'arrêter au plus tôt une revolte qui faisait des progrès si rapides, envoya contre les rebelles une armée, sous les ordres du commandant de la milice du palais. Ce général, arrivé en présence de Varame, fut massacré pendant la nuit, et ses troupes privées de chef se retirèrent vers Ctésiphon. Hormisdas se rendit en toute hâte dans cette capitale. Mais bientôt un seigneur appelé *Bindoès*, qu'il avait fait enfermer injustement, parvint à sortir de la prison, et se mettant à la tête des troupes qui avaient été sous les ordres du chef de la milice du palais, il se rendit en présence d'Hormisdas, auquel il reprocha les crimes qu'il avait commis. Hormisdas ordonna à ses gardes de se saisir de la personne de Bindoës; mais aucun n'osa obéir. Aussitôt Bindoës, arrachant la tiare de dessus la tête d'Hormisdas, ordonna aux gardes de ce prince de le conduire [redacted]

l'excellent naturel. Cette hara
produisit aucun effet sur les e
qui choisirent Chosroës pour l
et Hormisdas, qu'on avait p
la vue en lui passant un fe
devant les yeux, fut relégué
prison.

Chosroes II monta sur le t
592 de J. C.). Il traita d'abord
Hormisdas avec une extrêm
lui envoyant dans sa prison l
les mets les plus exquis,
chant à rechercher les moye
rendre la captivité moins d
ces egards, loin d'adoucir H
ne faisaient qu'irriter son hu
rouche. Chosroës, ne pouva
nir à calmer sa fureur, le fit
mort. Après s'être rendu cou
crime si horrible, il célébra
nement au trône par des fê
grandes distributions d'argen
à la noblesse. Il donna ordre
en liberté un grand nombre
sonnes retenues dans les pris
lant montrer par cette cond
était fort éloigné de la cruaut
père. Il envoya ensuite à Va
magnifiques présents avec un
par laquelle il l'exhortait à re
ses prétentions à la couronne
mettant, s'il voulait faire sa
sion, la seconde place de la mo
Varame refusa les présents;
une lettre outrageante, en tê
quelle il prenait, entre autre [redacted]

se lève avec le soleil et
yeux (*) à la nuit, dis-
ancêtres, roi qui hait la
isant, qui conserve l'em-
t à ses gages les bons
'arame, général des Per-
ii.
as reçu le souvenir de
bien connue partout,
que vous êtes en bonne
ious en sommes réjoui.
fois dans cette mis-
les qui ne sont pas nées
r. Mais peut-être celui
lettre, plein de vin et
s un profond sommeil,
de vaines et absurdes
endant, comme les ar-
-ci se sont dépouillés de
s et que les songes, dans
l'ont aucune valeur, nous
es point laissé aller au
r, nous avons obtenu le trône honorablement, nous n'avons point renversé les institutions des Perses. Quant à ceux qui ont été délivrés de la prison, nous ne les y remettrons pas. Car il est peu convenable que les bienfaits du roi manquent de force. Pour ce qui est du diadème, nous avons confiance que nous ne le déposerons pas, et, s'il y avait d'autres mondes, nous aurions l'espérance de les gouverner. Nous marcherons vers toi comme il convient à un roi, soit que nous te persuadions par des discours, ou que nous te soumettions par les armes. Si tu veux ton bien, fais ce que tu dois faire. Adieu, le meilleur de nos compagnons futurs. »

Chosroës prévoyant bien que sa lettre ne ferait aucune impression sur Varame, réunit une armée et se rendit à Nisibe, dans les environs de laquelle se trouvait le général révolté. Six jours se passèrent en négociations, qui n'amenèrent aucun résultat, et en escarmouches. Les soldats de l'armée royale, voyant qu'on n'osait pas les mener à l'ennemi, perdirent courage. Chosroës, instruit des mauvaises dispositions des troupes, fit partir ses femmes, décidé à prendre lui-même la fuite le lendemain ; mais avant qu'il eût réalisé ce projet, Varame attaqua son armée, qui n'opposa aucune résistance, et Chosroës se sauva à toute bride, accompagné d'un petit nombre de gardes. Ce prince traversa les déserts de la Mésopotamie, et se rendit à Circésium, où il entra, suivi d'une faible escorte et de ses femmes, dont plusieurs portaient des enfants à la mamelle. Probus, qui commandait dans la ville pour les Romains, rendit les plus grands honneurs au monarque perse. Dès le lendemain, celui-ci écrivit à l'empereur Maurice une lettre, dont voici la substance. « Chosroës, roi des Perses, au très-sage, au bienfaisant, au pacifique, au puissant, à l'ami de la noblesse, au sauveur des

re *des astres.*
ns le texte de Théophylacte
, lib. IV, cap. 8), d'après
duisons cette lettre, ὁ τοὺς
μενος. Ni les anciens ni les
rs de cet historien n'ont dit
e relativement à ce passage,
enferme une véritable diffi-
lté M. Hase sur le sens du
m'était tout à fait inconnu.
ant m'a appris qu'au lieu
ut lire ἀσώμους, que l'on
ρομέτους, qui chez les au-
se grécité signifie souvent
obable d'après cette ingé-
a que Théophylacte a voulu
iezdan par lequel les secta-
tre désignaient les bons gé-
ordre, intermédiaires entre
hommes, et aussi toutes les
ar leur vertu ou leur puis-
it au-dessus de l'humanité.
dans les inscriptions et sur
es Sassanides, ces princes
pelés *rois des rois de la race*
s. Cet exemple prouve suf-
la phrase de notre auteur
rages les bons génie n'avait
matoire suivant les doctrines
Perses.

une ancienne croyance, les songes à l'époque de la chute des feuilles n'annonçaient pas des événements futurs, et n'étaient par conséquent susceptibles d'aucune interprétation.

persécutés, au bienveillant roi des Romains qui oublie les injures, salut. Dès le commencement, Dieu a placé dans le monde deux grands États, semblables à deux yeux qui l'éclairent : le très-puissant royaume des Romains et la sage monarchie des Perses. Ces deux célèbres empires arrêtent les nations inquiètes et belliqueuses, et conservent l'ordre et la tranquillité parmi les hommes. Or, l'univers est rempli de génies méchants et pervers qui s'efforcent de bouleverser toutes les choses que Dieu a établies avec ordre; et quoique les efforts de ces génies ne soient pas couronnés de succès, cependant il convient que les hommes pieux auxquels Dieu a donné les trésors de la sagesse, le bras et les armes de la justice, combattent ces êtres malfaisants. Les plus dangereux de tous les génies ont excité depuis peu d'horribles désordres dans la Perse. Ils ont soulevé les esclaves contre les maîtres, les sujets contre les princes; ils ont substitue la confusion à l'ordre, le mal au bien; ce Varame, misérable esclave que mes ancêtres ont tiré de l'abaissement et comblé d'honneurs, ne pouvant soutenir la grandeur de sa gloire, s'est jeté dans le crime, et, ambitionnant la royauté, il a bouleversé notre patrie; cette révolte sera cause que des nations sauvages et féroces parviendront à ruiner l'empire si policé des Perses. Et ensuite, avec le [redacted]

Chosroës et de la famille roy
il traita avec une extrême d
peuple, qu'il voulait ménage
cupa de mettre toutes les f
de l'empire en état de défense
bla de présents les personne
prochaient; mais il s'aperçu
avec douleur que, malgré to
forts, la noblesse lui était
hostile, et qu'il ne pouvait
que faiblement sur le peupl
fois, n'étant plus maître d
bition, et bien convaincu que
ne changerait en rien les s
des Perses, il renonça à la d
tion, et, dans une fête sole
prit les insignes de la ro
envoya ordre en même te
garnison de Martyropolis de
à se défendre. Chosroës de
voulant paraître reconnai
l'hospitalité qu'il avait r
partir pour Martyropolis u
chargé de dire au gouverneur
à se soumettre aux Romains.
même temps ce roi perfide l'a
secrètement de n'avoir pas é
lettre dont le satrape était ch

Vers cette même époque (a
J. C.), on vit arriver à Con
ple des ambassadeurs de Vara
Chosroës. Varame demandai
pereur Maurice d'observer u
neutralité, et lui promettai
condition de céder aux Ro
ville de Nisibe et le pays [redacted]

conspiration, et ayant
n dans laquelle était ren-
s, ils allèrent, sous la con-
chef, attaquer le palais.
rti à temps, avait fait
oupes sous les armes. Le
toute la nuit; Varame
victoire et se rendit maî-
rs chefs du complot. Dès
il fit couper les bras et
ces prisonniers, qui fu-
ivrés à des éléphants fu-
ientôt les choses prirent
ect. Bindoës, qui avait
érober par la fuite à la
rame, passa dans la Mé-
rentrer sous l'obéissance
un grand nombre de gens
éjà déclarés pour l'usur-
ut de peu de temps, ce
a à la tête d'une armée
Le général qui comman-
nie pour les Romains re-
même époque, l'ordre
outes les forces dont il
ser en faveur de Chos-
les troupes de Varame
mmission, et le gouver-
be, qui avait voulu at-
ement pour se déclarer,
sroës cette ville et plu-
places qui se trouvaient
mandement. La garnison
lis, fidèle aux ordres se-
avait reçus, continuait
e avec courage; mais la
osroës ayant été décou-
nains obligèrent ce prin-
ux assiégés l'ordre de se
-le-champ.
résolu à tout souffrir
e redescendre au rang
particulier, réunit les
oupes de la Perse, et
es mesures pour arrê-
rès de Chosroës. Il en-
eau d'Anatha, près de
n satrape, appelé *Mira-*
une forte division pour
sages de l'Euphrate, et il
autre général pour s'em-
be. Ces deux expéditions
t de si fâcheux commen-
uragèrent les partisans

de Varame. Chosroës écrivit alors à l'empereur Maurice, pour lui demander une somme considérable, qu'il s'engagea par écrit à lui restituer dès qu'il serait rétabli sur le trône de Perse.

L'empereur lui ayant accordé sa demande, Chosroës récompensa ses anciens partisans et s'en créa de nouveaux par ses largesses. Il supplia en outre Maurice de rappeler le général romain, Comentiole, dont la lenteur pouvait amener les résultats les plus désastreux pour la cause qu'il défendait. Le commandement de l'armée romaine fut alors confié à Narsès, et Chosroës se mit en marche avec toutes ses forces réunies à celles des Romains. La plupart des villes frontières lui ouvrirent leurs portes, entre autres Dara. Pendant son séjour dans cette place, il reçut de l'empereur Maurice un baudrier couvert de pierres précieuses, une tiare et plusieurs meubles précieux. Ce présent était escorté par des gardes de l'empereur, lesquels devaient former la maison militaire du monarque perse. Soit reconnaissance, soit politique, Chosroës envoya immédiatement, par un satrape, les clefs de Dara à Maurice. Cette remise était accompagnée d'un acte authentique, par lequel il renonçait à ses droits sur la ville et la donnait à l'empire.

L'armée s'étant remise en marche, arriva sur les bords du Tigre, où Chosroës s'arrêta pour attendre quelques renforts. Un chef de Varame, appelé *Bryzace*, tomba au pouvoir des Romains, et ses troupes furent taillées en pièces. Chosroës fit couper le nez et les oreilles à ce malheureux général, et, dans un grand festin qu'il donna aux principaux officiers de l'armée, il ordonna à ses gens d'amener le captif. Quand les Perses eurent suffisamment insulté au malheur de ce général, Chosroës fit un signe de la main, car la religion des Mages défend de parler pendant les repas, et aussitôt Bryzace fut mis en pièces aux yeux de toute l'assemblée. Les Romains, indignés,

quittèrent aussitôt la salle du festin.

Cependant Mébodès, général de Chosroës, ayant été détaché de l'armée avec un petit corps de troupes, s'empara de Séleucie et de Ctésiphon. Il se rendit encore maître de Chosroantioche, où il trouva beaucoup de Juifs qui avaient trempé dans la révolte de Varame, et il les fit mettre à mort. « Ces ennemis, dit Théophylacte, n'étaient point à mépriser. A cette époque, les Juifs qui habitaient la Perse étaient fort riches. Quand l'empereur Vespasien se fut rendu maître de Jérusalem et eut fait brûler le temple, un grand nombre de Juifs, redoutant les Romains, passèrent, avec leurs effets les plus précieux, de la Palestine dans la Médie et dans la Perse. Là, après avoir acquis de grandes richesses, ils poussèrent les habitants dans les révolutions, car, ajoute le même auteur, c'est un peuple pervers, sans aucune espèce de foi, qui aime le trouble, qui se plaît à tyranniser les hommes, qui, envieux et jaloux, ne garde aucun souvenir de l'amitié, et qui, enfin, dans sa haine irréconciliable, ne pardonne jamais. »

Mystacon, général des troupes romaines qui arrivaient d'Arménie au secours de Chosroës, approchait du Zab après avoir fait sa jonction avec Bindoës. Varame voulait empêcher cette armée de se réunir à celle de Chosroës et de Narsès; mais il ne put y réussir. Chosroës se trouvait alors soutenu par soixante mille hommes.

dait l'aile droite, où se trouv
Perses et Mystacon; l'aile gau
composée des troupes venu
ménie. Les soldats de Vara
frayés du nombre et de la co
des ennemis qu'ils avaient à co
prirent la fuite et se retirèren
montagne. Chosroës voulait
attaquât dans cette position,
ayant refusé de lui obéir, il do
aux Perses de commencer l
Les choses se passèrent com
néral romain l'avait prévu : l
lants furent repoussés avec
considérable, et ils auraient
taillés en pièces, si les Ro
taient arrivés à leur secours.

Varame savait parfaitem
rase campagne il lui était i
de résister à l'armée coalisé
retira sur des hauteurs inac
la cavalerie. Narsès l'y suiv
rame, obligé de quitter ses
positions, établit son cam
bords d'une rivière appelée
Narsès le poursuivit, et l'ava
se disposa à lui livrer bat
rame ne pouvant éviter d'en
mains, s'appliqua à ranger s
de la manière la plus avanta
avait des éléphants dans le
mées. Varame plaça les sie
la cavalerie. Chosroës, ento
garde de cinq cents hommes
rait les rangs et exhortait l
de son parti à ne pas se mo
rieurs aux Romains. Va



rmée romaine un superbe
hal, tandis que lui, assis
, il se plaisait à entendre
qui, suivant leur usage,
victoire au son des flûtes
nts à cordes.

près, il congédia les troupes sans leur accorder d'autre
ue des éloges; mais crai-
assassiné par ses sujets,
mpereur Maurice, et lui
soldats romains pesam-
chargés de faire auprès
e les fonctions de gardes
qu'il se vit paisible pos-
couronne, il fit mettre à
es personnes qui avaient
a révolte. Bindoës, qui
rec tant de zèle, semblait
tendre qu'à des récom-
bientôt Chosroës, qui
soin de son secours, ne
un rebelle qui avait osé
ntre Hormisdas, et il le
le Tigre.

existait entre la Perse et
à être troublée au sujet
s que les Sarrasins fai-
territoire de la Perse.
t qu'il le crût véritable-
'il cherchât un prétexte
larer la guerre à l'empe-
, accusa les gouverneurs
romaines, voisines de la
favoriser ces invasions,
pposer comme ils le de-
ice, qui redoutait alors
vec la Perse, envoya des
à Chosroës, qui les
assez froidement; mais
nbassade lui ayant repré-
ce toutes les obligations
l'empereur, et la fai-
sons qu'il alléguait pour
la guerre, Chosroës,
discours, renonça à ses
s.

mps après, cependant, le
rse profita d'un événe-
vorisait ses vues ambi-
it le meurtre de l'empe-
an 602 de J. C). Chosroës
urs à ce prince les noms
protecteur, et il lui devait bien incontestablement la couronne. Il était juste qu'il cherchât à venger sa mort. Armé de ce prétexte spécieux, Chosroës repoussa avec dédain une lettre et des présents que lui envoyait Phocas, meurtrier de Maurice. Il feignit d'abord de n'avoir d'autre but dans toute sa conduite que de replacer sur le trône un membre de la famille de son bienfaiteur; mais il devint bientôt évident que ni ses paroles ni ses actions n'étaient sincères, car il refusa de secourir Narsès, qui avait pris les armes contre Phocas. Il n'avait réellement d'autre but que de reculer les frontières de son empire et d'affaiblir les Romains.

Aux premiers jours du printemps de l'an 604, il réunit une armée nombreuse et entra en Mésopotamie. Les Romains n'avaient dans cette province qu'un faible corps de troupes sous les ordres de Germain. Ce général ne pouvant éviter la bataille, eut son armée entièrement détruite, et blessé lui-même, il succomba au bout de peu de jours. Dans une seconde affaire près de Dara, les Romains essuyèrent encore une défaite, et les Perses firent un grand nombre de captifs qui furent tous égorgés, par l'ordre de Chosroës. « Tel fut, dit le Beau, le commencement de la guerre la plus sanglante que l'empire eût jamais soutenue contre les Perses, ces opiniâtres rivaux de la puissance romaine. Elle dura vingt-quatre ans, et pendant les dix-huit premières années, jusqu'à la douzième du règne d'Héraclius, ce ne fut pour les Romains qu'une suite perpétuelle de désastres. Chosroës, moins grand capitaine, mais plus cruel que son aïeul, trouvant l'empire dépourvu de généraux expérimentés (*), porta de toutes parts le massacre et l'incendie. Nul quartier, nulle distinction d'âge, de condition, de sexe. Les villes brûlées et renversées, les campagnes sans culture et couvertes des cadavres de leurs habi-

(*) Vers cette époque, l'illustre Narsès fut brûlé vif à Constantinople par ordre du tyran Phocas.

tants, n'offraient aux yeux que des cendres et des ruines. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile de l'univers, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs. Le roi barbare se baigna dans le sang des Romains, devenus lâches en devenant criminels; on eût dit que leurs armées étaient des troupeaux de victimes, que le ciel rassemblait pour les immoler à la vengeance de Maurice. »

Tous les ans les Perses faisaient des incursions dans la Mésopotamie, dans la Syrie, dans la Palestine et dans la Phénicie. Les peuples de ces provinces, abandonnés à leurs propres ressources, s'enfermaient dans les places fortes. Les Perses, contents d'enlever tout le butin qu'ils trouvaient dans les campagnes, se retiraient ensuite sans former aucun siége. L'an 609, Chosroës résolut de ravager l'Asie Mineure qui jusque-là n'avait pas ressenti les horreurs de la guerre. Les Perses prirent Édesse, et passant ensuite l'Euphrate, ils détruisirent un corps de troupes sous les ordres de Sergius, qui fut tué dans le combat. Puis ayant traversé la petite Arménie, ils entrèrent en Cappadoce, où ils défirent Domentiole, frère de Phocas. Ce lâche général se cacha dans des roseaux pour sauver sa vie. Les Perses traversèrent ensuite la Galatie, la Paphlagonie, la Bithynie et arrivèrent jusqu'aux portes de Chalcédoine. Là, ils rebroussèrent [redacted]

à-dire *sanglier*, entra en Pa la tête d'une armée considérab vagea tout le pays, et entra da salem privée de défenseurs. para de la vraie croix et fit u nombre de prisonniers de to de tout sexe, la plupart chréti Juifs du pays achetèrent qua mille de ces infortunés pour sacrer. Sarbar emporta en vraie croix renfermée dans scellé du sceau de l'évêque. sépulcre et les églises furent r cendres.

Les guerres que faisaient Perses ressemblaient beauco des incursions de brigands expéditions régulières. Chos malgré son avarice, aimait la gloire, entreprit, pour je que lustre sur ses armes, dition qui n'était pas sans dif envoya en Égypte (an 616 de armée qui pilla Alexandrie e toute la contrée jusqu'aux fro l'Éthiopie, tandis qu'une a sion, sous la conduite de Sa geait Chalcédoine. On redou coup à Constantinople la pr place si voisine de la capita clius, qui n'avait pas les forc saires pour contraindre Saës siége, essaya de le corromp séduit en apparence par les l'empereur, lui demanda u rence. Héraclius y consent vança dans une barque jus [redacted]

ıais une fois arrivé en chargea de chaînes, et les Chosroës comme des pri- espérait que ce roi perfide ré d'une pareille conduite; ıës, informé de tous les dé- trevue de Saës avec Héra- : en fureur : Misérable, tu ɔncé ton seigneur en pros- ı étranger l'adoration que u'à moi? C'était Héraclius prendre et m'amener en- ıtôt il ordonna qu'on l'é- : vif et que de sa peau on re. Se tournant ensuite bassadeurs : J'épargnerai , quand ils auront abjuré ; pour adorer le Soleil. avoir adressé ces paroles, ɛr dans un cachot où l'un mourut de maladie et les furent dans la suite assom- de bâton. Sarbar succéda ıtinua le siége de Chalcé- 19). Après s'être rendu ville, il la livra au pillage na. Sa retraite calma les l'on avait conçues à Cons- ırs du commencement du

s faisaient chaque année, ı printemps, des invasions ovinces romaines situées ; frontières. Héraclius, oc- ɛrver l'empire de dangers encore du côté de l'occi- vait pas songer à réprimer es Perses. Quand une fois rien à redouter de l'Eu- ccupa de tirer vengeance de Chosroës. Il passa un dérable en préparatifs, et t passer une armée nom- Asie, où il se rendit lui- ɛe suivante. Son premier nstruire et de discipliner ·omaines. Il entra ensuite ite Arménie. Sarbar, qui l'armée de Chosroës, ı'Héraclius marchait vers péra l'arrêter par une di- il entra en Cilicie. Cepen- ıe Héraclius avançait tou- e laisser détourner de son but, Sarbar prit le parti de le suivre et de saisir la première occasion favorable pour l'attaquer. Pendant une nuit obscure, il se disposait à charger l'arrière-garde des Romains, lorsque la lune paraissant tout à coup, le força de renoncer à son projet. Il fit des imprécations contre cet astre qu'il adorait et se retira sur des lieux élevés. Le lendemain il y eut quelques escarmouches dans lesquelles Héraclius obtint constamment l'avantage. Plusieurs jours se passèrent ainsi en petits combats qui augmentèrent le courage des soldats romains. Sarbar, craignant les suites du découragement qui faisait de grands progrès dans les rangs des Perses, résolut de hasarder une affaire générale. Il descendit dans la plaine et rangea son armée en bataille, en face du soleil qui commençait à paraître. Les Perses, qui adoraient cet astre, saluèrent son lever par de grands cris. Héraclius, feignant alors de prendre la fuite, les attira à sa poursuite. Quand il vit que le désordre était parmi eux, et que leurs soldats comptant sur une victoire certaine ne gardaient plus leurs rangs, il fit faire volte-face à ses troupes et les attaqua. Presque tous les soldats perses périrent ou tombèrent au pouvoir des Romains. Le camp de Sarbar fut pris et pillé. Après cette victoire importante, Héraclius établit en Arménie les quartiers d'hiver de ses troupes et retourna à Constantinople.

L'année suivante (623 de J. C.), Héraclius entra de bonne heure en campagne, et s'avança vers l'Atropatène, mettant le feu aux villes et aux villages, et détruisant tout sur sa route. Comme il approchait de cette province, il apprit que Chosroës était à Ganzac avec quarante mille hommes. Il se dirigea aussitôt vers cette capitale, et arrivé à peu de distance du camp des Perses, il fit charger les gardes avancées par des Sarrasins auxiliaires. Ceux-ci culbutèrent les Perses, qui s'enfuirent dans leur camp et y jetèrent l'épouvante. Chosroës prit la fuite avec toutes ses troupes. Un grand nombre de soldats furent tués ou faits

prisonniers par les Romains. Héraclius entra dans Ganzac sans éprouver de résistance, brûla un temple du Feu très-vénéré par les Perses, et fit détruire une statue colossale de Chosroës, placée au milieu du palais et sous un dôme qui représentait le ciel. Autour de la statue étaient le Soleil, la Lune et les autres Astres avec des génies qui portaient des sceptres. Au moyen d'un certain mécanisme, le colosse versait de l'eau en forme de pluie et faisait entendre le tonnerre. Ce colosse, comme le temple du Feu et une partie de la ville, furent livrés aux flammes. Ganzac renfermait alors plus de trois mille maisons.

Après cette expédition, Héraclius se rendit à Thébarmès, la moderne Ourmia. Il brûla cette ville fameuse par son pyrée et continua à poursuivre Chosroës. Ne pouvant l'atteindre, il se dirigea vers l'Albanie pour y prendre ses quartiers d'hiver. Les Perses harcelèrent souvent dans sa route l'armée romaine, chargée de butin et embarrassée de cinquante mille prisonniers, mais toujours sans succès. Le froid étant devenu très-vif, Héraclius donna aux prisonniers tous les secours qui étaient en son pouvoir, et les fit mettre en liberté. Cette générosité lui gagna le cœur de ces malheureux, qui tous priaient Dieu de délivrer la Perse du tyran qui l'opprimait, et de donner à ce pays un roi aussi bienfaisant que [redacted]

général de Chosroës, arrivait
ce temps-là à marche forcée po
dre part à la bataille. Les Ro
précipitèrent aussitôt sur ses t
qui furent tuées ou dispersées,
parèrent des bagages. Il paraît
rablagas fut tué dans le combat
et Saïs réunirent leurs forces
rent Héraclius, mais sans pou
tenir sur lui le moindre avant
rivés dans l'Albanie, Saïs retr
Perse, laissant le commande
l'armée à Sarbar. Ce géné
cantonné dans un château, au
quel campait son armée. I
étant parvenu à le surprendre
un assez grand nombre de s
mit le feu au château. Les fe
Sarbar et plusieurs officiers q
meuraient périrent dans les
ou se tuèrent en sautant du
murailles pour éviter l'incendi
à Sarbar, frappé de terreur, il
à toute bride dès le commenc
l'attaque.

Quoique les généraux de
eussent été constamment ba
dant cette campagne, toutefoi
marches habiles et en harcel
jours les Romains, ils étaien
nus à les empêcher de pénét
l'intérieur de la Perse.

L'année suivante (an 625)
clius, dont l'armée avait b
souffert, songea à se retirer d
sie Mineure, pour être plus
de recevoir des recrues de la [redacted]

les Romains. Pendant
s dressaient leurs tentes
it à se retrancher dans
uelques soldats romains
it et en tuèrent un nombre
rable. Ces combats par-
velant sans cesse, malgré
nelle d'Héraclius, Sarbar
avantage de la témérité
, et plaça un corps de
nbuscade sur le bord du
es saules et des roseaux;
l fut attaqué, prenant la
n, il attira loin de leur
z grand nombre de Ro-
se trouvant engagés entre
roupes placées en em-
rent aisément taillés en
erses, animés par ce suc-
ent les redoutes qui dé-
pont, et ils allaient se
s du passage, lorsque Hé-
à la tête de ses meilleures
même temps, un cavalier
gigantesque, armé d'un
re, courut vers lui à toute
ereur le perça d'un coup
renversa dans le fleuve.
e géant, redouté pour sa
courage, jeta la frayeur
s Perses, qui commencè-
evant les Romains. Bien-
e devint générale. A la
se retira avec les débris
ée et passa l'Euphrate.
pour se venger de la défaite
perses, fit enlever les or-
églises, et voulant affliger
qui était catholique, il
ses sujets chrétiens à em-
rreurs de Nestorius. Mais
vengeance ne remédiait
aux échecs qu'il avait re-
tôt il leva trois armées,
les on fit entrer sans dis-
ommes libres, les esclaves,
et les étrangers. Les meil-
es furent données à Saïs
ttaquer Héraclius. Dans
général étaient cinquante
es choisis dans toute la
e l'on appelait les *batail-
rce* que les soldats qui en
tie portaient des javelots dont le fer était doré. Sarbar, à la tête d'une autre armée, avait ordre d'aller à Constantinople, et de se concerter avec les Abares, les Bulgares et les Esclavons, pour s'emparer de cette capitale. Une troisième armée, aux ordres de Rhazatès, devait défendre le royaume. Saïs, ayant passé l'Euphrate, alla attaquer Théodore, frère de l'empereur, qui se trouvait alors dans les plaines de la petite Arménie. Les Perses furent défaits, et Saïs ne survécut que bien peu à son malheur; il mourut de chagrin quelques jours après la bataille. Chosroës fit embaumer son corps, et ayant donné ordre qu'on le lui apportât, il le battit de verges et proféra contre lui les plus horribles imprécations. Sarbar, campé à Chalcédoine, se disposait à joindre les Abares qui attaquaient Constantinople; mais ces barbares ayant été repoussés, il resta dans ses positions.

L'année suivante (627 de J. C.), Héraclius ravagea toute l'Assyrie. Rhazatès, général perse chargé de défendre cette province, suivit l'armée romaine, décidé à profiter de toutes les circonstances favorables qui pourraient s'offrir pour livrer bataille. Cependant Héraclius passa le grand Zab et campa près de Ninive. Là, ayant appris que Rhazatès attendait de nouveaux renforts, il le contraignit d'en venir immédiatement aux mains. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit; les Perses laissèrent sur le champ de bataille leur général, presque tous leurs officiers et la moitié de leurs soldats. Du côté des Romains, il n'y eut que cinquante hommes tués; mais le nombre des blessés fut extrêmement considérable. Plusieurs combats singuliers avaient précédé la bataille du Zab; les Perses, vaincus dans toutes ces rencontres, regardèrent l'avantage des Romains comme d'un mauvais augure pour eux, idée superstitieuse qui put diminuer leur courage. Après la bataille, ils n'essayèrent pas même de fuir et restèrent immobiles au milieu des cadavres.

Le lendemain, les Romains entrè-

rent dans le camp ennemi, où ils prirent une grande quantité d'armes précieuses, et entre autres, le bouclier de Rhazatès recouvert de plusieurs lames d'or. Ils trouvèrent aussi le cadavre de ce général, auquel ils coupèrent la tête. Héraclius, aussitôt après la bataille, marcha contre Chosroës. Celui-ci, obligé de fuir devant l'ennemi, se retira avec ses femmes et ses enfants dans une ville appelée par les Perses *Guédéser*, et par les Grecs, *Séleucie*. Cette ville était au delà de Suze, non loin des bords du fleuve Eulæus.

N'ayant plus de troupes à opposer à Héraclius, le monarque perse écrivit à Sarbar qui assiégeait Chalcédoine de venir à son secours. Le courrier, porteur de cet ordre, fut arrêté par les Romains et conduit à Héraclius, qui le retint avec ses dépêches et en fit partir un autre chargé de lettres supposées par lesquelles Sarbar était prévenu que les Perses avaient remporté de grands avantages sur les Romains; il lui était ordonné, en conséquence, de poursuivre le siége de Chalcédoine. Sarbar, trompé par cette lettre, n'obéit pas aux ordres de Chosroës, lequel, se croyant trahi, envoya au lieutenant de Sarbar l'ordre de tuer ce général et de ramener l'armée en Perse. Cette lettre fut encore interceptée par les Romains, qui en communiquèrent le contenu à Sarbar. Celui-ci ajouta aux ordres de Chosroës qui le concer-

[redacted]

eu d'une dame chrétienne appel
celle de toutes ses femmes
mait le plus. Siroës, qui préte
trône par droit d'aînesse, ét
renfermé dans une prison; ma
été élargi sur un ordre contr
fit massacrer aussitôt ceux de
fils de Chosroës dont il put s'
au nombre de vingt-quatre,
réussi à mettre dans ses intér
la nation, il fit charger de ch
enfermer dans une tour
Chosroës. Aussitôt il prit la c
et donna ordre qu'on tuât
sous les yeux du vieux roi,
condamné à mourir de fai
comme il vivait encore le ci
jour après sa condamnation,
fit achever à coups de flèches.
horribles exécutions, le nouve
demander la paix à Héraclius,
accorda à condition que les de
conserveraient leurs ancienne
que les prisonniers seraient r
part et d'autre, et qu'on r
aux Romains la vraie croix qu
avait prise à Jérusalem. Siroë
volontiers ces conditions, et
fut enfin rétablie entre les
tions, après une lutte qui a
vingt-quatre ans. Les garniso
évacuèrent les villes de la S
l'Égypte et de la Mésopot
elles furent remplacées par de
romaines.

Siroës ne conserva que l
de temps le trône où

[redacted]

couronne pendant quatre lesquels il fut tué.
dès III monta sur le trône d'Hormisdas (an 632 de s le règne de ce prince, les parèrent de la Perse.
oriens grecs omettent, tou- de la dynastie des Sassa- foule de détails que nous connaître, et ils ne sont pas cord sur plusieurs circons- ortantes des faits qu'ils rap- oici comment les auteurs de *universelle depuis le com- t du monde* rapportent les s de cette époque :
das, ou, comme la plupart des pellent, Isdigerdès (*), par- uronne, et par le choix du ar le droit de sa naissance. son règne fut agité des s plus cruels. Lorsque tout it à être tranquille en Perse, ins, sous la conduite des s de Mahomet, envahirent Les historiens grecs qui font e cette conquête, ne s'ac- llement ensemble. Quelques- nt que l'empereur Héraclius orps de Sarrasins dans son nd il envahit la Perse, et ne la paix fut faite, à leur s leur pays, ils animèrent atriotes à entreprendre la le cet empire ; d'autres, que ui-même entra à main ar- rse sous le règne de Chos- que ce monarque, avec le s Turcs, défit entièrement s Sarrasins. Cependant l'o- érale est que les Sarrasins nt la Perse qu'après la prise m, et que la guerre se fit un avantage assez égal de autre. Quelques historiens nt Hormisdas, ou Isdigerdès, prince efféminé ; d'autres u'il défendit son pays avec intrépidité, jusqu'au temps rses perdirent entièrement courage ; et suivant quelques auteurs, il fut tué lui-même en combattant. Ce prince fut le dernier de la ligne d'Artaxerxès qui ait occupé le trône de Perse, et à lui finit un empire qui avait subsisté avec tant de gloire durant quatre cents ans. Le renversement rapide et total d'une si grande monarchie doit nous paraître étrange, à nous qui sommes accoutumés à voir une province se défendre pendant plus de temps que les Sarrasins n'en mirent à conquérir toute la Perse. Mais il faut considérer que les successeurs de Mahomet menaient avec eux une multitude d'hommes qui ne demandaient qu'à s'établir dans les pays conquis. A peine eurent-ils défait Isdigerdès, qu'ils partagèrent les terres, comme les soldats de Guillaume le Conquérant le firent depuis en Angleterre. Isdigerdès vaincu avait abdiqué la couronne par sa fuite ; il se retira dans une province reculée de l'empire, et y mourut vers l'an 640 ou 642. »

(*) faisons avec de graves auteurs nages différents d'Hormisdas IV lès III.

HISTOIRE DES ROIS DE LA DYNASTIE DES SASSANIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIENTAUX (*).

ARDSCHIR BABGAN OU ARDSCHIR Ier

(Artaxerxès, an 226 de J. C.)

A peine monté sur le trône, Ardschir s'occupa de soumettre deux princes arsacides qui voulaient encore lui résister. Après avoir triomphé de ces derniers compétiteurs, il parcourut toutes les provinces de l'empire et prit le titre de *roi des rois*. Il rédigea ensuite un corps de lois civiles et politiques, composa un traité sur les devoirs des princes et des ministres, et fit plusieurs règlements très-sages pour encourager les arts, les sciences, le commerce et surtout l'agriculture.

(*) Nous suivrons pour cette partie de notre travail la traduction du récit de Mirkhond due à feu M. le baron Silvestre de Sacy. Faire choix d'un autre auteur ou donner une nouvelle traduction de celui que l'illustre savant a préféré, serait afficher une prétention aussi ridicule qu'elle est éloignée de nos sentiments de reconnaissance et d'admiration.

Il posa lui-même la couronne sur la tête de son fils Schapour, et se démit en sa faveur du gouvernement de l'empire. Le règne d'Ardschir avait duré quatorze ans depuis la mort d'Ardavan, et douze du vivant de ce prince.

RÈGNE DE SCHAPOUR, FILS D'ARDSCHIR.

(Sapor Ier, an 241 de J. C.)

Lorsque Ardschir devint maître de la Perse, il fit tuer tous les membres de la famille d'Ardavan. Le motif de cette cruauté fut la prédiction de quelques astrologues, qui lui avaient annoncé que le royaume passerait entre les mains des descendants d'Aschc. Après avoir détruit cette famille, Ardschir remarqua un jour dans les appartements de ses femmes une belle esclave qui lui plut tellement qu'il l'épousa. Au bout de quelque temps, cette jeune fille croyant pouvoir compter tout à fait sur l'affection d'Ardschir, lui avoua qu'elle appartenait à la famille d'Aschc. Aussitôt Ardschir fit appeler son vizir et lui dit : Emmenez cette esclave et que le sein de la terre devienne sa demeure. Le vizir se disposait à enterrer vive la princesse, mais elle lui annonça qu'elle était enceinte. Alors cet homme fit préparer un logement souterrain, et s'étant mis lui-même hors d'état de jamais devenir père, il renferma dans une boîte les preuves du sacrifice qu'il

[redacted]

de cette énigme, celui-ci a
sobéissance; mais il ajouta
de sa conduite avait été
que la famille royale ne s'
que le roi trouverait da
qu'il avait en son pouvoir,
irrécusable de la droiture
tentions.

Ardschir, ravi de ce qu'il
prendre, ordonna au vizir
ner Schapour avec mille a
enfants de la même taille
vêtus d'une manière uni
ensuite donner à ces enfant
et leur ordonna de jouer
sence. La boule étant tomb
salle ouverte où se tenait
enfants n'osèrent pas l'y all
mais Schapour entra sans
dre et emporta la boule.
hardiesse convainquit Ar
l'enfant était, sans aucun
rejeton de la famille royale

Lorsque Schapour fut de
s'occupa tout entier de
peuples heureux et de fair
aux ennemis de la Perse.
principalement par la c
Khadhre, ville située entre
et le Tigre. Cette place, ai
les pays environnants, appar
prince arabe, appelé *Mani*
profitant de l'éloignement d
alors occupé dans le Khora
gea les frontières de la P
venger cette insulte, Scha

[redacted]

es pattes de cet oiseau,
g d'une jeune vierge, cer-
ères qu'elle lui indiqua,
lâcherait la colombe, qui
r sur une des tours de la
la ferait aussitôt écrouler
Schapour suivit les con-
rat, et tout arriva comme
sse l'avait prédit. Deux
tombées, Schapour entra
par la brèche, fit périr
envoya Nazirat dans son
lque temps après, réflé-
'ingratitude de cette fille
ère, il la fit attacher par
t la queue d'un cheval in-

ir réduit la ville de Kha-
ur assiégea Nisibe. Com-
ice résistait à toutes ses
monarque perse, averti
: personnage, ordonna à
ats de se purifier de leurs
a prière. L'armée ayant
railles tombèrent d'elles-
hapour remporta une vic-
facile que complète. Ce
tra ensuite dans les pro-
pendaient de l'empire ro-
mit un grand nombre de
ifférentes expéditions ter-
itra dans ses États.
s la fin du règne de Scha-
it le faux prophète Mani,
urons occasion de parler
Redoutant la justice du
erse, Mani prit la fuite et
s du royaume.
bâtit deux villes auxquel-
ı son nom; celle de Ni-
ns le Khorasan, et Scha-
près de Cazeroun, dans
e Fars.

MOUZ, FILS DE SCHAPOUR.

das, an 271 de J. C.)

également distingué par
et sa sagesse, descendait
le Mahrec, roi d'une pro-
rse, lequel fut condamné
à périr avec toute sa fa-
que, suivant une prédic-
rologues, de la race de Mahrec devait naître un prince qui régnerait sur tout l'Iran. Une fille de Mahrec étant parvenue à s'enfuir du palais de son père, se retira chez un berger. Schapour, fils d'Ardschir, étant à la chasse, fut tourmenté d'une soif violente, et entra chez ce berger pour demander de l'eau. La fille de Mahrec offrit aussitôt à boire au prince, qui conçut pour elle une violente passion, et voulut l'emmener avec lui. Mais cette jeune fille lui avoua le secret de sa naissance, et lui dit qu'elle redoutait trop le courroux d'Ardschir, pour consentir à l'accompagner. Le prince lui promit alors de ne pas découvrir cette circonstance à son père, et il l'épousa : Hormouz naquit de cette union. L'existence du jeune prince resta longtemps cachée à Ardschir; mais un jour ce monarque étant entré dans les appartements de Schapour, aperçut un enfant dont la grâce le charma; et il demanda quel était son père. Schapour raconta alors à Ardschir ce qui lui était arrivé, et ce monarque, au comble de la joie, s'écria : Grâce à Dieu, me voilà enfin délivré des craintes que m'ont causées les prédictions des astrologues.

Schapour étant monté sur le trône, envoya Hormouz gouverner le Khorasan. Le jeune prince fut bientôt aimé des habitants, et redouté des ennemis de l'empire. Cependant quelques envieux rapportèrent à Schapour qu'il avait l'intention de se révolter : Hormouz, informé de ces calomnies, se coupa une main, et l'envoya à son père pour le convaincre qu'il ne prétendait pas à la couronne. Car, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer plusieurs fois, les princes affligés de quelques difformités ou défauts corporels ne pouvaient pas monter sur le trône. A la vue de la main de son fils, Schapour fut extrêmement affligé, et il lui fit dire sur-le-champ : Quand tu te couperais toi-même par morceaux, tu n'en seras pas moins mon successeur, et tu occuperas le trône après moi.

Hormouz était très-généreux. Le gouverneur d'une des provinces de l'empire situées du côté des Indes, l'enga-

geant à acheter une quantité de diamants magnifiques sur lesquels on pouvait gagner cent pour cent : Cent ou mille pour cent, répondit Hormouz, ne me tentent pas; si je fais le commerce, qui fera le métier de roi? et que deviendront les marchands, si j'emploie mes trésors à leur enlever le gain qu'ils peuvent faire?

Hormouz ne régna qu'un an et dix jours.

RÈGNE DE BAHRAM, FILS D'HORMOUZ.

(Vararane Ier, an 273 de J. C.)

Ce prince, doué d'une grande douceur, devint bientôt cher à tous ses sujets. Ce fut sous son règne, et par son ordre formel, que Mani, le Manès des Grecs, fut mis à mort. Cet homme, qui avait un talent extraordinaire pour le dessin et la peinture, acquit bientôt une grande célébrité, et sa réputation s'étendit jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'Inde et de la Chine. Il prétendit, ensuite, avoir reçu le don de prophétie, et composa un livre qu'il disait être descendu du ciel. Dans le cours de ses voyages, il découvrit une caverne dont l'entrée était étroite, mais en avançant on se trouvait dans une plaine charmante, fertile, où coulaient plusieurs sources d'une eau limpide. Mani transporta dans cette retraite ses livres, ses papiers, et autant de pain et de fruits secs qu'il lui en fallait pour subsister une année en-

[redacted]

sa doctrine. Bahram feignit d'adopter les idées du novate ordonna aux mages les plus sa l'empire de discuter avec lui les qu'il prêchait. Mani demeura co d'impiété ; et la fausseté de sa avant été reconnue, on l'en renoncer aux erreurs qu'il pr Sur le refus qu'il fit de suivre gion des mages, Bahram ordo fût écorché vif et que l'on sus peau à la porte de la ville d dischapour.

Le règne de Bahram dura et trois mois. Ce prince fut su *Schahindeh*, c'est-à-dire, *le sant*. Il était passionné pour vaux, et avait, dit-on, une g bileté dans l'art vétérinaire. I souvent : Il n'y a point de j la tranquillité de l'âme; et véritable plaisir sans la santé

RÈGNE DE BAHRAM, FILS DE

(Vararane II, an 276 de J.

Ce prince gouverna d'abor jets d'une manière tyranniq plut à humilier la noblesse. reille conduite indisposa les g l'empire et les généraux de qui formèrent une conspirati lui. Le mobed des mobeds o rain pontife de la religion de Z instruit des desseins qu'ava més les conspirateurs, les e différer pour quelque temps

[redacted]

gure noble que Dieu
t la conduite répré-
génie du mal vous
te conduite est cause
ts sont disposés à se
rous. Si les rois vos
t conservé le trône,
se et à leur prudence
avantage. » Bahram,
comme d'un profond
promit de suivre les
ieux. Au même ins-
du mobed des mo-
gneurs de sa cour se
ant lui. Bahram, ré-
onséquences que sa
pu avoir, renonça
ses habitudes tyran-
régna dix-sept ans
t des historiens. Il
egan-Schah, c'est-à-
istan ou *Sedjestan*,
vant de son père il
nement de cette pro-

ls, Narsi et Bahram.

BAHRAM III.

, an 293 de J. C.)

nce fut monté sur le
, il tint au peuple et
ours suivant : « Ma
Dieu, sans le secours
rait avoir un heureux
ne conserve la vie, je
tous les hommes me
dictions. Si, au con-
la mort vient s'em-
'espère que Dieu ne
s périr. » Les histo-
as unanimes sur la
gne, qui fut de neuf
is, et de quatre mois
t les autres.

DE NARSI.

n 294 de J. C.)

ls de Bahram II et
III. On ne connaît
a durée de son règne.
ion la plus vraisem-
ouverna la Perse pen-
Il fut surnommé *Nakhdjir-khan*, c'est-à-dire, *celui qui fait la guerre aux bêtes sauvages*. Cette circonstance indique qu'il était passionné pour la chasse.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS DE NARSI.

(Hormisdas II, an 302 de J. C.)

Ce prince montra au commencement de son règne des inclinations perverses, et son extérieur sévère éloigna d'abord de lui ses sujets. Mais ensuite ayant reconnu tout ce qu'une pareille conduite avait de dangereux et de répréhensible, il se consacra tout entier au bonheur de ses sujets.

Hormouz avait demandé en mariage la fille du roi du Caboul; cette princesse fut parfaitement reçue à la cour de Perse. Mais, quelques instances que fit Hormouz, il ne put jamais obtenir d'être considéré par elle comme son époux. Irrité de la résistance de cette jeune fille, il envoya demander à son vizir quel traitement méritait celui qui refusait d'obéir aux ordres du roi. Comme le vizir était absent, le messager s'adressa à son fils, et lui proposa la solution de la question. Le jeune homme répondit aussitôt que la désobéissance aux ordres du roi méritait la mort. Hormouz, informé de cette réponse, renouvela ses instances auprès de la jeune princesse du Caboul, et celle-ci l'ayant repoussé comme auparavant, il ordonna qu'on la mît à mort. Quelque temps après, il se repentit de son crime, et fit demander au vizir quel châtiment méritait celui qui est cause de la mort d'un innocent. Le vizir répondit qu'il fallait lui ôter la vie. Hormouz ayant entendu cette réponse, fit attacher à une potence le fils du vizir, et donna ordre à un officier de lui rapporter les paroles que prononcerait le vizir en passant devant le gibet. Ces paroles furent celles-ci : « Que dire contre un homme auquel je ne saurais m'opposer dans ce monde, ni dans l'autre, parce qu'il est roi, et que la justice est de son côté ? » Hormouz, informé du discours qu'avait tenu le vizir, l'éleva à la plus haute dignité du royaume. Il régna sept ans et cinq mois.

RÈGNE DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Sapor II, an 310 de J. C.)

Hormouz étant mort sans laisser de fils qui pût hériter du trône, les Iraniens, avant de faire passer la couronne dans une autre famille, s'informèrent si quelqu'une des dames du harem royal n'était point enceinte. Une de ces femmes déclara qu'elle l'était, et elle ajouta : « Je suis persuadée que le fruit que je porte dans mon sein est un enfant mâle. » Les grands du royaume, informés de cette déclaration, suspendirent la couronne royale au-dessus de l'endroit où ils supposaient que devait se trouver la tête de l'enfant, auquel ils firent leur cour suivant l'étiquette ordinaire. Après la naissance du jeune prince, on lui donna le nom de *Schapour*. Les rois étrangers, sachant que les habitants de la Perse n'avaient pour les gouverner qu'un enfant encore au berceau, firent des incursions sur le territoire de l'Iran. Les Arabes, les Romains et les Turcs s'emparèrent de plusieurs provinces importantes. Cependant Schapour montrait une intelligence extraordinaire pour son âge. Il n'avait encore que cinq ans, lorsque, réveillé en sursaut pendant la nuit, il demanda la cause du bruit qu'il entendait. On lui répondit : « que les cris qui l'avaient réveillé venaient de la foule des serviteurs du palais et des [redacted]

le pays et en massacraient l
tants. Lorsque les Arabes s'
daient le moins, Schapour les
en tua un grand nombre, et
autres à quitter les bords
phrate et du Tigre, ainsi que
vinces maritimes de la Pers
ensuite préparer, sur le gol
que, un nombre de vaisseaux
pour le passage d'une armée
rendit par mer sur les côtes
dont il réduisit les habitant
une bataille dans laquelle pé
grand nombre d'ennemis, lo
soldats n'eurent plus la forc
il ordonna de percer les ép
prisonniers et d'y passer de
au moyen desquelles on les c
Schapour reçut alors le su
Dhoulactaf, c'est-à-dire,
aux épaules.

Ce prince, après avoir
une grande partie des prov
bitées par les Arabes, mar
tre les Romains; arrivé sur
tières de leur empire, il
projet de se rendre à C
nople déguisé en espion, et d'
par lui-même l'état du pays
dans cette capitale un jour o
reur donnait un magnifique f
peu de temps auparavant, l'
avait chargé un peintre de
au camp des Perses, de fai
trait du roi et de le lui app
peintre s'était acquitté de sa [redacted]

maison de Schapour; et
ı coupable d'une faute
j'ai été obligé de prendre
; me réfugier dans vos
pereur, persuadé que le
chand ne disait pas la
grandes menaces. Alors
t avoué qui il était, l'em-
coudre dans le cuir
'on venait d'écorcher,
tif. Schapour gémissait
n depuis un an, lors-
ur, qui était sur le
r pour une expédition
e, donna ordre qu'on le
au où il était enfermé,
i avoir mis une housse
le cou, on le forçât de
u milieu de la cavalerie.
mpereur entra sur les
, qu'il ravagea. Arrivé
schapour, dans le Khou-
taient retirés tous les
ume, il en forma le siége.
ayant alors célébré une
oute l'armée se livra au
bonne chère. Pendant la
its chargés de la garde
ne veillèrent que faible-
prisonnier. Celui-ci re-
négligence, avertit quel-
u'il remarqua près de
rompirent ses chaînes
avec de l'huile chaude
uf dans lequel il était
sitôt qu'il fut libre de
nts, Schapour courut
esse de la ville. Les
taient de garde recon-
x de leur souverain et
t de lui ouvrir les portes.
oin de Schapour fut de
l'argent à ses troupes,
sortie contre les assié-
tune favorisa les Perses;
nt de l'empereur romain
devant Schapour, qui le
chaînes, et le garda pri-
e temps nécessaire pour
avages que l'armée ro-
iits. Quand tout eut été
on premier état, l'empe-
is en liberté. Quelques
portent que Schapour fit
couper les pieds à l'empereur, lui fendit les narines et lui mit une bride au cou comme à une bête de somme.

Quelque temps après, les Arabes s'étant réunis aux Romains marchèrent contre la Perse; leur armée était forte de cent soixante et dix mille cavaliers. Schapour ne pouvant pas résister à des forces si imposantes, se retira dans l'intérieur de son empire, où toutes les troupes dont il pouvait disposer allèrent le joindre. Il marcha alors à la rencontre de l'ennemi. Après un combat opiniâtre, Schapour, voyant que ses soldats étaient vaincus, prit la fuite et se cacha dans des déserts. L'ennemi s'étant alors retiré, il réunit de nouveau son armée, se mit en marche vers le pays des Romains, et envoya à Constantin un ambassadeur chargé de lui dire : « J'ai rassemblé de nouveau une armée nombreuse, à laquelle j'ai fait entendre l'ordre de revenir à la charge pour venger mes sujets qui ont été tués, emmenés captifs ou exposés au pillage. C'est pour cela que j'ai retroussé ma manche et ceint mes reins; si vous voulez payer une indemnité pour le sang qui a été répandu, me renvoyer le butin et les prisonniers que vous avez faits dans mes États, et me restituer la ville de Nisibe qui a fait autrefois partie de la province d'Irak, et qui aujourd'hui se trouve comprise dans vos États, je remettrai le glaive de la guerre dans le fourreau, et je tournerai bride pour me retirer de ce lieu. » Constantin redoutant les suites que pourrait avoir la guerre, accepta les conditions que lui offrait Schapour. Nisibe fut remise à un gouverneur désigné par le roi de Perse, qui envoya dans la ville une colonie tirée de la province de Fars, d'Ispahan, et de plusieurs autres cantons de l'Irak-adjémi. Les colons s'établirent dans le pays avec leurs familles, pour le repeupler et cultiver les terres. Les Romains envoyèrent à Schapour, à titre de présent, différents meubles, des esclaves turcs, des armes et plusieurs objets précieux. De retour dans ses États, Schapour visita la province d'Irak, et bâtit dans l'espace

d'une année la ville de Madaïn, où il établit le siége de son empire. Les grands seigneurs et les premiers personnages du royaume allèrent en foule s'établir dans la nouvelle résidence royale.

Schapour vécut et régna soixante et douze ans.

RÈGNE D'ARDSCHIR, FILS D'HORMOUZ.

(Artaxerxès II, an 380 de J. C.)

Ardschir II, surnommé *le Bienfaisant*, gouverna la Perse comme tuteur de Schapour III, son neveu. Ce ne fut qu'à la sollicitation des grands du royaume qu'il consentit à prendre le titre de roi pendant la minorité du jeune prince. A peine sur le trône, il prononça le discours suivant : « Le temps de notre vie et la durée de notre puissance sont dans la main de Dieu. Quant à moi, je ne possède la souveraineté qu'à titre de prêt, et seulement jusqu'à ce que Schapour mon neveu ait atteint un âge plus avancé. Je ne veux point devenir usurpateur pour satisfaire une ambition coupable. » Ardschir, après avoir régné pendant quatre ans, remit à son neveu le gouvernement de l'empire.

RÈGNE DE SCHAPOUR III, FILS DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Sapor III, an 383 de J. C.)

[redacted]

ses palais et allait vivre so
tentes.

RÈGNE DE BAHRAM IV, FILS DE S
DHOULACTAF.

(Vararane IV, an 488 de J.

Bahram, frère de Schapour
comme lui fils de Schapour I
taf, fut surnommé *Kirman*
parce qu'il avait eu, sous l
de son père, le gouverneme
la province du Kirman. Ce
irréprochable régnait depuis o
lorsque ses soldats se rév
contre lui. Une flèche tirée au
dans une émeute lui donna la

RÈGNE D'YEZDGUERD ALATHI

(Isdigerdès Ier, an 400 de J.

Yezdguerd, surnommé *Alat*
l'Injuste, était, suivant quelq
toriens, fils, et suivant d'autre
de Bahram. Avant de monter
trône, il passait pour un princ
prudent et doué du plus heur
turel. Mais, devenu roi, il se
coupable des crimes les plus
Il dépouilla les gens de loi, s'
de leurs biens, maltraita les sc
le peuple. Il punissait des châ
les plus terribles des fautes e
ment légères, et ne tenait
compte des lois divines qu'il
geait sans cesse. Quoique do
esprit juste et d'une science

[redacted]

le résultat de leurs ob-
s astrologues déclarè-
ouveau-né serait cons-
eux; qu'il fallait le faire
n pays étranger; qu'il
t robuste, éloquent et
e; enfin, qu'il hériterait
l'Iran. Yezdguerd, ravi
s des astrologues, s'oc-
cher un pays sain et
y envoyer son fils.
onnes lui ayant vanté
Djézireh, il se décida
rovince. Il fit venir un
pelé *Noman*, fils d'Am-
juel gouvernait le pays
rois de Perse, et lui
Bahram. Noman em-
enfant : il choisit, pour
s femmes appartenant
les plus illustres des
s Perses; toutes trois
npérament sain et vi-
sprit juste et pénétrant,
te sage. Mais bientôt
t son précepteur. No-
s idoles, et il avait un
chrétien. Pendant une
de printemps, Noman,
n vizir au milieu de la
château qu'il habitait,
regards avec plaisir sur
des environs. « Vizir,
connaissez-vous sur la
trée plus enchanteresse
Non, répondit le vizir;
nanque quelque chose à
du spectacle que nous
aucun des objets sur
tent nos regards n'est
sont tous sujets à la
Mais, lui dit Noman,
hose dont la durée soit
t, répondit le vizir, le
miséricorde divine et les
adis; mais pour arriver
élices, il faut embrasser
n, et se soumettre aux
u plein de miséricorde.»
é des paroles qu'il en-
aussitôt profession du
Il se couvrit d'un froc,
n royaume, ses trésors
sans que l'on ait jamais su depuis ce qu'il était devenu. Son fils Mondar, qui gouverna après lui, demeura chargé de l'éducation de Bahram. Dès que ce jeune prince fut en état de distinguer sa main droite de sa main gauche, Mondar fit venir de différents pays des hommes savants et vertueux auxquels il confia le soin de son éducation. En peu de temps, Bahram devint très-versé dans les sciences spéculatives, ainsi que dans l'équitation et l'art de manier la lance et l'épée. Quand il eut acquis toutes les connaissances nécessaires à un souverain, il partagea son temps entre la chasse, les plaisirs de la table et la musique. Tandis qu'il passait ainsi son existence dans l'oisiveté, il apprit que son père Yezdguerd était mort et que les grands de la Perse avaient déclaré unanimement pour son successeur un descendant d'Ardschir, fils de Babec, nommé *Khosrou* par les auteurs persans, et *Kesra* par les Arabes. Bahram, profondément irrité de cette conduite, pria Mondar de lui donner une armée avec laquelle il pût arracher à l'usurpateur la couronne qui lui appartenait légitimement. Mondar consentit à tout ce que lui demandait le prince. Mais, avant d'aller plus loin, il faut rapporter ce qui s'était passé en Perse.

La violence et la cruauté d'Yezdguerd étaient venues à un tel excès que ses sujets et ses troupes priaient Dieu sans cesse de les délivrer du tyran qui les opprimait. Leurs vœux furent exaucés. Un cheval indompté parut tout à coup dans la cour du palais; Yezdguerd ordonna qu'on lui mît une selle et une bride, et qu'on le lui amenât. Des palefreniers essayèrent d'exécuter l'ordre du roi. Mais le cheval commença à ruer, et ne se laissa toucher par personne. Enfin Yezdguerd s'approcha lui-même de l'animal, qui parut avoir perdu toute sa férocité. Mais, au moment où le roi voulait fixer la selle sur son dos, le cheval lui lança une ruade, qui le tua sur-le-champ. Yezdguerd avait régné vingt-deux ans et cinq mois. Les Perses témoignèrent à Dieu leur reconnaissance en faisant aux

pauvres d'abondantes aumones, et les grands se réunirent pour choisir un successeur au roi qui venait de mourir.

« Si nous choisissons, dirent-ils, le fils d'Yezdguerd qui a été élevé parmi les Arabes, et qui a adopté leurs mœurs, nous n'aurons pas moins à souffrir sous son gouvernement que sous celui de son père. » Ce fut pour cette raison qu'ils donnèrent la préférence à Khosrou. Ils le conduisirent à Madaïn, le placèrent sur le trône, répandirent sur lui de l'or et des pierreries, lui jurèrent obéissance, et mirent la couronne royale sur sa tête. Mondar, comme nous venons de le dire, cédant à la demande de Bahram, rassembla une armée d'Arabes pour soutenir les droits de ce prince, et, ayant pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer le succès de son expédition, il fit partir comme avant-garde son fils Noman avec dix mille cavaliers. L'approche des Arabes jeta l'effroi parmi les Perses. Mondar et Bahram, accompagnés de trente mille cavaliers, suivirent de près Noman. Après plusieurs pourparlers, on arrêta, du consentement de Bahram, que l'on placerait, entre deux lions affamés, la couronne royale de Perse, qui serait la récompense de celui des deux compétiteurs qui oserait l'enlever à ces redoutables gardiens. Khosrou refusa d'accepter ces conditions. Il fit dire à Bahram : « Je suis en possession de la couronne. Vous prétendez l'obtenir

[redacted]

RÈGNE DE BAHRAMGOUR.

(Vararane V, an 425 de J.

Bahram fut surnommé *Gou*
à-dire, en persan *âne sauvage*,
de la passion qu'il avait pour l
de cet animal. Quelques hi
rapportent que ce roi excella
ment à tirer de l'arc, qu'un jo
à la chasse, il décocha une flèch
un lion qui était monté sur le
âne sauvage. La flèche perça
en outre les deux animaux,
fonça en terre.

Lorsque Bahram se vit m
trône, il pardonna, à la soll
de Mondar, aux peuples de l'I
s'étaient rendus coupables d
de rébellion, en plaçant Kho
le trône. Il travailla à s'atta
sujets, et leur remit des somm
sidérables que ceux-ci dev
trésor public. Il assigna des
et des pensions aux savants
gens de lettres, encouragea l'
ture, et fit renaître l'abondan
prospérité dans des pays qui
été abandonnés sous le règne
père. Il renvoya Mondar dans s
vernement, après l'avoir co
faveurs, et donna à Noman, fil
prince, un emploi à sa cour. I
présents magnifiques aux Ara
avaient été les compagnons de
fance. Enfin, dit Mirkhond,
cha jusqu'aux racines l'arbre
violence et de la tyrannie, et

[redacted]

a pour quel motif ils
de musicien qui ac-
danse de ses chants
instruments de musi-
bui, lui répondirent-
envoyé de différents
avons offert jusqu'à
sans pouvoir trouver
en. » Bahram, étonné
aient ces gens, fit ve-
ize mille musiciens et
distribua dans les dif-
es de son empire. Les
nt à ces étrangers par
t c'est du mélange des
descendaient, suivant
bouffons que l'on
mps dans la Perse.
de Bahram, qui s'oc-
nt de ses plaisirs, en-
souverains à attaquer
de la Chine passa le
ingt-cinq mille hom-
a le Khorasan. Cette
jeta l'épouvante dans
ses, qui essayèrent en
Bahram à marcher
mis. A toutes leurs
ndit qu'il avait con-
onté et la miséricorde
livrerait pas la Perse
ennemis. Les grands
disaient les uns aux
rément la peur avait
te au roi. » Mais, tan-
ait ainsi, Bahram sor-
compagné de sept jeu-
tenant aux premières
ume, et de trois cents
force et d'un courage
Il menait avec lui des
anthères, comme s'il
partie de chasse. Bah-
frère Narsi de gou-
pendant son absence;
ivit la route de l'Ader-
demeura convaincu
i avait fait prendre la
et les principaux offi-
se envoyèrent un am-
i de la Chine, pour lui
reçus au nombre de
Ils voulaient eviter
leurs biens, l'escla-vage, et même la mort dont ils se croyaient menacés. Cependant Bahram passa de l'Aderbidjan dans l'Arménie. Là, ayant pris des guides, il s'avança, à la tête de mille braves guerriers, par un chemin qui semblait impraticable, vers le lieu où était campée l'armée du roi de la Chine. Lorsqu'il en fut peu éloigné, ses espions l'informèrent que ce prince, dans une parfaite sécurité, se livrait au plaisir, et s'amusait à écouter le son des instruments de musique. Bahram profita de cette occasion favorable, et il partit pendant la nuit qui était obscure, et, suivant l'expression de Mirkhond, semblable à un manteau trempé dans de la poix. Il partagea sa cavalerie en quatre corps, et attaqua les ennemis qui n'étaient point sur leurs gardes. Lui-même pénétra jusqu'à la tente du roi, auquel il coupa la tête. Ensuite il poursuivit les fuyards jusque sur les bords du Djihoun.

Quelques historiens racontent cet événement d'une manière un peu différente. Suivant eux, Bahram ayant appris que les Turcs ravageaient le Khorasan, choisit sept mille cavaliers robustes et pleins de courage; puis il fit tuer sept mille bœufs, dont il prit les peaux, qu'il fit emplir de vent. Les ayant ensuite laissé sécher, il ordonna qu'on y jetât des cailloux; puis il fit charger sur le cou de chaque cheval une de ces peaux; et il s'avança au milieu de la nuit vers le camp des Turcs. Ceux-ci, entendant au milieu de l'obscurité le bruit épouvantable que faisaient les cailloux contenus dans les peaux de bœufs, éprouvèrent une telle frayeur qu'ils s'enfuirent. Bahram se mit à leur poursuite et les força de repasser le Djihoun. Plusieurs rois qui entretenaient des dispositions hostiles contre Bahram, lui envoyèrent des ambassadeurs pour obtenir la paix. Ce prince retourna ensuite dans sa capitale; et quelque temps après il se mit en route pour les Indes, qu'il avait envie de parcourir, afin de connaître par lui-même les merveilles et les singularités qu'on racontait de ce pays. Après avoir confié le gouvernement

du royaume à Mihir-Narsi, son vizir, il partit secrètement. Étant arrivé, après un long voyage, dans la ville capitale du roi des Indes, il y fixa son séjour. Les habitants admiraient sa légèreté et son adresse à manier un cheval et à tirer de l'arc. On informa bientôt le roi qu'un cavalier d'une taille avantageuse, et aussi brave qu'adroit, venait d'arriver de la Perse. Quelques jours après, un éléphant sauvage d'une taille extraordinaire se mit à parcourir les environs de la ville, tuant toutes les personnes qu'il rencontrait. Le roi, informé de cet événement, envoya les guerriers les plus courageux de l'Inde pour combattre l'animal furieux, mais tout fut inutile, et bientôt les habitants cessèrent de passer dans les endroits où ils savaient que l'éléphant avait pour habitude de se tenir. Bahram résolut de délivrer le pays de ce fléau redoutable; il marcha contre l'éléphant et poussa un grand cri pour attirer son attention. Aussitôt l'éléphant courut vers son agresseur; mais celui-ci, ajustant une flèche, la décocha avec tant de force contre le front de l'animal qu'elle y entra tout entière. Il sauta alors à bas de son cheval, et saisissant l'éléphant par la trompe, il le tira avec une violence telle qu'il le fit tomber sur les genoux, puis il lui coupa la tête avec son cimeterre, la chargea sur ses épaules, et étant sorti de la forêt il la jeta sur la route. Le roi, informé de [redacted]

Quelque temps après, un
redoutable déclara la guerre a
Indes, qui se décida à lui pay
but pour se soustraire aux
dont il était menacé. Bahra
prouva cette résolution, et il
monarque indien à repouss
mi par la force. Quand les
mées se trouvèrent en prése
ram fit promettre aux plus b
Indiens qu'ils ne le perdraien
vue. Il prenait cette mesur
pouvoir combattre sans crain
enveloppé par l'armée en
commença ensuite l'attaqu
que flèche qu'il décochait
un guerrier, et chaque coup
meterre partageait un ho
deux. Les ennemis, redoutant
de Bahram, prirent la fuite,
des Indes rentra triomphant
capitale. Ce prince combla d'
le roi de Perse; il lui donna
mariage, et voulait même le
son successeur, lorsque Bahr
enfin qui il était. A cette dé
inattendue, le roi des Indes
crainte, lui dit : Que dois-je f
vous témoigner ma soumis
craignez rien, lui dit Bahran
aucun besoin de vos États;
voulez me faire plaisir, vous a
le gouvernement de quelques
mon empire, situées sur les f
des Indes; vous les gouver
mon nom, et vous m'envo
tribut annuel, à titre d'hom
[redacted]

il alla attaquer les Uzzes, opre pays.

ırs diffèrent touchant les mort de Bahram; suivant ı, étant à la chasse, il ın puits; suivant d'autres, dans un marais avec le ıquel il était monté. On ne ıais son corps.

GUERD, FILS DE BAHRAMGOUR.

ıès II, an 441 de J. C.)

étant monté sur le trône, ès de sa personne Mihir-du vivant de Bahramgour, ié à sa place de vizir, et ı dans un temple du Feu, acrer tout entier aux exer-·eligion. La justice et l'é-lguerd contribuèrent beau-ıdre l'empire florissant. ée, des rois étrangers en-ıon trésor les tributs aux-raient été assujettis par ·. Cependant, au bout de ıées, l'empereur romain se yer les sommes qu'il devait traités. Yezdguerd envoya ıibir-Narsi avec une armée e troupes d'élite. L'empe-, informé du courage et de des soldats qu'il aurait à se soumit à payer le tribut, ler la paix à Mihir-Narsi. ayant atteint le but de sa ntra en Perse.

d mourut après un règne ans.

deux fils, Firouz et Hor--ci était le plus jeune; mais ıui avait une affection ex-ı pour lui, le désigna comme somptif du trône de Perse. ıtint que le gouvernement ıes méridionales de l'em-

ıRMOUZ, FILS D'YEZDGUERD.

grecs ne font pas mention de ce règne.)

sur le trône, Hormouz se à toutes ses mauvaises inclinations, qu'il avait soigneusement cachées jusque-là. Firouz ayant eu connaissance de la conduite de son frère, se rendit aussitôt dans le pays des Hayathélites (*), et fit connaître à ces peuples l'injustice que son père avait commise en choisissant Hormouz pour son successeur. Il finissait en demandant des secours avec lesquels il pût conquérir le trône. Les Hayathélites, après avoir exigé que Firouz confirmât ses paroles par le serment, lui accordèrent une armée de trente mille cavaliers, à condition qu'il leur céderait la ville de Termed avec son territoire. Firouz, secondé par ces puissants auxiliaires, vainquit Hormouz, et le fit enfermer dans un cachot, un an après son avénement au trône.

RÈGNE DE FIROUZ, FILS D'YEZDGUERD.

(Pérozès, an 458 de J. C.)

A peine maître de la couronne, Firouz condamna Hormouz et ses trois principaux conseillers à perdre la vie. Peu de temps après cette révolution, la Perse fut affligée par une grande sécheresse. Ce fléau dura sept ans, pendant lesquels il ne tomba pas une goutte de pluie. Les fleuves furent bientôt à sec, et la famine devint générale. Les philosophes observaient les astres jour et nuit, sans pouvoir trouver aucun remède aux calamités publiques. Firouz remit à ses sujets, dans ces années désastreuses, toutes les impositions qu'ils payaient à son trésor. Il fit enjoindre aux riches de pourvoir aux besoins des pauvres, annonçant que, si un homme périssait de faim, il ferait punir avec la dernière sévérité les habitants du lieu. Ces sages mesures ne furent point inutiles; et les historiens rapportent que, pendant les sept années de famine, un seul homme mourut d'inanition. « Enfin, dit Mirkhond, Dieu, « touché des malheurs des Iraniens, « leur ouvrit les portes de sa miséri-« corde. L'abondance succéda à la fa-

(*) Ce sont les mêmes que les Euthalites ou Huns blancs.

« mine. Les campagnes se couvrirent « de verdure, les eaux recommencèrent « à couler. »

Quand la Perse eut recouvré son ancienne prospérité, Firouz assembla une armée pour se rendre maître du pays des Hayathélites. Il couvrait son manque de foi du prétexte spécieux de venger les Hayathélites de la tyrannie de leur roi. Les grands firent sur ce point les représentations les plus fortes à Firouz, qui n'y eut aucun égard; et le parjure dont s'était souillé le roi de Perse retomba bientôt sur lui et sur son peuple. Khouschnavaz, roi des Hayathelites, informé des intentions de Firouz, en conçut de vives inquiétudes. Un de ses officiers lui dit alors : « Il faut que le roi me « fasse couper les pieds et les mains, « et qu'il ordonne ensuite à ses gens de « m'exposer sur la route par laquelle « Firouz passera. J'espère, avec le se- « cours de Dieu, arrêter les effets de « la perfidie du monarque perse. Je « prie seulement le roi d'accorder ses « bontés à ma famille, en considération « du service important que je rendrai « à l'État. » Khouschnavaz accepta les offres de cet officier, qui fut placé sur la route où Firouz passa peu de temps après. On rapporta à ce prince qu'on venait de trouver un homme qui avait les pieds et les mains coupés. Firouz ordonna aussitôt qu'on le lui amenât, et il lui demanda la cause pour laquelle

[redacted]

« combattre le roi, le parti le p
« est de prendre cette route
« qui est aussi la plus courte.
« surprendre son ennemi au
« où il s'y attendra le moins.
frit en même temps de servir
à l'armée persane. Firouz
conseil perfide de cet homme.
grande partie de son armée p
le désert, et ce ne fut qu'
peines infinies qu'il en sortit lu
accompagné d'un petit nom
siens. Il rencontra alors Kh
vaz, auquel il fit demander
Mais ce prince lui répondit :
« que je vous ai comblé de b
« que je vous ai fourni de l'
« des troupes pour vous rétab
« trône de votre père, vous av
« reconnaître de si grands
« rassemblé une armée, et
« venu dans l'intention de m'
« ner. La fortune ne vous a
« favorable. Maintenant, si v
« engagez par serment à ne ja
« faire la guerre en personne
« point envoyer de troupes
« terres, je vous reconduirai a
« neur dans l'Iran, et vous r
« une seconde fois sur le trô
rouz prit tous les engagement
Hayathélites exigèrent, et il
dans son royaume. Cependan
servait toujours un vif chagr
défaite, et il résolut de rompre
qu'il avait juré d'accomplir.

[redacted]

minces et fragiles, et il se
combat. Quand les deux
ent en présence, Khousch-
tacher au bout d'une pique
'il avait conclu avec Firouz.
ita à ce prince les consé-
estes que pouvait avoir son
foi. Mais tout fut inutile.
part et d'autre les cavaliers
lancé leurs chevaux, que
vaz prit la fuite, ayant soin
par un endroit solide que
ménagé au milieu du fossé.
sita de poursuivre l'armée
t il trouva la mort dans le
un grand nombre des gens
Khouschnavaz, retournant
mbat, tailla en pièces les
remporta un riche butin.
Firouz, qui était une des
plus sages de son siècle,
pouvoir du vainqueur.
elle de cette défaite étant
Soukhra, il réunit une
breuse, et se mit en marche
rs des Hayathélites. Cette
se termina par un traité
schnavaz et Soukhra. Les
s rendirent tous les prison-
butin qu'ils avaient fait sur
Firouz. De retour en Perse,
nit sur le trône Palasch.
velle, Cobad se réfugia au-
i du Turquestan.
vait régné vingt-six ans sui-
les auteurs, et vingt et un
suivant d'autres.

PALASCH, FILS DE FIROUZ.

las, an 482 de J. C.)

é gouverna avec justice, et
l'une manière éclatante les
e lui avait rendus Soukhra.
n frère, ayant quitté Ma-
se retirer dans le Mawa-
assa par le territoire de
. Là il fit prier Zer-Mi-
le Soukhra, de lui cher-
eune fille qu'il pût épou-
ihir ayant trouvé parmi les
es plus distingués du lieu
lle très-belle et parfaitement
fit consentir ses parents à la donner en mariage à Cobad. Celui-ci continua ensuite sa route vers le Turquestan. Il passa quatre ans à la cour du roi de ce pays, qui lui donna une armée nombreuse avec laquelle il entra dans l'Iran. Lorsqu'il fut près de Nischabour, il fit appeler le père de la jeune fille qu'il avait épousée, et lui demanda de ses nouvelles. Cet homme lui apprit qu'elle avait mis au monde un fils auquel on avait donné le nom de *Nouschirvan*. Cobad demanda à le voir, et fut frappé de sa beauté extraordinaire. Tandis qu'il le considérait avec admiration, on lui apprit que son frère Palasch venait de mourir. Étonné de la coïncidence qui existait entre l'arrivée du petit Nouschirvan et l'annonce de cette nouvelle, il prit avec lui le jeune prince, dont la présence paraissait d'un si heureux augure, et le conduisit avec sa mère à Madaïn.

RÈGNE DE COBAD, FILS DE FIROUZ.

(Cabadès, an 485 de J. C.)

A peine maître de l'empire, Cobad combla d'honneurs et de bienfaits Soukhra, auquel il laissa le maniement de toutes les affaires. Les Perses s'accoutumèrent insensiblement à ne consulter que ce ministre, qu'ils considéraient presque comme supérieur au roi. Cobad, jaloux de son autorité, cherchait un moyen de se soustraire à l'empire que Soukhra avait pris sur lui. Il fit venir en particulier Schapour, commandant en chef de l'armée, et lui expliqua la cause de son chagrin. Schapour lui répondit qu'il se chargeait de le délivrer de cet homme. Le lendemain, il se prit de querelle avec Soukhra, en présence de Cobad, lui jeta une corde au cou, et l'entraîna hors de l'appartement; puis il lui fit mettre les fers aux pieds, et l'enferma dans une prison, où il mourut au bout de peu de jours.

Il y avait dix ans que Cobad était sur le trône, lorsqu'un homme d'Istakhar, appelé *Mazdac*, commença à introduire parmi le peuple une religion extraordinaire. Cet homme alla ensuite trouver Cobad, lui annonçant qu'il

avait reçu la dignité de prophète. Pour en imposer au roi, il avait fait creuser un caveau dans un temple du Feu, et ayant pratiqué à la voûte de ce caveau un trou qui répondait à l'endroit où brûlait le feu sacré, il y fit cacher un homme. Il alla ensuite dire au roi qu'il lui avait été accordé de faire un miracle en preuve de la divinité de sa mission, et que le Feu conversait avec lui. S'étant rendu au temple, Mazdac causa avec l'homme caché dans le caveau; et le roi, trompé par cette fourberie, reçut la nouvelle doctrine, qui consistait principalement à permettre toutes les unions, sans aucun égard au degré de parenté; à défendre de tuer les animaux et d'en manger la chair. Cet imposteur disait que les hommes devaient se contenter pour leur nourriture de végétaux, d'œufs, de lait, de fromage et d'autres choses semblables. Pour donner plus de force à ses préceptes, il affectait de ne porter jamais qu'une robe de laine grossière, et d'être sans cesse occupé de pratiques de dévotion. Il attira dans son parti les gens de la lie du peuple. Ses sectateurs devinrent bientôt très-nombreux, et il parvint à un haut degré de puissance. Les gens de la plus basse condition épousaient les femmes des premiers seigneurs du royaume, et jetaient ainsi un grand trouble dans les familles; personne ne pouvait être assuré de conserver ses propriétés. On dit que [redacted]

maîtres de sa personne. Ils dé
en conséquence, qu'il fallait
défaire de Cobad, sauf à sévi
contre Mazdac et ses sectate
ils ne purent pas réaliser ce pro
avait une sœur extrêmement
avait épousée, suivant la pern
lui en donnait la doctrine d
conforme sur ce point ave
Zoroastre. Cette femme réso
évader Cobad; et, s'étant
le plus grand soin, elle se p
gouverneur de la prison, et
permettre qu'elle eût un ent
le prince. Cet homme, sédu
trême beauté de la reine,
de passer la nuit dans la
lendemain matin, la princ
loppa Cobad dans les tapis
elle avait passé la nuit, et, l
sur la tête d'un esclave, ell
la prison. Cobad demeura
dant quelque temps; puis
accompagné d'un petit nom
fidents, et se rendit chez le
lites, auxquels il voulait de
secours pour remonter su
Le souverain du pays lui acc
mille hommes. Cobad se
tête, et rentra en Perse. L
proche de Madaïn, les ha
pays, effrayés des conséqu
pouvait avoir pour eux la
vile, se rendirent à son cam
leur soumission. Cobad par
Perses et à Djamasp, son f [redacted]

osrou ou kesra, fils de
nu sous le nom de nous-
juste.

ês, an 531 de J. C.)

s du royaume ayant lu le
Cobad, engagèrent Nou-
rendre les rênes du gou-
Mais soit qu'il craignît
ne pouvoir pas remédier
qui affligeaient la Perse,
lût bien faire compren-
ets toute l'étendue de la
mposait, ce prince refusa
ouronne. « La royauté,
as force et sans considé-
sources de la prospérité
taries, la division existe
vens, l'autorité se trouve
ins des hommes les plus
verain qui voudrait au-
verner suivant les lois
amènerait infailliblement
glantes que nous devons
ableau triste, mais exact,
e trouvait alors la Perse
doctrines subversives de
pa tous les grands, qui
Nouschirvan qu'ils em-
urs efforts pour l'aider
ordre dans le royaume.
hirvan consentit à pren-
ne, et il fit connaître à
ır les paroles suivantes,
s qu'il avait pour l'ave-

orité, dit-il, ne s'étend
rps et non sur les cœurs;
ieu qui connaît les pen-
le tous les hommes peut
s intentions de chacun.
que ma vigilance et ma
doivent avoir pour objet
s et non vos consciences.
s que je porterai doivent
dés sur la justice et non
rice. Lorsque, par une
table, j'aurai réparé tous
désolent la Perse, alors
le mon règne méritera
is à la postérité, et mon
aindra plus d'être ren-

usage que fit Nouschirvan de son autorité, fut de condamner à mort Mazdac et ses partisans. Suivant quelques auteurs, Nouschirvan commença par témoigner à Mazdac le mécontentement qu'il avait de sa conduite, et se contenta d'abord de le réprimander en particulier; mais dans la suite, un de ses sectateurs s'étant rendu coupable de violences envers une femme mariée, et l'époux offensé en ayant porté plainte à Nouschirvan, ce prince ordonna à Mazdac de faire rendre la femme enlevée. Mazdac ne tint aucun compte de cette injonction, et Nouschirvan irrité lui fit couper la tête. Les partisans de l'imposteur s'étant soulevés à cette occasion, Nouschirvan ordonna qu'ils fussent mis à mort. On fit de sévères perquisitions à Madaïn et dans tout l'empire, et les ordres du roi furent exécutés avec la dernière rigueur. Selon le récit de quelques autres historiens, Nouschirvan témoigna d'abord de l'amitié à Mazdac, il lui demanda ensuite les noms de ses partisans sous un prétexte honorable. « Il faut, lui dit ce prince, que vos disciples viennent me rendre visite, afin que je les comble de faveurs. » Au jour indiqué, tous ces gens se trouvèrent au palais; on les fit entrer dans un jardin, et à mesure qu'ils y entraient, des officiers du roi les précipitaient la tête la première dans des fosses qui avaient été creusées à cet effet. Mazdac eut le même sort que ses partisans. Enfin, un auteur assure que Nouschirvan fit élever un grand nombre de potences auxquelles on attacha en un seul jour, avant midi, cent mille *zendics* ou sectateurs de Mazdac. Ce prince remit ensuite les anciens propriétaires en possession des biens dont les zendics s'étaient emparés, et rendit à leurs époux légitimes les femmes qu'ils avaient enlevées. N'ayant plus rien à redouter de la secte de Mazdac, il s'occupa de ramener dans la Perse la prospérité que les dissensions civiles et religieuses en avaient bannie, et de mettre ce royaume en état de défense. Il fit aussi bâtir, sur les frontières et dans plusieurs lieux déserts, des forts, garnis de soldats, pour protéger les

voyageurs contre les attaques des brigands.

Après avoir ainsi pourvu à la tranquillité et au bien-être de ses sujets, Nouschirvan porta ses armes dans le Caboul, dans le Mawaralnahr, et soumit les Hayathélites. Pendant qu'il était engagé dans cette expédition, le souverain des Turcs s'empara de plusieurs villes alors soumises à la Perse, et entre autres de Fergana, de Samarcande et de Boukhara. Nouschirvan, instruit de cette irruption, envoya aussitôt son fils Hormouz contre le roi des Turcs; mais celui-ci, sans attendre le prince, s'enfuit en toute hâte dans les provinces les plus reculées de son royaume.

Vers cette même époque, Khaled, fils de Djabala, gouverneur de la Syrie pour les Romains, entra avec une armée sur les terres de Mondar II qui commandait dans la province du Djézireh, sous l'autorité de Nouschirvan. Les troupes de ce chef tuèrent plusieurs gens de Mondar, emmenèrent des chevaux et des chameaux, et se retirèrent chargés de butin. Mondar informa aussitôt Nouschirvan de cette irruption; et celui-ci, qui était alors en paix avec l'empereur romain, lui écrivit, en le sommant de condamner Khaled de rendre tout le butin qu'il avait pris, et de payer en outre une amende considérable comme prix du sang des gens de Mondar qui avaient [redacted]

d'Antioche, une fois établi à
se croyait dans son ancienne
L'empereur romain, inst
succès de Nouschirvan, lu
plusieurs messages pour de
paix. Ce prince répondit qu'
derait aux conditions suiva
voir, que les Romains lui p
une somme considérable, et
nonceraient à tous leurs dro
provinces que les Perses v
conquérir. L'empereur acc
propositions.

Nouschirvan avait épousé
cesse d'une grande beau
femme, dit Mirkhond, pouv
gardée comme le chef-d'œuv
vrages sortis de la main du
Elle faisait profession de l
chrétienne. En vain Nous
pressa de renoncer à ses
pour adopter la doctrine d
Il ne put rien obtenir d'elle
tes ses obsessions elle répon
vez votre religion, et perm
de suivre la mienne. Cette
mit au monde un fils extrê
ment beau, qui fut appelé
zad. Lorsque le jeune pri
teint l'âge de raison, il
religion de son père et c
mère : la première lui semb
à la saine raison, l'autre
traire, lui parut satisfaire
ment un esprit juste. Nou
supplia de changer de croy
[redacted]

rit aussitôt la lettre sui-
Bourzin, un des person-
considérables du royau-
fils Nouschizad, sur le
a mort, et sans attendre
ation de cette nouvelle,
é. Il a mis en liberté un
bre de gens que j'avais
ner : il s'est emparé de
nsidérables, et qui avaient
tion importante. Il s'est
npagne, et il n'a pas ré-
rand nombre des chré-
danger qu'il pourrait y
ir donner plus de force.
zad, malgré tous ses
t encore rentrer dans
, renvoyer dans les pri-
ns qu'il a mis en liberté,
par le glaive les officiers
ds qui ont embrassé sa
consens à lui pardonner.
raire, il persiste dans sa
m-Bourzin doit lui décla-
re immédiatement. Dans
ouschizad serait fait pri-
ns un combat, que l'on
e faire tomber un seul
a tête. Qu'on le renferme
ne palais où il était avant
, avec les esclaves qui le
qu'on lui fournisse ce
a besoin, et que nul ne
e une parole insultante
fils qui m'est cher. »
remit cette lettre à un
i la porta en toute dili-
Bourzin. Celui-ci se hâta
contre Nouschizad. De
jeune prince, qui avait
de ses troupes Schamas
les hommes les plus cé-
plus braves de l'armée
lla au-devant de Ram-
ssitôt que les deux ar-
en présence, l'aile droite
d tomba avec fureur sur
de Ram-Bourzin, et la
te avec une perte assez
La victoire paraissait
ouschizad, lorsque ce
ortellement blessé d'une
qu'elles se virent sans
oupes de Nouschizad se
débandèrent. Ram-Bourzin s'approcha en pleurant du lit sur lequel était posé le corps du fils de Nouschirvan, et il s'informa, d'un évêque qui était présent, si le jeune prince n'avait pas fait quelques dispositions avant de mourir ; l'évêque répondit qu'il avait recommandé qu'on ensevelît son corps, et qu'on le déposât dans la terre, suivant l'usage des chrétiens.

De retour à Madaïn, Nouschirvan fit partir pour l'Indoustan une armée nombreuse. Le roi des Indes, effrayé de cette démonstration, envoya en Perse des ambassadeurs chargés de remettre à Nouschirvan de riches présents, et de lui demander la paix. L'empire des Perses s'étendait alors jusque dans le Mawaralnahr, le Khorasan, le Tabaristan, le Djordjan, une partie de l'Indoustan, l'Irak, la péninsule d'Oman, Bahrein, l'Yémama, l'Arabie Heureuse, et la frontière du Magreb. Nouschirvan s'occupa de rendre ses vastes États florissants et riches, et de poser une règle invariable pour l'imposition foncière de toutes les terres. Avant ce prince, les terrains en valeur payaient, suivant qu'ils étaient plus ou moins éloignés de la capitale, le dixième, le cinquième, le quart, le tiers, et jusqu'à la moitié de leurs produits. Nouschirvan établit une capitation sur les juifs et les chrétiens; toute personne au-dessous de vingt ans, et au-dessus de cinquante, ne payait aucune imposition. Ce monarque chargea un des premiers officiers de l'armée de prendre connaissance de la conduite et de l'instruction des gens de guerre, ainsi que de l'état de leurs armes et de leur équipement. Cet officier, après s'être rendu au milieu d'une place très-vaste, se plaça sur un tapis magnifique, et fit proclamer par un héraut que tous les gens de guerre eussent à se présenter devant lui pour être passés en revue. Le premier et le second jour, voyant que Nouschirvan n'était point venu comme les simples soldats, l'officier ne commença pas son inspection. Le troisième jour, il fit de nouveau proclamer par le héraut,

qu'aucun homme de guerre ne manquât de se trouver à la revue, et que celui même qui avait reçu la couronne de la libéralité du Très-Haut, s'y rendît comme les autres. Nouschirvan, informé de cette décision, se présenta devant l'officier inspecteur avec son armure complète. Mais comme il avait négligé de prendre l'étui de son arc, qui faisait partie de l'équipement des troupes, l'inspecteur ne consentit à enregistrer son nom que lorsqu'il eut réparé cet oubli. Ensuite, comme ce même officier assignait à chaque homme de guerre enregistré, quatre mille drachmes de solde, il en donna une seulement de plus à Nouschirvan. La revue étant achevée, cet officier se rendit au palais, et il adressa au roi les paroles suivantes : « Prince, ne « me sachez pas mauvais gré de la « conduite que j'ai tenue; mon but « n'a été que de maintenir la subor- « dination dans l'armée, et de conser- « ver une exacte justice. » — « Tout « homme, répondit Nouschirvan, qui « use de sévérité envers moi, ne doit « craindre aucun reproche. »

L'empire de Perse ayant acquis un très-haut degré de splendeur, l'empereur de la Chine envoya à Nouschirvan de riches présents. Cet empereur, dit Mirkhond, habitait un palais pavé de perles et de pierreries, dans lequel étaient deux ruisseaux qui arrosaient des arbres de camphre et d'aloès, dont l'odeur se répandait à deux parasan-

[redacted]

de soie bleue céleste; elle étai mée dans une boîte d'or que une jeune fille dont le visa voilé par ses cheveux. Cett fille, en écartant sa chevelure, voir une beauté dont l'éclat sait comme l'éclair au milie nuit obscure.

Le roi de l'Indoustan, q un palais dont les portes de pierres précieuses et de envoya à Nouschirvan mille l bois d'aloès des Indes, qui fo feu comme de la cire, et un v pierre précieuse de couleur rempli de perles. D'un côté d était représenté un lion, et d une jeune fille dont la taille éta palmes; ses paupières descend qu'à ses joues; entre ses paup apercevait une lueur semblab d'un éclair, produite par l'éc prunelles, jointe à la blanche teint et à la finesse de ses t prince envoya aussi en prései schirvan un tapis de peau de qui était plus doux qu'une soie et plus beau qu'une étof

Ce fut sous le règne de No que l'on apporta de l'Indou la Perse le livre de Calila e le jeu des échecs, et une pom teinture noire appelée *hindi*, mise sur les cheveux blancs en noir jusqu'à la racine d nière parfaite. Le roi du Thil aussi à Nouschirvan plusie

[redacted]

ges et les magiciens con-
xplication de ce songe,
qu'ils ne pouvaient en
sens, le roi chargea les
palais de chercher un
la sagacité fût assez
lévoiler ce mystère. Un
é *Azad-Sérou*, se mit à
ers pays pour chercher
de songes. Il allait de
s'informant de ce qui
: de son voyage. Arrivé
ville de Merve en Kho-
rd le conduisit à la mai-
ant qui avait plusieurs
ı de ceux-ci, nommé
hir, pria Azad-Sérou
r ce dont il s'agissait.
ìérou lui eut raconté le
i, Abouzurdjmihir lui
uis expliquer ce mystère
: du roi. »
ayant approuvé les pa-
une homme, lui donna
le l'argent, et ils parti-
pour se rendre auprès
ın. Dans la route, se
ɔord d'un ruisseau, ils
pour prendre quelque
bre d'un arbre. Abou-
couvrit du drap dans
coutume de dormir, et
au sommeil, lorsque
t un serpent noir, qui,
halliers, marcha vers
a le drap qui le cou-
sa la tête et les pieds,
ı haut de l'arbre sous
ait. Aussitôt que le ser-
té sur l'arbre, le jeune
la. Azad-Sérou fut ex-
rpris de ce qu'il venait
ndant ils remontèrent
:heval, et continuèrent
: grande célérité, mar-
our, jusqu'à leur arri-
roi.
raconta tout ce qui s'é-
iouschirvan, qui s'em-
e venir Abouzurdjmi-
:manda l'interprétation
Celui-ci étant seul avec
lui dit : « Ce songe si-
a dans le harem du roi

« un jeune homme qui est attaché par « les liens de l'amour à une des fem- « mes qui s'y trouvent; et si le roi veut « le découvrir, il faut qu'il ordonne que « toutes les filles du harem passent « l'une après l'autre devant lui. » Le roi donna ordre qu'on rassemblât toutes les femmes de son harem, et qu'on les fît passer une à une sous ses yeux. Mais comme le jeune homme était vêtu d'un habit de femme, le secret ne put être découvert pour cette fois. Le roi en fut contristé; mais Abouzurdjmihir lui conseilla d'ordonner que toutes les femmes passassent devant lui sans aucun vêtement. Nouschirvan suivit ce conseil, et ses ordres ayant été exécutés, on vit au milieu de ces femmes un jeune homme d'une taille très-haute, et d'une figure majestueuse, dont le corps tremblait comme les feuilles d'un saule, et que la crainte d'une mort inévitable réduisait au plus affreux désespoir. Une jeune femme l'avait introduit dans le harem, et l'y tenait caché. Ce secret ayant été découvert, Nouschirvan interrogea la jeune femme, et lui demanda quel était cet homme. Elle lui répondit qu'il était son frère utérin; qu'elle l'avait amené avec elle, et lui avait fait prendre un habit de femme, afin de n'être pas obligée de se séparer de lui. Nouschirvan ordonna alors qu'on fît périr ces deux jeunes gens.

Abouzurdjmihir s'avança tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il parvint à la dignité de vizir.

Nouschirvan ayant, un jour, rassemblé les sages et les mobeds, leur ordonna de dire chacun quelque chose qui pût être utile au bonheur du roi et de ses sujets. Chacun tâcha de satisfaire du mieux qu'il put à la demande du roi. Lorsque le tour d'Abouzurdjmihir fut venu, il dit qu'il croyait pouvoir comprendre en douze sentences tout ce que le roi désirait savoir. Nouschirvan lui ayant demandé quelles étaient ces douze sentences, il répondit : « Les voici : « 1° se garder de l'amour, de la « colère et des passions; 2° observer la « vérité dans ses paroles, être fidèle

« à ses engagements, et tenir ses pro-
« messes et ses conventions; 3° con-
« sulter des hommes sages et ins-
« truits dans toutes les affaires qui se
« présentent; 4° honorer les savants,
« les nobles, les émirs, et les gens de
« plume, chacun suivant leur rang,
« et les places qu'ils occupent; 5° exer-
« cer une exacte justice, prendre des
« informations certaines, et rendre
« à chacun la récompense ou la peine
« due à ses actions bonnes ou mau-
« vaises; 6° examiner scrupuleuse-
« ment la conduite des gens qui sont
« renfermés dans les prisons, afin de
« punir ceux qui méritent des châti-
« ments, et de rendre la liberté à
« ceux qui sont dignes de pardon;
« 7° protéger les marchands et les
« sujets de l'empire; 8° les châtier
« pour leurs fautes, réprimer les ex-
« cès et contenir les hommes dans
« le devoir; 9° s'approvisionner d'ar-
« mes, et de tout ce qui est néces-
« saire pour faire la guerre; 10° ho-
« norer ses enfants, sa famille, ses
« proches, et prendre soin de leurs
« intérêts; 11° entretenir des inspec-
« teurs, chargés d'instruire le prince
« de tout ce qui arrive dans son
« royaume; 12° avoir soin de ses vi-
« zirs, de ses courtisans, de ses che-
« vaux et de ses serviteurs. » Nou-
schirvan fit écrire ces douze paroles en lettres d'or, disant qu'elles comprenaient toute la science du gouvernement.

conduite de ses lieutenants. I
que la plupart des officiers d
rendaient coupables de malv
et des exactions les plus
Quatre-vingt-dix coupables fu
sitôt jugés et condamnés à m
exemple de sévérité produi
crainte salutaire sur tous le
du pouvoir. Ces officiers
alors de tyranniser le peuple,
dépouiller de ses biens.

L'empereur de Constantino
envoyé à Nouschirvan un amb
chargé de lui offrir des prés
ambassadeur regardant un jo
lais du roi, en admira la gra
la beauté; mais il remarqua
gularité dans la place qui se
devant la façade, et demanda
venait ce défaut de symétrie. I
tisans lui répondirent qu'u
femme qui possédait une m
ce terrain n'avait jamais voul
tir à la vendre au roi; et que
de son côté, s'était toujours
ce qu'on employât la violen
faire céder à ses désirs. Cet
larité jointe à la justice,
l'ambassadeur, vaut mieux
métrie acquise par la violen

Nouschirvan étendit son e
qu'au Jaxartès et à l'Indus
dait l'Arabie jusqu'à l'Égypt
maître de toute la Syrie.
après un règne qui avait duré
huit ans.

L'empereur de Constan-
mé du mécontentement
gnait en Perse, marcha
la tête de quatre-vingt
s. Il n'avait, disait-il,
ion que de protéger les
s de son empire, et il
e retirer sans commettre
cte d'hostilité, si Hor-
it éprouver aucun dom-
rovinces conquises par
sur les Romains. Dans
ire, il voulait ravager
et l'Arménie. Hormouz
enacé par d'autres enne-
nces arabes s'avancèrent
phrate, et ravagèrent la
vad; et le roi des Turcs
un avec une armée con-
tonna ses troupes dans
érat et de Badguiz, puis
lormouz : « Réparez les
emins, car je veux mar-
empereur de Constanti-
nnemi. » Hormouz ap-
n la marche des ar-
es. Il fut consterné de
, se repentit de la con-
e qu'il avait tenue, et
ministres pour savoir
ait le parti le plus con-
re dans les conjonctures
vizir, plein de sagesse,
seul ennemi véritable,
souverain des Turcs.
Constantinople ne veut
traindre à lui rendre
inces conquises par Nou-
t aux Khazars, qui ont
tion dans l'Aderbidjan
leur but unique est le
s ordonnez aux habi-
er contre eux, la crainte
utin dont ils sont char-
r ces barbares dans leur
ses se passèrent comme
prédit; et Hormouz,
utre soin, s'occupa de
Turcs. Il donna le com-
ses troupes à Bahram
erriér illustre et issu du
hram prit douze mille
e, et marcha à la ren-
rcs. Sayéhischah, leur
roi, essaya d'abord de le séduire; ses propositions ayant été rejetées, il fallut en venir aux armes. Après plusieurs actions peu décisives, Bahram tua Sayéhischah d'un coup de flèche. Le fils du monarque turc continua la guerre; mais au bout de peu de temps, il tomba au pouvoir du général perse, et fut envoyé à Madaïn. Hormouz félicita d'abord Bahram sur les succès qu'il avait obtenus; plus tard, il se laissa prévenir contre ce guerrier, et lui envoya, tandis qu'il était encore à la tête de ses troupes, des chaînes et un fuseau, pour lui faire entendre qu'il n'était capable que de filer comme une femme, et que sa conduite méritait des chaînes.

Les officiers de Bahram, irrités de l'ingratitude du roi envers leur général, engagèrent celui-ci à se soulever. Bahram pensa que le moyen le plus assuré pour réussir dans sa révolte était de jeter la division entre Hormouz et son fils Khosrou Parviz, héritier présomptif de la couronne. Il ordonna, en conséquence, que l'on frappât, au nom de ce dernier, des pièces de monnaie qui furent répandues dans toutes les provinces de l'empire. Hormouz, persuadé que son fils était coupable, voulut le faire arrêter; mais celui-ci se retira aussitôt dans l'Aderbidjan. Après la fuite de Parviz, Hormouz fit mettre en prison Bendouïeh et Bostam, oncles maternels de ce prince. Les deux prisonniers s'étant échappés, réunirent quelques troupes, se saisirent d'Hormouz, et lui crevèrent les yeux. Aussitôt Khosrou, redoutant les effets que pouvait avoir l'ambition de ses oncles, se rendit à Madaïn, et prit les rênes du gouvernement. Il expliqua à Hormouz qu'il s'était emparé de l'autorité souveraine, pour empêcher qu'elle ne tombât entre les mains des révoltés, et il protesta de l'innocence de ses intentions. Hormouz, convaincu de la vérité des paroles de Parviz, lui fit promettre de tirer vengeance de Bendouïeh et de Bostam, qui avaient conspiré contre lui et l'avaient rendu inhabile à occuper le trône. Quand

le ressentiment de son père fût apaisé, Parviz sortit de Madaïn pour combattre Bahram qui marchait à sa rencontre. Les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de la rivière de Nahrevan. Parviz, abandonné par ses troupes, prit la fuite, décidé à se retirer sur les terres de l'empire romain. Bendouïeh et Bostam qui l'accompagnaient, voulurent, avant de quitter la Perse, mettre à mort Hormouz, dont l'existence pouvait, disaient-ils, compromettre la sûreté de l'État. Parviz ne put, malgré ses prières, rien gagner sur eux. Ils retournèrent à Madaïn, et étranglèrent Hormouz avec la corde d'un arc. Ils rejoignirent ensuite Parviz, qui se retirait toujours vers les frontières de l'empire romain. Bientôt les fugitifs furent atteints par les troupes de Bahram; Bendouïeh eut alors l'idée de changer de vêtements avec Khosrou Parviz; et, se couvrant de la robe que les rois seuls avaient le droit de porter, il se montra avec affectation aux officiers ennemis. Ceux-ci reconnaissant de loin les insignes royaux, se crurent maîtres de la personne de Parviz. Quand ils approchèrent, Bendouïeh reprit ses vêtements ordinaires, demanda à parler au chef de l'armée de Bahram, et lui dit : Le roi qui est ici vous prie de lui accorder une suspension d'armes; car, depuis trois jours, il n'a pris aucun repos. Le gé-

armée que quelques historie
monter à soixante et dix mille h
d'autres à cent mille. Il entra
forces dans l'Aderbidjan, où i
joint par Bendouïeh, qui s'étai
pé de prison. L'armée de Ba
celle des Romains se trouv
présence, et allaient en venir au
lorsque trois Turcs appelèren
à un combat singulier. Le p
cepta le défi, malgré toutes
montrances des courtisans, et
après l'autre ses trois adv
Alors, Romains et Perses, sai
miration pour la force et le
de Parviz, sautèrent à bas
chevaux, et se prosternèren
lui. Une grande partie des tr
voltées passèrent à Parviz la
vante. Bahram, se voyant ab
par les siens, se retira dans
questan, auprès du roi de
qui le combla d'honneurs, et l
utilement dans plusieurs ex
militaires. Il mourut assass
vant toute apparence, à l'i
de Parviz.

RÈGNE DE KHOSROU PARV

(Chosroës II, an 590 de J

Devenu possesseur tran
trône par la retraite de Bahra
bin, Parviz congédia les tr
maines après leur avoir d
preuves de sa générosité. Il

[redacted]

ırent jamais se sou-
endant que favorisait
oisirent pour empereur
ıx nommé *Héraclius*.
des progrès des Perses,
livrer l'empire de ces
nodes. La prière d'Hé-
ucée; ce prince crut
nt la nuit une voix qui
che contre Parviz, et
la victoire. Encouragé
, il se rendit de Cons-
ibe, et défit une armée
hommes et une autre
e le roi de Perse avait
lui.
son règne, Parviz se
inclinations coupables,
grande cruauté envers
s plus fidèles. Sa con-
ie indisposa les per-
onsidérables de l'État,
t contre lui, et, la
année de son règne,
iégire (an 628 de J. C.),
fermèrent, et donnè-
à son fils Cobad, plus
ıom de *Schirouyeh*.
ıce de Khosrou Parviz
ec Schirine ont rendu
chez les historiens et
ns.

ουΥΕΗ, FILS DE PARVIZ.

ın 628 de J. C.)

ince fut sur le trône,
le pressèrent d'ôter la
Schirouyeh s'opposa
dessein; mais voyant
e pouvait lui devenir
re utile à Parviz, il
isan appelé *Hormouz*,
it été mis à mort sous
nt, de tuer le vieux
ant entrer Hormouz
lui dit : J'ai fait con-
ton père sans qu'il
lui qui ne tue pas le
n père est un enfant
nouz ayant exécuté
avait chargé, rapporta
paroles que Parviz lui
sitôt le jeune prince donna les signes de la plus vive douleur; et, après avoir rendu les derniers devoirs à Parviz, il fit mourir Hormouz, en disant : Celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime.

Schirouyeh s'appliqua à gouverner son royaume suivant la justice; mais il se montra cruel envers ses frères, qu'il fit mettre à mort. Pourandokht et Arzémidokht, ses sœurs, lui reprochèrent sa conduite barbare. L'ambition, dirent-elles, t'a porté à répandre le sang de ton père et de tes frères; mais le Tout-Puissant vengera leur mort sur toi. Aussitôt Schirouyeh tomba dans une mélancolie profonde, dont il mourut, le huitième mois de son règne.

Il y eut en Perse, sous Schirouyeh, une peste qui fit périr un grand nombre d'habitants.

RÈGNE D'ARDSCHIR, FILS DE SCHIROUYEH.

(Ardeser ou Artaxerxès III, an 629 de J. C.)

Ce prince succéda à son père n'étant encore âgé que de sept ans. Schahriar, gouverneur de quelques provinces du royaume, piqué de ce que le jeune roi avait été placé sur le trône sans son assentiment, marcha vers Madaïn avec une armée considérable, fit mettre à mort Ardschir et un grand nombre de seigneurs, sous prétexte que ceux-ci avaient pris part à la déposition et au meurtre de Khosrou Parviz. Après ces exécutions cruelles, Schahriar s'empara de la couronne. Le règne d'Ardschir avait duré, suivant quelques auteurs, cinq mois, et, suivant d'autres, un an et six mois.

RÈGNE DE SCHAHRIAR.

(Sarbar, an 629 de J. C.)

Cet usurpateur, qui porta aussi les noms de *Schahribar* et de *Ferkhan* (*), mécontenta bientôt ses soldats par la hauteur avec laquelle il les traitait. Trois frères qui servaient dans l'armée conspirèrent contre lui et le per-

(*) Voyez ci-devant pag. 304 note.

cèrent à coups de lance, pendant qu'il se promenait à cheval. Schahriar régna quarante jours, suivant un grand nombre d'auteurs; d'autres disent vingt jours seulement.

RÈGNE DE POURANDOKHT, FILLE DE KHOSROU PARVIZ.

(Borane, an 630 de J. C.)

Cette princesse, douée d'un grand jugement, gouverna son royaume avec une fermeté et une sagesse qu'on ne pouvait guère espérer d'une femme élevée dans un harem. Elle fit condamner à mort plusieurs grands qui avaient pris part aux meurtres de ses frères; et, voulant se concilier l'amitié de l'empereur de Constantinople, elle lui envoya le bois de la vraie croix, dont les Perses s'étaient emparés sous Khosrou Parviz, comme nous l'avons dit plus haut. L'empereur se montra fort touché de ce présent, et témoigna les meilleures dispositions envers Pourandokht. Cette princesse mourut après un règne qui n'avait duré qu'un an et quatre mois.

TSCHASCHINENDEH

(Inconnu aux historiens grecs.)

Ce prince, cousin de Parviz, monta sur le trône à la mort de Pourandokht. Il était surnommé *Séribuzurg*, c'est-à-dire, *Grosse Tête*. Lorsqu'on lui plaça la couronne sur la tête, il dit

[redacted]

zir. Cette princesse, également
quable par son esprit et par sa
inspira une vive passion à T
gouverneur du Khorasan, qui
fit l'aveu. Arzémidokht répond
était honteux pour une reine d
dre un époux. Térakh, persista
jours dans son dessein, Arzém
lui dit de se rendre au palais
qu'elle fixa; puis, ce jour arri
ordonna au capitaine des ga
mettre à mort l'audacieux gouv
Roustam, fils de Térakh, inf
la fin tragique de son père,
contre Madaïn avec toutes les
qu'il put réunir, et, s'étan
maître d'Arzémidokht, il la
dans les plus cruels tourments

RÈGNE DE KESRA, FILS DE K

(Les auteurs grecs ne parlent pas
de ce prince.)

Après la mort d'Arzémid
Perses, cherchant un prin
famille royale pour le place
trône, apprirent que dans la
d'Ahvaz vivait un descendan
schir, fils de Babec. Ils le m
aussitôt, et lui donnèrent la co
mais s'étant bientôt aperçus
homme n'avait aucune des qu
cessaires à un roi, ils le miren

RÈGNE DE FÉRAKHZAD, FILS DE
PARVIZ.

ɪᴜᴇʀᴅ ɪɪɪ, ғɪʟs ᴅᴇ sᴄʜᴀʜʀɪᴀʀ.

ɛrdès III, an 632.)

ogues avaient annoncé à
rviz qu'un de ses petits-
rait la couronne de Perse
rs. Effrayé de cette pré-
viz fit enfermer ses fils
s, et leur interdit le ma-
lant Schahriar, un de ces
ifs, épousa secrètement
lont il eut *Yezdguerd*,
§ dans le harem jusqu'à
ans. Parviz l'ayant aperçu
ıda qui était cet enfant,
onse qu'on lui fit que c'é-
Schahriar, il voulut d'a-
tuer; mais il consentit
que le petit prince fût
nvoyé du palais.
étant mort, les grands de
elèrent à Madaïn Yezd-
trouvait alors à Istakhar,
la couronne sur la tête.
ette époque, les Arabes
ométans s'étaient empa-
ırs provinces de la Perse.
ès qu'il se vit sur le trône,
ad, fils d'Abou-Wakkas,
des troupes arabes pour
ıar, d'envoyer à Madaïn
;, avec lesquels il désirait
touchant les affaires des
s Perses. Saad ayant con-
ıande d'Yezdguerd, celui-
ıux députés le discours

s avons toujours regardés
: considération. Jusqu'à
ırabes n'ont été désignés
ı sous les noms de *mar-*
› *mendiants*. Des lézards
au salée composent votre
Les vêtements que vous
faits d'un poil grossier.
n grand nombre d'entre
nus en Perse, vous avez
ons vivres, vous avez bu
e, et vous avez pu vous
des étoffes fines et moel-
rères, jaloux de partager
s, sont arrivés en foule
se. Aujourd'hui, n'étant
s des biens que vous avez
obtenus, vous voulez nous faire embrasser une religion pour laquelle nous avons de la haine. Vous êtes comme le renard qui entra dans un jardin où il trouva des raisins qu'il se mit à manger. Le jardinier ne voulut pas le chasser. Les raisins que prendra ce renard affamé ne diminueront guère, disait-il, le revenu de ma vigne. Mais, une fois rassasié, le renard fit connaître à tous ses semblables l'excellent goût des raisins qu'il avait mangés et la bonhomie du jardinier, qui se laissait dépouiller de son bien sans se plaindre. Bientôt le jardin fut rempli de renards, et le jardinier se trouva contraint, pour éviter une ruine complète, de fermer les portes et de tuer tous les renards. Je veux bien, continua Yezdguerd, vous pardonner vos torts, et charger vos chameaux de froment et de dattes, afin que, de retour dans votre pays, vous puissiez donner à manger à vos compatriotes; mais si, oubliant ma générosité, vous restez en Perse, je saurai vous atteindre dans ma vengeance. »

Les envoyés arabes répondirent avec dignité à ce discours, qui montrait tout à la fois la vanité et la faiblesse d'Yezdguerd, et ils finirent par ces mots : « Nous vous invitons solennellement aujourd'hui à embrasser notre religion. Si vous y consentez, pas un Arabe n'entrera en Perse sans votre permission; seulement nos chefs exigeront de vous les impôts que tous les croyants sont tenus de payer. Si vous rejetez l'islamisme, payez le tribut imposé aux infidèles. Enfin, si vous ne voulez vous soumettrre à aucune de ces conditions, préparez-vous à la guerre. »

Yezdguerd, trop fier pour céder, congédia les ambassadeurs sans leur donner satisfaction, et la guerre recommença avec fureur. L'armée perse était commandée par Roustam-Faroukhzad. Ce général, sentant que ses soldats ne pourraient pas tenir contre l'enthousiasme fanatique des nouveaux musulmans, mit tout en œuvre pour éviter une affaire générale; à la fin, obligé d'en venir aux mains,

il fut battu avec une perte immense. Cette bataille mémorable, qui mit la Perse sous le joug des Arabes musulmans, fut livrée, l'an 15 de l'hégire (636 de J. C.), dans une grande plaine, près de la ville de Kadesiyya (*). La lutte dura trois jours et trois nuits. L'armée des Perses, forte, dit-on, de cent mille hommes, fut entièrement détruite. L'étendard royal, ou étendard de Caveh, fut pris par les Arabes. Cet événement contribua sans doute puissamment à abattre le courage des Perses et à augmenter l'audace des musulmans. Les uns et les autres le regardèrent comme un présage infaillible de l'issue de la guerre. Yezdguerd, informé de ce désastre, s'enfuit à Houlvan. Saad s'étant emparé de Madaïn, se mit à la poursuite du monarque fugitif, qui se retira à Reï.

L'an 20 de l'hégire (640 de J. C.), Saad fut rappelé par le calife Omar. La retraite de cet habile général fit concevoir quelques espérances à Yezdguerd, qui réunit aussitôt cent cinquante mille hommes tirés de la province de Khorasan et des environs de Reï et de Hamadan, et donna toutes ces troupes à un général appelé *Firouzan*, en le chargeant d'agir contre les Arabes.

Le calife, instruit des préparatifs que faisait Yezdguerd, envoya des renforts considérables à son armée de Perse, dont il confia le commandement supérieur à Noman. Il ordonnait sur-

sition, adressa ces paroles au
mans : « Amis, préparez-vous
ou à boire le doux sorbet du
Je vais faire prononcer troi
tecbir (*) à haute voix. Au
tecbir, vous ceindrez vos n
second, vous monterez à ch
troisième, courez, la lance
à la victoire ou au paradis.
moi, je veux être martyr; lors
rai été tué, suivez les ordres
lieutenant. » Noman se fit tue
il l'avait dit, et les Arabes, a
son exemple, remportèrent
toire complète. Trente mil
restèrent sur le champ de ba
quatre-vingt mille se noyères
fossé qui entourait leur cam
zan s'enfuit dans les monta
quatre mille hommes, seuls
son armée. Il fut poursuivi e
un corps d'Arabes d'envir
hommes.

La bataille de Néhavend d
sort de la Perse, qui tomba au
des califes. Yezdguerd traîn
pendant quelques années une
reuse existence. Il s'enfuit
dans le Sistan, puis à Merve
verneur de cette ville offrit
souverain du Turquestan de
entre ses mains le monarqu
Cette proposition fut accepté
Turcs, auxquels le perfide go
avait livré les portes de la v
trèrent dans Merve, malgré
tance des habitants. Yezdgue



époséé dans le tombeau de

avait régné neuf ans de-
ement jusqu'à la bataille
. Il fut le dernier roi de
des Sassanides, dont le
encore cher aux peuples

RSE SOUS LES CALIFES ET
ASTIES DES TAHÉRIDES, DES
T DES SAMANIDES.

e de la Perse s'accomplit
té qui, à cette époque de
use, caractérisait les in-
rabes. Peu après la mort
, les musulmans étaient
it le pays depuis les rives
jusqu'à l'Oxus. L'isla-
imposaient aux peuples
isme inexorable, fut ce-
é par un petit nombre
i aimèrent mieux renon-
rie qu'à leur foi. Quel-
rs de Zoroastre, persé-
nouveaux conquérants de
tirèrent dans la province
où, poursuivis par la
nte des disciples de Ma-
scendirent le long de la
Persique et se rendirent
près un séjour de quinze
te ville, contraints de
itivement de la Perse,
èrent pour Diu, où ils
neuf ans. Voyant alors
ouvait pas leur fournir, à
ens d'exister, ils consul-
et prirent la résolution
dans le Guzarate. Ils
ns ce pays un prince in-
cueillit avec bienveillance
. le libre exercice de la re-
ges. Depuis cette époque,
nts des anciens Perses
té leur nouvelle patrie, et
u milieu de peuples ido-
ulmans sans jamais s'al-
portent, dans l'Inde, le
is ou *Parses* (*). On peut
voir leur costume dans nos planches 61 et 62. La planche 60 représente une femme guèbre de la Perse.

L'émigration des sectateurs de Zoroastre est un des événements les plus remarquables de l'histoire de Perse sous le gouvernement des califes de Bagdad, vicaires et successeurs de Mahomet. Cette époque, du reste, n'est marquée que par quelques révoltes de gouverneurs qui cherchaient à se rendre indépendants. Vers l'an 820 de J. C., la Perse recommença à avoir une existence propre. Un certain Taher ayant obtenu du calife Mamoun le gouvernement du Khorasan, fit bientôt après ôter de la prière publique du vendredi le nom de ce calife, et se révolta. Il mourut assassiné par son fils. Les princes de cette maison, connus sous le nom de *Tahérides*, gouvernèrent le Khorasan pendant plusieurs générations; et lorsque le calife Mamoun voulut détruire leur puissance devenue héréditaire, il ne put y réussir qu'en opposant un compétiteur au descendant de Taher qui possédait l'autorité souveraine. Ce fait prouve suffisamment que déjà les gouverneurs des provinces étaient devenus des souverains indépendants, sur lesquels les califes ne pouvaient maintenir un reste d'autorité que par les divisions qu'ils jetaient entre eux et par les rivaux qu'ils leur suscitaient. Dans une pareille anarchie, les provinces de l'empire ne pouvaient guère rentrer sous l'obéissance immédiate des successeurs de Mahomet; elles devaient, au contraire, devenir la proie des hommes hardis qui voudraient en usurper le gouvernement.

La Perse tomba au pouvoir d'Yakoub, fils d'un certain Leïs, fondeur de laiton dans la province de Sistan. Cette particularité fit donner à ses successeurs le surnom de *Saffarides*, du mot arabe *saffar*, qui veut dire *fondeur de laiton*.

Yakoub fut élevé dans la profession de son père. Tout l'argent qu'il pouvait gagner et les petites sommes que lui donnait son père étaient partagés entre de jeunes ouvriers que ces largesses attachaient à sa personne. Yakoub sentit ses besoins augmenter

(*) ...ns et les Turcs les appellent
...res.

avec l'âge, et il s'aperçut bientôt que le travail ne pouvait pas lui fournir les moyens de conserver l'espèce de suprematie qu'il avait acquise sur ses jeunes camarades. Il se fit brigand et entraîna dans ce genre de vie les amis de son enfance, qui le reconnurent pour chef. La bande de Yakoub devint en peu de temps la plus redoutée de tout le pays, et le fils de Leïs acquit bientôt une grande reputation de générosité par la manière humaine dont il traitait les personnes qui avaient le malheur de tomber entre ses mains.

Un certain Salih, fils de Nasr, ayant usurpé le gouvernement du Sistan, réclama le secours d'Yakoub pour repousser les agressions du gouverneur du Khorasan. Yakoub se distingua tellement dans cette guerre, que Salih étant mort, son successeur le nomma commandant en chef de toutes les troupes du Sistan. A peine revêtu de cette dignité, Yakoub fit prisonnier son bienfaiteur et l'envoya au calife, demandant pour récompense de cette action le gouvernement du Sistan. Le calife alors régnant, qui, à ce qu'on suppose, était Motewakkel, accepta ces propositions; et Yakoub, devenu légitime gouverneur du Sistan, par l'investiture qu'il reçut de la cour de Bagdad, lança ses bandes toujours victorieuses contre le Khorasan et le Kirman, et réussit à s'emparer de Schiraz.

A son retour de ces expéditions, il [redacted]

Motamed. Celui-ci, justement
le déclara rebelle. Yakoub n'ay
aucun ménagement à garder
cour de Bagdad, entra dans l
qu'il soumit à son obéissance
ditait la conquête de Bagdad,
le calife, espérant conjurer
lui envoya l'investiture des p
du Khorasan, du Tabarista
Fars; mais Yakoub rejeta ce
avec dédain. « Dites à votre
répondit-il à l'envoyé du calif
dois déjà à mon épée les pays
donne si généreusement. Qu'
son investiture pour quelqu
veuille lui en avoir obligatio
soit disposé à me disputer mo

Dès que Motamed connut
ponse insolente, il leva une a
de l'hégire 262, de J. C. 87
il donna le commandement à
Mowaffik. Ce prince défit Yak
n'était plus qu'à une assez f
tance de Bagdad. Le fils de
bientôt levé une nouvelle arm
marchait contre le calife,
mourut de maladie. Les aute
sans s'accordent tous à louer
tus et le grand caractère de
mais leur témoignage doit n
suspect. En effet, Yakoub, s
sectateur d'Ali, porta une
terrible à la puissance des cal
nites. Cette conduite doit av
beaucoup sur le jugement qu
de lui ses compatriotes.

[redacted]

aumône; 4° le jeûne;
Les préceptes négatifs
surtout, d'éviter le
t tous les péchés con-
té.
lequel les sonnites et
ent d'opinion est bien
que politique. Les pre-
ant pour légitimes suc-
met les trois premiers
e, Omar et Osman.
contraire, regardent
e des usurpateurs, et
li, gendre de Maho-
it épousé la fille ché-
ter de la puissance
porelle de son beau-
on, étrangère au dog-
nt par le modifier. En
s, dans leur admira-
ui attribuèrent un ca-
té, égal ou supérieur
avait accordé à Ma-
t souvent la cause ou
rres sanglantes entre
t les Turcs.
et successeur d'Ya-
rtageant les opinions
lui-ci, témoigna au
soumission, et con-
de lui l'investiture
t des provinces de
Fars, du Khorasan,
Tabaristan.
e 271 (884 de J. C.),
Khorasan se révoltè-
u et demandèrent au
ouverneur. Le calife,
r la puissance de la
accéda à cette de-
ir un nouveau gou-
armée considérable.
calife battirent celles
le nom fut maudit
mosquées de la pro-
temps considérable
pût ressaisir le pou-
86 de l'hégire (899 de J. C.), il se rendit maître de tout le Khorasan et tua le gouverneur de ce pays. Il sollicita en même temps son pardon, et demanda au calife de lui rendre ses anciennes possessions, ce qui lui fut accordé; bientôt, soit esprit de vengeance ou ambition, Amrou forma le projet de s'emparer de Bagdad et de la personne même du calife. Il se mit en marche, et lorsqu'il fut près de la ville, il prit les devants avec quatre cents chevaux, sous prétexte d'aller rendre hommage au commandeur des croyants. Mais Motadhed, informé de son approche, et devinant ses intentions, se tint sur ses gardes. Il y eut, dans le palais même du calife, un combat où restèrent presque tous les cavaliers qui formaient l'escorte d'Amrou, et ce chef, blessé lui-même, ne sauva sa vie que grâce à la vigueur et à la légèreté de son cheval.

Le calife, irrité contre le frère d'Yakoub, engagea un prince tartare appelé *Ismaïl Samani*, c'est-à-dire, *Ismaël le Samanide* ou *le descendant de Saman*, à enlever à ce rebelle le gouvernement du Mawaralnahr ou Transoxane. Amrou voulut aller en personne combattre Ismaël, et il passa l'Oxus avec une armée considérable. Le chef tartare, quoique disposant de beaucoup moins de troupes, le battit, le fit prisonnier, et l'envoya à Bagdad où il fut enfermé pendant quelques années, puis enfin mis à mort l'an 289 de l'hégire (901 de J. C.). La dynastie des Saffarides finit, à proprement parler, avec Amrou; cependant plusieurs rejetons de cette famille commandèrent encore dans le Sistan et dans le Fars. On distingue parmi eux Kalaf, fils d'Ahmed, qui se fit un grand nom par la sagesse de son gouvernement et par son amour pour les lettres. Ce prince était maître du Sistan l'an 353 de l'hégire (964 de J. C.).

Les Samanides succédèrent aux Saffarides. Ismaël, dont nous venons de parler, et le premier roi de cette famille, faisait remonter sa généalogie jusqu'à Bahram Tschoubin. Mais nous ne savons qu'une seule chose avec

s *Persans* les habitants
e devenus musulmans,
des anciens *Perses* qui
des Mages.

certitude, c'est que Saman était un petit chef tartare qui vivait du produit de ses troupeaux et de ses brigandages. A l'époque d'Yakoub, fils de Leïs, le calife Motamed choisit Nasr, frère d'Ismaël, pour son lieutenant dans le Mawaralnahr, et Ismaël fut chargé du gouvernement de la ville de Boukhara. La désunion se mit bientôt entre les deux frères, et Nasr fut fait prisonnier dans une bataille qu'il livra à Ismaël. Celui-ci traita Nasr avec respect, et lui déclara qu'il le reconnaissait toujours pour son souverain et continuerait à gouverner Boukhara en son nom. A la mort de Nasr, Ismaël se trouva possesseur de tout le Mawaralnahr. Ce prince tourna d'abord ses armes contre le souverain du Turquestan et rentra dans Samarcande chargé de butin. Il combattit ensuite Amrou, fils de Leïs, et cette expédition le rendit maître du Sistan, du Khorasan, du Tabaristan, et d'une partie de l'Irak-adjémi.

Le calife donna à Ismaël l'investiture du gouvernement de ces provinces. Ce prince, modèle de toutes les vertus civiles et guerrieres, mourut regretté de ses sujets, l'an 295 de l'hégire (907 de J. C.). Il était alors âgé de soixante ans.

Ahmed, fils et successeur d'Ismaël, était loin d'avoir les grandes qualités de son père. Il mourut assassiné par ses esclaves, après un règne qui avait

[redacted]

Nasr eut pour successeur
Nouh, qui laissa le trône à
Abdoulmélic. Celui - ci étan
d'une chute de cheval, Abo
Mansour son frère lui succ
350 de l'hégire; 961 de J.
prince, ami éclairé des lettres
savants, chargea son vizir B
traduire en persan la chroniq
gée en arabe par Tabari. So
dura quinze ans. Mansour e
successeur son fils Nouh, se
nom, et le dernier des Saman
ait conservé quelque pouvoi
lui nous voyons paraître su
ment sur le trône, Mansour,
melic et Montaser, princes s
rité, et dont le troisième, ap
erré de ville en ville avec quel
valiers qui lui étaient resté
fut assassiné par le chef d'u
arabe auquel il avait demand
protection (an 395 de l'hégir
de J. C.).

DYNASTIE DES BOWAÏH OU DE

Pendant que les Saman
gnaient sur le Mawaralna
Khorasan, une nouvelle dyn
levait dans l'Irak-adjémi.
simple pêcheur de la provin
lem, qui se disait issu de
rois de Perse, avait trois fils
san et Ahmed, plus connu
noms d'*Imad-eddaula*, *Roc*

[redacted]

rres contre les princes
contre les souverains du
a Tabaristan. Avant de
tagea ses États entre ses
il éleva Adhad-eddaula
es frères et le fit leur

ula, après s'être rendu
rman, s'empara de la
:, marcha sur Bagdad,
lit maître, et ordonna
et celui de ses frères
ncés dans les prières
avés sur les monnaies.
life Moctafi et mit à sa
loëzz, doué d'un grand
t détester par ses injus-
ictions. Son fils, Azz-
iccéda. Il déclara dans
re à Adhad-eddaula, qui
r, et donna ordre qu'on

ns orientaux nous pei-
eddaula comme un mo-
s plus grandes qualités.
s qu'il remporta sur
on cousin, et sur Fakhr-
rère, le mirent en pos-
r-Bekir, du Diar-Mo-
-adjémi, du Djordjan et
Quoique Adhad-eddaula
ours le titre d'*esclave*
eur des croyants, il
ialité, d'un pouvoir il-
les princes ses voisins
it des ambassadeurs
oi. Ce grand homme fit
des hôpitaux qu'il dota
auxquels il attacha des
les appointements fixes.
plusieurs travaux d'uti-
ins l'Irak-adjémi et dans
s important de tous ces
digue appelée *Bend-*
igue de l'émir. Cette
à peu de distance de
verse la plaine de Mer-
nit de l'eau à tout le
ons. Au milieu de sa
ad-eddaula était rongé
es attaques d'épilepsie,
t tous les jours plus
plus intenses, l'avertis-
n était proche. *A quoi* *m'auront servi*, disait-il sans cesse, *ma puissance et mes richesses, puisque je vais mourir?* Il termina sa carrière après de longues souffrances, l'an 372 de l'hégire (982 de J. C.), à l'âge de quarante-six ans et quelques mois.

Les historiens persans, quoique très-favorables à Adhad-eddaula, lui reprochent cependant l'élévation de la taxe des terres, l'établissement d'un droit sur le bétail et le monopole de la glace.

La mort d'Adhad-eddaula fut le signal de la décadence de la dynastie de Bowaïh. Un prince de cette famille, appelé *Aboulfaouaris*, ayant fait une irruption dans les États d'un de ses frères, fut vaincu et obligé de prendre la fuite. Il se retira auprès de Mahmoud le Gaznévide. Ce conquérant, intéressé à détruire la puissance de la famille de Bowaïh en excitant les uns contre les autres les princes qui la composaient, donna à Aboulfaouaris une armée avec laquelle il reprit le Kirman et la province de Fars. Les luttes continuèrent toujours jusqu'à ce que les descendants de Bowaïh, affaiblis par leurs guerres continuelles, furent contraints de céder aux Gaznévides le gouvernement des différentes provinces de la Perse.

DYNASTIE DES SULTANS DE GAZNA APPELÉS COMMUNÉMENT GAZNÉVIDES.

Depuis la destruction de la dynastie des Saffarides, vers l'an 901 de notre ère, jusqu'à l'avénement de Mahmoud le Gaznévide, pendant un espace d'environ un siècle, la souveraineté de la Perse fut partagée entre deux familles, celle des Samanides et les Bowaïh ou Dilémites. Les premiers gouvernaient le Khorasan, le Sedjestan ou Sistan, et le Mawaralnahr, qui avait pour capitales Boukhara et Samarcande; ils joignirent quelquefois temporairement à ces provinces la possession de l'Irak-adjémi. Les Bowaïh avaient la souveraineté du Fars, du Kirman, du Khouzistan, du Laristan et de l'Irak-adjémi, excepté lorsque ce dernier pays était envahi par les descendants de

Saman. Ils conservèrent le pouvoir plus longtemps que les Samanides, et, quoique bien déchus de leur première grandeur, ils ne cessèrent d'exister comme dynastie royale qu'à l'époque de la prise de Bagdad par Togril-Bey (an de l'hégire 429, de J. C. 1037).

L'autorité des premiers sultans de Gazna s'étendit sur presque toute la Perse. Quelques parties seulement de l'histoire de ces princes entrent dans notre cadre; cependant il est nécessaire pour l'intelligence du récit d'ajouter quelques mots touchant l'origine de leur puissance.

Alptéguin, fondateur de la dynastie des Gaznévides, ayant quitté la cour de Boukhara pour quelque sujet de mécontentement, se retira avec ses partisans à Gazna, ville alors peu importante. Plusieurs succès qu'il remporta sur des princes voisins lui donnèrent les moyens de se déclarer indépendant. Il créa alors une petite principauté, dont la ville de Gazna fut la capitale. Alptéguin, en mourant, laissa le trône à Sebectéguin, son gendre. Les guerres saintes que ce prince entreprit contre les infidèles de l'Inde lui donnèrent la réputation d'un général heureux et habile, et lui procurèrent d'immenses richesses. L'émir Nouh II le Samanide ayant eu recours à lui pour faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés, lui accorda, en reconnaissance de cet important service, [redacted]

ab et du Moultan, il se vit fo terrompre ses conquêtes pour s' à Ilek-Khan, qui, le voyant envahit le Khorasan. Mahm bientôt repoussé les Tartares, cette même époque, il soumi prince du Sistan et dernier r la famille des Saffarides.

Ilek-Khan, irrité de l'affr ses armes, joignit ses forces à souverain de Khoten, et, l'Oxus à la tête de cinquante vaux, il s'avança dans les ca Balkh. Mahmoud marcha sa à la rencontre de cette arm breuse, et, secondé par le c ses soldats, il fit un grand ca Tartares, et les contraignit à l'Oxus, où un grand nomb eux se noyèrent. La rigueur son empêcha Mahmoud de p l'ennemi bien loin au delà toutefois, les résultats de toire furent immenses, et Il qui survécut quatre ans à n'osa plus rien entreprendre possessions du souverain de

Aussitôt après avoir term expédition, Mahmoud se ren Peïschawer pour réduire un s'était révolté et avait abju gion musulmane. Nous pass silence le récit de cette gu plusieurs autres qui n'ont port à l'histoire de Perse.

Après ses conquêtes dans [redacted]

s édifices qu'il éleva,
ınsidérables qu'il ac-
ētes et à des savants
supposer le contraire.
on amour pour les let-
ameh de Ferdousi, un
s les plus importants
e persane. Cependant
compensa pas le poëte
nent qu'il avait promis
dousi, irrité, ajouta à
atire violente contre le
ant la cour de Gazna,
e Khorasan à Tous (*),
lahmoud ayant eu con-
ers satiriques de Fer-
ce poëte une somme
ıais le présent arriva
ousi était mort, et sa
mais consentir à rece-
ıde tardive.
rt de Mahmoud, Ma-
med, ses fils, se dis-
ronne sans songer à
astes possessions en
ux ennemis extérieurs.
ssés par leur père de-
d'une soldatesque in-
s le règne de Maudoud,
moud, les Gaznévides
: leurs possessions en
de leur histoire, qui
'erme qu'une série non
révoltes et de massa-
fait étrangère à notre

NASTIE DES SELDJOUKIDES
RÔNE DE PERSE.

re des Seldjoukides ti-
un chef illustre appelé
ils étaient contempo-
Mahmoud de Gazna.
ette tribu devint maî-
ısan, par la défaite du
an Mahmoud, elle oc-
pays qui s'étend des
horasan aux bords du
, chef de la tribu, prit
roi de Nischabour (an
; 1037 de J. C.). Ce

ıurd'hui *Meschhed.*

prince conquit l'Irak-adjémi et le territoire de Mosoul, et la prise de Bagdad le rendit maître de la personne du calife. Togril affecta la plus grande déférence pour ce chef spirituel, qui, en retour, le confirma dans la légitime possession de ses conquêtes, et lui accorda le titre de lieutenant du commandeur des croyants. Après quelques expéditions moins importantes, Togril acheva la conquête de la Perse, puis il s'occupa des moyens de perpétuer sur ce royaume l'empire de ses descendants. L'alliance avec la famille d'Abbas lui paraissant utile à ses vues ambitieuses, il demanda en mariage la fille du calife. Mais Togril était alors âgé de soixante et dix ans, et il mourut quelques mois après ce mariage, laissant le trône de Perse à son neveu Alparslan (an 455 de l'hégire; 1065 de J. C.).

Ce prince joignait au courage et à la générosité un goût décidé pour les sciences et les lettres. « Si nous pouvions, dit Malcolm, voir du même œil que les auteurs mahométans la persécution cruelle qu'il exerça contre les chrétiens en Géorgie, en Arménie et en Ibérie, nous devrions regarder ce roi comme un des monarques les plus célèbres et les plus dignes du trône parmi ceux qui ont régné sur l'Orient.» Sa haine contre les chrétiens était telle, qu'il obligeait ceux qui suivaient la doctrine du Christ, et qui refusaient d'embrasser l'islamisme, à porter un grand collier de fer autour du cou. Ses succès et ses cruautés éveillerent enfin les craintes de la cour de Constantinople. Les armées mahométanes s'étaient avancées jusque dans la Phrygie, lorsque Romain Diogène, époux de l'impératrice Eudoxie, les força de rentrer dans leurs frontières. Romain, voulant profiter des avantages qu'il avait remportés, pénétra dans l'Arménie et dans l'Aderbidjan (an de l'hégire 463; de J. C. 1070). Il trouva dans cette dernière province Alparslan, qui lui offrit la paix à des conditions avantageuses. Romain, comptant sur la victoire, les rejeta. Les deux armées en vinrent aux mains. Diogène, em-

porté par son courage, s'avança imprudemment, et, obligé de faire une prompte retraite, jeta le désordre dans ses rangs. La trahison d'un général acheva sa perte. Alparslan remporta une victoire complète. Accablé par le nombre et couvert de blessures, Romain fut fait prisonnier et conduit au roi de Perse, qui le traita avec tous les égards dus au courage et au malheur. Plein de générosité, Alparslan laissa partir Romain, qui s'engagea à lui payer une forte rançon, et il renvoya avec des robes d'honneur tous les officiers qui avaient été faits prisonniers avec ce prince. Informé que Romain avait trouvé le trône occupé par un usurpateur, et ne pouvait compléter la somme à laquelle avait été fixée sa rançon, il se disposait à lui faire rendre la couronne, lorsqu'il apprit l'emprisonnement et la fin tragique de ce malheureux prince.

La puissance d'Alparslan s'étendait depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au Djihoun. Aussitôt après la défaite de Romain Diogène, il soumit le Kharizm (*), et voulant rétablir l'autorité des Seldjoukides sur la première patrie de cette tribu, il passa le Djihoun. Arrêté ensuite pendant quelque temps par un chef appelé *Yousouf*, qui défendait la petite forteresse de Berzem, il se rendit maître de la place et fit venir en sa présence le commandant, qu'il accabla de reproches. Ce [redacted]

« ne pas m'estimer trop haut,
« pas mettre trop de confian
« mon mérite personnel. J'ai
« les conseils de la sagesse.
« de ma nombreuse armée,
« contemplais hier du hau
« éminence, m'a fait penser
« les obstacles devaient céd
« puissance. Aujourd'hui, pr
« trop de ma force et de mon
« j'ai voulu tuer de mes propr
« le gouverneur de Berzem, e
« pas souffert qu'on l'empê
« m'attaquer. Je péris par m
« ma fin apprendra combien
« bles les rois, lorsqu'ils veule
« contre les arrêts du destin
parslan vécut encore assez lo
pour faire prêter, par ses pri
officiers, le serment de fidéli
fils Mélicschah, qu'il avait dé
gné pour son successeur. Ava
pirer, il conjura ce prince de
la conduite de son gouverne
Nizamoulmoulc, ministre pl
sagesse et d'intégrité, et au
attribuait la prospérité de
gne. Alparslan fut enterré à
dans le Khorasan, et on grava
tombe une épitaphe dont le sen
« Vous tous qui avez vu la
« d'Alparslan élevée jusqu'aux
« venez à Merve, et vous le
« réduit en poussière. »

Peu de souverains dans l'Ori
su conduire l'administration d [redacted]

Boukhara et de Samar-
tribus qui vivaient au delà
du Jaxartès lui rendirent
le roi de Caschgar fit ins-
nom sur les monnaies et
qu'on le prononçât dans les
iques. Mais écoutons le
ue Gibbon porte de ce

de s'abandonner à la mol-
sérail, le roi pasteur ne
urant la paix ou durant
de se tenir en activité et
campagne. Transportant
ent son camp d'un lieu à
favorisa successivement
ovinces de sa présence,
s'il parcourut douze fois
due de ses domaines, qui
en grandeur les États de
x des califes. Le pèleri-
Mecque fut la plus reli-
plus éclatante de ses ex-
s armes protégèrent la li-
reté des caravanes; ses
aumônes enrichirent les
les pèlerins, et il inter-
stesse du désert par des
voyageurs trouvaient le
alcheur. La chasse était
: même sa passion, et son
composait de quarante-
valiers. Ces chasses étaient
tueries; mais après cha-
ait aux pauvres autant de
l'on avait tué de pièces de
nt la paisible prospérité
, les villes de l'Asie se
e palais et d'hôpitaux, de
de colléges; on ne sortait
an sans récompense, et
btenir justice. La langue
re de la Perse se ranimè-
règne de la maison de
si Mélic se piqua d'égaler
'un Turc moins puissant
palais dut retentir des
t poëtes (*). Le sultan
oins plus sérieux et plus

-khan avait quatre sacs de
d'argent autour de son sofa,
t des poignées aux poëtes qui
les vers.

éclairés à la réforme du calendrier, qui fut opérée par une assemblée générale des astronomes de l'Orient. Les musulmans sont assujettis, par une loi de Mahomet, au calcul irrégulier des mois lunaires : depuis le siècle de Zoroastre, les Persans ont connu la révolution du soleil et l'ont célébrée par une fête annuelle; mais, après la chute de l'empire des mages, on avait négligé l'intercalation; les minutes, les heures s'étaient accumulées, avaient formé des jours, et le commencement du printemps se trouvait avancé du signe du Bélier à celui des Poissons. Le règne de Mélic fut illustré par l'ère djélaléenne, et toutes les erreurs passées ou futures se trouvèrent corrigées par un calcul qui surpasse l'exactitude du calendrier julien, et qui approche de celle du calendrier grégorien. »

« Les lumières et l'éclat qui se répandirent sur l'Asie dans un temps où l'Europe était plongée dans la plus profonde barbarie, peuvent être attribués à la docilité plutôt qu'aux connaissances des vainqueurs turcs. Ceux-ci durent une grande partie de leur sagesse et de leur vertu à un vizir persan, qui gouverna l'empire sous le règne d'Alparslan et de son fils. Nizam, un des ministres les plus éclairés de l'Orient, était traité par le calife comme l'oracle de la religion et de la science; le sultan s'en reposait sur lui comme sur le fidèle ministre de son pouvoir et de sa justice. Après une administration de trente ans, la réputation du vizir, sa fortune, et même ses services lui furent imputés comme autant de crimes. Il fut renversé par les intrigues d'un de ses rivaux, unies à celles d'une femme, et sa chute fut accélérée par l'imprudence qu'il eut de dire qu'à son bonnet et à son écritoire, emblèmes de son office, se trouvaient attachés, par les décrets de Dieu, le trône et le diadème du sultan. Ce respectable ministre se vit, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, chassé par son maître, accusé par ses ennemis, et assassiné par un fanatique : ses dernières paroles attestèrent

son innocence, et Mélic, après sa mort, n'eut plus qu'un petit nombre de jours sans gloire (*).»

L'assassin qui tua Nizamoulmoulc était un Ismaelien ou Bathénien. C'est ici le lieu de faire connaître cette secte redoutable.

DIGRESSION SUR LES BATHÉNIENS OU ASSASSINS.

Bathénien veut dire, en arabe, *un homme qui suit la doctrine intérieure*. Nos historiens des croisades les appellent *Assassins* (**), corruption de *haschischin*, qui vient lui-même de *haschischa*, nom arabe d'une préparation en usage parmi les Bathéniens et faite avec certaines parties de la plante du chanvre. Le haschischa et ses effets approchent beaucoup de ceux de l'opium.

Cette secte, dont les principes étaient également éloignés du musulmanisme et du christianisme, avait pris naissance deux ou trois ans auparavant dans le nord de la Perse. Le chef des Bathéniens, Hasan, fils de Sabbah, très-habile dans la géométrie et infatué de la magie, avait formé, de toutes les religions qu'il avait étudiées dans ses voyages, une règle ou plutôt une association dont les membres, affranchis de tous les devoirs de la morale, interprétaient le Coran d'une manière entièrement opposée à la foi orthodoxe. Mais en re-

[redacted]

vrés de nouveau et recon
eux. Le chef de la secte
à ses disciples qu'après
ils jouiraient éternellemen
sirs qu'ils avaient goûtés po
limité. L'espoir de cet ave
leur faisait mépriser la vie.
ces fanatiques les envoyai
pays étrangers pour assassi
sonnes dont il avait intér
faire, ou bien il les louait,
une somme d'argent, pour
des meurtres.

Hasan, fils de Sabbah,
château de Roudbar, en
puissance de ce chef avait i
ques craintes au sultan
qui lui envoya l'ordre de se
à l'autorité royale. Hasan
sitôt un Bathénien et lui
se tuer, ce que cet homme
nent; il commanda à un
précipiter du haut d'une
fanatique obéit sans montr
dre hésitation. Alors il dit
de Mélicschah : J'ai sous
soixante et dix mille hom
aussi dévoués à ma volon
que vous venez de voir;
réponse à votre maître.
n'osa pas attaquer les Bath
sectaires devinrent très-p
s'emparèrent d'un grand
châteaux forts, entre aut
d'Alamoût, près de Casbin.
dirent ensuite dans les c

[redacted]

terre durcie l'aurait plus
:ore enfoncé dans ton
:tend que le sultan, si in-
urs, trembla après avoir
. Il est certain qu'il re-
édition qu'il avait pro-

s subsistèrent jusqu'au
lagou-Khan, qui détrui-
s abominables sectaires,
le l'hégire (1255 de J.C.)

r DE L'HISTOIRE DES SEL-
DJOUKIDES.

le Mélicschah, son frère
fils, Barkiaroc, Mah-
r et Mohammed, se dis-
ine, et après plusieurs
, la branche aînée de la
djouk, celle qui régnait
trouva séparée des au-
ualité de chef suprême
: et de sa nation, dit
le sultan de la Perse
es frères obéissance et
à l'ombre de son sceptre
t les trônes du Kirman
'Alep et de Damas; que
les émirs de la Syrie et
tamie déployèrent leurs
que les hordes des Tur-
irent les plaines de la
tale de l'Asie. Les liens
le la subordination, af-
mort de Mélic, ne tar-
dissoudre: l'indulgence
: la maison de Seldjouk
ives sur le trône; et, s'il
yer le style oriental, une
s s'éleva de la poussière
. »
roisième fils de Mélic-
à la mort de son père,
Khorasan; il résida tou-
ette province, d'où il
iquêtes vers l'Indus d'un
xartès de l'autre. Bah-
roi de Lahore, et Ala-
erain qui s'était rendu
lestruction de Gazna, de-

le *la décadence*, t. XI, p.
de M. Guizot.

vinrent ses tributaires, et le royaume de Kharizm fut donné à son grand échanson. La mort des frères de Sandjar et la dépendance dans laquelle ses neveux étaient à son égard remirent dans ses mains la Perse, qui s'était trouvée partagée à la mort de Mélicschah. Sur la fin de son règne long et glorieux, Sandjar éprouva les plus cruels revers. S'étant avancé dans la Tartarie pour combattre le roi du Kara-Khataï, son armée fut taillée en pièces, sa famille tomba au pouvoir du vainqueur, et ses bagages furent pillés. Il eut lui-même beaucoup de peine à se sauver, accompagné seulement d'un petit nombre de gardes. Quelque temps après, il marcha contre une tribu turcomane, qui avait cessé de payer le tribut annuel de vingt-quatre mille moutons; il fut de nouveau battu et tomba au pouvoir des ennemis. Les Turcomans se montrèrent d'abord humains à son égard, mais ensuite ils lui firent éprouver les traitements les plus barbares. Pendant sa captivité, qui dura quatre ans (depuis 1153 jusqu'à 1156 de notre ère), ses États furent gouvernés par la sultane favorite Khatoun Tourkan. Mais cette princesse ne put, malgré sa vigilance, empêcher les Turcomans de ravager, dans leurs excursions, la province de Khorasan; Sandjar réussit à s'échapper, et mourut dans la soixante et treizième année de son âge (an de l'hégire 552; de J. C. 1157), peu de temps après avoir recouvré la liberté. Les historiens nous représentent ce prince comme un modèle de justice, d'humanité, de courage et de générosité.

Pendant les quarante années qui suivirent la mort de Sandjar, la Perse fut déchirée par les guerres que se faisaient les différentes branches de la famille des Seldjoukides. Le dernier prince de cette race qui exerça le pouvoir souverain sur la Perse fut Togril III, lequel, après avoir vaincu presque tous ses rivaux, se livra sans contrainte aux excès les plus condamnables. Takasch, roi du Kharizm, excité par les mécontents, entra en Perse, attaqua Togril, qui fut vaincu et tué

dans une bataille, après avoir donné les preuves du plus grand courage. Cet événement arriva l'an 590 de l'hégire (1193 de J. C.), cent cinquante-huit ans après l'avénement de Togril Ier, fondateur de la dynastie des Seldjoukides de Perse. Alaeddin-Mohammed, successeur de Takasch, conserva l'autorité souveraine en Perse jusqu'au moment où il fut détrôné par Gengiskan.

HISTOIRE DES ATABEGS DE L'ADERBIDJAN, DUFARS ET DU LOURISTAN. DYNASTIE DES MOGOLS ILKHANIENS.

Depuis la chute des Seldjoukides jusqu'à la conquête de Houlagou-Khan, fils de Gengiskan, pendant un siècle, la Perse fut déchirée par les querelles de plusieurs petits princes ou gouverneurs appelés *Atabeys* (*). Ceux-ci, encouragés par la faiblesse des derniers monarques de la maison de Seldjouk, établirent leur domination sur les plus belles provinces de l'Iran, et notamment sur l'Aderbidjan, le Fars et le Laristan. Quelques-unes de ces dynasties ont acquis assez d'importance pour que différents auteurs nous aient conservé leur histoire.

La Perse avait été soumise par les armes du Mogol Gengiskan. Cette conquête présente une suite de massacres et de scènes de destruction qu'on se refuserait à croire, s'ils n'étaient attestés par les plus graves historiens. Les habitants de Balkh envoyèrent à

[redacted]

Touli mourut trois ans après ; il laissa un grand nombre de mi lesquels était Houlagou, q maître de la Perse. Celui-cima avénement par la destructi secte des Assassins. L'armée quelle il entra en Perse était cent cinquante mille chevau compter un grand nombre d'a et d'ingénieurs chinois, habile truire les machines de guerre parer les matières inflamma l'on employait à cette époque d taque des places. Houlagou s Perse, Bagdad, la Mésopotam Syrie.

Après toutes ces expédition blit sa résidence à Méraga l'Aderbidjan. Il passa dans ce les dernières années de sa v manière digne d'un grand que, il appela de toutes le de ses vastes États des astron des philosophes qui, sous la d du grand Nasireddin, se livr leurs paisibles et savants trav sommet d'une haute montag près de Méraga fut nivelé, et blit un observatoire dont le tions subsistent encore. Ce fu Nasireddin fit ces tables ast ques si célèbres dans l'Orient nom de tables *ilkhaniennes*. I mourut à Méraga (an 663 de l'h J. C. 1264) ; son fils Abaka-Kha céda. Ce prince, plein de jus

[redacted]

l y a de plus certain tou-
ion, c'est qu'il embrassa
prit le nom d'*Ahmed-*
rint un violent persécu-
iens, qu'il bannit de son
ès avoir détruit leurs
logols, ennemis des ma-
favorablement disposés à
rétiens, virent avec peine
hmed-Khan. Une plainte
portée contre ce prince à
n, empereur de Tartarie,
scendants de Gengiskan
nt pour leur chef. Le ré-
e plainte fut qu'Argoun-
'Abaka, fut autorisé à
oncle Ahmed - Khan de
et de la vie. Il reçut
'investiture du royaume
l'Arabie et de la Syrie.
était un juif appelé Saad-
rorisa les chrétiens et
ahométans de tous les
tifs qu'ils occupaient. Il
les choses si loin, que
rsonnes qui professaient
irent défense de se pré-
ur. Tandis que le pape
voyait à Argoun une dé-
gée de lui témoigner sa
r les biens dont il com-
étiens, les musulmans
de voir anéantir leur
mort d'Argoun dissipa
s des uns et la crainte
ad-Eddaula fut massacré
stant où son maître ren-
soupir.
ourt et peu glorieux de
frère d'Argoun, est de-
par une tentative d'in-
u papier - monnaie en
Khatou, après avoir
s trésors par des pro-
s exemple, eut re-
yen extrême. L'opposi-
linaire qu'il rencontra
ns le força de renoncer
Peu de mois après, il fut
s à mort par des nobles
e lui (an de l'hégire 694;
).
n, petit-fils de Houla-
s élevé sur le trône. Il ne
jouit que peu de temps du pouvoir suprême, et fut, au bout de quelques mois, détrôné et tué par Gazan-Khan, fils d'Argoun.

Gazan-Khan ne voulut jamais consentir à accepter la couronne avant d'avoir été régulièrement élu par un couriltaï ou assemblée de la noblesse mogole. Il exposa, devant cette espèce de diète, l'intention qu'il avait de réformer les abus qui s'étaient introduits dans toutes les branches de l'administration, sous les princes ses prédécesseurs. Depuis la mort de Houlagou, le pouvoir avait été entre les mains des nobles bien plutôt qu'entre celles du souverain. Gazan remit en vigueur les règlements de Gengiskan, en établit de nouveaux, réforma les administrations, régularisa l'établissement des postes et des caravansérais, réprima le vol, et régularisa le système des poids et mesures, et des monnaies. Il abandonna la foi de ses ancêtres pour embrasser l'islamisme; près de cent mille Tartares changèrent de croyance avec lui. On attribue son apostasie aux conseils du vizir Nourouze, qui lui représentait sans cesse toutes les difficultés qu'il aurait pour conserver la souveraineté de la Perse, s'il n'embrassait pas la religion de Mahomet. Après son changement de religion, Gazan se considéra comme dégagé de l'obéissance que ses ancêtres et lui-même avaient toujours montrée aux ordres de l'empereur de Tartarie. Les Tartares, voulant le punir de sa rébellion, firent une irruption dans le Khorasan: mais ils furent bientôt rejetés au delà de l'Oxus par le vizir Nourouze (an de l'hégire 696; de J. C. 1296).

Gazan-Khan eut à soutenir plusieurs guerres contre les sultans d'Égypte. Une grande défaite qu'il éprouva en Syrie (an 703 de l'hégire; 1303 de J. C.), dans sa lutte contre ces princes, lui causa une vive douleur, et avança même sa fin. Il mourut dans les environs de Reï.

Gazan eut pour successeur son frère Aldjaïtou-Khan, plus connu sous le nom de *Mohammed-Khodabendeh.* Ce

prince passe pour avoir aimé la justice. Il se déclara sectateur d'Ali, et fit graver sur les monnaies le nom des douze imans. Il bâtit la ville de Soultanieh, qui devint la capitale du royaume de Perse.

Abou-Saïd Behader succéda à son père Khodabendeh, n'étant encore âgé que de douze ans. Pendant sa minorité, la Perse se trouva plongée dans l'anarchie par les discordes des nobles. Abou-Saïd, prince indolent et faible, mais brave, mourut d'une fièvre qu'il gagna dans le Schirvan, où il était allé pour repousser une invasion de Tartares (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.). Ce monarque fut le dernier membre de la famille de Houlagou qui ait possédé en réalité l'autorité souveraine. Les successeurs d'Abou-Saïd, élevés sur le trône par des grands seigneurs ambitieux, en étaient arrachés dès qu'ils paraissaient contrarier leurs projets. Chaque province de la Perse tomba au pouvoir d'un chef indépendant; et l'empire ainsi démembré devint bientôt la proie des armées de Timour, plus connu sous le nom de *Tamerlan*.

HISTOIRE DE PERSE SOUS TIMOUR ET SES DESCENDANTS.

L'émir Timour, surnommé *Lenc* (*), naquit à Kesch, dans le Mawaralnahr (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.).

[redacted]

tête d'une puissante armée. A
proche, Haddji-Berlas, gouve
Kesch et oncle de Timour,
dans le Khorasan, tandis que
veu, plus politique, s'aband
la clémence de Toglouctimour
gnait, par cet acte de soumis
gouvernement de la provinc
bientôt Timour se révolta, et fi
de prendre la fuite. Il mena,
plusieurs années, une vie er
vagabonde, pleine d'inquiétud
dangers. Sa suite était rarem
posée de plus de cent caval
souvent même il se trouvait
cune escorte. Mais il avait su
ver des partisans cachés qui l
saient de toutes les démarche
ennemis, et lui donnaient
moyens d'échapper à leurs en

Toglouctimour étant mort,
tisans de Timour reprirent co
devinrent plus nombreux;
que leur chef se trouva bient
puissant pour défendre son i
dance contre les princes voi
après la défaite d'un rival da
appelé l'*émir Hosain*, il co
dans tout le Mawaralnahr.
les onze premières années
règne (de 1369 à 1380 de J.
mour s'occupa des affaires int
de ses États, ainsi que de la
des pays de Caschgar et de Kh
puis il entra dans le Khora
habitants de la province fire

[redacted]

ontribution sur les ha-
ıme, quoique très-forte,
entièrement payée lors-
n événement qui amena
de la ville. Un jeune for-
ıeurait dans le faubourg
tit du tambour pendant
itôt un grand nombre
ssemblèrent, coururent
nts quartiers, et tuèrent
les commissaires et les
s. Timour mit aussitôt
la ville, qu'il prit d'as-
iassacrer tous les habi-
ceux qui avaient donné
ıres, et les hommes de
ses soldats à lui appor-
ıe quantité de têtes, et
ficiers pour en vérifier
Tartares, moins cruels
eurent horreur de ce
plusieurs d'entre eux
têtes pour n'être pas
sacrer eux-mêmes des
fense. Soixante et dix
ent mises en pyramide
, et on en forma plu-
ı différents endroits de
cette horrible expédi-
narcha sur Schiraz, qui
ui avec la province de
l'Yezd, et le Kirman.
imour eût organisé l'ad-
e ces différentes con-
bligé de retourner dans
r, pour repousser le sou-
tschak qui avait envahi
Il punit les agresseurs,
pire jusqu'aux extrémi-
rie, et fit plusieurs au-

: 794 de l'hégire (1392
iour repassa en Perse,
ı de réprimer les tenta-
es mécontents qui vou-
: joug. Il suivit la route
ı, et, dans sa marche,
es troupes d'assassins
les provinces du nord-
se. Ces misérables, qui
om de *Fédavi* ou *Dé*-
ent avoir été une bran-
: des Bathéniens.
rante, Timour envoya des troupes contre Bagdad, tandis que lui-même marchait sur Schiraz avec une armée de trente mille hommes. Pendant l'absence qu'il avait faite, un chef, appelé *Schah-Mansour*, s'était emparé du gouvernement du Fars. Ce prince descendait de la famille des Modhafferides qui, pendant plus d'un demi-siècle, régnèrent sur le Fars et sur quelques autres provinces (*). Timour, arrivé dans les environs de Schiraz, fut attaqué par Schah-Mansour, qui, à la tête de trois ou quatre mille cavaliers d'élite, chargea deux fois le centre de l'armée tartare, et parvint à le rompre. Timour lui-même fut sur le point de tomber sous les coups de ce vaillant adversaire, et ne dut la conservation de sa vie qu'à la bonté de son casque. Enfin, malgré sa valeur, Mansour fut accablé par le nombre. Les Tartares entrèrent à Schiraz, et massacrèrent tous les princes modhafférides.

La Perse une fois soumise, Timour porta ses armes victorieuses dans les principales contrées de l'Asie. Il était en marche contre les Chinois, et venait de passer le Jaxartès lorsqu'une maladie violente l'obligea de s'arrêter à Otrar, où il mourut l'an de l'hégire 807 (1405 de J. C.).

Voici le portrait que sir John Malcolm nous a laissé de cet homme extraordinaire : « Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort, Timour ne vit jamais un jour s'écouler sans combat ou sans alarmes. Son expérience comme guerrier était peut-être aussi grande que celle d'aucun conquérant qui ait jamais existé. Aussi n'estimait-il les hommes qu'en raison de leurs talents militaires. Pour les braves, il était le meilleur des rois. Le vieux soldat, disait-il, ne doit jamais perdre ni son rang ni sa solde; car les hommes qui sacrifient le bonheur de toute leur existence pour un honneur périssable méritent des récompenses et des encouragements. »

(*) Voyez sur ces princes l'excellente notice de M. de Saulcy. Journal asiatique, IIIe série, t. XI, p. 306 et suiv.

« Ce qui frappe surtout dans le caractère de Timour, c'est la persévérance dont il était doué; jamais les difficultés ne l'arrêtaient, quand une fois il avait pris sa résolution. Lorsque ses amis et ses courtisans étaient découragés, il leur racontait l'anecdote suivante : « Je fus une fois, disait-il, « contraint, pour éviter mes ennemis, « de me réfugier dans un bâtiment « ruiné, où je restai seul et assis pen- « dant plusieurs heures. Cherchant à « détourner mon esprit de ma position « affligeante, je fixai mon attention « sur une fourmi qui portait au haut « d'un mur un grain de blé plus gros « qu'elle. Je contemplai les efforts « qu'elle faisait pour arriver à son but. « Le grain tomba soixante-neuf fois à « terre; mais l'insecte persévéra; et, « à la soixante et dixième fois, il at- « teignit le haut du mur avec le far- « deau qu'il traînait. Cet exemple, « ajoutait Timour, me rendit sur-le- « champ du courage, et je n'ai jamais « oublié la leçon que m'a donnée cette « fourmi. »

Timour avait laissé la couronne à son petit-fils Pir Mohammed Djihanguir, qui était alors dans le Candahar. Khalil-Soultan, autre petit-fils de Timour, se trouvait avec l'armée. Ce dernier, fort de l'appui de plusieurs chefs puissants, se rendit maître de Samarcande. La guerre s'alluma entre les deux compétiteurs; mais, peu de temps après, Mohammed fut tué par

[redacted]

pulace (an de l'hégire 811;
1408).

Schah-Rokh, fils de Timo
cle de Khalil, aussitôt qu'il e
le malheur de son neveu,
province de Khorasan dont
gouverneur, pour se rendre
hâte à Samarcande; et il fut
reconnu pour chef suprême
l'empire. Touché des malheurs
lil, il lui confia le gouverne
Khorasan, et lui rendit sa
sans laquelle la vie lui était i
table. Khalil étant mort, S
mouc ne voulut pas survivre
qui avait tout sacrifié pour e
tua d'un coup de poignard. L
des deux amants furent porté
et déposés dans le même tom

Schah-Rokh était un prince
généreux, et exempt d'ambi
s'occupa de réparer tous le
qu'avaient amenés les expédi
Timour; il rebâtit Hérat e
et ramena la prospérité
les points de son empire. O
à sa cour les hommes les
tingués par leur savoir et
lent. Pendant un règne qui dur
huit ans, nous ne le voyon
dans aucune guerre importan
rigea seulement une expéditio
des tribus turcomanes de l'
neure, qui s'étaient emparée
derbidjan, et se contenta de
ser de cette province. Il mou
850 de l'hégire (1446 de J. C.).

[redacted]

uccesseur Abou-Saïd, ar-
s de Timour. Ce prince
une expédition contre les
Le sultan Hoseïn Mirza,
le Timour, se rendit alors
mpire. Les victoires qu'il
r ses nombreux compéti-
itèrent le surnom de *Gazi*
ux; mais, disent les his-
ortune pâlit devant l'astre
-Khan. Le fils d'Hoseïn
é *Bédi-Alzéman*, fut le
e de la race de Timour
r la Perse. Obligé de fuir
rcomans qui envahissaient
, il se réfugia auprès de
l-Sophi, qui avait établi
on sur quelques provin-
rse. Bédi-Alzéman vivait
lorsque l'empereur otto-
I[er], se rendit maître de
fut envoyé à Constantino-
rut.

asan, chef de la tribu
u Mouton blanc (*), s'em-
erbidjan, de l'Irak, du
Kirman, et mourut après
onze ans. Il laissa des
qui se disputèrent son
883 de l'hégire; 1478 de
dissensions qui éclatèrent
célérèrent la ruine de leur
frayèrent le chemin du
nouvelle dynastie.

. LA DYNASTIE DES SOPHIS.

naël, fondateur de cette
it par sa mère petit-fils
asan.

grand-père de Schah-Is-
é paternel, avait un si
re d'adhérents et de dis-
Djihan-Schah, chef de la
outon noir, effrayé du
re de ses sectateurs, le
ébil où il vivait. Djoneïd
ar-Békir auprès d'Ouzoun-

(*) ...s turcomanes du Mouton noir
... blanc (*Kara-koyounlou* et
...) étaient ainsi appelées parce
...étendards était représenté un
de ces deux couleurs.

Hasan. Ce prince lui donna sa sœur en mariage. Après avoir contracté cette alliance, Djoneïd se retira avec ses disciples dans la province de Schirvan.

Mais, à peine arrivé dans ce pays, il fut tué dans un combat : son fils Haïder lui succéda. Celui-ci épousa une fille d'Ouzoun-Hasan, et eut de cette princesse trois fils, Ali, Ibrahim Mirza, et Schah-Ismaël. Son fils aîné ayant atteint sa majorité, Haïder crut que le moment de marcher contre le gouverneur du Schirvan et de venger la mort de son père était enfin arrivé. Ses projets échouèrent, et il périt dans une bataille. Ses restes furent transportés à Ardébil et déposés dans un tombeau où ses sectateurs allaient en pèlerinage. Ali fut bientôt arrêté à Ardébil, et envoyé avec ses frères à Istakhar, où ils resterent pendant plus de quatre ans. Ils parvinrent enfin à s'évader, et se rendirent à Ardébil, où quelques-uns de leurs disciples les rejoignirent; mais, attaqués par des forces supérieures, ils furent vaincus. Ali resta sur le champ de bataille, et ses deux frères s'enfuirent dans le Guilan, où Ibrahim Mirza mourut.

Ismaël, troisième fils de Haïder, n'était âgé que de quatorze ans lorsqu'il se mit à la tête de ses partisans, et marcha contre le prince du Schirvan, qu'il défit. Une victoire remportée sur la tribu du Mouton blanc rendit Ismaël maître de tout l'Aderbidjan. L'année suivante (an de l'hégire 908; de J. C. 1502), il entra dans l'Irak et vainquit, en bataille rangée, non loin de Hamadan, un prince turcoman appelé *Mourad*. En moins de quatre ans Ismaël se trouva maître du royaume de Perse; il prit ensuite Bagdad, et s'empara de tout le Khorasan. L'an de l'hégire 920 (de J. C. 1514) le sultan Sélim entra dans l'Aderbidjan, où il livra bataille à Ismaël. Celui-ci fut complétement défait; cependant Sélim ne retira que peu de fruit de sa victoire; le manque de vivres l'obligea à se retirer, et sa mort, qui arriva peu d'an-

nées après, permit à Ismaël de soumettre la Géorgie. Ce fut la dernière conquête du monarque persan, qui mourut à Ardébil, où il était allé pour visiter le tombeau de son père (an de l'hégire 930; de J. C. 1523). « Les Persans, dit Malcolm, parlent avec transport du beau caractère d'Ismaël; ils ne le considèrent pas seulement comme le fondateur d'une grande dynastie, ils voient en lui le protecteur de cette foi particulière dont ils se glorifient comme d'une religion nationale; il est appelé, dans leurs histoires, *Schah-Schia* ou *le roi des Schiites*, désignation qui prouve combien on chérit sa mémoire. Quoiqu'il n'ait pas précisément droit à cet éloge excessif, il fut certainement un habile et vaillant prince. Durant toute sa vie, il n'éprouva qu'une défaite; encore doit-on penser qu'un grand parc d'artillerie, et des connaissances plus avancées dans l'art de la guerre, que le sultan Selim avait acquises par ses rapports avec les nations européennes, furent les causes principales de l'avantage que celui-ci remporta sur le brave Ismaël. »

Schah-Tamasp n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père. Le règne de ce prince fut d'abord troublé par des dissensions entre plusieurs chefs de tribu, ainsi que par les irruptions des Usbecks et par une invasion des Ottomans. Soliman, après avoir conquis les provinces situées à l'ouest de [redacted]

Schah-Tamasp fit au royal une réception magnifique, le avec la dernière générosité, et bua puissamment à le faire r sur le trône des Grands-Mo mourut l'an de l'hégire 984 (1576), après un règne qui av cinquante-trois ans. « Ce pri Malcolm, était bon et géné semble n'avoir manqué ni d'e de prudence: et s'il ne se d pas par de grandes vertus, on lui reprocher aucun vice Dans les premiers temps de s se livra peut-être à quelque mais à l'âge de vingt-neuf ans pénitence publique, et ordonn truire les cabarets dans tous ses Il avait désigné pour lui succ cinquième fils, Haïder-Mirz une faction qui soutenait la quatrième, Ismaël, l'emporta der fut massacré. Ismaël II, bien établi sur le trône, fit p les princes du sang. L'abus de fermentées, de l'opium, et aussi le poison, abrégèrent la tyran. Il mourut d'une mani que subite (an 985 de l'hégire J. C.), avant qu'on eût mis tion les ordres qu'il avait do tre son frère Mohammed-M aîné de Tamasp, qui monta le trône.

Le règne de Mohamme surnommé *Khodabendeh*, et malheureux. Connaissant [redacted]



à la valeur de son fils
-Mirza; mais ce noble
bientôt sous les coups

e l'anarchie dans laquelle
t plongea momentané-
:, un chef de tribu, qui
)as comme un moyen
ropre domination, mar-
ıne prince vers Casbin,
ndit maître sans peine;
d était alors à Schiraz
r une rébellion. Depuis
ut reconnu comme sou-
'erse, bien que l'homme
ıcé sur le trône exerçât
:tions de la royauté. Ce-
s n'était pas un prince à
de l'apparence du pou-
ffranchir de la servitude
fit mettre à mort son
)tecteur.
ıs avait à peine quitté le
rsque les Usbecks enva-
ovince. Hérat, après une
uf mois, tomba en leur
: livrée au pillage. L'an-
996 de l'hégire; 1587 de
nemis redoutables s'em-
eschhed et en massacrè-
tants. Comme leur prin-
t le pillage, ils se reti-
rs devant les troupes
ais enfin, l'an 1006 de
de J. C.), Abbas réussit
: mains avec eux pres de
ıporta une victoire com-
pour longtemps la pro-
i de leurs incursions.
prince étendait son ter-
: de Balkh, ses généraux
és à réduire le district
lu Laristan et les îles du
:.
retour de Schah-Abbas
le, après sa victoire sur
que Sir Anthony et Sir
y, à la tête de vingt-six
ı montés et richement
résentèrent au monarque
mant l'honneur d'entrer
Charmé de cette propo-
ı-Abbas leur fit le plus
ıeil, et les Persans du-
rent à ces deux frères l'introduction de la discipline militaire et de l'artillerie dans leur armée. Sir Anthony fut chargé d'une mission spéciale auprès des souverains chrétiens de l'Europe, pour obtenir leur coopération contre les Ottomans. Il passa d'abord en Russie, où il resta quelque temps en prison. Dès qu'il eut obtenu sa mise en liberté, il poursuivit son voyage, et se rendit auprès de l'empereur d'Allemagne, qui lui fit un bon accueil.

Enfin, l'an de l'hégire 1011 (1602 de J. C.), Schah-Abbas commença la guerre contre le Grand Seigneur. Il s'était depuis longtemps préparé à cette expédition par la prise de Nehavend, dont il avait rasé les fortifications. Il entra ensuite dans l'Aderbidjan, et se rendit maître de Tauris, qui était resté dix-huit ans au pouvoir des Turcs. Érivan, que les Persans attaquèrent ensuite, fut pris dès le commencement de la saison suivante. Les Turcs cependant avaient rassemblé une armée, qui, suivant les calculs de quelques auteurs, s'élevait à cent mille hommes. Schah-Abbas avait un peu plus de la moitié de ce nombre. On en vint aux mains. Les Persans, grâce à la nouvelle tactique militaire, obtinrent une victoire complète. On présenta à Schah-Abbas, suivant le rapport du P. Antonio de Gouvea, vingt mille cent quarante-cinq têtes coupées. Le même historien nous apprend que ce prince faillit être assassiné après sa victoire.

« Parmi les prisonniers qu'on amena au roi de Perse, dit-il (*), était un jeune homme, qui, par ses manières et la richesse de ses vêtements, faisait assez connaître qu'il appartenait à une famille illustre. Abbas, touché de compassion, et séduit par sa bonne mine, ordonna qu'on détachât les cordes qui retenaient ses mains; et quand le prisonnier fut libre, il lui demanda

(*) *Relaçam em que se tratam as guerras, e grandes victorias que alcancou o grande rei da Persia Xa Abbas.* Lisbonne, Pierre Crasbeeck, 1611, in-4°, fol. 119 recto.

s'il voulait entrer à son service. Celui-ci répondit qu'il y était tout disposé ; et au moment où il s'approchait de Schah-Abbas dans l'intention, à ce que l'on supposait, de se jeter à ses pieds, pour lui témoigner sa reconnaissance, il tira un poignard, et allait percer ce prince, qui ne se défiait aucunement de lui. Quelqu'un ayant crié, Abbas se précipita sur le prisonnier ; et, comme il était doué d'une grande force, il lui arracha le poignard; mais déjà l'assassin, frappé par les courtisans, était tombé mort sous leurs coups. »

Schah-Abbas, poursuivant ses succès, chassa les Turcs de toutes leurs possessions sur le littoral de la mer Caspienne, ainsi que de l'Aderbidjan, de la Géorgie, du Curdistan, et des territoires de Bagdad, de Mossoul et de Diarbekir.

Sous le règne d'Abbas, les Portugais reçurent, par la perte d'Ormouz, un des coups les plus funestes à leur puissance dans l'Orient. Ils se trouvaient depuis plus d'un siècle en possession de cette île (*), qui était devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde. Abbas voyait d'un œil d'envie cette prospérité, dont il comprenait mal la source, et il s'imagina que la conquête d'Ormouz ajouterait à la fois à la gloire et à la richesse de son royaume. Mais il n'ignorait pas l'impossibilité du succès sans une expédition navale. Par de riches présents et de brillantes pro-

[redacted]

conquête ; mais tous les m
projets qu'il avait formés n'
cun résultat, et Ormouz pe
son importance en passant s
mination de la Perse.

Les belles espérances d'
commerciaux dont se flatt
agents de la compagnie des I
rent renversées par le ref
que fit Abbas de permettre au
de fortifier Ormouz, ou tou
île du golfe Persique. L'hist
factorerie anglaise à Gomrou
depuis cette époque jusqu'au
où cet établissement fut défini
abandonné, qu'une série de
et de pertes ; et, quoique Scha
continuât à traiter les deux
avec toute espèce de défé
d'amitié, ses ministres firent
toutes les tentatives des Angl
se substituer aux Portugais et
rer du commerce du golfe P

L'administration intérieure d
Abbas inspira à ses sujets un
mêlé de reconnaissance pour
moire. C'est surtout à la sag
l'énergie des mesures qu'il pri
Perse dut la tranquillité dont e
même après sa mort. Sous ce
la population du royaume s'a
plus du double. Il choisit
pour la capitale de son empire ;
ville lui doit ses plus beaux
Il fit embellir Meschhed, ain
schraf et Farahabad dans le
deran. « Mais, ajoute sir Jo

[redacted]

:, et de les contraindre à religion, comme avaient lécesseurs dans les mêmes s, il les établit sur diffédu royaume, et leur acrté de bâtir des églises et tres priviléges importants. squ'il marcha sur Djoulfa, les habitants se soulevèles officiers turcs, et ap- clefs de la ville et l'impôt e persan, qui se montra r la suite, favorablement ır égard. Cinq mille d'en- ent transportés dans un bourg d'Ispahan construit evoir, et qui prit le nom Ces industrieux émigrés rapidement par un com- avec l'Inde et d'autres accrurent beaucoup la nérale de l'empire. Abbas nder une colonie sembla- Mazenderan, sa province ais l'insalubrité du climat entreprise. En peu d'an- rtie des nouveaux colons ombé. Abbas accorda une péciale aux chrétiens de On rapporte même, d'a- ne autorité, qu'il fut par- ier enfant qu'eut Sir Ro- d'une dame circassienne arque lui avait donnée . Il affectait cependant gide comme musulman, se de boire du vin.

exigeait une grande inté- rt des hommes chargés de ice, et il fit pendre plusieurs étaient rendus coupables tion. Ces terribles exem- peut-être nécessaires pour hommes accoutumés à anarchie, et qui n'avaient iles de leurs actions que 'or et la crainte des sup-

onsidéré comme homme apparaît sous un jour à la le et digne de pitié. Ses it pour lui l'objet d'une alousie et d'une crainte vait pas maîtriser. Il fit assassiner l'aîné et priver de la vue les deux autres. Les remords que lui causaient des crimes si horribles remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Il mourut dans son palais favori, à Farahabad (an de l'hégire 1037, de J. C. 1628), à l'âge de soixante et dix ans.

« Il y a peu de souverains, dit Malcolm, qui aient fait plus réellement du bien à leur pays qu'Abbas le Grand. Il établit dans toute l'étendue de la Perse une tranquillité qui y était inconnue depuis bien des siècles. Il mit fin aux dévastations des Usbecks, refoula ces pillards dans leur propre pays, et chassa les Turcs. Il veillait à ce que la justice fût exactement rendue à chacun. Bien que doué de grands moyens et habile homme de guerre, il regarda la prospérité de ses vastes États comme un plus noble but que de nouvelles conquêtes. Il s'attacha à faire fleurir l'agriculture et le commerce, et les plans qu'il suivait révèlent tous la hauteur de son esprit. On ne saurait compter les ponts, les caravansérais et les autres monuments d'utilité publique qu'il éleva. L'impression que sa noble munificence fit sur l'esprit de ses sujets s'est transmise à leurs descendants. Le voyageur qui demande aujourd'hui le nom du fondateur d'un ancien monument reçoit invariablement cette réponse : « C'est Schah-Abbas le Grand. » Cette réponse ne provient pas de la certitude qu'il en ait été le fondateur, mais de l'habitude de le considérer comme la cause de toute espèce d'amélioration. On ne saurait supposer qu'un prince de ce caractère ait été naturellement cruel ; et à quelques excès que les exigences de la politique, l'âge ou les intrigues de vils flatteurs aient pu entraîner Abbas dans ses vieux jours, il ne faut pas nous hâter de livrer à l'exécration la mémoire d'un souverain qui a rendu à la Perse une grandeur qu'elle avait perdue depuis des siècles ; qui fut brave, généreux et sage, et qui, durant un règne de près d'un demi-siècle, ne parut avoir d'autre but que de rendre son royaume florissant et

ses sujets heureux. Un illustre voyageur, Chardin, en établissant un fait historique, nous a fourni le plus grand éloge du caractere d'Abbas. « Lorsque ce grand prince, dit-il, cessa de vivre, la Perse cessa de prospérer. »

Sam-Mirza, petit-fils d'Abbas, prit en montant sur le trône le nom de *Schah-Séfi*. Le règne de ce tyran cruel et inconstant fut malheureux et sans gloire. La jalousie de Séfi lui fit mettre à mort ou priver de la vue les princes du sang, les ministres et les généraux qui avaient eu des places ou obtenu des honneurs sous Abbas. Sa mère, qui l'avait irrité par la liberté de ses représentations, partagea, dit-on, le sort de tous ceux qui voulurent lui donner des conseils; et dans un moment de fureur, il poignarda son épouse favorite. On le laissa cependant régner en paix, et il mourut à Caschan l'an de l'hégire 1051 (de J. C. 1641). Sous son règne, les Turcs reprirent Bagdad, et le Candahar se souleva en faveur du grand Mogol. Ce prince fut enterré à Kom. Notre planche 53 représente son tombeau d'après Chardin.

Abbas II, fils de Séfi, n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône, et il se trouva naturellement confié aux mains des ministres du feu roi, qui étaient des hommes pieux et d'habitudes austères. Tous les fonctionnaires adonnés à l'ivrognerie furent rempla-

[redacted]

le peuple. Il avait pour toute
ligions la même tolérance
bisaïeul, dont il portait le nom
toujours aux chrétiens les tém
les plus éclatants de sa protect
vent il exposait les principe
quels il fondait sa conduite à c
« C'est à Dieu, disait-il, et no
« de juger la conscience des l
« et je ne me mêlerai jama
« qui appartient au tribunal c
« créateur et seigneur de l'un

Il recouvra le Candahar, et
server la paix avec la Porte.
tous les souverains de l'Euro
que ceux de l'Inde et de la
lui envoyèrent des ambassad
conduite qu'il tint envers un p
Géorgie qui avait été son en
qui devint son prisonnier,
preuve de la bonté naturelle
caractère. Abbas lui pardonn
bla de faveurs, et obtint la m
berté de son petit-fils, qui
sonnier ou otage en Russie.
termina sa carrière l'an de l'hé
(de J. C. 1666), au milieu
frances intolérables. Sa mor
sée par une horrible mala
quelques voyageurs contemp
décrit les symptômes non
deux qu'effrayants.

Le corps d'Abbas II fut
Kom, dans un tombeau que
nons d'après Chardin (pl. 5

Séfi-Mirza, fils d'Abbas

[redacted]

ıières années du règne
fils et son successeur,
ns ce calme profond
'ent un orage. Des eu-
ıollahs avaient tout le
s les honneurs; et,
'que Malcolm, le plus
ıme de l'état où se
se, c'était la facilité
peuple souffrait sans
ı conduite de son faible
monarque. Enfin, tan-
ıs sonnites du Curdis-
les provinces du nord-
ıs les murs d'Ispahan,
es de Mascate se ren-
'es îles du golfe Persi-
igués avec les Usbecks,
irman et le Khorasan.
ophis n'eut même pas
ıer sous les coups d'un
. L'armée afgane, qui
ahan, s'élevait tout au
le hommes dépourvus
on ne peut pas donner
ques *zembourecs* ou
ces portées sur des
ıdant cette poignée de
: armée persane sou-
:-quatre pièces de ca-
nt emporter la ville
gans dévastèrent tout
d'alentour. Des mon-
es attestent encore
mirent dans l'ac-
de cette œuvre de
famine, sur laquelle
ssiégeants, se fit bien-
ıdant une négociation
n de la ville, négocia-
ılongée avec cruauté,
a disette allèrent tou-
enfin les substances
ıntes venant à man-
nts dévorèrent de la
ious un climat moins
é bientôt infecté par
e corps privés de sé-
ıien que les eaux du
ent tellement corrom-
ıeine les boire, la peste
ıint. Une vigoureuse
vé la capitale et l'em-
ıple demanda en vain
à marcher contre l'ennemi. Hoseïn, aveuglé, n'écoutait que les perfides conseils d'un traître. Enfin, le 22 octobre 1722, ce prince avili signa une capitulation par laquelle il abandonnait sa couronne à Mahmoud l'afgan, et il rendit hommage en personne avec toute la noblesse au conquérant devenu souverain de la Perse. Hoseïn vécut encore sept ans dans un palais où il fut enfermé. Ensuite on le mit à mort.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES AFGANS.

Le premier soin de Mahmoud fut de venir au secours des habitants affamés, puis il s'appliqua à inspirer de la confiance à ses nouveaux sujets. Il reçut dans son amitié tous les nobles restés fidèles au monarque dépossédé, et bannit ou fit périr ceux qui l'avaient abandonné. Les factoreries européennes furent confirmées dans tous leurs priviléges, et les chrétiens de toutes les nations eurent la liberté d'exercer publiquement leur culte. Mais les difficultés devinrent trop grandes pour la vertu ou le courage de Mahmoud, et les mesures qu'il prit pour se maintenir sur le trône décèlent la lâcheté et la férocité d'un barbare. Les horreurs du siége n'étaient que le prélude de la sanglante tragédie qui devait suivre. Mahmoud fit égorger trois cents nobles avec leurs enfants mâles et plusieurs princes du sang, trois mille gardes qu'il avait pris à sa solde, et en général tous ceux qui avaient été au service de l'ancien gouvernement. Des cruautés aussi atroces et aussi impolitiques trahissaient un esprit dominé par la crainte. Au moyen de nouvelles levées, faites principalement chez les Curdes, Mahmoud se rendit maître de quelques-unes des principales villes de l'Irak-adjémi, dont presque toujours il massacra une partie des habitants. Schiraz fut prise en avril 1724, après un blocus de huit mois; il y eut beaucoup de monde de tué; mais l'épée ne causa pas autant de ravages que la famine.

La Porte, profitant de l'état de fai-

blesse de la Perse, s'était rendue maîtresse du Curdistan et de l'Aderbidjan, tandis que les Russes avaient envahi les provinces caspiennes, et s'étaient emparés de Derbend, de Bakou et de la plus grande partie du Guilan. Pour ajouter à l'embarras de Mahmoud, une attaque manquée contre la ville d'Yezd causa une sédition dans son armée; c'est alors que, dans l'espoir de se concilier la faveur divine, il se soumit à une rude pénitence, qui acheva de troubler sa raison. Pendant quinze jours il resta enfermé dans un caveau obscur, prenant à peine autant d'aliments qu'il en fallait pour ne pas mourir d'inanition, et lorsqu'il revint à la lumière, il éprouva une si grande faiblesse de nerfs, qu'il tressaillait à l'approche de ses meilleurs amis. Bientôt après, il fut atteint d'aliénation mentale. Dans les paroxysmes de la maladie, il déchirait ses chairs et les dévorait. Sa mère voyant que son état était sans remède, le fit étouffer pour abréger ses souffrances.

Aschraf, cousin de Mahmoud, monta sur le trône en avril 1725. Il commença son règne par faire mettre à mort quelques-uns des chefs les plus braves de ses tribus, et un petit nombre de nobles persans qui restaient encore à Ispahan. Ceux-ci furent condamnés sous prétexte qu'ils entretenaient une correspondance avec Tamasp, fils du monarque dépossédé, le sultan Hoseïn.

[redacted]

tentions de Tamasp, qu'on devi
le cas où il n'accéderait pas
mes du traité, mettre un autr
sur le trône de Perse. Des évé
inattendus vinrent détruire to
combinaisons. Dès son déb
la carrière politique. Asch
ploya une habileté consom
représenta aux chefs turcs q
taient engagés dans une guer
que contre un monarque sonni
doxe, afin de rétablir une c
hérétique, et il appuya si puiss
cet argument en battant leurs
en différentes rencontres, et
voyant ensuite tous les prin
que le Grand Seigneur se vit o
conclure la paix avec lui, et de
naître ses droits au trône de P
condition toutefois de garder l
qu'il avait conquis. Mais à
Aschraf commençait à jouir de
quillité, quand il apprit que Sc
masp, rejoint par Nadir-Kouli
pénétré dans le Khorasan, s'é
paré de Meschhed et de Hérat
la chute de ces deux villes avait
la soumission de presque toute
vince.

Nous devons, avant d'al
loin, faire connaître Nadir-K
venu si célèbre sous les noms
mas-Kouli-Khan et de *Nadir*
« Dans les gouvernements
ques, dit Malcolm, l'opinion
ples compte rarement pour

[redacted]

ıaison de Séfi, qui avaient
malheurs de la Perse. »
e Nadir-Schah, homme
action, appartenait à la
des Afschars, qui s'était
ophis. Nadir fut d'abord
ivre, à faire des habits et
de peaux de mouton. Il
même de la bassesse de
et quand son second fils,
irza, épousa une princesse
lu Grand-Mogol, comme
it que Nasroullah-Mirza
e de ses ancêtres en re-
u'à la septième généra-
hah s'écria : « Dites-leur
; de Nadir-Schah, fils et
son épée, et ainsi de
à la soixante et dixième,
ptième génération. »
h était né dans le Kho-
encore, il devint prison-
ks. Il parvint à s'échap-
captivité qui avait duré
entra ensuite au service
f de sa province, le mas-
ra sa fille, qu'il épousa
il se mit à la tête d'une
urs. Étant devenu, par
t sa capacité, gouverneur
il mérita d'être dégradé,
uni de la bastonnade. Il
s auprès d'un oncle qui
n petit corps de la tribu
Mais celui-ci, effrayé de
de l'ambition qu'il re-
s son neveu, l'obligea de
eprit alors la profession
on courage et son génie,
attirèrent autour de lui
partisans. Il se trouva
e de trois mille hommes,
l levait des contributions
nts du Khorasan. Vers
'an de l'hégire 1139, de
l reçut des propositions
u service de Schah-Ta-
r ce prince à chasser les
cepta ces offres avec joie.
les causes qui amenèrent
et le firent monter plus
ne de Perse.
i jusque-là avait vu avec
s efforts de Tamasp, se
hâta de détourner le danger qui le menaçait, en attaquant son ennemi avant qu'il se fût approché de la capitale. Les deux armées se rencontrèrent près de la ville de Damegan, et les Afgans, complétement défaits, prirent la fuite. Dans un second engagement qui eut lieu six semaines après, à environ quarante milles au nord d'Ispahan, les Afgans laissèrent 4,000 de leurs plus braves soldats sur le champ de bataille. Aschraf, abandonnant une capitale qu'il se voyait hors d'état de défendre, fit massacrer Schah-Hoseïn. Schah-Tamasp entra dans Ispahan aux acclamations du peuple. Ce fut alors que Tamasp donna à Nadir le nom de *Thamas-Kouli-Khan*, c'est-à-dire, *le prince esclave de Thamas ou Tamasp*. Aschraf avait dirigé ses troupes sur Schiraz, emmenant toutes les dames de la famille royale des Sophis, et emportant le butin et les trésors qu'il avait pu enlever. Nadir le poursuivit, et défit encore les Afgans non loin de Persépolis. Les généraux d'Aschraf étaient déjà convenus avec Nadir d'acheter leur sûreté personnelle en lui livrant leur roi, lorsque celui-ci s'échappa, accompagné de 200 hommes. Il chercha à regagner son pays natal par la route du Sistan; mais les tribus sauvages du Béloutschistan lui coupèrent la retraite. Après avoir échappé à des dangers sans nombre, il fut découvert et tué par un Béloutschi, qui envoya sa tête à Schah-Tamasp.

Parmi les Afgans qui avaient fait la conquête de la Perse, un bien petit nombre seulement purent rentrer dans leur patrie. Les uns périrent de faim ou de fatigue, les autres furent pris et vendus comme esclaves. Pendant sept ans, dit un auteur anglais, une poignée de barbares avait tenu la population de la Perse dans une abjecte et cruelle sujétion. Un million d'hommes avaient péri, les plus belles provinces avaient été converties en déserts, les plus superbes édifices renversés dans la poussière. L'audace de Nadir rompit enfin le charme, et cette puissance, qui n'était fondée que sur le découragement et les craintes pu-

sillanimes du peuple opprimé, disparut devant le génie d'un seul homme.

La destruction de l'empire des Afgans, au lieu de ramener Tamasp sur le trône, lui fit même perdre le faible pouvoir dont il avait joui précédemment. Tandis que son général Nadir étouffait une rébellion des Afgans dans le Khorasan, Tamasp s'était hasardé à se mettre à la tête de son armée, et il avait perdu en un mois contre les Turcs tout le pays que le génie et la valeur de Nadir leur avaient enlevé dans la campagne précédente. Pour combler ces désastres, il avait consenti à une paix honteuse, par laquelle il leur cédait les provinces situées au delà de l'Araxe, et cinq districts dépendants de Kirmanschah. Nadir, transporté de colère, fit aussitôt une proclamation par laquelle il déclarait le traité contraire à la volonté du ciel. Il envoya un messager à Constantinople avec ces seules paroles : Rendez les provinces qui appartiennent à la Perse, ou préparez-vous à la guerre. Il marcha ensuite sur Ispahan, et, après avoir adressé à Tamasp les reproches les plus vifs sur sa pusillanimité, il l'invita à un festin où le prince fut enlevé et envoyé prisonnier dans le Khorasan. Le fils de Tamasp, âgé de huit mois, fut nominalement investi de la souveraineté sous le nom d'Abbas III; Nadir prit le titre et les fonctions de régent du royaume.

[redacted]

pas écoulés qu'il redescendai plaines de Bagdad avec une a nombreuse que la première sait les troupes turques, et fi le pacha un traité avantageu versa ensuite l'Araxe, et action décisive, il rentra en p des provinces disputées. Le G gneur s'estima heureux de une paix qui rétablissait le des deux empires telles qu'ell avant l'invasion des Afgans.

A son retour de cette heu pédition, la mort du jeune A rendit le trône vacant.

Les rois de Perse ont tou dans l'usage d'observer co grande solennité le *nourouz*, noxe du printemps, et à cett les grands officiers civils et se rendent à la cour. Nadir que tous les fonctionnaires saient de quelque considérat le royaume se réunissent le j fête dans la plaine de Mogam élever des bâtiments tempora les recevoir. Plus de cent m sonnes, y compris les troupes vèrent à cette célèbre asse jour du nourouz de l'an 114 gire (1736 de J. C.), Nadir matin les grands et les princ ficiers, et leur adressa, dit l la parole en ces termes : «Schah et Schah-Abbas étaient vos r princes de leur sang sont les

[redacted]

Nadir, paraissant vaincu tations des grands, con- à leurs prières; mais en concession apparente, il je fais à mon pays un ifice, j'insiste pour que en considération d'un 'a d'autre but que leur ndonnent cette croyance Schah-Ismaël, fondateur des Sophis, et revien- à la légitimité des quatre s. Depuis que le schisme a emporté, la Perse a ent malheureuse; deve- nites, et le mal cessera. l faut que toute religion un chef, que le saint qui est de la famille du que nous vénérons tous, la nôtre.» Lorsque l'as- nsenti à ce changement, ublié un édit royal pour Nadir annonça l'inten- connaître cet événement gneur, en le priant de réunion de tous les ma-

fférentes conjectures sur i avaient porté Nadir à Persans d'abandonner . Il avait été un des plus ateurs des doctrines de e, et avait employé tout pour réchauffer cette l voulait maintenant dé- Nadir, ajoute Malcolm, conséquent avec lui- vait réellement d'autre ambition. Tant qu'il s'é- iteur d'un roi de la race qu'il ne désirait que de gans, il avait cherché à me de ses compatriotes de haine qu'inspire une . Mais quand le succès s d'étendue à ses plans, décidé à exterminer les Schah-Ismaël; lorsque, de son ambition, il com- en perspective la con- dahar, de l'Inde et des es de l'Asie Mineure, il jugea utile à ses vues d'éteindre une secte dont le nom rappelait le souvenir d'une famille qu'il avait détruite. D'ailleurs, la haine qu'inspiraient les schiites aux nations qu'il se proposait de soumettre lui semblait devoir être un obstacle à l'agrandissement de sa puissance.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES AFSCHARS. RÈGNE DE NADIR-SCHAH ET DE SES SUCCESSEURS.

Après avoir passé quelque temps a Ispahan, Nadir-Schah, car c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, résolut de châtier les tribus bakhtiaris qui infestaient les environs de cette capitale, et dans l'espace d'un mois, ces brigands féroces furent chassés de leurs montagnes et de leurs cavernes, leur chef fut pris et tué, et un certain nombre d'entre eux prirent du service dans l'armée. L'expédition qui suivit celle-ci fut dirigée contre Candahar. Tandis que Nadir-Schah assiégeait cette ville, son fils aîné, Reza-Kouli, defit le souverain de Balkh, et, après la prise de cette ville, traversa l'Oxus, et remporta une victoire signalée sur les Usbecks. Après la chute de Candahar, Nadir-Schah se rendit maître de Caboul, et, traversant l'Indus, s'avança rapidement sur Delhi, recevant la soumission de presque tous les gouverneurs des provinces qu'il traversait. Dans la plaine de Karnal, sur la rive droite de la Djoumna, le Grand-Mogol Mohammed-Schah essaya de l'arrêter dans sa marche; mais après un combat de deux heures, les Indous furent complétement battus, et perdirent 20,000 hommes tués et un plus grand nombre de prisonniers. Un immense butin tomba au pouvoir des vainqueurs. Le Grand-Mogol se rendit bientôt après à Nadir-Schah, qui le traita avec les plus grands honneurs, et lui rendit généreusement la couronne.

Nadir-Schah entra à Delhi dans le mois de dhoulkada de l'an 1152 de l'hégire (mars 1739), et la discipline que les troupes observèrent fit renaître

la confiance générale; mais ensuite le bruit s'étant repandu que le monarque vainqueur était mort, les habitants se soulevèrent contre les Persans, et massacrèrent tous ceux qu'ils trouvèrent isolés ou réunis seulement en petites troupes. On fit feu sur Nadir-Schah pendant qu'il cherchait à apaiser le tumulte. Alors il ordonna un massacre général : huit mille personnes avaient deja été tuees, lorsqu'à la priere du Grand-Mogol, Nadir-Schah fit cesser le carnage. L'effroi et la consternation que cet événement avait repandus dans la ville firent bientôt place aux fêtes du mariage de Nasroullah-Mirza, second fils de Nadir-Schah, avec une princesse de la famille du Grand-Mogol (*); et lorsque, deux mois après, Nadir se disposa à retourner dans ses États, un grand nombre d'Indous virent, dit-on, avec peine le départ des Persans.

La marche de Nadir-Schah, à son retour de l'Inde, fut embarrassée par le butin immense qu'il rapportait, et qui se montait à plus de 750 millions de francs. Une grande partie de ces valeurs consistait en pierres précieuses. Ne voulant pas laisser reposer ses troupes, Nadir, après avoir repassé l'Indus, les conduisit dans le Sind pour châtier un prince qui s'était établi dans cette province. Quand il eut pillé sa capitale et reçu sa soumission, Nadir se rendit à Herat, où il célébra son retour par des fêtes et des réjouissances publiques, dans lesquelles il étala tous

Kharizm, il défit l'armée, m
le souverain, et donna le p
cousin du khan de Boukhar
retour dans le Khorasan, il p
mois à Meschhed, dont il av
capitale, et durant tout
il y eut dans la ville de grande
sances. Les jours glorieux de
etaient revenus. En cinq an
avait délivré son pays d'un jo
ger, et porté ses limites jusqu'
l'Indus, la mer Caspienne et

Nadir-Schah avait jusqu'alo
le pouvoir avec une modérati
tive; mais peu de temps aprè
nements que nous venons de
ter, il s'opéra un changem
son caractere. Pendant une e
contre les Lesguis, il trave
forêt du Mazenderan, lorsqu'
le blessa à la main et tua so
Ses soupçons tombèrent su
aîné, le brave Reza-Kouli, et
fides insinuations de quelque
sans avaut augmenté ses sou
ordonna que l'on crevât les y
prince. « Vos crimes m'ont
cette terrible mesure, dit N
Ce ne sont pas mes yeux q
avez crevés, répondit Reza
mais ceux de la Perse. » « L
de cette réponse prophétique,
colm, se grava profondéme
l'esprit de Nadir, qui dès lors,
aux remords et à de sombres
timents, ne goûta jamais plus
heur, et ne pouvait voir sans

dans des cavernes et des
ır échapper à la sauvage
monstre qui les poursui-
ues-uns de ses principaux
ınt appris que leurs noms
ur une liste de proscrits,
'assassiner le tyran; parmi
le chef de la tribu des Af-
quelle appartenait Nadir, et
capitaine de ses gardes.
tué dans la lutte deux des
ırsqu'un coup de Salah Beg
rie, l'an 1167 de l'hégire
C.). Il avait soixante et un
dans la douzieme année de

ınons (pl. 55) un portrait
hab, d'après Olivier.
re, dit Malcolm, est-ce
ressions laissées dans l'es-
concitoyens, que se peint
caractère de cet homme
ire. Ils parlent de lui com-
rateur et d'un destructeur;
'ils s'étendent avec orgueil
ts faits, ils s'arrêtent plu-
ié qu'avec horreur sur les
s qui déshonorèrent les
nnées de son règne; et ni
, ni la tentative qu'il fit
la secte schiite, n'ont pu
gratitude et leur vénéra-
héros qui ralluma dans le
compatriotes le sentiment
tique valeur, et rendit la
endante. »
ımencement de son règne,
', Nadir aspirait au titre de
'amais usurpation ne fut
lée par les besoins du pays.
de monarques asiatiques
ıt d'abord avec plus de mo-
rave, sobre, infatigable,
, il réunissait en lui tous
ı de la grandeur, et on doit
ıe partie de ses crimes au
ırbulent et perfide de la
l avait à conduire. Si le
été moins corrompu, l'u-
ût été moins cruel. On pré-
Nadir n'avait pas d'idées
la religion. Sa pénétration
piré du mépris pour la su-
t le fanatisme des Persans,
et il accusait leurs prêtres, non sans raison, d'avoir absorbé les richesses et causé la décadence de l'empire. Il était, dit-on, fataliste. Il avait coutume, avant une bataille, de se prosterner pendant quelques instants, et d'offrir au ciel une prière jaculatoire; c'est, dit-on, le seul acte religieux qu'il fît jamais. Il avait cependant un grand désir de connaître les différentes religions, même celles qui sont opposées au mahométisme. Peu de temps après son retour de l'Inde, il fit faire une traduction persane des quatre évangélistes; cette tâche fut donnée à des hommes inhabiles, et lorsqu'on lui lut des extraits de cette version, il tourna en ridicule les mystères de la foi chrétienne. Les croyances juives et les traditions des mahométans furent traitées par lui avec autant de légèreté, et il ajouta qu'il lui fallait rester dans le même doute qu'auparavant; mais que, s'il plaisait à Dieu de conserver sa santé, il ferait une religion bien meilleure que toutes celles qui existaient. Puis il renvoya les traducteurs avec quelques présents de peu d'importance. »

Les chefs qui avaient assassiné Nadir convinrent de placer sur le trône son neveu Ali. Le premier acte de ce prince fut une proclamation où il déclarait avoir autorisé l'assassinat du tyran, afin de rendre la tranquillité à la nation. Il faisait en même temps la remise des impôts de l'année courante et des deux suivantes, en considération des horribles extorsions de son prédécesseur. Ensuite il fit mettre à mort l'infortuné Reza-Kouli et treize des fils et des petits-fils de Nadir. Un jeune homme appelé *Schah-Rokh*, fils de Reza-Kouli, fut seul épargné. Ali prit le nom d'*Adil-Schah* (*le roi juste*), et il s'efforça de gagner de la popularité en prodiguant les richesses amassées par son oncle. Mais son règne dura peu. Il fut vaincu, fait prisonnier et privé de la vue par son frère Ibrahim-Khan, à qui il avait confié le gouvernement de l'Irak. Le règne de celui-ci fut encore plus court. Ses propres soldats le déposè-

rent et l'assassinèrent. Adil-Schah fut également mis à mort.

Schah-Rokh monta alors sur le trône; mais dans le court espace de deux ans, il fut déposé et privé de la vue, de nouveau rétabli par son général victorieux, une seconde fois déposé et emprisonné, et enfin réintégré par le roi des Afgans comme prince du Khorasan. Alors les gouverneurs des provinces de la Perse se déclarèrent indépendants, et, pendant dix ans, plusieurs petites monarchies s'élevèrent et tombèrent tour à tour, jusqu'à l'apparition de Kerim-Khan.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES ZENDS. RÈGNE DE KÉRIM-KHAN ET DE SES SUCCESSEURS.

Cet excellent prince, quoique sorti d'un rang inférieur, obtint le pouvoir sans crime, et l'exerça avec modération. Il avait originairement été chef de la petite tribu des Zends, et s'était rallié au drapeau d'un chef bakhtiari nommé *Ali Merdan-Khan*, qui, après s'être emparé d'Ispahan, avait placé sur le trône Schah-Ismaël, jeune prince de huit ans, de la famille des Sophis.

L'assassinat d'Ali Merdan-Khan, la défaite du gouverneur de l'Aderbidjan et de Mohammed Hoseïn-Khan, qui s'était emparé du Mazenderan, rendirent Kerim-Khan tranquille possesseur de toute la Perse occidentale. Malgré les avantages qu'il avait remportés sur ses ennemis, Kérim jugea prudent [redacted]

l'an 1193 de l'hégire (1779 d
Il avait alors quatre-vingts a

Un historien persan dit, e
de Kérim : « Les rayons de
majestueux s'étendaient sur t
pire; mais l'influence de sa
sante chaleur se faisait sentir
ticulièrement à Schiraz. Les
de cette ville heureuse jouiss
bonheur et du calme auprès
filles à face de lune. Leurs j
coulaient dans une douce oisi
milieu de ces groupes joyeu
animait leurs plaisirs. et l'am
plissait tous les cœurs de ses
res jouissances. » Cette pein
perbolique, dit Malcolm, est
nière orientale de nous appren
grâce aux soins de Kérim,
était florissante et tranquille.

Kerim, ajoute le même aut
de l'ambition, mais sans la f
l'emportement qui accompag
dinairement cette passion; a
des plus violentes agitations,
au sein du repos, il conservait
grand sang-froid; et pendant
vie il montra une simplicité au
gnée de la vanité que de cette
tion qui cherche à cacher
sous le masque d'une feinte h
Ce monarque punissait ce
quelquefois avec sévérité, et
inspirer la terreur à ses enne
ses sujets rebelles. Il racontait
une anecdote de sa jeunesse q
tre toute la bonté de son cœu [redacted]

qui, en apercevant la selle, cri de joie, tomba à ge- lemanda à Dieu que celui pporté la selle pût avoir un llier de selles brodées d'or. in sûr, ajoutait Kérim en le vœu de la bonne femme servi à ma fortune, et m'a ndre cette élévation qu'elle ait. »

han avait ce noble courage donner, et par la confiance avec laquelle il traitait les qui l'avaient offensé, il presque toujours à gagner on. Les vertus de ce prince ples et réelles; il passait ieux, et remplissait exacte- voirs de sa religion; mais in de sa vie il aima les plai- toutefois se livrer à aucun

rte de lui une anecdote qui onfiance que l'on avait dans Les rois de Perse consa- ue jour quelques heures à plaintes de leurs sujets. au moment de quitter la justice, ennuyé et fatigué ne audience, Kérim vit en- nme qui demandait à haute d'un air égaré. « Qui êtes- dit Kérim. — Je suis un répondit l'homme, et des nnent de m'enlever tout ce sédais. — Et que faisiez- nt qu'on vous volait? — , répondit le marchand. — oi dormiez-vous? s'écria le c impatience. — Parce que trompé, dit le marchand; que vous veilliez pour moi.» érim, se tournant du côté , lui ordonna de payer sur ral tout ce que le marchand . « C'est à nous, ajouta-t-il, reprendre cette somme sur »

rt de Kérim, le pouvoir e les mains de son frère, éki-Khan. Celui-ci, pour son usurpation, désigna Kérim comme ses succes- les cruautés dont il se ren- dit coupable excitèrent bientôt contre lui une haine générale, et il fut massacré par ses gardes à Yezdkhast.

Aboul-Fath-Khan, second fils de Kérim, fut alors proclamé roi, et il entra à Schiraz aux acclamations du peuple; mais ce prince, faible et dissolu, ne put conserver longtemps son autorité; un de ses oncles, Sadik-Khan, le détrôna et le priva de la vue. Sadik-Khan fut à son tour dépossédé et mis à mort (an de l'hégire 1196; de Jésus-Christ 1781) par son neveu Ali Mourad-Khan, qui, après un règne court et agité, mourut de maladie (an 1199 de l'hégire; 1785 de Jésus-Christ). Ce prince eut pour successeur Djafar-Khan, fils de Sadik-Khan. Djafar ne put guère étendre sa puissance que sur les provinces de Fars et du Kirman. Un compétiteur redoutable, Aga-Mohammed, de la tribu des Cadjars, établit sa domination sur le Guilan, le Mazenderan et sur les villes d'Ispahan, de Hamadan et de Tauris. Djafar fut empoisonné l'an de l'hégire 1203 (1788 de Jésus-Christ).

Il eut pour successeur son fils Loutf-Ali-Khan. Ce jeune prince dut son élévation à Hadji-Ibrahim, homme d'une sagesse et d'une intégrité singulières. Loutf-Ali, bien qu'il n'eût pas encore vingt ans, passait pour un des plus braves cavaliers du pays. Mais orgueilleux et violent, sans foi et implacable dans sa haine, il devint bientôt jaloux du ministre qui l'avait placé sur le trône, et la defiance qui régnait entre ces deux hommes rendit inévitable la chute de l'un ou de l'autre.

Loutf-Ali-Khan s'étant mis en marche contre Aga-Mohammed, Hadji-Ibrahim se rendit maître de la ville de Schiraz. A la nouvelle de ce qui se passait, Loutf-Ali rebroussa chemin en toute hâte et campa auprès de Schiraz, dont il ne put pas s'emparer. L'année suivante, il reparut devant cette ville et en forma le blocus. La fermeté d'âme et la brillante valeur qu'il déploya alors ranimèrent les espérances de ses amis et lui gagnèrent beaucoup de partisans. Il est probable qu'il eût recouvré sa capitale, s'il n'eût eu à

lutter contre un homme aussi habile que Hadji-Ibrahim.

Deux corps de troupes, envoyés par Aga-Mohammed au secours de Schiraz, furent attaqués et battus par Loutf-Ali-Khan, et Aga-Mohammed se vit contraint de marcher en personne contre son rival. Cependant Loutf-Ali-Khan résolut de faire un effort désespéré pour reconquérir la couronne. Il surprit et tailla en pièces les gardes avancées de l'ennemi, et, poursuivant les fuyards jusqu'au camp d'Aga-Mohammed, il attaqua avec quelques centaines d'hommes une armée de trente mille soldats. Favorisé par l'obscurité de la nuit et par la terreur qu'inspirait son nom, il avait dispersé presque toute l'armée d'Aga-Mohammed, et allait entrer dans la tente de ce chef, lorsqu'un officier l'en détourna en lui assurant qu'Aga-Mohammed était au nombre des fugitifs. Trompé par ce rapport, il fit faire halte à ses soldats, et leur défendit d'entrer dans le pavillon royal, dont il voulait se réserver les richesses. Mais lorsque le jour commença à poindre, il entendit avec effroi le crieur public appeler à la prière. Ceux des soldats d'Aga-Mohammed qui n'avaient point pris la fuite surent alors que leur souverain ne les avait pas abandonnés. Loutf-Ali-Khan fut obligé de fuir précipitamment pour ne pas être pris.

Il se réfugia d'abord dans le Kirman, puis dans le Khorasan. Après

[redacted]

suivant l'expression persane *lion avait brisé ses filets*, si connut plus de bornes. Tous mes en état de porter les arm tués ou privés de la vue. Près mille femmes et enfants fur nés comme esclaves à ses sol de temps après, Loutf-Ali-l livré aux mains de son impla nemi, qui lui fit arracher les l'envoya à Tehran, où on le suite à mort. Tel fut le sort du souverain de la dynastie des digne par sa valeur et son acti sort plus heureux. Presque chefs de la même tribu, qu' hammed soupçonna d'avoir pretentions au trône, fur ou privés de la vue par c cruel.

ÉTAT DE LA PERSE A L'ÉPOQUE NEMENT D'AGA-MOHAMMED-KH DATEUR DE LA DYNASTIE DES RÈGNE DE CE PRINCE.

Par la mort de Loutf-A Aga-Mohammed se trouva possesseur du Mazenderan, lan, de l'Irak, du Fars et du Le Khorasan et quelques a vinces s'étaient partagés e sieurs petits princes, qui leur intérêt, prêtaient ou l'obéissance aux différents teurs de la couronne de l chefs de tribu, oubliant

[redacted]

pas quinze ou vingt hom-
des blessés était ordinai-
ouble. Cela seul suffit,
pour expliquer ces vic-
rdinaires que la valeur
me, secondé de quelques
s, remportait sur des ar-
uses. Quelques chefs de
it été forcés d'établir
dans la capitale du prince
aient attachés. Mais les
d'entre eux renfermaient
, leurs enfants et leurs
des villes ou des villages
à leurs propres tribus.
t ces places, sous pré-
réserver du pillage, mais
é, pour se rendre indé-
eur souverain. Cet état
ait un obstacle aux pro-
lohammed-Khan, qui,
essité de trouver un ap-
membres influents de sa
ula les injures person-
vait reçues de plusieurs
t réussit à les attacher à

avait été pendant long-
idence des chefs de la
ljars. Cette ville, située
de l'empire, ne pouvant
ir la capitale, et Aga-
désirant rester dans le
pays qu'habitaient les
s autres tribus turques
la principale force de
se décida à fortifier Teh-
de cette ville la capitale
Les fortifications d'Ispa-
hiraz furent rasées. Les
ces villes, fatigués des
vaient eus à soutenir, vi-
sure avec joie.
rapporter l'histoire du
Mohammed, il est né-
aire connaître la vie de
usqu'à l'époque où il
rône. Adil-Schah, neveu
r immédiat de Nadir-
remettre deux fils de
oséin, chef cadjar, et il
de faire un eunuque de
lohammed-Khan, alors
six ans. Ce prince, forcément éloigné des plaisirs du harem, chercha dans l'ambition un élément à l'activité extraordinaire de son esprit. Dès l'enfance, il porta ses vues sur la couronne de Perse, il suivit ses plans avec une persévérance et une force de volonté que rien ne put distraire de ce but. A la mort d'Adil-Schah, Aga-Mohammed, rendu à la liberté, alla rejoindre son père, qu'il accompagna toujours depuis cette epoque. Celui-ci ayant été vaincu et tué, Aga-Mohammed tomba au pouvoir de Kérim-Khan, qui le retint à Schiraz, mais le traita avec beaucoup de douceur. Aga-Mohammed, pendant le temps que dura sa captivité, se prépara par l'étude des hommes et des choses au grand rôle qu'il voulait jouer. Kérim avait la plus grande confiance en son jugement, et le consultait sur les affaires importantes. Aga-Mohammed, quoiqu'il eût voué la haine la plus implacable à toute la tribu des Zends, n'osait point cependant refuser ses conseils à Kérim : « Je ne pouvais pas, disait-il, montrer « ouvertement la soif de vengeance « qui m'animait contre les meurtriers « de mon père et les voleurs de mon « bien. Mais lorsque j'étais avec Ké- « rim-Khan dans la grande salle du « conseil, je m'occupais à couper les « tapis avec un canif que je cachais « sous ma robe. Je trouvais quelque « consolation à faire à Kérim le seul « mal que je pusse lui faire. » Quand Aga-Mohammed parlait ainsi, les tapis qu'il avait coupés autrefois lui appartenaient, et il ajoutait ordinairement : « Je suis fâché aujourd'hui de « ce que j'ai fait alors ; j'étais un « fou ; je n'ai pas prévu l'avenir. » Aga-Mohammed savait parfaitement dissimuler ; à l'époque même où son ressentiment contre Kérim-Khan était le plus vif, il était parvenu à gagner si bien la confiance et l'affection de ce prince, que celui-ci lui donnait des sommes considérables pour son entretien, le laissait aller en liberté dans toute la ville de Schiraz, et lui permettait même de prendre ses meilleurs chevaux pour chasser dans les

environs. Nous avons dit plus haut qu'à la mort de Kérim-Khan, Aga-Mohammed s'enfuit de Schiraz (an de l'hégire 1193; 1779 de J. C.), se rendit dans le Mazenderan avec une rapidité incroyable, et se déclara indépendant. Il avait alors trente-six ans. Ses habitudes de frugalité et d'activité l'avaient rendu capable de supporter les plus grandes fatigues. On assure, dit Malcolm, que son cœur était aussi dur que son corps. Pendant la longue lutte qu'il eut à soutenir pour arriver au pouvoir souverain, sa cruauté naturelle fut un peu tempérée par la prudence; car il se voyait obligé de ménager les hommes qui étaient la cause des malheurs de sa famille, et l'avaient livré lui-même entre les mains d'Adil-Schah. Lorsqu'il quitta Schiraz, il avait une suite composée de dix-sept personnes seulement. Il alla sans s'arrêter jusqu'à Tehran, où il passa une nuit. Arrivé dans le Mazenderan, il fut rejoint par un grand nombre de membres de la tribu des Cadjars, qui le reconnurent pour leur chef. Mais il trouva une vive opposition dans sa famille; et, devenu prisonnier par la trahison d'un de ses frères, il fut sur le point d'avoir les yeux arrachés ou d'être mis à mort. Mais quelques amis fidèles lui rendirent la liberté. Plusieurs chefs de l'Aderbidjan, du Curdistan et de l'Irak s'étaient rangés sous les drapeaux

[redacted]

Mohammed, et préférant une g
ouverte à une alliance qui pouv
devenir funeste, refusa d'accé
cette proposition. Aga-Moha
marcha contre lui avec l'intentio
apparence, de le combattre.
lorsque les deux armées furen
l'une de l'autre, il envoya au cam
Afschars son frère, accompag
deux cavaliers, pour adresser
Khan, en présence des notabl
tribu, les paroles suivantes
« Mohammed, dit-il, m'a ch
« savoir pour quel motif deu
« tribus turques donnent à
« nemis le plaisir de voir
« mutuellement leur sang.
« Afschars conservent leur
« leur chef, leur gouvernem
« qu'ils restent unis avec le
« et que les deux tribus se
« pour la destruction de le
« mis communs. » Ce disc
cieux fit impression sur A
sur les officiers de son arm
gociations commencèrent,
hammed sut amener son riv
à accepter la première place
armée. Le chef des Afschars,
de respect et d'attentions,
bientôt toute crainte. Cette co
lui devint fatale. Invité chez
principaux officiers de la cour, il
un ordre d'Aga-Mohammed, q
mandait pour le consulter sur u
faire importante. Empressé d'o

[redacted]

ımed agissait moins par
e par politique. Il voulait,
mple terrible, effrayer les
es de la Perse qui auraient
asile à son ennemi. L'usur-
Nadir-Schah et celle de Ké-
avaient détruit le respect
ue les Persans montraient
royale, respect qui proté-
nanière si efficace les prin-
faibles de la race des So-
depuis Nadir, tout chef qui
la tête de quelques hommes
ait la fortune de cet usur-
titre même de roi n'inspi-
ucun respect, et lorsque
nmed monta sur le trône,
it dans une anarchie com-
hefs des tribus travaillaient
s souverains indépendants.
ts, habitués au désordre et
ne connaissaient plus les
iscipline. Les habitants des
es villages, forcés d'aban-
rs demeures, pillaient à
ou quittaient le pays. Le
était nul; car, sans parler
ns des chefs, les routes
stées de brigands, qui s'em-
tout ce qui pouvait avoir
leur. Aga-Mohammed ré-
xcès par la terreur, et mit
'insolence du soldat. Hadji-
même qui avait été minis-
itf-Ali-Khan, se rendant
ga-Mohammed, rencontra
un soldat de la garde, qui
ec la dernière insolence.
nda aussitôt à ses ser-
se saisir du coupable et de
ux auxquels il avait donné
le suppliaient de ne pas
action qui causerait iné-
sa perte : « Si Aga-Mo-
han, répondit froidement
im, est capable de soutenir
e contre un homme de mon
tôt je périrai et mieux cela
orsqu'il arriva au camp,
ımed lui dit : « Hadji-Ibra-
s avez châtié un de mes
je vous remercie de ce que
fait, et je vous charge de
ces insolents dans le de-
« voir. » Hadji-Ibrahim devint bientôt premier ministre, et ce choix contribua sans aucun doute, dit Malcolm, aux succès d'Aga-Mohammed.

Trois frères d'Aga-Mohammed, redoutant le caractère ombrageux de ce souverain, avaient quitté la Perse. Un autre, qui ne prit pas ce sage parti, eut les yeux arrachés. Il ne restait plus à Aga-Mohammed qu'un seul frère, Djafar-Kouli-Khan, auquel il devait en grande partie la couronne. On ne l'avait jamais soupçonné de former le moindre projet contre son frère, mais on doutait qu'il se décidât à obéir à son neveu Baba-Khan, qu'Aga-Mohammed avait déjà fait proclamer héritier présomptif de la couronne. Djafar-Kouli avait demandé le gouvernement d'Ispahan qui lui fut refusé, et on le nomma chef d'un district du Mazenderan. Irrité de cette injustice, il refusa de se rendre à la cour, comme il en avait l'ordre. Aga-Mohammed, très-effrayé du mécontentement de Djafar-Kouli, voulait éviter une rupture avec ce prince, qui était extrêmement aimé des soldats de sa tribu. Il engagea sa mère à apaiser le ressentiment de Djafar-Kouli, et à lui promettre le gouvernement d'Ispahan. Il exigeait seulement qu'avant de se rendre dans cette ville, Djafar-Kouli passât par Tehran : car il voulait, disait-il, revoir ce frère chéri, et s'assurer qu'il lui pardonnait. Djafar hésitait encore. Mais, après avoir reçu les paroles les plus solennelles, et après avoir exigé la promesse qu'on ne le forcerait à passer qu'une seule nuit à Tehran, il se rendit auprès d'Aga-Mohammed, qui le reçut avec toutes les apparences de la plus sincère amitié. La nuit se passa tranquillement. Le lendemain, Aga-Mohammed, après avoir donné à Djafar-Kouli quelques instructions sur la conduite qu'il devait tenir dans son gouvernement, lui dit : « Je crois que « vous ne connaissez point encore mon « nouveau palais. Allez le voir avec « Baba-Khan, et quand vous l'aurez « vu, revenez me parler. » Djafar-Kouli obéit à l'invitation de son frère,

et au moment où il passait sous un portique, des assassins apostés le massacrèrent. Le corps fut porté à Aga-Mohammed, qui feignit d'être en proie au plus violent désespoir. Il fit alors approcher Baba-Khan, et lui dit : « Vous voyez le corps du plus brave des « hommes et du meilleur des frères. » Puis accablant d'injures le prince, il s'écria : « C'est pour vous que j'ai fait « périr Djafar-Kouli ; l'âme généreuse « qui animait ce corps n'aurait jamais « souffert qu'on plaçât la couronne « sur votre tête. La Perse eût été agi- « tée par des guerres civiles. Pour évi- « ter ces malheurs, je me suis con- « duit avec une ingratitude honteuse. « J'ai commis un crime horrible en- « vers Dieu et envers les hommes. » Le caractère bien connu d'Aga-Mohammed ne permet pas de croire que ses regrets et l'amour du bien public dont il faisait parade fussent très-sincères.

Les Turcomans qui habitent les plaines autour d'Asterabad s'étaient toujours montrés dévoués au père d'Aga-Mohammed ; mais ils avaient égorgé un de ses parents et s'étaient rendus coupables de graves excès contre les habitants d'Asterabad. Aga-Mohammed résolut de venger ces actes de violence. Il exerça sur les tribus turcomanes de si terribles représailles, que ces barbares en furent effrayés. Il enleva un grand nombre de femmes

[redacted]

voir des secours de la Russie armée, réunie auprès de Té montait à environ soixante mille mes. La destination de ces tr resta inconnue jusqu'au mom leur départ. L'armée persane presque entièrement composée valerie, ce qui empêcha Aga-M med de se rendre maître de d'Érivan et de Schischah, co l'aurait désiré. Il se contenta ser des corps considérables p server ces places, pendant qu chait lui-même sur Tiflis (an de 1209 ; de J. C. 1795). Son quoique réduite, était encore plus de quarante mille hom raclius, surpris par la rapi mouvements d'Aga-Moham privé des secours de la Russie cependant bataille aux Persa Géorgiens n'avaient pas di hommes. Ils montrèrent un g courage ; mais accablés par le bre, ils furent obligés de prend fuite. Héraclius chercha un r dans les montagnes voisines. Le sans entrèrent dans Tiflis où ils un horrible carnage. Dans cett rieuse journée, dit l'historien Mohammed cité par Malcolm, le lants guerriers de l'Iran don aux mécréants Géorgiens un tillon de ce qu'ils doivent atten jour du jugement. Les églises rasées, les prêtres massacrés ;

[redacted]

outa-t-il, que si je le
ɔdition d'exercer au-
ju'en a jamais eu au-
rsan. » Tous les cour-
rent alors que leur
serait consacrée à
de sa puissance. Il
res, et plaça sur sa
lème orné de perles.
cimeterre royal qui
é sur le tombeau du
ynastie des Sophis. Il
ngagement de défen-
chiite, qui, ainsi que
ccasion de le remar-
religion nationale de

d entra ensuite dans
e rendit à Meschhed
r faire ses dévotions
iman Reza, et punir
criléges qui l'avaient
éalité, son but était
nation sur le Khora-
r les incursions des
s'emparer des riches-
nt encore les descen-
Quand l'armée per-
ette ville, l'infortuné
dit au camp d'Aga-
ui-ci, après avoir reçu
ı monarque aveugle,
suivi de tous ses no-
de l'iman. Cette co-
demanda à Scharokh
uses qu'il possédait.
ureux prince affirma
ıts les plus forts
lait aucune; on lui
e, et il était sur le
lorsqu'il fit connaître
vait caché le magni-
vait orné la couronne
: qui était le principal
ches d'Aga-Moham-
cessa alors et Scha-
dans le Mazenderan
nille. Mais ce prince
t peu de jours après
chhed, à la suite de
occasionnées par la
ılors dans la soixante-
de son âge.
d se disposait à en-
vahir le territoire du chef de Boukhara, lorsqu'il fut obligé de retourner sur ses pas pour s'opposer aux Russes qui avaient passé l'Araxe et entraient dans l'Aderbidjan. La mort de l'impératrice Catherine, en novembre 1796, sauva la Perse d'un danger imminent. Aga-Mohammed se décida à entrer en Géorgie le printemps suivant. Il s'était avancé jusqu'à Schischah, lorsque deux de ses domestiques qu'il avait condamnés à mort pour une faute légère, entrèrent dans sa tente pendant qu'il dormait et le poignardèrent. Ainsi mourut un des tyrans les plus cruels et des monarques les plus habiles qui aient jamais gouverné la Perse (*).

Ce prince fut assassiné à l'âge de soixante-trois ans. Il avait été le maître pendant plus de vingt ans d'une grande partie de la Perse, mais il n'avait été que peu de temps souverain reconnu dans tout le royaume. Aga-Mohammed-Khan, dit Malcolm, était mince de corps, et à quelque distance on l'aurait pris pour un jeune homme de quatorze à quinze ans. Sa figure ridée et sans barbe ressemblait à celle d'une vieille femme, et l'expression de ses traits, qui n'étaient jamais agréables, devenait horrible toutes les fois qu'il était irrité, ce qui arrivait très-souvent. Aussi ne pouvait-il pas supporter qu'on le regardât en face. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. Ce prince était sujet à des convulsions, et quand il avait des attaques, il restait sans connaissance quelquefois une ou deux heures. Un jour, étant à la chasse, son cheval s'enfonça dans un marécage, et le prince tomba en convulsion. Un de ses gens arriva, le tira avec peine de cet endroit dangereux et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance. Aga-Mohammed en revenant à lui fut d'abord effrayé de voir un soldat si près de sa personne. Mais apprenant ce qui s'était passé, il remercia cet homme et lui promit une récompense. Le sol-

(*) La planche 57 représente le portrait de ce prince.

dat, trouvant qu'Aga-Mohammed n'avait pas ete assez généreux à son égard, affectait de regarder le prince en face toutes les fois qu'il était de service auprès de sa personne. Il voulait rappeler ainsi le service qu'il lui avait rendu. Mais Aga-Mohammed fut si irrité de cette conduite, qu'il ordonna qu'on arrachât les yeux à ce soldat. Quelque temps apres, cependant, il se repentit de son ingratitude. Il renvoya ce pauvre aveugle chez lui, et lui accorda, a titre de pension, une solde double.

La plus forte passion d'Aga-Mohammed, dit encore Malcolm, etait l'amour du pouvoir; la seconde l'avarice; la troisième la vengeance. Mais ces deux dernières, quelque violentes qu'elles fussent, cédaient toujours à la première lorsqu'il y avait conflit. Peu d'hommes ont poussé l'art de la dissimulation aussi loin que ce prince. Jamais il n'avait recours à la force que lorsque la ruse n'avait pas réussi. A la guerre même, il avait plus souvent recours à la politique qu'à la voie des armes. On demandait a un de ses ministres si son maître était brave : Sans aucun doute, répondit-il, mais je ne me rappelle pas une seule circonstance où il ait eu occasion de montrer du courage. La tête de ce monarque, ajoutait-il avec emphase, ne laisse jamais rien à faire à sa main. Les moyens qu'employa Aga-Mohammed

[redacted]

ment porté loin de Tehran, pou pas manquer au serment qu'il fait sur le Coran de ne pas retenii frere plus d'une nuit dans la capi Il est difficile de croire qu'Aga hammed eut un esprit assez gro pour s'abuser ainsi lui-même, ou esperer d'en imposer aux autres cette sacrilege dérision.

Ce prince était sévère et cruel dans l'administration de la tice. Les criminels qui, d'après le ran, devaient être punis de mort, naient rarement leur grâce. Le qui cherchait à parvenir au trône soldat qui contrevenait à ses or et le brigand qui détroussait les geurs, étaient toujours punis av dernière rigueur. Ses principaux nistres se voyaient souvent exposé caprice de son caractere brusqu dur. Hadji-Ibrahim seul faisait e tion. Le monarque pénétrant bientôt découvert toutes les qua extraordinaires de ce grand hom aussi capable de diriger la police village que les affaires politiques plus graves et les plus difficiles.

Aga-Mohammed s'appliqua touj à entretenir l'union parmi les Cad Quant aux chefs des autres tribu les obligeait à avoir à Tehran partie de leur famille. Il envoyai hommes qui dépendaient de ces c dans des provinces éloignées; et cette manière, il diminuait les ca

[redacted]

rent qu'avec répugnance à un
qui rendait leur talent inutile.
nt, lorsqu'ils commençaient leurs
bules hyperboliques, Aga-Mo-
ed impatienté leur disait : Passez
les choses inutiles, et arrivez
jet de la lettre. Toutefois ce
attachait une grande impor-
à une action ou à une parole qui
porté la moindre atteinte à la
royale. Un officier du palais
d'introduire en sa présence un
de Timour-Schah, dit : Voici
bassadeur du roi des Afgans qui
u incliner sa tête jusqu'à terre
ds des esclaves de sa souveraine
é. En entendant ces paroles,
lohammed fut, dit-on, trans-
d'une telle fureur qu'on eut
up de peine à obtenir qu'il épar-
la vie de cet officier qui était
ang élevé, et appartenait à la
les Cadjars. « Avez-vous entendu
oles qu'a prononcées ce miséra-
isait-il à ceux qui demandaient
e. L'ambassadeur d'un homme
ppelle roi est venu, dit-il, in-
sa tête jusqu'à terre aux pieds
esclaves. Comment a-t-il osé
rir du nom sacré de roi pour
ainsi ! Mais il a reçu le châti-
u'il méritait, et le titre que je
st vengé. » En effet, Aga-Mo-
d fit battre cruellement cet offi-
t le dépouilla de la plus grande
de ses biens. Peut-être, dit
m, en faisant semblant de ven-
titre de roi, voulait-il réparer
faite à un souverain puissant
gnorance d'un officier du pa-

-Mohammed traitait ses soldats
lus d'indulgence que tous ses
sujets. Les troupes recevaient
ivres et leur solde avec la plus
régularité. Mais ce prince exi-
e leur part une complète obéis-
ses ordres. Il ne souffrait le pil-
e lorsqu'il l'avait autorisé. Alors
le soldat avait pris lui était ga-
omme une propriété légale. On
te à ce sujet le trait suivant : Des
s et des enfants appartenant aux
res familles de Kirman avaient
été emmenés par ses troupes lors du sac de cette ville. Quelques-uns des principaux habitants, encouragés par un pontife musulman qui leur avait promis sa protection, se rendirent à Tehran pour réclamer la restitution de leurs femmes et de leurs enfants. Le pontife, qui jouissait d'un très-grand crédit auprès d'Aga-Mohammed, intercéda pour ces infortunés. Mais tout fut inutile. Je ne puis vous accorder votre demande, dit ce prince; je ne consentirai jamais à irriter mes soldats en leur faisant rendre ce qu'ils ont pris avec ma permission. Je ne m'oppose pas à ce que les habitants de Kirman rachètent leurs femmes et leurs enfants, ou à ce que ceux qui les ont pris les leur rendent s'ils y consentent. Mais je suis très-décidé à ne point user de mon autorité pour obtenir cette restitution. Les troupes étaient extrêmement attachées à ce prince qui leur témoignait les plus grands égards. Lorsque Aga-Mohammed n'était point en guerre, il occupait ses soldats à de grandes chasses, qui avaient l'avantage de les accoutumer à supporter la fatigue.

Excepté dans les grandes solennités, ce prince était toujours très-simplement vêtu. Il saisissait toutes les occasions de montrer du mepris pour le luxe, et de répéter à ses officiers et à ses soldats qu'ils devaient mettre leur orgueil à supporter en hommes de cœur les fatigues et les privations auxquelles ils étaient condamnés. Après une marche ou une partie de chasse, il s'asseyait par terre et partageait avec ses officiers un repas composé des mets les plus simples. Un jour qu'il mangeait ainsi un peu de pain noir et de lait aigre, aliments qui forment la base de la nourriture du soldat persan, un de ses ministres s'assit à côté de lui et se mit à manger de ces mets grossiers. Mais le prince l'arrêta tout à coup, et lui dit : « Mangez tant qu'il vous plaira de vos excellents pilaus et de vos délicieuses confitures, mais que je ne voie jamais un bourgeois, un secrétaire comme vous, toucher au pain de mes soldats. » Le

ministre, dit Malcolm, sourit en lui-même de se voir condamné à ne plus manger à l'avenir que des mets recherchés, tandis que les chefs militaires et les soldats qui étaient assis autour du roi regardèrent comme un honneur de prendre cette nourriture frugale que le souverain partageait, et qu'il venait de refuser à un des premiers officiers civils du royaume.

Aga-Mohammed accordait aux marchands une protection spéciale; et pendant les dernières années de son règne, le commerce avait atteint une grande activité dans toutes les provinces de la Perse. Cet heureux résultat tenait sans aucun doute à la tranquillité dont jouissait l'empire, et à la persévérance que le prince avait mise à détruire les bandes de voleurs qui infestaient les grandes routes.

L'avarice d'Aga-Mohammed passe toute croyance. Suivant un auteur, cité par Malcolm, un pauvre paysan, condamné à perdre les oreilles pour une faute légère, offrit au bourreau quelques pièces d'argent s'il voulait ne lui en couper qu'une partie. Aga-Mohammed appela cet homme, et lui dit que s'il voulait donner le double de ce qu'il avait offert au bourreau, il ne lui serait fait aucun mal. Le paysan, ivre de joie, se jeta aux pieds du roi pour le remercier, et s'en alla croyant que la demande d'argent n'était qu'une simple plaisanterie. Mais on le rappela, [redacted]

véla enfin le secret: J'ai été trou dit-il à son ministre. Ce misé mendiant que vous avez vu ce m m'avait promis non-seulement de rendre ce que je lui aurais do mais encore de partager avec m moitié de ce qu'il aurait reçu de tres. Des cavaliers furent envoy tous les côtés pour tâcher de tro le voleur; mais celui-ci avait si pris ses mesures, qu'on ne put p découvrir. Les courtisans se réjou en secret de voir leur maître du sa propre avarice. Ces anecd peut-être exagérées, nous fon moins connaître le caractère du p auquel on a pu les attribuer choquer la vraisemblance.

RÈGNE DE FETH-ALI-SCHAH.

Aussitôt après l'assassinat d' Mohammed, le cadavre de ce p fut livré aux injures de ses enne et la plus grande confusion régna le camp. Un chef appelé *Sadik-K* et qui avait des prétentions à la ronne, se retira aussitôt avec sa t Quelques autres chefs imitèrent exemple. Mais dès que ce premie ment de trouble et d'effervescenc passé, le ministre Hadji-Ibrahin clara qu'il resterait fidèle à Baba-K désigné par Aga-Mohammed pou succéder. Hadji-Ibrahim ayant en réuni un corps de troupes consi ble, se mit en route vers Tehran [redacted]

iba-Khan, que tous les ef-
s rebelles purent être faci-
primés. Aussitôt qu'il fut
e, Baba-Khan quitta son
celui de *Feth-Ali*, auquel
titre de *Schah*, qu'aucun
l'avait osé prendre depuis
de la famille de Nadir.
nières années du règne de
hah furent assez paisibles;
e les conquêtes des Russes
rds de la mer Caspienne
me rupture entre la Rus-
erse. Les explications de-
t cabinet de Saint-Pétersb-
nt point paru suffisantes à
Tehran, les hostilités com-
La campagne de 1803 fut
Persans. Feth-Ali-Schah
nt l'impossibilité de sou-
e contre la Russie, et sol-
eurs par Napoléon, qui
traversant la Perse, aller
possessions anglaises dans
ama l'appui de la France.
ux et Jaubert furent suc-
envoyés en Perse. Le
urut à Tehran en 1805.
, après un voyage plein de
le dangers, arriva au camp
ultanieh, le 5 juillet 1806.
Gardane fut ensuite envoyé
ec le titre d'ambassadeur.
promit au roi de Perse des
tre la Russie; et plusieurs
nçais attachés à son am-
iplinèrent les troupes per-
ur enseignèrent la tactique
Après la paix de Tilsitt,
général Gardane promit à
iah que Napoléon engage-
reur Alexandre à rendre à
s provinces conquises par
L'Angleterre, alarmée de
que la Russie et la France
uise à la cour de Tehran,
Perse Sir John Malcolm,
la compagnie des Indes de
: intérêts de l'Angleterre
Feth-Ali-Schah. De retour
bassade, Sir John Malcolm
gouverneur général des In-
arer de l'île de Kischmisch
e Persique. Il pensait que la possession de cette île donnerait à la compagnie des Indes les moyens d'intervenir dans les affaires intérieures de la Perse, et la rendrait pour ainsi dire maîtresse des provinces situées sur les bords du golfe. Ce plan allait être mis à exécution, lorsqu'une circonstance imprévue le fit avorter. Sir Harford Jones Brydges, chargé par le cabinet de Londres d'une ambassade auprès de Feth-Ali-Schah, parvint à entraver les négociations du général Gardane. Celui-ci quitta alors la cour de Tehran, heureux d'emmener avec lui Asker-Khan, ambassadeur de Perse auprès de Napoléon. Mais cette ambassade n'avait rien de sérieux ; Feth-Ali-Schah voyait bien qu'en définitive il n'avait rien à attendre de la France, qui n'était pas en mesure de le secourir contre les invasions des Russes, et ce fut pour cette raison qu'il se rapprocha des Anglais. Sir Harford Jones Brydges fut remplacé par Sir Gore Ouseley, qui arriva à Tehran à la fin de 1811. Ce nouvel ambassadeur était chargé d'accoutumer les troupes persanes à la discipline européenne, et de promettre au roi de Perse, en cas de guerre avec la Russie, des subsides considérables et un parc de vingt-cinq pièces d'artillerie.

« Dans son état d'abaissement actuel, dit un auteur anglais, la Perse occupe un rang très-infime parmi les nations. L'importance que ce pays peut avoir est entièrement politique, et tient à sa position entre l'empire russe et les possessions britanniques. L'empereur Napoléon voulait attaquer l'Angleterre dans l'Inde, en suivant la route de la Perse et du Caboul. Ce fut pour s'opposer à ce projet, que les ministres de S. M. Britannique envoyèrent plusieurs ambassades à la cour de Tehran, et tâchèrent de se concilier la faveur de Feth-Ali-Schah par des avances de tous genres et des subsides annuels. L'Angleterre servit aussi de médiatrice dans les différends qui s'élevèrent entre le roi de Perse et le cabinet de Saint-Pétersbourg. Le traité de paix conclu entre ces deux

puissances, et signé à Gulistan en octobre 1813, fut négocié sous les auspices de Sir Gore Ouseley. »

Le manque d'indication précise touchant la démarcation de la ligne des frontières, passe pour avoir été la première cause du renouvellement de la guerre entre la Russie et la Perse. Les commissaires désignés pour fixer cette ligne, conformément au traite, ne purent jamais s'entendre. Apres la mort de l'empereur Alexandre, les Russes s'emparèrent de tout le territoire contesté qui s'étend le long des rivages nord et nord-est du lac Goktcha. Ce district est vaste et stérile ; mais il commande le pas de Gandja, et donne aux Persans les moyens d'entrer avec toute facilité en Géorgie, tout comme il permet aux Russes de passer sans aucun obstacle dans la province d'Érivan. Chacune des deux puissances montrait la plus grande répugnance à abandonner ses prétentions sur ce territoire. En 1826, on annonça au prince royal Abbas-Mirza, gouverneur de l'Aderbidjan, que la cour de Russie allait envoyer en Perse le prince Menzikoff, en apparence pour annoncer l'avénement de l'empereur Nicolas, mais en réalité pour arranger le différend relatif aux frontieres. Abbas-Mirza, en faisant connaître cette nouvelle au roi son père, l'engagea à ne pas permettre à l'ambassadeur russe

[redacted]

avec les plus grandes marq
pect, et Abbas-Mirza lui fi
la réception la plus cordial
cet ambassadeur se dirigea
tanieh, où Feth-Ali-Schah
Les négociations commen
médiatement. Les ministres
Perse demandèrent au pri
koff quels étaient ses pouvo
ci répondit qu'il n'avait a
truction qui lui permît de fai
le territoire situé aux en
lac Goktchah, à moins qu
sans, de leur côté, ne
sent à se retirer du vo
pays de Capan. Pendant qu
Perse et ses ministres sui
négociations, tout le haut
san faisait les plus grands ef
amener le gouvernement à
guerre à la Russie. Cepen
gré ces dispositions, qui é
tagées par la majeure parti
tion, Feth-Ali-Schah éprouva
une grande répugnance à se
une guerre avec une puiss
formidable que la Russie.
ministres étaient aussi de l'a
Enfin Feth-Ali-Schah n'osai
trer des sentiments qui le m
opposition avec le peuple et
mais en même temps justem
d'une lutte avec la Russie,
que si le cabinet de Saint-Pé
se refusait à évacuer les envir
Goktcha, il ferait la guer

[redacted]

que le district situé aux
u lac Goktcha fût provi-
abandonné par les Rus-
cette condition, toute-
les Persans ne pourraient
nparer avant la décision de
Russie. Cette proposition
par le prince Menzikoff.
nt la fermentation augmen-
se; les mollahs engageaient
chah à déclarer la guerre
re davantage; les tribus de
s prenaient les armes, et
sme qui animait les Per-
rtes les classes donnait à la
allait infailliblement avoir
ence d'une guerre de reli-
i Feth-Ali-Schah fut obligé
e au vœu unanime de toute
on. Mais comme son esprit
ne lui permettait pas de s'a-
les résultats et les consé-
i la guerre, il fit dire au
nzikoff, d'une manière
lle, que les négociations,
errompues, pourraient être
rises avec plus de succès.
adeur quitta le camp royal
ieh, le 26 juillet 1826. Le
endit à Ardebil et de là à
dès lors on put regarder la
ime commencée. En pas-
ris pour retourner à Tiflis,
Menzikoff fut traité avec la
isolence, et on négligea à
les règles les plus simples
s gens: on arrêta ses cour-
i massacra même quelques-
Tauris et Soultanieh, et les
u'ils portaient furent sai-
n arrivée à Érivan, le 16
nvoyé fut arrêté par le ser-
province et retenu prison-
nt vingt-cinq jours. Exposé
rtes d'affronts, le prince
fit connaître au colonel
, envoyé de S. M. B., cette
u droit des gens. Le colo-
remontrances si fortes aux
de Feth-Ali-Schah, qu'on
ssitôt au serdar d'Érivan un
al par lequel il lui était or-
mettre immédiatement en
rince et tous les gens de sa suite; et afin qu'il ne s'élevât aucune difficulté à ce sujet, le major anglais Monteith fut envoyé à Érivan avec un autre firman par lequel il était chargé de l'exécution du premier. Mais lorsque le major Monteith arriva auprès du serdar d'Érivan, le prince Menzikoff avait déjà été remis en liberté, et ne se trouvait même plus sur le territoire persan. Il paraît que le motif de cette détention était un bruit répandu en Perse, que le général Yermoloff avait été destitué de ses fonctions de gouverneur général des provinces caucasiennes, et que le prince Menzikoff était désigné comme son successeur. La cour de Tehran pensait d'après cela qu'en retenant ce prince, les troupes russes cantonnées en Géorgie et destinées à agir contre la Perse se trouveraient momentanément privées de chef.

L'armée persane qui devait être opposée aux Russes se trouvait sous les ordres du prince Abbas-Mirza. Cette armée était forte de quarante-cinq ou cinquante mille hommes, parmi lesquels on remarquait douze mille hommes de troupes regulières ou *sarbazes*, quelques compagnies d'artillerie à pied, et plusieurs centaines de déserteurs russes. « L'armée du roi de Perse, dit M. Alexander auquel nous empruntons ces détails, si l'on en excepte dix ou douze mille hommes de troupes disciplinées, n'est qu'un ramas de misérables qui savent bien mieux piller leurs compatriotes que combattre l'ennemi, et qui, sous le pretexte de lever des contributions de guerre, dépouillent les villageois et les voyageurs de tout ce qu'ils possèdent.» Les forces russes cantonnees sur le versant méridional du Caucase consistaient en trente-deux mille hommes d'infanterie, douze cents hommes de cavalerie régulière, six mille Cosaques et deux bataillons d'artillerie. Mais toutes ces troupes étaient dispersées sur différents points. Avant le commencement des opérations militaires, il y avait eu plusieurs affaires peu importantes dans lesquelles les avantages avaient été à peu près balancés.

Le serdar d'Érivan, qui s'était distingué dans la guerre précédente, montra une grande activité. Il se rendit maître de Goumri et de plusieurs autres points, et fit cinq cents prisonniers. Karakelissa fut évacué à son approche. Les Russes qui l'occupaient se retirèrent à Louri, position très-forte. Le serdar et les troupes qui l'accompagnaient furent sur le point de périr tous à leur entrée dans Karakelissa. Le commandant russe, en abandonnant cette place, y avait fait pratiquer une mine à laquelle on mit le feu ; mais l'explosion eut lieu beaucoup trop tôt, et ne causa aucune perte au serdar.

Le prince royal Abbas-Mirza se dirigea sur la province de Karabag, vers la fin de juillet. Cette contrée riche et fertile renferme des vallées couvertes de magnifiques forêts. De là vient le nom de *Karabag*, qui signifie en turc *jardin noir* ou *ombragé*.

L'armée persane sous ses ordres s'étant avancée vers l'Araxe, passa cette rivière et établit son camp près d'un beau pont appelé *Khoda aferin*. Là, les Persans enlevèrent un détachement de Cosaques envoyé en reconnaissance. Ils apprirent de ceux-ci que les Russes, ignorant que la guerre était déclarée, s'étaient dispersés dans tout le Karabag, et qu'un régiment d'infanterie, fort de douze cents hommes, avec quatre pièces de canon,

[redacted]

de vivres. Pendant que le pr
était à Schischa, il envoya so
Mohammed-Mirza, aujourd'
Perse, et alors gouverneur
dan, avec un corps de dix m
mes et six pièces de monta
route de Tiflis. Ce corps d'a
contra une division russe fo
mille hommes d'infanterie
mille de cavalerie, sous les
général Madadoff. Ce géné
envoyé un détachement de
hommes pour surprendre
persan. Ce petit corps étant
milieu de l'armée de Mo
Mirza, fut attaqué et éprouva
de deux cents hommes. Les
mées se trouvèrent ensuite
sence, le 2 septembre 1826,
Schamkhar, à cinq parasange
Les Persans furent complète
tus. Ils eurent un nombre c
ble de morts, parmi le
trouvait Amir-Khan, oncle
d'Abbas-Mirza. Les Russes, a
remporté cette victoire, se
sur Gandja ou Élisabethpol
chassèrent les Persans, qui
rent une grande perte. Ceu
voyant leur defaite, avaient
les habitants arméniens, e
vendu comme esclaves aux C
Allemands qui appartenaient
lonie etablie non loin de la
prétend que Feth-Ali-Schah
de cette violation du droit d

[redacted]

ient des troupes régulières ;
ı outre vingt pièces de cam-
› 25 septembre, il se trouva
ıce d'une armée russe com-
ar le général Paskevitch, qui
ıne forte position à environ
es d'Élisabethpol. Abbas-
décida à attaquer l'ennemi.
le était partagée en trois
ı cavalerie était jetée dans
ılles et sur les flancs. Après
canonnade, le prince, trou-
les pièces de gros calibre
s faisaient d'énormes brèches
troupes, donna ordre qu'on
es Russes. Mais ceux-ci eu-
ôt culbuté les Persans. La
Abbas-Mirza voyant l'armée
e, prit la fuite sans brûler
rce. Plusieurs drapeaux et
ces de campagne tombèrent
ir des Russes. La perte du
Persans fut de deux mille
, les Russes n'eurent que
s hommes tués et blessés.
rza ne pouvant pas ramener
ıs à la charge, prit la fuite,
né de quelques cavaliers. Son
t pillé par ses propres sol-
se dispersèrent chacun dans
ın du pays qu'ils habitaient.
velle de cette déroute étant
à Feth-Ali-Schah, il en fut
xtrêmement abattu ; puis il
ı reproches contre Abbas-
ui avait sacrifié inutilement
ersane. Mais s'étant ensuite
ınanda ce prince. Celui-ci fit
qu'il n'osait pas se présenter
n père et ses frères. A la fin,
t, il affronta la présence de
Schah, et avoua qu'il avait
ne grande imprudence en se
; en rase campagne contre
e disciplinée, malgré l'avis de
officiers européens qui l'en-
à éviter le combat. Feth-
ı s'efforça de consoler son
ımé, et les gouverneurs des
s provinces reçurent l'ordre
' immédiatement les contin-
ils devaient fournir à l'armée.
ncore plusieurs engagements,
uels les Russes remportèrent l'avantage. Enfin, au mois de juillet 1827, le général Paskevitch mit le siége devant Abbas-Abad. Le roi de Perse et le prince Abbas-Mirza, informés de l'investissement de cette place, s'avancèrent à la tête de quarante mille hommes pour forcer le général russe à lever le siége. Mais celui-ci marcha à leur rencontre, et les attaqua le 17 juillet. Les Persans furent bientôt mis en déroute ; ils laissèrent quatre cents hommes sur le champ de bataille, et perdirent deux étendards, qui, le jour suivant, furent déployés aux yeux de la garnison d'Abbas-Abad. Le commandant de cette place n'ayant plus l'espoir d'être secouru, se rendit aussitôt.

Au mois d'octobre suivant, les troupes russes, sous le commandement du major général Pankratieff, entraient à Tauris, capitale du gouvernement d'Abbas-Mirza. Les habitants notables de cette ville, réunis en corps, et précédés du clergé mahometan, allèrent au-devant des Russes avec les démonstrations de la joie la plus vive, tandis que la populace pénétrait dans le palais du prince Abbas-Mirza, et se livrait aux excès les plus coupables. Une garde russe fut immédiatement envoyée pour arrêter les pillards, mais le palais avait déja beaucoup souffert. Les Russes trouvèrent à Tauris quarante-deux pièces de canon, mille seize fusils, des balles ainsi que d'autres munitions de guerre et des provisions de bouche. Le général Paskévitch, en apprenant la prise de Tauris, reçut un messager du prince Abbas-Mirza, qui lui annonçait qu'il avait les pleins pouvoirs de Feth-Ali-Schah pour conclure la paix, et demandait une entrevue pour en arrêter les conditions. Au commencement de novembre 1827, le prince eut a Deh-Korgan, village situé à environ trente milles anglais de Tauris, une conférence avec le général Paskewitch. L'aspect des troupes russes parut faire une vive impression sur Abbas-Mirza et sur les officiers de sa suite. D'un autre côté, aussi, les manières nobles et dignes de ce prince, dans la situation difficile et pénible où

il se trouvait, devinrent le sujet de toutes les conversations. On lit dans une relation citée par l'*Asiatic journal* (février 1828, page 279) : « Il est impossible de décrire la noblesse, la grâce et l'affabilité des manières du prince Abbas-Mirza. Ses traits sont parfaitement réguliers, ses yeux sont grands, vifs et pénétrants, et ses dents fort belles; il a le teint brun et pâle, la barbe longue et très-noire. Il portait un costume extrêmement simple, à l'exception toutefois de son poignard, qui était orné de pierreries magnifiques. Son cheval, le plus beau que j'aie jamais vu, était richement harnaché. Le prince paraît être âgé de quarante à cinquante ans. C'est un homme extraordinaire, et qui laisse une impression indélébile dans l'esprit de ceux qui l'ont vu une fois. On ne saurait trop regretter que les personnes qui l'entourent soient si fort au-dessous de lui par les sentiments et par l'intelligence, et ne veuillent pas le seconder dans l'accomplissement de ses vues si grandes et si généreuses. Tous les étrangers qui ont été en Perse rendent justice à Abbas-Mirza, dont le plus vif désir serait d'éclairer son peuple; mais la religion mahométane et les préjugés nationaux opposent une barrière insurmontable à toutes les améliorations. »

Feth-Ali-Schah ne voulut pas d'abord ratifier les conditions du traité

[redacted]

été forcé à demander la paix
conditions en avaient été a
Deh-Korgan, lorsque la Port
sur ses propres moyens et
portance d'avoir la Perse po
se décida à lever le masque,
fameux hatti-schérif du 8
1827 et excita le schah à ro
négociations. Prêtant l'oreill
timations du Grand Seigneu
duit par ses brillantes prom
schah, dans la pensée qu'avec
du printemps il trouverait le
de rassembler de nouvelles
de reparaître armé sur le c
bataille, résolut de tempor
même temps qu'il suspend l'e
contributions de guerre, il fa
dre le bruit qu'Abbas-Mirza,
pas autorisé à traiter de la pa
outre-passé ses pouvoirs et
une disgrâce; qu'il allait être d
et que la couronne passerait
Ali-Mirza, son frère. Cepend
de ne pas dévoiler avant le te
desseins perfides, il annonce
prochaine au quartier génér
de son ministre des affaires
res, Mirza Abdoul-Hasan
chargé, disait-on, de la poursu
rieure des négociations. Cette
astucieuse eût pu donner le c
les projets des Persans, si le
Paskevitch, familiarisé de lon
avec les allures de la politiq
tale, n'eût démêlé le but de le

[redacted]

Hasan-Khan, effrayé par
ion, feignit-il de n'avoir
pouvoirs à exhiber, et
porteur que d'instruc-
cises pour la conclusion
s assertions étaient trop
avec les faits pour mo-
lutions du général Pas-
l'ignorait pas que l'envoi
ons de guerre avait été
savait de plus que des
s parcouraient l'Aderbi-
taient les habitants à se
e les Russes; enfin, l'on
e les troupes d'Abbas-
rochaient de l'Ouroumie,
la ligne tracée par l'ar-
vait là assez de preuves
é hostile pour justifier
mesures vigoureuses.
ain, une note remise au
an l'instruisit des nou-
le la Russie, de la rup-
stice, et du renouvelle-
it des hostilités.
tion de cette note, Ab-
han quitta le quartier
opérations militaires fu-
e jour même. Au milieu
plus rigoureux, les Rus-
it en trois colonnes jus-
Kaflankoh, et leur aile
ta vers Ardébil. Le pays
te avait à traverser étant
x années de guerre, et
te espèce de ressources,
péraient que cette mar-
e, surtout dans la mau-
, épuiserait les troupes
mènerait aucun résultat
leur attente fut trom-
al russe, en reprenant
ait calculé sur des chan-
A l'aide d'une adroite
était assuré dans l'Ader-
des grands vassaux de
voyaient dépouillés par
es Cadjars de l'indépen-
avaient joui autrefois.
ne contre le schah, habi-
itée, ces khans déchus
un parti nombreux, qui,
es opérations militaires,
itement l'intention de se soulever. Le peuple lui-même, voyant dans sa réunion à la Russie le moyen d'éviter les maux de la guerre, épousa chaudement sa cause : douze mille chevaux étaient prêts à se joindre à l'armée russe, et l'insurrection générale n'attendait qu'un signal pour éclater. Cette attitude de l'Aderbidjan, la présence de l'ennemi au pied du Kaflankoh, et la prise simultanée d'Ardébil, convainquirent enfin le souverain persan que la prolongation de la lutte serait désormais funeste. Il se décida à donner l'ordre de renouer les négociations; mais, même dans cette situation critique, toujours excité par la Porte ottomane, il voulut gagner du temps avec l'emploi de ses ruses habituelles. Il ne fallut pas peu de fermeté pour imposer à Abbas-Mirza une marche plus franche. Aux propositions insidieuses qui chaque jour étaient mises en avant par les Persans, le général en chef russe répondit catégoriquement que les conditions étant déjà arrêtées, il ne s'agissait plus de négocier, mais de se réunir pour la signature; que trois jours devaient suffire; que, passé ce terme, l'armée russe poursuivrait sa marche, et imprimerait à ses opérations une vigueur nouvelle. Un langage aussi ferme triompha enfin de toutes les indécisions. Le village de Tourcmantschaï fut immédiatement choisi pour point de réunion. Abbas-Mirza y arriva dès le 6 (18) février; et quatre jours après, le traité de paix, si mémorable pour les armes russes, était conclu. »

Voici les principales dispositions de ce traité :

Art. 1er. Il y aura paix et amitié perpétuelle entre la Russie et la Perse.

Art. 2. Le traité de Gulistan est et demeure révoqué ; le présent traité lui sera substitué.

Art. 3. La Perse cède à la Russie le khanat d'Érivan et le khanat de Nakhitschevan.

Les articles 4 et 5 déterminent très-exactement la ligne de frontières.

Art. 6. La Perse payera à la Russie une indemnité de quatre-vingts millions de roubles.

Art. 7. Le prince Abbas-Mirza est reconnu par la Russie comme héritier présomptif de la couronne de Perse.

Art. 8. Les Russes navigueront librement sur toute la mer Caspienne, et pourront seuls y entretenir des bâtiments armés.

Quelques mois après la ratification du traité de Tourcmantschaï, M. Griboyedoff (*) fut envoyé en ambassade par l'empereur de Russie auprès du roi de Perse, pour le complimenter sur la conclusion de la paix entre les deux pays. Cet ambassadeur avait une suite d'environ trente-cinq personnes, y compris une escorte de Cosaques. Le traité de Tourcmantschaï portait, entre autres clauses, que les sujets des deux souverains pourraient librement passer d'un pays dans l'autre. M. Griboyedoff aurait voulu aller plus loin, et faire rentrer dans les provinces dépendantes de la Russie tous les Arméniens qui étaient en Perse. Cette prétention exorbitante fut cause qu'il eut à Casbin un différend à la suite duquel le peuple s'ameuta; et les autorités l'engagèrent à partir, ne pouvant pas répondre de sa vie, s'il prolongeait son sejour dans la ville. Arrivé à Tehran, M. Griboyedoff fut traité avec les plus grands égards, et Feth-Ali-Schah lui donna une garde d'honneur. Mais dans cette capitale aussi, il éleva la prétention d'emmener en Russie les Arméniens et les Géorgiens [redacted]

boyedoff refusa également (deux Arméniens qui avaient un mahométan. Quant à cett affaire, le gouvernement pe soupit en désintéressant la l'homme qui avait été t M. Griboyedoff, qui parais un plan de conduite, réclar deux femmes arméniennes, q été d'abord esclaves en Tu qu'on avait ensuite amenées Ces femmes refusèrent la de l'ambassadeur, et déclarè les voulaient rester à Tehra dant, comme celui-ci insistai pour les avoir, le roi dit qu enverrait, à condition toutef déclareraient devant un de ques que leur volonté était l'ambassadeur et non de Perse. M. Griboyedoff refu manière la plus formelle d'i ces femmes devant l'eunuque retint de force. Le lendemai méniennes ayant réussi à s' se mirent à courir dans le Tehran, excitant la popula vengeance de l'affront qu'ell reçu. En un instant, la l'ambassadeur fut envahie. son n'était défendue que par mes appartenant à la garde Perse, et environ vingt ou t saques. Ceux-ci ayant reçu faire feu tuèrent six hommes d'imprudence porta au plus [redacted]

›nnes attachées à l'ambas- massacrées ; M. Griboye- d'un coup de pierre dans :et horrible attentat jeta ternation la famille royale les ministres, qui crai- ›ir recommencer la guerre. ur du peuple était telle, i-Schah, tout en déplorant excès, et les conséquen- aient naturellement avoir, naître de les arrêter. Les fit pour sauver l'ambas- rent même à un tel point :ontre sa personne royale, igé de s'enfermer dans la ée de son palais.

ses se sont passées comme l'*Asiatic journal*, nous 'enir que M. Griboyedoff ment attiré son malheur. l faut avouer que les an- nples les plus barbares ne jue peu d'exemples d'une ssi flagrante du droit des

:al Paskévitch, dit M. Fon- ait d'un œil vigilant l'atti- Perse. Décidé à obtenir paration éclatante pour le ntat de Tehran, il dési- e temps éviter une guerre :ttant en question les avan- us par la paix de Tourc- ût obligé la Russie à com- ennemis à la fois. Dans la : partis en Perse, atteindre ›lait une tâche hérissée de .a paix, quoique achetée au prix d'assez grandes , avait procuré à son pays es incontestables. Ce n'en , pas le moindre que cette ıtre les secousses politi- dissensions intestines que ›romesse de l'affermisse- ouronne sur la tête d'Ab- de ses descendants après Feth-Ali-Schah. Mais, à avantages, d'autres inté- : été froissés. Cupides et ambitieux, les fils puînés du schah regardaient les sacrifices qu'ils avaient dû faire comme profitables à Abbas-Mirza seul. Lésés dans leurs vues, ils se liguèrent ensemble pour exciter le schah à prendre les armes. C'était placer Abbas-Mirza dans l'alternative ou de désobéir aux ordres de son père, ou de mécontenter la Russie. Dans ces deux cas, on remettait en question l'hérédité du trône, et leur ambition trouvait une nouvelle carrière. A leurs instigations se joignaient les démarches secrètes des agents de la Porte, et d'autres influences non moins insidieuses pour les pousser à la guerre. Faible, soupçonneux, avare et regrettant ses trésors, le schah, circonvenu par les intrigues qui s'agitaient autour de lui, flottait dans l'indécision. Tantôt, dominé par la crainte que son fils Abbas-Mirza, stimulé et appuyé par la Russie, ne vînt à le précipiter du trône, il songeait à se jeter dans les bras de la Turquie, espérant ainsi recouvrer les provinces perdues; tantôt aussi, le souvenir des dangers qu'il avait courus dans la dernière guerre s'emparait de son esprit et lui faisait envisager avec effroi les conséquences d'une lutte nouvelle. Abbas-Mirza lui-même, en butte aux sourdes menées de ses frères, redoutant autant le mécontentement du schah, s'il désobéissait à ses ordres, que le courroux de la Russie pour l'assassinat de Griboyedoff, se ménageait dans la Porte un nouveau protecteur. Les suites de cet état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir. Des rassemblements de troupes s'organisèrent dans l'Aderbidjan; les défilés de Daradiz furent fortifiés; des partis considérables firent des incursions au delà de l'Araxe, sur la route de Khoï à Nakhitchévan. Ali-Khan de Makou, manifestant hautement des projets hostiles, répandit le bruit de l'arrivée, à Tauris, de cinquante mille hommes aux ordres de Hasan-Ali-Mirza, second fils du schah. Pour justifier ces démonstrations, un motif puéril était mis en avant par les Persans. C'était le retard apporté à la remise des canons d'Abbas-Abad; re-

ssie dans l'Asie Mineure, 'antes.

mise qu'ils prétendaient stipulée par le traité de Tourcmantschaï. Après l'événement de Tehran, une pareille prétention paraissait d'autant plus extraordinaire que la restitution des canons, retardée seulement à cause de cet attentat, ne figurait pas parmi les clauses du traité, mais était un acte spontané de l'empereur de Russie, qui désirait ainsi témoigner de sa bienveillance pour Abbas-Mirza. Quoi qu'il en soit, les embarras du moment se compliquèrent encore par une démarche précipitée du consul de Russie à Tauris. Cédant aux insinuations des Anglais, il avait quitté son poste sans en avoir reçu l'ordre. Ce départ, en interrompant par le fait toutes les relations avec la Perse, jetait le général russe dans de nouvelles perplexités; car il avait trop le sentiment de la dignité nationale pour faire le premier pas, et se trouvait placé dans la nécessité d'attendre les démarches des Persans, sans pouvoir les surveiller ou les provoquer. D'un autre côté cependant, les rodomontades des Persans dissimulaient assez mal la crainte qui les dominait. Leur seul espoir, on le voyait, était dans la Porte; ils attendaient que les événements qui se passaient alors sous Akhaltsikh vinssent à se dessiner plus nettement. Aussi le général Paskévitch, persuadé que le premier échec des Turcs apporterait des modifications dans l'attitude de la Perse, résolut-il de se tenir jusque-là

son maître, les regrets que lui av fait éprouver les mésintelligences venues entre les deux pays; pro du dévouement de l'héritier prés tif du trône, et se dit chargé cueillir de la bouche du comte vitch, dont le prince s'honorait l'ami, les conseils de son exp dans la situation difficile où il vait. Ces ouvertures offraient sion de faire entendre à Abbas un langage ferme et énergique. néral russe lui adressa une lettr conçue :

« Votre Altesse me demande ment Elle doit agir dans les tances difficiles qu'a amené Elle la rupture des relations avec la Perse; qu'Elle examin tivement la position dans laqu est placée, ainsi que les provi lui sont soumises, et Elle aur la question.

« Le très-puissant schah, vo veut commencer la guerre. S qu'obéissant à ses ordres, aux intrigues de vos frères, menciez les opérations; vous n blerez dans le royaume que mille combattants. Nos pro mitrophes n'ont pour défens vrai, que les troupes qui occu forteresses. Vous pourrez mois de juin, pénétrer dans ouvert; vous pourrez le ravag vous ne prendrez pas les place Votre Altesse a déjà appris par

[redacted]

ris. A cette époque, les
ah et celles de vos frères
dans leurs foyers; vous
s seules troupes de l'A-
fais la conquête de ce
plus jamais vous le ren-
oir de monter un jour
le votre père sera dès
ir vous. Il ne se passera
la dynastie des Cadjars
régner. Ce qui a eu lieu
re guerre aura lieu en-
. Ne comptez ni sur les
Anglais, ni sur les as-
urcs. Le sultan est dans
lus critique. Notre flotte
ardanelles, et empêche
onstantinople. L'amiral
i delà de Burgas. Andri-
avec effroi le moment de
volonté de l'empereur
: unanimité, et par des
la valeur est connue de
Anglais ne vous défen-
ir politique n'a en vue
ts de leurs possessions
Nous pouvons, en Asie,
oyaume; et personne ne
a. En Europe, chaque
in peut donner lieu à des
ntes; la Turquie est né-
uilibre européen; mais
de l'Europe ne regar-
ouverne la Perse. Votre
politique est entre nos
otre espoir doit être dans
e seule peut précipiter
elle seule peut vous ser-

otre Altesse désire con-
inion personnelle, je la
cette sincérité qu'elle a
ier. Il n'est qu'un moyen
venir de l'attentat qu'elle
de solliciter le pardon
d monarque pour la per-
de la populace de Téhé-
ivez atteindre ce but en
n de vos frères ou un de
is, d'où je l'expédierai
à Saint-Pétersbourg. Je
oi de faire agréer cette
otre souverain. En même
donner à la Russie une preuve de cet attachement dont vous avez si souvent protesté, vous devez faire prendre une autre direction à la politique du schah; il faut déclarer la guerre à la Turquie, pénétrer dans ses provinces, et attaquer Van. De mon côté, je vous promets des armes et de l'artillerie, et je vous aiderai de mes troupes à faire ces conquêtes. Vous prouverez ainsi que les événements dont vous êtes affligé n'ont été ni dans votre volonté, ni dans celle du schah.

« Déclarez les conditions auxquelles vous consentez à exécuter cette entreprise, et elle vous procurera des avantages incalculables. Votre Altesse sait que je n'ai jamais manqué à ma parole; j'attendrai qu'elle m'honore d'une réponse. »

« Le prince Koudascheff, aide de camp du général Paskévitch, fut chargé de se rendre à Tauris pour remettre à Abbas-Mirza cette lettre confidentielle. Il avait l'ordre de répandre en même temps, sur toute la route, le bruit qu'il allait à la rencontre du prince persan, chargé d'implorer le pardon de l'empereur pour l'assassinat du ministre russe à Tehran. Toutefois, malgré les ouvertures amicales d'Abbas-Mirza, sa conduite n'était pas exempte de duplicité; les préparatifs militaires continuaient; on s'occupait à réorganiser les treize bataillons de Sarbazes dispersés par la guerre. Quelques Anglais, toujours habiles à semer la discorde entre les Russes et les Persans pour favoriser leurs intérêts mercantiles, offraient de fournir des armes et des munitions. Un nommé Hart s'engageait même à équiper et à entretenir six mille hommes. Deux corps se trouvaient rassemblés, l'un à Tauris, l'autre à Khoï, avec trente-quatre pièces d'artillerie. Dans cet état de choses, la mission du prince Koudascheff ne promettait que peu de succès. Une rupture était à prévoir. Mais le général Paskévitch ne la craignait pas; il avait une trop exacte connaissance de la situation de la Perse pour ne pas être convaincu que le mauvais état des finances du schah paralyserait pour longtemps encore ses entreprises. Il

savait que ses troupes étaient loin d'être au complet, et ne recevaient ni paye ni rations; que tous les services de l'armée étaient désorganisés; que le manque de fonds avait forcé Abbas-Mirza à rejeter les propositions de Hart. Aucun mouvement sérieux n'étant possible avant plusieurs mois, le général russe résolut de prouver qu'il prenait au sérieux les menaces qu'il avait faites; et, passant sans plus de délai à l'offensive contre les Turcs, il fit opérer à son armée un mouvement de concentration vers les frontieres. Pendant que ce mouvement s'exécutait, les rapports de Koudascheff annoncèrent qu'Abbas-Mirza n'hésitait plus à offrir à la Russie la satisfaction qu'elle exigeait. Son fils Khosrev-Mirza devait arriver sous peu à Tiflis, pour se rendre de là en ambassade à Saint-Petersbourg. Quelques velléités de rupture semblaient encore exister à la cour du schah; les apprêts guerriers s'y continuaient. Mais Abbas-Mirza paraissait étranger à ces menées, et décidé, pour son compte, à s'attacher au parti de la Russie. Plusieurs faits témoignaient hautement de ses intentions bienveillantes. Selon ses ordres, son fils Bagram-Mirza, qui gouvernait la province de Khoï, avait fourni aux Russes une quantité considerable de vivres. Baguir-Khan, prince des Tchélobians, avait été énergiquement sommé de mettre un terme aux incursions de cette peuplade nomade. Nasir-Soul-

rante ans. Ce monarque n'eut grandes vertus ni de grands Pour un homme qui exerçait un torité sans bornes, on peut dire n'était pas méchant, et sa natu le portait ni à la cruauté ni à la tice. Il était sincère dans sa pié mait ses enfants, était assez sob l'on ne peut pas lui reprocher tre jamais livré à aucun excès. tait pas brave, et, dans le peu sions qu'il eut de faire pre courage, sa conduite fut équivo ne peut pas dire non plus qu'il souverain généreux. Il avait prendre, peu de talents, et l'o marquait en lui aucune force ractère. Estimable peut-être homme privé, il manquait des qui font un grand souverain. vait pas eu pour prédécesseur litique aussi habile qu'Aga-med, jamais il n'aurait port ronne.

A la mort de Feth-Ali-Sc petit-fils, Mohammed-Scha prince Abbas-Mirza, mont trône. Mais nous n'avons po occuper des événements ultér règne de Mohammed-Schah domaine de la politique et n'app pas encore à l'histoire.

RELIGION DES PERSAN

§ Ier. *Dogme.*

Nous avons déjà eu occasion d

…e d'*Iman* ou *vicaire*
…artient exclusivement
…endants immédiats de
…e. Ils supposent que
… appelé *Mahdi*, n'est
…ne les autres hommes,
…seulement caché, et
…nouveau vers l'époque
…ent. Alors Jésus des-
… tous les hommes, sui-
…vertiront à la foi de
…ès le dogme des son-
…ire, il doit toujours
…, chef visible de la re-
…ences qu'on remarque
…onies du culte sont
… ne portent que sur
…oir les mains et de se
…iant. Les schiites at-
…s imans l'infaillibilité
…é. Nous croyons, di-
… prophètes, les imans,
…urs et saints, et qu'ils
…s coupables d'aucune
… Ils regardent Fatime,
…, comme une sainte,
… à la famille de leur
…nde supériorité d'in-
…vertu sur toutes les
…es. Un savant schiite
… réponse qu'il adressa
…rotestant Henri Mar-
…bre des expressions
… intelligence humaine
… parfaitement, est
…it. La majeure partie
… trouvent dans ce livre
… être bien entendues
…hète ou par ses des-

…rages écrits sur les
…xistent entre la secte
…elle des schiites, le
… ce que nous apprend
…nous empruntons ces
…raité intitulé *Hasna*.
… scène une femme es-
…, devant le calife Ha-
… points contestés de
…, et parvient à ré-
… les docteurs les plus
… sonnite. Nous allons
… Malcolm, le résumé
…s lequel on trouve
l'exposition des points les plus importants de la doctrine schiite. Un marchand de Bagdad, dit l'auteur, réduit à la plus affreuse pauvreté à cause de son attachement à la doctrine des schiites, demanda à une esclave qu'il avait, quel moyen il devait employer pour rétablir sa fortune. Cette femme, qui avait été élevée dans les principes des schiites, dit à son maître : Allez trouver le calife Haroun-Raschid, et proposez-lui de m'acheter, moyennant une somme de cent mille pièces d'or. Si le calife vous demande pourquoi vous mettez un prix si extraordinaire à ma personne, répondez-lui que je suis en état de réfuter les objections des docteurs les plus subtils de sa secte. Je ne consentirai jamais, dit le marchand, à faire ce que tu me proposes ; le calife acceptera ma proposition, il te prendra, et je ne puis vivre sans toi, seul bien qui me reste dans le monde. Ne craignez rien, dit Hasna, par la bénédiction de notre grand prophète, personne ne me séparera de vous tant que je vivrai ; confiez-vous en Dieu, et faites ce que je vous dis.

Le marchand se décida enfin à aller trouver Djafar le Barmécide, vizir de Haroun, auquel il parla du mérite extraordinaire de son esclave, et de l'intention où il était de la vendre au commandeur des croyants. Djafar s'étant fait amener Hasna, reconnut avec surprise que son éloquence et son savoir n'étaient pas moins extraordinaires que sa beauté. Il fit connaître à Haroun la proposition du marchand. Le calife fit venir Hasna, qui se présenta devant lui avec un voile sur le visage, et récita à sa louange quelques vers dont il parut charmé. Il la pria d'ôter son voile, et Hasna ayant obéi, Haroun parut surpris de sa beauté ravissante. Ayant fait aussitôt appeler le marchand : Combien, lui dit-il, demandez-vous pour cette esclave ? —Cent mille pièces d'or, répondit le marchand. — Comment, reprit Haroun furieux, pouvez-vous demander pour une esclave une somme aussi exorbitante ? — Je la demande, dit le marchand, parce que je suis convaincu

que si vous faites assembler les plus fameux théologiens de votre empire, ils ne seront pas en état de discuter avec elle sur les sujets qui ont rapport à la religion. — Veux-tu, dit Haroun impatienté, si ton esclave est vaincue par mes docteurs, que je te fasse périr et que je la garde pour rien ? — Oui, dit le marchand ; mais que ferez-vous si elle réduit vos sages au silence ? — Je te ferai compter cent mille dinars, et tu garderas ton esclave. Le marchand ayant accepté ces offres, Haroun fit appeler Hasna, et lui demanda quelle foi elle professait : Grâce à Dieu, dit-elle, je professe la foi du prophète et de ses descendants. — Mais quel est, dit Haroun, le véritable successeur du prophète ? Hasna répondit : O Haroun, fais réunir tes docteurs, et alors j'exposerai mes opinions ; si quelqu'un d'entre eux me fait des objections, j'essayerai de lui répondre.

A quelque temps de là, Haroun ayant réuni les théologiens les plus célèbres parmi les sonnites, fit prévenir Hasna qu'elle eût à se rendre au palais pour discuter avec eux. Cette esclave arriva bientôt, et Haroun lui ayant fait signe d'adresser une question à Ibrahim-Nizam, le plus illustre de tous les docteurs présents, Hasna lui dit : Vous avez répandu sur la face de la terre cent volumes de vos œuvres, et vous vous regardez comme l'héritier de la science de [redacted] prophète. Aussitôt, Ibra- [redacted] colère : Je [redacted]

Celui, répondit Hasna, qui plus ancien dans la foi, Ali, cousin et frère adoptif du prop Mais comment, dit Ibrahim, il été le plus ancien dans la foi Bècre était âgé de quarante qu'il embrassa notre sainte et Ali n'était alors qu'un en la foi ou l'incrédulité d'un peut être comptée que pour de chose. — Mais, dit Has voyons dans le Coran (*) qu phète Khidr fit périr un en que son incrédulité n'entraîn parents dans l'erreur. Vo d'après cela, ajouta-t-elle, ou l'incrédulité sont com beaucoup dans les enfants. que je suis vaincu sur ce Ibrahim ; mais que pensez- et d'Abbas, son oncle, qui daient l'un et l'autre com tables successeurs du pro dessein d'Ibrahim, en a Hasna cette question insid de l'exposer à la colère lui faisant déclarer qu'Ab descendait était un usurpa la forcer de convenir vait pas des droits légit succession du prophète. T avaient raison, dit Hasna, deux anges qui, suivant nous lisons dans le Coran (tèrent en présence de David disait : Je suis le successeur phète, parce que je suis son Ali disait, de son côté : Et moi [redacted] cousin, son gendre, son [redacted] tier. Abou- [redacted]

toi-même? Abou-
t alors qu'Abbas et
tre but que de lui
me dont il s'était
ur dit : Je vois bien
s pour me faire une
our obtenir une dé-
it de droit. Et il
p l'assemblée. Ibra-
à Hasna une autre
e cette femme ré-
nent. Alors, Haroun
rahim, lui dit : J'ai

j'ai répondu à tou-
que vous m'avez
na, permettez-moi
une, ô Ibrahim :
a quitté ce monde,
successeur, oui ou
dit Ibrahim. — En
rit Hasna, a-t-il eu
t l'élection d'un ca-
crime de la part de
? A qui attribuez-
prophète ou au ca-
épondit rien. Il ne
que le prophète eût
ans faire un blas-
mettait que le calife
donnait à Hasna le
discussion. Il garda
mbarras fut visible
ants, et un des plus
des sonnites eut la
vaincu par une

RENDU A ALI PAR
CHIITES.

schiites portent aux
es a fait renoncer
d'entre eux au pè-
que, qu'ils ne peu-
s témoigner un res-
our les tombeaux
mar et d'Osman. La
s se contentent au-
er, à Nedjef et à
aux d'Ali et de son
nes-uns aussi vont
tombeau de l'iman

sont sonnites, accusent, dit M. Scott Waring, les schiites d'adorer Ali aux dépens de la vénération due au prophète; inculpation à peu près fondée à l'égard du bas peuple. Pour lui Ali est tout en effet, et il ne croit pas qu'on puisse invoquer son nom en vain. Un Persan m'a dit, qu'ayant un jour rencontré un lion, le terrible animal s'était enfui au nom d'Ali. Ce nom révéré fait toujours parti de leurs serments, et, au lieu de demander la protection divine, ils disent : Assistance, ô Ali! Mais les gens instruits établissent une grande différence entre Mahomet, envoyé de Dieu, et Ali, ministre et gendre de Mahomet. Ils soutiennent, à la vérité, qu'Ali a été le seul légitime successeur de Mahomet, mais ils ne prétendent pas qu'on doive voir en lui l'égal de ce divin législateur. Qu'on ne juge donc point les opinions religieuses d'une grande nation sur les discours impies par ignorance d'un pauvre paysan ou d'un portefaix.

FÊTES RELIGIEUSES.

Les schiites observent, en général, les mêmes fêtes que les sonnites; mais ils en ont aussi quelques-unes qui leur sont particulières. La plus solennelle est celle qu'ils célèbrent pendant les dix premiers jours du mois de moharrem, en mémoire de la mort, ou, comme ils disent, du martyre de Hoseïn. Nous allons en donner la relation d'après le voyageur anglais Morier :

«La fin tragique de la vie d'Hoseïn, depuis sa fuite de Médine jusqu'à sa mort à Kerbela, a été, dit cet auteur, arrangée en drame. Les différentes parties ou actes de ce drame se jouent en public par des acteurs, dans la matinée de chacun des dix jours. Le dernier acte, qui comprend tous les événements du jour où ce jeune prince fut tué, est représenté avec une grande pompe en présence du roi, dans la grande place de Tehran; le sujet, qui est plein d'incidents tragiques, pourrait exciter par lui-même un grand intérêt dans un auditoire européen; mais toutes les idées religieuses et

nationales des Persans s'y trouvant mêlées, ce spectacle réveillait toutes les passions les plus violentes du peuple. Hoseïn, à nos yeux, était un héros; mais aux leurs c'était un martyr. Les vicissitudes de sa vie, les dangers qu'il avait courus dans le désert, sa force, son courage invincible, et la piété dont il fit preuve au moment de sa mort, transportaient les Persans et excitaient en eux un enthousiasme que le laps de temps écoulé depuis cet événement n'a point diminué. L'appareil et le spectacle de cette mort réveillent dans leur cœur le souvenir des hommes qui y contribuèrent, et conséquemment leur haine pour tous les musulmans qui ne sont pas de leur secte; ils ont en horreur Yézid et Omar; ils maudissent ces deux princes avec une telle démonstration de fureur, qu'il faut avoir été témoin des scènes qui se passent chez eux, pour pouvoir se faire une idée du fanatisme qui les transporte à cette époque. J'en ai vu de plus forcenés courir les rues, à moitié nus, un simple lambeau de toile autour des reins, criant : *ya Hoseïn* (ô Hoseïn), et le sang ruisselait des blessures qu'ils venaient de se faire volontairement pour exprimer leur amour, l'abattement de leur esprit et leur piété.

« On éleva, dans toute la ville, de grandes tentes de toile noire, avec des emblèmes de deuil. Ces tentes étaient [redacted]

nous ne cessâmes d'entendre un bruit de tambours, de cymbales trompettes. Outre les tentes co tes dans les différentes places e les rues, on éleva une chaire de isolée, d'où un mollah prêcha le assemblé. L'effervescence du ne nous empêcha pas de faire no menades ordinaires à cheval, et passâmes très-souvent au milieu foule, au moment où elle était o à ses actes de dévotion, sans êt lestés.

« Les Persans ont si peu de se de nous voir assister à leurs cé nies religieuses, que le grand vi vita toute la légation à venir d tente la huitième nuit de la fê entrant, nous trouvâmes un nombre de Persans vêtus de de nous remarquâmes que nul eux n'avait de bijoux ni d guard. Un mollah de la ville s'ap du grand vizir, et eut avec l conversation sérieuse, pendant autres personnes de l'assembl parlèrent tout bas. Nous étion depuis quelque temps lorsque nêtres de la salle où nous nou vions s'ouvrirent, et le jour no mit d'apercevoir un mollah, pl une chaire élevée sous une te entouré d'une foule nombre peuple : une grande quantité de res éclairait le lieu de la scène. dicateur commença par un [redacted]

uahi! ouahi! et toute
nita avec plus ou moins
iant du mollah dura en-
ure; quelques passages
i de pathétique, et très-
uvoir les passions d'un
iperstitieux et aussi mo-
rsans. A la lecture d'un
s, l'assemblée entière
remarquai que le grand
ant vers la muraille,
n devant lui en priant.
iyant terminé sa lecture,
arurent; quelques-uns
en femmes; ils chan-
iyant une feuille de pa-
urs lèvres, une espèce
e nous entendîmes avec
'. Dans les passages les
, une partie de l'audi-
des cris sans affecta-
ne j'étais assis auprès
et du mollah, je remar-
aient des larmes. Dans
de ces réunions, le mol-
norceau de coton, et,
es assistants, recueille
ls répandent et les ex-
e petite fiole. Quelques
nnent qu'une seule de
roduite dans la bouche
l abandonné des méde-
le à la vie, et c'est pour
'on les recueille si soi-

jour de la fête, le roi
sadeur à assister aux
nonies où l'on repré-
le Hoseïn. Nous nous y
s le déjeuner, et nous
sous une petite tente,
ous seuls, sur une porte
uprès de la salle dans
se placer le roi.
s vue sur le Meïdân ou
ui s'étend devant le pa-
duquel nous aperçûmes
Cadjars ou gens appar-
bu du roi, pieds nus,
esure leur poitrine, et
par intervalles la voix
x, placé au centre. Ces
tonnaient la partie su-
ur chemise, et se frap-
paient à nu sur la poitrine. Le roi ordonna aux Cadjars, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de ses parents, d'avancer, sans souliers et sans bas, pour présider aux cérémonies qui allaient avoir lieu. Ils s'avancèrent doucement sur le pavé, portant à la main un bâton, emblème des fonctions de maîtres des cérémonies; ils obligeaient les uns à faire place, frappaient les autres avec leur arme, et rétablissaient l'ordre dans la procession.

«Une partie de la place, séparée de l'autre par une palissade, était destinée à représenter la ville de Kerbela, non loin de laquelle périt Hoseïn. Tout auprès, deux petites tentes désignaient le campement de ce prince dans le désert; une plate-forme couverte de tapis, sur laquelle devaient jouer les acteurs, complétait la décoration.

«Quelques instants après notre arrivée, le roi parut; et, quoiqu'il nous fût impossible de l'apercevoir, tout le peuple qui se leva et les génuflexions de ses officiers annoncèrent sa présence. La procession commença dans l'ordre suivant:

«D'abord parut un homme très-grand et très-fort, nu depuis la ceinture, balançant une longue perche d'environ trente pieds de haut, surmontée d'un ornement d'étain chargé de passages du Coran. Après celui-ci venait un autre homme, également nu depuis la ceinture, et portant une perche plus lourde, quoique moins longue, à laquelle était appuyé un jeune homme dont les pieds reposaient sur la ceinture du porteur.

«Nous vîmes arriver ensuite un troisième personnage beaucoup plus vigoureux, et dans un état plus grand de nudité; puis un porteur d'eau, chargé d'un énorme sac de cuir plein d'eau; sur ses épaules étaient placés quatre jeunes gens les uns sur les autres. Ce personnage est allégorique, à ce qu'on nous assura; il représente la soif ardente que Hoseïn éprouva dans le désert.

«Enfin parut une litière, en forme de sarcophage, et portée par huit hom-

mes. Sur le devant était placé un ornement de forme ovale, entièrement couvert de pierreries, et au-dessus une grande étoile de diamants. Sur une saillie étaient deux chandeliers chargés de pierreries; le dessus et les côtés du sarcophage étaient couverts de châles de cachemire, et le sommet couronné d'un turban destiné à représenter la coiffure de Hoseïn. De chaque côté marchait un homme portant une longue perche, d'où pendaient un grand nombre de châles superbes, et à l'extrémité de chacune on voyait une main couverte de diamants, pour représenter celle de Mahomet.

« Derrière le sarcophage venaient quatre chevaux de main, richement caparaçonnés, le devant de la tête orné de plaques entièrement couvertes de diamants; sur leur selle étaient quelques emblèmes rappelant la mort de Hoseïn; la procession ayant défilé, vint se placer à la droite de l'appartement du roi.

« Après un repos de quelques instants, on vit arriver une troupe d'hommes au regard féroce, et vêtus seulement d'un linge blanc jeté sur leur corps, d'ailleurs entièrement nu. Ils étaient tous barbouillés de sang, brandissaient un sabre et chantaient un hymne d'une mélodie sauvage. Ils représentaient les soixante-et deux parents ou martyrs, comme les appellent les Persans, qui

[redacted]

temps une espèce de récita
danseurs joignirent à diffé
prises leurs cris à sa voix, e
pagnèrent en frappant en ca
leurs bâtons.

« A ces processions succéd
acteurs tragiques. Hoseïn
suivi de ses femmes, de ses
de ses autres parents. La re
tion fut longue et ennuy
moins pour nous; mais la di
nous nous trouvions du li
scène était trop considéra
nous permettre d'entendre l
tendres et sensibles qu'ils s
sans doute les uns aux autr
nous approchâmes ensuite d
gisait le malheureux Hoseïn
par terre, et sur le point de
le coup mortel. A ce moment
douleur se fit entendre; des
des larmes véritables, s'éch
des yeux de tous les assistan
assez près de nous pour
pussions les apercevoir. L'ind
la fureur de la populace acco
spectacle, se portèrent sur l
qui avaient représenté les
d'Yézid, meurtriers de Hose
furent obligés de fuir devant
de pierres, suivie de coups e
cations. On nous apprit qu
difficile de trouver des per
veuillent remplir ces rôles,
cette occasion, on avait for
sonniers russes de repré

[redacted]

est la représentation des martyrs, qui, ayant été ont placés tous sur une e corps ayant une tête de lui. Pour parvenir à ce spectacle, plusieurs enterrés jusqu'au cou, passer que leurs têtes, autres cachent leurs têtes paraître que leurs corps. s autres sont placés de re croire que les têtes et t été séparés. Quelques soumettent à ce supplice lévotion, et plusieurs en

s, à ce que nous apprend aring, célèbrent encore e dramatique la mort du «Pour cette représenta- oyageur anglais, ils élè- amphithéâtre, sur lequel n mannequin aussi dif- horrible que faire se peut, reprochent d'avoir sup- phète Ali, successeur lé- homet; et, lorsqu'ils ont ur vocabulaire de mots tombent sur le manne- de pierres et de bâton, en pièces : le mannequin confitures sèches que la ge avec avidité. »
baïram est commune à lmans; Morier nous fait ns son premier voyage, nt on la célèbre à Bou-

an était passé; la nouvelle ndique la cessation avait veille au coucher du so- ires à l'ancre tirèrent le matin le baïram fut an- ne décharge d'artillerie. nbre d'habitants, ayant n prêtre, allèrent faire ur le bord de la mer; erminée, le canon se fit lre. Lorsque nous sorti- de la maison du khan, mes une foule de tout t sexe, vêtue de ses plus chacun célébrait la fête rtes de divertissements. Parmi les jeux, j'en remarquai un qui ressemblait au jeu de bague des foires d'Angleterre, si ce n'est qu'il consistait dans une machine beaucoup plus grossière; elle était composée de plateaux suspendus, comme ceux d'une balance, à l'extrémité d'une pièce de bois posée sur un gros poteau fixé en terre. Plusieurs hommes s'étaient entassés comme des enfants sur ces siéges, et s'amusaient à se faire tourner en rond, par le mouvement qu'un pauvre Arabe, maître de cette machine, lui imprimait en y employant toutes ses forces.»

La fête du baïram commence successivement dans chaque saison de l'année; car les Persans, comme les autres mahométans, se servent de mois lunaires. Lorsque le ramadan, ou mois du jeûne, qui précède le baïram, arrive dans les longs jours de l'année, rien de plus pénible, car les gens même occupés aux travaux les plus rudes ne peuvent prendre aucune espèce de nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les Persans comptent leurs jours d'un coucher du soleil à l'autre; mais les subdivisions du temps varient suivant que les jours naturels sont plus ou moins longs. Pour calculer la fin du jeûne et le commencement du baïram, ils se servent rarement d'almanachs; voilà pourquoi il arrive fréquemment que cette fête est célébrée deux jours plus tôt, ou retardée de deux jours dans différentes parties du pays, parce que l'état de l'atmosphère permet d'apercevoir la nouvelle lune dans un canton, tandis qu'il la cache dans un autre.

DES SOFIS OU CONTEMPLATIFS ET DE LEURS DIFFÉRENTES SECTES.

Il est difficile de parler des schiites sans dire un mot des sofis. Ces enthousiastes, parmi lesquels il y eut sans doute aussi des imposteurs, ne sont guère moins anciens que le mahométisme. Leur secte, dit-on, a été utile à l'établissement de la doctrine de Mahomet. Mais aujourd'hui on les regarde comme les plus dangereux

ennemis de l'islamisme. Leurs opinions libres sur le dogme, le mépris qu'ils professent pour les formes extérieures du culte, et la prétention qu'ils affichent d'être en communication directe avec Dieu, tendent au renversement de la croyance pour laquelle ils montrent un grand respect extérieur. Il est peu de pays musulmans dans lesquels les sofis aient compté, à toutes les époques, autant d'adeptes qu'en Perse. Le nombre de ces illuminés avait tellement augmenté, au commencement du dix-neuvième siècle, que les docteurs musulmans supplièrent Feth-Ali-Schah de protéger la véritable foi contre des sectaires qui, par la sainteté apparente de leur vie, avaient acquis sur le peuple un crédit effrayant. Le mot de *sofi* veut dire en arabe *un homme qui porte un vêtement de laine*, et par suite un homme qui renonce au luxe et aux choses mondaines. Les sofis font profession de s'occuper exclusivement de la recherche de la vérité, et d'être sans cesse occupés à adorer Dieu et à s'identifier à lui par l'amour divin. Le Créateur est, suivant leur doctrine, répandu dans toutes ses œuvres. Il existe partout et dans tout. Ils comparent les émanations de son essence divine aux rayons du soleil, qui sont, disent-ils, continuellement lancés et réabsorbés. C'est à cette réabsorption en Dieu, à qui appartient [redacted]

vient à celui-ci que par l'al complète dans la grandeur (teur, et par la contemplati vérité.

Suivant la doctrine des sof quatre degrés par lesquels l doit passer avant d'atteindre élevé, qui est celui de la béati vine. Quand un homme attei hauteur, son voile corporel, di est écarté, et son âme émane mêle de nouveau à l'essence telle dont elle a été tirée ma séparée. Le premier des quatre est celui de l'*humanité*. A c appartiennent les disciples qu vent régulièrement les précept religion établie. Car les sofis tent comme une chose relat bonne, l'obéissance aux préc la religion, obéissance qui peut dans les bornes de la justice l vulgaires qui ne sauraient arr contemplation divine, et qu raient égarer et corrompre fois la liberté d'opinions qui é hommes d'une intelligence su et une dévotion fervente.

Le second degré, qu'on a *sentier*, est, à proprement p degré d'initiation au sofisme. qui y est admis peut, dès lo donner l'observation des de gieux extérieurs, parce qu' le culte pratique pour le ex tuel. On ne parvient pas à [redacted]

; elles que par des points
rtants, et s'accordent
:s principaux, mais par-
sur la soumission aveu-
s et aux préceptes des
ur la ferme croyance au
ossède notre âme, pen-
'elle est unie au corps,
a piété et la contempla-
ititude extatique et cé-
e appelée des *inspirés*
)ieu descend dans l'âme
jue l'esprit divin entre
hommes pieux et doués
Les *unitaires* soutien-
ne fait qu'un avec tous
és. Ils comparent Dieu
, et leurs âmes à un
s disent que, de même
1 lorsqu'il rencontre la
it flamme lui-même, de
1 partie immortelle de
' son union avec Dieu,
Une autre secte croit
e dans toutes choses, et
ses existent dans Dieu.
imaginent que les sofis
suivent les opinions des
iophes de la Grèce, et
nt de Platon, lequel a
x, que le Dieu du monde
choses par son souffle,
chose par conséquent
is créateur et créature.
le cette dernière secte
urd'hui parmi les sofis.
nbre d'entre eux aussi
: le monde est incréé et
Il en est encore qui
oir la puissance de res-
rts. D'autres se croient
lahomet par la commu-
:e qu'ils ont avec Dieu.
parmi eux qui rejettent
'occupation, excepté la
t et la musique. Quel-
étendent que les actions
ne doivent avoir pour
crainte des peines, ni
écompenses, mais l'a-
'tu et la haine du vice.
)it qui soutiennent que
existe ne doit être re-
contient une partie de Dieu, la religion comme l'impiété, le juste comme l'injuste.

La dignité de docteur ou chef de secte parmi les sofis ne s'obtient que par de longs jeûnes, par la prière et par une renonciation complète à toutes les occupations mondaines. Les épreuves qui précèdent l'admission au troisième degré du sofisme sont longues et pénibles, et il est des disciples qui meurent avant de les avoir toutes subies. Enfin, pour atteindre le quatrième et le dernier degré, il faut d'abord se soumettre à un long jeûne, qui, suivant le règlement de quelques sectes, ne doit pas durer moins de quarante jours. Pendant ce temps, le postulant est tenu de rester dans la solitude, de se tenir dans une attitude de contemplation, et de ne prendre que la quantité d'aliments strictement nécessaires pour empêcher, disent-ils, l'âme de s'envoler de son enveloppe terrestre. Après cette première épreuve, il doit errer dans les déserts et y vivre seul, ne voyant que le docteur auquel il est attaché. Lorsqu'un de ces chefs spirituels vient à mourir, il lègue son manteau, qui forme toutes ses richesses, au disciple qu'il croit être le plus digne de lui succéder, et dès lors celui-ci se trouve investi de toute l'autorité qu'avait son prédécesseur.

MOSQUÉES.

« Les Persans, dit Chardin, appellent leurs temples *mesdjid*, terme arabe qui vient d'un verbe qui signifie *adorer*, et aussi *prosterner*, duquel nous avons fait le nom de *Mosquée*, que nous donnons aux églises des mahométans. J'ai fait ci-devant la description de plusieurs mosquées, et particulièrement des principales qu'il y a dans la ville d'Ispahan, ce qui me dispensera de rappeler en détail comme elles sont faites. Je dirai seulement en gros, que, d'ordinaire, ces édifices consistent en une nef couverte en dôme, en des portiques sur les ailes et aux côtés du portail, et en une cour au milieu, avec plusieurs bassins d'eau, pour l'exercice des ablutions légales.

On voit aux grandes mosquées deux ou quatre aiguilles s'élever au-dessus de la nef au lieu de clochers, avec des galeries autour du chapiteau, pour appeler de là à la prière, parce que les mahométans ne se servent point de cloches ni d'aucun instrument sonore dans les offices divins, disant que Dieu n'agrée que la voix de l'homme dans le culte qui lui est rendu ; mais, comme on est jaloux des femmes en Perse au delà de ce qui se peut dire, on ne souffre point que ceux qui appellent à la prière montent si haut, parce qu'ils verraient les femmes dans leurs logis, qui sont toujours ouverts de quelque côté, ou dans leurs cours et dans leurs jardins. Ainsi, ces aiguilles ne servent que d'ornements, et l'on n'en fait même plus guère aujourd'hui. On fait en la place de ces aiguilles, sur les plates-formes de la mosquée, une petite loge ouverte de tous côtés, d'où se fait l'exhortation publique, dans les termes que j'ai rapportés ailleurs. Il faut observer que les portes de ces tours ou aiguilles, ou des plates-formes, regardent toujours du côté où est la Mecque.

«Les mosquées de Perse sont ornées à la mosaïque, avec plusieurs inscriptions; mais les figures ou représentations des choses animées en sont bannies, autant la figure d'un oiseau que celle d'un homme. La nef est toujours tournée du côté de la Mecque; et, au [redacted]

pas d'obligation en Perse d'i mosquée. Les grands n'y vont je n'y ai jamais vu le roi. C prière chacun chez soi, et cela pour tout aussi bon ; mais le peuple aime, en Perse comme à frequenter les temples, s vendredi et les grandes fêtes, jours, après les prières, on sermon qui roule d'ordinai morale. Le peuple va encor écrire, causer, se reposer, d frais, fumer et manger. On l cun y faire ce qu'il veut, p ce ne soit rien d'indécent.»

M. de Freygang remarque voyage que les femmes n'os tre que sous le portique des et qu'il leur est défendu d'i de l'intérieur.

SUPERSTITIONS.

Nous ne pouvons pas ter chapitre sans faire connaître unes des pratiques superstit Persans; car la superstitic pour ainsi dire, une par religion musulmane.

« Il n'y a pas, dit Chardi ple au monde plus superst qui le soit plus sottement qu sans, pour un peuple savant comme ils le sont. Ils croi a fatalité partout. Tous les l'année sont, à leur dire, h malheureux, ou, pour parl [redacted]

e prières de leurs saints,
ıes cabalistiques, le tout
grandes circonspections
apier, surtout à l'égard
ı lieu.
ınt au cou, à la ceinture,
munément au bras, en-
t l'épaule, en de petits
u de brocart de toutes
ls comme un demi-écu
s. On les prendrait d'a-
petits pelotons. Il y a
ortent jusqu'à sept ou
hets cousus sur un ru-
t, et il y en a d'autres
s sortes de papiers su-
de petites boîtes ou en
, comme ceux des cure-
r ou d'argent, pour les
er, et aussi afin de n'ê-
igés de les ôter ni jour
ême en se mettant dans
ı des gens porter ainsi
. Comme ils ont de ces
apier, ils en ont aussi
: des pierres; mais ils
en vélin ou parchemin,
utent impures les bêtes
out ce qu'on en tire,
eau dont on fait le par-
, il y a des gens qui les
ıs des bagues, entre la
d du chaton. Ils appel-
tes *douaa*, c'est-à-dire,
es; et il faut observer
our être gardé contre
maux et pour obtenir
biens. Par la même su-
en attachent au cou des
ges des oiseaux, quel-
zaines, et enfin, ils en
oses inanimées, comme
dans la pensée que cela
des chalands. Je traite-
te de ce journal des au-
ns des Persans, à me-
sion s'en présentera. Je
que de ces caractères
entre lesquels j'en ai vu

ies dans toutes les éditions
j'ai pu consulter. Ainsi la
ttent aujourd'hui tant de
ont *amulette* féminin, est

composer de cette sorte : on prenait une feuille de papier longue de plus d'une aune, mais large seulement de cinq à six pouces, laquelle on portait à quarante personnes l'une après l'autre, celles du pays que l'on croyait les plus intègres et les plus dévotes, les priant d'ecrire dessus une oraison à leur gré, et qu'ils croiraient de plus agréable à Dieu et de plus efficace. Chaque oraison n'était qu'un ou deux versets de l'Alcoran et des hadis. Quand le papier était achevé, on le pliait et on l'enfermait comme je l'ai dit, et on l'attachait sur soi. Ils donnent pour raison de cette dévotion superstitieuse, que de ces quarante personnes il y en aura au moins une d'agréable à Dieu, de laquelle l'oraison sera efficace par conséquent, et fera son effet sur celui qui en est muni. Les moines mendiants, et la plupart des gueux qui demandent l'aumône, portent toujours à la main, étendu devant eux, un grand papier carré de deux à trois pieds, sur lequel il y a des prières, pour obtenir de Dieu des grâces spéciales, au-dessous desquelles on voit un grand nombre de sceaux appliqués au lieu et en manière de signature : ce sont les sceaux des plus honnêtes et des plus dévots personnages du lieu, qu'on y a fait mettre en disant que ces gens-là s'unissent de cette manière à celui qui est chargé du papier où sont ces prières, concourant avec lui à demander à Dieu les grâces qu'elles contiennent, et qu'il est impossible que parmi tant de gens de bien, il n'y en ait quelqu'un d'agréable à Dieu, dont le suffrage soit efficace en faveur de celui pour qui il est donné. Quand ces mendiants se veulent arrêter quelque part, ils pendent ce papier sur le devant du lieu où ils s'arrêtent ou gîtent. »

Sir William Ouseley dans ses Voyages parle d'un khan qui fit demander à une personne de l'ambassade quatre soies de porc, lesquelles, comme le dit un Persan, étaient pour composer, avec des crins d'un jeune lion et d'autres ingrédients, un amulette excellent pour préserver les enfants de toutes sortes de maladies.

« Parmi les superstitions des Persans, dit Morier, celle qui consiste à observer le chant du coq n'est pas la moins remarquable. Quand cet oiseau se fait entendre aux heures propices, ils pensent que c'est un bon augure; quand, au contraire, il chante dans un instant défavorable, on le tue. Les bons moments sont à neuf heures du soir et du matin, a minuit et à midi.

« Les Persans attribuent au lion un discernement extraordinaire. Un homme me dit de l'air le plus sérieux, qu'un lion de son pays ne ferait jamais le moindre mal à un schiite, mais qu'il dévorerait sur-le-champ un sonnite; c'est pourquoi, ajoutait-il, quand vous rencontrerez un lion, vous n'avez qu'à dire : *Ya Ali* (O Ali), et l'animal passera respectueusement sans vous faire de mal; mais si, par zèle ou par un oubli, effet de la peur, vous vous écriez : Ya Omar (O Omar), le lion s'elancera sur vous. »

Scott Waring nous apprend qu'il existe en Perse des gens qui prétendent avoir un secret qui les garantit du venin des animaux. « Ce privilége, dit le même voyageur, n'appartient pas à tout le monde; il est le fruit du jeûne et de la méditation, mais peut être conféré par celui qui en est doué à qui bon lui semble. On l'appelle *dem* (*souffle*), parce que celui qui le communique fait avaler au postulant un petit morceau de sucre ou d'autre chose sur lequel il a soufflé. [redacted]

fonde morsure à quelqu'un; s'expliquait aisément : le se tait sans doute pas venimeu crois même que tous ceux de ne le sont pas. Enfin, quelq après mon arrivée à Schiraz, o un scorpion monstrueux sous j'appelle Ali-Beg, qui le pren moindre signe d'hesitation, et l'animal qui lui darde à plusieu ses son aiguillon dans les chai main. Cependant Ali soutint q prouvait aucun mal. Je dis à p autres domestiques d'en faire aucun ne le voulut; et le le je ne vis, en examinant la mai homme, aucune apparence de Remarquez que l'aiguillon du passe pour faire éprouver d ments insupportables, et que causer une enflure prodigieus puis deviner comment cet ho préserva du mal qu'il devait é mais il est certain qu'il n'av eu le temps de faire aucune tion, et qu'il n'appliqua au dote sur la piqûre du scorpio rait cependant ridicule d'attri salut aux causes que la créd Persans donne à ce pouvo lier.

« Ali-Beg est maintenant schir. Si quelqu'un visite cet et a la curiosité de vérifier c homme ne refusera pas, j'en vaincu, de se faire piquer scorpions de toute espèce, [redacted]

ier les effets de ce qu'ils
zar, regard envieux, ou
des Italiens. Lorsqu'une
de se montrer en public,
ne pas, en rentrant, de
ar l'eau et les parfums,
les sortiléges qu'on au-
yer contre elle. »
ans, dans leurs conver-
ent, nous dit Chardin,
écits ni de rien dire qui
er ou exciter des idées
uand le discours ou l'oc-
rtent à le faire, ils se ser-
nlocutions pour éviter
termes funestes. Par
faut dire que quelqu'un
lisent : Il vous a fait don
'il avait à la vie, c'est-à-
ait vivre encore de lon-
mais pour l'amour qu'il
l les a attachées à celles
à couler. Je me sou-
s d'un petit conte assez
al des mousquetaires du
s II. Ce prince, qui était
if, avait donné à garder
un ours blanc qu'on lui
e Moscovie, croyant qu'il
de soin qu'on ne ferait
es bêtes féroces. Cepen-
vécut guère et le roi le
ue temps après il voulut
nt il était mort, et de-
éral : Qu'est devenu mon
Sire, répondit-il, il vous
la part qu'il avait à la
prenant à rire lui dit :
s-même un ours de vou-
s d'une bête soient ajou-
. »

MENT DE LA PERSE.

ITUELLE ET TEMPORELLE.— U ROI. — MINISTRES. — JUS-S.—GOUVERNEURS DES VIL-PROVINCES. — POLICE. — IM-

princes qui ont gouverné
is les califes n'a été con-
e chef spirituel du pays.
-mêmes, qui descendaient
ge tenu pour saint, n'ont
jamais possédé le pouvoir spirituel, qui, suivant les schiites, ne peut être exercé légitimement que par Mahomet et par les douze imans descendants d'Ali. Ce pouvoir appartient actuellement à Mahdi, dernier iman, que Dieu a dérobé à la vue des hommes, mais qui existe toujours. Pendant son absence, l'autorité spirituelle est exercée par des hommes réputés saints, et que les suffrages du peuple ont élevés à la dignité de moudjtehed.

« Les moudjteheds, dit Malcolm, ne remplissent point de fonctions, ne reçoivent point de traitement ; mais ils sont désignés à cette haute dignité par le suffrage unanime des habitants du pays, dont ils sont les guides spirituels, et qu'ils protégent contre la violence et l'oppression des chefs temporels. Ces hommes obtiennent de la part du peuple un respect et une déférence qui obligent les souverains les plus despotes à leur témoigner une grande vénération extérieure. Il y a rarement en Perse plus de trois ou quatre membres du clergé revêtus du caractère de moudjtehed. Il faut, pour arriver à ce degré éminent, une conduite exemplaire, un grand détachement du monde, et surtout n'entretenir aucune relation avec le roi ou les officiers publics. Il est rare, du reste, que les moudjteheds s'écartent de la ligne de conduite qui leur a valu cette haute magistrature. Du moment où ils changent, le peuple les abandonne ; personne ne vient leur demander secours et protection ; ils ne doivent plus se flatter de voir le roi visiter leur humble demeure, ni leur donner un siége d'honneur quand ils daignent se présenter à la cour. Quand le moudjtehed meurt, on choisit pour lui succéder un des membres les plus distingués de tout le clergé. »

Le roi de Perse est aujourd'hui un monarque absolu, comme il l'était déjà du temps de Cyrus. Ses ordres ont été de tout temps considérés comme des lois, et sa volonté n'a d'autres bornes que celles qu'il fixe lui-même. Le roi fait tout ce qu'il veut, et ne doit compte de sa conduite à qui que

ce soit. Il a droit de vie et de mort sur tous ses sujets; le clergé seul, par la considération dont il jouit, peut opposer une barrière à cette puissance illimitée.

Si l'autorité du roi de Perse est absolue envers tous ses sujets, elle l'est plus encore, s'il est possible, envers les membres de sa famille. Il peut à son gré donner à ses parents des emplois publics, les enfermer dans un harem, leur faire arracher les yeux, ou même leur ôter la vie, si telle est sa volonté. Il n'y a point en Perse de règles fixes touchant le droit de succession au trône. Autrefois le fils d'une femme esclave pouvait régner, si telle était la volonté de son père. La dynastie des Cadjars paraît avoir adopté d'autres principes, et Abbas-Mirza, bien qu'il ne fût pas le fils aîné de Feth-Ali-Schah, fut choisi par ce prince pour lui succéder, par la raison que sa mère appartenait à la tribu royale.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde dans lequel le roi ait à remplir un plus grand nombre de devoirs qu'en Perse; et sur ce point l'usage n'a que très-peu varié depuis l'antiquité la plus reculée. Le matin, de très-bonne heure, les principaux ministres et les secrétaires d'État se rendent chez le roi, lui font des rapports sur les affaires courantes, et reçoivent ses ordres. Après cette audience, vient le lever, qui a lieu presque tous les jours, et

[redacted]

le roi de Perse passe six à se
par jour en public, accessib
ses sujets.

Le premier ministre est c
recevoir et d'introduire les
deurs étrangers, et de corr
avec les principaux gouvern
provinces. Il est quelquefois p
tête de tous les ministères.
fonctionnaire est rarement un
d'une grande naissance. On
dangereux de confier un empl
portant à des grands seigneur
ne pourrait pas renverser sa
des mécontents et peut-être
citer une révolution. Moyenna
précaution, la chute ou l'exé
mort d'un premier ministre ne
pas la moindre sensation dans
blic.

Outre les ministres, il y a d
que département des secrétai
tat qui tiennent les comptes
cettes et des dépenses avec une
régularité. Depuis la chute d
nastie des Sophis, les eunuqu
jouissaient auparavant d'une
influence, obtiennent rarem
emplois hors de l'enceinte du

La loi écrite est fondée en P
le Coran et sur la Sonna, o
sur la partie de ce recueil qui
point des trois premiers calife
mis personnels d'Ali. Il y a,
damment de cette loi écrite,
coutumier qui varie dans les
tes provinces de l'empire.

[redacted]

dans son acception ordi-
: *juge suprême de la loi*
ı dans chacune des prin-
de Perse un scheik-oul-
; par le roi, qui lui paye
t considérable; mais c'est
our lequel on consulte
ours les vœux des habi-
on n'obtient qu'avec une
ation de science et de
fonctionnaires mettent le
oin à éviter toute liaison
iciers publics; s'ils en
ement, ils perdraient la
e respect du peuple, très-
idépendance et de l'inté-
juges. Dans les grandes
n cadi, ou, comme pro-
Persans, un *cazi*, juge
: ordres du scheik-oul-is-
s villes moins considéra-
pas de scheik-oul-islam,
ple cadi; et dans les vil-
e est rendue par un mol-
n'exige pas autre chose
ı état de lire un peu d'a-
pouvoir célébrer un ma-
ın enterrement, rédiger
ants, et juger les affaires
ites. Souvent le mollah
ıutorité du cadi, qui, s'il
nable, porte la cause de-
ı-oul-islam.
ore dans les cours judi-
fficier que l'on appelle
nctions consistent à pré-
ur un exposé de la cause,
on avis. Cette place exige
on, et l'opinion du mufti
efois beaucoup sur le ju-
rendent ses supérieurs.
et la vénalité des cadis et
ont devenues proverbia-
: la Perse.
trats séculiers rendent
ustice en public. Leurs
t quelquefois fort tumul-
que le juge soit toujours
foule d'officiers subal-
és de maintenir l'ordre.
présentes à ces audiences
iairement beaucoup de
qu'il n'est pas permis de
silence à coup de bâton, comme cela se pratique à l'égard des hommes.

Les affaires se jugent vite en Perse, et un procès n'entraîne en apparence que peu de frais; mais presque toujours les parties ont dépensé des sommes considérables à corrompre leurs juges.

Quand le roi ne juge pas personnellement ou ne délègue pas son autorité, on suit, pour rendre la justice criminelle, les règles établies par le Coran. La personne volée peut pardonner au voleur, et l'héritier légal d'une personne qui a été assassinée peut, si cela lui convient, transiger avec le meurtrier. La mutilation pour vol, quoique autorisée par le Coran, est rarement mise en usage; mais il arrive souvent que le roi condamne à mort des criminels convaincus d'avoir volé une somme considérable.

« Un valet de pied appartenant à une des personnes attachées à la légation avait volé, dit Morier, plusieurs objets d'argent. Il fut condamné à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds. On l'étendit sur le dos; on fit passer ses pieds dans un nœud qui les fixait à une longue perche; on le posa horizontalement, et quatre hommes vigoureux le frappèrent jusqu'à ce qu'il eût avoué qu'un de ses camarades l'avait aidé dans le vol. Son complice fut puni de la même manière. Si les criminels eussent été livrés à la justice, ils auraient perdu la vie, parce que le roi Feth-Ali-Schah ne pardonne jamais le vol, et ordonne d'exécuter à l'instant le criminel qui en est convaincu. Voici comment on exécute les voleurs. On rapproche avec effort les sommets de deux jeunes arbres, et on les lie avec des cordes. On attache ensuite le voleur par chacune de ses jambes à la cime de chacun de ces deux arbres; on coupe alors les cordes qui tenaient les deux arbres rapprochés; la force avec laquelle ils se séparent déchire le corps du coupable en deux parties, qu'on laisse pendre aux branches. L'inflexibilité du roi sur ce point a donné aux grandes routes une sûreté inconnue auparavant. »

Quand un homme ou une femme ont été assassinés, le meurtrier est remis entre les mains de l'héritier légal, qui en use à son égard comme il le juge à propos : il peut lui pardonner, recevoir une somme d'argent comme prix du sang, ou le mettre à mort. Malcolm parle d'un résident anglais à Bouschir, qui vit remettre trois meurtriers entre les mains des parents d'une personne qu'ils avaient assassinée. Ceux-ci conduisirent les coupables au cimetière, et là ils les massacrèrent ; mais avant de les tuer, ils les firent frapper à coups de couteau par les enfants de celui qui avait été assassiné ; et ces enfants, dit Malcolm, trempèrent leurs petites mains dans le sang des meurtriers de leur père. Lorsqu'on exécuta les assassins d'Aga-Mohammed-Khan, les plus jeunes princes de la famille royale, pourvu qu'ils eussent assez de force pour tenir un poignard à la main, frappèrent eux-mêmes les assassins du roi. Un des assassins de Nadir-Schah fut remis entre les mains des femmes de son harem, qui se chargèrent avec plaisir de le mettre à mort.

Les punitions les plus communes pour les fautes légères sont l'amende, le fouet ou la bastonnade. On emploie rarement la torture, à moins que ce ne soit pour faire découvrir des trésors cachés. L'usage barbare d'arracher les yeux a longtemps déshonoré

[redacted]

un esclave qui appartenait à un
de Tehran, essaya d'empoiso
maître avec toute sa famille
des secours prompts et bien
tous en revinrent. L'esclave
reconnu coupable fut condam
roi à être pendu par les talons
par morceaux comme un
Mais, dit Malcolm, on lui
grâce que le boucher fait à cet
auquel il coupe la gorge ava
dépecer par quartiers.

Les Persans ont une sorte d
dont on peut voir le dessin da
planche 72. Ce carcan est en
formé de trois morceaux de boi
l'un à l'autre. « Le cou, dit
passe dedans sans se pouvoir
La pièce de derrière et celle
gauche sont de dix-huit po
longueur ; celle du côté droit
gue presque du double, et l'
tache le poignet au bout,
morceau de bois demi-rond et
comme pendu au croc, et par
a bientôt le bras las jusqu'à la
on permet au prisonnier de se
avec un bâton qu'il tient de
gauche. Cette machine est gro
sans art. »

Les femmes sont raremen
tées en public ; mais souvent
tout lorsqu'elles appartienn
classes élevées de la société,
enveloppées dans le châtiment
pères ou de leurs maris. Qu

[redacted]

us notables habitants de
rsqu'il arrive par hasard
e un de ces officiers con-
les habitants du lieu, les
continuelles l'obligent
nner sa démission, ou le
it est contraint de le ren-
faits, dit Malcolm, sont
connaître; car il n'existe
ége plus essentiel pour un
le choisir ses magistrats,
d'avoir une grande part
dans leur nomination.
il est vrai, ces hommes
rs concitoyens sont obli-
r leurs oppresseurs; mais
emples sont rares, et dans
nces ordinaires, les ma-
ménagent avec le plus
es intérêts de leurs com-
ns les villes importantes,
ls, les ouvriers, les culti-
oisissent un chef chargé
les intérêts du corps de
el il appartient, et de trai-
uverneur de la ville toutes
qui concernent sa corpo-
ef est ensuite nommé par

la police des artisans de
hardin, les métiers ont
chef, pris du corps du
el est mis par le roi, et
leur économie en police.
ourtant point de corps, à
parler, car ils ne s'assem-
. Ils n'ont ni gardes, ni
nais ils ont seulement
tumes que le chef du mé-
ver, comme celle-ci, qu'il
s une certaine distance
itiques et les artisans du
r, excepté dans les en-
nt particulièrement des-
orte d'ouvrage. Quicon-
er boutique d'un métier,
u métier, donne son nom
re, qu'on enregistre, et
petit droit. Le chef n'exa-
ent ni de quel pays est
de quel maître il a appris
ni s'il le sait bien.
iers aussi n'ont point de
uées pour empêcher que l'un n'anticipe sur l'autre. Un chaudronnier fait des bassins d'argent, si on lui en donne à faire. Chacun entreprend ce qu'il veut, et ne s'intente point de procès pour cela. Il n'y a aussi point d'engagement d'apprentissage, et on ne donne rien pour apprendre le métier; au contraire, les garçons qu'on met en métier chez un maître ont des gages dès le premier jour. On fait marché entre le maître et l'apprenti, à tant par jour la première année, et ces gages s'augmentent avec le temps et selon que l'apprenti réussit. La chose est toujours comme je dis, sans engagement réciproque à l'égard du temps, le maître étant toujours en liberté de mettre son apprenti dehors, et l'apprenti de sortir de chez son maître. C'est bien là qu'il faut dérober la science; car le maître, songeant plus à tirer du service de son apprenti qu'à l'instruire, ne se peine pas beaucoup après lui, mais l'emploie seulement par rapport à l'utilité qu'il en peut retirer. Les métiers sont obligés aux corvées du roi, c'est-à-dire, à travailler pour le service de Sa Majesté, lorsqu'on le leur commande; et les métiers qu'on n'emploie pas à ces corvées, comme les cordonniers, les bonnetiers, les chaussetiers, payent un droit à la place qu'on appelle *khardj padcha*, c'est-à-dire, la dépense du roi. »

Il nous reste à parler de la police. Scott Waring nous donne sur ce sujet quelques détails intéressants que nous allons mettre sous les yeux des lecteurs.

« La ville de Schiraz, dit ce voyageur, est divisée en quartiers placés chacun sous la surveillance d'un ketkhoda, qui exerce gratuitement ses fonctions. Cette dignité est en général conférée à l'homme du quartier qui jouit de la meilleure réputation. Les ketkhodas ont un chef auquel ils font leurs rapports, et qui les communique au gouverneur. Anciennement, ils étaient obligés de rendre compte des moindres événements qui se passaient dans leurs quartiers, tels que les naissances, les mariages, les morts naturelles, etc.; on s'est beaucoup relâché

sur ce point à Schiraz. Un ketkhoda doit connaître les moyens d'existence de tous les habitants de son quartier.

« Le grand avantage qui résulte, et pour le gouvernement et pour la population, de cette division d'une ville en quartiers, est sensible à l'arrivée subite des corps considérables de troupes, et dans la répartition des contributions extraordinaires. Dans l'un et l'autre cas, les ketkhodas sont informés par le gouverneur du nombre d'hommes que leurs quartiers doivent loger, ou de la somme à payer. Ils sont responsables envers le gouverneur ; c'est à eux de faire en sorte que les charges soient équitablement réparties. En général, le peuple s'en rapporte à leur décision, car il serait inutile d'en appeler, et quelquefois dangereux de différer de se soumettre.

« On prévient la licence des troupes en tenant des logements prêts à les recevoir, et l'on se préserve d'un pillage général par le consentement aux demandes du vainqueur. Dans une monarchie despotique, la division des villes en quartiers offre au tyran qui s'empare d'une place, la facilité d'un plan systématique de pillage, et les habitants souffrent infiniment moins en pareil cas que les citoyens d'une ville d'Europe.

« Il y a une certaine considération attachée aux fonctions de ketkhoda. S'il

[redacted]

« La charge de ketkhoda, jours le même voyageur, une institution admirable ; qu'on en abuse souvent, je la crois avantageuse pour ple, car le ketkhoda ne saura primer impunément ; il s'expo des plaintes continuelles, et le tes sont généralement accueil Perse avec un grand empressem pendant ils peuvent devenir l' ment de la tyrannie ; mais qu l'institution dont on peut ne ser ?

« La police de Schiraz est sur un excellent pied. J'ose di est impossible à qui que ce soit tramer contre le gouverneme que le gouverneur de la vil connaissance avant l'exécution

« Le daroga est chargé de différends qui s'élèvent dans zars, d'entendre la plainte d qui s'y trouvent et d'y faire d appel. Un marchand manque role ou refuse de remplir un ment, on s'adresse au daro oblige le coupable à s'exécute débiteur se déclare dans l'im lité de payer, il lui accorde un délai, qu'il détermine selon les tances. L'humanité de la loi mane laisse toujours au marc moyens de parer à un contr inattendu. Cependant, si

[redacted]

ucrative; car, outre les
l reçoit et les extorsions
net ordinairement, tous
is lui fournissent, pour
rotection et ses bonnes
nrées qu'il leur demande.
icore un intendant de la
t, dont les fonctions res-
elles du daroga, celui-ci
f suprême de la police
jour, celui-là pendant la
itendant doit veiller à la
le la ville, arrêter les
rouvent hors de chez eux
ndue, et prévenir les vols
le peut. Il entretient,
iroga, un certain nombre
i font continuellement des
ins les rues, et se tiennent
l'entrée des maisons sus-
les marchands des bazars
somme légère pour l'en-
tte police. Si un maître
st volé, l'intendant ou
: est responsable du vol,
uer les effets dérobés ou
valeur, sur la déposition
. Mais cela arrive assez
ir l'intendant est toujours
vec les voleurs de la ville,
t une obéissance aveugle
. Ce n'est pas qu'ils exer-
fait leur métier sous sa
mais ils lui remettent,
certaine partie de leurs
; ils sont liés par cet inté-

le mohtésib sous les or-
ga. Ses fonctions sont de
x de toutes les marchan-
en vente dans chaque ba-
vérifier l'exactitude des
ures. Il ne procède qu'une
iaine à cet examen. Les
onvaincus de fraude sont
punis. Plusieurs ont en-
ie de mort.
is avons dit touchant l'ad-
de la justice n'est appli-
Persans qui habitent les
villages et qui ont des
tes. Les tribus errantes
isprudence toute particu-
e tribu a son chef, sous lequel se trouvent des Anciens, qui, pour l'ordinaire, appartiennent à la famille du chef de tribu. Ces hommes sont tout à la fois les magistrats et les officiers militaires de la tribu. La dignité d'Ancien comme celle de chef sont héréditaires. Lorsque dans une tribu il y a une affaire importante à juger, les Anciens se réunissent en conseil. L'affaire est discutée, puis décidée à la majorité des suffrages. Le mollah de la tribu fait ordinairement partie du conseil des Anciens, et il expose, quand il en est requis, les dispositions du Coran ou des traditions.

Nous avons fait observer qu'en Perse le meurtrier est abandonné à l'héritier légal de la personne qu'il a assassinée. Le conseil des Anciens tâche toujours d'obtenir pour le crime de meurtre que les parties en viennent à un accommodement, car, lorsqu'il n'y a pas eu transaction, l'offensé exerce des représailles qui amènent des haines irréconciliables. Souvent la personne chargée de venger le sang exige du meurtrier ou de sa famille des meubles ou des chevaux, et demande même quelquefois des femmes en mariage. L'homme qui reçoit ainsi une épouse ne paye rien à son beau-père, et n'est pas tenu d'assurer un douaire à sa femme. Cependant les usages varient sur ce point de tribu à tribu, et il en est quelques-unes dont les membres croient devoir se montrer implacables et exiger la peine du talion. Lorsqu'un homme appartenant à une tribu veut obtenir le pardon d'un meurtre, il prend une épée qu'il attache à son cou avec un cordon noir; il se présente ainsi en suppliant à l'héritier chargé de venger le sang, et il lui déclare qu'il vient pour subir son sort. Quoique dans ce cas l'usage ne permette guère la vengeance, on trouve rarement parmi ces barbares nomades un homme qui consente, même sur l'ordre de ses supérieurs, à sauver sa vie par une démarche regardée comme dégradante. Si un homme pauvre a commis un meurtre, et qu'après avoir été condamné à payer le prix du sang, il ne puisse parvenir à se procurer la somme

qu'on exige de lui, il est obligé de porter à son cou un grand collier de fer et de demander l'aumône à tous les passants, jusqu'à ce qu'il ait réuni la somme nécessaire pour se libérer. Ces sortes de gens, dit Malcolm, sont les plus importuns de tous les mendiants.

Le rapt et l'adultère sont très-rares chez les tribus errantes. Ces crimes sont presque toujours punis de mort, et ce sont pour l'ordinaire les plus proches parents de la femme insultée qui se chargent de l'exécution du coupable. Si l'innocence de la femme n'est pas bien prouvée, son père, son mari ou son fils, la mettent en pièces.

Si un chef de tribu se rend coupable du crime de trahison, le roi, lorsqu'il peut saisir le coupable, lui fait arracher les yeux ou le condamne à mort. Mais si un de ces chefs a mérité la peine capitale pour tout autre crime, l'affaire est renvoyée devant les tribunaux ordinaires, afin que son sang ne retombe pas sur la tête du monarque. Quand un homme d'un rang inférieur, appartenant à une tribu, et au service du roi, a mérité la mort, il est renvoyé devant son chef de tribu, qui pour l'ordinaire le fait exécuter sur-le-champ.

L'autorité du roi sur les tribus est toujours fort douteuse. Les Bakhtiaris et quelques autres encore n'ont jamais été complétement soumis. Ils four-

[redacted]

commencement de ce siècle se m
à environ soixante et quinze m
de francs, se compose du prod
terres appartenant à la couron
l'impôt foncier, et des taxes
denrées de consommation et
marchandises. Autrefois, le
possédait beaucoup de terres
aujourd'hui, il est moins rich
çoit un traitement en argent. On
dans chaque province une rete
les revenus publics pour le p
des juges, pour l'entretien de
quées, des colléges et des aut
blissements religieux.

Dans les provinces pauvres,
est perçu ordinairement en
mais quand les cultivateurs son
ils aiment mieux payer en argen
qu'ils évitent ainsi les tra
auxquelles les exposeraient la m
foi et l'avidité des collecteurs.
conformer à la règle, les contr
devraient payer moitié en n
moitié en argent. Les tribus
payent une taxe suivant la ric
le nombre de leurs troupeaux

Le gouvernement possède,
villes importantes de la Pe
grand nombre de maisons q
aux habitants. Les maisons q
tiennent à des particuliers pay
pour cent sur le revenu prés

A côté de ces impôts régul
a des taxes déguisées sous le
présents ordinaires et extraor

[redacted]

aqueduc, faire bâtir un
en quand un membre de
ale se marie. Cette sorte
nt pas assis d'après des
xes, devient quelquefois
aux gens sans crédit. La
n provient est évaluée à
nes du revenu fixe; ce qui
des revenus du royaume
viron cent cinquante mil-
s. Une partie seulement
me est versée en argent
royal; car il faut d'abord
frais de perception; et,
l'avons déjà remarqué,
les en payent une partie
s dépenses du gouverne-
pas bien connues; mais,
lm, elles sont fort au-
iffre des recettes.

DUELLE. — FONCTIONNAIRES
CARACTÈRE DES MILITAIRES
MÉE.

de pays où les habitants
us de liberté qu'en Perse,
oix de leur résidence. Si
s fonctionnaires publics
s qui sont peu nom-
itants du royaume peu-
où bon leur semble, et
à l'étranger sans avoir
-port. Cette facilité qu'ils
traire à la tyrannie par
e des garanties les plus
ient contre l'oppression
. Il arrive souvent aussi
s en appellent au roi; et
ui emploie ce moyen est
uté; car, en supposant
roi ou ses ministres ne
posés à lui rendre jus-
énagent, au moyen de
des sujets d'accusation
issent des prétextes soit
r l'accusé, soit pour le
partager avec eux les
a acquises par ses exac-
er public le plus probe
jours se mettre à l'abri
tions intentées quelque-
ennemis qui veulent le
t convenir, comme l'ob-
, que si les officiers qui occupent de grandes places sont portés à commettre des exactions, c'est le résultat de la nature même du système de gouvernement établi en Perse; car il faut absolument qu'ils se procurent les moyens de satisfaire l'avarice de leurs supérieurs, et d'échapper eux-mêmes à la honte et aux punitions.

La situation des officiers publics est extrêmement précaire. Cependant il n'y a peut-être pas de pays où les emplois, malgré les inquiétudes et les dangers qui les entourent, soient plus recherchés qu'en Perse, parce qu'ils donnent toujours de l'importance et quelquefois des richesses à celui qui en est revêtu. La position des magistrats inférieurs, placés entre des chefs avides et violents, qui exigent plus qu'il n'est dû, et une populace grossière qui refuse de payer ce qu'elle doit au fisc, est extrêmement pénible. Il y a quelques années, dit Malcolm, le gouverneur général du Fars consultait les officiers de sa cour pour savoir quelle punition il devait infliger à un voleur qui venait d'être arrêté: Faites-le, dit un seigneur à qui son âge et la privation de la vue donnaient le privilége de s'exprimer librement, faites-le directeur d'un district dans le Fars. Je ne puis, ajouta-t-il, imaginer aucun crime pour lequel ces fonctions ne soient pas une punition suffisante.

Le système de vénalité et de despotisme qui a longtemps pesé sur la Perse, n'a pas, suivant Malcolm, flétri le courage des habitants de ce royaume. «Les militaires persans, dit Scott Waring, vont toujours vantant leurs prouesses, quoiqu'ils n'aient peut-être pas vu un combat de toute leur vie. Cependant, on ne peut pas leur refuser la bravoure, ou, du moins, une ardeur qui pousse jusqu'au dernier soldat dans de fréquentes querelles où il y a souvent du sang répandu, et qu'ils auraient pu éviter sans compromettre leur honneur. Cette humeur querelleuse est surtout particulière à ceux qui viennent de la partie septentrionale de l'empire. Pour le moindre mot, ils dégaînent; les amis se mettent de

la partie, et il arrive souvent que deux ou trois hommes restent sur la place avant la fin de la querelle. »

La Perse n'est pas aussi pauvre que l'on pourrait le supposer. Les h[?]uts fonctionnaires et les nobles paraissent jouir d'une grande opulence. Les marchands et les habitants notables des villes possedent des proprietés considérables. Dans les basses classes, on voit peu de gens qui manquent totalement de ressources, ce qui tient, sans doute, à la fertilité du sol, et aussi, il faut le dire à la louange des Persans, à d'heureuses habitudes de travail et de frugalité. Mais, quoique le peuple ne soit pas dans la gêne, il se plaint de sa pauvreté: ces plaintes ont pour but d'éviter les exactions auxquelles sont exposées les personnes que l'on suppose riches.

L'armée se compose, en Perse, d'un corps considérable de cavalerie irrégulière, fournie par les tribus dont les chefs commandent toujours ces troupes, et d'une milice a pied, aussi irrégulière, levée dans les villes qui doivent encore les entretenir; et enfin de quelques corps disciplinés à l'européenne. La cavalerie irrégulière de la Perse moderne, dit Malcolm, ressemble à celle que les Parthes opposerent autrefois aux Romains: les hommes qui la composent ont conservé les habitudes et la maniere de combattre de leurs ancêtres. Comme ils sont robustes et

[redacted]

trême répugnance toutes les fois n'est pas stimulée par l'espoir lage. Les hommes ne doivent le que pendant quelques mois de seulement; et, s'ils ne sont pa gés dans quelque expédition, tournent chez eux à l'appro l'hiver. Le roi de Perse a touj près de sa personne un corps d lerie qu'on appelle les *goulam* ou *les esclaves du roi*. Les premiers nobles de la Perse tie honneur d'entrer dans cette qui n'excède pas le nombre d à quatre mille hommes. Ces c sont parfaitement montés, au équipes aux frais de l'État; çoivent une solde plus forte q des autres troupes.

Presque toute la populatio Perse est armée; il y a, dans férentes parties du royaume, lice composée d'hommes appa aux tribus errantes, et d'habita villes et des villages. Cette mi instituée pour défendre les pr et prêter main-forte à la poli peut aussi être appelee à marc de ses foyers lorsque le gouver l'exige. Mais alors elle reçoit u Elle monte, suivant l'estima plus probable, à cent cinquan hommes. Ceux qui la compos vent se pourvoir à leurs frais et de vêtements. Ils ne porte d'uniforme, et sont habillés s

[redacted]

RICULTURE.

TERRES DE LA COURONNE. NS.— LABOUR.— STERCORA- LAINS SALÉS.

le la couronne sont af- ultivateurs à des condi- orables. Quand le pro- ılte a été mesuré par un , on prélève la semence, ournie par le gouverne- de côté dix pour cent onneurs et les batteurs; partagé également entre ermier. Les terres qui aux particuliers payent s peuvent être plus ou ent arrosées. Quand l'ir- surée et provient d'un s fermiers payent vingt produit, déduction faite et de la part accordée eurs et aux batteurs. Si conduits souterrains, le quinze pour cent, et si uits ou de réservoirs, il nq.

Olivier, dans son agri- tout dans le soin qu'il rer de l'eau pour l'arro- es, qu'on peut se former ctivité et de l'industrie n'y a pas de pays habité ec et qui ait plus besoin erse : il n'y en a pas non soit procuré autant de elles, où l'on ait creusé , où l'on ait élevé autant eaux qui tombent des rant la fonte des neiges ans des canaux et con- es champs; elles sont me celles des ruisseaux à l'inspection d'un offi- nmé *mirab, emir-ab* ou , et distribuées entre les ivant leurs besoins et la 'ils payent.

orges des montagnes et orme du terrain l'a per- rêté par des murs fort de neiges ou celles qui s pluies; on les a obli- ser dans de vastes bassins, afin de pouvoir les distribuer peu à peu dans la belle saison aux champs qui sont mis en culture; on a élevé ou soutenu leur niveau afin de pouvoir leur faire atteindre des terrains qui en seraient privés sans cette précaution.

« Lorsque les eaux, à leur sortie des montagnes, ont été assez abondantes pour former des rivières, on a établi des chaussées ou des digues sur leur lit pour faciliter les saignées qu'on voulait faire. »

« On distingue en Perse, dit Chardin, de quatre sortes d'eaux, deux sur terre, qui sont celles de rivière et celles de source, et deux sous terre, savoir, celle des puits et celle des conduits souterrains, qu'ils appellent *carizes*. Ils creusent au pied des montagnes pour trouver de l'eau; et lorsqu'ils en ont trouvé un filet, ils le conduisent par des canaux souterrains huit à dix lieues loin, et quelquefois bien davantage, les tirant du pays haut en pays bas, afin que l'eau coule mieux. Il n'y a pas de peuple au monde qui sache si bien ménager l'eau que les Persans. Ces conduits ou canaux sont quelquefois creux de dix à quinze toises; j'en ai vu d'aussi profonds. On les mesure aisément, parce qu'à distance de huit en huit toises, on y voit des soupiraux dont le diamètre est grand comme nos puits. On me contait aussi en Médie que depuis soixante ans seulement, le nombre des canaux souterrains dans la province était diminué de quatre cents. Il n'y a assurément point de nation au monde qui sache si bien miner et faire des chemins sous terre que les Persans. Ces canaux souterrains sont d'ordinaire de huit à neuf pieds de profondeur et de deux à trois pieds de largeur.

« Outre l'eau des fleuves et des canaux, ils ont celle des puits presque partout le royaume. On en tire l'eau avec des bœufs, dans de gros seaux de cuir qui tiennent d'ordinaire le poids de deux cents à deux cent cinquante livres. Ce seau a une gorge en bas de deux à trois pieds de long et de demi-pied de diamètre, qu'une corde

repliée vers le haut du puits tient toujours élevée, pour empêcher l'eau de sortir par le bout. Le bœuf tire ce seau par une grosse corde, qui tourne sur une roue planée de trois pieds de diamètre, attachée au haut du puits comme une poulie, et l'amène à un bassin joignant, où il se vide par cette gorge, et d'où l'eau est distribuée ensuite dans les terres. Il faut observer qu'afin que le bœuf tire plus aisément, on le fait tirer de haut en bas, le jardinier s'asseyant sur la corde; ce qui le soulage lui-même dans son travail, et soulage également le bœuf; de manière que cet art, tout rustique qu'il paraît, est commode et de peu de dépense, ne requérant qu'un homme seul pour en faire l'usage.

« Pour ce qui est de la distribution de l'eau des rivières et des sources, on la fait par semaines ou par mois, selon le besoin, en cette manière : on met sur le canal qui conduit l'eau dans le champ une tasse de cuivre, ronde, fort mince, percée d'un petit trou au centre, par où l'eau entre peu à peu; et lorsque la tasse va au fond, la mesure est pleine, et on recommence jusqu'à ce que la quantité d'eau convenue soit entrée dans le champ. La tasse est d'ordinaire entre deux à trois heures à s'enfoncer. Cette invention sert aussi à mesurer le temps en Orient. Les jardins payent tant par an pour avoir de l'eau tant de fois par mois; l'eau

[redacted]

courants des ruisseaux, pour l
aller de canton en canton et de
en champ, selon ses ordres. C
un office fort lucratif. Lorsqu'o
que d'eau, il faut s'en aller plai
lui, et il répond d'ordinaire qu'
point d'eau dans le pays; m
qu'on lui fait un présent, chos
ne manque pas de faire pour
perdre les fruits et la moisson.
sûr d'avoir de l'eau suffisamm
prix est différent de l'eau de ri
de l'eau de source, celle-ci
meilleur marché que l'autre
qu'elle n'est pas si limoneu
douce.

« Le labour se fait avec un
par des bœufs maigres (car le
de Perse n'engraissent pas co
nôtres) attachés, non par les
mais avec un arceau et le
Ce soc est fort petit, et le co
fait qu'écorcher la terre, po
dire. A mesure que les sill
tirés, les laboureurs romp
mottes avec de grosses mail
bois, et avec la herse qui est
a de petites dents; et puis
bêche ils unissent la terre et la
en carrés comme des parterre
dins, y faisant des rebords ha
pied, plus ou moins, selon
faut donner de l'eau. La mes
qu'il faut donner aux carres, c
y en ait assez pour qu'un
puisse nager, et c'est de cette

[redacted]

là aussi communément
ré. Les passants ne s'en
as d'ordinaire, la séche-
r dissipant la mauvaise
it les villageois, la bêche
rès avoir déchargé leurs
es au marché, curer les
sure qu'ils passent par-
charger leurs bêtes. Les
n'ont pas l'égout sur la
ne rentées par des paysans
font un présent de fruits
avoir seuls l'entrée de la
sont assidus à y venir
naines, surtout aux gran-
, où ils aiment mieux se
fument de fiente de pi-
xcréments d'hommes les
s concombres, à quoi il
ier plus chaud; et les
nt qu'il y a une notable
x fruits qui viennent sur
fumées de ce qu'on em-
vés des gens qui mangent
chair et qui boivent du
n fait en Europe. On ne
fumier sur la terre tel
rte à la campagne, il la
ce de chaleur. Les paysans
s une grande fosse dans
tout le long de l'été, et
se est à demi pleine, ils
la remplir de terre; la
neige qui tombe dessus
, qu'ils laissent ainsi re-
ns durant, et au bout de
c'est le fumier dont ils se
listinguent trois sortes de
qu'on ramasse pêle-mêle,
s paysans enlèvent à la
es égouts et dans les pri-
t point mêlé de terre, et
on.

oyen de cette culture, la
e, soit sablonneuse, soit
use, est capable de toutes
mences, et il y en a qui
x récoltes d'orge par an.
andes villes, la terre n'est
pos; dès qu'un fruit est
en replante un autre. Il
t de deux à trois ans que
fumée, elle se dessèche;
efume aussitôt, on l'ar-
rose, et elle reprend sa vigueur.

« Le sol de la Perse varie beaucoup; mais presque partout il manque de l'eau qui seule pourrait le rendre fertile. La destruction de quelques canaux établis à grands frais peut changer une riche vallée en un triste désert. Les parties du pays qui sont bien cultivées donnent une haute idée de la prospérité que pourrait atteindre ce royaume sous un bon gouvernement.

« Les terres basses qui sont abandonnées pendant quelque temps, s'imprègnent peu à peu de sel marin et deviennent stériles : on n'y voit bientôt plus, dit Olivier, que des soudes, des salicornes, des anabases.

« Le sel de cuisine est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charrié par les eaux de pluie dans les bas-fonds; ce qui fait que partout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années. Les étangs qu'on a formés en divers endroits, dans les vallons ou dans les gorges des montagnes, deviendraient également salés si le besoin d'eau pour l'arrosement des terres ne les faisait vider chaque année.

« Toute la Perse offre de grandes plaines, dont les eaux se sont emparées l'hiver, et dont le sol nu et salé devient brûlant l'été. Tel est le désert qui se trouve à l'orient de Kom, et qui a plus de soixante lieues d'étendue : tels sont ceux du Kirman, du Sedjestan, du Khorasan.

« Ces déserts, bien différents de ceux de la Libye, qui sont en général sablonneux et condamnés à une éternelle stérilité, seraient rendus à la culture si les terres, ordinairement argileuses et fortement imprégnées de sel marin, pouvaient être lavées par l'eau de la pluie, si on pouvait ensuite les arroser; car il faut noter que dans presque toute la Perse il n'y a aucune sorte de culture sans arrosement. Le blé est arrosé; la vigne elle-même est arrosée; les arbres fruitiers sont plan-

tés dans les jardins soigneusement arrosés. »

ANIMAUX DOMESTIQUES ET SAUVAGES.

Parmi les animaux domestiques de la Perse, le chameau, le mulet et le cheval sont à la fois les meilleurs et les plus utiles. Les bœufs, que l'on n'emploie qu'à labourer la terre, n'ont rien de remarquable quant à la taille et à la beauté. Dans les parties sablonneuses de la Perse on préfère le chameau pour le transport des fardeaux; mais, dans le reste du royaume, les mulets sont d'un usage général et d'une force extraordinaire.

« Le chameau, dit Chardin, est un animal fort estimé chez les Orientaux. Ils l'appellent *navire de terre ferme*, en vue de la grande charge qu'il porte, qui est d'ordinaire de douze à treize cents pour les grands chameaux; car il y en a de deux sortes, de septentrionaux et de méridionaux, comme les Persans les appellent. Ceux-ci, qui font les voyages du golfe Persique à Ispahan, sans passer plus outre, sont beaucoup plus petits que les autres, et ils ne portent qu'environ sept cents; mais ils ne laissent pas de rapporter autant et plus de profit à leurs maîtres, parce qu'ils ne coûtent presque rien à nourrir. On les mène, tout chargés qu'ils sont, paissant le long du chemin, sans licou ni chevestre. Le poil tombe tout à cet animal au printemps, et si entièrement, qu'il paraît [redacted]

apprendre à vivre de peu de é
quoi on les élève si bien, qu'
des huit à dix jours sans bo
pour le manger, cet animal e
seulement celui qui mange l
de tous, à beaucoup près, mai
il y a lieu de s'étonner comm
si grand animal peut vivre de
de chose. Il y a grande abond
ces animaux-là en Perse, et
des bons négoces du pays avec
quie, qui en tire une grande
Ceux du pays n'ont qu'une bo
ceux des Indes et d'Arabie
deux. On élève, dans les par
ridionales et orientales de
comme vers l'Arabie et vers l
rie, vers les Indes et vers le g
sique, une sorte de chamea
servir à la course. Ils vont
trot, et si vite, qu'un cheva
peut suivre qu'au galop. Dan
vinces situées vers le golfe I
on nourrit ces animaux de
sec et de dattes, et l'on en
manger aux ânes. On compt
les bêtes de charge en Ori
nombre de sept, parce que, d
un palefrenier en peut panse
Il y a encore une chose fort
quer sur les chameaux, c'e
leur apprend à marcher, et
mène à la voix, avec une m
chant. Les animaux règlent l
cette cadence, et vont lente
vite, suivant le ton de voix,
même, quand on veut leur f [redacted]

llement et non pas faute
ors, s'ils en redemandent
le leur donne. On assure
urs des écuries du roi, en
e pièce de cheval dans
t, au bout de quelques
uoi la bête est morte, si
, si c'est de fatigue, ou
; car, quelquefois, un
ne peut plus nourrir son
en aise qu'il crève pour
, ou celui qui en a un
ire la même chose pour
un meilleur. On observe,
des chevaux, les mêmes
l'on garde chez nous, et
ois jours pour les rendre.
ai rien du harnais et des
rse, c'est la même chose
ie, si ce n'est peut-être
es sont encore plus légè-
nt, leurs chevaux ne se
is ou très-rarement, ce
e que le coussinet étant
selle, le palefrenier voit
blesse le cheval, et tous
bat ce coussinet avec un
l'amortir. Ces coussinets
nt brodés sur le derrière
r le devant. Les Persans
si court et à la genette
les Turcs; mais ils sont
magnifiques que les Turcs
ais.

le nez aux ânes, et quel-
mules, afin qu'ils aient
et qu'ils respirent mieux
On purge tous ces ani-
rintemps, en leur donnant
t, quatre ou cinq jours
herbe légère et pleine
n appelle *kasil*, qui les
ent; et puis on leur donne
herbe cinq ou six autres
e on mêle ensuite avec leur
, durant trois ou quatre
n ne monte point les che-
ces premiers quinze jours:
garder l'écurie, et même
six premiers jours on ne
nt de litière.

aux sont sujets à plusieurs
ui, presque toutes, sont
s nos pays. Par exemple, en mangeant trop d'orge, les pieds de devant leur enflent; ils deviennent faibles, et il leur vient au poitrail une espèce de goître ou loupe, qu'on guérit ou en y appliquant le fer chaud, et en leur ôtant l'orge durant quelques jours, ou en perçant cette enflure, et en y passant une petite branche d'osier pour la faire suppurer. Il vient quelquefois au nez des chevaux deux cartilages, un de chaque côté, qui leur ôtent l'appétit et leur rendent le ventre enflé et dur comme un tambour, qui font que les chevaux veulent toujours être couchés; et, si l'on n'y prend garde, ils en meurent en deux fois vingt-quatre heures. On appelle cette maladie *nachan*. Comme on la connaît d'abord, en prenant la bête au nez, on leur y fait promptement une incision de chaque côté, fort longue, et l'on tire ces cartilages les plus entiers qu'on peut, et aussitôt ces pauvres animaux deviennent sains, et sont aussi bons qu'auparavant. Outre cela, il leur vient un autre cartilage à côté de l'œil, dans la chair, qui les met en danger de la vie, et qu'on tire de même en faisant une incision dans la partie, après avoir couché le cheval à terre; enfin, ces animaux perdent encore l'appétit par une enflure des lèvres, qu'on guérit en leur perçant une veine dans le palais avec une alêne. Le remède à la plupart des autres maladies des chevaux qui leur viennent aux jambes, aux pieds, à la corne, c'est d'y appliquer le feu, ce qui les guérit sur-le-champ. Le feu, ainsi appliqué, est aussi un des meilleurs et plus sûrs remèdes qu'on fasse aux hommes en Orient, comme je le dirai en son lieu. J'ai vu pratiquer en Perse, avec beaucoup de succès, un secret pour engraisser un cheval, qui était de lui donner de la peau de serpent, mêlée dans de la farine pétrie, dont on faisait des boules grosses comme des œufs qu'on lui faisait avaler. »

Il y a en Perse beaucoup de moutons; mais les tribus errantes qui possèdent les plus grands troupeaux n'apportent aucun soin à l'amélioration de l'espèce.

course. Les Persans s'entendent bien en chevaux, et ont de bons palefreniers. On donne aux chevaux pour litiere leur propre fumier, desséché et mis en poudre, dont on fait un lit épais de deux à trois pouces, fort uni et fort mou. On met tous les matins la fiente de ces animaux secher dans la cour, et sur le soir on la met en poudre, en la battant un peu. Comme elle est tout le jour à sécher au soleil, elle y perd sa senteur, de sorte que les écuries ne sentent point mauvais. Ils usent encore d'un autre remede pour empêcher cette senteur, qui est de mêler du sel dans l'orge des chevaux, en la leur donnant a manger. Les etrilles du pays n'ont point de manches; les bords sont denteles et servent de grattoirs. On les frotte ensuite avec un feutre. Il n'y a point de mangeoire non plus, de même qu'en nos pays. Les chevaux mangent leur paille et leur orge dans un sac de poil qu'on leur attache à la tête: les fers de cheval sont plats, sans talon ou crochet, et plus minces que les nôtres. Cependant, ils durent bien plus longtemps, ce qui vient de ce que les chevaux persans ont la corne beaucoup plus dure que les nôtres, et beaucoup meilleure, étant saine et se laissant clouer partout, ce qu'il faut imputer à la bonté de leur climat. Ces fers, unis et légers, font que les chevaux sont plus vites à la course, à ce qu'on assure. On ne met pas aux chevaux, durant l'hiver et

[redacted]

le froid, c'est pourtant plutôt nement qu'on les teint ainsi; le fait en divers lieux, en tou sons. On fait à ceux du roi, tinction, une dentelle de ce grandes dents et à fleurons, co fleurons des couronnes, et c fait qu'à ceux du roi seulemen

« Il n'y a aussi que le roi qu tenir des haras en Perse. Les neurs et les intendants des pr qui en ont à eux les tiennent nom. Le roi a de très-grand partout, et particulièrement de l'ancienne Persépolis, où s plus beaux du royaume. Il a écuries dans toutes les prov dans la plupart des grande C'est afin qu'il y ait toujours vaux prêts a distribuer aux c aux artisans, et à tous ceux à la solde du roi, en quelqu que ce soit, et à tous les offic on n'en refuse pas à un de qui en demandent; mais quan a une fois reçu un, l'on ne pe rendre, il faut le garder et le On envoie quelquefois une s quantité de chevaux au roi, s haras ou par présent, que se ne les peuvent contenir, et les distribue chez les partic sés, un en chaque maison. obligés de les nourrir jusqu'à les retire; mais ils peuvent servir tant qu'ils les ont e Tous les chevaux du roi sont

[redacted]

ement et non pas faute
s, s'ils en redemandent
leur donne. On assure
s des écuries du roi, en
pièce de cheval dans
, au bout de quelques
oi la bête est morte, si
si c'est de fatigue, ou
; car, quelquefois, un
peut plus nourrir son
n aise qu'il crève pour
, ou celui qui en a un
e la même chose pour
n meilleur. On observe,
des chevaux, les mêmes
on garde chez nous, et
is jours pour les rendre.
i rien du harnais et des
e, c'est la même chose
, si ce n'est peut-être
s sont encore plus légè-
t, leurs chevaux ne se
s ou très-rarement, ce
que le coussinet étant
elle, le palefrenier voit
esse le cheval, et tous
at ce coussinet avec un
amortir. Ces coussinets
; brodés sur le derrière
le devant. Les Persans
i court et à la genette
s Turcs; mais ils sont
agnifiques que les Turcs
is.

e nez aux ânes, et quel-
ules, afin qu'ils aient
t qu'ils respirent mieux
on purge tous ces ani-
ntemps, en leur donnant
, quatre ou cinq jours
herbe légère et pleine
appelle *kasil*, qui les
nt; et puis on leur donne
erbe cinq ou six autres
on mêle ensuite avec leur
durant trois ou quatre
ne monte point les che-
es premiers quinze jours:
rder l'écurie, et même
x premiers jours on ne
t de litière.

ux sont sujets à plusieurs
, presque toutes, sont
nos pays. Par exemple, en mangeant trop d'orge, les pieds de devant leur enflent; ils deviennent faibles, et il leur vient au poitrail une espèce de goître ou loupe, qu'on guérit ou en y appliquant le fer chaud, et en leur ôtant l'orge durant quelques jours, ou en perçant cette enflure, et en y passant une petite branche d'osier pour la faire suppurer. Il vient quelquefois au nez des chevaux deux cartilages, un de chaque côté, qui leur ôtent l'appétit et leur rendent le ventre enflé et dur comme un tambour, qui font que les chevaux veulent toujours être couchés; et, si l'on n'y prend garde, ils en meurent en deux fois vingt-quatre heures. On appelle cette maladie *nachan*. Comme on la connaît d'abord, en prenant la bête au nez, on leur y fait promptement une incision de chaque côté, fort longue, et l'on tire ces cartilages les plus entiers qu'on peut, et aussitôt ces pauvres animaux deviennent sains, et sont aussi bons qu'auparavant. Outre cela, il leur vient un autre cartilage à côté de l'œil, dans la chair, qui les met en danger de la vie, et qu'on tire de même en faisant une incision dans la partie, après avoir couché le cheval à terre; enfin, ces animaux perdent encore l'appétit par une enflure des lèvres, qu'on guérit en leur perçant une veine dans le palais avec une alêne. Le remède à la plupart des autres maladies des chevaux qui leur viennent aux jambes, aux pieds, à la corne, c'est d'y appliquer le feu, ce qui les guérit sur-le-champ. Le feu, ainsi appliqué, est aussi un des meilleurs et plus sûrs remèdes qu'on fasse aux hommes en Orient, comme je le dirai en son lieu. J'ai vu pratiquer en Perse, avec beaucoup de succès, un secret pour engraisser un cheval, qui était de lui donner de la peau de serpent, mêlée dans de la farine pétrie, dont on faisait des boules grosses comme des œufs qu'on lui faisait avaler. »

Il y a en Perse beaucoup de moutons; mais les tribus errantes qui possèdent les plus grands troupeaux n'apportent aucun soin à l'amélioration de l'espèce.

« La Perse, dit Chardin, abonde en moutons et en chèvres. Il y a de ces moutons que nous appelons moutons de Barbarie, ou a grosse queue, dont la queue pèse plus de trente livres. C'est un grand fardeau que cette queue à ces pauvres animaux, d'autant plus qu'elle est étroite au haut, et large et pesante en bas, faite en cœur. Vous en voyez souvent qui ne la sauraient traîner, et à ceux-là on leur met, en quelques endroits, la queue sur une petite machine a deux roues, a laquelle on les attache par un harnais, afin qu'ils la tirent plus facilement. »

La chair du porc etant défendue aux musulmans, cet animal est, pour ainsi dire, inconnu en Perse. « Ici (à Karakelissa en Arménie), dit Morier, pour la première fois depuis notre entrée en Perse, nous vîmes des cochons; de grands troupeaux de ces animaux paissent sur les hauteurs. Ceux des Persans qui ne sont jamais sortis de leur pays connaissent si peu cet animal, qu'un de nos domestiques, habitant de Tauris, en ayant aperçu un, s'écria : « Voyez quelle singulière brebis on trouve dans ce pays! »

Les mahométans regardent les chiens comme impurs; cependant les précieuses qualités de ce fidèle animal l'ont emporté sur le préjugé. Peut-être même les Persans ont-ils conservé pour lui une partie de l'affection

[redacted]

et que l'on sépare les mules, le ne souffre pas qu'une mule étr vienne se mêler à celles qu charge de surveiller. La force, rage et la férocité de ce chien son intelligence.

La Perse, comme tous le dont plusieurs parties sont dé abonde en animaux sauvages, a bre desquels il faut mettre le l loup, le chacal, le lièvre, l'arg belier sauvage), la chèvre de tagnes, diverses espèces du ge antilopes, et l'âne sauvage, ou « Cet animal, dit Olivier, hab montagnes et les endroits inhab la Perse. On le dit assez commu le Khouz-stan, le Farsistan, man, le Sedjestan, et toute la meridionale de cet empire. en avons vu plusieurs dans la du roi à Tehran, qu'on av jeunes sur les montagnes trouvent à l'occident de C et qu'on avait élevés avec a facilité. Ils avaient un air p rouche, plus sauvage; un c plus dur, plus rétif; une taille vée, et probablement plus de fe l'âne domestique. Leur poil ét beau gris argenté; ils avaie bande noire sur l'épine du dos autre qui descendait sur les Ils nous parurent, du reste, férer de l'âne commun, et d rapporter à l'onagre des ancie

[redacted]

ıds frais sur le Kaflan-
élevée et déserte qui
l'Aderbidjan; mais on
ail aux Turcs qui, à
ils étaient maîtres
, voulaient avoir les
facilement en Perse.
ail suffirait, dit Mo-
e en Perse des che-
s, excepté dans les
n passe d'une plaine
qu'alors le sol rocail-
gnes serait une grande
onter. C'est ce qui ar-
où les voitures étaient
t empire. Darius resta
char tant qu'il fut dans
is, arrivé au passage
il fut obligé de mon-

r les routes, en Perse,
rahdars, ou *inspec-*
ins, chargés de lever
caravanes. La bruta-
des rahdars les font
yageurs. C'est à eux
police des grands che-
mmet quelque vol, ils
recouvrer les effets
on les force de prouver
mpossible de saisir les
is l'homme puissant
r de recouvrer ce qui
u. Ils contribuent d'ail-
la sûreté des routes,
ont trop éloignées les
pour que les commu-
faciles; du reste, ils
aitement l'état du pays;
ablement de complices
t peuvent, s'ils le veu-
leurs retraites. L'in-
dars envers les voya-
e croyance. La plupart
yant pour tout émolu-
ils peuvent retirer au
par le voyageur, ils
t rapaces.
des villes et ceux des
es progrès assez grands
'agrément et dans les
ils sont stationnaires
siècles.

SCIENCES ET ARTS.

ARTS MÉCANIQUES.

Dans les arts mécaniques, les Persans ne sont pas supérieurs aux autres peuples de l'Orient; ils travaillent bien l'acier. Leurs cimeterres, quoiqu'ils cassent avec une extrême facilité, sont d'une excellente trempe et d'un bon tranchant. Ils fabriquent aussi des armes à feu, et ont des fonderies de canons. Ils entendent parfaitement l'art du doreur et celui du graveur; ils savent parfaitement émailler sur or et sur argent.

« Pour ce qui est des arts mécaniques, celui où ils excellent le plus, et où ils nous surpassent peut-être, dit Olivier, c'est la teinture. Ils donnent à leurs étoffes des couleurs plus vives, plus solides qu'on ne fait en Europe. Ils impriment celles de coton et celles de soie avec une netteté et une ténacité surprenantes, soit qu'ils emploient des couleurs, soit qu'ils procèdent avec des feuilles d'or ou d'argent.

« Chardin disait déjà : L'art des teinturiers paraît plus avancé en Perse qu'en Europe, puisque les couleurs y ont beaucoup plus de corps et d'éclat, et qu'elles ne passent pas sitôt; mais c'est moins à leur art qu'il en faut donner la gloire qu'à leur air et à leur climat, qui, étant sec et pur, produit cette variété de couleurs, comme aussi à la force des ingrédients de la teinture, qui, croissant la plupart dans le pays, sont employés tout frais et pleins de leur suc. Leurs couleurs de teinture et de peinture sont : le *bol* ou la *terre rouge*, le *rounat*, qui est l'opoponax, deux ingrédients qui sont abondants en Perse; le bois de Brésil, qu'on leur apporte d'Europe; le bois de Japon, et l'indigo qu'ils tirent des Indes. Ils emploient de plus, pour la teinture, plusieurs herbes et plusieurs simples de leur terroir; des gommes et des écorces d'arbres et de fruits, comme de noix et de grenade, et le jus de citron. Le lapis-lazuli se prend dans leur voisinage, au pays des Yusbecs; mais la Perse en est le magasin général. »

« Leurs maroquins sont pour le moins aussi beaux et aussi bons que ceux de Turquie; ils apprêtent fort bien en vert la peau du cheval; ils font du chagrin avec celle de l'âne; ils donnent à celles du veau et du chameau une force et une souplesse qui les rend propres à divers usages. Leurs cuirs sont fort bons, et surpassent de beaucoup ceux de Turquie; ils n'emploient pourtant, à ce qu'on nous a dit, que la chaux, le sel marin, et la noix de galle. »

« Le chagrin, dit Chardin, se fait de croupe d'âne et d'une graine qu'on appelle en Perse *tokhm Casbini*, ou *graine de Casbin*, laquelle est noire, dure, et plus grosse que la graine de moutarde, dont on se sert au défaut de cette graine de *Casbin*. Le nom de *chagrin*, que nous donnons à ces peaux grenetées, vient assurément du mot persan *sagri*, qui veut dire *croupe*. Ils appellent ainsi la croupe de tout animal qui sert de monture; et ils donnent ce nom à cette sorte de cuir, parce qu'il se fait de croupe d'âne, comme je l'ai dit. Les tanneurs corroient le gros cuir, et le préparent avec la chaux. Ils n'ont point l'usage du tan, au lieu duquel ils se servent de sel et de noix de galle; et cela suffit, à cause de la sécheresse de l'air de leur pays.

« Leur verre n'est pas beau, mais leur poterie est excellente. Ils font, [redacted]

quand le roi vit cette porcelai
mit à rire, demandant avec m
que c'etait. On dit que les Ho
mêlent cette porcelaine de Pe
celle de la Chine, qu'ils tran
en Hollande. Il est certain que
landais ont beaucoup appris, en
à faire la faïence; et ils y réus
encore mieux qu'ils ne fo
avaient là les eaux aussi pures
aussi sec qu'il est en Perse
Chine. Les habiles artisans e
vaisselle d'émail attribuent à
beauté de la couleur, comme
déjà observé, disant qu'il y a d
qui dissolvent la peinture et
couler; au lieu qu'il y a des e
la resserrent et la retienne
l'etendre. Les pièces à quoi les
persans réussissent le mieux,
carreaux d'émail, peints et t
mauresques. A la vérité, il ne
rien voir de plus vif et de pl
tant en cette sorte d'ouvrage,
dessin plus égal et plus fin. L
laine de Perse résiste au feu,
que non-seulement on fait
l'eau dedans, sans qu'elle cas
même on en fait des marmit
est si dure encore qu'on en
mortiers à broyer des cou
d'autres matières, et des n
balle. La matière de ce bel é
du verre et de fort petits ca
rivière broyés très-menu, ave
de terre mêlée ensemble, et
[redacted]

i de rafraîchir l'eau. « Ce
ie blanche qu'on en trans-
articulier, est qu'en été,
fraîchit merveilleusement
: vite, par le moyen de la
n continuelle. Les gens qui
'e frais et délicieusement
t d'un même pot que cinq
tout au plus. On l'humecte
ı première fois, pour ôter
: la terre, et puis on le
', plein d'eau et un linge
our. Un quart de l'eau
six heures de temps la pre-
uis moins de jour en jour,
fin les pores se bouchent
re crasse et épaisse qui est
et qui s'arrête dans ces
ue la transpiration est em-
ces pots, l'eau s'y em-
en faut prendre de neufs.
te ville quantité de pro-
, où le peuple va puiser
. La plupart de ces caves
à cinquante marches de
fort hautes. L'eau en est
', quand on la tire, que
à la glace. Elle sort par
s qui se ferment au robi-
grand régal que cette eau
, qui est furieusement
ı et aux environs.
illent avec assez de dexté-
argent; et ils font avec le
and nombre d'ustensiles

bles ne sont ni aussi beaux,
npliqués qu'en Europe;
n voit d'assez jolis ou-
ienuiserie, d'ébénisterie,
rie.
'sans n'ont pas de fort
iers en charpenterie, ce
ı peu de bois qu'il y a
:t du peu de charpente
ie d'ordinaire aux édifi-
t pas de même à l'égard
rs; ils en ont de très-ha-
industrieux dans la com-
oute sorte d'ouvrages de
: mosaïque, dont ils font
ıent des plafonds admi-
availlent leurs plafonds en
tiers; et, quand ils sont achevés, ils les élèvent en haut, sur le comble de l'édifice et sur les colonnes qui le doivent supporter. J'en ai vu lever un tout entier, de vingt-quatre pieds de diamètre, par le moyen de plusieurs machines. Les Persans font fort bien aussi les jalousies et les balustres. Les menuisiers travaillent assis à terre. Leurs rabots sont différents des nôtres, car ils jettent les copeaux par les côtés, et non par le milieu, ce qui paraît faire plus de besogne. Leur bois ordinaire étant du bois blanc, qui est fort tendre et sans nœuds, est fort aisé à travailler. Ils ont du bois admirable qui leur vient du Mazenderan, en grandes planches.»

Le même auteur fait les remarques suivantes sur les ouvriers persans : « L'observation que je veux faire ensuite sur la méthode des artisans de l'Orient, est qu'il leur faut peu d'outils pour travailler. C'est assurément une chose incroyable en nos pays, que la facilité avec laquelle ces ouvriers s'établissent et travaillent. La plupart n'ont ni boutiques, ni établis. Ils vont travailler partout où on les mande. Ils se mettent dans un coin de chambre, à plate terre, ou sur un méchant tapis; et, en un moment, vous voyez l'établi dressé, et l'ouvrier en travail, assis sur le cul, tenant sa besogne des pieds, et travaillant des mains. Les étameurs, par exemple, à qui il faut tant de choses en Europe pour travailler, vont, en Perse, travailler dans les maisons sans qu'il en coûte un double davantage. Le maître, avec son petit apprenti, apporte toute sa boutique, qui consiste en un sac de charbon, un soufflet, un peu de soude, du sel ammoniac dans une corne de bœuf, et quelques petites pièces d'étain dans sa poche. Quand il est arrivé, il dresse sa boutique partout où vous voulez, en un coin de cour ou de jardin, ou de cuisine, sans avoir besoin de cheminée. Il fait son feu proche d'un mur, afin d'y appuyer sa vaisselle; quand il la fait chauffer, il met son soufflet à plate terre, et en couvre le canon d'un peu de terre, détrempée et

accommodée en voûte; et puis il travaille comme s'il était dans la plus grande et la plus commode boutique. Les orfévres en or et en argent, comme les autres, vont aussi travailler partout où on les mande, quoiqu'il semble que les outils qu'il leur faut soient moins aisés à remuer. Ils portent une forge de terre, faite presque comme un réchaud, mais un peu plus haute. Le soufflet n'est qu'une simple peau de chevreau, avec deux petits morceaux de bois à un bout, pour former l'ouverture par où l'air entre; et, quand ils s'en veulent servir, ils attachent un petit canon à l'autre bout, qu'ils fourrent dans la forge, et soufflent de la main gauche; ils tirent ce soufflet plié comme un sac, hors d'un sac de cuir qui leur sert de peau a limer, dans lequel ils serrent aussi une pincette, une lingotière, une filière, une enclume, un marteau, des limes, et d'autres petits outils. Le maître porte le sac, et l'apprenti la forge; et on les voit aller en cet état partout d'où on les envoie querir, et s'en revenir, le soir, avec leur boutique sous le bras. Quand l'ouvrier veut fondre, il fait ses creusets à mesure qu'il en a besoin; et, quand il veut travailler, il attache sa peau à sa forge, et met son enclume en terre, proche de lui, et travaille sur ses genoux. La raison pour laquelle on fait travailler les ou- [redacted]

de l'or et de l'argent, l'art perdu; il reparaîtra lorsque quillité sera parfaitement rét que le commerce reprendra t opérations.

« On fait avec la laine de c à Yezd et à Kirman, des chl rieurs à ceux de Cachemi pourtant assez fins pour êtr chés par les personnes riche

« On fait aussi, avec le poi vre, des étoffes qui résistent les autres à la pluie; elles s quefois aussi fines que nos camelots, quoiqu'elles appr nos bouracans pour la rudes nomme *habbé*, *habba;* elles rent pas de celles de même fabrique en Syrie, et dont n parle ailleurs.

« Ni les mousselines, ni les ces toiles très-fines de coton avons longtemps tirées d'Is sont fabriquées en Perse étaient apportées de l'Inde. de la Perse, le même que nous vient de la Turquie. assez fin, n'a pas non plu consistance pour permettre donne, en le filant, ce qu'exigent les toiles dont n de parler. Toutes les toiles faites en Perse, sont assez ou assez communes pour êt tée de tout le monde; elle [redacted]

ırt à leurs découvertes. lont ils s'enveloppent, lonnant de l'importance ılgaire, fournit à quelrs le moyen de dépouil-:s riches et crédules qui udre à leurs belles pro-

e d'Alvend, près de Hait, suivant les Persans, :es indispensables pour erre philosophale. C'est 'son que plusieurs des :nvirons passent leur vie Dn lit dans l'*Histoire de* olm, qu'un riche mar-:sa persuader par un : que celui-ci avait enfin nière de faire de l'or. t-il, si moi, qui suis 'e pauvre, j'allais tout à ıntre de mes richesses, sans peine par quel es suis procurées, l'on :t l'on me mettrait à la 'à ce qu'on eût obtenu 'élations. Mais, si vous ı secret, vous pourriez ans le moindre danger; ınc de vous le faire conès des expériences réiemeurez convaincu que point à vous tromper, ıerez une petite partie ue vous aurez acquises, es jours auprès du tom-.eureux Ali. Comme ce ans un pays qui appars. je n'aurai pas à crain-ı que ma découverte me ans ma patrie. Le riche ıta foi aux paroles de i lui fit connaître toutes 'il devait mettre dans le ıté cependant une cer-ıelée *terre de Badious*, 'alchimiste, se trouvait ırgeois en fit demander, ıues lui en rapportèrent ıne petite quantité qu'ils : à un prix raisonnable. ıit aussitôt ses creusets obtint de l'or. Le marfaire lui-même l'expérience, et il obtint un résultat très-satisfaisant. Il paya aussitôt deux mille tomans à l'alchimiste, qui partit immédiatement pour la Turquie. Après son départ, le marchand voulut recommencer ses expériences; mais il apprit avec surprise que l'homme chez lequel il avait acheté cette terre de Badious était en fuite. Il en fit demander vainement dans toutes les parties de la Perse. Personne n'avait jamais entendu prononcer ce nom. La rage du marchand fit bientôt découvrir la fraude dont il avait été victime. Le fripon, qui l'avait pris pour dupe, avait glissé dans quelques paniers de terre trente ou quarante pièces d'or; et il avait donné ensuite cette terre à vendre à des compères. Quand le marchand s'aperçut de la supercherie, l'alchimiste était déjà hors d'atteinte; et il eut à supporter, outre la perte de son argent, les sarcasmes et les moqueries de ses concitoyens.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

Les Persans ne connaissent ni l'anatomie ni la circulation du sang; aussi leur adresse et leur intelligence comme chirurgiens est-elle égale à leur science en médecine. Ils partagent les maladies et les remèdes en quatre divisions, chaud, froid, humide et sec. Si, par exemple, une maladie a été causée par l'humidité, il faut administrer des remèdes secs; les maladies chaudes doivent être traitées par des remèdes rafraîchissants. Cette classification des maladies paraît fort arbitraire; mais les Persans sont tellement esclaves de l'habitude, que, bien que disposés à avoir confiance dans les médecins européens, ils refusent de se conformer à leurs ordonnances quand elles se trouvent en opposition avec leur système.

« En Perse, dit Olivier, la médecine est plus honorée qu'en Turquie, et cela vient sans doute de ce que les Persans sont bien plus civilisés, bien plus instruits que les Turcs. Cette science n'y est pourtant pas enseignée, comme en Europe, dans des écoles publiques : ce sont les médecins eux-

mêmes qui ont chez eux un certain nombre d'élèves, à qui ils donnent régulièrement des leçons, et qu'ils instruisent le mieux qu'ils peuvent. Ces leçons consistent à donner quelques idées peu détaillées, peu étendues de la structure du corps humain, à faire l'énumération de toutes les maladies qui nous affligent, à parler succinctement des symptômes qui les accompagnent, et à remonter aux causes qui les produisent; mais, ce que le médecin a le plus en vue dans ses leçons, c'est d'apprendre à son élève à distinguer les médicaments les uns des autres, à connaître leurs propriétés, à composer des opiats, des électuaires, des sirops; à donner, en un mot, aux remèdes qu'il veut employer, toutes les formes dont ils sont susceptibles.

« La médecine des Persans n'étant fondée aujourd'hui ni sur l'anatomie, ni sur la physique, on peut la regarder comme une science purement conjecturale et routinière, peu propre à obtenir des résultats certains.

« On connaît bien encore dans ce pays les ouvrages de Galien et d'Avicenne; mais leur doctrine n'est plus suivie, ou elle est considérablement altérée.

« Toute la science du médecin persan se borne à reconnaître la cause prétendue d'une maladie, et à la combattre par son contraire. Par exemple, s'il n'aperçoit au malade, ni forte chaleur

[redacted]

bains, aux fomentations. Si la m
provient de l'humide, comme da
hydropisies et autres affection
blables, il emploie des opiats
électuaires, faits avec les racin
plus amères, les fleurs les plus a
tiques, les résines les plus ch
Pour les vents intérieurs, il fait
de poudres carminatives, de
zoards, des perles, etc. Pour le
vaises digestions et pour la fa
des organes de la génération,
prendre le salep, le bézoard, le
l'ambre, la myrrhe, l'aloès. L
decins ont, à cet effet, un grand
bre de conserves stomachique
lectuaires aphrodisiaques, d'opi
ritants.

« Dans la plupart des maladie
niques, et dans presque toutes
qui dépendent de la lésion d'
cère, le hasard conduit leur m
s'ils procèdent en se rendant ra
ce qu'ils font, le diagnostic s
vant erroné faute de connais
anatomiques, le traitement auq
ont recours ne peut qu'être v
Par une longue habitude de
des malades, les plus judicieux
eux distinguent bien, au premie
d'œil, une maladie d'une aut
jugent, par les symptômes qu'e
sente, si elle menace la vie du m
mais, comme ils sont presque t
dans l'erreur sur les causes qui
duisent, ils ressemblent assez

[redacted]

ıent jamaís de se faire
:e les remèdes qu'ils ad-
uoiqu'ils n'aient en géné-
rt que des notions très-
ils ont une jactance, un
ce, qui en imposent aux
e. Jamais ils ne sont em-
nais ils ne sont pris au
ınis d'un petit sac, dans
ıvent quelques plantes,
;ues, et quelques instru-
ınent, à l'instant qu'on
ın breuvage ou un opiat;
t des ventouses ou le
les cautères, tirent du
; leur malade au bain ou
: tout sans discernement
ıdre raison de ce qu'ils

raître aussi dans les cam-
me dans les villes, une
e charlatans non moins
ux parler des derviches,
ıs et autres religieux :
jamais recours qu'à des
erstitieuses, pour les-
;ent, comme les autres,
d'avance. Nous rappor-
ıjet, ce dont nous avons
ı à Tegrich.
nt un jour de la prome-
huit heures du matin,
:roupi sur un tapis, de-
de notre maison, un
âge avancé : il était en-
nd nombre de femmes;
rès-belle figure; il por-
très-longue et très-touf-
it à sa ceinture une
: il tenait une plume
; il distribuait de l'autre
de papier écrit. Nous
es un seul instant, et
r donner le temps à ce
ıus faire place.
t informés, en entrant
ce que cet homme fai-
de ces femmes, on nous
ıit à chacune d'elles un
ın, au moyen duquel il
, non-seulement des
s étaient affligées, mais
me, pour quelque temps,
à venir; il recevait de chaque morceau de papier six pouls (le poul vaut un peu plus d'un sou).

« Ce manége dura plus d'une heure. Le derviche était étranger : il devait quitter Tegrich le jour même; il fallait se hâter de profiter d'une occasion qu'on pouvait ne pas avoir de longtemps. La récolte fut bonne : il y eut plus de cinquante versets distribués. Quand la foule se fut dissipée, et que le derviche jugea qu'il n'y avait plus rien à gagner, il entra chez nous, salua fort gracieusement, s'assit sur un tapis, salua de nouveau, et nous dit qu'il venait de bien loin pour nous voir. Il savait que nous étions des médecins européens; il s'adressait à nous pour trouver du soulagement à un mal cruel, qui le faisait souffrir depuis plus de quinze ans; il avait une hernie inguinale. Nous répondîmes au derviche que nous étions surpris de nous voir consultés par un homme aussi savant que lui. Vous êtes un médecin bien plus habile que nous, lui dîmes-nous : les remèdes que vous donnez ne vous coûtent rien et vous rapportent de l'argent; les nôtres nous coûtent cher et ne nous sont pas payés : d'un mot vous guérissez; nous parlons beaucoup, et bien souvent nous ne guérissons pas.

« Le derviche avait de l'esprit; il était gai; il répondit fort bien à nos plaisanteries, puis il nous raconta fort au long, avec une ingénuité apparente, les cures merveilleuses qu'il avait faites : c'étaient des personnes qui étaient sur le point de perdre la vue, qui l'avaient recouvrée au bout de quelques jours; des estropiés qui avaient repris presque subitement l'usage de leurs membres : c'étaient des agonisants qu'il avait arrachés des bras de la mort. Il nous cita un grand nombre de femmes stériles qui avaient eu, avant la fin de l'année, la satisfaction d'être mères.

« Il entremêlait à tout cela des réflexions fort pieuses sur la toute-puissance de Dieu, de Mahomet et d'Ali; il parlait de lui avec toute l'humilité possible; mais on voyait bien qu'il avait l'orgueil de se croire un être im-

portant, un être plus favorisé du ciel que le reste des hommes. C'etait l'humble serviteur de Dieu, qui, s'il avait pu, aurait été le plus redoutable tyran des hommes.

« Tout cela ne tendait pas à nous en imposer : le derviche nous jugeait plus favorablement. Son dessein était de detruire, auprès du chef des villages et de quelques habitants qui se trouvaient avec nous, la mauvaise impression que nos plaisanteries avaient pu produire sur eux. Quand il eut fini, nous demandâmes une ecritoire et du papier pour lui donner un remède analogue à ceux qu'il venait de debiter. Il comprit notre intention : il eut recours alors à un apologue dont le sens était, que tous les animaux ne pouvaient s'accommoder de la même nourriture. Il faut au plus grand nombre des aliments grossiers, des substances ligneuses, des vegetaux communs : fort peu se nourrissent du suc mielleux qui se trouve dans les fleurs : « Je donne aux autres la nourriture grossière qui leur convient ; je viens recueillir auprès de vous le miel dont j'ai besoin. »

« Nous ne voulûmes pas pousser plus loin nos plaisanteries, quoiqu'il eût peut-être été utile de démasquer l'imposteur ; nous conseillâmes au derviche de faire usage d'un bandage, dont nous lui fîmes aisément comprendre [redacted]

long évanouissement dont c
sez de peine à me faire rev
avait avec nous, par bonheu
rurgien français, assez hab
profession, qui me secouru
mieux, et ce fut le seul hor
je fus secouru ; car il n'y a
vivante à Tanguedelan, et
serviteurs étaient fort mal
pendant Dieu, en ses grande
cordes, me fit trouver ce qu
le plus nécessaire, savoir, d
porter promptement de ces li
donnes, et d'un si méchant
alla chercher des hommes
aux villages voisins ; il en
qui avaient plusieurs fois
malades en brancard, et qui m
un avec des cannes et des
d'arbre, sur lequel ils entre
me porter jusqu'à la ville de
ne fatiguerai point le lecteur
de ce que je souffris dura
min : je dirai seulement que
premiers jours, la fièvre cont
j'étais accablé était accom
défaillances que chacun pre
l'agonie, mais qu'au troisièn
fus délivré de ce dangereux
par une crise que l'on trouv
reuse.

« Le 27, j'arrivai à Lar, a
jour, car on ne me porta
nuit, à cause de la chaleur ;
j'envoyai querir le médeci
[redacted]

:t la lui serrai en le re-
ıe un ange. Lui, sans
ıe question sur le temps
de ma maladie, se mit
ınance. Il la fit sur trois
:ts, et les donna à un
apothicaire, qu'il avait
ıi, prescrivant de quelle
traiterait, et le régime
garder. Comme il allait
criai : Monsieur, j'é-
:ur. « Je le sais bien, me
ıais dans un moment
raîchi. » Et il s'en alla,
apothicaire aussi.
)utume en Perse que les
chacun leur apothicaire
répare toutes leurs or-
: qui, d'ordinaire, a sa
ıant leur maison; même
es villes, toutes les bou-
icaire appartiennent aux
toutes entières, en telle
ıpothicaire n'est qu'un
s, ou en partie, c'est-à-
nédecin et l'apothicaire
é. Les Persans préten-
là la coutume ancienne,
pratiquait du temps de
ant que c'est une excel-
)n, tant contre les mé-
thicaires, que contre le
foi que plusieurs appor-
réparation des remèdes.
heures, le garçon apo-
avec un plein panier de
s consistaient en deux
sion, une tasse de con-
:hissante, où il y avait
tes de contre-poisons;
de deux pintes au moins,
et la plus dégoûtante du
re bouteilles d'eau de
:ruche de tisane. Je fus
la vue de tant de remè-
maginai qu'il y en avait
s comme pour moi; je
: garçon pour qui était
)ur vous, monsieur, me
'est ce que le médecin
ıé de prendre ce matin;
e le plus vite que vous
je n'eusse pas été si ma-
:rais opposé à une si extraordinaire façon de traiter le monde, mais je fis sans réplique ce qu'on me disait. Je bus l'émulsion, je pris de suite la moitié de la confection; mais, quand ce fut à la médecine, je n'en pus venir à bout, tant le cœur me soulevait contre. Je dis à l'apothicaire qu'il m'était impossible de la boire en un coup. Cela ne fait rien, me répondit-il, buvez-la à reprises. Je le fis donc, animé par la passion de guérir; et ensuite je pris encore le reste de la confection, sans quoi j'aurais sûrement tout rejeté. Sur les dix heures, l'apothicaire me dit que j'allais avoir la plus ardente soif du monde, et qu'il aurait bien voulu me pouvoir donner à boire à la neige, mais qu'il n'y avait que le gouverneur qui en eût. Je lui proposai d'en tirer, pour de l'argent, de l'officier qui l'avait en garde; il me répondit que cette voie ne réussirait point, parce que, comme il y en avait fort peu, on mettait le scellé sur le lieu où on la gardait. J'appris dans la suite que la neige qu'on a à Lar vient de neuf journées de chemin, et que, quelque précaution que l'on prenne en l'apportant, la chaleur est si grande, que ce qu'on apporte dans la ville n'est que la huitième partie de ce que l'on a chargé sur le lieu, le reste se fondant en chemin. Comme dans l'extrême ardeur de ma fièvre, je me figurais les plus grandes délices à boire à la neige, j'en envoyai demander au gouverneur, qui m'en envoya sur les onze heures; et, comme j'étais alors dans la plus forte altération qu'on puisse ressentir, je bus aussi avec le plus grand plaisir qu'on ait jamais bu. Mon apothicaire était toujours près de moi; le médecin lui avait ordonné, à ce qu'il disait, de ne me pas quitter, et c'était lui qui me donnait à boire. Il remplissait d'eau de saule une grande porcelaine; il mettait un bon morceau de neige dedans, et quand il le voyait à demi fondu, il me la mettait à la main, en me disant de boire tant que je voudrais. Le plaisir que je prenais à boire, était d'autant plus grand, que la liqueur était fort agréable, et que je buvais par ordonnance du médecin.

J'étais dans une salle basse assez fraîche, où mon lit était étendu à terre; on l'arrosait d'heure en heure, tellement qu'on pouvait dire que ma chambre était toute en eau; cependant rien ne pouvait tempérer l'ardeur de ma fièvre maligne, qui s'irritait par tant de remèdes rafraîchissants, au lieu de diminuer.

« L'apothicaire se mit là-dessus à faire ôter mon lit, disant qu'il m'échauffait, et fit étendre une fine natte à la place, sur laquelle il me fit coucher tout nu en chemise, sans mettre autre chose dessus que deux oreillers au chevet, et sans me faire couvrir, pas même d'un drap, et puis il fit venir deux hommes pour m'éventer. Mais comme tout cela ne servait encore de rien et que j'étouffais toujours de chaud, mon apothicaire, qui ne se lassait point de m'aider, fit apporter deux seaux d'eau fraîche; et, m'ayant fait mettre sur une chaise où deux hommes me tenaient, il me les versa sur le corps, des hanches en bas, peu à peu, et ensuite prit une grande bouteille d'eau rose, et m'en baigna de la même sorte la tête, le visage, les bras et la poitrine. Je bénissais en mon cœur la médecine persane, qui traitait les malades si voluptueusement; mais notre chirurgien français, qui était toujours à mon chevet, ne put retenir son indignation. « Cet homme-là vous tue, monsieur, me dit-il pitoya-

« Elle se passa si vite ensui
une heure après midi je n'en a
du tout, au jugement même
rurgien français; il en était
terdit, et moi j'en étais trans
joie. Après avoir élevé mon
Dieu, comme à la première c
dis à mon apothicaire que po
ble de joie je demandais à voi
decin : Il reviendra tantôt, me
dit-il, quand les médecines
opéré. Je les avais prises à ne
res, comme je l'ai dit, et je n'
senti depuis que le poids, qui
fort enflé, mais sans me ca
tranchées; de sorte que je m'in
qu'elles ne me feraient rien, e
vertu s'en était exhalée dans le
continuelles. Mais, au bout d'u
d'heure, l'opération commença
deux heures entières, sans
douleur, ni même beaucoup
tion. Le soir, le médecin me v
que je regardai comme un p
ou comme Esculape : il se fit
l'apothicaire comment j'avais
journée, et il m'ordonna un p
riz cuit à l'eau, avec de la ca
de l'écorce de grenade sèch
ensemble. Il y avait cinq jou
n'avais pris aucune nourritur
soit.

« Le 28, à mon réveil, je m
un peu de fièvre, sur quoi le
m'étant venu voir, m'ordo
émulsion de semences froide



ınt de violence durant
ıe je pensai succomber
La nuit me fut encore
e jour, l'ayant passée
les douleurs, avec un
e fièvre, de sorte que
: matin aussi mal qu'on
lon médecin me trouva
à l'ordinaire, me rem-
ion; car, après m'avoir
ıls, il me dit qu'il m'al-
r des breuvages qui em-
t ce qui me restait de
lélivreraient tout à fait.
ıoint, mais je ne puis
oyens il se servit pour
ılement qu'on me fit
ıintes d'émulsion, sur
avec une grande prise
omme les jours précé-
demi-heure après un
, m'étant endormi, je
ès midi sans fièvre, le
, le cerveau dégagé,
semblait, parfaitement
ais pénétré de tant de
la pouvais exprimer,
la parole de mon mé-
oyais un oracle, que la
iendrait plus.
firma le 31 au matin, et
e vivre, dix jours du-
et de riz, sans autre
bout de ce temps je
tre à vivre à mon ordi-
andai dans combien de
me mettre en chemin;
ue deux autres jours
fisaient, et qu'après je
et me trouverais assez
monter à cheval. Il
ore une grande prise
une autre prise de cor-
s jours précédents.
, il vint me voir et me
our la dernière fois,
plus besoin de ses vi-
t ordonné à l'apothi-
rter de quoi faire dix
'enseigner à mes gens
t une boîte de confec-
et de mithridate ra-
u poids de trente-cinq
t, pendant autant de jours, je prendrais une drachme à mon réveil, et boirais dessus un grand verre d'eau. Il me dit que c'était pour me réchauffer et me fortifier l'estomac, que tant d'émulsions et de semences froides avaient beaucoup affaibli. »

Un médecin anglais, M. Jukes, se trouvait à Ispahan en 1804, pendant qu'il y avait un grand nombre de maux de gorge ulcéreux. Un grand nombre de malades moururent parce que les médecins avaient décidé que c'était une maladie chaude, et qu'elle devait en conséquence être traitée par des saignées et des remèdes rafraîchissants. Le même médecin parle encore de divers cas de dyssenterie, dans lesquels il avait recommandé l'usage du mercure, sans pouvoir obtenir qu'on essayât l'emploi de ce spécifique. Le mercure, disaient les médecins persans, est un remède chaud, et ne peut, d'après cela, être administré dans une maladie chaude. Ils eurent recours à la glace et à des boissons rafraîchissantes. M. Juks vit périr un grand nombre de malades, qui, suivant lui, auraient échappé à la mort, s'ils avaient été convenablement traités.

La petite vérole exerce de grands ravages en Perse. Les médecins du pays connaissent l'inoculation, mais ils n'en font guère usage, et les préjugés se sont toujours opposés, jusqu'à présent, à l'introduction de la vaccine.

Tout ce que nous venons de dire sur la médecine des Persans s'applique aux habitants des villes. Les tribus errantes n'ont guère de médecins dans leurs camps; mais comme la nourriture des gens qui composent ces tribus est frugale et saine, et que d'ailleurs ils font toujours beaucoup d'exercice, ils ne sont sujets qu'à fort peu de maladies, pour lesquelles les vieillards et les vieilles femmes de la tribu possèdent toujours quelque spécifique.

« A mon retour en Perse, en 1800, dit Malcolm, presque toutes les personnes composant la mission furent attaquées de cécité. Cette maladie était produite par la blancheur

éclatante de la neige qui couvrait le pays. Je devins aveugle moi-même, et je reçus un message de la part de la femme du chef chez lequel j'étais logé. Cette femme me faisait dire qu'elle connaissait pour mon mal un remède qui me rétablirait promptement, si je voulais consentir à me le laisser appliquer par ses domestiques; j'y consentis sans peine. Aussitôt on apporta devant moi un grand vase plein de neige, et l'on m'engagea à en approcher mon visage. On jeta une pierre rougie au feu dans cette neige qui fondit à l'instant, et la vapeur me procura une transpiration que l'on augmenta encore en me jetant un drap sur la tête. Je subis deux fois cette opération fort désagreable, et je me trouvai ensuite complétement guéri. Il est à remarquer, du reste, que les Persans extrêmement superstitieux ont beaucoup plus de foi aux amulettes et aux talismans qu'aux medecins. Peut-être n'ont-ils pas tort, vu l'ignorance de leurs medecins. »

Quelques personnes prétendent posséder, par droit héréditaire, la vertu de guérir certaines maladies. Les chefs des tribus qui habitent les montagnes qui séparent la Perse du pachalik de Bagdad, prétendent avoir le don de guérir une certaine fièvre intermittente très-commune dans le pays, en donnant force coups de bâton au malade. Un de ces chefs ayant remarqué une personne attachée à l'ambassade du gé-

remède contre la fièvre. Ce homme répondit que oui, et qu' toujours content du succès. L'a sadeur anglais lui fit encore q questions sur la manière don prenait pour appliquer son trait « J'attache, dit-il, les hommes pieds et je les frappe vigoureu à coups de bâton, en leur di même temps des injures de ma remplacer le frisson par la colè crainte. — Réussissez-vous tou demanda Malcolm. — Toujour pondit-il. — Avez-vous quelque des autres que les hommes de tribu ? — Quelques-uns; ceux sinage, qui ont du bon sens, v me trouver lorsqu'ils ont la fiè Vos frères, lui demanda alor colm, ont-ils comme vous le guérir cette maladie ? — Non, dit-il aussitôt; c'est un privil n'appartient qu'au chef de la fa

MATHÉMATIQUES, ASTRONOMIE, AST GÉOGRAPHIE.

Les Persans n'ont fait auc grès dans les sciences exactes. connaissances en mathématiqu assez bornées; et ils n'étudien l'astronomie que pour devenir dans l'astrologie judiciaire, se laquelle toute la nation, depui jusqu'au dernier paysan, a grande confiance.

« Pour mieux concevoir quel fiance les Persans ont dans l'ast

are qu'il y a une excel-
stronomie et d'astrolo-
professeurs même dans
envoient étudier leurs
ous les endroits de la
aussi que ce qui fait que
tronomie a été plus cul-
ée dans cette province de
st que l'air y étant très-
r, l'on a plus de moyen
ntinuellement les mouve-
res.
surer que les astrologues
tent plus de quatre mil-
sur quoi l'on raconte
un d'eux, qui avait cin-
livres d'appointements,
é requête au roi Abbas,
, pour avoir une augmen-
en fut indigné, et com-
lui apportât un extrait
nents des astrologues.
a tout le corps dans la
; ils employèrent tout
our faire faire ce rôle le
se pourrait; et comme
oup d'amis, le rôle ne
douze cent mille livres;
ssurer que leurs appoin-
ent au double; et comme
s, qui rendent trois fois
prix pour lequel elles
s, on pourrait compter
euls à quatre millions.
que le roi leur fait en
asions, qui reviennent
, sont encore évalués à
l'année. La charge de
ogues a cent mille livres
nts. Celui qui la remplis-
temps s'appelait Mirza
rd fort grave et fort
me que son frère aîné,
arge avant lui, et le fils
qui est à présent second
e cinquante mille livres
nts. Cet aîné fut privé de
ant été privé de la vue
roi; c'était sous le règne
l du roi d'à-présent. Il
r d'assemblée publique,
us les grands s'étaient
la coutume, et le chef
s comme les autres, que le roi fit justice de cinq ou six grands seigneurs qu'il fit mettre en pièces en sa présence. Le roi regardait attentivement l'assemblée durant cette sévère exécution, observant la contenance des gens; il aperçut le chef des astrologues qui clignait à chaque coup de sabre, comme ne pouvant regarder un si horrible carnage. Le roi, qui en fut indigné, cria à un gouverneur de province qui était assis près de lui : *Enlevez les yeux de ce chien qui est à votre main gauche; ils lui font mal; il ne saurait s'en servir*. Ce qui fut exécuté à l'instant. Abbas II étant venu à la couronne, prit cet astrologue en ses bonnes grâces, et lui donna cinquante mille francs d'appointements. Son fils a un train de gouverneur de province, étant toujours suivi de huit ou dix cavaliers fort lestes. Au reste, tous les astrologues du roi ne sont pas également savants; il y en a même qui ne le sont que fort superficiellement; cependant ils ne laissent pas d'entrer au service du roi par le grand crédit de leurs parents.

« Les astrologues sont toujours pleins de jalousie contre les médecins, comme également puissants, riches et recherchés; c'est à qui aura la faveur, les médecins voulant agir selon les phénomènes des maladies et donner là-dessus les remèdes de l'art; les astrologues s'y opposent, et disent qu'il faut consulter les phénomènes célestes, pour savoir s'il est bon de prendre médecine lorsqu'on en veut donner, et si l'opération en sera heureuse. Je me souviens d'avoir ouï dire à un astrologue à ce sujet : « Notre condition est bien différente de celle des médecins dans l'exercice de notre profession; car si un astrologue fait une faute, le ciel la découvre; mais si un médecin en fait une, quelque peu de terre la couvre. »

Dès qu'un homme de lettres possède quelque légère teinture de l'astronomie, il s'occupe immédiatement de l'astrologie judiciaire. Pour peu qu'il sache manier un astrolabe, qu'il connaisse le nom et la position des planètes, qu'il sache par cœur quelques

mots du jargon du métier, et qu'il joigne à ces connaissances l'intelligence des almanachs astrologiques qui se publient tous les ans, il se croit en droit d'offrir ses services à tous ceux qui ont le moyen de le payer. Un homme distingué par son rang ou par sa fortune ne fait rien sans consulter les étoiles. Faut-il se mettre en voyage ou prendre un habit neuf, on consulte l'astrologue et l'almanach pour connaître exactement le moment convenable. Quand un homme veut entreprendre un voyage, il se garde bien de laisser passer le jour heureux lors même qu'il ne serait pas prêt à partir. Mais il sort de sa maison à l'instant propice, et il habite, jusqu'à ce qu'il puisse se mettre en route, quelque mauvais logement du voisinage, bien persuadé qu'en quittant sa maison il s'est assuré l'influence d'une bonne étoile.

En 1806, un ambassadeur persan qui se rendait dans l'Inde fut informé par son astrologue qu'il devait profiter d'une heureuse conjonction d'étoiles qui ne se représenterait pas avant quelques mois. Quoique le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer ne fût pas prêt, il se décida à quitter la maison où il logeait à Bouschir pour aller habiter sous des tentes qu'il fit dresser à cinq milles de cette ville. Mais l'astrologue ayant remarqué qu'il ne pouvait pas sortir par la porte de sa maison

malheur. Cette bizarre requ
accueillie par le gouverneur,
bassadeur avec sa suite pass
brèche pour se rendre aux
L'astrologue se tenait à cheva
de l'ambassadeur, afin de pou
indiquer la position dans la
devait tenir sa tête. Lorsque s
Malcolm arriva à Tehran e
un de ses secrétaires persans q
consulté un astrologue ten
montre à la main, et l'engageai
tantôt vite, tantôt doucement.
cheval de sir John Malcolm fra
porte de la ville à l'instant q
été indiqué. Cette circonstance
une grande joie à tous les Pers
étaient bien disposés pour les
« Et, dit Malcolm, tous les s
j'aurais pu me donner n'aurai
inspiré une aussi grande confia
la réussite de mon ambassade
attention à suivre les conseils
trologue. » Toutefois, les Pers
convaincus qu'il est des moy
viter les malheurs annoncés
astres. Malcolm rapporte à
l'anecdote suivante : « En rev
Tehran en 1810, j'eus occasio
trouver avec un astrologue qu
absolument tirer mon horoscop
avoir terminé tous ses cal
m'apprit qu'à mon retour dan
j'éprouverais une violente te
laquelle j'échapperais pour êt
en esclavage. Je lui fis remarq

nnement. Mais Jésus pé-
pensée, leur dit : « Hom-
le foi, vous doutez de ma
mais sachez que ce bû-
it porté avec lui pour son
seul petit pain. Un mal-
a demandé l'aumône, et il
la moitié de son pain.
it de cette action, a épar-
rs. Mais allez, ajouta le
taminer le fagot qu'il ap-
us y trouverez le serpent
i donner la mort. » Les
firent, et ils virent avec
le reptile dont leur maître
Vous voyez, dit l'astrolo-
ressant à Malcolm, com-
it détourner les malheurs
r les étoiles. » Au reste,
que probable que la ma-
des astrologues ne sont
le leur science; ils n'ont
que de gagner de l'argent
de la crédulité de leurs
s.

ns ne connaissent pas d'au-
du monde que celui de
s possèdent dans leur lan-
ié du système de Copernic;
squ'à présent, n'a pu rec-
dées sur ce point, et ils
t juste là où en étaient
s. Nous allons joindre ici
ion théologique du sys-
nde d'après Tabari. Les
enferme sont celles que
ore la masse de la nation.
duisons textuellement la
que nous avons donnée
e passage (*) :

anda au prophète (que la
et la paix soient sur lui !) :
Dieu, fais-nous connaître
du soleil et de la lune, la
t ils décrivent leur révolu-
qu'ils deviendront à la fin
'apôtre de Dieu, prenant
t : Lorsque le Dieu très-
ites choses, il créa égale-
il et la lune, et ces deux
it une lumière égale. Ce
que Dieu voulait dans sa prescience, était que la lumière de la lune ne fût point obscurcie pendant qu'il créait ce monde entre l'orient et l'occident. La lune ne paraît si petite aux yeux des hommes qu'en raison de l'éloignement et de la hauteur où elle se trouve. Dieu donna ordre ensuite à Gabriel de frotter son aile sur la face de la lune, afin que son éclat disparût; et il ne resta pas de lumière en elle, comme il l'a dit : « Nous avons effacé le signe de la nuit. »

« Le Dieu béni et très-haut a créé pour le soleil un char; il a donné à ce char trois cent soixante anses, et il lui a préposé trois cent soixante anges, afin que chacun d'eux fût attaché à une de ces anses et tirât le char. Ce que nous venons de dire du soleil s'applique également à la lune. Dieu a créé pour ces deux astres des orients et des occidents dans le sein de la terre, et il a créé de chaque côté, à l'orient et à l'occident, des fontaines qui sortent d'un endroit plein de vase noire. Cent quatre-vingts de ces fontaines sont à l'orient et cent quatre-vingts à l'occident. L'eau des fontaines et la vase noire bouillent comme une marmite qui est fortement en ébullition. Chaque jour le soleil se lève d'une fontaine nouvelle à l'orient. Il sort deux fois de la même fontaine dans l'espace d'une année. Chaque jour il passe à une autre fontaine, et quand il se couche, il fait la même chose à l'occident, jusqu'à ce qu'il ait parcouru toutes ces fontaines de l'orient et de l'occident. Il recommence deux fois chaque année, et toutes les fois qu'il recommence, les jours sont plus courts et ensuite plus longs. A ses premiers levers et couchers, le jour est plus long pendant l'été; à ses seconds levers et couchers, le jour est plus court pendant l'hiver. C'est à cela que fait allusion ce verset : « Il est le Seigneur des « orients et le Seigneur des occidents. » Toutes ces choses sont exposées dans un passage du Coran où il est dit : « Il « est le Seigneur de l'orient et de l'oc- « cident. » Dieu a ainsi fait mention de toutes ces fontaines.

a traduction de la chronique
r-Mohammed-Tabari, t. I,
otes.

« Le Dieu béni et très-haut a créé au-dessous des cieux une mer semblable à un cheveu et fixée en l'air. Par l'ordre du Dieu très-haut, il ne tombe jamais une seule goutte de l'eau de cette mer sur la terre. Toutes les mers sont fixées à leurs places, et celle-ci est comme une flèche qui part de l'arc avec effort. On dirait d'une corde tendue entre l'orient et l'occident. Plusieurs personnes nomment cette mer *le chemin des porteurs de paille;* mais on ne porte point de paille dans ce lieu-là. Le soleil, la lune et ces cinq étoiles auxquelles on a donné le nom de planètes, marchent et nagent au milieu de l'eau.

« Or, sache que la révolution de la sphère céleste vient du char qui est au milieu de la mer. Si le soleil ne passait pas au milieu de la mer dont nous avons parlé, et s'il sortait de la mer, il ne passerait sur aucune chose et sur aucune créature de celles qui paissent, qui rampent, qui volent ou qui marchent, sur aucun arbre, sur aucune pierre, et autres choses semblables qui sont dans ce monde, sans les brûler toutes. Si les hommes de la terre voyaient réellement le soleil et la lune hors de cette mer, tous deviendraient infidèles à Dieu à cause de la beauté de ces astres. Le Dieu très-haut les ayant creés beaux, il était à craindre que les hommes n'adorassent ces as-

[redacted]

« Les autres étoiles sont
dues comme des lampes. El
blent toutes pour elles-mêm
crainte du Dieu très-haut,
gloire est infinie, et par la t
jour du jugement. Or, cha
les anges conduisent le solei
et les cinq planètes à l'une de
taines ; ils traînent le char
la mer. Lorsque le Dieu très-l
dra faire voir à ses serviteurs
ou un miracle, il donnera l'o
de ces astres de s'enfoncer a
milieu de son char au mili
mer, et de sortir du char. S'
que le soleil sortît entièreme
char, le monde serait tout à c
les ténèbres, et cela ferait u
totale de soleil. Sache que c
curité que tu vois sur la fac
vient de l'eau de la mer.

« Le lieu de repos du solei
le trône du Dieu béni et trè
soleil y est en adoration av
rubis. Lorsqu'il se couche
des fontaines dont nous av
les anges le tirent vers le cie
septième ciel et le tiennen
trône de Dieu, afin qu'il so
ration, comme nous l'avon
plus haut. On lit dans le Co
« soleil court vers son lieu
« telle est la disposition d
« est puissant et qui sait. »

« Le Dieu béni et très-hau

[redacted]

paraît. L'ange étend son
les ténèbres au milieu de
passe ensuite dans sa main
à l'occident, au-dessous
me mer. C'est du lieu dont
parlé que viennent les té-
ı nuit. Lorsque le voile de
i est à l'orient sera à l'oc-
onnera de la trompette et
ıgement paraîtra.
il est toute la nuit en ado-
le trône du Dieu très-haut,
e moment du point du jour
le Dieu puissant et incom-
lonne l'ordre de recommen-
ıtion et de se lever du côté
et cela sera ainsi jusqu'au
le Dieu béni et très-haut
porte du repentir pour ses
où il n'acceptera plus le
ersonne, où les mauvaises
ont mises en évidence et
es paraîtront. Or, une nuit
sera sous le trône du Dieu
-haut, on le retiendra, et
emande la permission de
er sa révolution, il n'ob-
cette permission; il en est
la lune. Le monde demeu-
ı trois jours dans les ténè-
sonne ne connaîtra la lon-
te nuit, excepté les adora-
serviteurs de Dieu, et les
qui prient pendant la nuit,
apelet, louent Dieu et font
oses semblables qui tien-
rvice et au culte du Dieu
incomparable. Lorsque
complets se seront écoulés,
a soleil et à la lune : Allez
ıs à l'occident. Ces deux
nt perdu leur lumière et
s pleureront, et leurs pleurs
mpagnés de gémissements
te que toutes les créatures
de la terre les entendront
suite, ces deux astres se
'occident, ayant perdu leur
s'avanceront jusqu'au mi-
ils retourneront ensuite
et se coucheront. La porte
aura été fermée alors.
d'Abou-Taleb (que Dieu se
a lui!), dit : Qu'est-ce que
la porte du repentir, ô apôtre de Dieu. L'apôtre (que la paix soit sur lui!) répondit : Le Dieu puissant et incomparable a créé pour le repentir une porte avec deux battants de perles et d'hyacinthe. Le chemin qui conduit à cette porte serait de quarante ans pour un cheval qui irait très-vite et que le cavalier pousserait le plus possible. Cette porte aura toujours été ouverte, et quiconque se repentira, son repentir entrera par cette porte. Abd-allah, fils d'Abbas, dit : O apôtre de Dieu, que deviendra ce monde après ce que tu viens de dire? que deviendront le soleil et la lune? Le prophète (que la bénédiction et la paix soient sur lui!) répondit : Après ces choses, on donnera au soleil et à la lune leur lumière afin qu'ils brillent de nouveau, et toutes les créatures vivront jusqu'à ce que le jour du jugement paraisse. Les arbres donneront des fruits. Le soleil et la lune se lèveront et se coucheront. Enfin il arrivera qu'il ne restera sur la face de la terre aucune créature, ni de celles à quatre pieds, ni de celles à deux pieds, ni des bêtes fauves, ni des oiseaux dans l'air et autres choses semblables.

« Ensuite le Dieu puissant et incomparable fera mourir Gabriel, Michel, Israfil, l'ange de la mort et Eblis, et aucun être ne restera vivant, excepté le Dieu, dont la gloire est infinie, qui est vivant et qui ne mourra jamais.

« Ce monde restera ainsi pendant quarante ans; ensuite, le Seigneur très-haut rappellera Israfil à la vie et lui ordonnera de sonner de la trompette; tous les hommes ressusciteront alors et se réuniront au lieu du jugement. Le Dieu puissant et incomparable ordonnera que l'on amène le soleil et la lune, devenus noirs par la crainte du Dieu puissant et incomparable, et par la frayeur du jour du jugement. Lorsqu'ils seront arrivés en face du trône de Dieu, ils adoreront le Dieu dont la gloire est infinie, et ils diront : O Seigneur, tu connais notre obéissance, souviens-toi de nous à cause de la manière dont nous avons fait notre révolution pendant le temps

du monde. Ne nous punis pas à cause du péché et du culte des infidèles ; tu sais que si les créatures de Dieu ont commis le mal à cause de notre éclat, nous n'avons point partagé leur crime. Le Dieu béni et très-haut dira : « Cela « est ainsi ; vous dites la vérité. Je « vous remettrai dans l'état où vous « étiez ; je vous ai créés de la lumière « de mon trône et vous y retourne« rez. » Ces deux astres retourneront ensuite à la lumière du trône de Dieu. »

Les Persans n'ont aucune idée de la science géographique. Leur ignorance tient aux idées fausses qu'ils ont sur la forme de la terre. Ils ne connaissent d'ailleurs que les pays qui environnent la Perse, et ne savent point dresser exactement des cartes.

LITTÉRATURE PERSANE.

ROUDÉGUI.—BÉLAMI.—FERDOUSI.— FÉLÉKI. KHACANI. — ANVÉRI.

A l'époque où Mahomet prêchait sa doctrine, un marchand arabe, de retour dans son pays après avoir visité l'Iran, traduisit à ses compatriotes quelques romances persanes qui les charmèrent. Mahomet redoutant l'influence que ces fables pouvaient avoir sur l'esprit des Arabes, leur en défendit la lecture. Quand les Arabes eurent conquis la Perse, Saad, fils d'Abou-Wakkas, écrivit au calife Omar pour lui demander l'autorisation [redacted]

Daoulet-Schah, auteur d' graphie des poëtes persans, qu'on présenta un jour à A fils de Taher, un ouvrage Khosrou Nouschirvan ; mais répondit : Nous lisons le Cor autre lecture que celle de ce li et des traditions du Prophète inutile. D'ailleurs, le livre q me présentez ayant été com les mages, nous ne devons pas connaissance de ce qu'il renf il ordonna de jeter le livre da et de détruire par le feu tous vrages écrits en ancien pers l'on pourrait rencontrer. On ce zèle fanatique chez les pri sulmans, même les plus éclair moud le Gaznévide fit mettre une bibliothèque très-préci existait dans la ville de Re qu'elle renfermait, disait-il, c contraires à la foi musulman gou, s'étant rendu maître teaux forts des Bathéniens, son vizir de détruire les ouv contenaient l'histoire et les d cette secte.

La langue arabe fut em Perse, pour les actes pu puis la conquête musulman l'époque de Mahmoud le G Ce ne fut que sous Alparsl persan fut employé à cet usa que de la renaissance des le sanes ne date que de l'époq [redacted]

ersion persane de la chro-
e en arabe par Tabari (*).
n donnée à la littérature
les princes samanides ne
avec eux. Les princes des
leur succédèrent se firent
protéger les lettres, et la
articulier. Mahmoud le
pela à sa cour des savants
illustres. Ce fut par les
prince que le célèbre poëte
mposa le *Schah-Nameh*.
déjà eu occasion de parler
t de son livre, dont nous
traduit quelques ex-
. Mohl en publie le texte
rsion française, dont le
ume a paru. Voici le ju-
Scott-Waring porte du
h : « C'est à tort, selon
que l'on a donné au Schah-
om de poëme épique, et
liam Jones l'appelle *une*
nes épiques. Cet ouvrage
istoire d'une période de
pt cents ans. Quoique les
ent point indiqué la durée
ir l'action du poëme épi-
urait la prolonger autant
dousi. Son ouvrage est
n plutôt un poëme histo-
e *la Pharsale* de Lucain,
épique, comme l'*Iliade*
On peut dire du Schah-Na-
st un poëme historique
s fables. Je ne pense pas
se soit proposé pour but
ner son poëme au profit
, ni qu'il ait eu d'autre
de raconter les faits qu'il
llis dans les traditions
dans les légendes des
s récits sont embrouil-
, et ne peuvent souvent
que par la connaissance
ntérieures de l'ouvrage.
sont enchevêtrés les uns
es ; la paix et la guerre se
s siècles s'écoulent sans qu'on remarque aucun changement dans la marche du poëme ; le même prince résiste aux armes des Persans ; le même héros conduit ceux-ci à la victoire. Il a fallu supposer deux Afrasiab et deux Roustam pour diminuer la confusion du mythe. Dans l'*Iliade*, le caractère de Nestor produit le plus grand effet ; son éloquence, l'expérience qu'il a acquise par ses longues années, lui donnent le pouvoir admirable d'apaiser les dissensions qui s'élèvent dans le conseil. Mais à quoi sert le grand âge de Zal ou de Roustam, puisque ces héros jouissent du même privilége que tous les autres princes ? »

« Quelque jugement que l'on porte des morceaux où le talent du poëte se montre avec le plus d'avantage, disait l'illustre de Sacy, il nous semble qu'en beaucoup d'endroits il reste au-dessous de quelques-uns des historiens persans qui ont écrit en prose, tels que Scheref-Eddin Ali Yezdi, Mirkhond, Khondemir, Vassaf. Il est d'ailleurs bien difficile que le genre même de poésie dans lequel est composé le Schah-Nameh ne nuise essentiellement à la force et à la noblesse d'expression, ainsi qu'à la variété de style qu'exige l'épopée. Des distiques composés sur une mesure constamment la même, formés de deux vers qui riment ensemble, et renferment presque toujours un sens complet, ne présentent que de faibles moyens au génie poétique quand il s'agit de grandes compositions. Une seule observation fera sentir tout le défaut de ce genre de poésie : c'est que très-fréquemment des distiques peuvent être omis, ajoutés ou déplacés ; que, dans chaque distique, l'ordre des mots peut être interverti ; que des expressions peuvent être substituées à d'autres, sans que la suite des idées en souffre, sans même qu'il soit possible de déterminer quelle leçon mérite la préférence. C'est ce qu'on éprouve à chaque instant dans le Schah-Nameh, quand on en compare deux ou trois manuscrits. Il est peu de pages qui n'offrent des exemples de distiques transposés, omis ou interpolés ; et peu

voir des fragments de cette
nous avons insérés, p. 225
suiv.

. 228 et suiv., et 234 et suiv.

de distiques qui ne présentent plusieurs variantes. »

Les observations de M. de Sacy sont ici, comme toujours, d'une justesse incontestable. Il faut conclure, d'après cela, que la réputation de ce poëme, et le succès qu'il a obtenu, tiennent plus à la haute importance du sujet qu'au talent poétique de l'auteur.

Peu de temps après Ferdousi, deux poëtes célèbres, Féléki et Khacani, florissaient en Perse.

Sous le sultan Sandjar, de la dynastie des Seldjoukides, vivait Anvéri. Ce poëte naquit dans le Khorasan, où il fit ses premières études. Un soir, qu'il était assis tristement à la porte d'un collége, il vit un homme richement vêtu, monté sur un cheval magnifique, et servi par un grand nombre d'esclaves. Il demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était le poëte de la cour. Quoi! s'écria-t-il, la poésie est honorée à ce point! — J'en jure par le Dieu Très-Haut, je veux bientôt éclipser tous les poëtes de la cour du sultan. Pendant la nuit, il composa une ode qu'il présenta le lendemain à Sandjar. Cette pièce renfermait plusieurs beautés que le prince remarqua; et, charmé des louanges que lui donnait le jeune poëte, il l'admit à sa cour. Anvéri s'adonna avec passion à l'astronomie et à l'astrologie. Peu de temps avant la grande conjonction qui eut lieu suivant les tables

[redacted]

qu'il composa en l'honneur
doud, fils de Zengui. Cette
écrite, à ce qu'il paraît,
voyage qu'Anvéri avait fait à
pour gagner les bonnes grâces
doud. Il réussit d'abord; mais,
les intrigues des courtisan
contre lui le perdirent dans l'e
ce prince. L'auteur chante d'a
beautés de la ville de Bagdad.
pose que sa maîtresse veut l'e
d'entreprendre son voyage;
malgré les représentations q
fait, arrive à la cour, et se
frustré de toutes ses espérance
celle qu'il aimait vient le re
lui reproche de n'avoir point
ses conseils, et l'engage à c
de nouveaux vers en l'honneur
doud. Anvéri allègue l'impos
il est de composer de nouvea
et charge sa maîtresse de cha
vertus du prince. La traductio
va lire est du spirituel au
Medjnoun et Leïla, feu M. de

Ode en l'honneur de Maudo de Zengui.

« Environs enchanteurs de
site rempli d'attraits, séjour
banité et des vertus aimables,
n'existe pas dans l'univers de
plus séduisante! Les regards
mollement sur ces prairies
comme sur un riche tapis nu
plus vives couleurs. Le zép

[redacted]

e les beautés célèbres
se présentent de toutes
enchantée. Mille petites
ites sillonnent avec ra-
e du fleuve, et lui don-
un nouveau ciel étince-
rables feux. Au temps
année, où le soleil ra-
ns le signe le plus élevé
ur, lorsqu'au lever de
phyr promène sur les
leine embaumée, une
s descend des nuages
élégante de la tulipe,
verdure semble recéler
arfum. Au coucher du
, coloré par le reflet
million de roses, offre
d'un parterre ravissant;
ce bel astre, la terre,
l'émail des fleurs, sem-
é au firmament ses plus
Là, à demi cachée sous
dure, la rose, couverte
la rosée, s'épanouit
e vermeille des jeunes
ataï; ici, semblable à
cristal où pétille un vin
l'ambre, le narcisse,
liné sur sa tige, exhale
s odeurs; plus loin, la
ves couleurs étincelle
isolette élégante où brû-
sc et l'aloès le plus pré-
que, de toutes parts, le
r son gosier flexible,
r ses chants aériens,
ans leurs doux accords
le mélodie. Tels sont les
possède cette heureuse
t par le plus doux espoir,
n'y rendre; et, sous un
ble, je me disposais à
e les fatigues du voyage le
ltais au sein de mes amis.
eure de la prière du soir,
se plongeant sous l'ho-
it un vaisseau d'or, qui,
grès, se perdait au vaste
. Bientôt une zone de
mmense base de la voûte
ne une large frise d'or,
ntouré le dôme élégant
de lapis; les étoiles, comme autant de Péris lumineuses, déploraient, sous le voile du deuil, l'absence du soleil; et les filles de Naach (*), dans leur révolution autour du pôle, laissaient sur la plaine azurée la trace brillante de leurs pas : on eût pris la voie lactée pour des bandes de narcisses semés à travers un champ de violettes; et les Pléiades, se levant derrière le sommet des montagnes, se détachèrent comme sept perles éclatantes sur un fond d'azur.

« Ainsi, le ciel, en découvrant à chaque instant mille figures nouvelles, paraissait déployer aux regards des mortels les merveilleux tapis du célèbre Mani. Saturne, dans le signe du Capricorne, brillait comme une lampe lointaine suspendue sous un portique silencieux; et, dans le signe des Poissons, Jupiter jetait un éclat pareil à celui d'un bel œil légèrement caché sous un voile parfumé. Mars, dans un des bassins de la Balance, étincelait comme la liqueur purpurine dans un vase de cristal, et le brillant Mercure et la belle Vénus, comme l'amant et la maîtresse, brillaient intimement unis dans le signe du Sagittaire.

« Pendant que le firmament, en magicien habile, enfantait ainsi, en se jouant, les plus admirables prestiges, je disposais tout pour mon départ. Tout à coup, mon élégante amie, belle comme l'aurore à son lever, vint me surprendre. De ses doigts de rose elle outrageait impitoyablement l'hyacinthe parfumée de sa noire chevelure; et, dans sa colère, l'émail de ses dents éblouissantes laissait sur ses lèvres vermeilles une cruelle empreinte. De son œil languissant, comme un tendre narcisse, s'échappait un torrent de larmes; elles brillaient sur ses boucles ondoyantes, comme les perles tremblantes de la rosée suspendues à l'herbe des champs; et bientôt, sous les coups d'une main sacrilége, la rose délicate de ses joues prit la teinte bleuâtre du lotus. « Voilà donc, perfide, me dit-elle enfin d'un ton ironique, voilà donc cet amour inviolable, ces serments

(*) Les trois étoiles de la queue de l'Ourse.

que la mort seule pouvait rompre !... Hélas ! aurais-je jamais pu me figurer que, semblable à un ennemi sans pitié, tu te préparais à m'abandonner aussi indignement ! Non, je t'en conjure, ne t'éloigne pas; ne flétris pas pour moi le rameau du bonheur; ne me prive pas de ces doux regards; ne me livre pas au désespoir. Quoi ! tu pourrais changer contre un ciel orageux les précieuses draperies de cette tente tutélaire? Tu pourrais préférer une terre dure et sablonneuse à cette couche voluptueuse, formée des plus rares étoffes de la Grèce? Dieu n'a-t-il pas dit lui-même que la présence d'un ami était l'image du paradis; et ces paroles véridiques, *le voyage est l'image de l'enfer*, ne sont-elles pas sorties de la bouche de Mahomet? Où voudrais-tu donc porter tes pas, toi qui ne connais d'autre nuit que l'ébène de ma noire chevelure? Où pourrais-tu te plaire, toi qui ne connais d'autre aurore que l'éclat de mes yeux? Et dans cette contrée, où tu veux t'exiler, est-il un seul sage qui t'égale en savoir? Est-il un seul savant qui puisse entrer en lice avec toi? Mille Platons pourraient s'instruire à ton école. Tu l'emportes à toi seul sur mille Aristotes; tes profonds calculs d'astronomie eussent confondu l'esprit de Ptolémée lui-même, et Abou-Maschar se fût avoué vaincu s'il avait disputé de mérite avec toi. Non, il n'est pas dans

[redacted]

guide heureusement dans ce voyage. A ces mots, elle me quit sans redoubler de pleurs.

« Cependant, une lumière se répandait déjà sous la voûte et bientôt l'astre éclatant du j rut à l'orient, sous un voile d Semblable à l'esclave attentif du départ, je m'élançai sur u coursier, aux jambes nerveus large poitrail, à la croupe de e ventre effilé, au sabot aminci, à gue encolure. Souple comme l audacieux comme l'aigle, atta l'ennemi, dans son ardeur imp il devance les vents; le vol de neille est moins rusé que sa rapide : mais quand il s'aba sans contrainte à tous ces ments, il déploie dans sa belle che toute la grâce du faisan de tagnes. De Caboul il eût ent son des timbales de la Grèce, distance des Indes à Suze, le plus délié n'eût point échappé perçante. C'est sur ce noble que je fis mon entrée dans l Bientôt la nouvelle de mon parvint aux oreilles du mona monde, et ce grand prince m'admettre au nombre de c approchaient de son trône. D poir que cet illustre souverai corderait quelque distinction e brillerais à sa cour, comblé neurs et de biens, je composai

[redacted]

par sa simple volonté, ecours, a donné l'exis- nmense voûte; par l'es- r, où tant de grands uisé l'immortalité; par de l'intelligence, noble l'homme de génie; par éloquence, capable de phant ivre, de soumet- eux. J'en jure par la vi- stam, la justice d'A- a gloire de Khosrou et Nouder; par Abou-Be- Terrible, Othman et le jure par la poussière des Cotb-Eddin, serment que tous ceux que je er. Je le jure, il n'est tout ce pays qui puisse c moi dans l'arène de si quelqu'un révoque en ment avantageux que r devant moi, que Dieu ous au jour où la vérité out son lustre.

i en butte à l'injustice, in, à l'heure où le phyr berce mollement on haleine parfumée, encore affaissées sous ommeil, je vois près cette idole à la taille in de lis. « Eh bien, ec une grâce charmante, ulent ici tes jours? ne is d'avoir fermé l'oreille cères? Hélas! je t'ai as- ne pas t'éloigner, de mon amour par cette de; et tu le vois, per- tombe avec justice sur O femme que j'adore, m'accable pas par tes es; car, dans les pre- mon arrivée, la fortune sée de me combler de ais depuis, le roi, tout ds projets de conquête, moment à donner à ses Eh bien, que ce revers ton courage: relève-toi, uvel effort de ta muse, tion de ce puissant mo- le front auguste vient d'être couronné par la victoire.—Mon esprit est trop faible, lui répondis-je, pour un sujet aussi sublime; mais si tu te crois toi-même assez bien inspirée pour chanter dignement le grand nom de Maudoud, fils de Zengui, qu'il retentisse aujourd'hui dans tes vers. » Aussitôt, cette digne rivale des célestes houris modula cet éloquent panégyrique à mon oreille étonnée.

« O toi, dont les actions glorieuses répandent sur ton trône un éclat inaltérable; toi, dont les augustes décrets font fleurir en tout lieu l'empire de la justice; mille khacans (*), avec toute leur puissance, seraient à peine dignes de veiller aux portes de ton palais, et les simples échansons, chargés du soin de tes banquets, l'emportent sur mille Césars. Plein d'un noble courage, tu t'élances avec intrépidité sur le fer menaçant des lances, et la confiance de ta justice te fait supporter avec calme les revers de la fortune. Quelle tête ennemie résisterait au tranchant de ton invincible épée? Quel cœur parjure échapperait au fer acéré de ta lance, lorsqu'au moment de ta colère le lion audacieux ne peut supporter l'éclat de ton glaive vengeur; lorsque le tigre lui-même fuit, saisi d'épouvante, à l'aspect de ton poignard étincelant? O toi, dont la noble générosité a relevé de ses ruines le temple sacré de la bienfaisance; toi, dont la main libérale a détruit, jusque dans ses fondements, le hideux repaire de l'avarice, comment mon esprit troublé oserait-il s'élever jusqu'à toi? Comment, d'une langue balbutiante, exprimerais-je dignement le transport qui m'anime? Et ces deux jeunes princes, tendres rejetons de l'arbre auguste de ta grandeur, illustres nourrissons que la gloire et l'honneur se disputent à l'envi le soin de former et d'instruire, qui m'inspirera des chants dignes d'eux?

« Seïf-Eddin, dont toutes les actions tendent déjà à illustrer l'empire; Azz-Eddin, déjà célèbre par les plus ra-

(*) Ce titre répond à celui d'empereur puissant.

res vertus. Le premier, par sa mâle conduite, semble tracer un modèle à la justice elle-même, et la générosité de son frère, comme une mère féconde, enfante chaque jour mille nouveaux bienfaits. Oui, Seldjouk, parmi les rois, peut seul rivaliser de gloire avec Azz-Eddin! Puissent-ils vivre à jamais environnés de gloire! puisse leur auguste père trouver toujours en eux les plus fermes appuis de son trône! Daigne approuver, ô grand roi! ce faible tribu de mes éloges, et pardonne si j'ose rappeler à ton souvenir un de tes esclaves, languissant dans l'oubli. Il se flattait, en te consacrant son talent poétique, d'avoir part à tes faveurs; il espérait obtenir chaque jour une nouvelle considération à la cour; et, par le plus fatal destin, on fait aujourd'hui aussi peu de cas de lui que du plus vil artisan. Oh! si tu daignais jeter sur lui un regard favorable! si tu lui permettais de baiser le seuil de ton palais, avec quelle reconnaissance il célébrerait tes louanges! Le nom de son illustre protecteur retentirait à jamais dans ses chants immortels. »

FÉRID-EDDIN ATTAR ET SAADI.

Peu de temps après Anvéri, parut le scheikh Férid-Eddin-Attar, moraliste, poëte et sofi d'une grande piété. Son principal ouvrage porte le titre de *Pend-Nameh* ou *Livre des conseils.*

[redacted]

Son père était épicier-droguis
exerça lui-même cette profes
qu'au moment où il quitta l
pour vivre dans la retraite. l
que Férid-Eddin était assis
vant de sa boutique, un religi
avancé dans la vie spirituelle,
regards curieux dans le mag
aussitôt ses yeux se remplirent
mes et il poussa de profonds
Férid-Eddin, adressant alors l
à ce derviche, lui dit: « Pou
garder ainsi avec des yeux ég
ferais beaucoup mieux de p
chemin. — Seigneur, repartit l
che, quant à moi mon paquet
léger, car je n'ai rien que
mais vous, avec ces sacs p
drogues précieuses, quand i
partir, comment vous y prendr
Je puis sortir promptemen
bazar; pour vous, vous feriez
vous occuper d'avance à arra
paquets et votre bagage; il se
dent de réfléchir un peu sur
tuation. »

Le discours de cet illu
une profonde impression su
Eddin, et son cœur, jeté
délire par l'odeur du musc so
des biens temporels, devint au
que le camphre. Il se livra au
sements, qui remplacèrent po
occupations du commerce; d
nier qu'il était auparavant
liens de l'ambition et du lucr

[redacted]

ueillir des anecdotes sur
fils. Férid-Eddin devint
Mogols, lors de l'inva-
-Khan, et il périt dans
énéral. Il fut lui-même
ort. Un Mogol voulant
re Mogol lui dit : Laisse
rd, je te donnerai mille
: pour prix de son sang.
aissant vouloir l'épar-
lui dit : Garde-toi bien
à si bon marché; car
es gens qui m'achèteront
lques instants après, le
nouveau la fantaisie de
ne autre personne l'ar-
isant : « Ne tue pas cet
donnerai pour son ra-
paille. — Vends-moi,
ttar, car c'est tout ce
Aussitôt le Mogol le

avait vécu cent dix
l'opinion la plus com-
composé un grand nom-
, parmi lesquels on re-
es des saints personna-
ité de morale intitulé :
les oiseaux. Voici quel-
e son *Pend-Nameh :*

ages du silence.

i tu cherches véritable-
ur, n'ouvre tes lèvres
oncer ses commande-
connais le Dieu vivant
sujet à la mort, mets
le sceau du silence. Sois
n fils, à mes avis et aux
je te donne. Veux-tu
et le salut? Garde le
qui se livre à la multi-
les a le cœur gâté et
silence est l'exercice du
e de l'insensé est l'oubli
. S'interdire le mensonge
e, c'est un silence dont
indispensable; celui-là
qui se laisse emporter
le parler. Ne parle ja-
rère, que pour proférer
le Dieu, et n'emploie
le sainte dans des dis-
t injurieux. Dès qu'un homme se laisse dominer par le désir de parler, tout ce qu'il possède est livré au pillage : la multitude des paroles donne la mort à l'âme, quand elles seraient d'un prix égal à celui des perles d'Aden. L'homme qui consacre tous ses efforts à acquérir le talent de parler, fait une plaie à son âme et défigure sa beauté. Retiens ta langue étroitement enfermée dans la prison de ta bouche, et ne mets point ton espérance dans les créatures. Celui qui n'a les yeux ouverts que sur ses propres défauts verra son âme acquérir une nouvelle force.

De la pauvreté et de la patience.

Garde-toi de découvrir ton indigence à qui que ce soit; ne te tourmente pas aujourd'hui du mal de demain. Ne t'abandonne pas à l'inquiétude : celui qui te conservera demain l'existence t'accordera aussi une bouchée de pain. Jusqu'à quand travailleras-tu comme la fourmi à amasser des monceaux de grains? Si tu es homme, soutiens donc la pauvreté avec un courage digne d'un homme. Si tu triomphes de toi-même par une entière confiance dans la Providence, elle te donnera chaque jour, ainsi qu'aux oiseaux, ta subsistance. Le véritable faquir remercie Dieu de ses bienfaits, lors même qu'il ne lui donne pour subsister qu'une bouchée de pain azyme. Ne te courbe point comme une voûte en présence des riches, de peur que tu ne te trouves un jour associé aux hypocrites. L'homme consacré à la vie religieuse ne compte pour rien l'estime et le mépris des hommes; il n'a point horreur d'un habit pauvre. Celui qui désire l'estime des hommes et une réputation illustre, ne mérite point d'être compté parmi les serviteurs de Dieu particulièrement consacrés à son culte; il n'a rien qui l'élève au-dessus du vulgaire. Si ton cœur est exempt de vanité, des chars et des équipages brillants seront-ils l'objet de tes désirs? Lorsque tu auras détourné ton cœur de l'amour des créatures, alors seulement tu pourras te flatter d'avoir trouvé Dieu. Le Tout-Puissant ne se

mettra point en peine de celui que l'appétit des richesses attache aux biens de ce monde. L'âme esclave de la concupiscence est semblable à l'autruche : quoiqu'elle participe du chameau et de l'oiseau, elle ne peut cependant ni porter un fardeau ni s'élever dans les airs. Si on lui ordonne de voler, elle s'excuse en disant : Je suis un chameau ; et si on veut la charger d'un fardeau, elle allègue, pour s'y soustraire, sa qualité d'oiseau. Semblable encore à un arbre vénéneux, sa couleur charme le cœur, mais ses fruits sont amers et son odeur désagréable. L'invite-t-on à la pratique des préceptes du Seigneur, elle ne montre que faiblesse et lâcheté ; lorsqu'il s'agit de commettre un crime, elle accourt avec célérité. Le parti le plus sage pour toi est de la retenir dans une étroite prison, et de faire toujours le contraire de ce qu'elle exige. Ce n'est que par la faim et la soif qu'on peut la guérir ; il n'est point d'autre moyen pour l'accoutumer à l'obéissance. Entre dans le chemin comme un chameau, et porte ton fardeau ; porte le poids de l'obéissance jusqu'à l'entrée du palais du Tout-Puissant. Il convient de traîner avec courage le fardeau qu'il t'impose ; autrement, il te faudra tirer la langue dans les douleurs de l'enfer, comme un chien abattu de soif et de fatigue. Celui qui soustrait son cou à ce fardeau amasse sur lui-même des

[redacted]

peur que tu ne restes étend terre. Le lieu où tu dois séjou éloigné, et le fardeau que t est pesant ; marche avec arde ne point rester en arrière. C porte dans le chemin une ch sante verse à chaque instant mes de sang. Tu traînes un décharge-toi de ce poids et a fardeau. Si tu ne le fais pas, menteras la fatigue de la rou est ce fardeau que tu portes? cadavre de ce monde mépris courant après sa possession rendu digne de mépris et d'op Lorsqu'il faut vaquer aux tâc la piété, cours avec ardeur, v vite que le vent, et abandon les affaires de ce monde. »

Du vivant de Férid-Eddin un des plus grands poëtes de l naquit à Schiraz, l'an 589 de (1193 de J. C.). Il prit par la surnom de *Mosleh-Eddin*, dire *le bien de la religion*. Sa études à Bagdad ; puis il emb vie spirituelle, et se mit sous tion d'un sofi célèbre nommé Kader Guilani, dont il parle ouvrages. Il fit plusieurs fois rinage de la Mecque et tou pied. Suivant un biographe Saadi passa trente années à trente autres en voyages, encore dans la retraite et les de piété. Saadi, comme tout l

[redacted]

Vers.

s hommes, et je m'étais
solitude pour ne m'oc-
Dieu, lorsque je suis
captivité, et je me suis
es gens qui ne méritaient
nom d'hommes. Être en-
des personnes que l'on
eux que de vivre dans un
s étrangers.
eut compassion de moi;
des chaînes des Francs
x dinars, et me conduisit
rait une fille et me la
iage avec une dot de cent
que temps après, cette
maître son mauvais ca-
était querelleuse, mé-
uvaise langue : elle fit le
a vie. On dit :

Vers.

nte femme dans la mai-
me de bien est un enfer
e. Garde-toi d'une com-
te; garde-t'en bien. Pré-
Seigneur, de ce supplice

venue plus insolente, elle
pas celui que mon père
vage des Francs moyen-
s? Je lui répondis : Oui,
pour dix dinars, et pour
m'a fait ton esclave !

Vers.

livra un mouton de la
la griffe d'un loup. Le
onça un couteau dans le
le mouton se plaignit, et
as arraché à la griffe du
afin je vois que tu n'es
un loup pour moi.
répandit de l'amertume
istence de Saadi. Il parle
-uns de ses ouvrages du
rocure une union bien as-
malheur d'avoir une mé-
. Voici une de ces pièces
u curieuse; nous en don-
tion, d'après M. de Sacy :
e bonne, soumise et reli-
l'homme le plus pauvre
i. Si tu as le bonheur de

presser sur ton sein une amie dont rien n'altère l'union, tu peux faire frapper cinq fois par jour les tymbales devant ta porte (*). Quand le jour entier s'écoulerait pour toi dans le chagrin, il n'y a pas là de quoi t'affliger, si la nuit ramène dans tes bras celle qui te console de tes peines. Dieu, sans doute, n'a jeté que des regards de miséricorde sur celui dont la maison est bien établie, et qui habite sous le même toit avec une compagne pleine de tendresse. Lorsqu'à la beauté une femme unit la vertu, son époux jouit en la regardant des félicités du paradis. On a droit de se vanter que l'on possède tout ce que le monde peut offrir de bonheur et de satisfaction, quand on n'est qu'un même cœur avec une épouse douce et affectueuse. Si celle qui t'est unie se distingue par sa piété et par la douceur de ses paroles, garde-toi d'examiner si elle a la beauté ou la laideur en partage. Un bon caractère joint à des traits désagréables vaut mieux que la beauté; car l'amabilité couvre les défauts du corps. Hâte-toi de rompre toute liaison avec une beauté angélique que dépare un mauvais caractère; cherche plutôt des traits de démon joints à un heureux naturel. A une telle femme, le vinaigre reçu de la main de son époux paraîtra doux; celle, au contraire, dont l'humeur chagrine est peinte sur son visage n'acceptera pas même de lui des sucreries. Une épouse affectionnée procure les délices du cœur. Mon Dieu, garde-nous de celle qui est méchante. Le perroquet obligé à vivre dans la société d'un corbeau s'estimera heureux d'abandonner sa cage. Époux infortuné, condamne-toi à une vie vagabonde, ou bien résigne-toi à passer tes jours dans le désespoir. Il vaut mieux marcher les pieds nus, que de les avoir emprisonnés dans des chaussures trop étroites; il est plus facile de supporter les fatigues du voyage, que de vivre dans ses foyers exposé à de continuelles disputes. Il est mille

(*) Cet honneur est réservé en Perse au souverain et aux gouverneurs de province.

fois moins dur de subir la prison, en vertu d'une sentence du cadi, que d'avoir toujours sous les yeux, au sein de sa propre maison, des sourcils froncés et un visage rébarbatif. Le départ est un jour de fête pour l'époux qui partage sa demeure avec une méchante épouse. Elle est pour toujours fermée aux plaisirs et à la joie, une maison d'où se font entendre au dehors les clameurs d'une femme. Si ta compagne sort de sa retraite et prend le chemin du bazar, corrige-la, à moins que tu n'aimes mieux rester enfermé chez toi comme une femme. Est-il une épouse qui ferme l'oreille aux ordres de son époux? S'il le souffre, conseille-lui de prendre aussi des habits de femme. Quiconque s'unit à une femme dépourvue de sens et de droiture se rend esclave; de qui? d'une femme? non, du plus terrible des fléaux. Renonce à tes greniers pleins de blé, ils ne sont plus à toi si ta femme t'a dérobé une seule mesure d'orge. Il est certainement aimé de Dieu, celui qui a trouvé une épouse dont le cœur et la main sont également fidèles et exempts de fraude. Celui dont l'épouse a souri à un étranger ne doit plus dorénavant prétendre au nom d'homme. Dès qu'une femme a osé porter une main audacieuse aux mets qui te sont destinés, il ne lui reste plus qu'à frapper le visage de son époux. Une femme doit être aveugle pour les étrangers;

vie spirituelle pour vivre da
lupté et la fainéantise aux d
la crédulité des pieux musulm
il traite sans ménagement
déshonorent par une sembl
duite la profession religieu
peut dire que Saadi se mon
tous ses ouvrages l'adversair
pocrisie. On lit dans *le Bost*
toriette suivante :

« Un jeune enfant, à ce qu
dire, jeûnait, quoique par s
ne fût pas encore soumis à l
jeûne. Il eut bien de la pein
porter le jeûne jusqu'à l'heur
jeuner. Son gouverneur ne le c
point ce jour-là à l'école; u
œuvre de piété de la part d'un
enfant excitait son admiration
aussi baisa les yeux de son fils
baisa son visage; ils versère
tête des dragées et des pièces
La moitié du jour était à pein
que la faim alluma dans ses e
un feu dévorant. Si je mange
ques bouchées, dit l'enfant
même, mon père et ma m
verraient rien. Comme il n'av
tre intention que de mériter
des hommes et de plaire à so
mangea secrètement et feig
server le jeûne jusqu'à la fi
n'est pas le désir d'obéir à I
dirige ta conduite, qui est-ce q
si tu te mets à faire la pri
avoir observé les ablutions pr

ion qu'on va lire est de feu
' :

ɪ ton ombre sur la tête de
la mort a enlevé un père;
poussière qui le couvre et
pine qui le blesse. Ne sais-
le est la cause qui l'abat et
orces? Un arbre privé de sa
ouvre-t-il jamais d'un vert
Quand tu vois un orphelin
dans la tristesse, garde-toi
: visage de ton fils (*). Si un
t dans les larmes, qui s'oc-
gagner son affection en le
S'il se laisse aller à la co-
le ramènera par de sages
ds garde qu'un orphelin ne
r les cris de l'orphelin font
ɪ trône de Dieu. Essuie ses
ɪ bonté; ôte avec une tendre
a poussière qui cache ses
perdu l'ombre qui couvrait
cueille-le pour l'élever sous
. Au temps où je reposais
le sein de mon père, j'éga-
narque couronné. Si une
tait posée sur mon corps,
ıde de personnes se seraient
de la chasser. Aujour-
ennemis m'entraîneraient
: sans qu'aucun de mes amis
peine de me secourir. Je
: souffrent les malheureux
parce que dans mon enfance
n'a été enlevé. »

s ses ouvrages, notre poëte
ɪ recommander la résigna-
atience. Voici une de ces
s :

ux derviche qui avait une
ssivement laide, lui donna
s sages avis : Puisque, lui
ain du destin en te pétris-
nné en partage la laideur,
couvrir tes traits difformes
couleur de rose. Peut-on
conquérir le bonheur par la
ılgré le destin? Qui pourra au moyen d'un collyre rendre la vue à un aveugle? Jamais on ne verra celui qui a reçu de la nature un méchant naturel faire de bonnes actions; pas plus que les chiens, faits pour déchirer, ne seront propres à exercer le métier de tailleur. Tous les philosophes des Grecs et de Rome ne sauraient tirer du miel de l'arbre infernal (*). Verra-t-on la bête sauvage devenir homme? L'éducation qu'on lui donnera sera en pure perte. On peut bien enlever la rouille qui ternit un miroir; jamais d'une pierre on ne fera un miroir. Quelques efforts que l'on fasse, la rose ne naîtra point sur le rameau du saule; les eaux du bain ne blanchiront point la peau de l'Éthiopien. Puis donc qu'on ne saurait repousser la flèche lancée par la main du destin, la résignation est le seul bouclier qui convienne au faible mortel. »

Saadi rappelle souvent à ses lecteurs que le monde est périssable, et qu'il y aurait folie à s'y attacher. C'est la moralité de l'historiette suivante :

« Un jour, Ibrahim, fils d'Adham, était assis près de la porte de son palais, et ses pages rangés sur une même ligne se tenaient auprès de lui. Un derviche se présenta avec un froc, une besace et un bâton, et voulut entrer dans le palais d'Ibrahim. Vieillard, lui dirent les pages, où allez-vous? — Je vais dans cette hôtellerie, dit le vieillard. Les pages reprirent : Ce n'est pas ici une hôtellerie, c'est le palais d'Ibrahim, roi de Balkh. Ibrahim fit amener le vieillard devant lui, et lui dit : Derviche, cette demeure est mon palais. — A qui, demanda le vieillard, ce palais a-t-il appartenu primitivement? — A mon grand-père. — Après lui, quel en a été le propriétaire? — Mon père l'a possédé. — Et à qui a-t-il passé après la mort de votre père? — A moi. — Lorsque vous viendrez à mourir, à qui sera-t-il? — A mon fils. — Ibrahim, dit alors le derviche, un lieu dans lequel l'un entre et d'où

faut pas se méprendre sur le
: expression. M. de Sacy nous
cela veut dire : Ne donne pas
ıt un baiser à ton fils, de peur
lui porte malheur.

(*) Cet arbre, appelé *zaccoum*, porte des fruits semblables à des têtes de démons. Il doit servir à la nourriture des damnés.

l'autre sort n'est pas un palais, c'est une hôtellerie. »

Nous joindrons ici deux apologues et deux odes de Saadi, afin que le lecteur puisse se former une idée de la manière de cet auteur dans tous les genres de composition.

Le père avare et le fils sans souci.
(L'avare et le voleur.)

Un homme n'avait pas la force de toucher à son or; il était riche, et ne pouvait se résoudre à faire usage de ses richesses. Il ne mangeait point suffisamment pour apaiser sa faim; il ne donnait point de manière à amasser des mérites pour les jours à venir. Jour et nuit, il ne songeait qu'à entasser de l'or et de l'argent; l'or et l'argent étaient prisonniers sous la main de cet homme avare. Un jour, son fils s'étant mis en embuscade, découvrit le lieu où était caché son trésor; il le tira de la terre, et le prodigua en dépenses frivoles, après avoir, m'a-t-on dit, mis une pierre à la place. L'or ne resta pas longtemps entre les mains du jeune homme; il l'avait pris d'une main, il le dépensa de l'autre; car c'était un vaurien, un libertin perdu de débauche, qui vendait son bonnet pour se divertir et mettait ses hauts-de-chausses en gage. Le père, dans l'excès de sa douleur, se serrait le gosier avec les mains; le fils avait fait venir pour s'amuser des joueurs de flûte et de guitare. La nuit se passa

[redacted]

au-dessous du toit de ta mai avare riche en or et en arger talisman placé sur un trésor défendre l'approche. Son or serve tant d'années que par de ce talisman qui le garde; à coup la pierre du trépas b lisman, et alors on partage ment le trésor. Après avoir amassé comme la fourmi, manger avant que tu sois les vers du tombeau. Les di Saadi sont des ordres et des a de sagesse; tu te trouveras bi suivre. Malheur à quiconqu tourne le visage! car c'est vant qu'on peut trouver le bo

Le rossignol et la fourr

Parmi les divers arbustes naient un jardin frais et délici rossignol adopta un rosier fleurs faisaient tous ses amo pied de ce même buisson, une avait établi sa petite demeure, prenait soin d'approvisionner jours de disette. Cependant l gnol ne faisait que voltiger nuit dans tous les angles du qui retentissait sans cesse de douces chansons. La fourmi n pas un instant perdu pour le tandis que ce chantre mélodie vré par ses propres accords, temps s'écouler avec la plus insouciance. Amant passionn tait en secret ses amours à

[redacted]

ımphre le plus pur,
de l'air, couvrit la
louissant. Lorsque
l vola de nouveau
ori, il ne reconnut
nat de la rose; en
doux parfum de
é sous le poids de
ıgue éloquente ne
s pour l'exprimer.
ıler, plus de riante
prendre ses ébats.
nûment, ses forces
lans ce moment de
ea plus à ses douces
se ressouvint de la
au pied du rosier,
rovision de grains.
ıeur, se dit-il à lui-
r à sa porte, et en
ité de nos demeures
ıne le titre de voi-
rai un service. Le
ır un long jeûne,
i, et d'un ton sup-
onne voisine, vous
sance est l'apanage
al de l'homme heu-
ɔnsumé inconsidé-
récieux de la vie,
s et les nuits à dé-
cours, tandis que,
e moi, et sachant
vous avez amassé
pourrais-je donc
nérosité que vous
er? La fourmi lui
ıit, le bosquet ne
os chansons, tan-
e même temps au
enivré de la fraî-
ıu séduit par les
u printemps, vous
eune insensé, que
i de l'automne, et
emin qui n'abou-

d'entendre cette
, comparez votre
, et n'oubliez ja-
être suivie de la
s douces liaisons
es aux douleurs
elle.

PERSE.)

Ode.

Semblable au papillon, je ne saurais t'oublier un instant pour m'occuper de mes propres intérêts; car je brûle, et je continue encore à voler. Si tu peux te décider à chercher mon cœur, hâte-toi de le faire dès aujourd'hui : autrement, tu auras beau le chercher, tu ne me retrouveras plus. Mon amour n'est pas tel qu'un regard puisse le rassasier; toutes les eaux du Djihoun ne sauraient apaiser la soif brûlante de mes désirs. Semblable au luth, j'incline devant toi la tête de la soumission et de la bonne volonté; frappe-moi et châtie-moi, comme il te plaira, je ne refuse aucun de tes coups. Quand il te plairait de me jeter cent fois dans le brasier et de m'en retirer cent fois, je n'en ressortirais pas converti en or : après être fondu, je me retrouverais encore le même. Ton bon plaisir est-il de me frapper à coups de pierres, je ne me rendrais pas coupable de la moindre résistance. Je ne saurais t'offrir aucun hommage digne de toi. Que puis-je faire? Ma tête n'est pas d'un assez grand prix pour que je la jette à tes pieds. Je ne suis, je l'avoue, qu'un débauché, livré au libertinage et ivre d'un fol amour. Que pourrait dire de plus de moi le censeur le plus malveillant? J'ai exposé au médecin la situation de mon cœur et la folie de ses emportements; les soucis, lui ai-je dit, ne permettent pas à mes yeux de se clore un seul instant de la nuit.—Saadi, m'a-t-il répondu, le mal que tu éprouves est l'amour : ce sont des douleurs pour lesquelles je ne possède aucun remède.

Ode.

Éclair, si tu passes à l'angle de ce toit, tu porteras de mes nouvelles en un lieu où le zéphyr ne saurait pénétrer. Oiseau, si ton vol te porte vers le quartier qu'habite l'objet de mon culte, tu porteras un message amical à cette aimable fée. Si par hasard cet objet si beau, doué de tous les charmes de l'astre de Jupiter, te demande de nos nouvelles, dis-lui : Ils sont prêts à acheter tes faveurs au prix de leur

vie; errants dans le désert et haletants de soif, leur âme est prête à s'échapper de leurs lèvres : toi, où te tiens-tu nonchalamment couchée et livrée à un paisible sommeil? O astre de la nuit, toujours absent et toujours présent, toi dont l'image chaque jour s'offre cent fois à nos cœurs, sais-tu quel serait notre sort, si tu venais toi-même nous visiter et jeter sur nous tes regards? Hélas! ou tu nous accorderais ton cœur, comme déjà tu possèdes le nôtre, ou tu arracherais de nos cœurs l'amour qui les consume pour toi. Puisque tu deviens la cause de notre déshonneur, alors même que tu te dérobes à nos yeux, ah! que ne dirait-on pas de nous si tu levais pour nous les voiles qui te cachent! Qui es-tu, Saadi, pour parler ici d'amour? contente-toi d'aspirer au titre d'esclave et de t'avouer un humble serviteur.

« La morale de Saadi, dit M. de Sacy, est en général pure, et ne saurait être accusée ni de relâchement ni de rigorisme. Ce poëte sait tenir le milieu entre le fatalisme qui réduit l'homme à l'état d'un être purement passif, et l'indépendance qui le livre tout à fait à lui-même, et semble le soustraire au pouvoir de la Divinité. Tous les ouvrages de Saadi ne sont pas cependant exempts de reproches, et le recueil de ses œuvres contient quelques poésies dont rien ne saurait excuser l'obscénité. Le *Gulistan* même offre certains

[redacted]

le visiter dans sa retraite, e
saient d'abondantes aumôn
se contentait de prendre ce
absolument nécessaire pour
sistance et laissait le reste
vres. Il mourut dans cet
en l'année 691 de l'hégire (
J. C.). Il était alors âgé, à
assure, de cent deux ans. No
parlé de son tombeau ci-dessu

DJÉLAL-EDDIN ROUMI, KHOSROU
HAFIZ, RASCHID-EDDIN, SCHE
ALI-SCHIR, MIRKHOND, KHONDÉ
HOSAÏN VAEZ, AUTEURS RÉCENT

Les Persans mettent a
nombre de leurs grands poët
Eddin Roumi, Khosrou de
Hafiz. Le premier de ces poët
à Balkh et suivait la doctrine
Il accompagna son père,
s'expatrier et de fuir à Ic
mourut à l'âge de soixante
dans l'année 1293 de J. C.
nage acquit une grande répu
ses *Mesnévis*, ou recueil de
Cet ouvrage rempli d'obscu
des doctrines mystiques de
laquelle appartenait l'auteu
un fragment traduit par M

Anecdote.

« Un homme vint frappe
de son ami. L'ami demand
tu, mon cher? — C'est moi
cas, retire-toi. Je ne saurai

[redacted]

contenir deux *moi*. Un onvient pas à l'aiguille; imple, entre dans cette un juste rapport entre ille; ils sont faits l'un mais un chameau ne trou d'une aiguille (*). rps du chameau pourra-ice et perdre son énorme 'est par le fer tranchant tion et d'un pénible tra-

Dehli n'était pas né is il passa dans ce pays engiskan, et se fixa à surnom de Dehlevi ou *Dehli*, qu'on lui donne . Il mourut l'an 715 de le J. C.).

à Schiraz du temps des fériens. Il vivait encore Tamerlan défit Schah-onquérant tartare vou-ui reprocha d'avoir dit, s odes : « Si ce jeune z voulait recevoir mon nerais Samarcande et prix de ce signe qui re-de son visage. » Com-Tamerlan, tu donnerais signe qui se trouve sur eune homme, les villes et de Boukhara, que embellir des dépouilles re ! — Hélas, seigneur, , c'est à cette prodiga-le dénûment dans le-oyez aujourd'hui ! Cette a Tamerlan, qui témoi-a plus grande bienveil-lance. Hafiz jouit d'un bonheur qui avait été refusé à Saadi. La femme qu'il épousa, douée des qualités les plus solides et du caractère le plus affectueux, fit longtemps son bonheur. Voici comment il déplore cette perte dans une de ses odes : « Heureux, dit-il, je désirais atteindre le terme de la vie avec une telle compagne; mais nos forces n'ont point égalé nos vœux. Plus digne que moi de la félicité, elle est allée se réunir aux anges qu'elle avait quittés pour descendre dans ce monde. »

Hafiz mourut l'an 794 de l'hégire (1391 de Jésus-Christ). Quelques docteurs musulmans voulaient qu'on l'enterrât dans une fosse particulière. Les éloges du vin qu'on trouve dans ses poésies, et un grand nombre d'expressions qu'il est malheureusement impossible de traduire dans un sens mystique, l'avaient fait regarder comme un homme sans religion. Enfin, on décida qu'il serait enterré avec les plus grands honneurs. On peut voir ce que nous avons dit de son tombeau ci-devant page 34. Voici une ode de ce poëte, dont nous empruntons la traduction à feu M. de Sacy :

Ode.

« Jeune homme, verse du vin dans ma coupe; car déjà le calice de la tulipe est rempli de la couleur éclatante de cette liqueur. A quoi servent tous tes discours frivoles ? Quand mettras-tu fin à tes paroles insensées ? Laisse là cette fierté et ces superbes dédains : souviens-toi que le temps a vu se flétrir la robe brillante des Césars, et la couronne des monarques caïaniens tomber en poussière. Le souffle du zéphyr t'avertit du peu de durée de la jeunesse. Verse-moi, jeune homme, cette potion salutaire qui guérit les chagrins de l'âme. Il ne faut pas se fier aux caresses trompeuses du temps ni à ses attraits séducteurs : malheur à celui qui n'est pas en garde contre sa malice ! Donne-moi, au nom de Hatem-Taï, donne-moi une coupe de cette liqueur, afin que nous n'attirions pas sur nous les justes reproches dus à

(*) ...sions : *Un chameau ne con-... d'une aiguille*, sont, dit ... allusion à ce passage du ...ntreront point dans le pa-... qu'un chameau passe par ...uille ; » au lieu de *djamel*, ...es commentateurs pronon-...n *cdbl*. Il y a donc sur le ...ge du Coran la même di-... entre les interprètes que ...alogue des Évangiles. Tou-...omme Wetstein, que ce ...ilité, et qu'il est question ...ns l'un et l'autre texte. »

l'avarice. Engage tous les dons de la fortune pour te procurer le jus de la vigne. L'homme rigide et austère a-t-il laissé quelque chose après lui ? »

« O Hafiz ! tes vers, quoique écrits en langue persane, sont répandus depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'à l'empire des Grecs. »

Les Mogols de la Perse, ainsi que Tamerlan et ses successeurs, se montrèrent amis des lettres; et l'on vit paraître de leur temps des poëtes et des historiens.

Vers l'an 645 de l'hégire, naquit, à Hamadan, le célèbre historien Fadhl-Allah-Raschid-Eddin. Nous ne dirons rien de cet auteur, et nous nous contenterons de renvoyer, pour tous les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, à l'excellente notice que M. Quatremère a placée en tête de la traduction française de l'histoire des Mogols de cet auteur.

Les Persans accordent aussi un grand mérite comme écrivain à Schérif-Eddin-Ali, de la ville d'Yezd. Cet auteur rédigea une vie de Tamerlan, qu'il termina l'an 828 de l'hégire (1424 de J. C.), et il mourut l'an 856 de l'hégire (1452 de J. C.).

Mais, à aucune époque, la littérature persane ne brilla d'un plus grand lustre qu'à l'époque d'Ali-Schir. Ce beau génie, tout à la fois homme d'État et poëte distingué, aimait et encourageait les historiens et les littérateurs.

[redacted]

vrages extrêmement importa l'histoire politique et littérai Perse. Le premier porte le *Habib-Alsayyar*, et le second, *Khilasset-Alakhbar*. Un habil taliste, M. Julien Dumoret, dans le *Journal asiatique*, fragments de ce dernier ouvra il a traduit une grande parti faisons des vœux pour que ce important, dont la publicatio ajournée par des circonstance fait indépendantes de la vol l'auteur, puisse enfin voir le j

Khondemir mit à profit les r que contenait une magnifique thèque réunie à grands frais Schir dans la ville de Hérat, le soin lui avait été confié. O l'époque exacte de la mort de demir ; mais elle est certainem térieure à l'an 930 de l'hégi de J. C.).

« Djami, dit le savant et auteur de Medjnoun et Leila de parents obscurs. Poursuiv destin contraire, son père f d'abandonner le bourg qu'il dans les environs d'Ispaha chercher un refuge dans la de Kherdjerd, dépendante du san. Ce fut là que, peu de tem s'y être établi, l'an 817 de (1414 de J. C.), dans le v Djam, il lui naquit un fils su *Djami*, du lieu de sa naissa

[redacted]

vec la plus grande dis-
e sultan Hosein-Mirza
égard l'exemple de son
On ne peut se figurer
, avec quel enthousiasme
s princes même étran-
aient la société de ce
; mais aucun ne paraît
é plus de marques d'es-
èbre Ali-Schir, vizir de
éunissait aux talents de
it le don de la poésie et
.
rtique de la grande mos-
, près de laquelle Djami
i le voyait souvent s'en-
les gens du peuple, leur
éceptes touchant la reli-
orale; et, semblable à
ouceur de son entretien
rme irrésistible. Tous
lui le maître le plus ins-
e le plus tendre. Aussi,
de quatre-vingt-un ans
ra ce grand homme (an
e, 1492 de J. C.), parmi
sses le deuil fut général.
Hosein lui-même fit les
nérailles; et les premiers
compagnèrent le cercueil
e du Sacrifice, où, lors-
pli les cérémonies d'usage,
: me servir des propres
le l'auteur d'où je tire ce
ouvrant comme une co-
dans son sein cette perle
estimable. Son oraison
omposée par l'émir Ali-
vingtième jour après la
mi, un orateur la pro-
e chaire élevée, en pré-
iltan, des scheiks, des
l'une foule immense de
nblée autour de sa tombe;
r posa ensuite la première
nonument élevé à la mé-
ami.»
iposa des odes mystiques,
i et Hafiz. Nous en don-
ii suffira pour mettre le
me de comparer ces poë-

Ode (*).

« O chamelier, n'apprête pas encore aujourd'hui le palanquin. Garde-toi d'accabler mon cœur sous le poids d'une si vive douleur. Est-il convenable de faire les préparatifs du voyage dans un moment où la route est toute humide des larmes que l'amant verse en abondance? Je n'ai point de force pour partir, et il ne m'est pas possible de rester en place. A Dieu ne plaise qu'aucune créature éprouve un sort aussi douloureux que le mien! Ma tendre amie s'éloigne, et ma raison s'égare, et mon âme m'abandonne, et mon visage est tout baigné de pleurs. Mon corps ne peut la suivre; mais, de traite en traite, il vole sur ses traces. O zéphyr du matin, cours répandre ta fraîcheur salutaire dans les lieux où elle se repose, et dans ceux qu'elle traverse; et autour du palanquin qui emporte la maîtresse de mon cœur, murmure ces paroles: O toi dont les lèvres sont si douces, toi dont toutes les manières ont des grâces si touchantes, ah! puisses-tu ne pas sentir la fatigue du voyage! Puissent tous tes désirs trouver leur accomplissement! Au lever de l'aurore, lorsque tu te disposeras au départ, prête l'oreille aux accents mélodieux du chantre du matin. Toujours mon âme, enivrée de tes charmes, se tourne vers ton visage, quoique, en effet, tu sois éloignée de ma présence. Reviens, car l'excès de ma douleur m'a terrassé. Je me roule dans la poussière que j'ai rougie de mon sang, comme l'oiseau qui se débat, mourant, sous le fer du sacrificateur. Tu étanches ta soif sans doute dans quelque partie du désert; mais Djami, retiré dans l'angle de la douleur et du désespoir, s'abreuve à longs traits du poison mortel de la séparation.»

Les Persans comptent peu d'écrivains aussi féconds que Djami. Cet auteur a composé près de quarante ouvrages différents, parmi lesquels

(*) Nous empruntons sans y rien changer l'excellente traduction de M. Grangeret de Lagrange.

l'avarice. Engage tous les dons de la fortune pour te procurer le jus de la vigne. L'homme rigide et austère a-t-il laissé quelque chose après lui ? »

« O Hafiz ! tes vers, quoique écrits en langue persane, sont répandus depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'à l'empire des Grecs. »

Les Mogols de la Perse, ainsi que Tamerlan et ses successeurs, se montrèrent amis des lettres ; et l'on vit paraître de leur temps des poëtes et des historiens.

Vers l'an 645 de l'hégire, naquit, à Hamadan, le célèbre historien Fadhl-Allah-Raschid-Eddin. Nous ne dirons rien de cet auteur, et nous nous contenterons de renvoyer, pour tous les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, à l'excellente notice que M. Quatremère a placée en tête de la traduction française de l'histoire des Mogols de cet auteur.

Les Persans accordent aussi un grand mérite comme écrivain à Schérif-Eddin-Ali, de la ville d'Yezd. Cet auteur rédigea une vie de Tamerlan, qu'il termina l'an 828 de l'hégire (1424 de J. C.), et il mourut l'an 856 de l'hégire (1452 de J. C.).

Mais, à aucune époque, la littérature persane ne brilla d'un plus grand lustre qu'à l'époque d'Ali-Schir. Ce beau génie, tout à la fois homme d'État et poëte distingué, aimait et encourageait les historiens et les littérateurs. Mirkhond, Khondemir et Djami étaient

vrages extrêmement importan
l'histoire politique et littérair
Perse. Le premier porte le
Habib-Alsayyar, et le second,
Khilasset-Alakhbar. Un habil
taliste, M. Julien Dumoret, a
dans le *Journal asiatique*, q
fragments de ce dernier ouvrag
il a traduit une grande parti
faisons des vœux pour que ce
important, dont la publicati
ajournée par des circonstance
fait indépendantes de la vol
l'auteur, puisse enfin voir le j

Khondemir mit à profit les
que contenait une magnifiqu
thèque réunie à grands frais
Schir dans la ville de Hérat.
le soin lui avait été confié. O
l'époque exacte de la mort d
demir ; mais elle est certainem
térieure à l'an 930 de l'hégi
de J. C.).

« Djami, dit le savant et
auteur de Medjnoun et Leïla
de parents obscurs. Poursuiv
destin contraire, son père f
d'abandonner le bourg qu'il
dans les environs d'Ispahan
chercher un refuge dans la
de Kherdjerd, dépendante du
san. Ce fut là que, peu de tem
s'y être établi, l'an 817 de
(1414 de J. C.), dans le v
Djam, il lui naquit un fils su
Djami, du lieu de sa naissan

« Dès sa plus tendre jeuness

vec la plus grande dis-
; sultan Hosein-Mirza
égard l'exemple de son
On ne peut se figurer
avec quel enthousiasme
; princes même étran-
aient la société de ce
; mais aucun ne paraît
é plus de marques d'es-
èbre Ali-Schir, vizir de
éunissait aux talents de
it le don de la poésie et
.
rtique de la grande mos-
, près de laquelle Djami
i le voyait souvent s'en-
les gens du peuple, leur
éceptes touchant la reli-
orale; et, semblable à
ouceur de son entretien
rme irrésistible. Tous
lui le maître le plus ins-
e le plus tendre. Aussi,
de quatre-vingt-un ans
va ce grand homme (an
e, 1492 de J. C.), parmi
sses le deuil fut général.
Hosein lui-même fit les
inérailles; et les premiers
compagnèrent le cercueil
e du Sacrifice, où, lors-
pli les cérémonies d'usage,
r me servir des propres
de l'auteur d'où je tire ce
ouvrant comme une co-
dans son sein cette perle
iestimable. Son oraison
composée par l'émir Ali-
vingtième jour après la
mi, un orateur la pro-
e chaire élevée, en pré-
ultan, des scheiks, des
d'une foule immense de
nblée autour de sa tombe;
y posa ensuite la première
nonument élevé à la mé-
i ami.»
nposa des odes mystiques,
li et Hafiz. Nous en don-
ui suffira pour mettre le
âme de comparer ces poë-

Ode (*).

« O chamelier, n'apprête pas encore aujourd'hui le palanquin. Garde-toi d'accabler mon cœur sous le poids d'une si vive douleur. Est-il convenable de faire les préparatifs du voyage dans un moment où la route est toute humide des larmes que l'amant verse en abondance? Je n'ai point de force pour partir, et il ne m'est pas possible de rester en place. A Dieu ne plaise qu'aucune créature éprouve un sort aussi douloureux que le mien! Ma tendre amie s'éloigne, et ma raison s'égare, et mon âme m'abandonne, et mon visage est tout baigné de pleurs. Mon corps ne peut la suivre; mais, de traite en traite, il vole sur ses traces. O zéphyr du matin, cours répandre ta fraîcheur salutaire dans les lieux où elle se repose, et dans ceux qu'elle traverse; et autour du palanquin qui emporte la maîtresse de mon cœur, murmure ces paroles: O toi dont les lèvres sont si douces, toi dont toutes les manières ont des grâces si touchantes, ah! puisses-tu ne pas sentir la fatigue du voyage! Puissent tous tes désirs trouver leur accomplissement! Au lever de l'aurore, lorsque tu te disposeras au départ, prête l'oreille aux accents mélodieux du chantre du matin. Toujours mon âme, enivrée de tes charmes, se tourne vers ton visage, quoique, en effet, tu sois éloignée de ma présence. Reviens, car l'excès de ma douleur m'a terrassé. Je me roule dans la poussière que j'ai rougie de mon sang, comme l'oiseau qui se débat, mourant, sous le fer du sacrificateur. Tu étanches ta soif sans doute dans quelque partie du désert; mais Djami, retiré dans l'angle de la douleur et du désespoir, s'abreuve à longs traits du poison mortel de la séparation. »

Les Persans comptent peu d'écrivains aussi féconds que Djami. Cet auteur a composé près de quarante ouvrages différents, parmi lesquels

(*) Nous empruntons sans y rien changer l'excellente traduction de M. Grangeret de Lagrange.

on remarque le poème de Yousouf et Zouleïkha, et celui de Medjnoun et Leila, qui a fourni à feu M. de Chézy, notre William Jones, le sujet d'une charmante composition; et enfin le *Beharistan*, ouvrage composé sur le plan du Gulistan de Saadi. Nous allons donner une fable et une historiette tirées de cet ouvrage.

Le scorpion et la tortue, fable.

Un scorpion, redoutable par son venin autant que par son mauvais naturel, entreprit un voyage. Arrivé sur le bord d'un large fleuve, il s'arrêta incertain; ne pouvant pas le traverser, et, d'un autre côté, n'ayant aucune envie de retourner sur ses pas, une tortue, compatissant à l'embarras du scorpion, le prit sur son dos, entra dans le fleuve, et nagea vers l'autre bord. Dans le trajet, la tortue entendit du bruit; il lui sembla que le scorpion frappait sur son écaille. D'où vient ce bruit? dit-elle à son compagnon. Ce que tu entends, répondit celui-ci, est le son de mon dard, que je m'efforce d'introduire dans ton écaille. Je sais fort bien que je ne réussirai pas, mais je ne puis désobéir à mon instinct. La tortue, voyant la perversité du scorpion, dit: Je n'ai rien de mieux à faire que de délivrer ce méchant de sa propre malice, et de mettre les bons à l'abri de ses atteintes. En disant ces mots, elle plonge,

ne peut exprimer; on ne p
cher avec deux cents voiles.

A la fin, leur secret tomba
du jour, et le mystère de leur
sortit de sa retraite cachée, p
au grand jour et à la connais
la foule. Une guerre s'éleva
deux tribus, et du sang fut rép
tribu de Djeïda enleva ses tente
contrée, et jeta le bagage de
dence dans un autre pays. I
lorsque les maux de la sépar
furent prolongés pendant lon
et que les prétentions du dési
devenues trop exigeantes, A
à un de ses amis: « Ne pou
venir avec moi, et me prêter
dans la visite que je veux faire
car mon âme est près de s'ex
suite des désirs qu'elle me fa
ver, et le jour s'est changé
en une nuit obscure par la do
son éloignement? » Cet ami r
« T'entendre et obéir sont p
même chose; je suis esclave
ce que tu commandes, et je
d'exécuter tout ce que tu ord
Tous deux se levèrent et dis
leurs chameaux. Ils marchère
dant un jour et une nuit, ju
qu'ils fussent arrivés dans la
où demeurait Djeïda. Ils desc
dans la gorge d'une montagne
du campement de sa tribu,
reposer leurs montures. Asch
son ami: « Lève-toi, et, se

[redacted]

bles. Néanmoins, le lieu
lez-vous sera ces arbres
sur le revers de telle col-
jue, à l'heure du *namaz*
ı vous trouviez dans cet
m'en retournai prompte-
nnonçai cette nouvelle à
s nous levâmes tous deux,
luisîmes doucement nos
e sorte que nous arri-
dez-vous donné à l'heure

: attendions, en gémissant
nt des soupirs, assis sur
où devait venir l'amante;
: à coup, le bruit des or-
ımmes et le murmure des
se fit entendre du côté
Ce bruit semblait dire :
, car cette pleine lune est

élança de sa place, et
ontre de son amante. Il
alut, et lui baisa la main.
le visage, et je m'em-
l'éloigner. Mais ils me
eviens, car il ne se passe
ın de déshonnête, et nous
ıe de choses et d'autres. »
· mes pas. Ils s'assirent
ux, et se mirent à con-
leurs discours, le passé
A la fin de l'entretien,
à Djeïda : « J'espère que
ıe trouver cette nuit, et
:chireras pas le visage de

servé dans ma traduction le
inal, parce qu'il n'a pas d'é-
notre langue. « Le *khalkhal*,
ın ornement d'argent ou d'or,
s asiatiques se ceignent le bas
ıu-dessus de la cheville. Les
ut en portent de magnifiques,
es ornements se mêlant dans
lui de leurs pas, produit un
pas sans agrément. » Medj-
IIe partie, p. 137-138. C'est
nent que Mahomet a en vue,
ne aux femmes de ne point
ls de manière à montrer les
és. Coran, édition de Fluegel,
Les femmes juives en fai-
it usage. Voyez Isaïe, ch. 3,
: M. Defrémery.)

mon espérance avec l'ongle de la séparation. » Djeïda répondit : « Non, par Dieu, cela n'est pas possible en aucune manière, et il n'y a pour moi nulle action plus difficile à exécuter que celle-là. Veux-tu donc que ces fâcheux événements qui ont déjà eu lieu se représentent, et que les révolutions des jours ouvrent de nouveau sur moi les portes des maux et des chagrins ? » Aschter reprit : « Non, par Dieu, je ne te laisserai point aller, et je ne retirerai point la main du pan de ta robe. »

Hémistiche. Dis à tout ce qui viendra : Viens; et à tout ce qui voudra être : Sois.

Djeïda répondit : « Ton ami, que voici, aura-t-il la force d'accomplir tout ce que je lui dirai ? » Je me levai, et lui répondis : « J'exécuterai ponctuellement tout ce que tu me commanderas; et j'imposerais à mon âme mille actions de grâces, lors même qu'elle abandonnerait mon corps dans cette entreprise. » Elle quitta alors ses vêtements, et me dit : « Revêts ces habits, et donne-moi les tiens. » Ensuite elle reprit en ces termes : « Lève-toi, entre dans ma tente, et assieds-toi derrière le rideau (*). Mon mari viendra, apportant une coupe de lait, et te dira : « Ceci est ta boisson, prends-la. » Ne t'empresse pas de le faire; emploie, au contraire, quelques lenteurs. Il la remettra entre tes mains, ou il la placera sur la terre; puis il partira et ne reviendra plus jusqu'au lendemain matin. » J'exécutai ainsi tout ce qu'elle m'avait commandé. Lorsque son mari apporta la coupe, je fis de longues façons. Il voulut la placer sur la terre; moi, de mon côté, je voulus la prendre de ses mains; mais mon doigt heurta la coupe, qui fut renversée, et dont le lait se répandit. Le mari de Djeïda se mit en colère, et dit : « Cette femme ose me quereller. » Puis il allongea la main, et tira de l'intérieur de sa demeure un fouet

(*) Il est ici question du rideau ou de la tapisserie qui sépare l'appartement des femmes de celui des hommes. (Note de M. Defrémery.

taillé dans la peau d'un onagre et d'un daim, depuis le derrière du cou jusqu'au-dessus de la queue, et tressé par la force des doigts, de la vigueur et de l'agilité.

Vers. Pour l'épaisseur, c'était la représentation d'une vipère ; pour la longueur, c'était l'égal d'un *thoban* (*) ; par sa forme, il figurait un serpent ; la table où était peinte sa ressemblance était le dos d'un homme nu.

Il prit donc ce fouet, rendit mon dos aussi nu que la peau d'un tambour ; et, semblable au joueur de tambour le jour du combat, il se mit à me caresser par des coups qui se succédaient sans interruption. Je n'avais ni le courage de crier, car je redoutais qu'il ne reconnût ma voix ; ni la force de prendre patience, car je craignais qu'il ne mît en pièces la peau de mon dos. Je voulais me lever, lui couper la gorge avec mon *khandjar*, et répandre son sang. Mais je me dis ensuite qu'il s'élèverait un tel trouble, qu'il ne serait possible à personne de l'apaiser. Je pris donc patience jusqu'à ce que sa mère et sa sœur fussent informées de ce qui se passait. Elles survinrent, me tirèrent de ses mains, et l'emmenèrent avec elles. Une heure ne s'était pas écoulée lorsque la mère de Djeïda entra, dans la pensée que j'étais sa fille. Je me mis à pleurer et à pousser des gémissements ; je tirai ma robe sur ma tête, et lui tournai le dos. Elle me dit : « O ma fille, crains Dieu,

cha à mes côtés. J'étendis al main, et la lui appliquai fort sur la bouche, en disant : « D moment, ta sœur est avec A et j'ai souffert tout ce mal à sa Cache-le bien, sinon, nous sero verts de honte, vous et moi. le commencement, une grande s'empara d'elle ; mais, à la fi frayeur se changea en familiari jusqu'au matin, elle ne fit que cette histoire et qu'en rire. l'aurore commença à poindre, entra. Quand elle nous vit, saisie de frayeur, et me dit : « à toi ; quelle est donc cette p placée à tes côtés ? » Je répondis ta sœur, et, certes, c'est une cellente pour toi. » Elle reprit : ment donc se trouve-t-elle là ? pondis : « Demande-le-lui, car l de l'occasion est court. » Je re suite mes habits, et j'allai r Aschter. Nous montâmes sur meaux, et nous nous mîmes e Au milieu du voyage, je ra Aschter mon aventure. Il d mon dos, et vit les cicatrices Il me fit de nombreuses exc dit : « Les sages ont dit : « Il ami pour le jour de l'afflict ils ne sont jamais en petit n jour du plaisir. »

Vers. O mon cœur ! s'il te un jour quelque chagrin, il s'é dès que tu auras un ami pou tager. Il faut un ami pour l



é par les écrits de Ho-
ommentateur du Coran,
e traduction très-célèbre
alila et Dimna, traduc-
e il donna le titre d'*An*-

z mourut dans l'année
e (1514 de J. C.).
productions récentes des
ns, on remarque une his-
-Abbas le Grand, et une
r-Schah.
Feth-Ali-Schah aimait
bibliothèque royale pos-
scrit qui renferme quel-
autres compositions de

S ET USAGES.

ÉDUCATION DES PRINCES. —
U ROI. — HISTORIOGRAPHE,
ON ET CONTEUR D'HISTOIRES
SOLENNITÉS DE LA COUR. —
ES AMBASSADEURS.—ÉCURIES
TES DU NOUROUZ.—COURSES

nes et les cérémonies de
erse n'ont pas subi de
notables depuis trois
nent la famille régnante
lques usages particuliers
Cadjars. Sous le règne
as le Grand, les princes
nt enfermés dans le ha-
par des femmes ou des
, jusqu'à la mort du roi,
connaissait le prince qui
ccéder. Nous avons dit
sous la dynastie des So-
ne esclave pouvait suc-
ne comme le fils d'une
Cadjars ont aboli cet
s avons remarqué qu'Ab-
choisi pour succéder à
n, parce qu'il avait pour
cesse de la tribu royale;
es fils du roi ne sont en-
e harem que tant que les
mes peuvent leur être
; ils apprennent de
es pratiques de leur re-
ge de trois ou quatre
par cœur quelques cour-
n leur apprend comment ils doivent se conduire avec leurs supérieurs, leurs égaux, et leurs inférieurs. Ces détails d'étiquette passent pour très-importants dans une cour où tout est réglé d'après un cérémonial reçu. Il n'est pas rare, dit Malcolm, de voir un enfant de cinq ans conserver, dans une grande assemblée, un maintien aussi grave que des personnes âgées. A l'âge de sept ou huit ans, les jeunes princes commencent à lire l'arabe et le persan; dès qu'ils savent l'alphabet de la première de ces langues, on leur fait lire le Coran, et ils apprennent tous les préceptes de leur religion et surtout les différences qui distinguent la foi schiite de la secte des sonnites. Ils étudient ensuite les ouvrages des principaux poëtes persans, et surtout les œuvres de Saadi; on suppose que la connaissance des bons auteurs doit développer dans les jeunes princes le goût de la saine littérature; enfin ils apprennent la grammaire, la logique, la théologie et la philosophie. On accoutume encore les princes à tous les exercices du corps; à l'âge de six ou sept ans ils savent déjà monter à cheval; on les fiance très-jeunes, et quelquefois on les marie avant qu'ils aient atteint l'âge de puberté; ils prennent ensuite plus ou moins de femmes, suivant les richesses qu'ils possèdent.

Le roi de Perse est obligé de se lever de bonne heure; et, comme il couche toujours dans les appartements intérieurs du harem, dont aucun homme n'oserait approcher, il y est servi par des femmes ou par des eunuques. Après s'être habillé, il reste assis pendant une heure ou deux dans une salle du harem où il y a un lever dont le cérémonial est exactement le même que celui du lever officiel dont nous avons déjà parlé. Des femmes, qui ont les titres et les fonctions des officiers dans les cérémonies de la cour, font ranger les femmes et les esclaves, en observant strictement l'ordre de préséance. Après avoir entendu les rapports des femmes et des eunuques chargés du gouvernement intérieur du harem, et avoir tenu conseil avec celles

de ses épouses qui jouissent de la plus grande considération, il quitte le harem (*). Lorsqu'il en sort, les officiers de service vont au-devant de lui, et il donne alors audience à ses principaux courtisans; les jeunes princes assistent à ce lever, et ils présentent leurs respects au roi, qui, après cette cérémonie, fait apporter son déjeuner. Tous les mets sont préparés sous la surveillance du premier intendant du palais. Le service se fait, en général, dans des plats de porcelaine, car la religion mahométane blâme l'emploi des plats d'or et d'argent; mais on ne se conforme pas toujours à cet usage; ces plats de porcelaine portent des couvercles d'argent, et sont placés dans une boîte fermée et cachetée du sceau de l'intendant; cette boîte, recouverte d'un beau châle, est présentée au roi, devant lequel l'intendant brise son cachet et sert les plats. Quelques-uns des jeunes princes prennent part au repas; le premier médecin y assiste toujours, afin que si le roi se trouve incommodé, ou si on soupçonne qu'il ait pris du poison dans les mets qu'on lui a servis, il puisse avoir sur-le-champ les secours de l'art.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des devoirs publics du roi de Perse, nous en avons parlé dans le chapitre du gouvernement (**). Quand une fois il est libre, le souverain se rend à son harem et dort quelques instants. Avant

[redacted]

permis ouvertement l'usage
mais aucun prince de la fa
Cadjars n'a violé ainsi la lo
homet. La boisson habituel
consiste en sorbets compos
férents fruits. Après le sou
se retire dans ses apparteme
rieurs, où il veille souvent t
s'amusant à écouter les chan
à voir les danseuses du harem
tefois, ajoute Malcolm, on né
exactement ce que fait le roi
quand une fois il a passé l
son palais intérieur. Là, l
spectacle le plus propre à av
guité de l'homme. Il n'est en
d'eunuques et de prisonnières
tend que des expressions m
une crainte servile. L'affectio
rait exister entre le maître
clave; et il faut que la vanité
à fait obscurci la raison po
homme puisse prendre les ex
d'une adulation froide et i
pour un attachement vérita
harems des rois de Perse son
nés avec une sévère disci
cette condition est nécess
conserver la paix dans une r
personnes chez lesquelles l'
du pouvoir, l'orgueil de la n
les liens du sang, les intrig
duplicité et les prétentions de
sans cesse en présence, don
à des collisions continuelles.

Les princes de la famille

[redacted]

uffons, quelque ma-
issent être, et le roi
te le privilége qu'ils
ce que bon leur sem-
n appartenait à une
lecte fort rude passe
s pour un patois bar-
étant un jour à une
e, ordonna à son bouf-
rmer de ce que vou-
aboyait très-fort, et
dire. Les courtisans
de la plaisanterie du
uffon obéit, et, s'étant
n, parut écouter avec
ntion; puis, il re-
Khan, et lui dit d'un
l faut que Votre Ma-
fficiers de sa propre
ir ce que dit ce mon-
pas d'autre langue
rbare dont je ne com-
ul mot. Le monarque
de la manière dont
ait en ridicule le dia-
des Zends, et il le
éreusement pour sa
.

s à la cour de Perse
toires du roi. Il faut
ur remplir cette place
convenable, car les
conteurs qui récitent
très-dramatique. Ces
es talents si variés,
si mobiles, et leur voix
on en croit à peine le
s yeux lorsqu'on voit
menacer avec fureur,
bonté, ou supplier
ne femme tendrement
rapporte que, lorsqu'il
n 1800, deux Anglais
sortir au moment où
teur d'histoires allait
récit. Cet homme pa-
ssé de la conduite des
, M. Malcolm lui fit
messieurs ne sachant
de persan ne pour-
cier son mérite. « Je
restent, s'écria le con-
rrez que je me ferai
, quoiqu'ils ne comprennent pas le persan. » Les deux Anglais restèrent, et l'expression de la physionomie du conteur, les différents tons qu'il prit, produisirent l'effet qu'il attendait. Les Anglais se retirèrent enchantés de sa pantomime et des différentes inflexions de sa voix. L'art de conter des histoires est en Perse un chemin qui conduit à la fortune, mais peu de gens y réussissent; car, pour devenir un conteur habile, il faut beaucoup de talent et d'étude. Il ne suffit pas de connaître un grand nombre d'histoires, il faut savoir varier le récit par des incidents nouveaux, et posséder par cœur les plus beaux passages des poëtes, pour les introduire dans le récit. Le conteur du roi est toujours de service. Il doit savoir charmer les ennuis d'une longue marche, et ramener le calme dans l'esprit de son maître. Il récite tantôt des histoires de génies, tantôt il chante les exploits des anciens guerriers de la Perse, ou les amours de quelques chefs de tribus errantes; quelquefois aussi il raconte au roi des scènes de la vie commune, auxquelles il mêle des détails d'une révoltante obscénité.

Tout est réglé à la cour de Perse; les regards, les paroles, les mouvements sont soumis aux règles de l'étiquette. Quand le roi est assis en public, ses fils, ses ministres et ses courtisans se tiennent debout, les mains placées l'une sur l'autre et chacun à leur place. Ils épient, dit Malcolm, les regards du despote, et pour eux un coup d'œil est un ordre (*). Si le roi parle à quelqu'un des assistants, on voit bien, dit Malcolm, remuer des lèvres, mais voilà tout : pas un mouvement, pas un geste qui decele la moindre émotion. Si le roi veut parler à une personne placée à quelque distance, il lui ordonne d'avancer; mais celui auquel l'ordre s'adresse, attend qu'il ait été répété plusieurs fois, et s'arrête invariablement toutes les fois qu'il a fait trois ou quatre pas. Le roi répète alors

(*) Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'en persan *ischaret kerden*, *faire un signe*, est synonyme de *commander*.

son commandement jusqu'à ce que la personne soit à une distance convenable. Quand le roi parle de lui-même, c'est toujours à la troisième personne, et il commence ordinairement par ces mots : *Il plait au roi*, ou *le roi ordonne*. Les ministres, lorsqu'ils s'adressent à lui, l'appellent *l'objet des regards du monde*.

Dans les grandes solennités, la cour de Perse présente un spectacle magnifique par le luxe qui y règne et par l'ordre parfait qu'on y remarque. C'est surtout à l'arrivée d'un ambassadeur étranger que le roi de Perse cherche à se faire voir dans toute sa splendeur. Le cérémonial qu'on observe en pareille occasion n'a guère varié depuis les temps les plus anciens. Feth-Ali-Schah s'efforça d'enchérir encore sur le luxe de ses prédécesseurs, lorsqu'il eut à recevoir des ambassadeurs européens. Le ministre étranger, dit Malcolm, s'avance avec sa suite et son escorte à une des portes intérieures du palais. Au moment où il entre, on observe le plus grand silence; les chevaux même, comme s'ils étaient dressés à cet effet, font à peine un mouvement de tête. Lorsque le ministre est descendu de cheval, on le conduit dans une petite pièce où il est reçu par un des principaux officiers de la couronne. Quand il y est resté assis pendant quelques minutes, on annonce que le roi est sur son trône, et l'am- [redacted]

deux fois de faire un salut. Q
est auprès du trône, le maître
quêtes prononce à haute voix
et celui du souverain qu'il rep
Le roi de Perse répond : « Vou
bienvenu. » Et le ministre
s'assied dans la salle, mais à
distance du roi. Quand les le
créance ont été remises, le roi
répète poliment à l'envoyé qu'
bienvenu, et il entre ordina
dans une conversation qui a
de mettre l'ambassadeur étran
à fait à son aise (*) et de lui f
blier la gravité de la pompe im
qui l'environne. Si l'ambass
des présents à offrir, quelqu
qu'ils soient, le monarque pe
reçoit sans laisser paraître la
satisfaction: ainsi le veut l'ét
Il doit paraître indifférent à
présents qu'on lui fait, et ne
gner ni joie ni surprise, sauf à
plus tard sans témoin aux sen
qu'il éprouve. Le roi va tou
cheval, excepté quand il éprou
que indisposition. Alors il
transporter dans une litière
due entre deux mulets, et
Persans appellent *takhti-rév*

Les tentes et les pavill
roi de Perse sont magnifiq

(*) Malcolm rapporte que lors d
mier voyage en Perse, en 1800, le
l'avoir laissé assis pendant quelque [redacted]

ỉ d'une toile tendue à
qui renferme le ha-
ppartements extérieurs.
léjà remarqué que dans
e plaisance rien n'est
ages qu'on observe dans
ais il est permis de sup-
alcolm, que lorsque le
erre, l'attirail relatif aux
onsidérablement réduit.
ne permettait jamais à ses
'squ'ils étaient en cam-
nener plus d'une femme
lui-même n'en avait que
e, dit Malcolm, qui a été
; loué qu'imité.
rd'hui un usage univer-
n en Perse de laisser croî-
t de porter un bonnet de
ı noir au lieu de turban.
périeure des vêtements
, tandis que le bas est
:.
: du roi sont confiés aux
icier de haut rang qu'on
khour, ou *le seigneur de*
plus beaux poulains du
: envoyés aux écuries
uverain choisit lui-même
pour son usage particu-
al que monte le roi est
paraçonné, et l'on en
it lui plusieurs autres
; et les brides sont en-
Les écuries royales sont
mps un asile sacré. Cet
e toujours, et sous le
h-Ali-Schah, un grand
avait aspiré au trône s'y
resta jusqu'à ce qu'il eût
ırdon. Les tribus erran-
se ont toujours eu pour
spect qui tient de la su-
ı cheval, disent les hom-
ibus, ne conduira jamais
le prince qui aura eu le
ioler cet asile. Le roi,
iteur cité par Malcolm,
ın criminel qui s'est re-
écurie, et il ne peut le
lorsqu'il est sur le point
lorsqu'il est sur le point
nais tant qu'il y est, le
el que soit d'ailleurs son
crime, est inviolable. La place la plus respectée est celle qui se trouve auprès de la tête du cheval, et lorsque cet animal est attaché en plein air, le criminel doit tenir la main sur sa têtière.

Les rois de Perse récitent les prières légales aux heures accoutumées. La moindre infraction à cet usage diminuerait le respect qu'on doit à l'autorité du prince. Quelquefois ils assistent au service divin dans la principale mosquée de la capitale, et ils vont en pèlerinage, aussi souvent qu'ils le peuvent, aux tombeaux des saints personnages enterrés dans toute l'étendue de la Perse. Dans l'impossibilité de visiter les tombeaux d'Ali, de Hasan et de Hoseïn, situés sur le territoire turc, ils y envoient de riches présents. Plusieurs d'entre eux ordonnent qu'on les enterre auprès de ces saints martyrs. Le corps d'Aga-Mohammed-Khan a été, pour cette raison, inhumé à Kerbela.

La fête du Nourouz, ou de l'équinoxe du printemps, est une institution fort ancienne en Perse, et qui a résisté à l'intolérance de la religion musulmane. Les rois de Perse, et en général tous les Persans, ont mieux aimé encourir, de la part des Turcs, le reproche d'impiété, que d'abolir cette fête nationale. Mais ils ont su trouver un prétexte pour cacher leur attachement à une solennité instituée par les adorateurs du feu. Ils disent que cette fête est célébrée en mémoire de l'élévation d'Ali au califat. Le jour du Nourouz, le roi de Perse, accompagné de ses ministres et d'un grand cortége, sort de la capitale et passe en revue ses troupes. Les chefs des villes et des provinces viennent ensuite déposer leurs présents au pied du trône, placé dans une tente magnifique élevée au milieu d'une grande plaine. Le roi reste plusieurs jours au camp, où il y a des courses de chevaux, ainsi que dans la capitale et dans les principales villes du royaume. La distance à parcourir varie, suivant l'âge des chevaux, de sept à vingt et un milles. Le but de ces courses est moins de juger de la vitesse que de la

force des chevaux, et de connaître ceux qui peuvent soutenir une course longue et rapide. Ces chevaux sont montés d'ordinaire par des enfants de douze à quatorze ans. Les juments ne figurent jamais dans les courses, et on ne les emploie pas au service de l'armée, excepté cependant chez les tribus arabes de la Perse, qui, suivant l'usage de leurs pères, les préfèrent aux chevaux. Le roi fait des présents aux cavaliers dont les chevaux ont remporté le prix. La fête du Nourouz dure près d'une semaine; mais le premier jour, qui est celui de l'équinoxe du printemps, est de beaucoup le plus solennel. Les personnes de tout âge et de tout rang se parent, pour cette occasion, de leurs plus beaux habits, s'embrassent les uns les autres, et s'envoient en présents des confitures dont les Persans sont très-friands. Ils aiment surtout celles qu'ils appellent *guez angoubine*, et qu'on fait avec du miel de guez, de la farine et du sucre. Ce miel est produit par un insecte semblable à un fil blanc, et qui vit sur les feuilles du tamarisc, où il se tient immobile.

Un des priviléges auxquels le roi de Perse tient le plus est celui d'entretenir une troupe de musiciens, et de déployer plusieurs bannières. Parmi ces étendards, il en est un sur lequel est représenté le sabre d'Ali, à deux tranchants (*), et un autre sur lequel

[redacted]

distance, et se couvrir de la r
les marques du plus grand r
de la plus profonde recon
Il y a ordinairement auprès d
des villes un endroit appelé
pousch, c'est-à-dire, *l'endroi*
revêt les robes d'honneur. Ce
les officiers du gouvernem
quels le roi envoie une de c
doivent se rendre pour la
Le khilat-pousch de Schiraz e
tre milles de la ville, sur la r
pahan.

Quand le roi envoie par
firman ou un ordre à un offi
conque, celui-ci doit égalem
recevoir à une certaine dis
lieu où il réside, et après a
ce firman au-dessus de sa t
donne à son secrétaire, qui
lecture à haute voix, pen
toutes les personnes présente
un respectueux silence. Dans
respondance avec le roi, se
ministres écrivent le nom du
haut de la lettre, afin de ne
un seul mot au-dessus de
Malcolm rapporte que le roi
ayant envoyé son portrait
verneur, le commandant de
alla au-devant de la caisse
renfermé, et après être de
cheval, baisa avec respect ce
qui fut saluée solennellemen
tes les autorités et les habit
ville. Dans les audiences q

[redacted]

randş officiers ont tous
ıur dont les usages sont
elle du roi, et leurs en-
ıt la même éducation que
ouverain. Les chefs des
ıt une noblesse hérédi-
peut, par son influence,
eur égard l'ordre de
mettre un oncle à la
veu, ou un cadet à la
aîné. Ces chefs portent
le *khan*, que l'on donne
aînés des grands sei-
ıe leur naissance est an-
ɔur. Les fils cadets et les
hef ne le reçoivent qu'a-
enrôlés dans la garde du
u'ils ont rendu quelque
ıt. On a toujours égard à
e la mère lorsqu'il s'agit
n chef. Toute tentative
olir cette coutume bles-
le des femmes légitimes,
t tous les membres de
810, sir John Malcolm,
visite à un chef de la
ar, vit entrer deux de ses
t vêtus, et dont l'aîné
euf ans. Lorsque ces en-
assis, un beau garçon
ize ans, et simplement
seoir à quelque distance,
des autres enfants. Sir
n demanda au khan qui
mon fils, répondit-il, et
ɔn; mais sa mère n'était
un joaillier, et je ne l'a-
usée régulièrement; les
ls d'une mère noble, et,
nt, mes héritiers. Les
urs appartenant aux tri-
nt toujours beaucoup de
hauteur; ce qui tient en
nanière de vivre. Ils con-
ue tout leur temps à
ercices et surtout à la

es et les secrétaires d'É-
général le titre de *Mir-*
posé de *mir* ou *émir,*
nce, et de *za,* abréviation
dch, qui signifie *fils de.*
quer que lorsque le titre
rouve après le nom propre, il désigne toujours un prince du sang. Mais lorsqu'il précède le nom propre, il n'indique pas du tout une haute naissance, et on peut le traduire par *un homme appartenant à la classe civile*. Toutes les personnes qui le portent sont supposées avoir reçu de l'instruction, et doivent savoir lire, écrire, calculer et tenir une correspondance. Cette dernière qualité passe pour indispensable. Les mirzas appartiennent en général à la population des villes; il en est cependant quelques-uns qui sont nés dans les tribus. Chaque officier dans l'armée, chaque magistrat dans son village, a un mirza. On peut dire de ces hommes qu'ils remplissent tout à la fois les emplois les moins importants et les plus élevés du gouvernement. On les distingue ordinairement par le kalamdan qu'ils portent à la ceinture. Ce kalamdan est une sorte de petit étui qui renferme de l'encre et des roseaux taillés pour écrire. Les mirzas ont des mœurs douces et polies, et, quelque riches qu'ils soient, ils affectent toujours une grande simplicité dans leurs vêtements comme dans tout le reste. Les militaires les regardent avec un certain mépris. Il arrive quelquefois cependant que le monarque les élève à la dignité de khan. Mais la noblesse acquise de cette manière ne donne que peu de considération, et le moindre petit chef d'une fraction de tribu se regarde comme supérieur au mirza le plus considéré.

La profession de poëte est quelquefois lucrative, beaucoup moins cependant que celle d'astrologue. On peut même dire que la majorité des poëtes est pauvre; et, vu leur nombre, il est impossible que cela soit autrement. Toute personne qui a reçu un peu d'éducation peut, si elle préfère une vie oisive à une carrière active, prendre le nom de poëte; car c'est ainsi que s'intitulent les plus misérables versificateurs. Les poëtes en vogue chantent le roi et les principaux guerriers du pays; d'autres, moins heureux, se contentent de célébrer les louanges de ceux qui leur donnent quelque chose

ou qui veulent bien leur permettre seulement de prendre part à leur repas. Ils récitent aussi quelquefois les vers des poëtes les plus estimés. La facilité avec laquelle tout Persan peut acquérir un certain degré d'instruction dans les colléges des grandes villes, produit un essaim d'étudiants qui consument inutilement leur vie dans la paresse et la pauvreté. La ville d'Ispahan surtout est pleine de ces mendiants littéraires. Les colléges de cette ville et ceux de Schiraz produisent presque tous les poëtes errants qui inondent la Perse.

L'imprimerie est peu cultivée en Perse. Nous avons vu un Bostan et un Gulistan de Saadi publiés à Tauris; et l'*Asiatic journal* annonçait, il y a quelques années, l'établissement d'une imprimerie lithographique à Schiraz. On a aussi imprimé quelques ouvrages à Ispahan. Au commencement du règne de Mohammed-Schah, souverain actuel, on publiait à Tehran, comme nous l'apprend M. Kasimirski, un journal lithographié; mais le premier ministre ne voulant pas que le peuple s'occupât de questions politiques, le fit supprimer.

Le talent des calligraphes est fort estimé en Perse. Tous les marchands savent lire et écrire; quelques-uns même sont très-instruits. Ils font ordinairement leur correspondance en chiffres. La raison de cette coutume est facile à concevoir :

souvent dangereux pour
l'exerce. Il doit inscrire sur u
chaque cachet qu'il grave; et
sonne à laquelle il a vendu
vient à le perdre, le graveur
sous peine de mort, en faire
blable. Il doit marquer exact
date du jour où il en fait un
le propriétaire du nouveau
continue son commerce, doi
ter le fait par les témoig
plus respectables, et en inst
correspondants, en déclarant
comptes et actes qui auraien
lés de son premier sceau po
ment au jour où il a été perd

Les classes inférieures des
des villes ont à peu près l
mœurs dans toute la Perse.
dans les villes des écoles o
pauvres ouvriers même p
voyer leurs enfants. On y e
éléments du persan et de l'
écrire nettement. Là se b
l'ordinaire l'éducation qu'
dans ces écoles sur lesquell
donne des détails encore
jourd'hui.

Les Persans aiment la
ont en général une table b
Le bas prix des denrées et
abondance des fruits et d
permettent aux habitants
aisés de se procurer une
saine et abondante. Il leur e
comme à tous les mahom
manger du porc. Ils se

›nséquent il ne peut y
us ni honte ni péché à
olm rapporte qu'un offi-
ine royale d'Angleterre,
Bouschir, voulut visiter
ntait un cheval extrême-
très-mauvais écuyer, il
oint de tomber. Son em-
t fort les spectateurs. Le
ı Persan lui dit : J'ai
putation. Pas un de ceux
tourné en ridicule hier
présent que vous soyez
écuyer. — Et comment
c fait? dit l'officier. — Je
épliqua le Persan, que
rès-bien à cheval comme
iis, ainsi qu'il convient
ppartenant à une nation
is que vous étiez ivre, et
ır cette raison que vous
as vous tenir parfaite-

›as on apporte des pipes
Ce café, dit M. Narcisse
uel nous empruntons ces
ne espèce de boue qu'on
insi dire, plutôt qu'on ne
ıon en est que les Orien-
de le moudre, le pilent
lu tabac d'Espagne : ils
e la même manière que
ı lieu de le laisser repo-
rendre, ils secouent au
ment la cafetière, pour
· le marc; de manière
le verse, il ressemble
ocolat très-épais. On le
re dans de petites tasses
ı soucoupes, auxquelles
r d'autres petites tasses
ns lesquelles on met les
ur ne pas se brûler.
ile de se faire une idée de
Orientaux pendant qu'ils
café. Tant que dure cette
ıelquefois dix minutes,
sses soient fort petites,
ilence profond, et l'on
chose dans la salle que le
s, qui humeut de temps
à autre de petites gorgées, savourées avec volupté pendant quelques secondes.

« Il est de la politesse de se régler sur la personne la plus distingée de la société, et de ne jamais finir de vider sa tasse, ni la rendre, avant qu'elle ait remis la sienne.

« Le goût des Persans pour le café va jusqu'à la fureur; et je ne crois pas qu'il y ait un seul individu dans ce pays qui n'en prenne plusieurs fois par jour, ce qui est d'autant plus facile, qu'il y est à fort bon marché.

« Les personnes aisées qui en voyage ne peuvent en prendre aussi souvent qu'elles le désireraient, en portent de bien pilé et bien bourré dans des espèces de tabatières; on y ajoute un peu de miel fin pour le mieux broyer, ce qui en fait une sorte de confiture qui n'est pas désagréable. Elles le détachent avec de petites cuillères, et le mangent comme du chocolat : plusieurs y ajoutent une dose d'opium; mais alors on en prend moins que quand il est pur.

« Il est en Perse une passion qui non-seulement excède de beaucoup celle du café, mais qui peut être même considérée comme un besoin : c'est celle du *calioun*, espèce de pipe dont tout le monde fait usage. Elle se compose de plusieurs pièces : d'abord de la tête et du corps de la pipe, de la carafe et des tuyaux; la tête est faite comme une poire dont on aurait coupé la partie inférieure de manière à la rendre plate. Elle est creuse, garnie en dedans de terre calcaire cuite, et percée du haut en bas : on la remplit aux deux tiers avec des morceaux de charbon, puis on l'adapte sur un tube droit qui est fixé sur une carafe, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'à deux pouces du fond de ladite bouteille; sa gorge a un trou latéral destiné à recevoir un tuyau pour fumer, et fermé hermétiquement par un tampon de bois placé à cet effet au milieu du tube.

« Voici comme on s'y prend pour charger le calioun : après avoir mis dans la bouteille une certaine quantité

ıcellent ouvrage de cet au-
Perse, t. V, p. 189 et suiv.

d'eau, souvent odoriférante, on s'assure s'il y en a trop en aspirant, ce qui produit dans ce cas l'effet de la pompe et fait monter l'eau jusqu'à la bouche; on la diminue jusqu'à ce qu'on n'en obtienne plus que de l'air; alors on emplit la tête de tabac, que l'on couvre de charbons ardents, maintenus par un couvercle mobile fait en forme de cône, puis on la pose sur le tube droit dont il est parlé plus haut, et il est prêt à être fumé.

« Les grands seigneurs n'allument jamais leur cailioun eux-mêmes; ils ont continuellement devant eux un grand tuyau élastique, avec un bout de cristal que le domestique y adapte, après l'avoir allumé avec un autre de bois, qu'on y attache de nouveau, quand on l'offre à quelque convive, celui de cuir ne servant jamais qu'au maître.

« Le calioun est pour un Persan l'objet d'un grand luxe et d'une grande dépense. Son entretien exige un homme uniquement destiné à le porter, le nettoyer et le charger : cet homme, qu'on nomme *pisch-khedmet*, suit son maître à cheval; il porte toutes les pieces du calioun dans deux espèces de fontes, attachées à l'arçon de sa selle, d'un côté la carafe et les tuyaux, et de l'autre la tête, les pincettes et le tabac; il est de plus muni d'une grande bouteille de cuir remplie d'eau, pour pouvoir en changer chaque fois, et

n'est souvent qu'avec beau[...]
peine qu'on parvient à le faire

« Les femmes en Perse le[...]
aussi beaucoup, et quand elles
visite, c'est après le café la p[...]
chose qu'elles s'empressent d'o[...]

« La manière de le fumer est
près semblable à celle que les
emploient pour la pipe, c'est
qu'ils en aspirent la fumée d[...]
poumons; mais comme celle
lioun est infiniment plus do[...]
plus agréable, on l'y conserv[...]
nairement jusqu'à ce qu'elle [...]
une sensation qui tient du spa[...]
alors seulement on l'expectore

« Les Persans mettent dans [...]
beaucoup de gravité, et avec [...]
ils conduisent la fumée sur leu[...]
pour la parfumer.

« Il y a aussi une étiquette [...]
tenir à l'égard du calioun, et
quelle on ne doit jamais s[...]
quand on connaît les usages : e[...]
siste à offrir le sien à la pers[...]
plus distinguée, qui vous fait u[...]
honneur en l'acceptant, et en
quelques gorgées; on ne doit p[...]
demander le sien avant que le
de la maison ait donné l'ordre
apporter. Cette personne fum[...]
après et vous l'offre à son t[...]
suite il passe souvent jusqu'à
mité de la salle, chacun n'y
que très-peu. Mais c'est géné[...]
partout une politesse à faire

bout de cristal; le do-
soulève la tête du ca-
e qu'il n'y ait plus de
carafe; ensuite sur un
ceptible de son maître,
personne à laquelle il

s fument le calioun en
val; ils ont pour cela
de cuir élastiques, plus
premiers et longs de
pieds, par le moyen
uvent tenir leurs che-
taine distance les uns
pisch-khedmet porte le
dans la main droite,
la gauche il conduit
l laisse toujours un peu
lui de son maître.
us haut que ces usten-
s objets de luxe : il en
i, sans être garnis de
erres précieuses, n'en
du prix de cent à cent
ns; ils sont d'or mas-
ciselures et d'émail,
nt où l'on excelle en
uteille est de cristal de
t dorée d'une manière

dont le roi se sert en
tout recouvert de per-
ts, de rubis et d'éme-
, dit-on, plus de deux
ncs. Il y en a de deux
e ville et ceux de cam-
niers diffèrent des au-
les bouteilles qui con-
au, au lieu d'être de
cuir; mais tellement
l'émail, qu'elles coûtent
plus cher que les au-

ne portent pas de linge,
classes pauvres ne quit-
vêtement que lorsqu'il
içoit qu'avec de pareil-
'usage des bains chauds
essité. Il y a de fort
ans presque toutes les
ages. Quelques petites
naie procurent à tout
ée de ces bains.
sont en général les mê-

mes pour toutes les classes. Dans les fêtes publiques, auxquelles toute la population prend part, on voit des illuminations, des feux d'artifice, des lutteurs, des joueurs de gobelets, des bouffons, des marionnettes, des musiciens ambulants et des danseurs de corde. Les gens riches emploient leurs loisirs à monter à cheval, à faire des visites, à rester assis dans leurs appartements ou dans des jardins, car ils ne s'y promènent jamais; quelquefois aussi ils écoutent réciter des contes ou des vers. On voyait autrefois en Perse un grand nombre de danseuses qui figuraient dans toutes les fêtes; mais depuis l'avénement de la famille régnante, il leur est défendu de paraître à la cour; et Malcolm nous apprend que l'on n'en voit guère que dans le Khorasan et dans le Curdistan.

CONDITION DES FEMMES. — MARIAGE. — VISITE AU HAREM DU ROI. — CÉRÉMONIES PRATIQUÉES A LA NAISSANCE DES ENFANTS. — NOURRICES. — DIVORCE.

Dans l'examen des mœurs et du caractère d'un peuple, dit Malcolm, il n'y a rien de plus important à considérer que les coutumes et les lois qui règlent les rapports des deux sexes. De ce point, plus peut-être que d'aucun autre, dépendent l'état moral d'une nation et les progrès qu'elle a faits dans la civilisation. Plusieurs peuples qui ont laissé leurs femmes paraître en public sont restés, il est vrai, dans un état de barbarie; mais il n'y a point d'exemple qu'un pays où on les tient enfermées et où on ne soigne pas leur éducation, ait jamais obtenu un rang élevé dans l'histoire des peuples civilisés. L'influence des femmes, lorsqu'elles occupent dans la société la place qui leur est due, a le double avantage d'adoucir les mœurs et de porter l'homme aux actions nobles, hardies et généreuses. Les femmes bien élevées sont, en général, moins enthousiastes de la beauté que de la valeur, des talents et de la vertu; et l'espoir d'obtenir leurs suffrages est un des motifs les plus purs et les plus puissants qui conduisent à de bonnes

et grandes actions. La religion mahométane sanctionne, si elle ne l'ordonne pas, l'usage de tenir les femmes dans un état de servitude. Les sectateurs de cette croyance restent donc étrangers au mobile le plus fort et le plus noble des actions humaines. En Perse, les classes inférieures mesurent l'importance des femmes d'après les services qu'elles peuvent leur rendre. Dans un rang plus élevé, les hommes les regardent comme créées uniquement pour leurs plaisirs. Les femmes n'ont, dans une société ainsi organisée, aucune place qui leur convienne. Elles sont ce que leurs maris ou plutôt leurs maîtres veulent qu'elles soient. Une favorite, par le pouvoir de ses charmes ou de son esprit, peut exercer de l'influence sur son tyran; elle peut aussi obtenir des égards particuliers à raison de sa haute naissance et de la crainte qu'aurait son mari de déplaire à la famille à laquelle elle appartient. D'autres causes encore peuvent produire des effets plus extraordinaires. Ainsi l'habitude et la tendresse peuvent porter un fils à montrer à sa mère un respect et une déférence qui étendront l'influence de celle-ci hors des murs du harem; mais ces exemples sont rares et ne sauraient balancer les tristes conséquences de la réclusion des femmes.

Les Persans peuvent, en vertu de la loi et de l'usage, épouser une femme,

[redacted]

donne un appartement sépar riches vêtements, des servant lui fait une pension; si elle a e fants, elle n'est plus regardée c esclave, mais comme la mère l gitime héritier de la maison. aux femmes à louage, les Pers prennent autant qu'ils v moyennant un prix convenu. sorte de mariage est un contra ment civil qui se passe par-de juge, et qui, suivant eux, est honnête, comme tous les aut riages. Si les parties sont d elles le renouvellent au bout d L'homme est libre de le romp alors il doit, en renvoyant la lui donner toute la somm dans le contrat. Lorsqu'une louage quitte un homme, e contracter un autre engage qu'après quarante jours. L pour les veuves est de cent trente après lesquels elles peuvent co en secondes noces. Il n'y a guèr les gens de moyenne classe qu tractent de ces unions tempo Les gens du peuple ne pourrai prendre une femme qu'il faudra en la quittant; et les nobles n'e nent pas non plus parce qu'ils raient de renvoyer une femm leur a appartenu.

La religion mahométane perm prendre quatre femmes légitimes tefois les Persans n'en épousent

[redacted]

, les procureurs et un
bien un cadi, suivant
la richesse des famil-
ée, accompagnée de plu-
es, se rend dans une
abinet, dont la porte est
e, mais de manière qu'on
ne. Alors les procureurs
e lèvent, et celui de la
ngeant contre la porte
dit à haute voix, en
ain : Moi, N., procureur,
ous, N., je vous marie à
t. Vous serez perpétuel-
mme moyennant tant de
, dont vous êtes conve-
utre procureur répond
N., procureur, autorisé
nds en son nom, comme
étuité, N. qui lui a été
elle par N. son procureur
à condition de tant de
, dont on est convenu.
di ou le mollah se lève,
emme : Ratifiez-vous la
N. votre procureur vient
tre nom? — Elle répond :

demande la même chose
t dresse le contrat, y ap-
u et celui des différentes
i assistent à la cérémo-
emet le contrat au pro-
femme.

du peuple ne prennent
cureur; la femme entre
s parentes dans la pièce
mmes; et tous étant as-
lui dit : Moi, N., procu-
même, je prends vous N.
e à perpétuité, moyen-
douaire préfix; je vous
telle sur mon âme.

s femmes qui arrangent
Dès que les parties sont
cord sur les articles du
ux assigne le douaire sur
e de son bien, et envoie
les présents à sa future;
consistent en habits, bi-
t comptant. La femme,
envoie au futur différents
iguille que souvent elle a
ne.

La noce a lieu chez la future et dure dix jours. Le dixième, le marié envoie en plein jour le trousseau, qui se compose de hardes, de bijoux, de meubles, et même d'esclaves et d'eunuques, selon la qualité et la richesse des conjoints; c'est sa dot, on ne lui donne pas autre chose en la mariant. Des chameaux ou d'autres bêtes de somme portent le trousseau au son des instruments. Les esclaves et les eunuques vont ordinairement à cheval; il arrive souvent qu'on emprunte des meubles et qu'on envoie des coffres vides pour donner plus d'éclat à cette pompe. La nuit on conduit la mariée chez son époux; elle est montée sur un chameau, ou bien on la mène à cheval ou même à pied. Des joueurs d'instruments ouvrent la marche; des domestiques suivent, chacun une torche à la main; les femmes viennent ensuite, portant aussi chacune une torche. La mariée est couverte par un long voile qui cache entièrement ses formes. Les Persans en usent ainsi pour empêcher, disent-ils, les envieux de jeter des sorts sur sa personne. Deux femmes la mènent par le bras, quand elle est à pied; et, quand elle est à cheval, un eunuque tient la bride. Une heure après être arrivée chez son mari, les matrones la mènent à la chambre nuptiale, la déshabillent et la mettent au lit. Peu après, le marié est conduit, par des eunuques, ou des vieilles femmes, dans cette chambre où il n'y a point de lumière, de sorte que le mari ne voit sa femme qu'après la consommation du mariage.

Il arrive quelquefois, dans les mariages entre gens pauvres, que si l'homme a été obligé de promettre un douaire qui excède son bien pour obtenir le consentement des parents de la femme, il ferme la porte de la maison lorsqu'on lui amène son épouse, et dit qu'il ne veut pas la prendre pour un si haut prix. Il y a alors un débat entre les parents des deux côtés, et ceux de la femme sont obligés de rabattre quelque chose de leurs prétentions pour la faire accepter, parce que ce serait le dernier déshonneur pour

eux et pour elle de la ramener à son premier domicile.

Malgré ce que nous avons dit plus haut, les Persans savent toujours à quoi s'en tenir sur la beauté ou la laideur des femmes qu'ils épousent ; car les parentes, ou les autres personnes auxquelles on s'en rapporte pour le choix d'une femme, en font si bien le portrait, qu'on peut facilement juger si l'original plaira. D'ailleurs les filles ne sont enfermées, même celles des grands seigneurs, qu'à sept ou huit ans. Elles paraissent dans la maison jusqu'à cet âge. Ainsi, il arrive quelquefois qu'un homme a vu enfant la femme qu'il épouse plus tard. On rencontre rarement dans les rues les femmes d'un certain rang ; et quand cela arrive, elles sont tellement enveloppées que l'on ne distingue pas leurs formes. Les femmes pauvres ne sont pas aussi strictement renfermées. A Bouschir elles vont par troupes chercher de l'eau au puits pour les besoins de la ville. « J'ai vu, dit Morier, les plus âgées assises auprès du puits, filer du coton en faisant la conversation, tandis que les plus jeunes remplissaient l'outre où l'on met l'eau ; elles portent ces outres sur le dos, et vont nu-pieds ; leur habillement consiste en une chemise très-ample, des pantalons fort larges, et un voile qui couvre toute leur personne. Ce costume n'est point beau ; j'ai néanmoins, à travers leurs habits crasseux, décou-

Persanes portent en été une ch
de mousseline, de soie ou de ga
des caleçons de velours épa
lesquels leurs jambes sont en
nées comme dans des sacs. En
elles se couvrent de châles, d
ments de soie ouatés et de fo

Scott Waring nous apprend
son temps il y avait à Schiraz u
nombre de femmes aussi jolie
Europe ; mais leur manière
les empêche d'acquérir cett
tesse et ce sentiment des c
ces qui, parmi nous, donn
prix à la beauté. Les Pers
dans leurs discours de l
grossièreté ; leurs reproche
jures sont exprimés en te
ment forts, qu'un homme q
pecte n'oserait souvent les r
La curiosité des femmes qui habi
la maison voisine de la sienn
fournit de fréquentes occasions
voir et de s'entretenir avec
« Une chose, dit-il, qui sembl
tout bien étrange après les réc
nous a faits de la jalousie or
c'est que ces conversations se
habituellement en présence des
qui me laissaient voir leurs
sans en témoigner la moindre
gnance. Peut-être cette faveur
elle accordée qu'à ma qualité d'
péen. »

« La dépense à laquelle le Per
laisse entraîner pour son harem
rarement, dit Olivier, proport

ouses. La dépense qui
ns le harem est exces-
re est généreux ou fai-
s ne mettent point de
désirs. Les habits les
s plus frais, les bijoux
x et les plus chers, les
s exquis et les plus ra-
es plus délicats et les
s, doivent leur être
e abondance, avec une
on n'a pas d'exemple
semble qu'une femme
toujours étrangère à la
nari ou de son maître,
que pour elle, et ne
bonheur particulier;
le doive chercher à se
r la beauté, la rareté,
tout ce qu'elle peut se
a contrainte à laquelle
ages l'ont condamnée:
upée à fixer les regards
la tient enfermée, et
férence sur ses rivales,
ivie des femmes qu'elle
e une partie de la jour-
à sa toilette, et l'autre
les richesses qu'elle
t des amies qui vien-

prié un noble persan
naître les principales
s femmes dans le ha-
ondit en ces termes :
ousent, brodent, font
, et ma femme fait
s. Outre ces travaux,
des détails de l'inté-
son ; elles tiennent le
enses, distribuent les
domestiques, payent
isent leurs différends,
rveillance sur l'écurie,
les chevaux sont bien
mot, ont le soin de
ises de la maison. La
it plus d'affaires que je
e : elle était chargée de
ous les harems de son
maient plus de mille
devez concevoir quels
n lui causait. » « Lui
Morier, quelques observations sur la difficulté que devait éprouver une femme à suffire à tant d'occupations, et lui ayant demandé comment elle pouvait conduire tant d'affaires sans communiquer avec les hommes qui sont à son service, il me répondit que, dans chaque maison en Perse, il y a un officier désigné par le nom de *nazir*, avec lequel la maîtresse de la maison arrange chaque jour tout ce qui concerne les domestiques mâles à son service, à qui elle remet les gages qui leur sont dus. Pour se préparer aux obligations auxquelles elles seront soumises par la suite, les Persanes apprennent à lire et à écrire; dans leur enfance, on les envoie à l'école avec les petits garçons, et quand leur âge ne leur permet plus de sortir sans voile, elles reçoivent chez elles des leçons de femmes instruites; mais elles n'apprennent pas, comme en Europe, la musique et la danse. On n'enseigne ces arts d'agrément qu'aux esclaves, qui les exercent pour amuser leurs maîtres. Toutes les Persanes peuvent paraître sans voile devant le souverain; c'est une des prérogatives attachées à sa royauté. »

Nous allons donner d'après Morier la relation d'une visite que lady Ouseley, femme d'un ambassadeur extraordinaire de S. M. B. à la cour de Perse, rendit à la reine dans le harem.

« L'ambassadrice fit une visite de cérémonie à la reine, première épouse du roi de Perse. Elle fut introduite dans un vaste salon. A l'un des angles était assise la reine, vêtue avec toute la splendeur persane : de grosses houppes dorées brillaient sur sa coiffure, dont la dimension était très-grande. Les autres parties de son vêtement, comme celui de Zobéïde, favorite du calife, dans les *Mille et une nuits*, étaient tellement chargées de pierreries, qu'elle pouvait à peine se remuer. Dans un autre angle était un des enfants du roi, couvert d'une telle quantité de brocarts, velours, fourrures et pierreries, qu'il semblait ne pouvoir faire un seul mouvement. En dehors du salon étaient rangées

en ordre un grand nombre de femmes couvertes de diamants ; elles parurent avoir déployé dans cette occasion toute leur magnificence, quoiqu'elles fussent loin cependant d'égaler ce que nous aurions pu nous imaginer, d'après ce que nous en avaient dit les Persans. L'ambassadrice présenta le portrait de la reine d'Angleterre, entouré de brillants de la plus belle eau, à la personne qui se trouvait placée devant elle; mais celle-ci était incapable de juger de la beauté du travail. Cependant elle apprit ensuite que Sa Majesté, qui se connaît fort bien à ces sortes d'objets, l'avait beaucoup admiré. Pendant que lady Ouseley était occupée à prendre des rafraîchissements, on vint chercher ses deux femmes de chambre pour en faire autant; mais dès qu'elles se trouvèrent au milieu des domestiques, les Persanes se jetèrent sur elles comme autant de harpies pour examiner leurs vêtements, qui excitaient une curiosité sans pareille. Toutes avouèrent d'un commun accord que les habits des Européennes étaient de beaucoup préférables aux leurs; quant à ceux des hommes, elles ne furent pas du même avis. »

En Perse, quand une femme est enceinte de cinq mois, elle prépare la layette de son enfant futur. C'est alors que les femmes du roi envoient au grand trésorier la liste des objets qui leur sont nécessaires, et que celui-ci

prise du peu de joie que cause l
sance d'un enfant aux Européen
chez eux, dès qu'une femme s
premières douleurs, ils e
promptement chercher la sage-f
qui est ordinairement une v
et aussi tous leurs parents et
amis, qui demeurent autour
jusqu'au moment de la délivra
prennent alors l'enfant, le lave
billent, et l'entourent d'un lo
dage qui lui ceint le corps d
cou; ils tiennent les bras collés
du corps, de sorte qu'il ne peu
cet état, les remuer non plus
jambes. Ils le placent alors s
même couverture que la mère.
sage-femme prononce, dans
de l'enfant, la profession de f
vante, conforme au symbole de
tes : Il n'y a pas d'autre Di
Dieu; Mahomet est le prophète d
et Ali le vicaire de Dieu. Ce
femme qui admet ainsi le nou
au nombre des vrais croyants.
diatement après, la sage-femm
un sabre et trace, avec la poin
ligne sur les quatre murs de l
bre où est né l'enfant; une de
mes qui se trouvent là lui de
« Que faites-vous?—Je trace, r
elle, une tour pour Marie et p
fils. » La tour que la sage-fem
supposée tracer pour Marie et
est destinée à leur servir de
dans la vue de s'opposer à l'i
que le christianisme pourrait



s, et l'enfant reçoit
uve inscrit. Un mol-
enfant, lui répète le
, et place le morceau
langes. Les Persans
certaines cérémonies
1 tête de l'enfant, ce
l'ordinaire aussitôt
d'un fils. Si les pa-
malheur, si le nou-
e, la mère fait vœu
passera pas sur la
t, durant un certain
: durant sa vie en-
ecouvre la santé, ou
oit que temporaire,
la tête, donne un
de ses parents et de
nt et des cadeaux qui
nme offrandes à la
oela pour y être dé-
oto. Les gens riches
rrice pour leurs en-
garçon, dès qu'il a
année, le père choi-
: pour être son pré-
c'est une fille, on
e une femme dont
celui de précepteur.
royage de Morier les
ur les nourrices per-

avec une grande dif-
auteur, qu'on par-
une nourrice pour
ssadeur anglais. Il se
objections des deux
e lait de toutes les
présentèrent fut re-
p vieux pour la nour-
t; il en vint une qui
un de trois ans. Les
1 général toutes les
it, allaitent beaucoup
eurs enfants que les
constance qui servait
rza-Aboul-Hassan-
étendre que l'intelli-
ıfants était beaucoup
à se développer que
le son pays. Les Per-
as de même à l'égard
s filles. Leur femme
ose, deux ans et deux
andis qu'elle se contentera de faire teter deux ans sa fille. Le jour où elles sèvrent un enfant elles le présentent à la mosquée, puis elles réunissent leurs parents et leurs amis à un repas auquel prend part l'enfant.

« Il se présentait aussi une autre difficulté, c'était l'horreur qu'éprouvaient quelques Persanes à allaiter l'enfant d'un chrétien. L'une d'elles vint, passa une nuit, et rien ne put l'engager à demeurer plus longtemps, malgré les grands avantages pécuniaires qu'on lui promit pour la retenir, parce que ses connaissances lui avaient dit que le malheur la poursuivrait, si elle continuait d'allaiter un enfant chrétien. Il n'est point étonnant qu'il existe de semblables préjugés parmi eux, lorsqu'on remarque l'esprit de haine contre les infidèles qui domine dans tout le Coran, et forme une des doctrines les plus saillantes de la loi musulmane.

« Les nourrices persanes ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise en voyant la manière dont on traitait l'enfant. Elles défont rarement les bandages qui lient le maillot, de sorte que l'enfant demeure dans l'ordure. Elles voulaient appliquer le surmeh aux yeux du nouveau-né, opération qu'elles ne manquent jamais de faire; elles teignent aussi avec le henneh leurs cheveux et leurs mains.

« Ce qu'elles cherchent surtout à faire éviter aux enfants, c'est le mauvais regard, qu'on redoute en Perse beaucoup plus que chez toutes les autres nations de l'Asie. Elles attachent au cou de l'enfant, ou à son bonnet, une turquoise dont la couleur est regardée comme servant à détruire les effets d'un regard funeste. Elles enferment aussi, dans de petits sachets, des passages du Coran, les attachent au bonnet de l'enfant, et les considèrent comme un préservatif contre les maladies. Si quelqu'un vient voir l'enfant, admire la beauté de ses yeux, et qu'ensuite il vienne à tomber malade, la personne passe dès lors pour avoir un regard mauvais. Le remède contre cette influence consiste à prendre un morceau de son linge et à le brûler avec des graines de cresson, puis on

passe le réchaud plusieurs fois autour de l'enfant. Les Persanes tiennent ujours à une grande distance les personnes dont elles pensent que le regard peut être funeste.

La religion mahométane permet le divorce pour le sujet le plus léger; il suffit qu'un des conjoints soit dégoûté de l'autre, et veuille la séparation, pour que le divorce ait lieu. Les parties font devant le juge, ou devant un homme d'église, l'acte de divorce; et dès que cet acte est fait, l'homme et la femme ont la liberté d'épouser qui bon leur semble. Le mari, à la dissolution du mariage, est obligé de donner le douaire à sa femme, si c'est lui qui la répudie; mais si c'est la femme qui a demandé la séparation, elle ne peut rien exiger. Les Persans ont le droit de reprendre trois fois la femme qu'ils ont quittée; mais si, après un triple divorce, l'homme et la femme veulent encore se remarier ensemble, ils ne peuvent le faire qu'après que la femme a épousé un autre mari, et que celui-ci l'a répudiée à son tour. « Les Persans, généralement parlant, dit Chardin, usent rarement de cette ample liberté qu'ils ont de se démarier. La bourgeoisie s'en prévaut quelquefois; mais les gens de qualité aimeraient mieux mourir que de répudier leurs femmes, et ils leur ôteraient plutôt la vie que de leur accorder le divorce. Le menu peuple n'en vient [redacted]

un crime pour qui que ce soit quérir seulement de ce qui Le mari y exerce une pleine sans la participation de pers assure qu'il s'y fait de cruel tions et bien étranges, et que y dépêche bien des person croirait être mortes naturell

USAGES PARTICULIERS A CERTAIN — ESCLAVES. — USAGES DES HOSPITALITÉ, — TRIBUS ARA PERSE.

Les différentes villes de l des usages qui leur sont pa Les habitants de Casbin, qu dent presque tous de tribu qui faisaient paître leurs dans les prairies qui envir ville, croient avoir le droi rection contre le gouverne n'ont recours, il est vrai, à lier privilége que lorsqu'il poussés par la violence; mai peuple, conduit par ses m déclare une guerre ouverte à Il y eut, en l'année de l'hé (1723 de J. C.), un soulève tre les Afgans, qui perdi mille hommes dans la ville, obligés de l'évacuer. Il ex beaucoup de rivalité entre tants des différents quarti même ville. Quelquefois il luttes où plusieurs personne la vie; mais le gouvernem [redacted]

ıs presque toutes les gran-
ı il y a un esclave de con-
ıssez ordinairement, y est
re que ces gens trahissent
; et on remarque en gé-
lans la position du maître
t à son esclave, il y a con-
côté et attachement de

nous venons de dire tou-
eurs et usages des Persans,
juer surtout aux habitants
des villages; les tribus er-
les habitudes un peu diffé-
'il convient d'étudier. Pen-
x, les chefs de ces tribus
linairement à la cour ou
itale des provinces; ils se
le visiter quelquefois leurs
ı laissent sous la direction
. Les tribus changent de
haque saison, et jouissent,
esque toute l'année, d'un
; les tentes sont dressées,
aire, sur les bords d'une
'un ruisseau; les chevaux,
et les moutons, paissent
utour du camp. Les jeunes
l'ils ne vont pas à la chasse,
r temps assis en cercle et
lorment. Les femmes s'oc-
c beaucoup d'activité des
nage, ou bien elles veillent
its garçons et les vieillards
les troupeaux. Malcolm re-
on trouve en Perse, et par-
at dans l'Aderbidjan, de
ements de Bohémiens; il
grande ressemblance entre
ens de Perse et ceux qu'il
n Angleterre. Cette coïnci-
rien qui doive nous sur-
est bien prouvé aujour-
les Bohémiens d'Europe,
x d'Asie, sont tous origi-
Inde; et cette communauté
plique suffisamment la con-
ı mœurs, des habitudes et
.

ıs errantes ne tiennent pas
ement que les habitants des
réceptes de la religion, sur-
qui touche les aliments dé-
mangent tous du lièvre, que les casuistes persans regardent comme une nourriture dont on doit s'abstenir, bien qu'elle ne soit pas légalement défendue; et ils ne se feraient pas scrupule de manger du porc si l'occasion s'en présentait. Malcolm parle d'un Curde qui disait un jour à un Anglais que la tribu à laquelle il appartenait avait beaucoup plus de rapport avec les Européens qu'avec les mahométans, car, ajoutait-il, nous mangeons de la chair de porc, nous ne jeûnons point et nous ne faisons point de prières. Les Persans qui appartiennent aux tribus ne s'occupent guère, comme nous venons de le dire, des préceptes de la religion. On voit cependant parmi eux des personnes qui font les ablutions et récitent les prières légales. Un auteur persan, cité par Malcolm, rapporte qu'étant jeune il récitait les prières légales devant un homme appartenant à une tribu puissante. Remarquant que cet homme ne priait pas comme lui, il lui demanda s'il ne s'adressait jamais à Dieu suivant les formes établies par le prophète. De temps en temps, répondit cet homme, je baisse la tête et puis je la relève, comme vous venez de faire; mais je ne recite point de prières; et pour vous dire la vérité, je n'en ai jamais su aucune. Le même auteur rapporte qu'un habitant de la ville, hôte d'un homme appartenant à une tribu, commençait le matin, suivant l'usage, à lire tout haut un chapitre du Coran, lorsqu'il reçut un vigoureux coup de bâton qui lui fut appliqué par la femme de son hôte, laquelle, tout en colère, lui demanda si par hasard il était mort quelqu'un dans la maison, pour qu'il fût utile de lire dans ce livre. Le mari, tout en blâmant la violence de sa femme, dit à son ami qu'il avait eu tort en agissant comme il l'avait fait, et qu'une lecture qui n'était d'usage que pour les enterrements ne pouvait pas manquer d'attirer quelque malheur sur sa maison. Les hommes des tribus n'ont aucune espèce d'instruction religieuse; et si un mollah vient les appeler à la prière, ils l'écoutent avec impatience, et ne

tiennent aucun compte de ses exhortations.

Tous les hommes des tribus errantes sont adonnés au pillage, et tirent vanité de certains exploits qui, dans un gouvernement régulier, seraient punis de mort. Leurs conversations trahissent ces habitudes de brigandage. Il leur arrive souvent de déplorer la tranquillité du pays, et de parler avec enthousiasme de ces temps où, suivant leur expression, tout homme qui a du cœur, un cheval et un cimeterre, peut vivre heureux et dans l'aisance. Sir John Malcolm faisait à un chef de tribu des questions sur des ruines qu'il voyait; les yeux du chef s'animèrent. « Il y a plus de vingt ans, dit-il, que j'ai accompagné mon oncle pour attaquer de nuit, piller et détruire ce village, qui n'a jamais été rebâti. Ses habitants, qui sont de méchantes gens, et nos ennemis, se sont cependant établis tout auprès, et sont redevenus riches; mais, ajouta-t-il, Dieu ne permettra pas que la tranquillité dure toujours, et si le temps passé revient, je leur jouerai encore un tour avant de mourir. » Une autre fois, Malcolm étant à la chasse, passa, accompagné d'un vieux Persan appartenant à une tribu errante, auprès d'un ravin profond. « Il y a environ vingt ans, dit cet homme, nous étions couchés dans ce ravin, moi et dix autres de ma tribu, en attendant une cara-

[redacted]

n'a de charmes pour eux q
qu'ils peuvent en abuser. L
gnant (Feth-Ali-Schah), à q
chais d'expliquer la nature du
nement anglais, me dit, aprè
écouté avec beaucoup d'a
« Votre roi me paraît être le
magistrat de l'État. Une auto
bornée doit être stable, m
vanche elle ne peut offrir a
tisfaction à celui qui la pos
pouvoir est tout différent, e
une véritable jouissance. J
mon gré élever ou abaisser
grands seigneurs que vous
tour de ma personne; mais
l'avoue, il n'est pas certain q
mille possède après moi le
j'occupe. » Tant que les idées
geront pas en Perse, l'aut
toujours le partage du plus f
prince ou un chef montre de
tions équitables, il inspire le
une grande partie de ses com

Un homme appartenant à
errante avait été chargé
deux Anglais qui voyageaient
Cet homme, causant avec
camarades, soutenait qu'un
sang au service duquel il se
avait plus de droits au trône
ses frères dont on s'accorda
l'humanité, la vertu et le jug
cela parce qu'il était infinim
redouté. » Voyez, disait-il, ce
lage qui est devant nous; si

ırquer que les lois défen-
llage : « Mais à quoi donc,
:upe une population aussi
? »

ı les époques, les habitants
ont exercé une hospitalité
:nvers les étrangers; mais
s tribus l'emportent encore
ɪ de leurs compatriotes. Le
tribu qui résidait à Hama-
reçu la visite de Sir John
de toute sa suite, fit prépa-
ɪ recevoir une maison de
Il y avait, indépendam-
nglais, bon nombre de Per-
furent traités avec la plus
ɪnificence; et en remontant
ur retourner à la ville, ils
pendant qu'ils étaient à
;elée subite étant survenue,
vaux et mulets appartenant
ıes invitées, et au nombre
leux cents, avaient été fer-
afin qu'il n'arrivât aucun
x hôtes du khan. Il n'y eut
ıi n'admirât cette délicate

s de la Perse se piquent en
protéger avec une fidélité
es personnes qui se con-
lqu'un de leurs membres.
porte cependant un exem-
ahison d'un chef de tribu
a deux officiers anglais qui
ıfiés à lui. Ce chef, ajoute-
t le dire à la honte de la
:happé au châtiment qu'il
es tribus ont un grand res-
ɪ famille de leurs chefs, et
ent que rarement et avec
e peine à obéir à d'autres
arrive souvent que l'on
ɪ champ de bataille un en-
présence agit plus sur l'es-
ommes de sa tribu que la
ommandant expérimenté,
bares ne regarderaient pas
r chef légitime. Les tri-
ınent des relations suivies
es et les villages. Les hom-
vendre des chevaux et des
ı'ils élèvent, et des tapis
eurs femmes. Ils prennent
u grain, du drap, de l'ar-
gent et quelques objets de quincaillerie. Ceux des Persans qui exercent des professions paisibles sont appelés *tadjics*. Ce nom s'applique seulement aux habitants des villes. Plusieurs de ces tadjics sont attachés aux tribus errantes, et employés à la culture des champs et à la garde des troupeaux.

Les cérémonies qu'on observe dans les tribus pour la circoncision et les enterrements sont à peu près les mêmes que pour les habitants des villes. Mais aux funérailles d'un chef ou d'un guerrier illustre par son courage, le cheval de bataille du défunt, chargé de ses armes et de ses habits, accompagne le cortége. Les personnes qui veulent témoigner du respect pour la mémoire du mort envoient un cheval sans cavalier, et portant des armes sur la selle.

Les cérémonies du mariage diffèrent peu de celles qu'on observe dans les villes; mais le matin du jour où la mariée doit se rendre à la maison ou à la tente de son époux, les amis de sa famille, et, si elle est fille d'un chef ou d'un ancien, tous les cavaliers auxquels son époux a droit de commander, se réunissent pour former son escorte. Le cortége s'avance avec des danseurs et des musiciens, et quand il n'est plus qu'à une petite distance, le marié monte à cheval, accompagné de tous ses amis, et s'avance au-devant de la cavalcade. Il tient à la main une pomme ou une orange, et lorsqu'il n'est plus qu'à peu de distance, il la jette de toutes ses forces à la mariée. La vigueur qu'il déploie dans cette circonstance est regardée comme d'un heureux augure. Tous les assistants regardent en silence, et aussitôt que la pomme est jetée, il y a une mêlée générale. Le marié fait aussitôt tourner son cheval, et court à bride abattue vers sa demeure. Les cavaliers de la mariée lancent en même temps leurs chevaux, et tâchent de saisir l'époux. Celui qui parvient à l'arrêter a de droit son cheval, sa selle et ses habits. Les pauvres qui ne pourraient pas faire un aussi riche présent donnent quelques pièces d'argent au cap-

teur. Toutefois, il arrive rarement que le marié soit pris; car, comme c'est pour lui un point d'honneur d'échapper aux cavaliers qui le poursuivent, il monte le cheval le plus léger de la tribu, et ses amis font tous leurs efforts pour protéger sa retraite.

Les cérémonies du divorce sont les mêmes pour les habitants des villes que dans les tribus; mais il est rare chez les dernières. Les femmes, dans les tribus, sont plus utiles à leurs maris par les services qu'elles leur rendent, que dans les villes. Les hommes des familles pauvres des tribus trouvent difficilement le moyen de payer un douaire à la femme qu'ils veulent renvoyer. D'ailleurs, il est souvent dangereux d'offenser une femme qui appartient à une famille considérée. Ses parents pourraient tirer de cette injure une vengeance éclatante. On lit dans un ouvrage persan sur les mœurs des tribus, et cité par Malcolm, que lorsque les hommes veulent donner une preuve de la résolution où ils sont de vaincre ou de périr, ils font avant leur départ un divorce conditionnel, à moins qu'ils ne reviennent vainqueurs. Autrefois, dit l'auteur de ce traité, on aurait regardé comme infâme un homme qui aurait survécu à cette cérémonie sans revenir victorieux. Mais aujourd'hui le divorce conditionnel n'est trop souvent qu'une vaine forfanterie. Il y a des gens qui [redacted]

trouve presque partout en P chef de tribu qui passa quelq avec la mission anglaise de S Malcolm, dans le voisinage manschah, avait avec lui un d'un grand talent. Cet homm dant une marche, s'adressa John Malcolm, lui dit : «Vous doute bien fier de la discipline avez établie parmi vos servit sans qui marchent là aussi r ment que vos propres soldat bien vous a-t-il fallu de tem plier ainsi mes compatriot usages? — Environ six mois pondit Malcolm. — Eh bien bouffon, si vous le permette détruire en moins de six min ce que vous avez fait en si Ayant obtenu la permission licitait, le bouffon poussa s auprès des cavaliers pers conduisaient les chevaux de et auxquels on avait donn formel de ne pas quitter leu Le bouffon avait remarqué hommes appartenaient presq des tribus qui habitent les m du Louristan, et il commenç ter d'une voix forte et claire son commençant par ces mots tez-moi, enfants du Louristan chanter les actions de vos a Avant qu'il eût fini sa chan ces cavaliers étaient réunis lui, et les chevaux qu'on ava [redacted]

it à déclamer et récitent
plus fameux poëtes, et
fragments du Schah-Na-
usi. Ceux qui possèdent
sent d'une grande con-
ni leurs camarades.

des tribus ne sont pas
celles des villes. Elles
une manière très-active,
ns de leur ménage, et pa-
contentes de leur sort.
qui visitent leurs tentes
ns sont sûrs d'y rece-
le plus obligeant. Mais,
l ne faut pas s'y mépren-
ans leur air ni timidité
nais seulement l'expres-
ne conscience et l'igno-
e la honte. Quoiqu'elles
ral brunes et hâlées par
ont quelquefois, étant
grande beauté. Dans
rre, leurs charmes dis-
ntôt par le rude tra-
les sont condamnées.
r persan rapporte ainsi
lui firent des femmes
« Lorsque j'arrivai, dit-
le Sennah, qui est ha-
ibus turques, je fus in-
mon logement dans la
ef afschar, où je fus ac-
plus grande prévenance.
ui, suivant l'usage, n'é-
oilées, se distinguèrent
enances à mon égard.
n hôte, âgée d'environ
ait plus belle que je ne
r; je dis que j'avais soif,
sitôt et m'apporta une
d'eau fraîche. Cette eau
comme une goutte de la
présentée par un ange;
nenta, au lieu de la cal-
ne que ses beaux yeux
llumée dans mon sein. »
parlé du chagrin qu'il
oigner de cette habita-
r témoigner, même par
sentiment très-pur qu'il
r cette jeune personne, il
homme vain et accou-
ger les choses aurait pu
r les manières de cette

belle fille; mais je connaissais par expérience les dames des tribus, et je savais qu'il ne fallait voir dans leurs prévenances que le désir de bien traiter leur hôte. Je suis convaincu, dit-il, que ces dames sont plus vertueuses que toutes les autres femmes de la Perse. » L'éducation des femmes des tribus est bien appropriée au genre de vie qu'elles mènent. Malcolm passant à cheval auprès d'un campement de quelques familles de la tribu d'Afschar, dit à un noble persan qui l'accompagnait, qu'il doutait beaucoup que ces femmes eussent la hardiesse et le courage qu'on se plaisait à leur accorder, et surtout de leur talent à monter à cheval. Aussitôt ce Persan appela une jeune fille de belle tournure. et lui demanda en turc si elle n'était point la fille d'un soldat. «Oui,» répondit-elle; « Et vous espérez aussi devenir la mère de soldats? » Elle sourit. «Montez sur ce cheval, dit-il, en lui montrant un cheval bridé et sans selle, et faites voir à cet envoyé européen la différence qu'il y a entre une fille de tribu et une fille de la ville. » Aussitôt elle sauta sur le cheval, partit au grand galop, et ne s'arrêta que sur le sommet d'un roc, où elle agita sa main au-dessus de sa tête, et revint vers nous avec la même vitesse. Rien, dit Malcolm, n'était plus dangereux qu'une course à cheval sur le terrain qu'elle avait choisi; mais elle ne témoigna pas la moindre crainte, et parut charmée de pouvoir nous donner une occasion de juger favorablement les femmes des tribus.

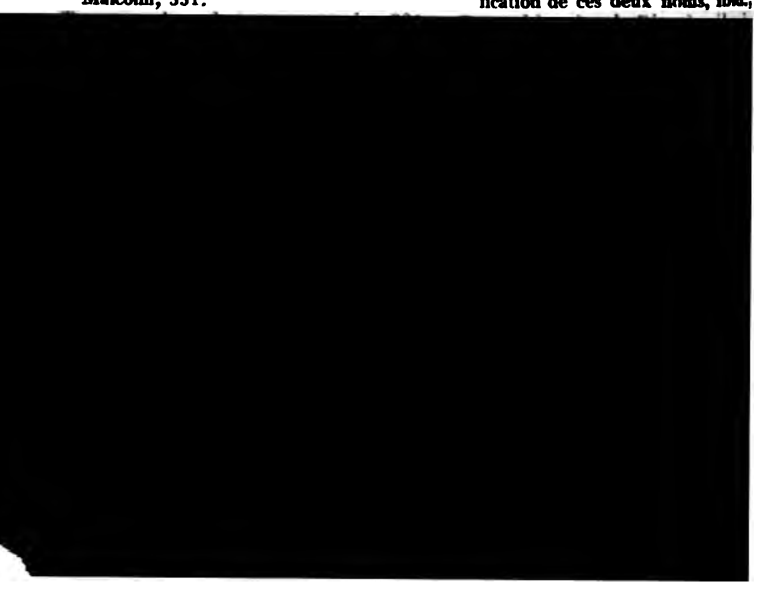
La pauvreté et les usages des tribus errantes empêchent souvent les hommes de prendre un grand nombre d'épouses. Plusieurs n'ont qu'une seule femme, et à moins qu'elle ne soit stérile ou vieille et incapable de travailler, ils n'en prennent pas d'autres. D'abord, ils se trouvent rarement dans une position qui leur permette de nourrir plus d'une femme; et puis leurs querelles pourraient avoir de graves inconvénients, et deviendraient une source de discordes entre plusieurs familles. Les unions temporaires en

usage dans les villes et les bourgs de la Perse sont en horreur aux femmes des tribus. Souvent il est arrivé que ces femmes ont frappé des mollahs qu'elles soupçonnaient d'avoir prêté leur ministère pour sanctionner ces mariages qu'elles regardent comme honteux pour leur sexe. S'il demeure prouvé, par ce qui précède, que les femmes des tribus jouissent de plus de liberté que celles des villes, il ne s'ensuit pas, dit Malcolm, qu'elles occupent le même rang qu'en Europe. Elles travaillent tandis que leurs maris passent le temps à ne rien faire, ou dans de vains amusements; et, en définitive, elles sont bien plutôt leurs servantes que leurs compagnes. Si un homme des tribus n'a pas autant d'épouses et de concubines que le permet la religion mahométane, la cause en est à sa pauvreté, et aux usages de la société au milieu de laquelle il vit. Mais ce même homme, s'il vient à se fixer dans une ville, en adopte les mœurs, et sa femme doit souvent se résigner à avoir de jeunes et belles rivales. Dans les tribus, cependant, une mère conserve presque toujours pendant toute la vie une grande influence sur son fils. C'est elle ordinairement qui préside au choix de ses femmes, s'il en a plusieurs, et qui est chargée de la conduite intérieure de sa maison. L'espoir de jouir de cette autorité domestique fait désirer vivement aux Persanes d'avoir des [redacted]

Les observations qui prés
s'appliquent qu'aux tribus d'or
sane ou turque. Les tribus ar
mises à la Perse, et qui habite
tes du golfe Persique, ont cons
que toutes les habitudes et la l
leurs ancêtres. Les hommes,
du bonnet de peau d'agneau,
un léger turban et un mant
nourriture de ces Arabes
frugale que celle de tous le
habitants du royaume. Ils
nourrissent pour ainsi dire
dattes; mais cet aliment leu
agréable. Il y a quelques ann
Malcolm, une femme, appart
une famille arabe établie a
Bouschir, s'était embarqué
l'Angleterre avec les enfants
dent anglais dans cette ville.
retour, ses compatriotes la q
nèrent sur le pays lointain qu'
visité. Cette femme parla avec
siasme des routes, des voitu
chevaux, de la richesse et de l'
des villes et de la fertilité des
gnes. Ses auditeurs enviaient
des Anglais; mais lorsque cett
eut ajouté : On ne trouve pas
miers en Angleterre; je n'ai c
chercher pendant que j'y étais
voir en découvrir un seul.
l'opinion des Arabes changea
tement, et l'envie fit place à
qu'ils éprouvaient pour ces
Anglais, condamnés à vivre
[redacted]

ABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PERSE.



EXPLICATION DES PLANCHES

DE LA PERSE.

ie 1. Voyez page 49, col. 1.
2. 3. » 48, » 2.
4. 5. 6. » 48, » 2.
7. » 42, » 1.
8. » 38, » 1.
9. » 39, » 1.
10. » 40, » 1.
11. » 40, » 1.
12. » 40, » 2.
13. » 41, » 2.
14. » 41, » 2.
15. » 42, » 2.
16. » 43, » 2.
17. » 45, » 2.
18. » 45, » 2.
19. » 46, » 1.

20. Médailles sassanides.

°1 (4ᵉ méd. de la pl.), Artaxerxès Iᵉʳ ...chir).

...iesn beh Artahschetr malcan malca airan (*).

...rateur d'Ormouzd, l'excellent Ar...is, roi des rois de l'Iran.

...te d'Artaxerxès coiffé de la tiare per...

...revers, *Artahschetr iezdani;* le divin ...erxès.

...el du feu ou *pyrée.*

...te drachme a été frappée par Ar...xès, fondateur de la dynastie. (Voy. ...o et 309; Longpérier, p. 2, n° 1.)

...2 (1ʳᵉ méd. de la pl.), Sapor Iᵉʳ (*Scha-*...

...iesn beh Schahpouhr malcan malca Iran minotschetri men iezdan.

...dorateur d'Ormouzd, l'excellent Scha..., roi des rois de l'Iran, germe céleste ...race des dieux.

...te de Sapor, coiffé d'une couronne ...ntée d'un globe céleste.

...revers, *le divin Schapour.* Pyrée entre ...gardes armés de lances. (Silvestre de ...Mém. sur div. ant., pl. VI, nᵒˢ 3 et 4.)

N° 3 (3ᵉ méd. de la pl.), Vararane II (*Bahram.*)

Mazdiesn beh Varahran malcan malca Iran minotschetri men iezdan.

Buste de Bahram, la tête ceinte d'un diadème ailé.

Au revers, un pyrée entre deux gardes. (Longpérier, p. 23, n° 22.)

N° 4 (11ᵉ méd. de la pl.)

Mazdiesn beh Varahran malcan malca airan ve aniran minotschetri men iezdan.

L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Vararane, roi des rois de l'Iran et d'Aniran, germe céleste de la race des dieux.

Bustes de Vararane et d'une reine; vis-à-vis un jeune homme, qui peut être le jeune Vararane III.

Au revers, le roi Vararane et la reine adressant leurs prières au feu d'Ormouzd. (Longpérier, p. 25, n° 25.)

Planche 21. Voyez page 31, col. 1.
22. » 31, » 2.
23. » 32, » 1.
24. » 32, » 2.
25. » 29, » 2.
26. » 30, » 1.
27. » 30, » 2.
28. » 11, » 1.
29. 30. 31. 32. 33. 34. Voyez page 13, col. 1.
35. Voyez page 13, col. 1.
36. » 14, » 1.
37. » 15, » 2.
38. » 24, » 2.
39. » 15, » 2.
40. » 15, » 2.
41. » 20, » 1.
42. » 20, » 2.
43. » 18, » 2.
44. » 20, » 2.
45. » 33, » 2.
46. » 16, » 1.
47. » 34, » 1.
48. » 14, » 2.
49. » 50, » 1.
50. » 50, » 1.
51. » 50, » 1.

52. Roustam jeune encore attaque un éléphant blanc qui avait

(*) ...e dois la lecture de toutes ces légendes à ...ance et au savoir de M. Adrien de Longpérier, ...ent des médailles de la Bibliothèque royale. ...oie les personnes qui désireraient plus de dé... ...mémoire du même auteur sur les médailles ...les, mémoire couronné par l'Institut.

brisé sa chaîne et le tue (copié d'après un manuscrit du Schah-Nameh).

Planche 53.	Voyez page	358,	col.	1.	
54.	»	358,	»	2.	
55.	»	365,	»	2.	
56.	»	366,	»	2.	
57.	»	373,	»	2.	
58.	»	376,	»	2.	
59.	»	381,	»	2.	

60. Femme guèbre de la Perse, d'après Chardin, voyez page 268.

61. Homme fumant le narguileh ou calioun, voyez page 465, col. 2.

61. Parses de Bombay, voyez page 337, col. 1.

62. Parse faisant la prière du Costi, voyez page 337, col. 1.

Ustensiles divers relatifs au culte des Parses.

N° 1. Sorte de plat sur lequel les prêtres parses mettent des offrandes.

N°s 2 et 3. Vases qui contiennent de l'eau avec laquelle les prêtres lavent leurs mains.

N° 4. Vase qui contient l'eau destinée aux purifications.

N° 5. Espèce de soucoupe qui sert dans les cérémonies religieuses.

N° 6. Pincette de fer pour attiser le feu sacré.

N° 7. Petit plat percé de neuf trous et qui sert dans les cérémonies religieuses.

N° 8. Autre plat plus grand.

N° 9. Cuiller qui sert à jeter des parfums dans le feu sacré.

N° 10. Tasse dans laquelle les prêtres mettent du lait.

N° 11. Vase
» 12. Pilon
» 13. Anneau } en usage dans les cé-

Planche 66.

N° 1. Soldat équipé d'après l'anc
armé d'un fusil à mèche, d'un bou

N° 2. *Ferrasch*, sorte de valet
les tentes, étend les tapis, etc.
tient à la main un fanal.

N° 3. Homme du peuple des
du nord de la Perse enveloppé
manteau.

Planche 67. Danseuse persane d
peinture.

68. Page géorgien d'apr
ture.

69. Dame persane dan
voyez page 471, c

70. Dame persane dan
voyez page 471, c

71.

N° 1. Aiguière avec son bas

N°s 2 et 3. Embouchure et
neï embaneh ou cornemuse. Vo
ment entier planche 51.

N° 4. Écritoire, roseau et d
siles pour écrire. Au-dessous d
est représenté un *kémanschal*
violon avec son archet.

Planche 72. Voyez page 404,

73. Déjeuner persan.

74. Femmes persanes
verte du voile
l'autre vêtue co
harem.

75. Voyez page 462,

76. » 460,

77. » 410,

78. Exercices gymnas

79. Persan à cheval
lioun, page 465,
peut voir plan

…es.
…liers.
… d'Ali, voyez p. 462, col. 1.
… avec son fourreau.
…le pique.
…e d'arme tranchante.
…dans son étui.
…nois plein de flèches.

…i, espèce de flûte.
…ue trompette.
…doline.

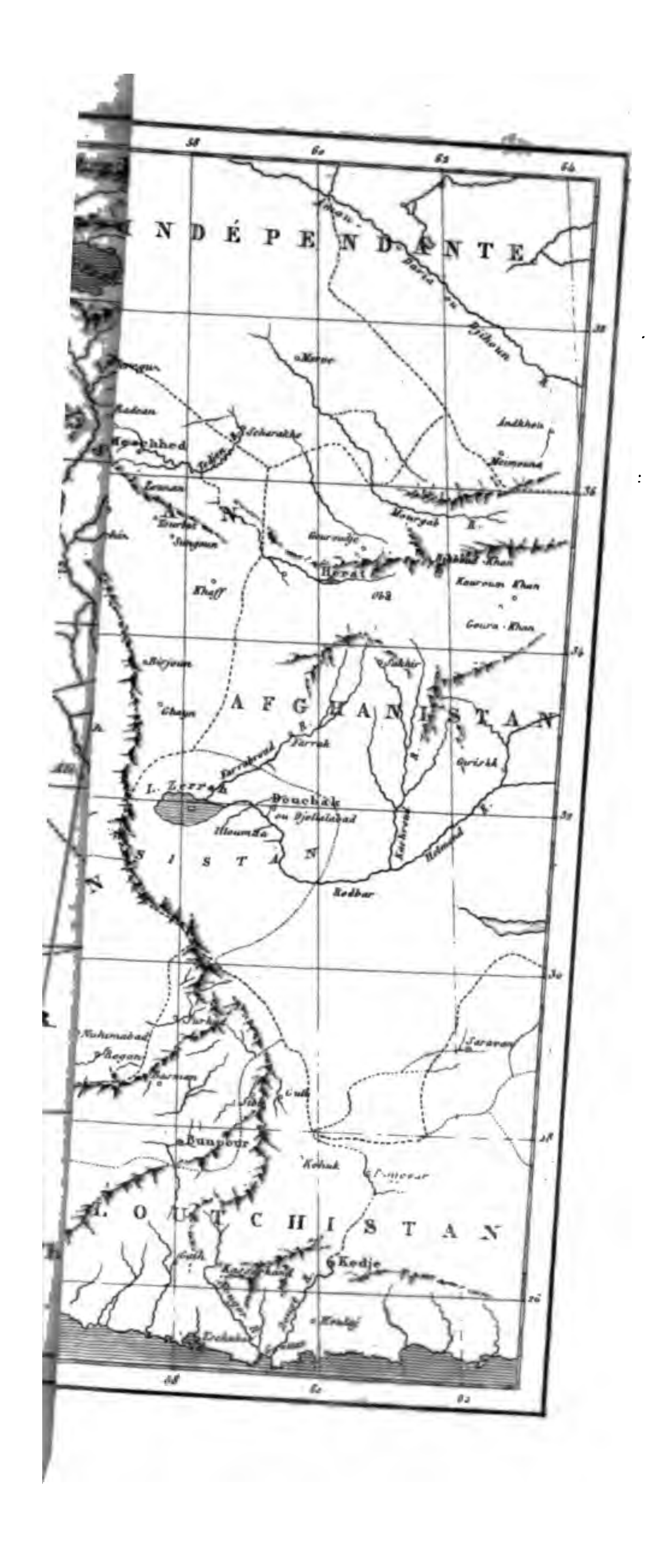
N° 4. Kémanschah, voyez encore planche 71.

N° 5. Trompette recourbée.

N° 6. Flûte de Pan.

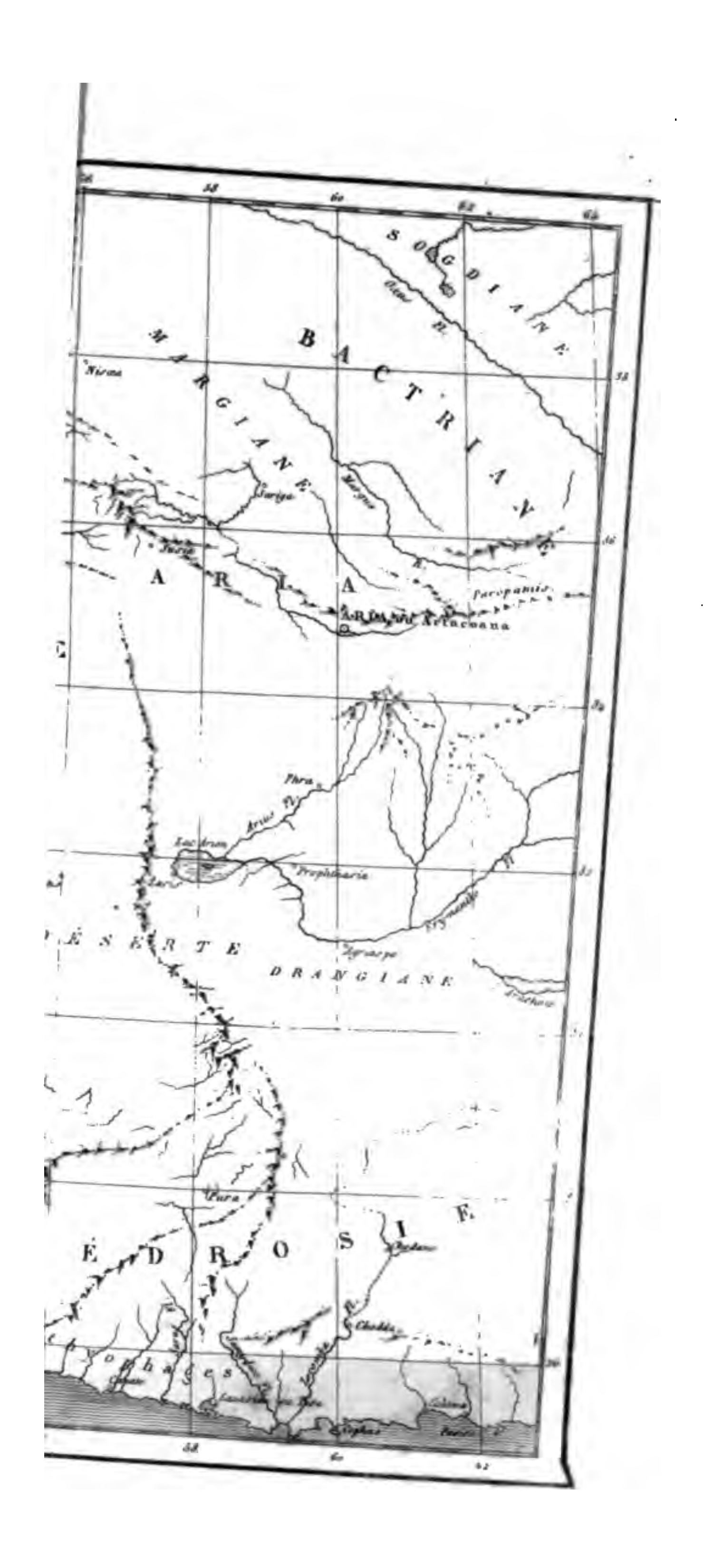
N°s 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15. Différentes espèces de petits tambours, de tambours de basque, de cymbales, etc.

N° 16. Tambour à caisse de bois et sur lequel on frappe des deux côtés avec la main. Le milieu de la peau d'un des côtés est enduit d'un mastic de riz de couleur noire; qui change le son de l'instrument et forme une espèce d'accord avec les bords et l'autre côté.



I N D É P E N D A N T E
Amou Daria ou Djihoun
Merve
Scharakhs
Meschhed
Andkhou
Meimouna
Mourgab R.
Herat
Khaff
Kouroum Khan
Goura Khan
Birjoun
A F G H A N I S T A N
Farrah
L. Zerrah
Douchak
ou Djellalabad
Redbar
Helmend
S I S T A N
Saravan
Bunpour
Kohak
L O U T C H I S T A N
Kedje
Tchaubar

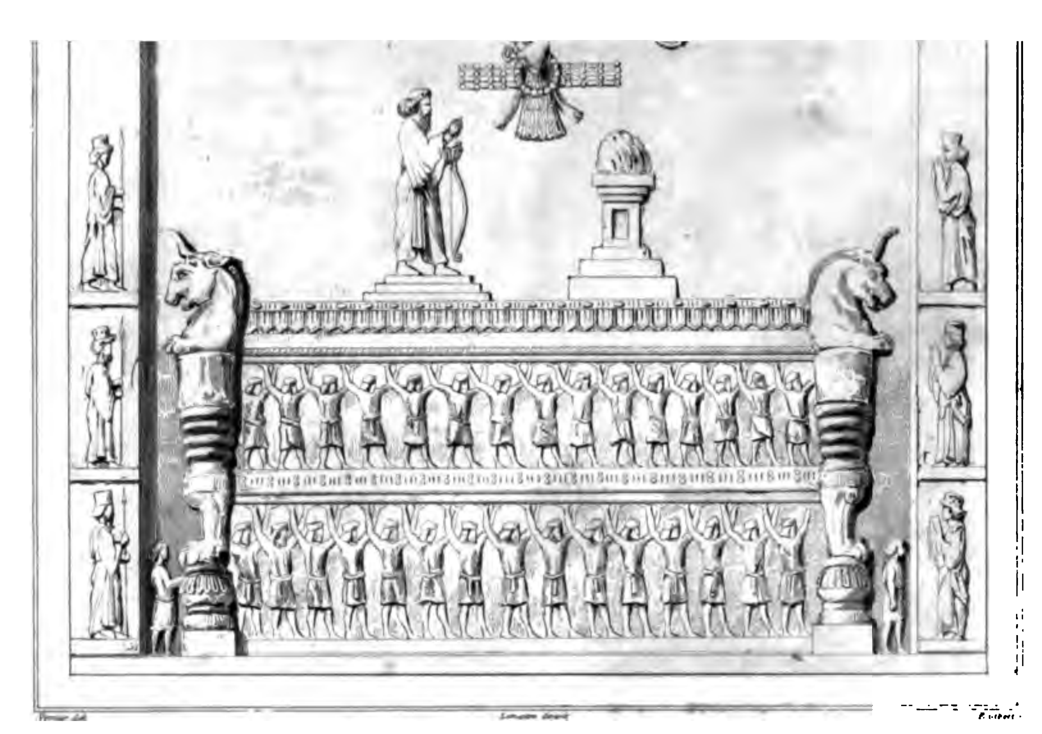
[redacted]



S O G D I A N E
B A C T R I A N E
M A R G I A N E
A R I A
Paropamisus
Artacoana
Phra
Lac Arien
Prophthasia
D R A N G I A N E
D É S E R T E
G É D R O S I E
58
60
62



Bas relief à Mourgab



Monument sculpté dans le Roc.



Monument sculpté dans le Roc.





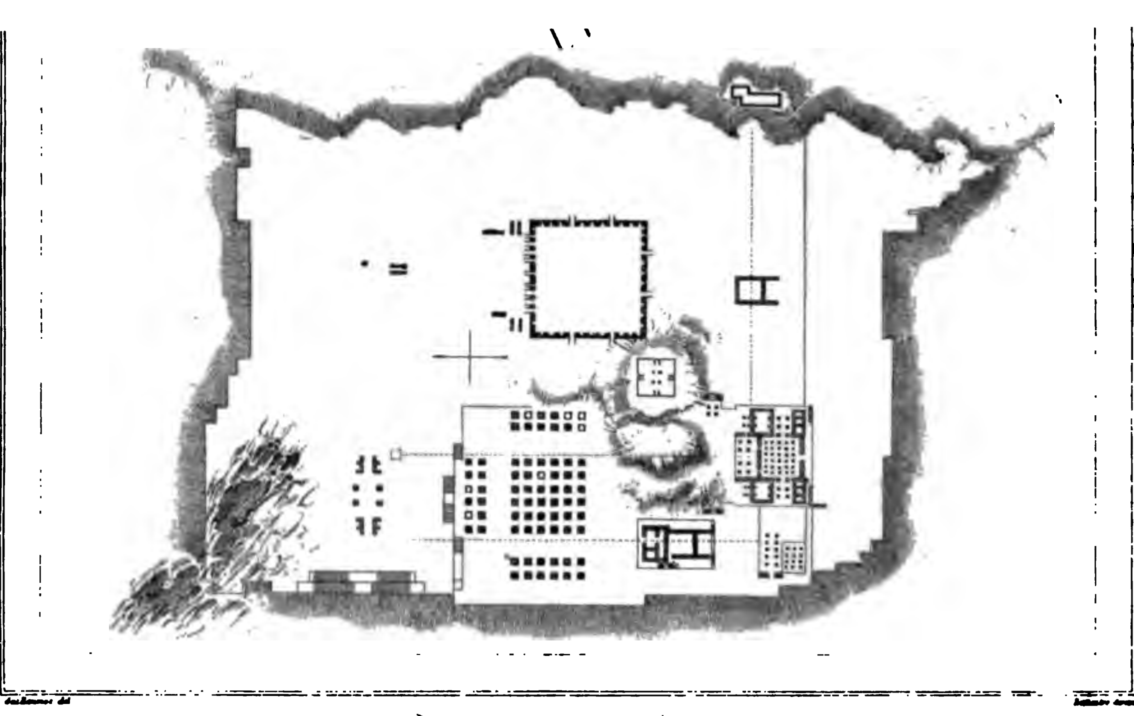
Bas-relief antique.



Combat singulier.
(Bas-relief antique à Nakschi-Roustam)



Bas-relief antique à Nakschi-Roustam.

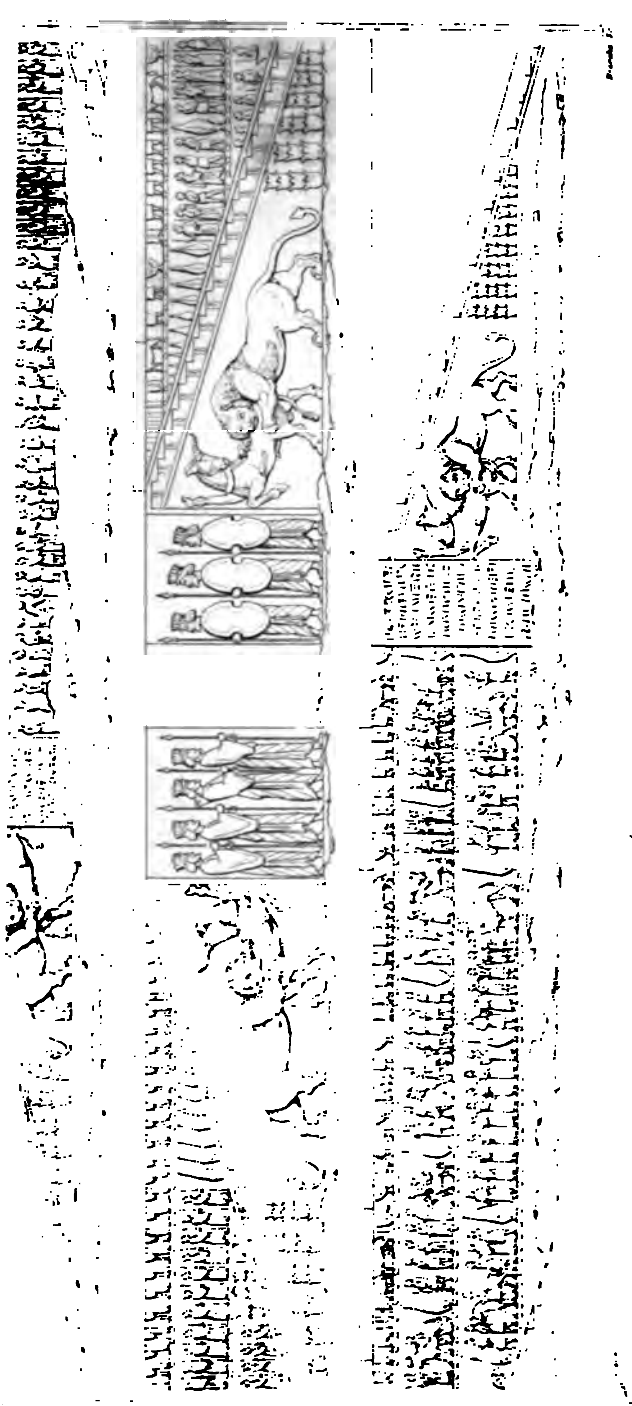


Plan des ruines de Persépolis.



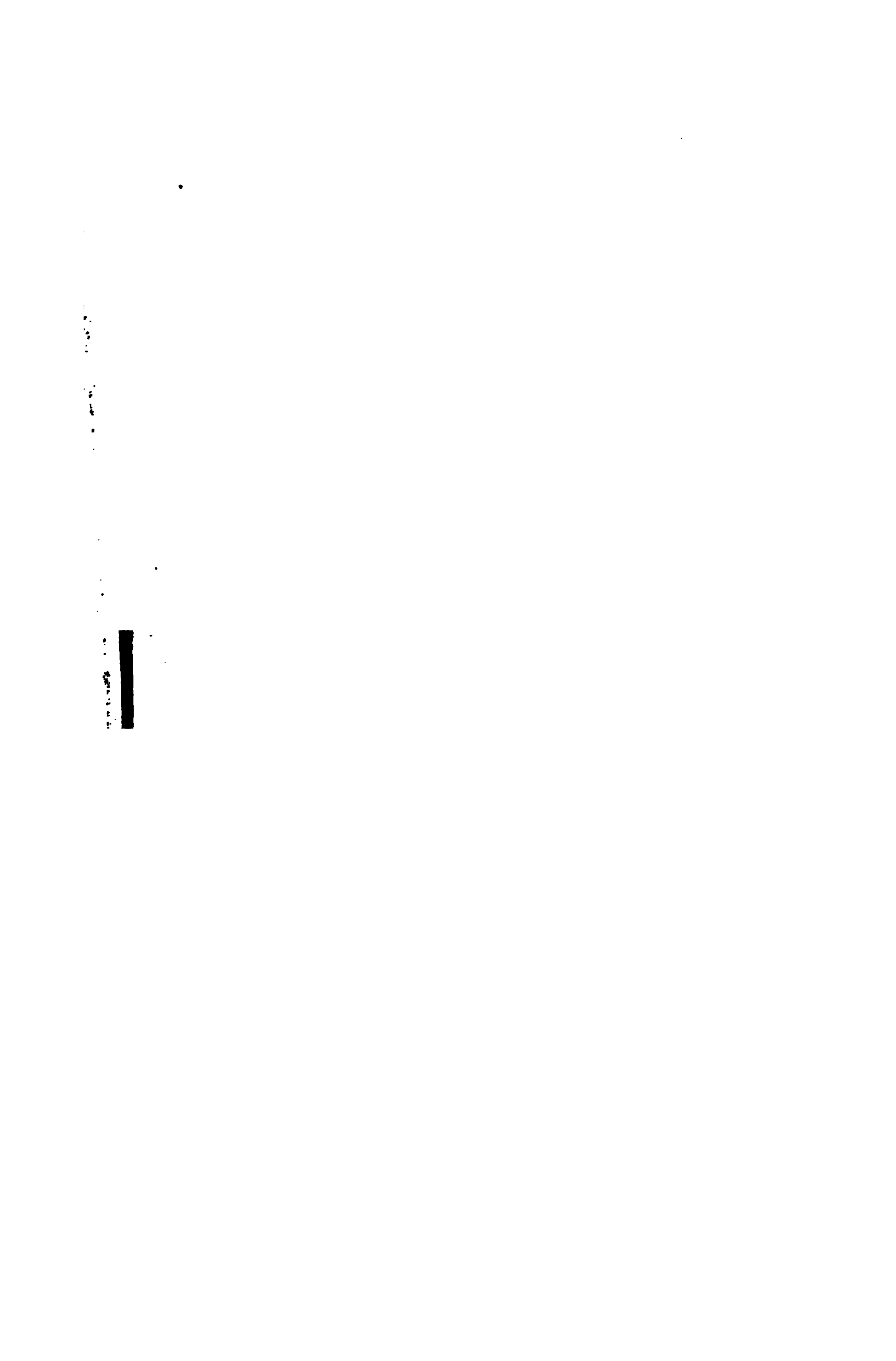
Animal fabuleux et Taureau.
(Sculptures de Persepolis.)







Lion et Taureau à Persépolis.





11



Doryphores. Gardes du corps des anciens rois de Perse.



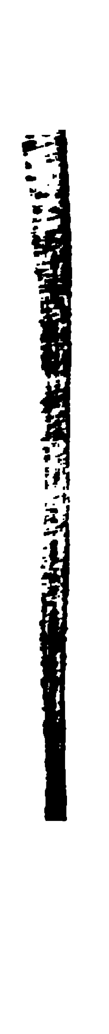
Personnages anciens à Persépolis.

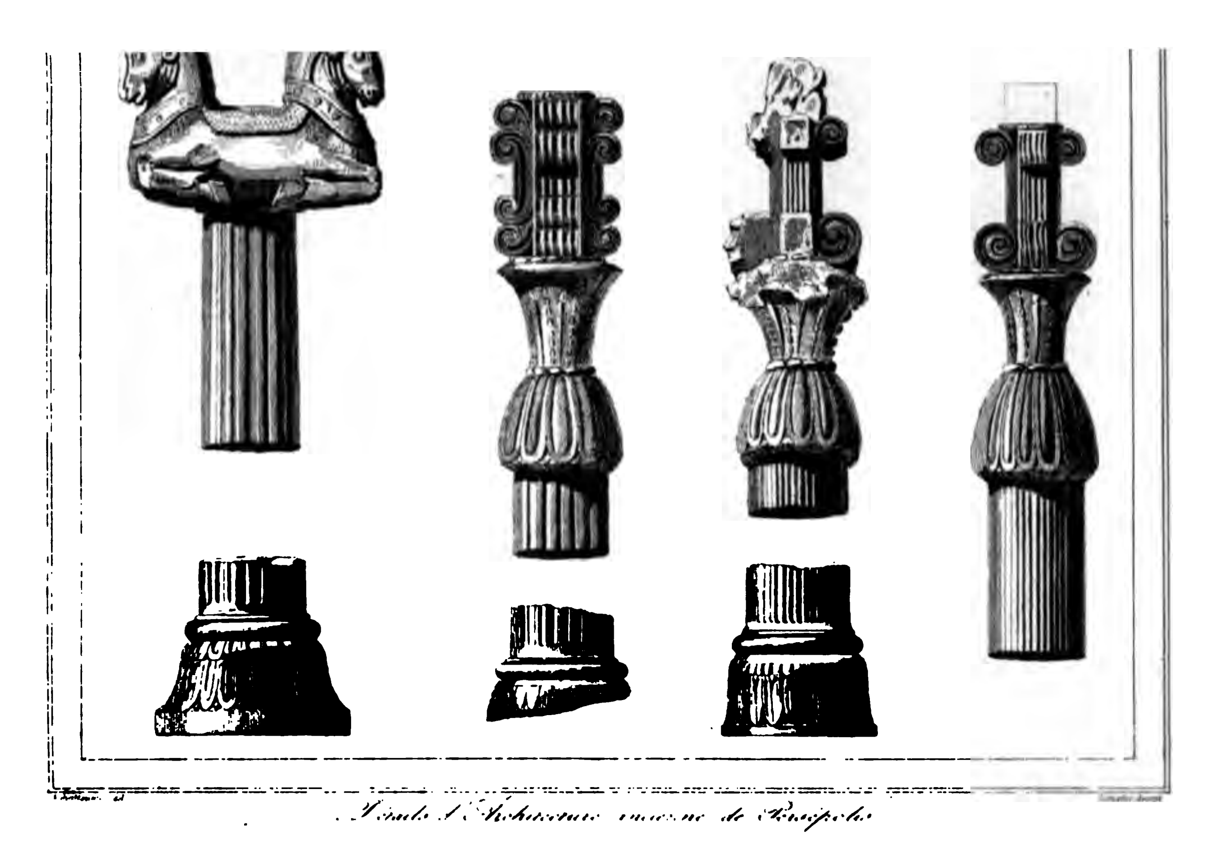


1. Zébu. 2. Chameau.
(d'après un Bas-relief antique de Persépolis)



1. Cheval. 2. Béliers
(d'après un Bas-relief antique de Persépolis.)



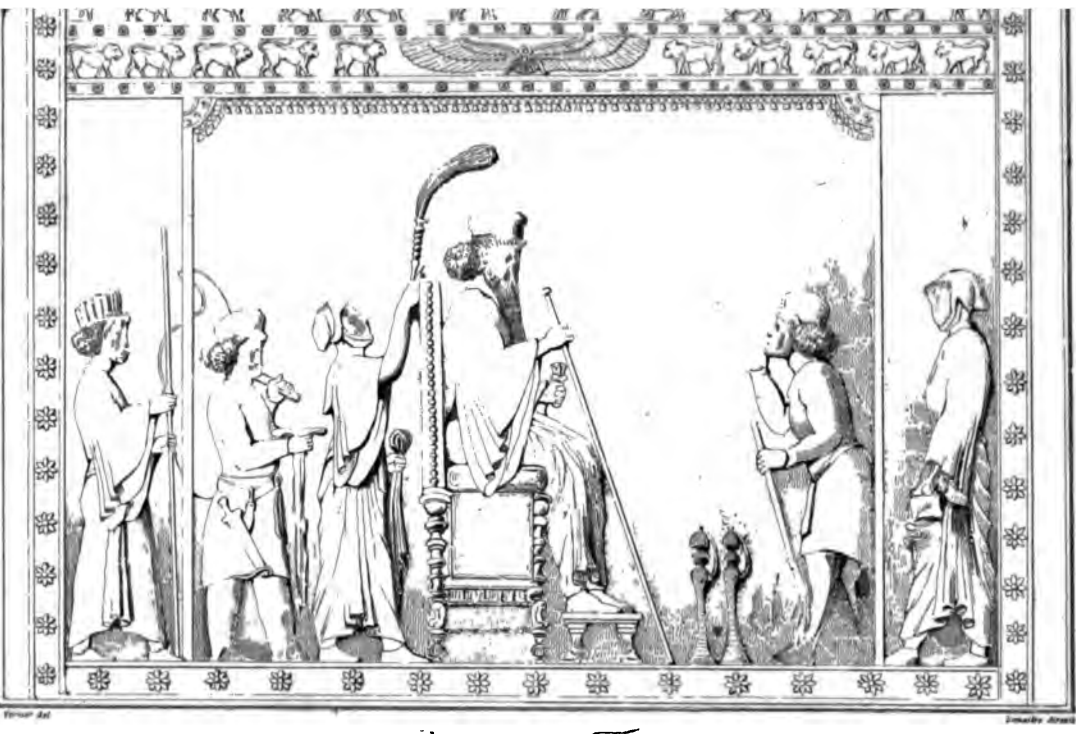


Détails d'Architecture ancienne de Persépolis



[illegible]

[illegible] antique de Persepolis

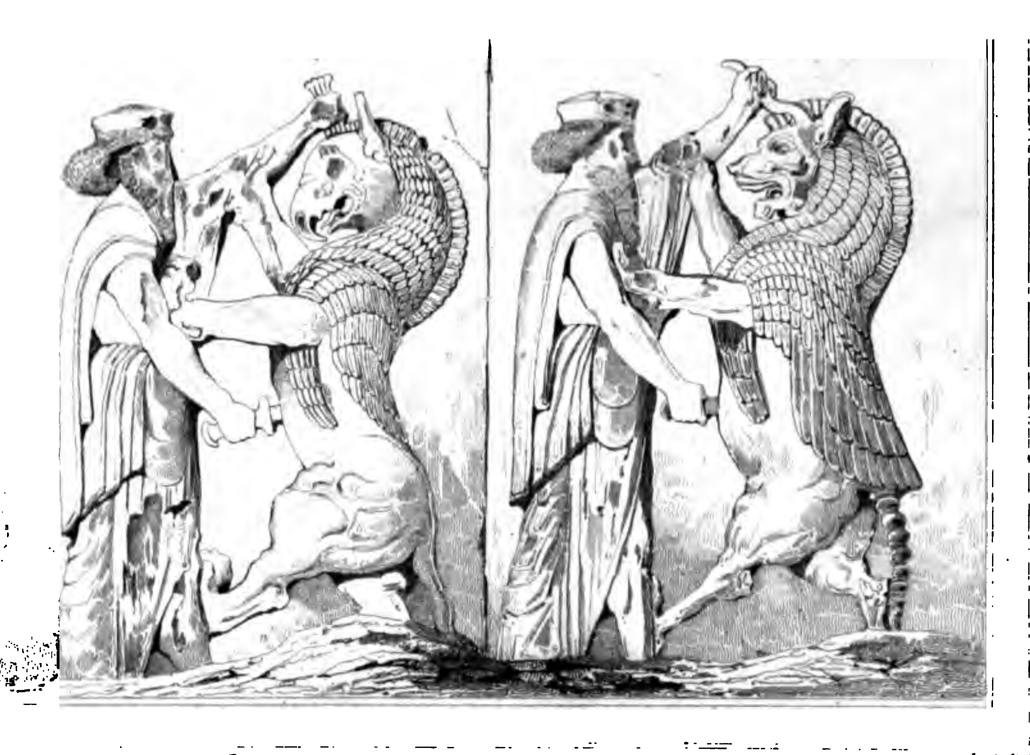


(Roi sur son Trône.)

5 Perse



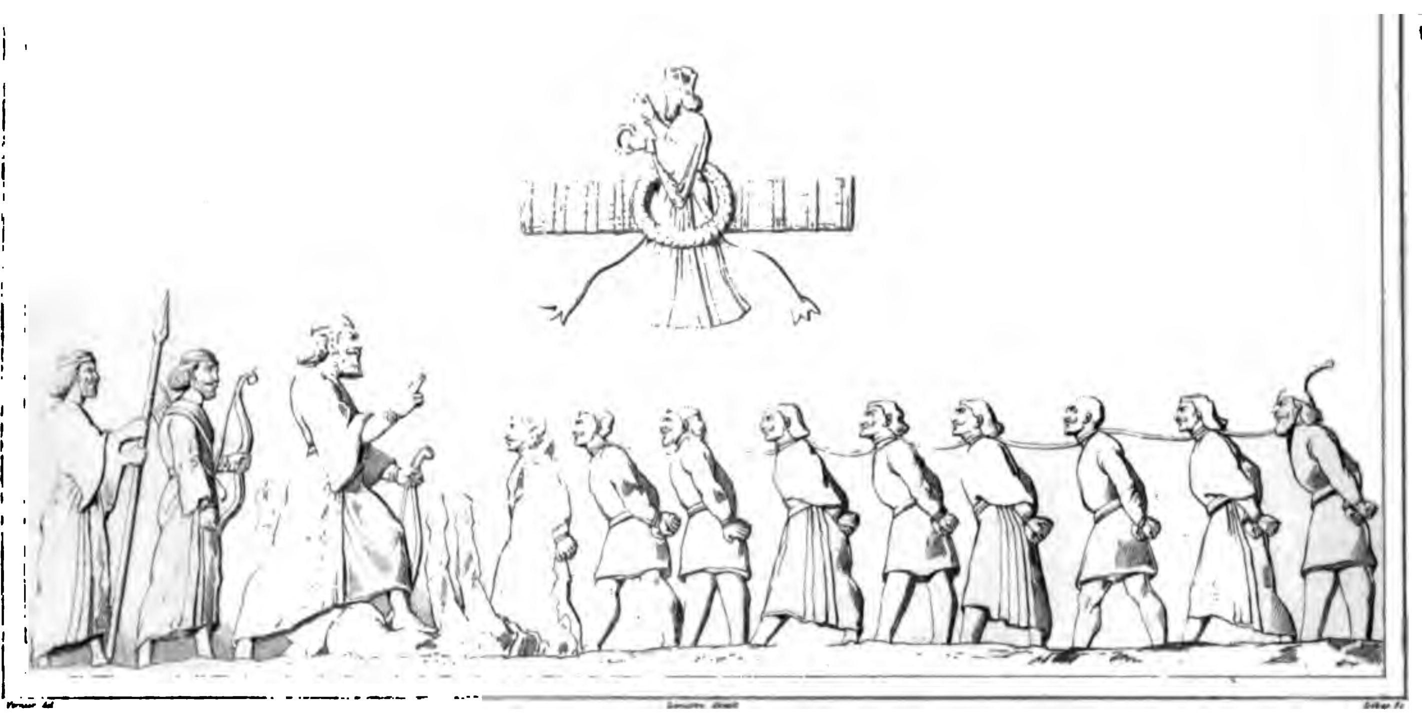
Roi sur son Trône



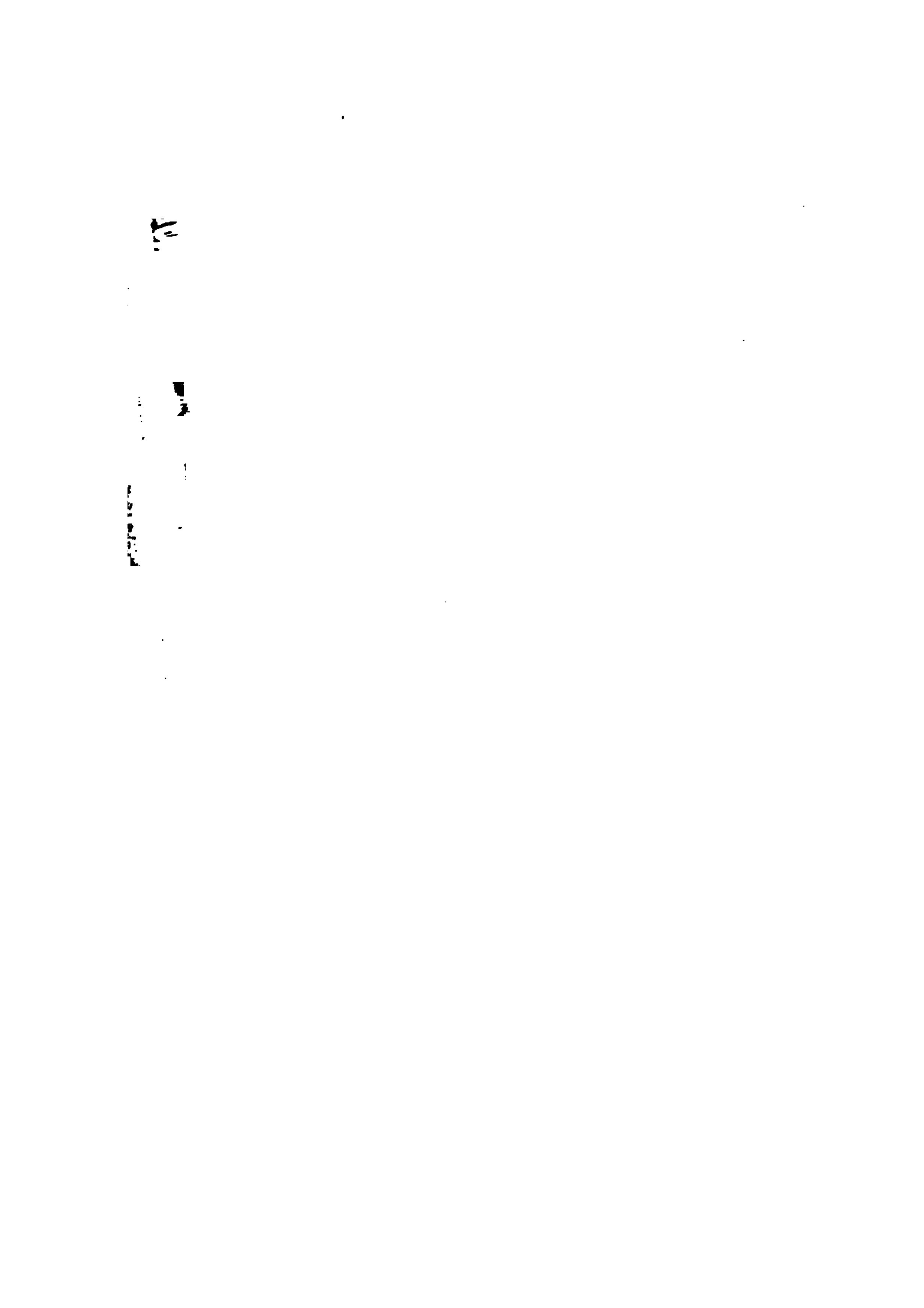
Combat du Roi contre différents Monstres.



Médailles des Sassanides.

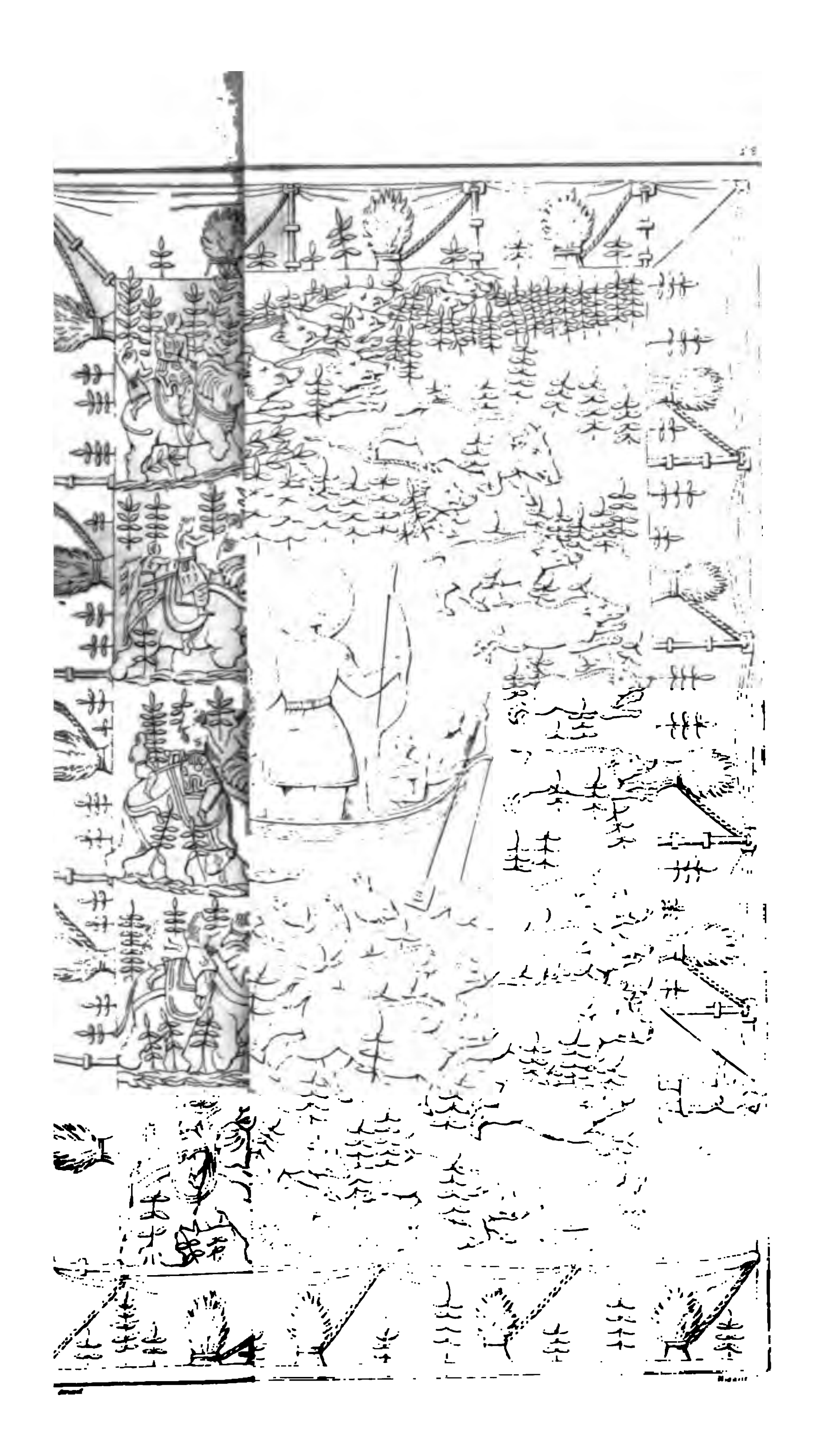


Captifs. (Bas-relief antique à Bisoutoun.)



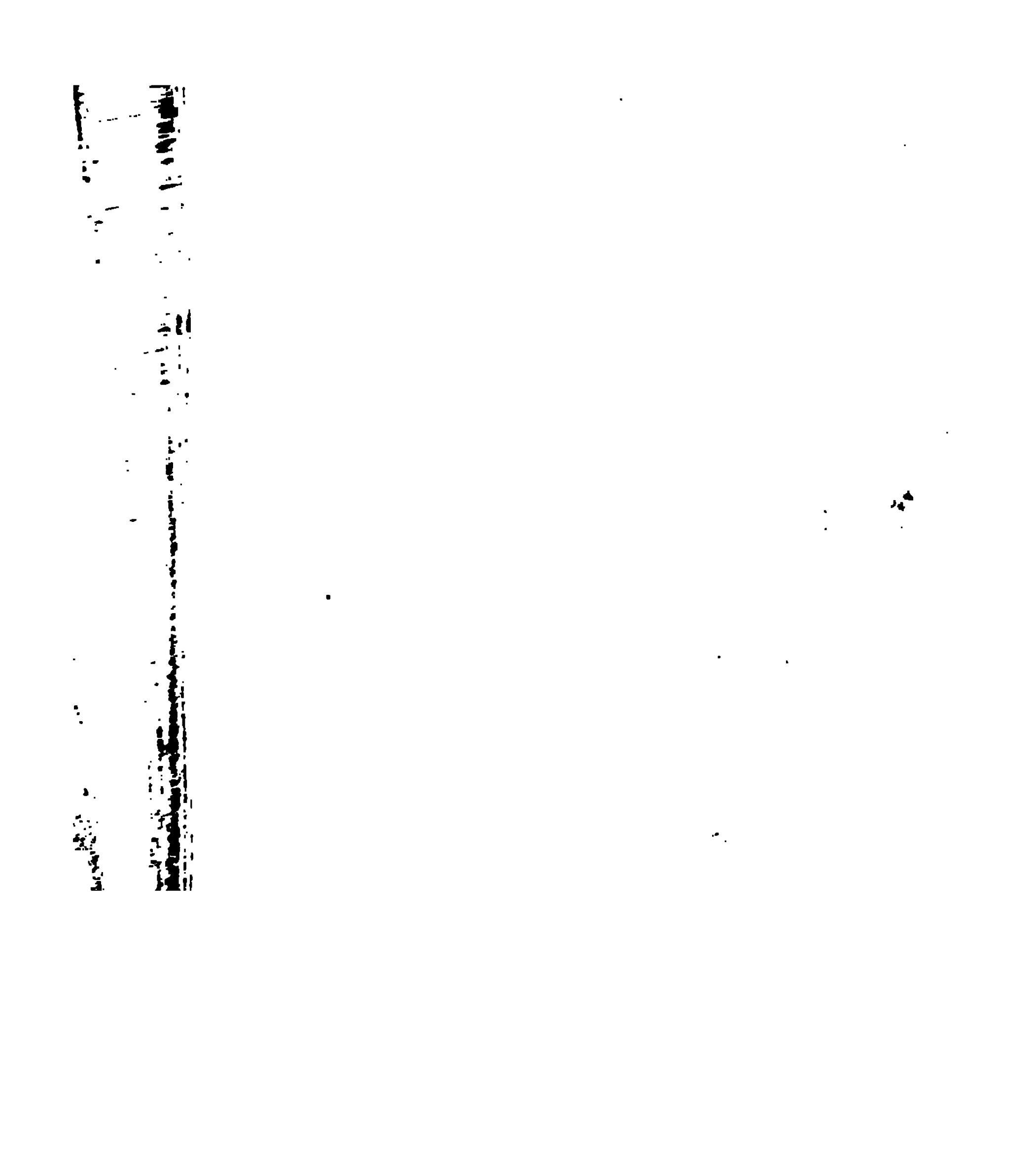


Bas-relief à Tak-i-Bostan.





Bas-relief at Tak-e-Bostan.





Ruines d'une Mosquée à Tauris





Pont de [illegible]

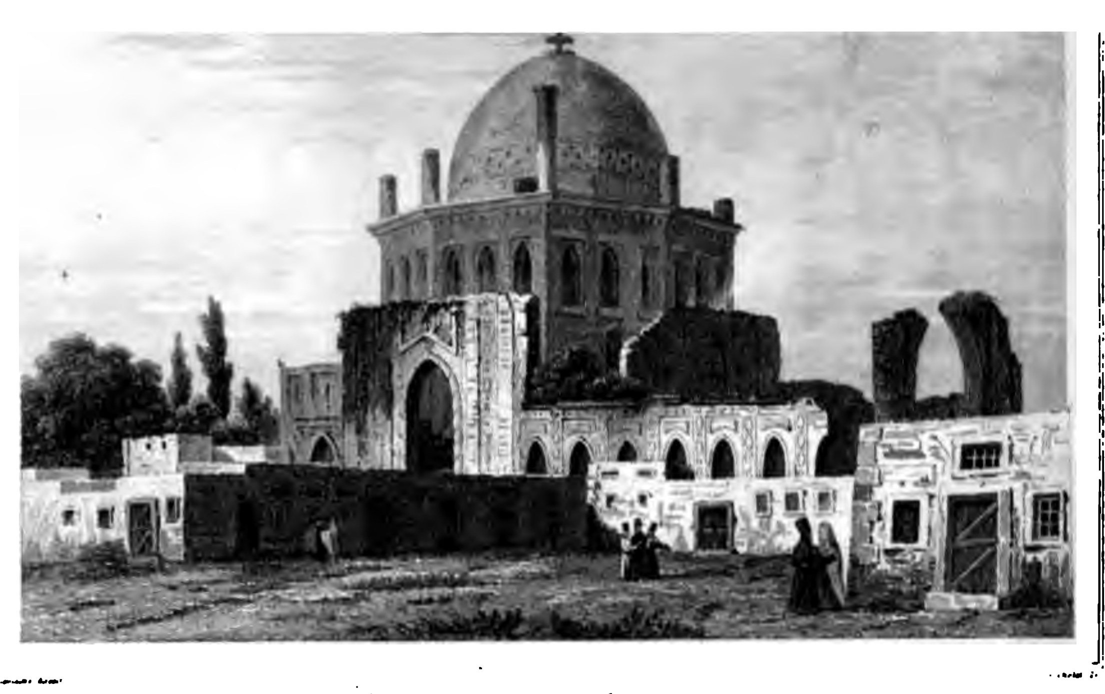


Pont sur le Kizil Ouzen



Sultanieh.





Grande Mosquée [illegible]

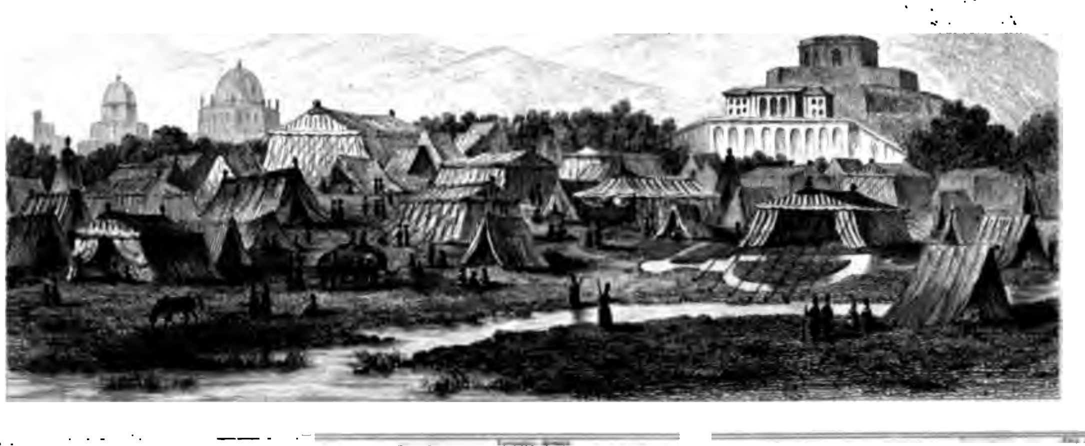




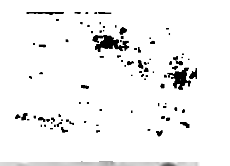
Mosquée extérieure de Soultanieh.



[illegible]



Camp à Soultanieh





Téhéran.



Maison de l'Ambassadeur à Téhéran.

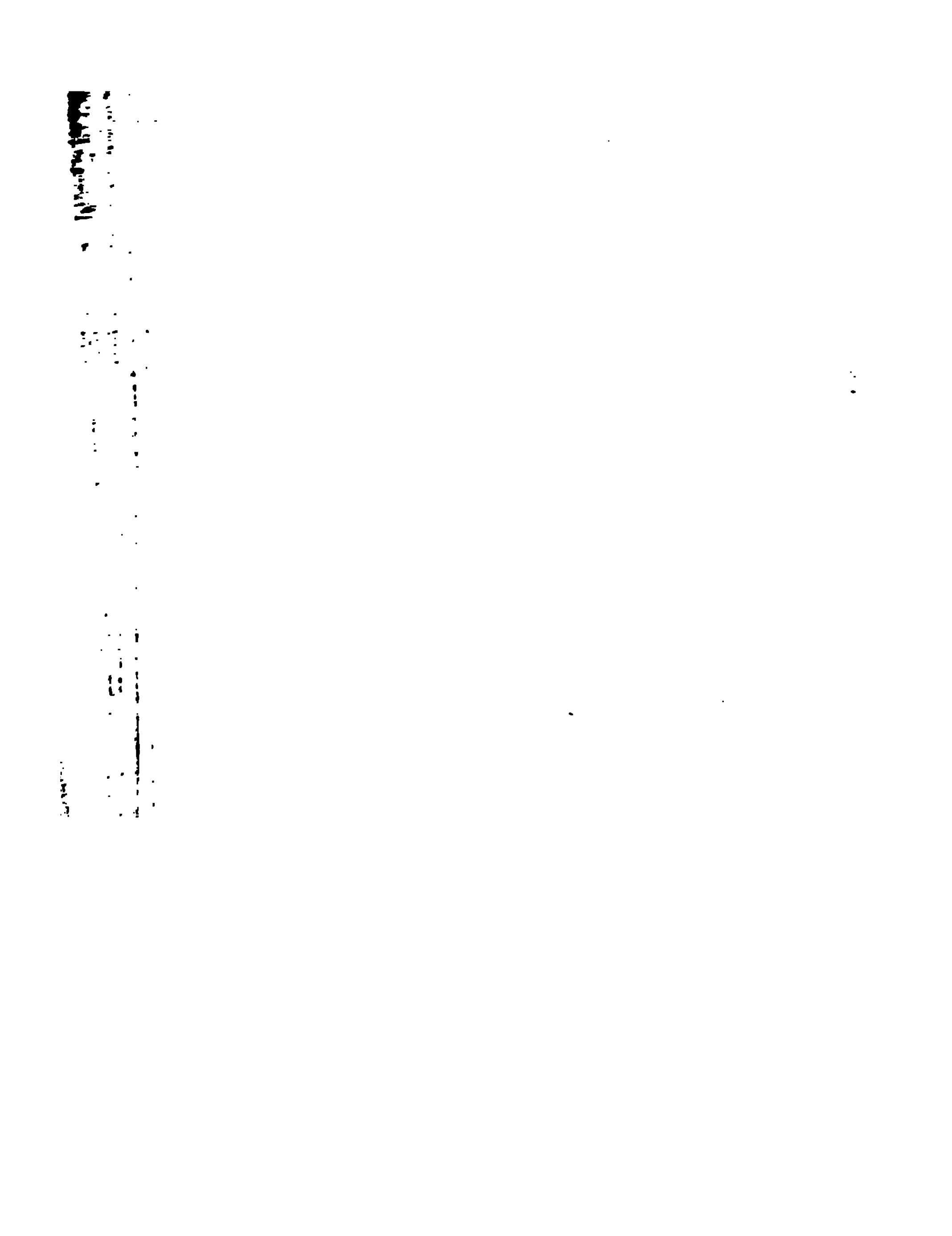


Ruines d'une Tour à Rei ou Ragès.



Caravanserai de Kachan.

Pont d'Allahverdi-Khan.

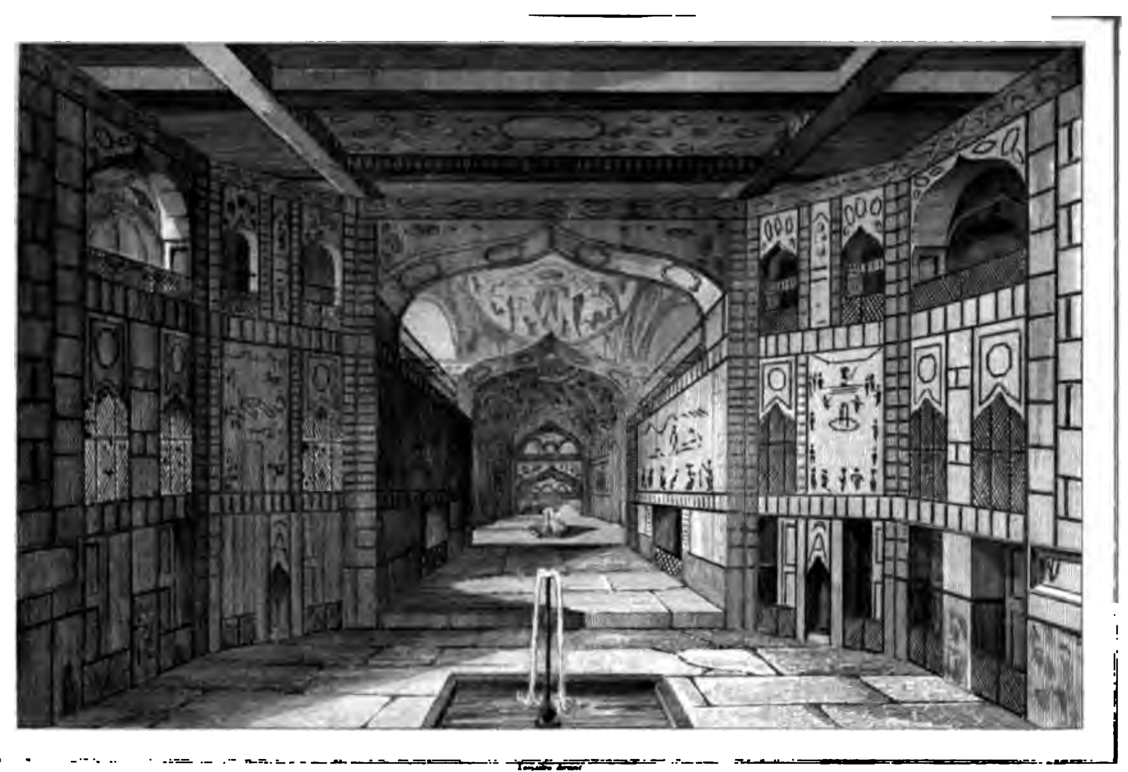




Pont d'Allahverdi-Khan.





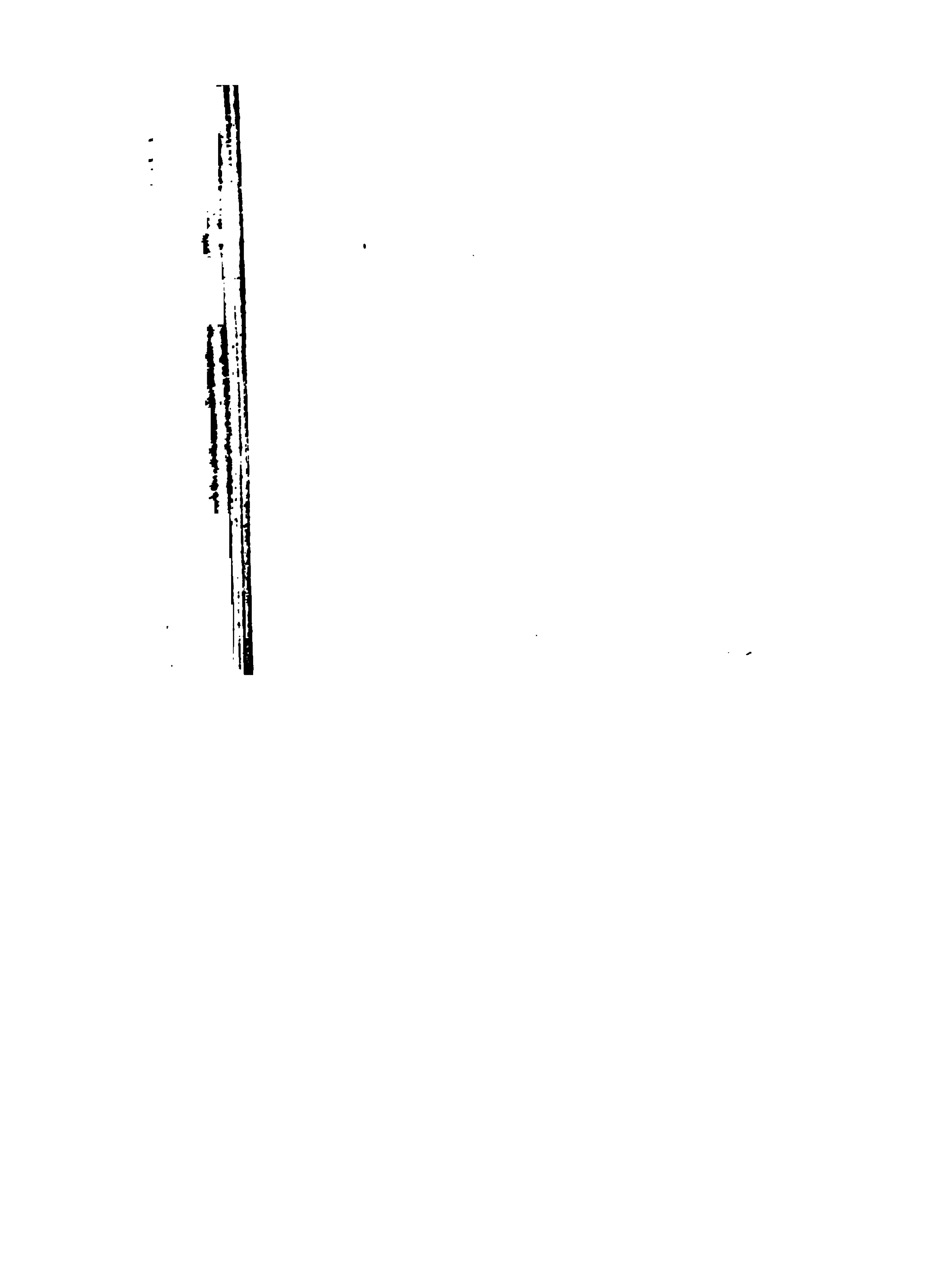


Palais d'Ispahan · Salle du Paradis





Schiraz





[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

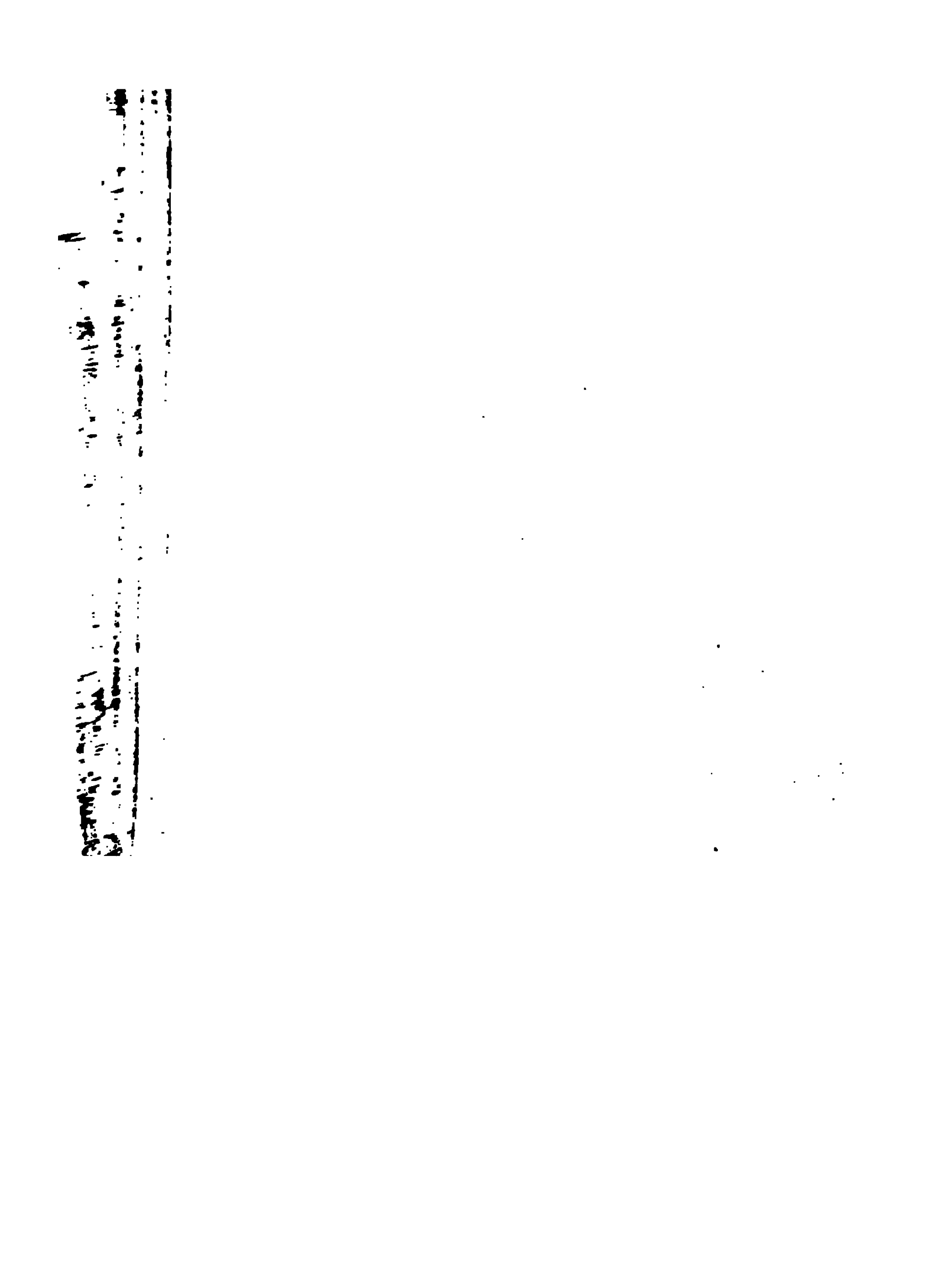
[illegible]

Tombeau de Hafiz.



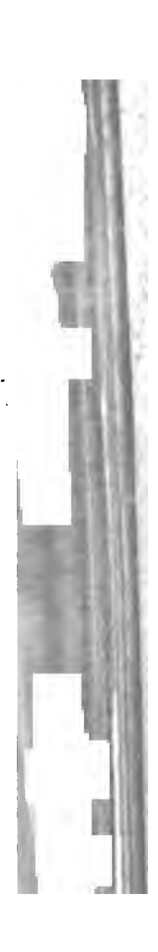
[illegible] Kadjar

Bouscher.





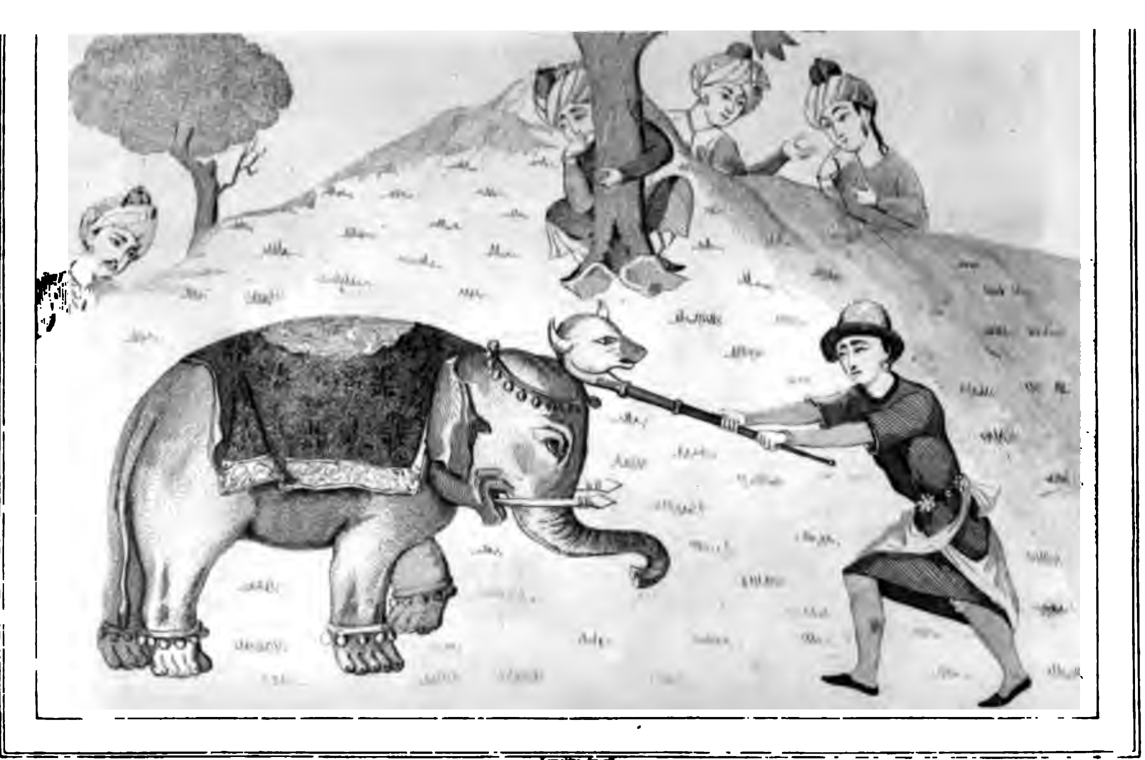
Patrons de barques à Rosette



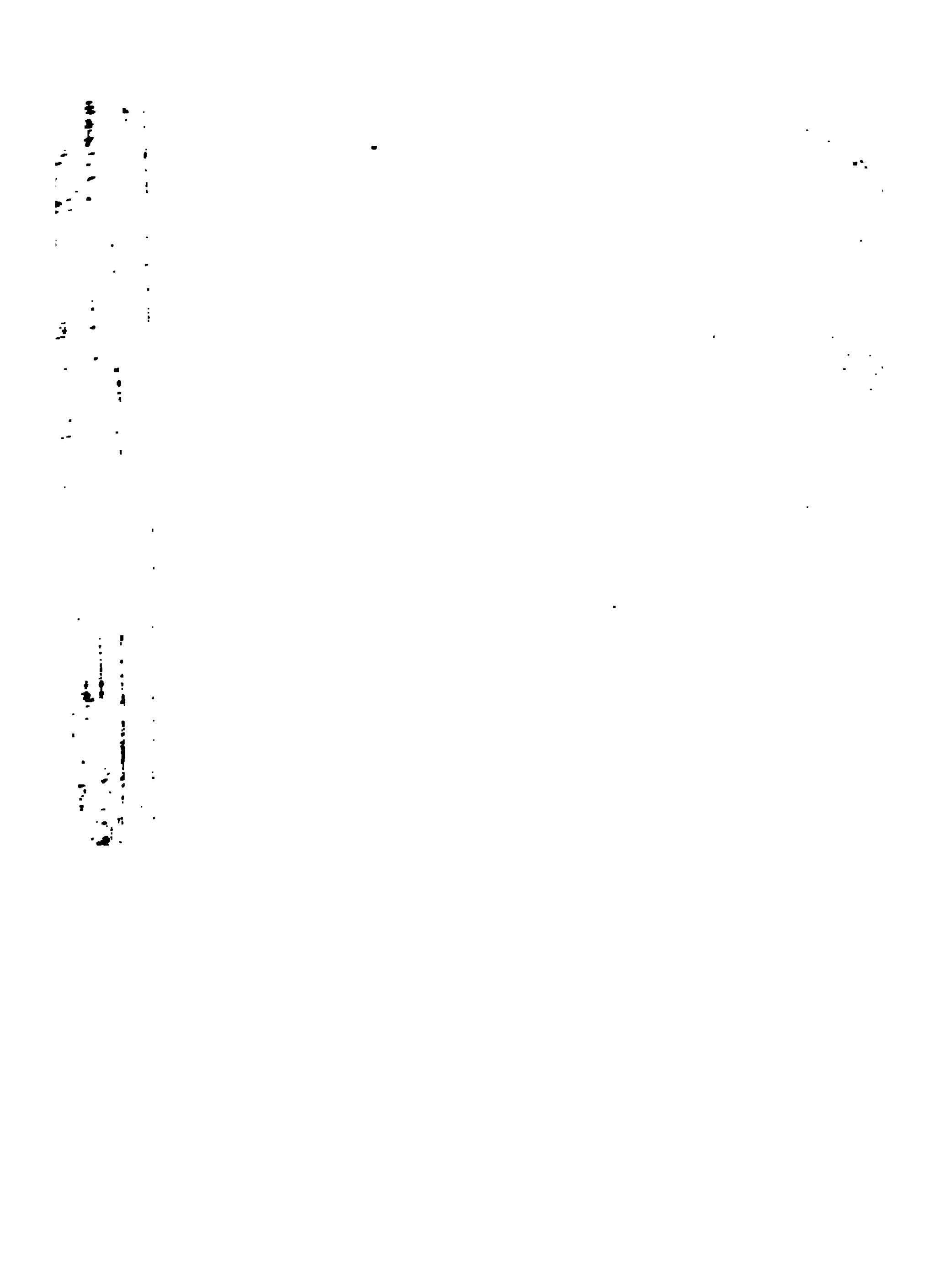


Musiciens à Bouschir.

14 Perse



Combat de Roustam contre l'Éléphant blanc. (Manuscrit du Chah-Nameh.)





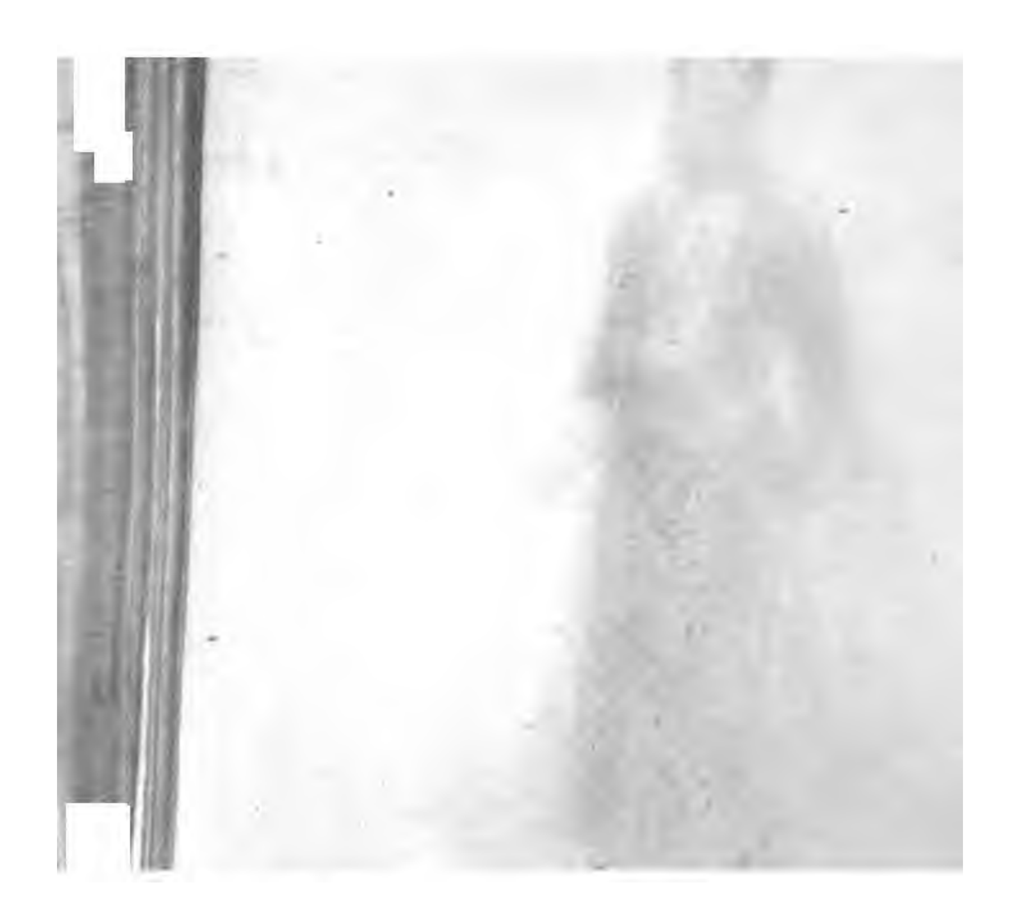
Tombeau de Séfi 1er



Tombeau d'Abbas II



Nadir-Schah.





Kerim - Khan





Mehemet - Khân.



Feth-Ali-Schah

PERSE



Abbas-Mirza



Femme Guèbre



Musulman fumant le Kalioun. Parsis de Bombay



1. Parse faisant la prière du Kosti. 2. Ustensiles divers.



Colombiers





Mari allant au devant de son épouse — d'après nature.





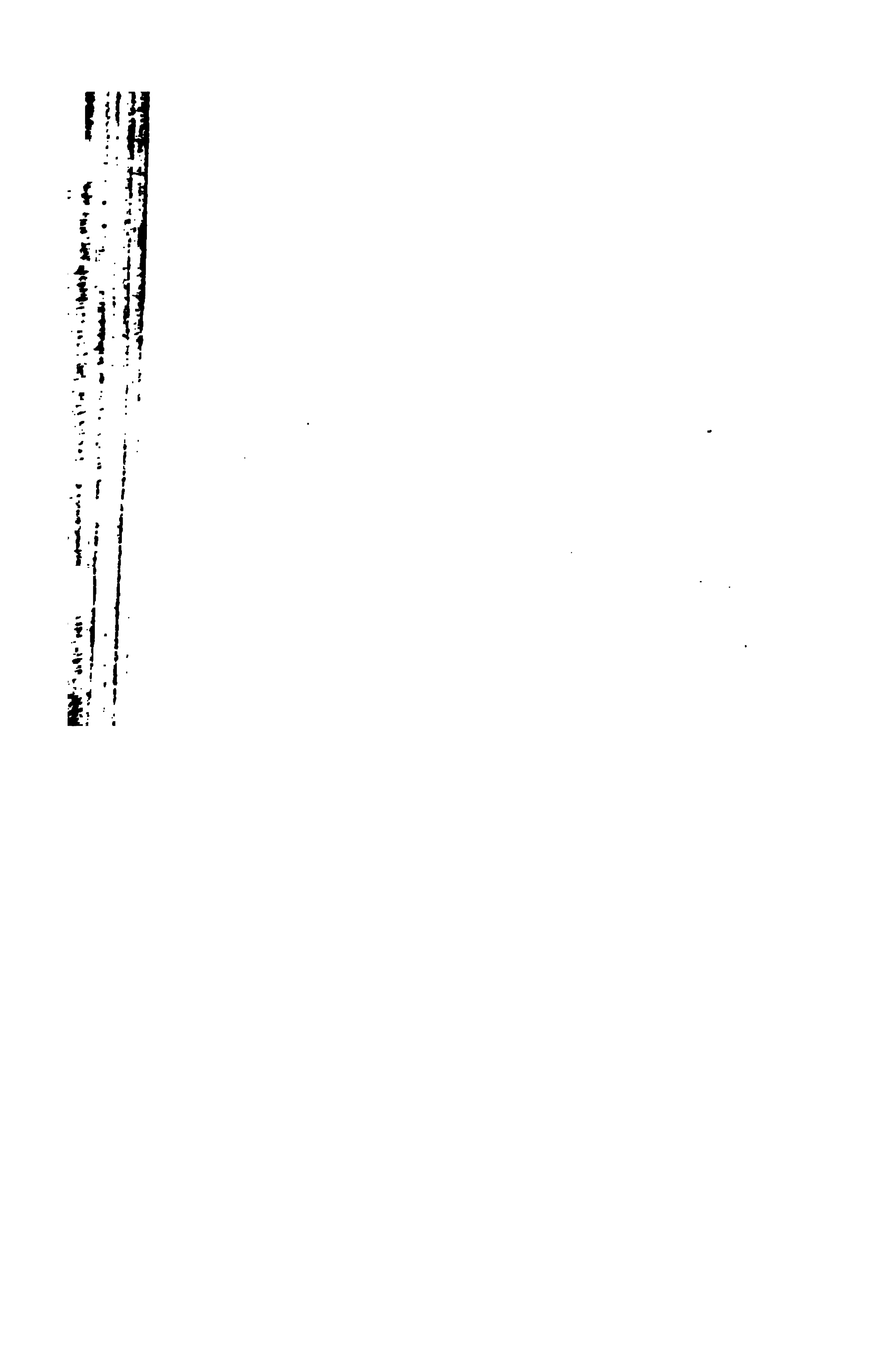
Naturels du Mazenderan.





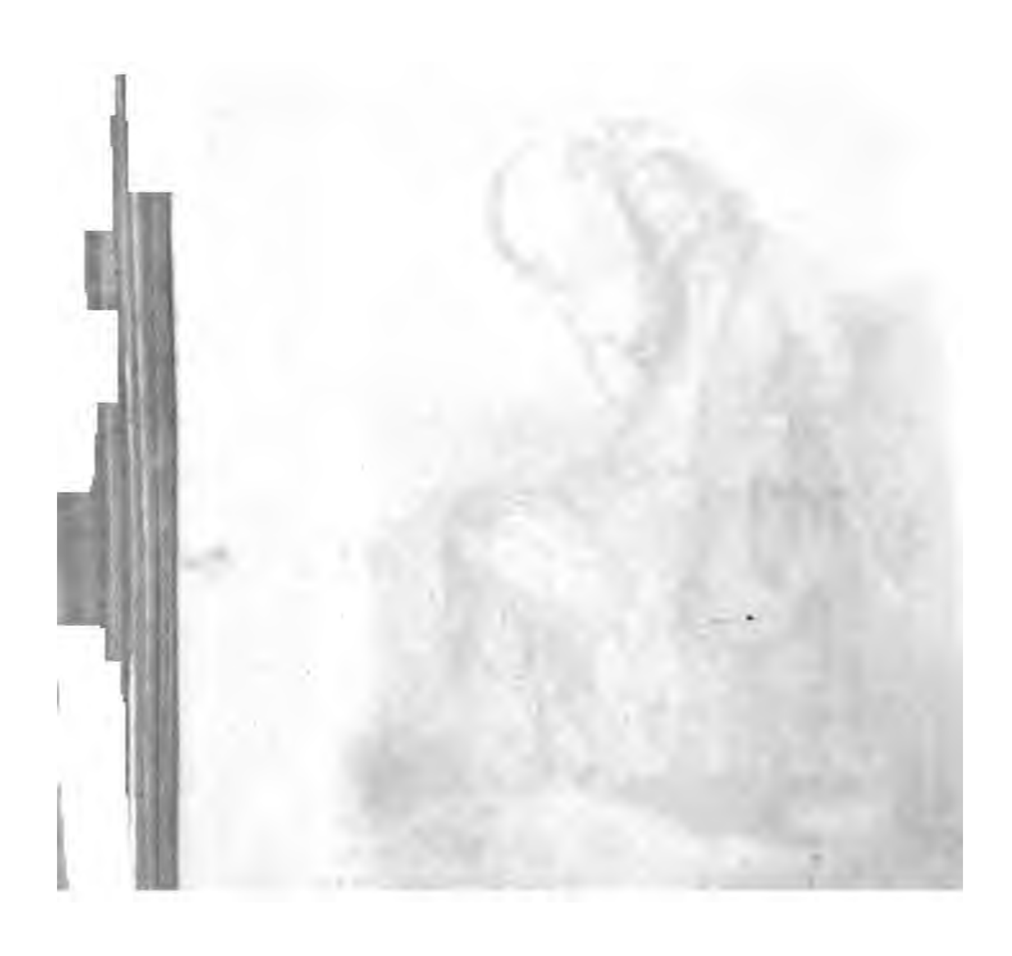
1 2 3

Personnages divers.





Danseuse persane d'après une Peinture.





Page Géorgien, d'après une Peinture





me persane dans l'intérieur du Harem, d'après une Peinture.





Dame persane dans l'intérieur du Harem, d'après une Peinture



1. Affabeh. sorte d'aiguière 2. 3. Instruments de musique 4. Ustensiles pour l'écriture.



Carcan des Persans.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[redacted]



Déjeuner Persan

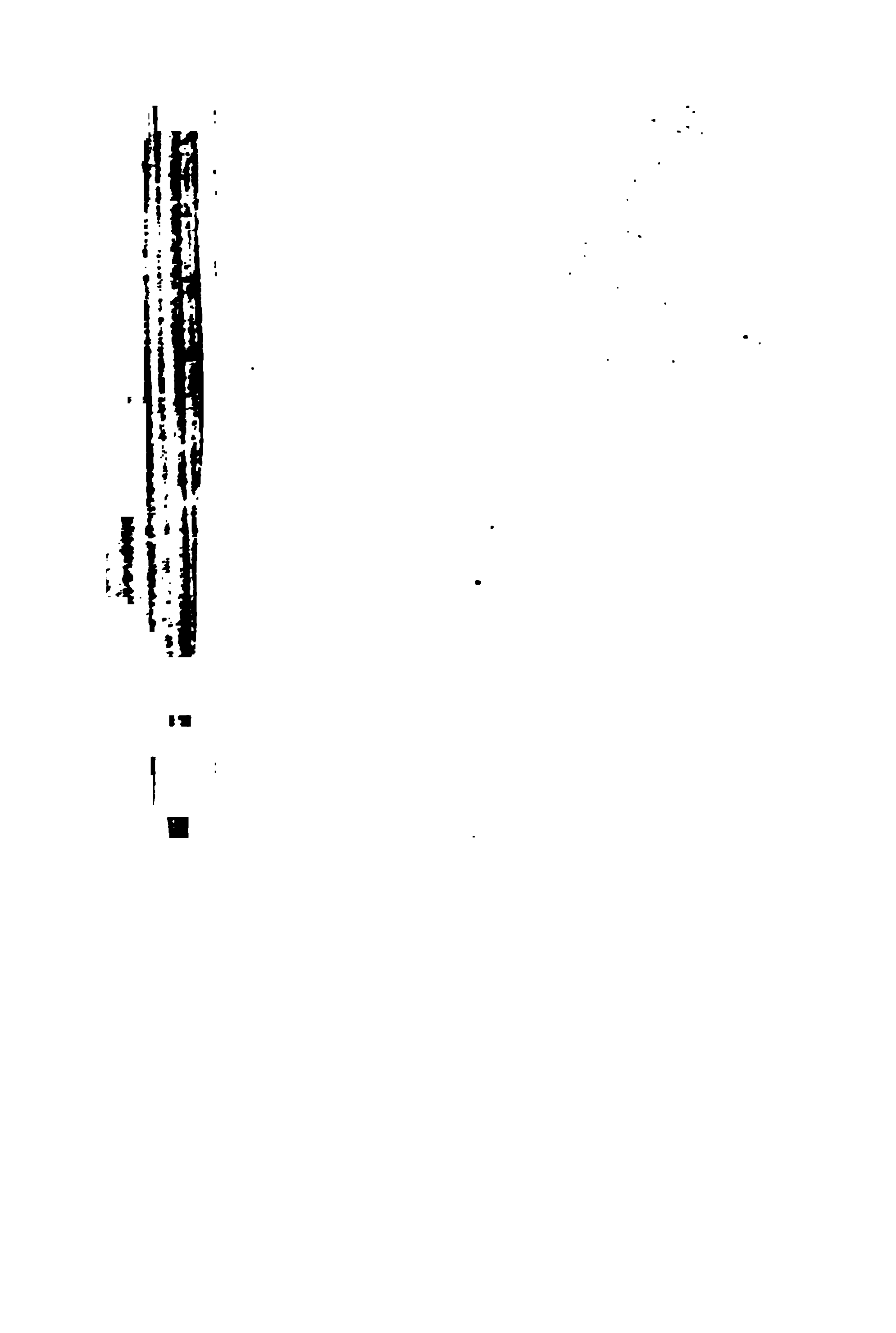


Femmes Persanes

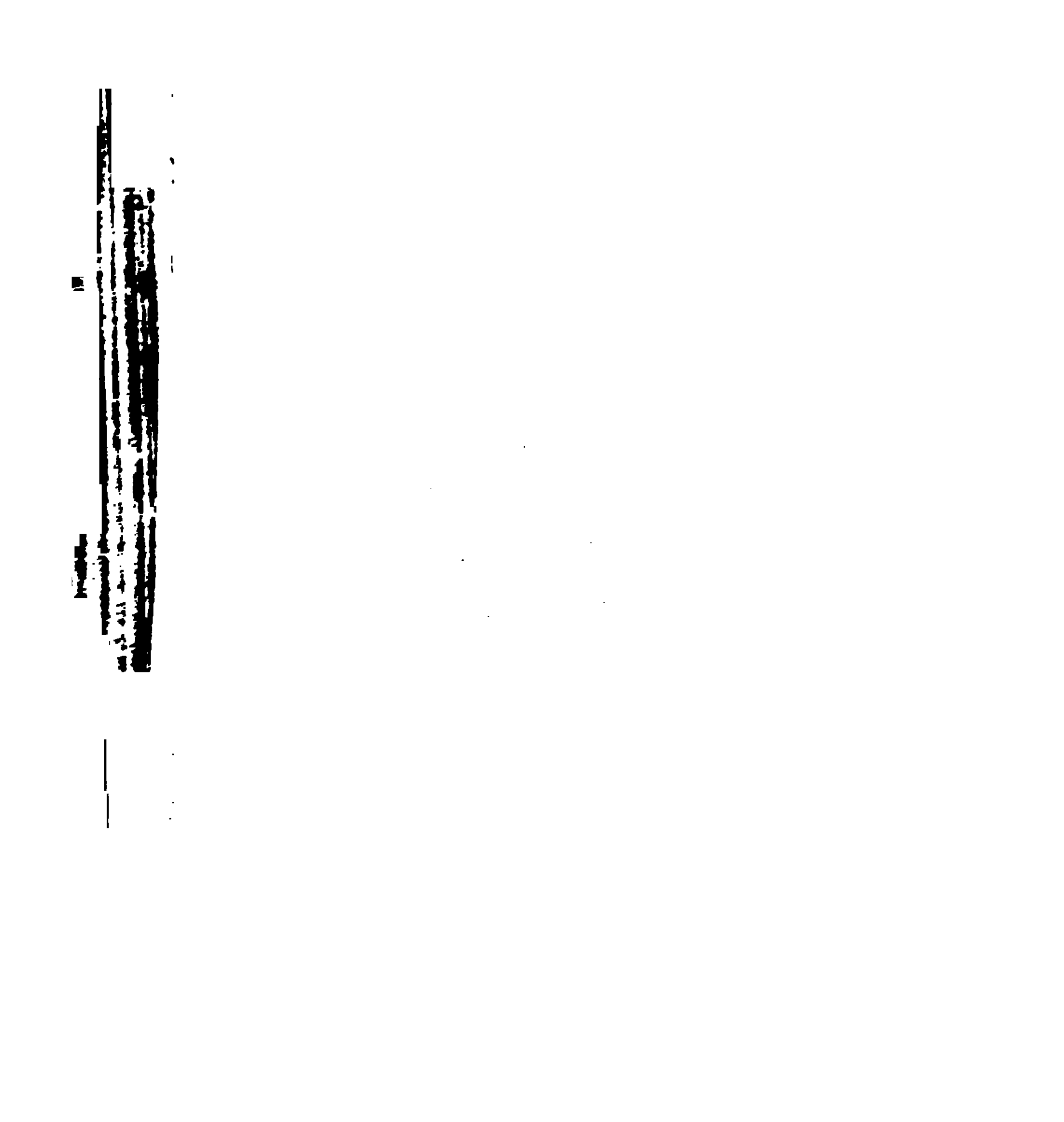




Khân Persan

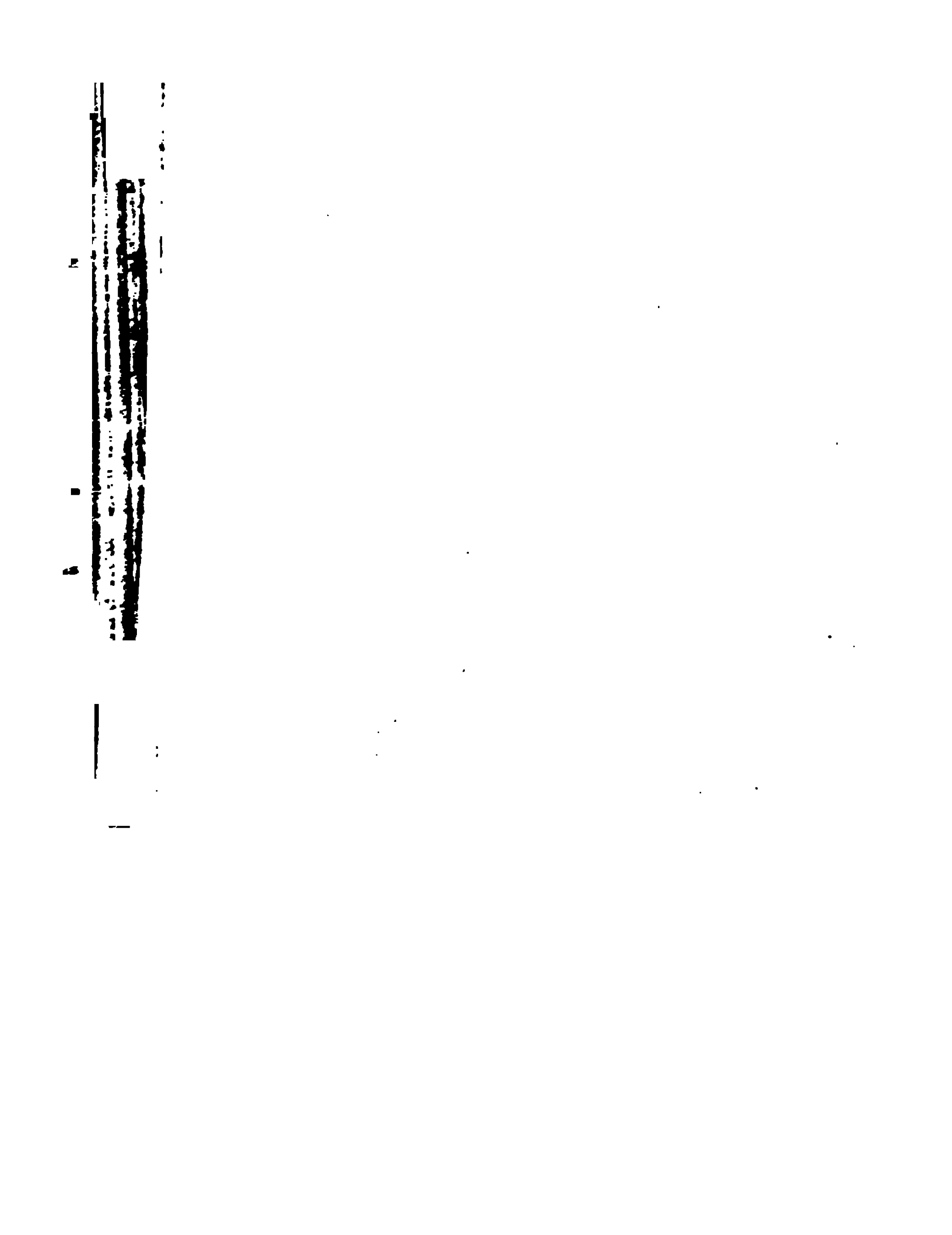


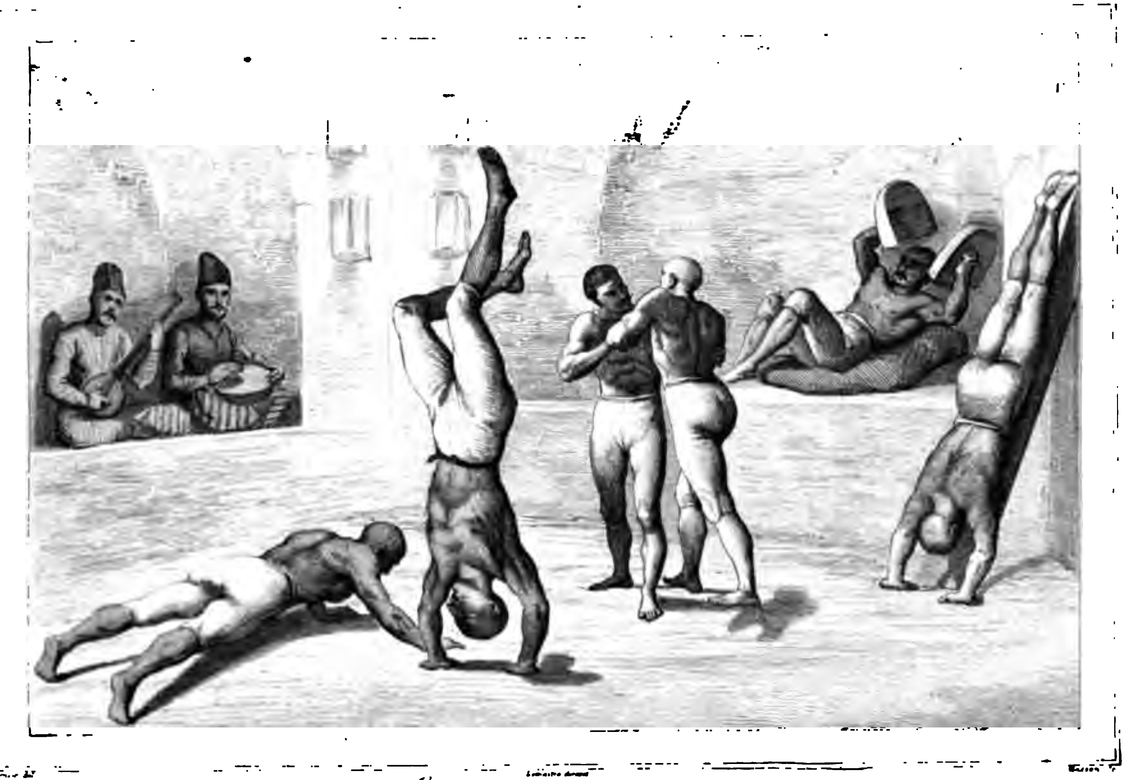
Takht ravan





Soldats Persans

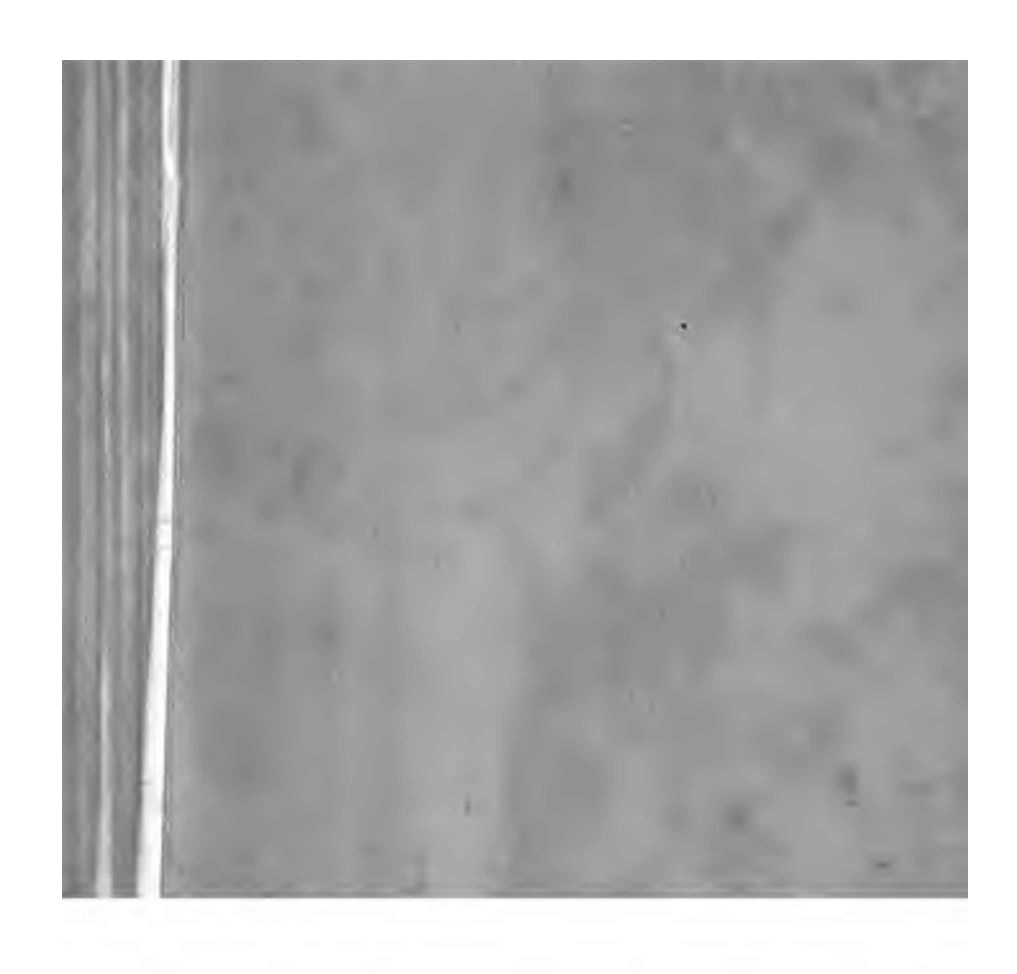




Exercices de Gymnastique











d'après ... Nameh



Peinture [illegible]

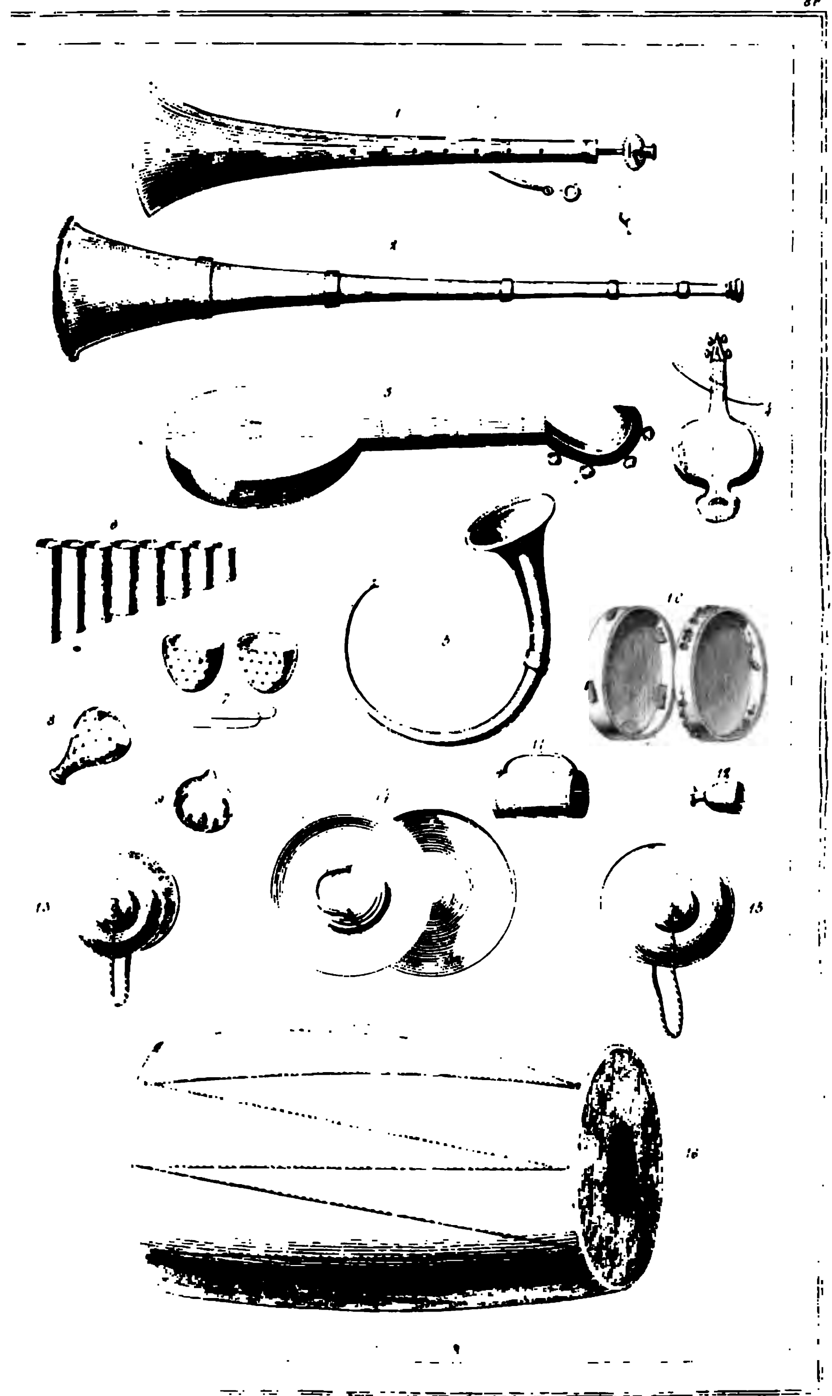




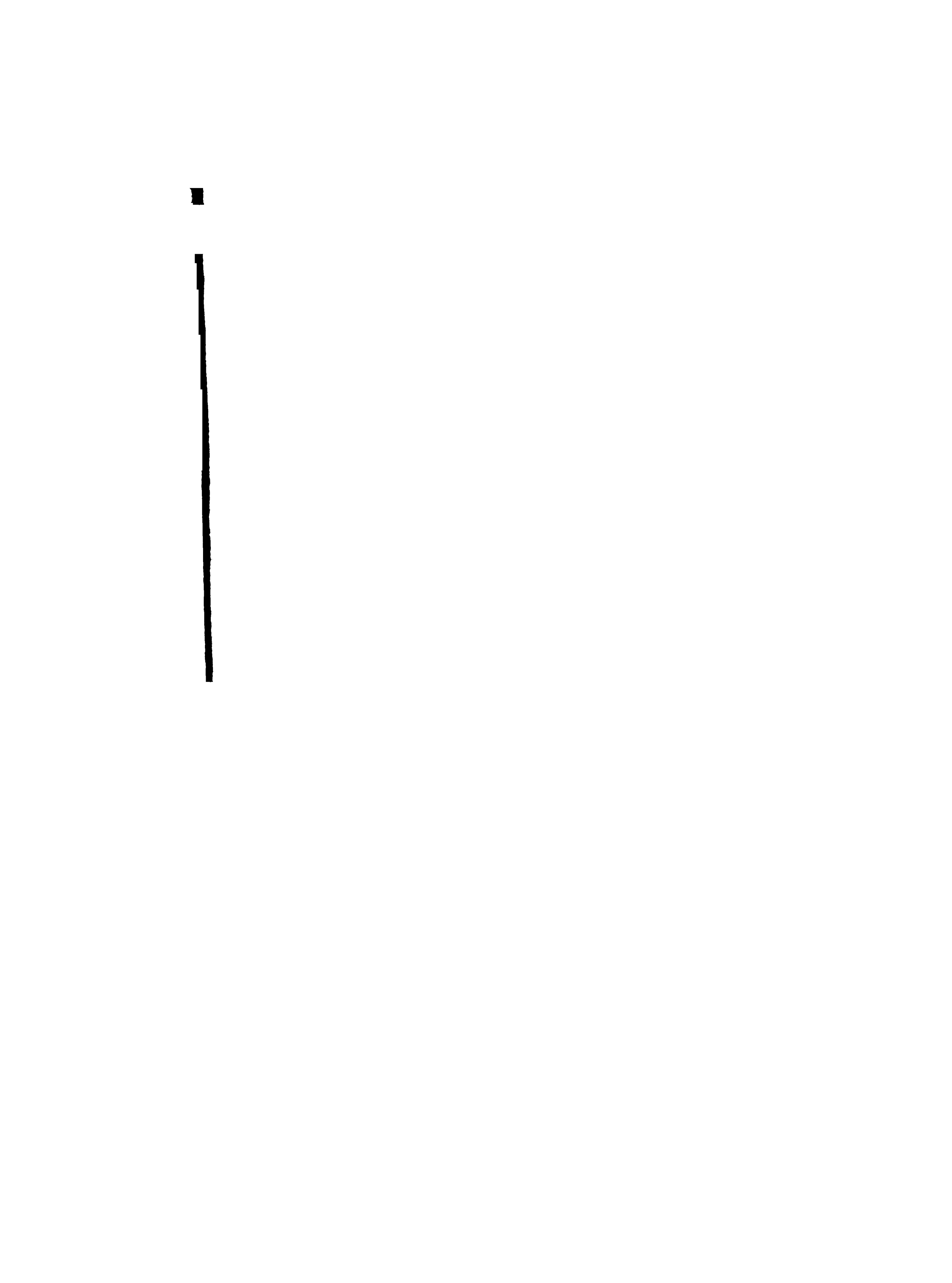
Roi de Perse d'après une Peinture

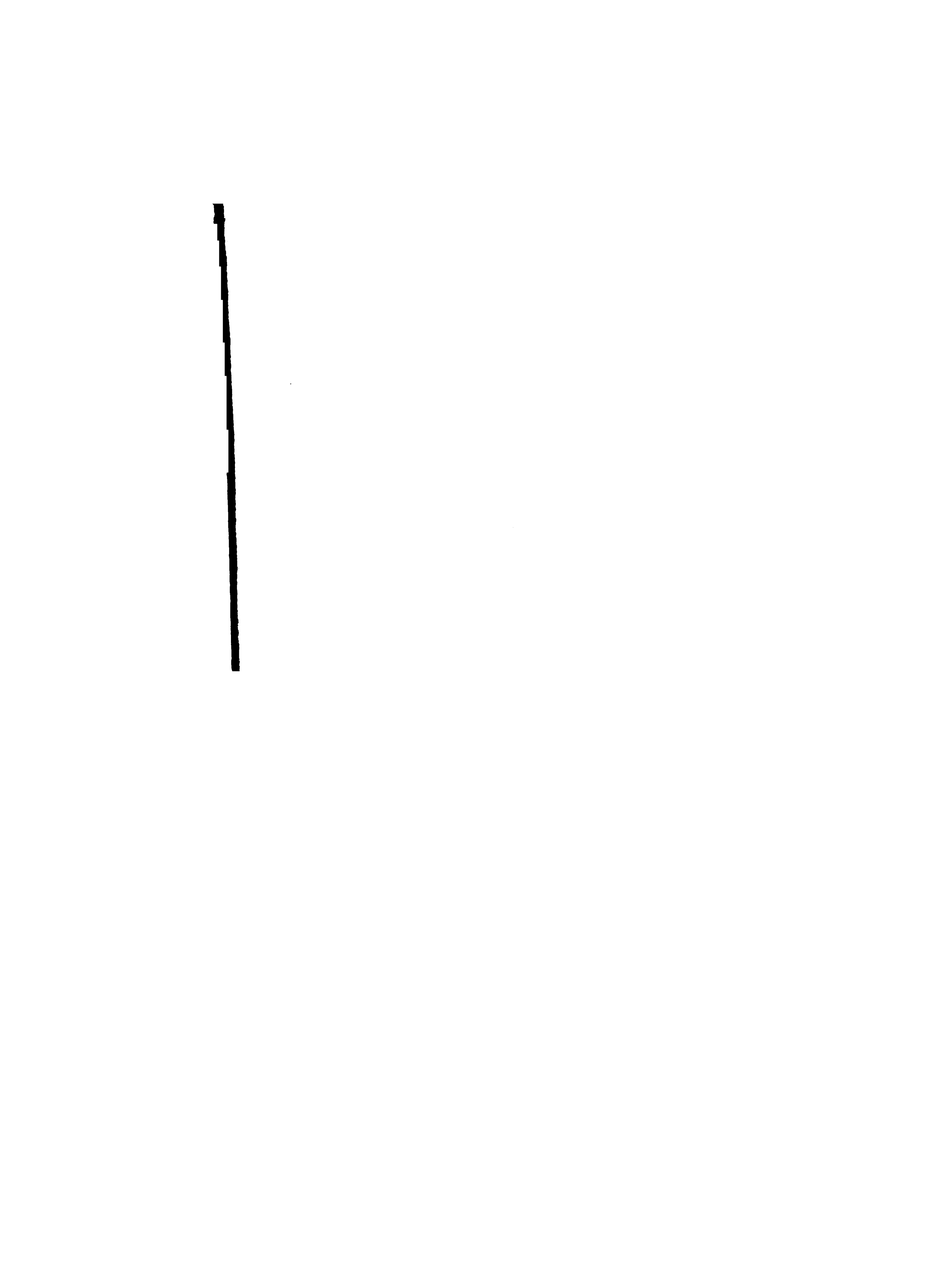


Armes anciennes



Instruments de Musique.





3 20

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

CANCELLED
WIDENER
SEP 13 1988
NOV - 8 1988
2770515

WIDENER
SEP 06 1996
SEP 07 1996

WIDENER
SEP 07 1996
BOOK DUE

